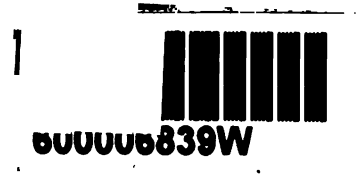




ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

TEMPS MODERNES

Imprimerie de Gustave Gratiot, 30, rue Mazarine.

ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

PAR

EUGÈNE GERUZEZ

AGRÉGÉ DE LA FACULTÉ DES LETTRES DE PARIS

Ancien Maître des Conférences de l'École normale supérieure.

SECONDE ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE

2e SÉRIE. — TEMPS MODERNES.

Malherbe. — Balzac. — L'Hôtel de Rambouillet.
Sarrasin et Saint-Amant. — Scarron.
Pascal. — P. Corneille. — La Fontaine.
Madame de Sévigné.
Boileau Despréaux. — Racine.
Fénelon. — Voltaire. — J.-J. Rousseau.
Delille. — De la Poésie.

PARIS

LIBRAIRIE DE GARNIER FRÈRES

RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1853

Les études littéraires dont se compose ce volume se rapportent toutes à la période moderne de notre littérature; elles ne forment pas un ensemble de parties étroitement liées, mais une série dont les anneaux peuvent facilement se rattacher les uns aux autres. Le lien qui leur manque ici, nos lecteurs le trouveront dans un autre ouvrage récemment publié[1], où j'ai essayé de classer dans leur ordre naturel et d'apprécier selon leur importance les œuvres et les hommes qui doivent garder une place dans l'histoire de la pensée. Le tableau général que j'ai tracé n'ôte rien à l'intérêt que pouvaient avoir ces *Essais*, qui ont été favorablement accueillis. Je pense même que ces deux publications distinctes et analogues doivent se prêter appui, puisque l'histoire montre l'unité des fragments, et que les fragments servent de commentaire au livre. Je désire qu'on ne les sépare point, et je ne dois pas craindre qu'après les avoir d'abord approuvés isolément, on vienne à les déprécier ensuite tous deux, l'un

[1] *Histoire de la littérature française*. 1 volume in-8. Delalain, 1852.

par l'autre. Ce serait punir l'auteur du nombre de ses travaux et de la constance de ses efforts dans la même voie.

Ces morceaux, comme ceux qui se rapportent au moyen-âge et à la Renaissance, et qui appartiennent à une autre série, en cours d'impression, ont été revus avec le plus grand soin. J'ai tâché de les améliorer sans en altérer ni le caractère, ni les proportions. Quant aux sentiments qui les ont inspirés, je n'ai pas eu à les modifier. Si ces *Essais* ont quelque valeur, c'est qu'ils sont, en général, le résultat d'un double travail : ils ont été parlés avant d'être écrits. Ma pensée s'est d'abord produite sous le contrôle d'un auditoire intelligent, qui consent à ne pas remarquer les négligences de l'improvisation, mais dont la contenance froide ou animée, suivant l'intérêt des idées qu'on développe devant lui, renferme d'utiles avertissements. Le professeur apprend beaucoup dans sa chaire, et lorsqu'il en est descendu, il doit en tirer avantage. C'est ce que j'ai fait. Toutes les fois que l'idée m'est venue d'écrire sur les matières traitées de vive voix dans mon cours, je tenais compte de l'effet que mes paroles avaient produit, pour rectifier, retrancher ou conserver. Ainsi, quoique la rédaction de ces morceaux ait été quelquefois précipitée, l'élaboration en a été lente et successive ; j'y ai appliqué à plusieurs reprises, et dans des conditions diverses de composition, toutes les forces de mon attention. Je crois, en effet, que c'est traiter trop cavalièrement le public, que de lui livrer des ébauches de pensée et de style.

Privé désormais de cette collaboration indirecte d'un au-

ditoire éclairé qui m'était si douce et si profitable, je n'en ai senti que plus vivement la nécessité de faire de nouveaux efforts pour rendre ces études dignes des suffrages qu'elles ont obtenus[1], et pour dégager la responsabilité de ceux qui m'ont si longtemps écouté avec faveur, comme celle du maître illustre qui m'avait choisi pour occuper sa chaire. Aussi ne me suis-je pas contenté d'une simple réimpression; j'ai laissé de côté quelques-uns des morceaux qui faisaient partie de mes deux volumes d'*Essais*; j'en ai introduit qui ne s'y trouvaient pas, et ce ne sont pas les moins importants; ceux que je reproduis ont été retouchés, soit pour réparer des omissions, soit pour effacer quelques taches qui m'avaient été signalées. Un autre avantage de cette édition nouvelle résulte de la fusion des deux volumes antérieurement publiés, qui me permet de former deux séries distinctes, et de consacrer exclusivement celle-ci aux écrivains modernes, à dater de Malherbe, en suivant rigoureusement l'ordre des temps.

Les lecteurs qui regretteraient de ne plus voir dans cette galerie de portraits ni madame de La Fayette, ni Buffon, les retrouveront toujours dans le *Plutarque français*, importante publication commencée par M. Mennechet, achevée par M. Hadot, et qui est aujourd'hui la propriété de MM. Langlois et Leclercq. C'est assez dire que j'ai seul avec eux le droit de les reproduire, et que ces études, aussi bien que le Fénelon, le J.-J. Rousseau et le Delille, qui font également partie du *Plutarque*, ne pourraient figurer ailleurs sans autorisation.

[1] L'Académie française a honoré d'un prix chacun de ces deux volumes, et l'ancien conseil de l'Université les a approuvés et recommandés.

M. Hachette a le même privilége sur Corneille, La Fontaine, Boileau, Racine et Voltaire, études qui servent d'introduction à plusieurs éditions classiques, auxquelles j'ai ajouté des commentaires.

L'attention scrupuleuse donnée à l'impression de ce volume, et dont je remercie cordialement M. Gratiot et ses habiles auxiliaires, ne m'a pas tout à fait garanti de quelques-unes de ces surprises typographiques qui font le désespoir des auteurs : je les dénonce d'autant plus volontiers qu'elles sont peu nombreuses, et que, dans ce délit, je suis le seul coupable. Ainsi, à la page 107, page néfaste qui s'est dérobée à mes regards, on lit, ligne 4, *piquantes*, où le texte disait *plaisantes*, ce qui produit, en regard de la ligne précédente, une répétition qui serait au moins une négligence. Mais ce n'est là qu'une peccadille. Voici qui est plus grave : à la ligne 23, il y a *inventé* au lieu *d'éventé;* or, il s'agit d'un complot, et s'il est vrai qu'on invente quelquefois et qu'on évente souvent des complots, on avouera que ce n'est pas tout à fait la même chose. D'ailleurs, comme Pascal est en cause sur ce mot, je tiens beaucoup à ne pas paraître lui attribuer ce genre d'invention.

1er août 1853.

ESSAIS

D'HISTOIRE LITTÉRAIRE

MALHERBE.

Il a été longtemps de mode d'accuser Malherbe de tyrannie et d'impuissance, de protester contre la réforme qu'il a introduite dans la poésie et de braver ouvertement les règles sévères que des hommes de génie, fiers de reconnaître les lois du maître, avaient suivies docilement. Aussi avons-nous pu voir, en dépit de Boileau [1], la césure se déplacer ou même s'absenter par caprice, négligence ou moquerie; les stances se soucier médiocrement de tomber avec grâce; et le vers, comme pour se venger d'une longue contrainte, enjamber insolemment sur le vers. Les réfractaires nous enseignaient à l'envi le pouvoir des mots mis hors de leur place, enfin le déréglement aspirait à devenir la règle. Ce mouvement d'humeur a passé comme toutes les fantaisies qui naissent de la satiété du bien et du dégoût de la discipline. L'expérience nous ramène insensiblement à nos vieilles admirations, à nos anciens attachements, à nos goûts surannés, quand se sont refroidis nos engouements, et on en vient à répéter ces bonnes paroles d'un sage couronné [2]: « Parmi tant de choses dont les hommes envient ou recherchent la possession dans le cours de leur vie, tout le reste

[1] *Art Poétique*, ch. I, v. 131-140.

[2] Le roi de Castille, Alphonse le Sage.

est fadaise, hormis le vieux bois pour brûler, les vieux amis pour causer et les vieux livres pour lire.» Revenons donc sans fausse honte à notre vieux Malherbe, et voyons un peu si nos aïeux, bonnes gens, comme dit La Fontaine, ont eu si grand tort de suivre ses avis et d'estimer ses vers.

Né à Caen, en 1555, François de Malherbe y passa les premières années de sa vie et fortifia son intelligence par des études solides. Sa famille, qui comptait entre ses aïeux un compagnon de Guillaume le Conquérant, avait prospéré outre mer et dégénéré sur le sol natal; mais les armes des Malherbe Saint-Aignan, placées dans une des salles de l'abbaye de Saint-Étienne, rappelaient au jeune Malherbe de glorieux souvenirs et pouvaient lui apprendre que *noblesse oblige*. Quoi qu'il en soit, son père était un simple assesseur. Le bonhomme s'avisa sur ses vieux jours de donner dans l'hérésie; Malherbe, bon catholique, orthodoxe en religion comme il le fut depuis en poésie, quitta brusquement la Normandie pour aller s'établir en Provence. C'est là qu'il commença à faire des vers et que, cédant au goût général, il débuta par imiter les Italiens et *ronsardiser*, comme il s'en est accusé depuis. La Pléiade était alors dans tout son éclat.

Les guerres civiles l'arrachèrent à ses études, commencées à Caen, et continuées à Heidelberg et à Bâle, où son père l'avait envoyé pour entendre les leçons des plus habiles professeurs. Il se distingua par sa bravoure, et, à la tête d'une compagnie, il poussa pendant trois heures M. de Sully l'épée dans les reins avec une vigueur qu'il ne démentit pas dans la guerre littéraire qu'il entreprit plus tard contre les pétrarchistes et les novateurs qui dénaturaient la langue. Il était alors en Provence attaché au grand prieur de France, duc d'Angoulême, bâtard de Henri II. La protection de ce prince dont il s'était concilié l'affection, quoiqu'il traitât sévèrement ses essais poétiques, lui manqua trop tôt pour sa fortune. Le grand prieur fut assassiné en 1586 par un capitaine de galère, Philippe Altoviti. Mais Malherbe n'en resta pas moins à Aix, où le fixait une alliance honorable avec la

fille d'un président du parlement, Coriolis, déjà veuve d'un conseiller. Il ne paraît pas que cette jeune veuve ait vivement touché le cœur de son nouveau mari; au moins ne trouvons-nous ni dans les lettres, ni dans les vers de Malherbe aucune trace de passion. On peut croire qu'il finit, un peu comme La Fontaine, par oublier qu'il était marié, car pendant son séjour à Paris, qui dura vingt-trois ans, depuis 1605 jusqu'à sa mort, sa femme continua d'habiter Aix, où elle mourut vers 1630.

Malherbe ne fut appelé à Paris que lorsque sa réputation était déjà faite, et fut traité assez mesquinement par Henri IV, qui le mit à la charge de M. de Bellegarde, son grand écuyer, qui lui donnait la nourriture et un cheval [1], sans préjudice d'une pension de mille livres. M. de Bellegarde chassait assez volontiers sur les terres du roi et prenait la place qu'il aurait dû garder. Malherbe mit sa poésie au service de la gloire et, il faut bien l'avouer, de la galanterie du monarque. Il fit des vers pour célébrer ses exploits et l'aider dans ses amours. Les stances composées sous le nom du grand Alcandre allaient à l'adresse de la princesse de Condé, et figurent dans cette comédie où le Béarnais perdit son temps et entacha sa gloire. Au reste, que Malherbe se soit en cela même montré sujet fidèle et dévoué, on n'en doit pas moins regretter que son dévouement l'ait entraîné à ces complaisances qui nous paraissent abaisser sa dignité d'homme et de poëte. Ses éloges ne manquèrent ni à Henri IV, ni à la régente, ni à Louis XIII, ni à Richelieu. La monarchie n'eut pas de plus chaud partisan, ni les factieux religieux et politiques de plus ardent adversaire. Orthodoxe

[1] C'est ainsi que Fortunat fut placé auprès de Sigoald par le roi mérovingien Sigebert :

Te mihi constituit rex Sigibertus opem,
Tutior ut graderer, tecum comitando viator,
Atque pararetur hinc equus, inde cibus.

Carm. ad Sigoald.

en religion, quoique sans ferveur et peut-être sans conviction [1], il le fut aussi en politique. Il respectait ces deux pouvoirs et voulait qu'on les respectât, se réservant la dictature littéraire, qu'il exerça despotiquement. Dans le partage de la souveraineté son lot n'était pas méprisable, puisque s'il laissait les âmes au pape, les corps au roi, il prétendait régner sur les esprits et les asservir à ses lois. On voit que l'idée de l'ordre était son unique passion; toute dissidence lui faisait ombrage, dans l'État comme dans la poésie.

Comme tous les despotes, Malherbe avait, à la plus haute puissance, l'amour de soi. Il fallait qu'autour de lui tout se pliât à ses volontés et concourût à son bien-être. Son orgueil n'épargnait pas l'amour-propre d'autrui, mais il passait à force de brusquerie et de naturel. On sait comment il traita Desportes [2] en présence de Regnier, son neveu; comme il

[1] C'est ce que semblent faire entendre les paroles de Balzac; « Un jour ayant trouvé sur la table du cabinet de madame des Loges le gros livre du ministre Dumoulin contre le cardinal Duperron, et l'enthousiasme l'ayant pris à la seule lecture du titre, il demanda une plume et du papier sur lequel il écrivit ces dix vers:

Quoique l'auteur de ce gros livre
Semble n'avoir rien ignoré,
Le meilleur est toujours de suivre
Le prône de notre curé.
Toutes ces doctrines nouvelles
Ne plaisent qu'aux folles cervelles;
Pour moi, comme une humble brebis,
Sous la houlette je me range,
Il n'est permis d'aimer le change
Que des femmes et des habits. »

Balzac (Entretien 37) condamne cette épigramme comme *profane*.

[2] Desportes avait invité Malherbe à dîner. Avant de se mettre à table, il voulut courtoisement aller chercher un exemplaire de ses *Psaumes* pour l'offrir à son hôte: or le potage était servi: « Ne vous dérangez pas, dit brusquement Malherbe, votre soupe vaut mieux que vos *Psaumes*. »

biffa sans pitié Ronsard tout entier, et avec quelle hauteur il répondit à ce provincial qui venait à la porte de son cabinet demander le président Maynard: « Il n'y a ici de président que moi. » Nous connaissons Malherbe par Racan, son élève et son ami, et par Tallemant qui reçut les confidences de Racan, et qui complète ses indiscrétions. L'égoïsme tyrannique de Malherbe n'est cependant ni odieux, ni ridicule; il échappe à la haine parce qu'il n'est point malveillant, et qu'il révèle le sentiment d'une supériorité incontestable; il échappe au ridicule par sa franchise même, en marchant à front découvert et la tête haute. D'ailleurs Malherbe portait partout son humeur hautaine, et s'il était dur avec les siens et envers ses rivaux, il n'était pas plus souple avec les grands. C'était une manière de dignité qui mettait le génie de plain-pied avec la naissance.

La vanité littéraire de Malherbe et l'intrépidité de sa bonne opinion sur ses propres œuvres ne se déguisent pas davantage; il proclame partout sa supériorité sans faux scrupules de modestie. Il n'hésite pas à dire:

Les ouvrages communs vivent quelques années,
Ce que Malherbe écrit dure éternellement.

et ailleurs:

Les puissantes faveurs dont Parnasse m'honore,
Non loin de mon berceau commencèrent leur cours;
Je les possédai jeune, et les possède encore
Au déclin de mes jours.

Au reste, ce sentiment si énergique et si franc de sa valeur poétique lui a inspiré une strophe si belle qu'on serait fâché que Malherbe eût été modeste. La voici. Nos poëtes lyriques peuvent s'évertuer et se guinder; ils ne rencontreront jamais d'images plus sensibles ni d'harmonie plus virile:

Apollon à portes ouvertes
Laisse indifféremment cueillir
Ces belles feuilles toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir;

Mais l'art d'en faire des couronnes
N'est pas su de toutes personnes ;
Et trois ou quatre seulement,
Au nombre desquels on me range,
Peuvent donner une louange
Qui demeure éternellement.

Et qu'on ne croie pas que ces explosions d'amour-propre, dont il serait facile de multiplier les témoignages, fussent de simples licences poétiques autorisées par l'exemple des poëtes de l'antiquité : Malherbe n'est pas plus modeste en prose qu'en vers; la princesse de Conti lui disait un jour : « Je veux vous montrer les plus beaux vers du monde que vous n'avez point vus. — Pardonnez-moi, madame, répondit-il, je les ai vus, car s'ils sont les plus beaux du monde, il faut nécessairement que ce soit moi qui les aie faits. » On voit par là qu'il était fortement cuirassé contre la critique, et qu'il n'y avait pas moyen que le découragement pénétrât par le défaut de la cuirasse. Aussi écrit-il quelque part : « Le mépris que le public aura fait de mon ouvrage, je le ferai de son jugement. » Ce sont d'excellentes dispositions pour un réformateur, qui, avant tout, doit avoir en lui-même une foi robuste [1].

Cette franchise d'amour-propre vaut moralement mieux que la modestie hypocrite qui s'affiche pour se faire démentir. Remarquons en outre que Malherbe, tout en faisant lui-même les honneurs de son génie, ne réclame pas pour les poëtes une place bien élevée. « Voyez-vous, disait-il à Racan, si nos vers vivent après nous, toute la gloire que

[1] Voici un autre témoignage tiré d'une lettre qu'il adresse à Balzac : « Je ne crois pas qu'il y eût de quoi m'accuser de présomption quand je dirois qu'il faudroit qu'un homme vînt de l'autre monde pour ne pas savoir qui je suis. Le siècle connoît mon nom et le connoît parmi ceux qui ont quelque relief au-dessus du commun. Et néanmoins ne sais-je pas qu'il y a de certains chats-huants à qui ma lumière donne des inquiétudes, » etc.

nous en pouvons espérer est qu'on dira que nous avons été deux excellents arrangeurs de syllabes, et que nous avons eu une grande puissance sur les paroles pour les placer si à propos en leur rang. » Il n'aimait pas que les gens de lettres réclamassent les largesses des grands et des rois comme une dette : aussi ne se plaignit-il jamais de Henri IV, qui se contenta de lui promettre une pension ; car, à son sens, un bon poëte n'est pas plus utile à l'État qu'un bon joueur de quilles, et il ne doit espérer d'autre récompense que son plaisir. Qu'aurait-il pensé de son disciple Maynard, qui passa sa vie à demander le salaire de ses vers? Sur ce point Malherbe pensait noblement ; mais les princes auraient tort de s'autoriser de son sentiment pour négliger les hommes dont la voix a du crédit auprès de la postérité.

Malherbe s'étudiait à se défendre contre la douleur physique et contre la douleur morale. Son organisation vigoureuse le préservant de toute maladie, il n'avait du côté du corps d'autre ennemi que le froid : mais il comprit de bonne heure que le froid n'était fait que pour les pauvres et pour les sots. Le mot est de lui. Il avait de singuliers expédients contre cet inévitable ennemi. L'hiver, il doublait et triplait chemises, pourpoints et hauts-de-chausses ; mais il prenait surtout soin de ses jambes, à grand renfort de paires de bas : de peur de méprise, il avait marqué chacune d'elles d'une lettre de l'alphabet. Un jour de grand froid, il rencontre Racan et lui montrant ses mollets démesurément grossis : « Aujourd'hui, lui dit-il, j'en ai dans l'*L ;* » ce qui fait, en comptant sur nos doigts, douze paires de bas, ni plus ni moins. Ceci doit nous rassurer sur la bête de Malherbe, d'autant qu'il ne la nourrissait pas moins bien qu'il ne la couvrait. Quant à son âme, il la choyait aussi curieusement. Il a de merveilleuses recettes pour guérir toutes les douleurs morales. Si, par hasard, il sent les premières atteintes de l'amour, il avise s'il a des chances de succès, alors il se prépare pour une courte campagne ; s'il prévoit un revers, il prend bravement son parti, il n'y songe plus ; l'oubli ou le

mépris [1], voilà sa cuirasse, ou bien, comme pour madame de Rambouillet, il s'empresse de réduire *son amour aux termes d'amitié* [2]. Contre l'envie il emploie le dédain. Au lieu de se montrer jaloux des premiers succès de Balzac: « Vraiment, dit-il, toutes ces badineries [3] m'étoient venues à l'esprit, je les ai rejetées. » Contre la mort des siens [4] ou des autres, il a à son service tous les lieux communs des cœurs insensibles... La mort est inévitable; qui sait ce que préparait au défunt une plus longue carrière? Son père est mort,

[1] On peut voir dans une lettre de Malherbe à Racan, le développement presque cynique de cette théorie.

[2]
Un objet si puissant ébranla ma raison,
Je voulus être sien, j'entrai dans sa prison,
Et de tout mon pouvoir essayai de lui plaire
Tant que ma servitude espéra du salaire:
Mais comme j'aperçus l'infaillible danger
Où, si je poursuivois, je m'allois engager,
Le soin de mon salut m'ôta cette pensée;
J'eus honte de brûler pour une âme glacée,
Et, sans me travailler à lui faire pitié,
Restreignis mon amour aux termes d'amitié.

[3] On dit cependant qu'il fut un peu jaloux de Racan et qu'il lui enviait la strophe suivante de la Consolation à M. de Bellegarde.

Il voit ce que l'Olympe a de plus merveilleux;
Il y voit à ses pieds ces flambeaux orgueilleux
Qui tournent à leur gré la fortune et sa roue,
Et voit comme fourmis marcher nos légions
Dans ce petit amas de poussière et de boue
Dont notre vanité fait tant de régions.

[4] Voici en quels termes Malherbe déplore la mort d'un parent dont il était l'héritier :

Ici dessous gît monsieur d'Is.
Plût or' à Dieu qu'ils fussent dix,
Mes trois sœurs, mon père et ma mère,
Le grand Éléazar mon frère,
Mes trois tantes et monsieur d'Is!
Vous les nommé-je pas tous dix?

mais il était hérétique ! Sa mère : elle avait vécu sa vie. « Vraiment, s'il prenait le deuil, à son âge, il ferait un gentil orphelin ! » Voilà comment Malherbe protége son cœur contre la douleur morale ; il a, à cet effet, autant de ressources que contre les rigueurs du froid.

Aussi, avec ce tempérament, se trouve-t-il le consolateur d'office de toutes les infortunes. La princesse de Conti a perdu son frère ; vite une longue épître à la manière de Sénèque. Caritée a perdu son époux, mais elle a conservé sa beauté ; qu'elle sèche ses larmes et qu'elle fasse un nouveau choix ; Bellegarde se désespère à la mort de son maître, Malherbe s'écrie :

On l'aurait consolé ; mais il ferme l'oreille
De peur de rien ouïr.

Marie de Médicis pleure la mort du petit duc d'Orléans, elle reçoit aussitôt un sonnet consolateur : le président de Verdun devient veuf, cette fois la pièce obligée reste trois ans sur le métier ; le président avait pris les devants et s'était consolé sans Malherbe en prenant une seconde femme ; lorsque l'ode arriva, la douleur et le veuvage avaient cessé. Colletet lui-même n'échappe pas au zèle de Malherbe, mais il ne reçoit qu'une simple épigramme en échange de sa sœur. Toutefois, cet homme, si prompt à se consoler et si dispos à consoler les autres, reçut dans sa vie deux coups qui le frappèrent cruellement ; il perdit sa fille et, sur ses vieux jours, son fils, son unique espérance. Sa première douleur se reflète dans les stances qu'il adressa à Duperrier sur un malheur semblable. Sa muse alors s'attendrit et trouve des accents de touchante mélancolie. Pour son fils, il veut le venger, et, tout vaincu du temps, il retrouve sous l'inspiration de la douleur toute l'énergie de sa jeunesse. Mais cette douleur elle-même, si profonde, si énergique, c'est le triomphe de l'égoïsme ; car l'enfant c'est le père lui-même, c'est même plus, puisque c'est lui dans l'avenir et dans un

avenir illimité : Malherbe ne dément donc pas son imperturbable égoïsme.

L'humeur tyrannique de Malherbe et sa réforme hautement avouée, poursuivie sans pitié, lui suscitèrent de nombreux adversaires. Regnier écrivit contre lui et son école sa fameuse satire, adressée à Rapin, un des collaborateurs de la Ménippée, dans laquelle il venge l'outrage fait à son oncle, à propos de ses psaumes et de sa soupe injurieusement comparés, et où il invoque Ronsard pour lui faire raison de ces grammairiens dont

> . . . . Le savoir ne s'étend seulement
> Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
> Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
> Épier si des vers la rime est brève ou longue,
> Ou bien si la voyelle à l'autre s'unissant
> Ne rend pas à l'oreille un son trop languissant.

et de ces prétendus poëtes :

> Qui rampent bassement, foibles d'inventions,
> Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions :
> Froids à l'imaginer, car s'ils font quelque chose
> C'est proser de la rime et rimer de la prose.

Berthelot parodia contre lui les stances d'une chanson qu'il avait faite avec la duchesse de Bellegarde et Racan [1]. Malherbe ne répondit pas à Regnier, dont il estimait le talent, et fit donner des coups de bâton à Berthelot, qui fut sensible à l'argument sans le trouver concluant. Mademoiselle Gournay s'éleva aussi contre Malherbe par respect pour la mémoire de Ronsard et pour maintenir les droits de l'inspiration et

[1] Voici un couplet de cette parodie :

> Être six ans à faire une ode
> Et donner des lois à sa mode,
> Cela se peut facilement;
> Mais de nous charmer les oreilles
> Par sa merveille des merveilles,
> Cela ne se peut nullement.

de la haute poésie ; mais les plaintes éloquentes de la sibylle octogénaire ne trouvèrent point d'échos.

Sans vouloir relever de sa chute profonde la gloire de Ronsard, on peut dire qu'il a contribué à introduire la noblesse dans la langue poétique, et que Malherbe, tout en l'attaquant, n'a fait que reprendre son œuvre et l'achever. Ronsard et les siens rougissaient, en présence des monuments de haute poésie légués par l'antiquité, de voir la muse française réduite au triolet, au rondeau, à l'épigramme, à l'épître ; ils voulurent donner à un instrument trop modeste les tons héroïques qui lui manquaient. Au moment où leur dessein fut conçu, ils n'avaient d'autre voie à suivre que celle où ils se jetèrent, avec précipitation sans doute, mais avec courage. Ce n'était que par le contact du latin et du grec que notre langue pouvait prendre une physionomie plus sévère, des tons plus mâles et plus élevés. L'introduction violente de tournures antiques et de quelques mots grecs et latins, moins nombreux qu'on le croit généralement, compromit cette réforme, et amena plus tard un retour de l'opinion. Mais Ronsard n'en a pas moins la gloire d'avoir le premier fait parler à la muse française une langage noble et sonore dans plusieurs pièces qui sont encore dignes d'admiration. Ce sont les essais pindariques de Ronsard, ses odes et ses dithyrambes, qui ont amené la confusion contre laquelle Malherbe a protesté avec violence. Le réformateur a exagéré les torts de son devancier pour se dispenser de toute reconnaissance et recueillir sans partage la gloire d'une révolution littéraire. Ces restrictions une fois posées et admises, voyons quelles furent la mission et l'œuvre de Malherbe.

Malherbe fit pour la langue française ce que son maître, Henri IV, fit pour la France ; grâce au roi, les Français furent une nation, et, par Malherbe, le français fut un idiome : l'un établit et maintint l'indépendance du pays, l'autre celle du langage. Lorsque le Béarnais, maître de Paris, vit défiler devant lui les soldats de l'Espagne, il leur dit : « Bon voyage, messieurs ! mais n'y revenez pas. »

Malherbe adressa le même compliment aux mots étrangers qui avaient fait invasion sous les auspices de Ronsard. Au reste son génie semblait prédestiné à l'accomplissement de cette œuvre d'épuration et de discipline. Plus étendu, il aurait eu moins d'énergie : plus passionné et plus riche d'idées, il aurait dédaigné un travail qui demandait plutôt un grammairien qu'un poëte inspiré. Ses pensées, concentrées presque exclusivement sur la grammaire et la prosodie, façonnèrent l'instrument et le moule de la poésie; ceux qui vinrent après lui purent, grâce à lui, en tirer des accords plus hardis et y jeter des pensées plus profondes. On ne saurait nier que Malherbe eût peu d'idées et une verve peu abondante; mais il sut la ménager et ne la répandre que lorsqu'elle s'était amassée et condensée au point de produire quelque œuvre virile. Ses produits sont rares mais vigoureux. Moins sobre de son génie, il l'eût rapidement épuisé aux dépens de sa gloire. On peut dire de lui,

Qu'il pensait de régime et rimait à ses heures [1];

mais ce régime convenait à son tempérament poétique, et il l'a si bien conservé que, dans l'âge de la caducité, son génie a su produire l'ode à Louis XIII, où la vieillesse ne se montre que par l'aveu qu'il en fait :

Je suis vaincu du temps, je cède à ses outrages;
Mon esprit seulement, exempt de sa rigueur,
A de quoi témoigner en ces derniers ouvrages
Sa première vigueur.

Quelques citations suffiront pour montrer que Malherbe ne s'est pas borné à former la langue, mais qu'il en a su faire

[1] Son séjour à la cour le forçait souvent de sortir de sa paresse accoutumée, aussi ne s'y plaisait-il guère (voyez les lettres de Peyresc); il n'y demeurait que pour veiller de plus près à ses intérêts : « Je suis résolu de ne bouger d'ici que je n'aie porté mon affaire au dernier point. » Mais il lui tardait de revoir Paris : « C'est un lieu où toutes choses me rient; mon quartier, ma rue, ma chambre, mon voisinage m'y appellent et m'y proposent un repos que je ne pense point trouver ailleurs. »



un emploi poétique. Sans doute sa gloire ne serait pas à dédaigner, lors même qu'il se serait borné à y introduire une harmonie régulière et une dignité soutenue, et à modifier le rhythme et la prosodie : il a fait plus, en revêtant de ce langage plein et sonore des idées élevées et quelquefois touchantes.

Avant même d'entrer en lutte contre l'école de Ronsard et lorsque, jeune encore, il demandait à l'Italie des modèles d'un goût plus qu'équivoque, pour tout dire, dans ces *Larmes de saint Pierre*, méchant poëme tissu d'antithèses et d'hyperboles d'après Tansille, il rencontrait déjà, par instants, la vraie poésie. C'est là que dans une strophe charmante il nous montre la troupe des enfants massacrés par Hérode, semblables à des fleurs qui ravies à la terre, avant de s'y être épanouies, s'en vont fleurir au ciel et s'y parer d'une éternelle fraîcheur :

> Ce furent de beaux lis qui, mieux que la nature,
> Mêlant à leur blancheur l'incarnate peinture,
> Que tira de leur sein le couteau criminel,
> Avant que d'un hiver la tempête et l'orage
> A leur teint délicat pussent faire dommage,
> S'en allèrent fleurir au printemps éternel.

Voilà enfin de ces vers comme les veut Despréaux, « qui n'offrent rien de rude à l'oreille épurée. » C'est là un des principaux mérites de Malherbe et qui l'abandonne rarement; lorsque par une fortune plus rare, il y joint l'image, la pensée et le sentiment, alors il est incomparable. Ce concours se rencontre dans quelques strophes de la Consolation à Duperrier, pièce inégale sans doute, mais dont les traits heureux se sont gravés profondément dans la mémoire des gens de goût. Ces stances, qu'on n'a pas surpassées même de nos jours où la poésie mélancolique a débordé, composées il y a plus de deux siècles et demi, ont conservé toute leur grâce première et rien ne saurait les flétrir[1]. Malherbe alors n'avait pas encore vu la cour, et au fond de

[1] Vers le même temps, Malherbe adressait à une jeune veuve qu'il

la Provence qui l'avait adopté, il créait la langue poétique. Henri IV avait sans doute oublié son nom et les strophes en son honneur sur la réduction de Marseille lorsque, quelques années plus tard, en 1600, il saluait la jeune épouse du roi, Marie de Médicis, à son passage à Aix, de ces vers gracieux :

Telle n'est point la Cythérée
Quand, d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée
Pour la conquête d'un amant :
Telle ne luit en sa carrière
Des nuits l'inégale courrière...

et que prévoyant la naissance d'un fils, héritier du trône, il présageait ainsi, moins bon prophète que poëte, les futures prouesses de l'enfant, qui sera Louis XIII :

O combien lors aura de veuves
La gent qui porte le turban !
Que de sang rougira les fleuves
Qui lavent les pieds du Liban !
Que le Bosphore en ses deux rives
Aura de sultanes captives !
Et que de mères à Memphis,
En pleurant, diront la vaillance
De son courage et de sa lance,
Aux funérailles de leurs fils.

Henri IV, en retour d'une bienveillance tardive qui, nous le

nomme Caritée, des stances d'un tour vif et dégagé en contraste avec l'émotion pénétrante de la Consolation à Duperrier :

Ainsi quand Mausole fut mort,
Artémise accusa le sort,
De pleurs se noya le visage,
Et dit aux astres innocents
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maîtresse des sens.

C'est l'accent de La Fontaine et de cette humeur gauloise qui ne croit pas aux douleurs sans fin :

La perte d'un époux ne va pas sans soupirs :
On fait un peu de bruit et puis on se console.

savons, n'alla jamais jusqu'à la libéralité, reçut les éloges de Malherbe, sincère on ne saurait en douter, dans son admiration et dans sa reconnaissance. Le poëte savait gré au roi de tenir en bride les factions et de leur avoir imposé un maître que les gens de bien pouvaient servir et louer sans avilissement. Aussi bien Malherbe n'aimait pas qu'on mît à une trop rude épreuve son goût pour l'obéissance; il le fait voir lorsqu'il parle de Henri III, dont le joug lui avait longtemps pesé, quoiqu'il n'eût pas cherché à le secouer :

Quand un roi fainéant, la vergogne des princes,
Laissant à ses flatteurs le soin de ses provinces,
Entre les voluptés indignement s'endort,
Quoique l'on dissimule on en fait peu d'estime;
Et si la vérité se peut dire sans crime,
C'est avecque plaisir qu'on survit à sa mort.

Les grands airs, la frivolité et l'insolence des mignons l'avaient aussi scandalisé. Nous en avons pour témoin l'ébauche d'une ode satirique qu'il n'a pas achevée, et que sa prudence aurait tenue secrète : on peut au moins en citer une strophe d'un tour piquant, et qui détachée forme une excellente épigramme :

Les peuples pipés de leur mine,
Les voyant ainsi renfermer,
Jugeoient qu'ils parloient de s'armer
Pour conquérir le Palestine
Et borner du Tyr à Calis
L'empire de la fleur de lis;
Et toutefois leur entreprise
Étoit le parfum d'un collet,
Le point coupé d'une chemise
Et la figure d'un ballet.

Combien Malherbe était heureux d'avoir vu finir ces temps de honte et de misère! quels ressentiments contre les héros de cette époque funeste! avec quelle joie il se soumet! quelle ivresse lorsqu'il entrevoit le bonheur que promet à la

France une paix solide sous un roi qui se fait craindre, et qui n'a donné à personne le droit de le mépriser !

La terreur de son nom rendra nos villes fortes,
On n'en gardera plus ni les murs ni les portes,
Les veilles cesseront au sommet de nos tours ;
Le fer mieux employé cultivera la terre,
Et le peuple qui tremble aux fureurs de la guerre,
Si ce n'est pour danser n'orra (*entendra*) plus de tambours.

Tu nous rendras alors nos douces destinées ;
Nous ne reverrons plus ces fâcheuses années
Qui pour les plus heureux n'ont produit que des pleurs.
Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Mais sous le charme même de ces riantes promesses, Malherbe n'était pas sans crainte. Il redoutait l'obstination de ces « âmes tragiques », comme il les appelle, qui ne se plaisent que dans l'orage, et dont le déchaînement avait poussé la France vers l'abîme. Dans cette pièce même où il trouve de si douces images pour peindre ce qu'il espère, il ne cache pas de sinistres pressentiments :

Un malheur inconnu glisse parmi les hommes,
Qui les rend ennemis du repos où nous sommes :
La plupart de leurs vœux tendent au changement ;
Et comme s'ils vivoient des misères publiques,
Pour les renouveler ils font tant de pratiques
Que qui n'a point de peur n'a point de jugement.

Il est facile de le voir, Malherbe garde le cauchemar du passé dans le repos du présent, et parmi ses rêves d'avenir. Cette horreur du trouble, et ce besoin d'ordre et de paix, sont devenus la pensée qui le domine, et c'est aussi la seule source un peu féconde de ses inspirations. La guerre civile lui a rendu ce service poétique. Aussi les plus belles strophes qu'il ait composées sont-elles précisement l'image des fureurs de la Discorde, et des délices de la Paix, mises en contraste dans l'ode à Marie de Médicis, au début de sa régence :

La Discorde aux crins de couleuvres,
Peste fatale aux potentats,
Ne finit ses tragiques œuvres
Qu'en la fin même des États :
D'elle naquit la frénésie
De la Grèce contre l'Asie ;
Et d'elle prirent le flambeau
Dont ils désolèrent leur terre
Les deux frères de qui la guerre
Ne cessa point dans le tombeau.

C'est en la paix que toutes choses
Succèdent selon nos désirs :
Comme au printemps naissent les roses,
En la paix naissent les plaisirs ;
Elle met les pompes aux villes,
Donne aux champs les moissons fertiles,
Et, de la majesté des lois
Appuyant les pouvoirs suprêmes,
Fait demeurer les diadèmes
Fermes sur la tête des rois.

Malherbe a donc tour à tour la grâce et l'énergie ; mais l'énergie domine. Il a cette qualité dans un fragment d'invective contre le maréchal d'Ancre [1], il l'a surtout dans l'ode

[1] C'est la chute de ce favori qui lui a inspiré cette belle strophe :

C'est assez que cinq ans ton audace effrontée,
Sur des ailes de cire aux étoiles montée,
Princes et rois ait osé défier ;
La Fortune t'appelle au rang de ses victimes,
Et le ciel accusé de supporter tes crimes
Est résolu de se justifier.

Belle pensée empruntée à Claudien qui a dit dans son invective contre Rufin :

Abstulit hunc tandem Rufini pœna tumultum,
Absolvitque deos.

Bossuet l'a reprise (sermon sur le Jugement dernier) : « Ces pécheurs, dit-il, déshonorent la terre et chargent de reproches, si j'ose le dire, la patience du ciel qui les souffre trop longtemps. Mais Dieu saura bien se justifier d'une manière terrible, et peut-être dès cette

qui est sa dernière œuvre, et peut-être la meilleure, celle qu'il adresse à Louis XIII partant pour le siége de La Rochelle ; il y pousse même l'énergie jusqu'à la dureté, au moins dans les sentiments ; car il se montre implacable dans sa haine contre les protestants dont il provoque l'extermination, coupables à ses yeux d'être un parti dans l'État et une secte dans l'Église, c'est-à-dire doublement insoumis au principe d'autorité. Aussi après les avoir comparés aux Titans foudroyés par Jupiter, il va jusqu'à dire :

> L'exemple de leur race, à jamais abolie,
> Devoit sous ta merci tes rebelles ployer ;
> Mais seroit-ce raison que la même folie
> N'eût pas même loyer ?

Ici le zèle de Malherbe a quelque chose de farouche, et ne voulant pas le suivre sur ce terrain, j'aime mieux chercher dans ses vers d'autres inspirations : je le préfère lorsque, tout entier au pur sentiment religieux, il trouve des accents dignes du roi-prophète, dont il approche plus que ne l'a fait plus tard J.-B. Rousseau ;

> N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde,
> Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
> Que toujours quelque vent empêche de calmer ;
> Quittons ces vanités, lassons-nous de les suivre,
> C'est Dieu qui nous fait vivre,
> C'est Dieu qu'il faut aimer.

Nous voilà bien loin de ces menaces qui pouvaient être d'un poëte, mais qui certes n'étaient pas d'un chrétien. La

vie, par un châtiment exemplaire. » Après Claudien, Malherbe et Bossuet, citons encore J.-B. Rousseau (Odes sacrées, III, v. 47) :

> Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
> Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Remarquons que Malherbe a mêlé un souvenir d'Horace à cette imitation de Claudien par ce beau vers : « Sur des ailes de cire aux étoiles montée », qui vient directement de *Ceratis ope dædalea nititur pennis* de l'ode 11, l. III, v. 2.

religion inspire Malherbe mieux que la politique. Mais laissons-le parler :

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux ;
Ce qu'ils peuvent n'est rien ; ils sont ce que nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière
Dont l'éclat orgueilleux éblouit l'univers ;
Et dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chute commune,
Tous ceux que la fortune
Faisoit leurs serviteurs.

On le voit, la poésie du roi-prophète, desséchée par Marot, amollie par Desportes, que Godeau devait délayer et Racan noyer dans leurs languissantes paraphrases, paraît ici avec tout l'éclat de ses images et dans toute la profondeur du sentiment religieux. Ces idées du néant de nos grandeurs et de la vanité de nos plaisirs se retrouvent encore dans des vers de Malherbe, qui, cette fois, se souvient plutôt d'Horace que de David, mais qui dans cette lutte nouvelle sait toujours être original :

L'Orne comme autrefois nous reverroit encore,
Ravis de ces pensers que le vulgaire ignore,
Égarer à l'écart nos pas et nos discours ;
Et couchés sur les fleurs, comme étoiles semées,
Rendre en si doux ébats nos heures consumées
Que les soleils nous seroient courts.

Mais, ô loi rigoureuse à la race des hommes !
C'est un point arrêté que tout ce que nous sommes,
Issus de pères rois et de pères bergers,
La Parque également sous la tombe nous serre,

Et les mieux établis au repos de la terre
N'y sont qu'hôtes et passagers.

Tout ce que la grandeur a de vains équipages,
D'habillements de pourpre et de suite de pages,
Quand le terme est échu n'allonge point nos jours;
Il faut aller tout nus où le destin commande;
Et de toutes douleurs la douleur la plus grande
C'est qu'il faut quitter nos amours.

Après tant d'exemples, et dans des genres divers, on peut laisser dire ceux qui refusent au puissant réformateur de notre poésie le génie poétique.

La prose de Malherbe, dans ses lettres familières, est habituellement sans grâces et sans force: mais, dans ses écrits soigneusement élaborés, elle n'est pas indigne de ses vers. Lorsqu'il traduit Sénèque ou Tite-Live, son style a de la vigueur et de la précision. Toutefois, son plus beau titre en ce genre, c'est la lettre à la princesse de Conti, écrite pour la consoler de la mort de son frère : j'en transcrirai d'autant plus volontiers quelques passages, que ces citations feront ressortir, outre le mérite de Malherbe comme prosateur, son habileté comme consolateur : « Il est certain que les vertus et les vices s'accompagnent en nos mœurs, comme font les joies et les ennuis en nos aventures. Que savez-vous donc si, lorsqu'il est mort, les vertus et les joies de sa vie n'étaient point consumées; et si ce n'a point été lui faire grâce que de lui retrancher des jours qu'il ne pouvait passer qu'entre des vices et des ennuis? Ses inclinations étaient véritablement portées au bien; mais quels pernicieux conseillers sont-ce que la chaleur d'un âge où les passions sont furieuses, la hardiesse d'une condition à qui tout semble être permis, et la communication des compagnies fâcheuses, que dans le monde il est aussi malaisé de ne voir point, comme, les voyant, il est impossible d'en éviter l'imitation? La constitution du corps n'est jamais si forte, qu'à la fin, parmi ceux qui sont malades, on ne devienne malade, ni les ressorts de l'âme si fermes, qu'on ne se corrompe quand on est longtemps parmi

ceux qui sont corrompus... La fortune use impérieusement de ses affections; elle suit qui bon lui semble, mais elle ne s'attache à personne; et si elle aime, ce n'est jamais qu'avec liberté de haïr quand il lui plaira. Trop de gens l'ont accusée de légèreté, trop de preuves l'en ont convaincue, et l'en convainquent tous les jours, pour en avoir autre opinion. Pouviez-vous, madame, voir tant de traits de son inconstance à l'endroit des autres, sans l'appréhender en ce qui touchait M. votre frère, et vous représenter que, tout ainsi qu'en mourant de bonne heure il vous a donné de quoi murmurer de la brièveté de sa vie, il pouvait, en mourant plus tard, vous donner occasion de vous ennuyer de sa longueur? » Dans ces lignes, que j'ai multipliées à dessein, rien n'a vieilli, et si de nos jours on donne plus de vivacité au mouvement de la pensée, trouve-t-on plus de correction, d'harmonie et de fermeté?

Malherbe a inspiré Racan, formé Balzac, trempé Corneille et réveillé La Fontaine[1]; mais sa principale gloire est d'avoir

[1] On sait que La Fontaine se sentit poëte pour la première fois en entendant réciter l'ode de Malherbe qui commence ainsi :

Que direz-vous, races futures,
Si quelquefois un vrai discours
Vous récite les aventures
De nos abominables jours?

Cette ode est en effet fort belle et d'un mouvement tout lyrique. On y remarque, entre autres, la strophe suivante, dont Racine s'est souvenu dans les imprécations de Clytemnestre :

O soleil, ô grand luminaire !
Si jadis l'horreur d'un festin
Fit que de ta route ordinaire
Tu reculas vers le matin,
Et d'un émerveillable change
Te couchas aux rives du Gange,
D'où vient que ta sévérité,
Moindre qu'en la faute d'Atrée,
Ne punit point cette contrée
D'une éternelle obscurité?

reconnu qu'il y a un art d'écrire et d'en avoir déterminé les principales conditions : savoir, le choix des idées, celui des mots et leur disposition. Il a démêlé le véritable génie de notre langue, et, en repoussant l'invasion gréco-latine qui l'avait dénaturée, il a préparé les conquêtes intellectuelles qui font la force et l'honneur de la France. Dans l'ordre littéraire, il a accompli ce que Henri VI et Richelieu ont fait dans l'ordre politique, et comme eux il a frayé la voie aux grandeurs du siècle de Louis XIV.

La vieillesse de Malherbe fut frappée du coup le plus rude qui puisse atteindre un homme et qui ne l'atteint jamais sans le briser. Son fils unique, Marc-Antoine de Malherbe, âgé de vingt-sept ans, conseiller au parlement d'Aix, jeune homme de grande espérance et doué de quelque talent pour la poésie, fut tué traîtreusement dans un duel. Malherbe, outré de douleur, voulait, malgré ses soixante-douze ans, se battre contre le meurtrier, Fortia de Piles, comme pour imposer un nouveau crime à ce spadassin. On lui proposa vainement de payer le sang de ce fils adoré, il demanda vengeance à ce prince dont sa poésie venait de célébrer en vers magnifiques le départ pour La Rochelle ; il lui écrivit une lettre noble et touchante, et, pour mieux l'émouvoir, il alla le trouver dans son camp. Ce long voyage fut inutile, et Malherbe rapporta sa douleur ulcérée par un déni de justice.

Malherbe mourut en 1628, âgé de soixante-treize ans, en maintenant la pureté de la langue française contre les solécismes de sa garde-malade. C'était finir dignement et mourir comme il avait vécu. Quelques années plus tard, un grammairien disait au lit de mort : « Je m'en vais ou je m'en vas, car l'un et l'autre se dit ou se disent. »

1839.

BALZAC.

Balzac est le Malherbe de la prose française. C'est lui qui, le premier, a su maintenir, sans interruption, la clarté, l'élégance et la noblesse du langage, qualités qui ne se rencontrent chez ses devanciers que par intervalles; c'est lui qui a façonné cet instrument énergique et souple, qui s'est prêté si heureusement à la dialectique railleuse de Pascal et à la sublime éloquence de Bossuet. Il y aurait profit à ne pas laisser de côté ce remarquable écrivain, et cependant on le néglige si bien qu'on ne connaît guère aujourd'hui que son nom et l'influence que ses œuvres ont exercée sur ses contemporains. Il nous paraît qu'on accorde trop d'estime à son caractère qui a bien des taches, et pas assez d'attention à ses ouvrages où brillent encore tant de beautés. Je vais donc essayer de faire connaître l'homme et de ramener l'attention sur un des plus curieux monuments de notre littérature.

On voudrait effacer de la vie de Balzac le souvenir de quelques péchés de sa jeunesse, et des querelles souvent envenimées auxquelles il fut mêlé dans le cours de sa carrière, pour ne voir en lui que l'écrivain dévoué au salut de la langue, l'oracle du goût, l'arbitre des luttes littéraires et le fondateur de la véritable éloquence. Mais il faut, avant tout, se montrer historien fidèle, et sacrifier aux droits de la vérité cette figure idéale, cette pure abstraction qu'on aimerait cependant à voir réalisée.

Jean Louis Guez, né à Angoulême en 1594, tenait le nom

de Balzac, qu'il devait rendre si célèbre, d'une village où son père, Guillaume Guez, avait fait bâtir un château sur les bords de la Charente. Guillaume Guez était un honorable gentilhomme, attaché à la personne et à la fortune du duc d'Épernon, qui tint son enfant sur les fonts de baptême. La protection de ce puissant seigneur promettait au jeune Balzac un brillant avenir. A peine âgé de dix-huit ans on l'envoya en Hollande, pays de savoir et de liberté, pour y compléter ses études faites avec succès à Angoulême, sous la direction des Jésuites. Malheureusement il eut pour compagnon de voyage et pour guide le trop célèbre Théophile Viaud, mentor un peu suspect. Ces deux jeunes étourdis menèrent joyeuse vie et se firent quelques mauvaises affaires, dans lesquelles Théophile paya de sa personne et se montra protecteur dévoué de son ami, plus jeune que lui de deux années. Depuis, lorsque Théophile, menant toujours la même vie, eut des démêlés avec la justice, Balzac, loin de lui prêter l'appui de son crédit, se déclara contre lui, et se lia même avec le fougueux père Garasse [1], adversaire ardent de Théophile, et qui tenait de je ne sais quelle morale, licence d'injures et même de calomnie pour perdre les indévots. On ignore les motifs de cette conduite, et on ne pourrait guère en supposer de plausibles ; quoi qu'il en soit, Théophile, en sortant de prison, adressa à Balzac une lettre fort vive qui contient de graves assertions et des insinuations plus graves encore [2]. Balzac ne répondit pas. Le silence ne

[1] La lett. III du liv. IV, lettre toute affectueuse, est adressée au père Garasse.

[2] Voici quelques traits de cette philippique : « Le gendre du docteur Baudius vous accuse d'une autre sorte de larcin : en cet endroit, j'aime mieux vous paraître obscur que vindicatif. S'il se fût trouvé quelque chose de semblable dans mon procès, j'en fusse mort, et vous n'eussiez jamais eu la peur que vous fait ma délivrance... Je ne me repens pas d'avoir pris autrefois l'épée pour vous venger du bâton. Il ne tint pas à moi que votre affront ne fût effacé. C'est peut-être alors que vous ne me crûtes pas assez bon poëte, parce que

prouve rien ; il peut partir de la conscience du bien comme de celle du mal. Théophile, tout débauché qu'il fût, était homme de cœur ; se serait-il avili jusqu'à la calomnie, et, s'il l'a fait, n'était-il pas nécessaire de le prouver, ou du moins d'opposer un démenti à sa parole? La lettre de Théophile demeure donc comme pièce au procès. Elle constate d'abord le ressentiment violent d'un ami délaissé ; elle élève de graves soupçons sur la délicatesse de Balzac, et donne de tristes motifs à son célibat et à l'altération de sa santé, qui ne se rétablit jamais.

Ce fut pendant son séjour en Hollande que Balzac débuta comme écrivain par un morceau oratoire dans le genre des déclamations de l'ancienne rhétorique, en faveur de l'indépendance et de la réforme. « Ce discours d'un gentilhomme français, dit M. Bazin, obtint un succès très-flatteur. Balzac s'en fit honneur à Leyde et l'oublia facilement en France ; mais il lui arriva pour s'être épris de la liberté la même même mésaventure qu'à J.-J. Rousseau, pour avoir attesté un miracle. Quand il eut de la réputation, partant des ennemis, on s'avisa de déterrer le méfait de sa jeunesse, et telle était alors la simplicité des gens qu'il fut tout étourdi de cette découverte. » Bayle conjecture que si cette pièce eût attiré sur le jeune auteur les faveurs de la Hollande hérétique et républicaine, c'en était fait à jamais de l'orthodoxie et du zèle monarchique de Balzac. Quoi qu'il en soit de la malicieuse insinuation de Bayle, il faut savoir gré à Balzac, malgré le double désagrément de cette découverte et de la querelle de Théophile, de n'avoir pas gardé rancune à la Hollande. En effet, bien des années après, il parle dans le traité du Prince, en termes magnifiques et qui méritent d'être cités, de cette république qu'il oppose à toute la puissance du peuple espagnol. « Regardez, dit-il, une poignée de

vous me vîtes trop bon soldat... Vous êtes lâche et malin... Après une très-exacte recherche de ma vie, il se trouvera que mon aventure la plus ignominieuse est la fréquentation de Balzac. » J'en passe et des meilleurs.

gens qui le brave et le bat ordinairement, et que Dieu lui a mis en tête pour humilier son orgueil et son insolence; regardez un petit marais qui résiste à tous ses royaumes et à toutes ses forces; considérons une puissance qui flotte toujours, et dépend en partie du vent et de la tempête, qui tient bon néanmoins contre sa formidable monarchie. Ces pêcheurs, qu'il méprisait si fort au commencement, ont mis dans leurs filets ses villes et ses provinces; lui ont enlevé des flottes et des conquêtes, et partagent, presque tous les ans, avec lui, le revenu de ses Indes. N'est-ce pas le grain de sable dont Dieu bride la fureur de l'Océan? »

Après ce voyage de Hollande, Balzac ne fit pas un long séjour en France, où cependant il prit part, sous le duc d'Épernon, à l'entreprise chevaleresque qui délivra (1619) la reine Marie de Médecis de sa prison de Loches. Deux ans après il était à Rome, et il y séjourna assez longtemps pour écrire dans cette ville la plupart des lettres qui formèrent son premier recueil, composé de quatre livres seulement. Ces lettres, que les heureux correspondants de Balzac mettaient en circulation, charmèrent les beaux esprits du temps, commencèrent sa réputation et lui attirèrent du cardinal de Richelieu une belle épître pleine de louanges, qui semblaient des promesses. Il continua le même jeu après avoir quitté l'Italie, et il était déjà célèbre lorsqu'en 1624 il se décida à prendre ouvertement le public pour confident et pour juge. Le succès fut prodigieux. Mais l'envie s'éveilla avec la gloire, Balzac eut tout d'abord sur les bras les moines piqués au vif par une épigramme qui cependant ne les atteignait pas tous. « Les mauvais moines, disait-il (liv. IV, l. XXX), sont dans le cloître ce que les rats étaient dans l'arche. » Le père Goulu, général des Feuillants, mit d'abord en campagne Dom André, qui engagea la lutte par un libelle médiocre, publié sans succès. Alors le général paya de sa personne. Le père Goulu avait commencé par être avocat; sifflé au barreau, il se fit prédicateur, mais il demeura court dans la chaire. Ce double échec le relégua dans un couvent. C'est de là qu'il attaqua Balzac sous le nom

de Phyllarque. Il prétendit prouver que l'adversaire des moines était un ignorant et un malhonnête homme. Fouillant dans sa vie privée, il fit d'une querelle littéraire une guerre de personnes, et le traita, dans sa colère, d'infâme, de profane, d'épicurien, de Néron et de Sardanapale. Plus tard, Pascal devait recevoir, d'adversaires non moins dévots, le nom de *Porte d'enfer*. Cette fois, Balzac répondit, et le fit avec une dignité et une douleur éloquente qui ramenèrent à lui l'opinion égarée. L'apologie de Balzac fut publiée sous le nom d'Ogier le prédicateur. Ce savant homme en avait préparé les matériaux, que Balzac mit en œuvre avec un art admirable. Les entretiens adressés à Maynard, son ami, sous le nom de Ménandre, sont des modèles achevés de polémique. Ils ne furent publiés que dix-sept ans après, de sorte que Balzac n'intervint pas directement pendant le cours des débats. Dans ces éloquents entretiens, où Pascal a puisé quelques inspirations, Balzac ne prononce pas même le nom de son adversaire, aucune injure n'échappe à son ressentiment, mais il confond son calomniateur en opposant le caractère sacré dont il est revêtu et la violence de ses attaques.

Balzac était coupable d'un autre crime. Prenant toujours les moines à partie, il avait osé dire, dans une lettre à Hydaspe [1], que, hors le service de l'église et la nécessité du commerce, le pape et le roi leur devraient défendre le latin et le français, dont ils voulaient faire deux langues barbares; dans son zèle de puriste, il avait été jusqu'à regretter qu'on n'eût pas institué, pour réprimer leur hérésie contre la langue, une inquisition littéraire, un tribunal impitoyable envers les délits de ce genre. L'Académie n'existait pas encore. Balzac expliqua plus tard son intolérance par sa jeunesse et par la rigueur des principes qu'il avait puisés dans les leçons de Malherbe, grammairien

[1] Lett. XXV, liv. IV. Hydaspe est le nom que Balzac donne à son frère aîné dans sa correspondance.

inexorable pour le français, et de Nicolas Bourbon, ardent apôtre de la latinité de Cicéron et de Virgile[1]. Cet aveu est précieux en ce qu'il nous montre Malherbe formant de ses conseils, et pour ainsi dire de ses propres mains, le réformateur de la prose française. La querelle de Balzac et du père Goulu, qui du reste fit preuve de talent et de savoir, sinon de bon goût et de savoir-vivre, partagea tous les esprits et retentit jusque dans les cours du Nord. Le roi de Danemark fit débattre le procès devant lui par des juges compétents, et se prononça en faveur de Balzac. M. d'Avaux et Ogier *le Danois*, frère de l'apologiste de Balzac, faisaient partie de cet aréopage[2]. Pendant le débat, un avocat de Saintes, nommé Javresac, s'avisa de prendre parti contre les deux adversaires. Balzac voulut se venger comme fit autrefois Malherbe pour avoir raison de la parodie de Berthelot : mais Javresac, plus habile à manier l'épée que la plume, fit rebrousser chemin, plus vite que le pas, au champion de son adversaire. Cette justice, par le bâton, était alors en usage contre les adversaires qu'on dédaignait. D'ailleurs, Malherbe et Balzac respectaient trop la langue pour descendre aux gros mots qui échappent dans la colère, et qui sont aussi des voies de fait. La mort du général des Feuillants, arrivée en 1629, mit un terme à cette guerre, et Balzac ne tarda pas à amnistier Dom André, qui lui fut depuis un admirateur zélé et un ami sincère.

Balzac était jaloux de ses productions à tel point qu'il envia au duc d'Épernon, son protecteur, l'honneur des lettres à Louis XIII qu'il avait composées pour lui[3] et qu'il ne déguisa point la part qu'il avait prise à son apologie, où il se décernait les éloges les plus fastueux, pensant sans doute qu'on

[1] *Les Passages défendus*. TROISIÈME DÉFENSE.

[2] Tallemant des Réaux prétend que ce fut un jeu concerté et un piége dans lequel donna Balzac. Cela est peu probable, d'autant plus qu'il attribue cette malice à Ogier le prédicateur.

[3] Liv. II, lett. XX, XXI, XXII.

ne saurait trop se louer quand on se loue soi-même. Plus tard, notre écrivain espéra beaucoup de Richelieu, dont les éloges lui avaient paru un engagement sérieux de patronage, mais il n'obtint de ce protecteur ingrat que le titre d'historiographe de France, magnifique bagatelle qui fut une sinécure. Balzac visait plus haut; il voulait un évêché. En désespoir de cause, il se serait contenté d'une riche abbaye; mais il n'obtint ni l'un ni l'autre. Richelieu fut inflexible. Pourquoi ce ministre, si généreux envers des talents de moindre valeur, négligea-t-il Balzac? On peut en donner plusieurs raisons. Il n'y aurait pas grande témérité à dire que le Cardinal fut jaloux de Balzac comme plus tard de Corneille, il avait le malheur de tenir beaucoup à sa prose et à ses vers, et d'être le rival de ceux qu'il aurait dû simplement protéger; de plus, il fut piqué au vif de ce que Balzac ne lui dédia point *le Prince* ni ses lettres. « Se croit-il, disait-il, assez grand seigneur pour ne point dédier ses livres? » Les éloges de Balzac ne lui suffisaient point, parce qu'il les partageait avec beaucoup d'autres. Ce n'est pas tout, il lui reprochait de vivre trop retiré et de ne pas se montrer assez souvent en cour.

Balzac pensait qu'on devait venir au-devant de lui; sa paresse et sa fierté étaient d'intelligence, et par là il se donnait un air d'indépendance. Mais voulant la fin, il devait se servir des moyens, ou du moins ne pas se plaindre s'il n'atteignait pas le but. Dédaigné par Richelieu, Balzac se retira dans son château, près d'Angoulême; c'est là qu'il passa la meilleure partie de sa vie, toujours en correspondance avec les savants et les grands, mais cessant de poursuivre la fortune qui le fuyait. Toutefois, il eut encore des éloges pour Mazarin, pour le prince de Condé, suivant les chances de la fortune. La reine de Suède, Christine, qui fut à cette époque l'héroïne de nos écrivains, comme plus tard la grande Catherine et le grand Frédéric, Christine faillit perdre, sur le bruit de quelques méchants mots qu'on lui imputait, les éloges qu'elle reçoit dans l'*Aristippe*. Les épigrammes démenties, l'apothéose subsista.

Désabusé de ses prétentions à l'épiscopat, fatigué du métier de courtisan[1] pour lequel il manquait d'aptitude, puisqu'il n'avait ni l'âme assez vulgaire ni le corps assez actif pour y réussir, Balzac, du fond de sa retraite, composa sa vie comme une œuvre d'art, et on peut dire que le rôle qu'il se donna et la manière dont il le remplit est un chef-d'œuvre d'habileté. En s'éloignant du théâtre des intrigues et du centre des affaires, il mit d'abord sa personne en sûreté. Par son silence prudent, il rejeta dans un passé lointain les torts de sa jeunesse divulgués par Théophile : l'homme disparut dans la renommée de l'écrivain; cette renommée s'accrut par l'absence de l'homme : *Major e longinquo reverentia*. Le château de Balzac devint comme un sanctuaire d'où partaient de temps en temps les oracles du dieu. Quelques amis dévots y faisaient de rares pèlerinages, et rapportaient dans le monde une admiration vivifiée par la faveur qu'ils avaient obtenue. Des lettres adressées à Chapelain, à Conrart, à Voiture, qui étaient alors les courtiers de la gloire, ne laissaient pas languir la ferveur des adeptes, et, du fond de sa province, Balzac régnait en paix sur le monde des auteurs, de sorte que Voiture put lui dire sans abuser de l'hyperbole : « Nous avons plus de deux généraux d'armée qui ne font pas tant de bruit avec trente mille hommes que vous en faites dans votre solitude[2]. »

[1] Balzac s'est consolé de ses mécomptes en ce genre par un portrait fort piquant de la cour et des courtisans. La Bruyère n'aurait guère mieux dit : « Je ne saurais prendre cet accent avec lequel ils donnent de l'autorité à leurs sottises, ni faire d'une nouvelle un mystère en la disant à l'oreille. Je sais encore moins cacher mes défauts et faire le personnage d'un homme de bien si je ne le suis pas véritablement; et quand je pourrais me rendre capable de cette science, il me fâcherait fort, après avoir passé neuf portes et donné des batailles pour arriver là, d'être arrêté à la dixième, et si l'on m'y recevait quelquefois, d'entrer dans un pays où les chapeaux n'ont pas été faits pour couvrir la tête et où tout le monde devient bossu à force de faire des révérences. » Lett. X, liv. III.

[2] *Œuv. de Voit.*, t. I, p. 4.

Après cela, il ne lui restait plus qu'à mourir saintement; lorsqu'il sentit l'heure approcher, il se drapa en héros chrétien; Socrate du catholicisme, il disserta avec quelques amis sur les plus hautes questions de la théologie, se mit en règle avec l'Église en recevant tous les sacrements, fit venir à son lit de mort Javresac, autrefois menacé du bâton par son ordre, se réconcilia avec lui, et terminant cette scène héroïque par un acte de foi, il mourut sur son séant, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux levés vers le ciel. Tous les témoins furent édifiés, et l'un d'entre eux en porte témoignage dans un procès-verbal qu'il est difficile de lire sans émotion.

Cette retraite si calme, si désintéressée en apparence, était cependant tourmentée de passions mondaines. L'amour-propre de Balzac s'était encore exalté dans la solitude. Des amis complaisants mettaient leur nom et leur plume au service de leur idole. La personnalité de Balzac, aussi forte, mais moins haute que celle de Malherbe, s'abaissa à la jalousie. Les succès de Voiture troublèrent la sécurité de son orgueil. Il engagea Girac à écrire contre lui; ce factum, écrit en latin, provoqua une réponse de Costar, où ce perfide ami lançait quelques traits détournés contre Balzac, tout en paraissant le louer : de sorte que l'artifice de Balzac tourna contre lui-même. Si Girac servait la jalousie de son maître, Girard[1], archidiacre d'Angoulême, faisait les affaires de sa vanité. C'est lui qui signa une lettre à Conrart, dans laquelle Balzac exagérait les avances que la régente et sa cour lui avaient faites, à leur passage à Angoulême, pendant le voyage à Bordeaux qui eut lieu à l'époque des troubles de la Fronde. Cette lettre, conservée par Tallemant des Réaux, est un monument d'incroyable vanité. Outre cette jalousie contre Voiture, il faut encore reprocher à Balzac de n'avoir pas épargné Malherbe son maître, qu'il nous représente dans le *Socrate chrétien* comme le pédagogue de la cour, tyran des mots et des syllabes, traitant l'affaire des participes et des gérondifs

[1] Girard avait été secrétaire du duc d'Epernon pendant que Balzac était de la maison de ce seigneur.

comme si c'était celle de deux peuples voisins, jaloux de leurs frontières[1]. Ce n'était pas avec cette irrévérence railleuse que l'élève devait traiter celui qui lui avait frayé la route en ennoblissant la langue poétique, et qui, dans sa lettre à la princesse de Conti, avait donné le premier modèle de la prose constamment harmonieuse.

Maintenant, pour pénétrer plus avant dans les idées de Balzac, nous allons l'interroger sur les hautes questions de la politique, de la religion et de la morale. Ses réponses à notre interrogatoire auront le double avantage de nous éclairer sur ses sentiments, et de nous montrer combien il est habile artisan de paroles. Le chapitre de la politique ne sera pas long : le respect du passé, et l'obéissance aveugle aux autorités établies, voilà toute la pensée de notre auteur, et il la résume en quelques mots : « Nous ne sommes pas venus au monde pour faire des lois, mais pour obéir à celles que nous avons trouvées, et nous contenter de la sagesse de nos pères comme de leur terre et de leur soleil[2] ? » Avec ces maximes, Balzac ne pouvait pas être homme de résistance

[1] C'est dans le dixième discours du *Socrate chrétien* que Balzac tourne en ridicule son illustre maître. Le passage est spirituel et mérite d'être cité : « Vous vous souvenez du vieux pédagogue de la cour, et qu'on appelait autrefois le tyran des mots et des syllables, et qui s'appelait lui-même, lorsqu'il était en bonne humeur, le grammairien à lunettes et en cheveux gris. N'ayons point dessein d'imiter ce que l'on conte de ridicule de ce vieux docteur, notre ambition se doit proposer de meilleurs exemples. J'ai pitié d'un homme qui fait de si grandes différences entre *pas* et *point ;* qui traite l'affaire *des gérondifs* et *des participes* comme si c'était celle de deux peuples voisins l'un de l'autre et jaloux de leurs frontières. Ce docteur en langue vulgaire avait accoutumé de dire que depuis tant d'années il travaillait à dégasconner la cour et qu'il ne pouvait en venir à bout. La mort l'attrapa sur l'arrondissement d'une période et l'an climatérique l'avait surpris délibérant si *erreur* et *doute* étaient masculins ou féminins ; avec quelle attention voulait-il qu'on l'écoutât, quand il dogmatisait de l'usage et de la vertu des particules ! »

[2] Lett. VII, liv. III.

et d'opposition : aussi, tout ce qu'il écrivit sur les matières d'État a-t-il le caractère de la soumission et de la flatterie. Son *Prince* n'est qu'une longue apothéose du pouvoir absolu, et une intrépide flagornerie d'un roi qui a mérité peu d'estime : son *Aristippe* conçu dans les mêmes sentiments tourna à la satire. Destiné à l'éloge de Richelieu, il devait servir de pendant au *Prince*, mais remanié à plusieurs époques il porte des traces du ressentiment de l'auteur contre Richelieu et Mazarin qui n'essayèrent pas d'enlever Balzac à sa solitude. Balzac garda rancune au prince et au ministre; il se vengea du ministre en divulgant, après sa mort, son étrange bévue sur Terentianus Maurus[1]. Quant à Louis XIII, il l'a attaqué indirectement sous le couvert de Néron, et dans des vers latins d'une admirable énergie[2].

Si Balzac interdit aux sujets toute pensée d'indépendance politique, il ne se déclare pas moins vivement contre le libre examen dans les matières religieuses : « Bon Dieu, s'écrie-t-il, qu'Aristote et sa dialectique ont gâté de têtes ! Qu'il y a dans le monde de fous sérieux ; de fous qui se fondent en raison ; de fous qui sont déguisés en sages ! O mon Dieu, que le silence du sanctuaire est bien meilleur

[1] « Le premier homme de notre siècle a pris le grammairien Terentianus Maurus, pour un personnage des comédies de Térence et l'a appelé *le Maure de Térence*. »

[2] Ce vers

Cæsareique lares non unâ cæde cruenti,

renferme une allusion au meurtre du maréchal d'Ancre. Ceux-ci :

Ergo Deûm torpore et fato matris ovantem,
Horrendasque canent, sancta ut connubia, tœdas,

rappellent les rigueurs du roi envers sa mère et ses goûts dépravés, que l'indiscret Tallemant des Réaux nous a dévoilés. — La pièce dont ces vers sont extraits a eu une singulière destinée. M. Wensdoff en a inséré un fragment dans son édition des *Poëtæ latini minores*, en l'attribuant au satirique Turnus, contemporain de Néron. Cette méprise du docte éditeur allemand est un hommage au talent poétique de Balzac, talent d'ailleurs incontestable.

que le babil des Académies, et qu'il vaut bien mieux marcher dans la simplicité de vos voies, que de s'égarer dans le labyrinthe d'Aristote[1]. » Et ailleurs : « J'aime bien mieux cette raison, prisonnière de la foi et sacrifiée par l'humilité; cette raison, abattue et endormie, voire même morte et enterrée aux pieds des autels, que cette autre raison juge de la foi; animée d'orgueil et de vanité; si vive et si remuante dans les écoles, qui fait tant la maîtresse et la souveraine; qui ne parle que de régner et de vaincre partout où elle est[2]. » En vertu de ces principes, Balzac, aussi bien que Malherbe, est intraitable à l'encontre des protestants, et d'un seul mot, il repousse les prétentions de la réforme. « Quelle apparence y aurait-il que depuis le commencement du monde la vérité eût attendu Martin Luther pour se venir découvrir à lui à la taverne et sortir par une bouche qui a plus vomi qu'elle n'a parlé? » L'image et l'expression sont passablement grossières pour un homme qui a donné cours au mot *urbanité*, mais l'argument n'en a pas moins quelque valeur.

Au reste, la soumission de Balzac à la foi catholique ne s'est pas faite sans retour : elle lui a inspiré de grandes idées et de belles pages. Il touche au sublime, lorsqu'il trace à grands traits la venue du Christ et les prodiges accomplis par un enfant : « Une étable, une crèche, un bœuf et un âne! Quel palais, bon Dieu, et quel équipage! Cela ne s'appelle pas naître dans la pourpre, et il n'y a rien ici qui sente la grandeur de l'empire de Constantinople.

« Ne soyons point honteux de l'objet de notre adoration, nous adorons un enfant; mais cet enfant est plus ancien que le temps. Il se trouva à la naissance des choses : il eut part à la structure de l'univers; et rien ne fut fait sans lui, depuis le premier trait de l'ébauchement d'un si grand dessin, jusqu'à la dernière pièce de sa fabrique.

[1] *Socrate chrétien*.

[2] Lettres choisies.

« Cet enfant fit taire les oracles, avant qu'il commençât à parler. Il ferma la bouche aux démons étant encore entre les bras de sa mère. Son berceau a été fatal aux temples et aux autels ; a ébranlé les fondements de l'idolâtrie ; a renversé le trône du prince du monde. Cet homme promis à la nature, demandé par les prophètes, attendu des nations, cet homme enfin, descendu du ciel, a chassé, a exterminé les dieux de la terre.

« Avant lui on se doutait bien de quelque chose. On donnait de légères atteintes à la vérité : on avait quelques soupçons et quelques conjectures de ce qui est. Mais, les plus intelligents étaient les plus retenus et les plus timides à se faire entendre; ils n'osaient se déclarer sur quoi que ce soit; ils ne parlaient qu'en tremblant et en hésitant des affaires de l'autre vie : ils consultaient et délibéraient toujours, sans jamais se résoudre ni prendre parti. C'est ce Jésus-Christ qui a fait cesser les doutes et les irrésolutions de l'Académie ; qui a même assuré le Pyrrhonisme. Il est venu arrêter les pensées vagues de l'esprit humain, et fixer ses raisonnements en l'air. Après plusieurs siècles d'agitation et de trouble, il est venu faire prendre terre à la philosophie, et donner des ancres et des ports à cette mer, qui n'avait ni fond ni rive [1]. »

Je sais bien que si l'on remonte jusqu'aux pères de l'Église, et que l'on descende à Bossuet, on trouvera chez les uns le germe puissant de ces beautés, et chez l'autre de plus riches développements, mais ce n'est pas un médiocre mérite que d'être le disciple fidèle des premiers interprètes de la foi et comme le précurseur de leur dernier rival.

La politique et la religion ne donnent donc à Balzac d'autres soins que de connaître le nom et la volonté des princes, les ordres et les ministres de Dieu, de se soumettre et d'adorer ; de ce côté il est esclave, mais il retrouve son indépendance en se tournant vers l'humanité et la société.

[1] *Socrate chrétien.*

D'abord, la philanthropie (ce mot l'aurait fait frémir pour le fond et pour la forme) n'a point de place en son cœur où il règne seul, en idole. Pourquoi se mettrait-il en peine des misères du genre humain ? « Certes, disait-il, nous n'aurions jamais fait si nous voulions prendre à cœur les affaires du monde et avoir de la passion pour le public dont nous ne faisons qu'une petite partie : peut-être qu'à l'heure qu'il est, la grande flotte des Indes fait naufrage à deux lieues de terre : peut-être que l'armée du Turc prend une province sur les chrétiens et enlève vingt mille âmes pour les mener à Constantinople : peut-être que la mer emporte ses bornes et noie quelque ville de Zélande. Si nous faisons venir les malheurs de si loin, il ne se passera heure du jour qu'il ne nous arrive du déplaisir ; si nous tenons tous les hommes pour nos parents, faisons état de porter le deuil tout le temps de notre vie [1]. » Balzac n'a garde de faire venir les malheurs de loin, il aime mieux éconduire, poliment toutefois, ceux qu'il ne peut pas éviter. Ainsi, lorsque son père meurt, il écrira négligemment à Conrart: « Depuis ma dernière lettre, j'ai perdu mon bonhomme de père [2]. » Avouons qu'il ajoute quelques mots de regrets : mais il n'y a pas apparence que la douleur soit longue.

Avec cette disposition à l'indifférence, il n'est pas étonnant que Balzac ait décliné la responsabilité de chef de famille, et qu'il ait passé sa vie dans un isolement superbe. Quand même il n'aurait pas eu de raisons d'une autre nature, il lui suffisait de celles qu'il a déduites dans le passage suivant : « Je ne veux point être en peine de compter tous les jours les cheveux de celle que j'épouserai, afin qu'elle ne donne de ses faveurs à personne, ni craindre que toutes les femmes qui la viendront voir ne soient des hommes déguisés. L'exemple de notre voisin me fait peur, qui a mis au monde tant de muets, de borgnes et de boiteux qu'il en pourrait

[1] Lett. I, l. II.

[2] Lett. XXIV, l. XXIII.

remplir tout un hôpital. Je ne veux point être obligé d'aimer des monstres à cause que je les aurai faits, et quand je serais assuré de ne point faillir en cela, je me passerai bien d'avoir des enfants qui désireront ma mort s'ils sont méchants, qui l'attendront s'ils sont sages et qui y songeront quelquefois, encore qu'ils soient les plus gens de bien du monde [1]. » Ainsi, Balzac ne trouve à dire au mariage que la femme et les enfants; c'est plus qu'il ne fallait pour s'en dispenser. Un valet dans Scarron [2] prêche la même morale lorsqu'il s'écrie :

Moi, j'aurais des enfants et leur mère à repaître!

Je ne suis guère édifié, non plus, de la délicatesse de Balzac en amour, ni de sa galanterie; il est guindé et gourmé dans l'expression des sentiments tendres; il est cruel dans ses railleries sur le plus grand malheur des femmes, *le vieillir*. N'y a-t-il pas de l'inhumanité dans ce trait contre une coquette qui faisait mine de tourner à la dévotion : « Elle est aussi éloignée de sa conversion que de sa jeunesse. » Balzac se complaît à désenchanter la jeunesse et la beauté sur leurs illusions ; il les poursuit par la perspective de l'inévitable laideur. Voyez de quel ton il avertit Clorinde du malheur qui la menaçait : « Il viendra une saison où vous aurez plus de peur de votre miroir que les coupables n'en ont de leurs juges. Votre front s'étendra jusqu'au haut de votre tête, les joues vous tomberont sous le menton et vos yeux de ce temps-là seront de la couleur de votre bouche à cette heure. Je voudrais bien pour l'amour de vous ne parler point si véritablement que je fais; néanmoins, puisque j'ai quitté la complaisance, il n'y a plus moyen que je me retienne. Clorinde, le soleil est encore beau lorsqu'il se couche; l'arrière-saison est agréable, mais nous n'avons de bonnes années que les premières, et,

[1] Lett. XII, liv. III.

[2] *L'Héritier ridicule*, acte V, scène v.

quelque soin que vous ayez de vous-même, vous ne sauriez, en même temps, conserver votre beauté et acquérir de l'expérience. Voulez-vous que je vous en dise davantage et que je vous fasse part de ce que je viens d'apprendre d'un étranger que j'ai entretenu tout aujourd'hui? Il faut que vous sachiez qu'il n'y a partie du monde où la curiosité ne l'ait porté, ni merveille en la nature qu'il n'ait considérée avec soin. Il a vu des montagnes qui brûlent toujours sans se consumer : il a abordé en des îles qui ne s'arrêtent jamais en même lieu : on lui a montré des hommes marins, mais il m'a juré que jamais parmi tant de miracles il n'a pu voir une belle vieille[1]. » Peut-on faire un plus cruel usage de l'esprit? Je voudrais, pour l'exemple, que la lettre eût été adressée à Ninon, qui devait donner un éclatant démenti à cette insolente affirmation.

Je ne travaille pas à faire aimer le caractère de Balzac, mais, bien que j'éprouve peu de sympathie pour l'homme, j'aime à rendre hommage aux grandes qualités de l'écrivain, et je n'hésite pas même à soutenir, contre l'opinion commune, qu'il est homme de goût. Je passe condamnation sur les habitudes hyperboliques de son langage et la monotonie des formes, quoiqu'on puisse dire à sa décharge que, voulant donner le ton de la haute éloquence, il a dû, comme un coryphée intelligent, le forcer un peu; mais j'alléguerai, à l'appui de mon assertion, quelques jugements et quelques maximes qui attestent un critique judicieux. On sait que dans la querelle du *Cid* il se rangea du côté du public et de Corneille; voici maintenant comment il apprécie la comédie de son temps, qui n'était rien moins que le tableau de la vie réelle : « Nos comédies ne montrent que des hommes artificiels, des passions empruntées, des actions contraintes et un monde qui n'est pas le nôtre. » Il combat avec non moins de bon sens la manie de l'archaïsme et du néologisme si naturelle aux jeunes écrivains à toutes les épo-

[2] A Clorinde, lett. XX, liv. III.

ques de transition : « Opposez-vous fortement, dit-il, à la vicieuse imitation de ces jeunes docteurs qui travaillent tant qu'ils peuvent au rétablissement de la barbarie ; leurs locutions sont ou étrangères ou poétiques. S'il y a dans les mauvais livres un mot pourri de vieillesse ou monstrueux par sa nouveauté, une métaphore plus effrontée que les autres, une expression insolente et téméraire, ils recueillent ces ordures avec soin et s'en parent avec curiosité. » La leçon va à plus d'une adresse, et ce qui m'inquiète pour l'avenir de ceux qui pourraient la mériter, c'est qu'on ignore aujourd'hui le nom et les œuvres des écrivains que gourmande Balzac.

Le sentiment des beautés simples et sublimes de la Bible porte Balzac à attaquer les paraphrastes maladroits qui dénaturent le style des prophètes en le chargeant de faux ornements : « Ces ornements les déshonorent, ces faveurs les désobligent. Vous pensez les parer pour la cour et pour les jours de cérémonie, et vous les cachez, comme des mariées de village, sous vos affiquets et vos bijoux. Vous les accablez de la multitude de vos richesses fausses ou véritables ; vous voulez leur rendre le visage plus agréable et vous leur ôtez le cœur. » Quoiqu'on lui reproche, et avec raison, la pompe continue de son langage, il blâme dans les autres le défaut qu'il n'a pas toujours évité : « Rien, dit-il, n'est si voisin du haut style que le galimatias. » Il relève du péché de noblesse non interrompue les orateurs qui ne savent pas s'abaisser à propos ni mesurer l'élévation des mots à celle des idées, et il les instruit par l'exemple de l'orateur antique : « Périclès n'était pas toujours orateur, il ne tonnait pas devant le peuple quand il n'était question que de nettoyer les rues de la ville, ou de relever un pan de muraille qui était tombé, ou de taxer la viande de boucherie. »

Il me tarde de montrer Balzac dans une de ces rencontres, assez rares à la vérité, où la grandeur des idées s'accorde avec la majesté des paroles. Voici un passage que Pascal a remanié, et dont la chaire chrétienne a souvent reproduit le

sens, mais qu'elle n'a point surpassé. Il s'agit du miracle de l'établissement chrétien : « Il ne paraît rien ici de l'homme; rien qui porte sa marque, et qui soit de sa façon. Je ne vois rien qui ne me semble plus que naturel dans la naissance et le progrès de cette doctrine. Les ignorants l'ont persuadée aux philosophes. De pauvres pêcheurs ont été érigés en éducateurs des rois et des nations; en professeurs de la science du ciel. Ils ont pris dans leurs filets les orateurs et les poëtes, les jurisconsultes et les mathématiciens. Cette république naissante s'est multipliée par la chasteté et la mort, bien que ce soient deux choses stériles et contraires au dessein de multiplier. Ce peuple choisi s'est accru par les pertes et par les défaites : il a combattu, il a vaincu étant désarmé : le monde en apparence avait ruiné l'Église, mais elle a accablé le monde sous les ruines; la force des tyrans s'est rendue au courage des condamnés. La patience de nos pères a lassé toutes les mains, toutes les machines, toutes les inventions de la cruauté. »

Allons encore plus loin, et montrons, dans quelques pages de Balzac, les premiers linéaments de la philosophie de l'histoire, et le germe fécond que Bossuet a développé par son Discours sur l'histoire universelle. Nulle part, l'action de la Providence sur les destinées de l'humanité, son intervention dans les affaires de la terre, n'a été marquée avec plus de précision, annoncée avec plus d'éloquence : « Il n'y a rien que de divin dans les maladies qui travaillent les États. Ces dispositions et ces humeurs, cette fièvre chaude de rébellion, cette léthargie de servitude, viennent de plus haut qu'on ne s'imagine. Dieu est le poëte, et les hommes ne sont que les acteurs : ces grandes pièces qui se jouent sur la terre, ont été composées dans le ciel, et c'est souvent un faquin qui en doit être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelque dessein, il ne lui importe guère de quels instruments et de quels moyens elle se serve. Entre ses mains tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge, tout est Alexandre, tout est César : elle peut faire par un enfant, par

un nain, par un eunuque, ce qu'elle a fait par les géants et par les héros, par les hommes extraordinaires.

« Dieu dit lui-même de ces gens-là, qu'il les envoie en sa colère, et qu'ils sont les verges de sa fureur. Mais, ne prenez pas ici l'un pour l'autre. Les verges ne piquent, ni ne mordent d'elles-mêmes ; ne frappent ni ne blessent toutes seules. C'est l'envoi, c'est la colère, c'est la fureur qui rendent les verges terribles et redoutables. Cette main invisible, ce bras qui ne paraît pas, donnent les coups que le monde sent. Il y a bien je ne sais quelle hardiesse, qui menace de la part de l'homme, mais la force, qui accable, est toute de Dieu. » Après deux siècles, ce passage conserve toute sa beauté, tout son éclat, et l'on ne voit pas par où il pourrait vieillir et se ternir, tant est énergique la vitalité du beau langage et des grandes idées.

Ces grandes idées et ce noble langage font de Balzac un précurseur de Bossuet; son imagination brillante esquisse en traits vigoureux le système que l'auteur du Discours sur l'histoire universelle animera du souffle de son génie et qu'il fécondera de toutes les ressources d'une solide érudition. Balzac a eu le tort de ne pas assez nourrir de science les conceptions de son esprit et de les quitter dès qu'elles lui ont fourni quelques images frappantes et de beaux effets de style : on voit qu'il tient moins à convaincre qu'à frapper, et à communiquer ses idées qu'à en faire admirer l'expression. C'est ainsi que dans le chapitre VIII du traité du *Prince* il donne une atteinte aux casuistes de l'école d'Escobar et qu'il se garde d'engager une lutte suivie, laissant à Pascal les dangers et la gloire d'un duel à outrance : « On laisse, dit Balzac, crier la vieille philosophie dans les écoles et dans les chaires des prédicateurs où elle n'est écoutée que des enfants et des femmes; elle dit assez qu'un petit mal est défendu, quand il en devrait naître un grand bien; que si le monde ne se peut conserver que par un péché, elle est d'avis qu'on le laisse perdre ; que ce n'est pas à nous à troubler l'ordre de la Providence et à nous mêler des affaires supérieures : que Dieu a mis entre nos

mains ses commandements et non pas la conduite de l'univers; et qu'il faut que nous fassions notre devoir et que nous lui laissions faire sa charge. Il est aujourd'hui une nouvelle théologie plus accommodante. La cour a produit de certains docteurs qui ont trouvé le moyen d'accorder le vice avec la vertu et de joindre ensemble des extrémités si éloignées. On donne aujourd'hui des expédients à ceux qui ont volé le bien d'autrui pour le retenir en bonne conscience. On enseigne aux princes à entreprendre sur la vie des autres princes, après les avoir déclarés hérétiques en leur cabinet. On leur apprend à abréger les guerres dont ils appréhendent la longueur et la dépense, par des assassinats où ils ne hasardent que la personne d'un traître, et à se défaire de leurs propres enfants sans aucune forme de procès, pourvu que ce soit du consentement de leurs confesseurs. Outre cela, comme si Notre-Seigneur était mercenaire et qu'il se laissât corrompre par présents, comme si c'était le Jupiter des païens qu'ils appelaient au partage de la proie et du butin, après un nombre infini de crimes dont ils sont coupables, on ne leur demande ni larmes, ni restitution, ni pénitence; il suffit qu'ils fassent quelque légère aumône à l'Église. On compose avec eux de ce qu'ils ont pris à mille personnes, pour une petite partie qu'ils donnent à d'autres à qui ils ne doivent rien; et on leur fait accroire que la fondation d'un couvent ou la dorure d'une chapelle les dispense de toutes les obligations du christianisme et de toutes les vertus morales. » Puis, la phrase étant faite, la période convenablement arrondie et d'une harmonie irréprochable, ou si l'on veut la leçon d'escrime étant donnée, Balzac, qui a fait ses preuves de faconde et de dextérité, rentre dans son majestueux repos, ou reprendra sa plume pour écrire au père Garasse une lettre pompeusement affectueuse.

Le défaut de sincérité, de conviction profonde, de dévouement sérieux à des doctrines constantes nous gâte, par la réflexion, les plus belles pages de Balzac. En voici une où il a mis toute la force de son imagination et on serait tenté de croire

qu'il exhale l'indignation d'une âme héroïque née pour aimer la liberté et la servir. Lucain, aidé de Sénèque et avec des retouches de Tacite, n'aurait pas mieux dit : « Tibère a humilié toutes les âmes; il a dompté tous les courages; il a mis sous ses pieds toutes les têtes; il s'est élevé au-dessus de la raison, de la justice et des lois. Il pense avoir ôté à Rome jusqu'à la liberté de la voix et de la respiration : ou les pauvres Romains sont muets, ou ils n'ouvrent la bouche que pour flatter le tyran. Mais un homme possédera-t-il sans trouble la gloire d'être plus craint que les dieux? On parlait ainsi en ce temps-là. Goûtera-t-il sans contradiction le fruit de cette victoire inhumaine qu'il a remportée sur les esprits? Jouira-t-il paisiblement des avantages de la cruauté, de la peur et du silence de ses sujets? de la lâcheté et des mensonges de ses courtisans? La vérité qu'on retient captive ne sortira-t-elle point par quelque endroit? ne paraîtra-t-elle point en quelque lieu à la honte et à la confusion de Tibère? Oui, certes et d'une étrange sorte.

« Des extrémités de l'Orient il lui vient une grande lettre, qui délivre la vérité opprimée; qui la venge des espions et des délateurs; qui efface les odes et les panégyriques de la flatterie. Cette lettre injurieuse est écrite de la main du roi des Parthes, et il n'y a pas moyen de la supprimer. Ce n'est point un cartel d'ennemi à ennemi : c'est une satire, c'est un pasquin; c'est quelque chose de pis. Ou plutôt ce sont les premières pièces d'un procès criminel intenté par le genre humain que les vices de Tibère avaient offensé. Au nom de toute la terre un roi se déclare partie et prend la parole contre un empereur. » Oui, Balzac, votre cerveau s'est échauffé, votre imagination s'est exaltée, votre style a pris une vigueur et une hardiesse qui étonnent, et on serait tenté de se demander si vous n'aviez pas en réserve une âme de trempe antique; mais comme vous avez employé ailleurs la symétrie de vos antithèses et la pompe de vos hyperboles à combattre la pensée libre et les institutions qui assurent la dignité humaine contre les caprices violents du pouvoir ab-

solu, on ne saurait voir dans cette magnifique invective qu'un exercice oratoire sur une matière qui vous communique accidentellement de nobles idées et de généreux sentiments.

On peut se demander encore si les défauts de Balzac, comme écrivain et comme penseur, sont des vices de son génie, ou des torts de sa destinée. L'émotion du sentiment, la tendresse du cœur manquent absolument à ses ouvrages, et c'est pour cela qu'ils attachent peu, quoiqu'ils plaisent souvent. Mais, faut-il en accuser la sécheresse naturelle de son cœur, ou cet isolement qui rompit entre le citoyen et l'État, entre l'homme et la famille, entre le chrétien et l'Église les rapports, qui auraient remué l'âme de l'homme, du citoyen et du chrétien. J'incline à croire que cette retraite, qui fut viagèrement un excellent calcul de vanité, eut sur l'âme de Balzac, et par contre-coup sur son talent, une funeste influence. Elle endurcit son cœur en exaltant son amour-propre, elle appauvrit ses idées en l'éloignant de la pratique des hommes et des choses. Cette forte intelligence fut par là réduite à vivre sur le fonds de sa première expérience. Balzac n'a pas tenu toutes les promesses de son début, brillante floraison qui semblait annoncer la plus riche moisson. Les fruits de la maturité n'ont pas eu la vigueur promise. On peut croire que si Balzac ne se fût pas retiré prématurément de la vie active, que s'il se fût mêlé aux affaires et aux grands intérêts de la société, que si Richelieu l'eût appelé aux dignités de l'Église ou de l'État, il fût devenu un écrivain politique supérieur, ou un orateur éminent. Certes, il n'aurait pas composé un prince de fantaisie, un ministre chimérique, une cour imaginaire; il n'aurait pas écrit de dissertations à vide sur le Romain, des lieux communs touchant Fabrice, Auguste et Mécenas; il ne se serait pas amusé à discuter gravement que les dons du corps et de l'esprit ne sont ni de la puissance, ni de la juridiction de la fortune; il aurait laissé aux prises les Uranistes et les Jobelins, sans se porter juge du camp, et moins encore eût-il disserté sur l'attelage de Vénus.

Balzac a beaucoup écrit. Il ajouta une trentaine de livres de lettres aux quatre premiers qui avaient commencé sa réputation, mais il ne s'éleva pas dans ce genre au-dessus de son coup d'essai. Il faut ajouter à cette vaste correspondance, *le Prince*, composé en l'honneur de Louis XIII, et qui serait une excellente leçon s'il n'était une insigne flatterie; *l'Aristippe* ou *le Ministre* qui devait être le complément du *Prince*, et que Balzac n'a point publié parce qu'il eut à se plaindre de Mazarin aussi bien que de Richelieu; *le Socrate chrétien*, sans contredit son plus bel ouvrage, et qui contient le germe de deux chefs-d'œuvre de Bossuet, *l'Histoire universelle* et *l'Exposé de la doctrine chrétienne; le Barbon*, satire ou plutôt charge assez ingénieuse, dirigée, non pas contre Montmaur, comme on l'a cru, mais contre l'archevêque de Rouen François de Harlay, ce Lycophron de la théologie et de la chaire évangélique; enfin une foule d'entretiens et de dissertations sur des sujets littéraires et religieux, sans compter un nombre considérable de vers latins. La meilleure de ces dissertations, celle qui roule sur l'*Herodes infanticida* de Heinsius, fut mal accueillie par ce grand homme, qui répondit avec aigreur. Balzac qui l'avait bien traité s'étonna de ce procédé, mais il aurait dû se rappeler que la critique, même la plus bienveillante, effleure toujours l'irritable amour-propre d'un poëte, et que d'ailleurs Heinsius était l'ami du docteur Baudius, dont le gendre avait de si graves reproches à faire au jeune compagnon de voyage de Théophile.

Cette fécondité a de quoi surprendre dans un écrivain dont le style atteste un travail opiniâtre. Le même prodige s'est renouvelé pour Buffon et J.-J. Rousseau. Balzac avait l'haleine courte, mais il la reprenait souvent. Ses lettres et ses entretiens sont des morceaux de peu d'étendue, mais achevés. C'était la véritable portée de son talent, et il ne va pas au delà, même dans les ouvrages où il paraît tendre plus haut. *Le Prince, l'Aristippe, le Socrate chrétien*, ne sont que des lettres, des dissertations et des entretiens placés bout à bout, grossièrement cousus plutôt que liés et fondus de manière à

former un tout indissoluble. Le style de Balzac est constamment noble et châtié, cependant il admet un grand nombre d'expressions familières ennoblies par la place qu'elles occupent et l'énergie qu'elles donnent au discours. C'est le même artifice auquel Bossuet doit ses plus grands effets d'éloquence, artifice heureux quand on l'emploie discrètement.

Après une étude sérieuse de la vie et des œuvres de Balzac, j'avouerai sans détour que son caractère ne m'inspire aucune sympathie. Jamais homme ne fut plus exclusivement occupé de lui-même : sa vanité trouvait bons tous les moyens de se satisfaire : il se louait sans relâche et se faisait louer à outrance. On trouve à citer, dans sa vie, la fondation du prix d'éloquence que l'Académie décerne annuellement, et son testament, par lequel il lègue tout son bien aux hôpitaux ; or, je le dis sans crainte de décourager ni la vertu, ni la vanité, qui ne se laissent pas abattre si facilement, dans ces deux traits si vantés, la part du démon de l'orgueil pourrait bien être la plus forte. Je ne saurais estimer l'adulateur banal de toutes les puissances, le déserteur de toutes les disgrâces, le disciple irrévérencieux et l'ami infidèle ; mais, si je considère l'écrivain, je dois avouer les immenses services qu'il a rendus à la langue, et reconnaître que Balzac était véritablement né pour l'éloquence. Ce qui lui a manqué surtout, ce sont des circonstances favorables à l'essor de son génie, et un théâtre où il pût le développer. Balzac, dans la chaire chrétienne, aurait été le digne précurseur de Bossuet ; mais dans le silence du cabinet il n'a montré que la moitié de ses forces, et on peut lui appliquer, en le modifiant, le mot par lequel il a réduit à sa juste valeur le mérite de Ronsard : « C'est le commencement et la matière d'un orateur. »

1839.

L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

Les destinées de l'hôtel de Rambouillet méritent d'être étudiées. Ce salon de beaux esprits, qui régenta la littérature pendant la première moitié du XVIIe siècle, et qui fut l'arbitre du goût, le sanctuaire de la morale, l'académie du beau langage, après avoir joui longtemps d'une gloire incontestée, a vu décliner son autorité sous le règne de Louis XIV, et le XVIIIe siècle n'a plus eu pour lui que le sarcasme ou le dédain : on l'a vu à travers les *Précieuses ridicules* de Molière, et on a détourné contre lui des traits que le grand comique n'avait dirigés que contre les maladroits imitateurs de son langage et de ses manières. Il est temps de se placer entre l'engouement des contemporains et le dénigrement de la postérité pour apprécier justement les services et les torts de cette réunion célèbre.

M. Rœderer, dans son *Histoire de la société polie en France*, fait remonter l'ouverture du salon de Madame de Rambouillet à l'année 1600, sous le règne de Henri IV. L'esprit de cette société, à son origine, fut politique et moral. Le marquis de Rambouillet, ami du duc d'Épernon, était hostile à Sully, alors au comble de la faveur; Catherine de Vivonne, sa chaste et noble femme, voyait avec mépris les déréglements de la cour : ces rancunes politiques et ces scrupules de pudeur les déterminèrent à se tenir sur la réserve, et à faire de leur hôtel un centre d'opposition modérée qui combattrait indirectement les barbarismes et les orgies de la

cour par la pureté du langage et des mœurs. L'hôtel de Rambouillet ne tarda pas à devenir le rendez-vous des beaux esprits et des femmes les plus distinguées. On briguait ardemment l'honneur d'y être admis, car l'admission était un double brevet de culture intellectuelle et de vertu. Une pareille réunion, que Bayle appelait un véritable palais d'honneur, ne pouvait pas manquer d'exercer une grande influence. Les circonstances extérieures en favorisèrent l'accroissement. La sévère économie du roi et de son ministre Sully, et, plus tard, l'indifférence littéraire de Louis XIII et des divers ministres qui se succédèrent jusqu'à Richelieu, abandonnèrent à l'hôtel de Rambouillet le patronage et la direction des lettres; cette espèce de dictature eut ses avantages et ses inconvénients.

L'hôtel de Rambouillet continua le travail de Malherbe sur la langue française : celui-ci avait donné à notre idiome la force et la noblesse, ses continuateurs l'assouplirent, l'affinèrent, et ajoutèrent aux qualités qu'il possédait déjà la finesse et la délicatesse. Il faut encore rapporter à ce cercle ingénieux l'art de converser, qui fut une des principales gloires de la France, et d'où découlèrent la politesse, l'urbanité et le savoir-vivre, dont le nom même n'existait pas avant cette époque. On ne saurait non plus nier sans injustice les services rendus à la morale par cette société d'élite : elle rendit chastes, au moins en paroles, les auteurs qu'elle admettait, et plus retenus ceux qu'elle n'avait pas enrôlés. Son influence se fit sentir sur le théâtre, d'où furent bannies les obscénités qui le déshonoraient : l'accueil que l'hôtel Rambouillet fit à l'*Astrée* de D'Urfé contribua beaucoup à cette réaction, et mit en honneur les beaux sentiments dans les livres et dans le commerce de la vie.

Malgré l'excellence de ses intentions, le cercle de la marquise de Rambouillet ne put échapper à la loi qui domine les coteries littéraires. Ces réunions exclusives se font toujours des idées et un langage à part; de sorte que ceux qui les fréquentent sont des initiés, et les étrangers des profanes,

Ce besoin de se distinguer engendre la manière et l'affectation. L'hôtel Rambouillet pouvait d'autant moins s'y soustraire que, dans l'indifférence de la cour et l'ignorance du peuple, aucun contact extérieur, aucun avertissement du dehors ne pouvait le réprimer dans ses écarts. La conséquence forcée de cette situation sera la grande importance des petites choses, le sérieux des bagatelles. Il faudra chaque soir fournir un aliment à l'activité des esprits ; ce besoin fera la fortune des billets galants, des rondeaux, des sonnets, des madrigaux, des énigmes ; on s'extasiera sur un mot, on se divisera à propos d'un quatrain, on se formera en camps ennemis à l'occasion de deux sonnets. Voiture et Benserade tiendront le monde littéraire en suspens entre *Job* et *Uranie ;* et *la Belle Matineuse* de Malleville le disputera longtemps à celle de Voiture ; Balzac et son rival discuteront gravement s'il faut dire muscardins ou muscadins ; on prendra parti pour ou contre la conjonction *car ;* et la rivalité de deux diseurs de bons mots, également gastronomes, Ménage et Montmaur, ameutera tout le Parnasse, et suscitera une guerre interminable.

Ce n'est pas tout : l'absence d'idées sérieuses et vraies portera les efforts de l'esprit sur les mots qu'on tourmentera de mille manières, et sur la versification qu'on surchargera de nouvelles entraves. Le sonnet, malgré la rigueur de ses lois, ses quatrains à rimes uniformes, ses tercets au sens suspendu et la proscription de toute répétition de mots, ne suffira plus ; le rondeau ajoutera aux difficultés de la rime identique la nécessité de ramener, deux fois, à point nommé, les mots de son début ; l'acrostiche placera toutes les lettres d'un mot, dans leur ordre de succession, à la tête de ses lignes rimées ; certain rimeur bizarre (De Neufgermain) prendra le contrepied de l'acrostiche, et placera tour à tour chacune des syllabes du nom de son héros à la fin de ses vers ; enfin, les bouts-rimés donneront la torture au bon sens par la tyrannie de leurs rimes étranges.

Le règne des salons, dans le sommeil des grandes ques-

tions religieuses et politiques, devait non-seulement donner cours aux petits genres littéraires, tourmenter les phrases, les mots, les syllabes, les lettres mêmes, mais fausser ce qu'il y a de plus naturel au cœur humain, la passion. Les femmes réglaient et dominaient la conversation, elles devaient y introduire le sentiment. Comment ne pas parler d'amour, et comment en parler avec bienséance? On prit un biais pour le faire, en tout bien, tout honneur; on sépara le sentiment de son but matériel et grossier; on prit pour point de départ et pour objet la galanterie; on l'épura, on la subtilisa, on en tira la quintessence, et l'on en fit sortir ce qu'on peut imaginer de plus fin, de plus délicat et de plus faux; et, comme si ce n'était pas assez de fausseté comme cela, on s'avisa de transporter ce sublimé sentimental dans l'antiquité, et de mettre toute cette belle métaphysique sur le compte et à la charge des héros de l'Italie et de la Perse.

Les femmes qui fréquentaient l'hôtel de Rambouillet prirent le nom de *précieuses* : c'était un titre d'honneur, et comme un diplôme de bel esprit et de pureté morale. Les *précieuses* se divisaient, suivant l'âge, en jeunes et *anciennes* ; le nom de vieilles aurait été trop dur pour leur délicatesse; et, dans l'ordre moral, elles se classaient en *galantes* ou *spirituelles*, selon leur vocation pour les délicatesses du sentiment ou les finesses de l'esprit. Les principaux articles de leur code de morale consistaient à fuir la fausseté et la perfidie; à honorer cette sage contrainte qui est le principe et la garantie de la politesse; à demeurer fidèle à l'amitié, et à donner à l'esprit le pas sur les sens. La matière était leur partie adverse, et, ne pouvant la supprimer, elles voulaient du moins l'asservir. Ce mépris des choses sensibles, sans les réduire au célibat, leur donnait de l'aversion pour le mariage, dont elles reculaient toujours la conclusion. Ce fut en vertu de cette poétique matrimoniale que M. de Montausier attendit courageusement que Julie d'Angennes eût dépassé ses trente ans avant de l'épouser : il n'en fallait pas moins pour faire un séjour convenable sur tous les points de la

carte du *Tendre* : c'est pour cela que Ninon appelait les *précieuses* les jansénistes de l'amour; mais cette rigueur n'était pas de l'hypocrisie. Il faut bien se garder de croire sur parole cette mauvaise langue de Saint-Evremond qui a jeté le doute sur la perfection vertueuse des *précieuses*, par une antithèse si libre et si discourtoise que je ne veux pas la reproduire. Au reste Saint-Evremond en est si satisfait, qu'il la répète à satiété.

Les *précieuses* s'étaient fait une langue de convention propre à dépayser les profanes; Paris n'était plus Paris, mais Athènes; l'île Notre-Dame s'appelait Délos; la place Royale, place Dorique; Poitiers était Argos; Tours, Césarée; Lyon, Milet; Aix, Corinthe; la France avait fait place à la Grèce; non-seulement les villes, mais les hommes étaient débaptisés; Louis XIV avait échangé son nom contre celui d'Alexandre; le grand Condé devait répondre au nom de Scipion; Richelieu était devenu Sénèque, et Mazarin Caton. Tous les beaux esprits avaient subi la même métamorphose. Ne parlez plus de Chapelain, c'est Chrysante qu'il faut dire; Voiture, c'est Valère; Sarasin, Sésostris; la Calprenède, Calpurnius; Scudéri, Sarraïdès : Scudéri et la Calprenède devaient être deux fois plus fiers avec ces noms sonores et pompeux.

Les scrupules des *précieuses* en matière de langage les portaient à éviter les mots vulgaires, et à les remplacer par de nouvelles métaphores et par des périphrases; elles faisaient du miroir le conseiller des grâces; des fauteuils, les commodités de la conversation; du prosaïque bonnet de nuit, le complice innocent du mensonge. Ce sont là les ridicules de leur manière; mais souvent elles ont rencontré juste, et leur vocabulaire a enrichi la langue.

C'est des *précieuses* que nous viennent les locutions suivantes : « Cheveux d'un blond hardi, » pour ne pas dire roux; « n'avoir que le masque de la vertu; revêtir ses pensées d'expressions nobles; être sobre dans ses discours; tenir bureau d'esprit; danser proprement, » et une foule d'autres que l'usage a consacrées. Croirait-on que le mot énergique *s'en-*

canailler, auquel Chamfort a donné pour contre-partie *s'encanailler*, soit sorti de la fabrique des *précieuses?* En somme, le procédé des *précieuses* se réduit à substituer la périphrase aux mots vulgaires, et à rajeunir les métaphores usées : or, les grands écrivains ne font pas autre chose, mais ils le font avec goût et mesure. Ce n'est pas là ce que Molière a attaqué. Dans sa critique, l'hôtel Rambouillet était hors de cause, et il faut l'en croire lorsqu'il nous dit que les plus excellentes choses sont sujettes à être copiées par de mauvais singes qui méritent d'être bernés, et que les véritables *précieuses* auraient tort de se piquer lorsqu'on joue *les ridicules* qui les imitent mal. Malgré cette protestation de notre grand comique, l'hôtel de Rambouillet a été compris dans le ridicule qu'il destinait à des parodistes sans esprit et sans goût; et le nom dont s'honoraient les Longueville, les Lafayette, les Sévigné et les Deshoulières n'est plus aujourd'hui qu'un sobriquet injurieux.

Tâchons de reproduire en quelques traits les habitudes de ce cercle de beaux esprits, et pénétrons un instant dans le sanctuaire, je veux dire la chambre bleue d'Arthénice (c'était le nom *précieux* de la marquise de Rambouillet : Malherbe et Racan avaient trouvé en commun cet élégant anagramme du prénom de Catherine). Voici les abbés De Belesbat et Du Buisson qui ne demandent pas mieux que de nous introduire dans la ruelle de cette chaste alcôve : nous sommes *alcôvistes*, grâce à la complaisance de nos deux introducteurs. Laissons entrer Scudéri, Cotin, l'abbé de Pure, la Calprenède, Godeau, Ménage et même Chapelain, et tâchons de ne pas rire en voyant le chantre de la *Pucelle* ôtant son vieux chapeau pour montrer sa vieille perruque, et laissant voir sous son manteau râpé son justaucorps de taffetas noir fait aux dépens d'un vieux cotillon de sa sœur; les maîtres du logis lui font trop bon accueil, pour que des intrus osent le railler. L'arrivée de Voiture va donner cours à une gaieté légitime; mais il entre d'un air mystérieux, le front chargé de nuages; et comme on s'inquiète de ce changement d'humeur : « Mes-

dames, dit-il à demi-voix, il court de mauvais bruits sur le soleil. » Cette saillie rassure tout le monde, et l'on s'extasie sur cette nouvelle forme d'enjouement. Cotin profite de cette bonne disposition pour lancer une de ses énigmes, et l'assemblée, par déférence, laisse à la belle Julie l'honneur d'en deviner le mot. Puisque Julie s'est mise en scène, il faut s'occuper de la guirlande [1] qu'on tresse en son honneur : « Qui de vous, dit la marquise, apporte aujourd'hui son hommage? M. de Voiture s'est-il enfin résigné à payer son tribut? » Voiture, au lieu de répondre, tombe dans sa rêverie; car, un peu jaloux de M. de Montausier, il avait juré, à part lui, de n'être pour rien dans la galanterie de son heureux rival. « Madame, dit alors Desmarets, voici un quatrain sur la violette; je désire qu'il ne paraisse pas indigne de figurer à côté des stances de de M. des Réaux sur le lis, ou de M. Chapelain, sur la couronne impériale; au reste, écoutez :

> Modeste en ma couleur, modeste en mon séjour,
> Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe;
> Mais si sur votre front je puis me voir un jour,
> La plus humble des fleurs sera la plus superbe.

On devine les applaudissements que soulève ce madrigal; au fait, il est fort joli, et Ménage n'hésita pas à lui donner la palme. Lorsque l'extase et les commentaires eurent cessé, une voix grave et lente s'éleva; la figure qui parlait avait le teint jaune et des traits virils; ses premières paroles amenèrent un silence général; or, c'était Mademoiselle de Scudéri, l'oracle de l'assemblée; elle posa une thèse de psychologie amoureuse : « Examinons, dit-elle, maintenant, quel est le plus malheureux d'un amant jaloux, d'un amant dédaigné, d'un amant séparé de sa maîtresse, ou d'un amant qui a perdu l'objet de sa passion? » La discussion fut longue et approfondie, si approfondie et si longue, que la décision en fut remise au lendemain. Tels étaient, à peu près, les

[1] M. Charles Nodier a publié une jolie édition de la Guirlande de Julie dans la *Collection des petits classiques français*.

entretiens de cette société choisie, et ce procès-verbal d'une séance peut donner une idée des sujets qui se traitaient habituellement entre ces beaux esprits. Pour le ton et le style des interlocuteurs, on peut consulter les lettres de Voiture et les conversations qu'on rencontre si souvent dans la *Clélie*.

L'hôtel de Rambouillet, qui était, avant tout, un sanctuaire de pureté morale et une académie de beau langage, laissait cependant passer la médisance et la chronique scandaleuse. Nous avons vu que l'esprit d'opposition entrait pour beaucoup dans son institution; car essayer, sous le règne passablement graveleux du Béarnais, de mettre en honneur la pureté des mœurs, c'était élever autel contre autel. Les beaux sentiments dont le chaste salon de la marquise de Rambouillet donnait le précepte et l'exemple, étaient déjà la satire indirecte de la cour; mais pense-t-on que cette satire discrète fût la seule qu'on se permît; c'eût été trop de vertu; le diable a toujours sa petite place de réserve dans les meilleures âmes, et la faiblesse humaine voulait qu'on traçât quelquefois le tableau des désordres que l'on condamnait par la pureté de sa conduite.

Je pense toutefois, que ces anecdotes, empruntées à la chronique de la cour et de la ville, se racontaient à voix basse lorsque le vieux marquis prenait à part, dans un coin du salon ou dans l'embrasure d'une fenêtre, Chaudebonne, Voiture, et le nain de Julie, Godeau, qui, malgré son évêché, entendait la plaisanterie. Cette partie secrète des entretiens du salon d'Arthénice nous a été transmise par le caustique et spirituel Tallemant des Réaux; et Dieu soit loué de ses indiscrétions! sans cela, nous aurions perdu ces bons contes qui nous égaient aux dépens de Henri IV, et qui ternissent un peu son auréole de vert-galant; nous ne saurions rien des peccadilles de son grave ministre le duc de Sully. L'opposition de l'hôtel de Rambouillet, moins systématique sous Louis XIII, ne laissa pas de suivre son cours; on s'y entretenait des galanteries de la cour; on glosait sur le compte de Louis XIII, qui faisait si sottement son métier de roi;

Louis XIII, le moindre de sa race, héritier des vices et des faiblesses de sa mère, et qui ne tenait de son père, que l'odeur du gousset, le plus ennuyé des princes et le plus ennuyeux, perfide en amitié, lâche et cruel, jusqu'à contrefaire les grimaces des mourants, et regrettant de ne pas voir celle que devait faire à l'heure du supplice M. Le Grand (Cinq-Mars), le complice et, dit-on, le triste instrument de ses plaisirs. On n'épargnait pas non plus le cardinal-ministre, dont le patronage littéraire faisait concurrence, et l'on se permettait de railler sur ses amours avec la belle Marion, sur ses bévues d'érudit, et sur son admiration pour les vers où Guillaume Colletet se plaisait à peindre dans le bassin des Tuileries :

La cane s'humectant de la bourbe de l'eau [1].

Les témoignages des contemporains ne manquèrent pas à l'hôtel de Rambouillet, et la considération dont il jouissait ne fut pas détruite pendant la durée du dix-septième siècle. Fléchier, dans l'oraison funèbre de M. de Montausier, multiplie les anthitèses, pour peindre ce salon, « où se rendaient tant de personnes de qualité et de mérite qui composaient une cour choisie, nombreuse sans confusion, modeste sans contrainte, savante sans orgueil, polie sans affectation. » Jugement qui serait plus près de la vérité si l'on transfor-

[1] Voici les vers de Colletet :

A même temps je vis sur le bord d'un ruisseau
La cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, et d'un battement d'aile,
Animer le canard qui languit auprès d'elle,
Pour apaiser le feu qu'ils sentent nuit et jour
Dans cette onde plus sale encor que leur amour.

Richelieu, émerveillé de cette poésie, donna à l'auteur soixante pistoles, en ajoutant que « c'était seulement pour les six vers qu'il avait trouvés si beaux, et que le roi n'était pas assez riche pour payer le reste. » Le reste était de même force.

mait les correctifs en compléments ; il vaut mieux s'en tenir au jugement du duc de Saint-Simon, qui constate, sans commentaire, l'importance historique de cette illustre société : « C'était le rendez-vous de tout ce qui était le plus distingué en condition et en mérite : un tribunal avec qui il fallait compter, et dont la décision avait un grand poids dans le monde sur la conduite et sur la réputation des personnes de la cour et du grand monde. » L'héritage de l'hôtel Rambouillet fut recueilli par les duchesses de Montausier et d'Orléans, et par madame de Maintenon, gardiennes des traditions de la conversation, spirituelle et polie, qui se maintinrent au dix-huitième siècle, à la petite cour de la duchesse du Maine, et dans les cercles de mesdames de Tencin et Geoffrin. Cet art de converser s'est perdu pendant la crise révolutionnaire ; madame de Staël y substitua un instant ses éloquents monologues, interrompus par un coup d'État de Napoléon ; toutefois Delille et Suard avaient, dit-on, conservé les secrets de cet art ingénieux qu'ils paraissent avoir emporté dans la tombe.

La tribune et les journaux ont tué les salons, la conversation a fait place aux discours ; on ne cause plus, on discute, on pérore, on déclame : mais si nous avons moins de beaux esprits, nous possédons en retour d'éloquents orateurs et de spirituels journalistes. Il faut bien accepter la compensation, et même s'en réjouir, car le règne des salons ne pourrait renaître que sur le tombeau de nos institutions politiques.

1837.

SARASIN ET SAINT-AMANT.

Je rapproche, ou plutôt je place ici, l'un à la suite de l'autre, sans intention de parallèle, ni même de contraste, deux poëtes que l'hôtel Rambouillet n'a point enrôlés, quoiqu'ils aient été tous deux à sa portée, et que l'un d'eux, au moins, eût pu être un de ses familiers et des plus agréables; l'autre préférait de beaucoup la mauvaise compagnie, où il était à l'aise avec tous ses avantages, l'intempérance de la langue, de la gorge et de l'estomac. Sarasin est un bel esprit qui a de la distinction et qui sait choisir; Saint-Amant est surtout un goinfre, comme l'a si bien qualifié M. Philarète Chasles. Sarasin est un courtisan délié et même un peu roué : il porte dans un cercle d'élite ses lestes propos, ses saillies hasardées, et les fait passer par sa dextérité et son assurance, par la politesse du langage et des manières. Saint-Amant, héros de taverne, n'a pas à ménager les scrupules de ses compagnons, il peut hardiment donner cours à son humeur gauloise; ceux qui l'écoutent ne demandent qu'à s'étourdir au bruit des flacons, et à répéter les refrains bachiques qu'il entonne. Au fond, l'élégant Sarasin vaut moins que le bon gros ivrogne Saint-Amant, mais il reste capable de s'élever du badinage à la noblesse, tandis que la muse de Saint-Amant ne sortira pas impunément du cabaret. Mais il est temps de faire passer devant le lecteur ces deux personnages. Commençons par Sarasin.

§ I.

Sarasin fut le rival de Voiture dans le badinage ingénieux; comme celui-ci, il avait dans l'esprit un côté sérieux, capable de grandes idées, et il le mit plus souvent à l'œuvre. Voltaire l'a jugé favorablement, mais en quelques mots empreints de légèreté : « Il a écrit, dit-il, agréablement en vers et en prose. » Sarasin mérite plus d'une ligne.

Son père était le parasite d'un trésorier des fermes à Caen, qui lui céda son emploi; ce père fut en outre conseiller de la cour des aides de Rouen. La maison paternelle n'avait pas été pour Sarasin une école de délicatesse, on s'en aperçut par sa conduite. A son arrivée à Paris, il reçut de M. de Chavigny, secrétaire d'État, une somme de 4,000 livres pour faire un voyage en Italie. Sarasin les mangea avec une maîtresse, et laissa en souffrance sa mission diplomatique; c'était un triste début : cette échappée fut mise sur le compte de la jeunesse, compte souvent bien chargé; M. de Chavigny usa d'indulgence, et nous voyons que plus tard, lorsque son protégé fut inquiété, et même séquestré pour des vers satiriques qu'il n'avait point faits, il écrivit en cour pour le tirer d'affaire. Un voyage en Allemagne n'eut point de résultat positif pour lui; il y gagna cependant les bonnes grâces de la princesse Sophie, fille du roi de Bohême, amie de Descartes. De retour à Paris, il épousa une douairière, veuve d'un maître des comptes. C'était un mariage de raison d'un côté et de passion de l'autre. Sarasin comptait sur mille écus d'argent de poche que la vieille devait lui fournir, mais à une condition que le jeune mari n'eut pas le courage de tenir; celle-ci, mécontente d'avoir un mari en peinture, ferma sa bourse. Ce qu'il y a de pis pour notre poëte, c'est que ces chaînes, qui n'étaient ni d'or ni de soie, ne furent jamais brisées pour lui; la veuve du maître des comptes survécut au jeune poëte.

Ménage fut son ami, et le coadjuteur son patron : tous deux lui rendirent des services, mais Sarasin ne les reconnut pas. La reconnaissance était son moindre défaut. Le

coadjuteur et madame de Longueville le placèrent auprès du prince de Conti, comme secrétaire de ses commandements ; dans cette position, Sarasin fit le petit ministre, et trafiqua de son crédit auprès de son maître en se faisant donner de ces gratifications équivoques, qui prennent, selon les lieux et les objets, le nom d'*épingles*, de *chapeaux*, de *pots-de-vin*, ou de *cadeaux de chancellerie*. Le prince de Conti le maltraitait souvent, mais Sarasin le désarmait par des plaisanteries. Il avait l'esprit vif et toujours présent ; un orateur provincial resta court au début d'un compliment au prince de Conti ; Sarasin prit sur-le-champ la place de l'échevin désappointé et acheva la harangue. Cette espièglerie divertit beaucoup le prince et charma les magistrats eux-mêmes, qui donnèrent à Sarasin le vin de la ville.

On a dit et répété qu'il mourut de douleur d'avoir été chassé de la présence du prince à coups de pincettes. Peut-être le mérita-t-il plus d'une fois, mais il n'en fut rien, le prince de Conti se contentait de le maltraiter en paroles, puis il le recevait à merci, grâce à son enjouement. Sarasin mourut empoisonné par un mari jaloux, qui n'avait pas d'autre recette pour se débarrasser des amants de sa femme, et qui l'employa souvent. Ce dénoûment funeste se rapporte à l'année 1655. Sarasin n'avait que cinquante ans lorsqu'il mourut. Il semble que la cinquantaine fût alors, pour les beaux esprits, l'an climatérique, le terme fatal de la vie, car Voiture et Scarron y furent arrêtés aussi bien que leur spirituel ami.

Sarasin prit parti dans plusieurs querelles littéraires ; pour Voiture, contre Benserade, et il fut le plus spirituel des antijobelins, dans sa glose sur le sonnet de Benserade, où il amène, avec une adresse infinie, à la fin de quatorze stances satiriques, tous les vers de la pièce qu'il critique ; et pour Ménage, dans la croisade que celui-ci suscita contre Montmaur le grec ou le parasite. Outre *le Testament de Goulu*, raillerie piquante, il écrivit, à ce propos, le *Bellum parasiticum;* non pas en vers latins, comme l'a dit M. Auger, mais

en prose entremêlée de citations de vers légèrement détournés de leurs sens primitif. C'est le plus ingénieux des badinages enfantés par cette guerre qui divisa tout le Parnasse, et où les calomnies les plus atroces furent employées pour venger l'amour-propre de Ménage. Dans un petit poëme héroï-comique, il fit avec esprit et bon goût justice de la manie des bouts-rimés que Dulot avait mis en vogue.

Sarasin n'appartient qu'indirectement à l'hôtel de Rambouillet; il est plutôt le héros du petit archevêché, ou cercle du coadjuteur; il n'était pas assez pur pour la chambre bleue d'Arthénice ; on l'y tolérait à peine, sans doute pour rancune d'une raillerie attentatoire à l'honneur de la chaste Lucrèce [1], et de son sonnet contre Ève. On le voyait plus souvent aux mercredis de Ménage et aux samedis de mademoiselle de Scudéri, qui l'accueillait avec plaisir, grâce à l'amitié de Pellisson, ardent admirateur de Sarasin, et l'éditeur de ses œuvres. Sa gaieté et sa malice quelquefois cyniques étaient plus à l'aise chez Scarron, son spirituel voisin, qui lui reproche quelque part de ne pas venir plus souvent charmer ses douleurs. Sarasin touche à tous les cercles, sans être associé à aucun; mais il représente surtout celui du coadjuteur, plus libre, plus mordant, plus frondeur en un mot, et celui de Scarron où la liberté dégénérait parfois en licence comme la gaieté en bouffonnerie.

Après avoir jugé l'homme avec une juste sévérité, il est temps d'apprécier l'écrivain; tâche plus douce, car il y a beaucoup à louer de ce côté. Ce qui frappe d'abord dans Sarasin, c'est la souplesse du talent et la diversité des genres qu'il a traités. Il ne réussit pas moins dans le genre sérieux que dans le badinage ; il quitte les stances enjouées pour aborder les strophes de l'ode héroïque ; prenant le pinceau de l'histoire, il trace avec énergie le caractère de Valstein, et le tableau de ses exploits comme de ses intrigues; poëte

[1] Je ne me charge pas de la reproduire. Les curieux sauront bien la trouver dans le *Ménagiana*.

bucolique, il fait du sentiment avec son esprit, et on jurerait que c'est avec son cœur ; il traitera, si vous le voulez, une question d'érudition, et vous le prendriez pour un savant de profession, n'était l'agrément dont il couvre son savoir. Ce n'est pas tout, il dissertera sur l'essence de la tragédie, et il vous fera comprendre Aristote mieux que ses traducteurs et ses commentateurs. Cet historien, ce critique, cet érudit, ce poëte héroïque et bucolique, n'est pas moins habile à tourner une épigramme, à polir un sonnet, à célébrer les guerres burlesques du Parnasse, soit en vers français, soit en prose latine, et à semer sur tous les sujets le sel de ses plaisanteries.

Sarasin a composé deux ouvrages historiques : la *Relation du siége de Dunkerque*, et l'*Histoire de la conspiration de Valstein,* dont il avait amassé les matériaux pendant son séjour en Allemagne. Ce dernier morceau est incomplet, soit que l'auteur distrait par les soins du monde ne l'ait pas achevé, soit que son incurie pour ses ouvrages en ait laissé perdre la dernière partie. Quoi qu'il en soit, cette lacune est fort regrettable. Car Sarasin s'est approprié dans cet écrit la manière des grands écrivains de l'antiquité, et s'est élevé à la hauteur de ces maîtres dans l'art d'écrire l'histoire. Il peint avec une merveilleuse fidélité les lieux et les hommes ; il montre avec sagacité l'enchaînement des faits, il en découvre les ressorts cachés, il pénètre dans l'âme de son héros, sonde les replis de son cœur, et, maître de tous ses secrets, il décrit les agitations, les retours, les angoisses de sa pensée, et tous ces mouvements intérieurs qui préparent les grands desseins. C'est par là que l'histoire devient un cours de morale. J'oserais presque dire que, si la *Conspiration de Valstein* était terminée, on pourrait la placer à côté du *Catilina* de Salluste.

Sa dissertation sur le nom et le jeu des *échecs* est un modèle de discussion : Ménage la déclare savante et curieuse, et Fréret n'a pas dédaigné d'y faire de nombreux emprunts. L'auteur expose les différentes opinions sur les origines et les dénominations de ce jeu, il les détruit successivement

après leur avoir donné beaucoup de vraisemblance, et n'aborde qu'à la fin celle qu'il pourra produire avec le caractère de l'évidence. Il a trouvé le secret d'être agréable dans un sujet d'érudition. Au reste, il n'a pas emporté son secret avec lui, et cet agrément caractérise l'érudition française dans ses représentants les plus habiles, tels que les Barthélemy, les de Pouilly, les Villemain, les Victor Le Clerc, et d'autres encore qu'il serait facile de citer.

Dans la *Pompe Funèbre* de Voiture, Sarasin caresse et égratigne ingénieusement son rival; c'est, sous une forme badine, un jugement fort sensé sur les mérites et les défauts du héros de l'hôtel de Rambouillet : « On fit, dit-il, plusieurs jugements de ce génie dans les lieux par où il passa : les uns le prenaient pour un génie enjoué; les autres pour un génie particulier, quelques-uns pour un grand génie. Il ne sembla commun à pas un, et pas un ne le trouva mauvais. » Que dire de mieux sur le compte de Voiture? La critique est si habilement voilée dans ce badinage, que le neveu et l'éditeur de Voiture, Pinchesne, en voulait faire l'appendice des œuvres de son oncle.

Sarasin a réussi deux fois dans l'ode en célébrant la prise de Dunkerque et la bataille de Lens. Depuis Malherbe et Racan, sauf l'accident de Chapelain, qui fit, Boileau ne sait comment, une assez belle ode, le genre lyrique n'avait rien produit d'aussi remarquable pour le mouvement et l'harmonie. On a retenu cette belle strophe que Voltaire n'a pas surpassée dans sa *Henriade* :

Il monte un cheval superbe
Qui, furieux aux combats,
A peine fait courber l'herbe
Sous la trace de ses pas :
Son regard semble farouche,
L'écume sort de sa bouche;
Prêt au moindre mouvement,
Il frappe du pied la terre,
Et semble appeler la guerre,
Par un fier hennissement.

Le discours de la tragédie est un bon essai de critique littéraire, mais c'est une mauvaise action, car Sarasin le composa pour complaire à la jalousie du cardinal de Richelieu et à la présomptueuse vanité de Scudéri. *Dulot vaincu*, ou *la défaite des bouts-rimés*, est le premier en date de nos poëmes héroï-comiques. Sarasin le composa en quatre ou cinq jours. Cette précipitation a laissé bien des négligences dans ce badinage, d'ailleurs plein de vers heureux et de fines allusions; les bouts-rimés ne s'en relevèrent pas. Les auteurs de la *Villéliade* ont quelque obligation au poëme de Sarasin.

Il serait trop long de signaler les traits d'esprits semés dans les poésies légères de Sarasin, mais on ne peut guère résister à la tentation de placer ici son sonnet à Charleval sur la mère du genre humain :

Lorsqu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle, de son côté,
(Dont bien nous prit) ne lui fut pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidèle ;
Mais comme quoi ne l'aurait-elle été?
Elle n'avait qu'un seul homme avec elle.

Or, en cela, nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fût jeune et vigoureux,
Bien fait de corps et d'esprit agréable,

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux sornettes du Diable,
Que d'être femme et ne pas coqueter.

Le bagage littéraire de Sarasin n'est pas considérable, il est contenu tout entier dans un volume de médiocre étendue [1]; mais ce volume suffit pour donner une haute idée

[1] J'ajouterai, pour compléter cette esquisse des travaux de Sarasin, un passage que j'emprunte aux curieux mémoires de littérature de Sallengre : « Bien des gens ignorent qu'outre ce volume des

de ses talents, parce que le succès a toujours été fidèle à l'écrivain dans les genres si divers qu'il a successivement abordés. On doit regretter que la passion littéraire ait manqué à Sarasin, et qu'il n'ait pas fait une étude de ce qui n'était pour lui qu'un délassement; il semble n'avoir eu aucun souci de la postérité; il ne s'est pas donné la peine de publier ses œuvres, et, si elles ont été recueillies, nous le devons aux soins pieux de Ménage et de Pellisson. Sarasin a montré tout ce que peut l'esprit sans génie, il s'est élevé bien au-dessus du médiocre sans atteindre le vrai beau.

§ II.

Saint-Amant (Gérard de) est une des nombreuses victimes de Boileau; je sais qu'il n'est pas facile de relever ceux qu'il a frappés, et que les morts de sa main sont bien morts. Cependant, Boileau a trop chargé la misère et l'extravagance

œuvres de Sarasin, il en a paru deux autres assez minces sous le titre de *Nouvelles œuvres de M. Sarasin*, Paris, 1675, in-12. Le premier volume commence par une apologie de la morale d'Epicure. C'est un discours en prose assez long, puisqu'il est de 178 pages. Il y a de beaux endroits, et ce n'est pas un mauvais signe pour l'ouvrage, d'avoir été, quoique faussement, attribué à Saint-Evremond. Le reste de ce volume et le second tout entier ne contiennent que des pièces en vers; les plus longues desquelles, au nombre de trois, et en même temps les meilleures, sont l'églogue *Myrtil*, imité du Myrtilus de Hugue Grotius, et deux essais de poésie héroïque, savoir la guerre espagnole, imitée du poëme de Pétrone, qui commence:

Orbem jam totum victor Romanus habebat.

Et *Rollon conquérant*, pareillement imité tant de divers livres de l'Enéïde de Virgile que du chant XVI• de la Jérusalem du Tasse, essais où règne d'un bout à l'autre une narration coulante, un sublime sans emphase, un art de paraître original en copiant. De quoi un si heureux naturel n'aurait-il pas été capable, si une plus longue vie lui avait donné le loisir de perfectionner ses ébauches? » (*Mémoires de littérat.*, t. I, p. 442).

de Saint-Amant; il a pris à son égard des licences poétiques que l'impartialité de l'histoire doit relever. Ainsi, nous lisons dans sa première satire :

Saint-Amant n'eut du ciel que sa veine en partage :
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul héritage;
Un lit et deux placets composaient tout son bien;
Ou pour en mieux parler Saint-Amant n'avait rien.
Mais quoi ! las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune,
Et, tout chargé de vers qu'il devait mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa muse abusée?
Il en revint couvert de honte et de risée;
Et la fièvre, au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui ce qu'aurait fait la faim.

Par respect pour Boileau, je ne critiquerai pas ces vers qui sentent un peu l'écolier : on ne comprend guère comment on peut engager un rien; et, en admettant que ce rien se compose d'un habit, d'un lit et de deux placets, comment, après avoir mis tout cela en gage, on peut se présenter à la cour. Mais passons par-dessus ces petites difficultés. Ne croirait-on pas, sur la foi de Boileau, que Saint-Amant vécut déguenillé, qu'il se reput de l'air du temps, et qu'au lieu de reposer dans un lit, il était réduit à percher et à dormir à la belle étoile. Qu'on se rassure, malgré l'autorité du satirique, Saint-Amant ne fut pas si malheureux; il suffira, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur sa vie.

Marc-Antoine de Gérard était né à Rouen; il prit le nom de sieur de Saint-Amant, sans doute, parce qu'il était né dans le voisinage de Saint-Amant. Sa naissance était médiocre, mais il put porter sans contestation le titre d'écuyer. Il fit partie de la maison du duc de Retz, et plus tard on le vit attaché au coadjuteur chez lequel on ne jeûnait guère; peut-être fit-il une fois maigre chère, car nous savons qu'il a dîné chez Chapelain; mais il aimait les bons repas, et il en

faisait habituellement. En 1645, lorsque Louise-Marie de Gonzague fut épousée par Uladislas, roi de Pologne, Saint-Amant alla la rejoindre. Ce fut la plus brillante époque de sa fortune; il toucha de bons appointements, fut fait conseiller d'État de la reine et gentilhomme de sa chambre. Il la représenta au couronnement de la reine de Suède. Dans ces pays du Nord, pays de bonne chère et d'ivrognerie, Saint-Amant était sur son terrain, dans son élément véritable.

A son retour en France, sa santé s'altéra; l'instrument qu'il avait forcé perdit son ressort et sa puissance. Lorsque son estomac fut dérangé, Saint-Amant se rangea; il devint sobre par nécessité de régime; on crut que c'était par détresse. La reine de Pologne ne cessa pas de fournir à ses besoins. Saint-Amant était de l'Académie. Ce n'est pas dans cette docte compagnie qu'on meurt de faim. Ainsi, Gérard de Saint-Amant n'est pas de ces illustres malheureux dont la vie fut une longue souffrance. Au contraire, il fut homme de plaisir, et il s'y livra aussi longtemps que la bonne constitution de sa *bête* le permit; lorsqu'elle se détraqua, il fit relâche, et voilà tout. Sa destinée comme poëte n'est pas plus misérable, et il obtint au delà de ses mérites. Sans jamais s'être fatigué par l'étude, sans avoir senti la férule, comme il le dit, il réussit à se faire un nom par quelques pièces qui se distinguaient des productions contemporaines, par la franchise du tour et le ton de la mauvaise compagnie qu'il fréquentait. Avec ce léger bagage, il entra à l'Académie; de quoi peut-il se plaindre? On voit que Boileau a fait un portrait de fantaisie.

Saint-Amant n'a de commun avec Scudéri, son contemporain, son confrère à l'Académie et comme lui victime de Boileau, qu'un excessif amour-propre, la négligence du style et la qualité d'académicien : Scudéri est classique; Saint-Amant est romantique, au moins dans sa première manière; car il en a plusieurs, comme on le verra. Saint-Amant avait de la verve, mais il manquait de goût et d'étude; son talent s'épuisa vite faute de règle et d'aliment. Il réussit, dans sa

jeunesse, sur les sujets badins et cyniques. Mais lorsqu'il voulut aborder la poésie sérieuse, il échoua complétement. Le *Moïse sauvé* a bien mérité les censures de Boileau; nous nous en occuperons pour montrer jusqu'où peut aller le mauvais goût.

La première et la meilleure de ses pièces est la *Solitude*. Elle est entachée de mauvais goût; le sentiment qui l'inspire n'est ni profond ni sincère; mais elle porte les traces d'un talent véritable. Ce qui la dépare, c'est un mélange de sentiments et d'images contradictoires : la noblesse ou la grâce, lorsqu'elles s'y rencontrent, ne se soutiennent pas, et l'imagination est bientôt blessée par une image repoussante, ou le goût par un trait vulgaire et disparate. C'est ainsi qu'après avoir décrit les bords d'un marais, où les nymphes vont chercher le frais et se fournir de pipeaux, de joncs et de glais, il ajoute brusquement :

> On y voit sauter les grenouilles,
> Qui, de frayeur, se vont cacher
> Sitôt qu'on les veut approcher ;

et que, dans la même pièce, il nous montre, branlant aux branches d'un arbre

> Le squelette horrible
> D'un pauvre amant qui se pendit.

Le ridicule et l'horrible ne sont admissibles que suivant la théorie récente qui veut que le laid soit une partie du beau. Le triomphe de Saint-Amant est dans la peinture de ses parties de débauche et de ripaille où il était si bon acteur. Tantôt il se représente assis « sur un fagot une pipe à la main, » car Saint-Amant fut le premier fumeur entre les gens de lettres; tantôt il décrit ses transports dans une orgie où lui et ses amis se crevèrent[1] de manger et de boire;

[1] Voyez dans les *Œuvres de Saint-Amant* la pièce intitulée : *Crevaille*.

tantôt il exhale comiquement sa fureur contre Evreux, ville maudite, où il n'a pu trouver à se désaltérer, et il s'écrie :

O bon ivrogne ! ô cher Faret !
Qu'avec raison tu la méprises ;
On y voit plus de cent églises
Et pas un pauvre cabaret.

Disons en passant que Faret n'a pas mérité ce renom d'ivrogne que lui donna l'amitié de Saint-Amant, et que l'auteur moraliste de l'*Honnête homme* n'avait de commun avec le cabaret que la consonnance de son nom.

C'est surtout dans les pièces de ce genre que se révèle l'originalité du talent de Saint-Amant. Sa *Rome ridicule*, qu'il composa pendant un voyage en Italie, prouve aussi sa vocation pour la satire. Il céda, comme un grand nombre de ses contemporains, à la manie des pointes, et il a le triste honneur d'avoir laissé les deux plus mauvaises qui se soient faites, c'est-à-dire celle que lui inspira l'incendie du Palais de Justice en 1614[1], et une autre moins célèbre et aussi misérable sur la paix entre la Russie et la Pologne :

C'est, dit-il, un abus d'espérer
Qu'autre paix, qu'une paix fourrée,
En lieux si froids puisse durer.

Ces traits de mauvais goût ne sont que des peccadilles au prix du *Moïse sauvé*, qui est le véritable crime littéraire de Saint-Amant. C'est de ce péché capital qu'il fut surtout repris par Boileau. Quelle insolence, en effet, n'était-ce pas à un poëte de cabaret, encore ivre des fumées du vin et du tabac, d'aborder le sanctuaire et de se prendre à la Bible ! Le profanateur en fut cruellement puni. Son poëme est mal composé et plus mal écrit. L'action principale, le salut de Moïse, y tient la moindre place. Tout l'espace est rempli par des

[1] Certe à Paris on vit beau jeu
Alors que madame Justice
Se mit le *palais* tout en feu
Pour avoir mangé trop d'épice.

épisodes gauchement amenés à l'aide de songes et de récits, où sont longuement narrés les histoires des anciens patriarches et les futurs exploits de Moïse. L'auteur est toujours dans le passé ou dans l'avenir. Il paraît que, pour se délasser de ses débauches et se réconcilier avec l'Église, il avait rimé, sans dessein arrêté, quelques chapitres des livres saints, et qu'il ne s'avisa que plus tard d'en former un ensemble; mais de maladroites sutures ne donnèrent pas à l'œuvre l'unité qui manquait au plan; aussi le *Moïse* n'est-il qu'un poëme à tiroirs, sans action et sans intérêt.

Quant au style, c'est pis encore. La langue noble est pour Saint-Amant un idiome étranger; il n'en connaît pas le vocabulaire. Lui qui parlait avec tant d'aisance et de verve l'argot des tavernes, lui qui trouvait si facilement le mot propre et les images naturelles pour cette poésie de bas étage, il n'a plus qu'un style décoloré et de languissantes périphrases. Le pis est qu'il veut tout peindre, jusqu'au moindre détail. Chapelain a dit du *Moïse* que c'était une peinture parlante, et il a fait dans cet éloge la plus juste critique de la manière de Saint-Amant. La peinture poétique consiste en traits larges et saillants, et non en détails minutieux : la poésie doit négliger les petits détails qu'elle est inhabile à reproduire, et qui d'ailleurs fatiguent l'esprit sans éveiller l'imagination. Les poëtes descriptifs de l'époque qui nous a précédés sont souvent tombés dans ce défaut, sans songer que le goût sévère de Boileau l'avait déjà signalé. Saint-Amant est encore leur précurseur dans la manie des périphrases et dans l'horreur du mot propre : pour lui, le bec devient « l'endroit aigu d'où sort la mélodie; » un bouquet n'est plus un bouquet, mais

Un gracieux amas de couleurs différentes,
Dont le lustre s'unit aux grâces odorantes.

Il se gardera bien de nommer l'éléphant, mais il dira en quatre vers bouffis qui veulent être pompeux :

Le puissant animal, de qui l'insigne gloire
Ne gît pas seulement dans ses armes d'ivoire,

Mais en sa trompe agile ou plutôt dans sa main,
Et plus encor que tout, en ce qu'il a d'humain.

Brouter, c'est « tondre le riche émail qui fleurit sur le vert; » l'appétit devient « l'envie de toucher son palais des soutiens de la vie. » Il appelle les poissons « des rapides muets, » et les hirondelles « les petits précurseurs de la saison plaisante. » Je pourrais citer mille exemples de ce genre non moins ridicules que les précédents, et qui montrent clairement que Saint-Amant, faute de savoir parler la langue noble, a imaginé à son usage un jargon mi-burlesque et mi-pompeux, inconnu jusqu'à lui. J'avouerai cependant qu'il a rencontré par miracle une dizaine de vers élégants et nobles, qu'il met dans la bouche de Jocabed, lorsqu'elle livre aux flots du Nil le berceau de son fils, et que, par un nouveau prodige, ces vers sont l'écho d'une touchante élégie de Simonide, que certes Saint-Amant ne connaissait pas.

Sans ce malencontreux essai de poésie héroïque, Saint-Amant aurait échappé au ridicule qui couvre aujourd'hui son nom; il a eu l'impardonnable tort de méconnaître la nature et la portée de son talent : le bon La Fontaine a dit :

Quiconque est loup agisse en loup,
C'est le plus certain de beaucoup.

Saint-Amant était homme de cabaret; il devait y rester, et ne pas diriger vers la sainte demeure sa muse avinée et barbouillée de lie. S'il était demeuré fidèle à son premier culte, la critique le traiterait sans doute avec moins de défaveur, et on aimerait à redire après Boileau : « Je veux bien avouer qu'il y a du génie dans les œuvres de Saint-Amant, et avec la même sincérité que j'ai raillé ce qu'il a de blâmable, je suis prêt à convenir de ce qu'il peut avoir d'excellent. »

1837.

SCARRON.

Scarron est le poëte de la Fronde et le type de la poésie burlesque. Le genre qu'il a mis en vogue est décrié, et Scarron ne l'est pas, car son nom a conservé une signification littéraire et une certaine importance historique; or, c'est quelque chose que de laisser dans les souvenirs une trace profonde. Si Scarron n'était qu'un bouffon, on ne parlerait de lui non plus que de d'Assouci[1], son triste imitateur. S'il s'est placé

[1] Assouci ou d'Assouci (Charles Coypeau), fils d'un avocat au parlement, naquit à Paris en 1605. Poëte misérable dans un genre que le goût désavoue, le burlesque, son nom ne serait pas arrivé jusqu'à nous si celui qui l'a porté n'était convaincu de mauvais vers et soupçonné de mauvaises mœurs. Il préluda à cette étrange célébrité par les désordres de son enfance. A neuf ans, il s'échappa de la maison de son père, se rendit à Calais où il se donna pour un descendant de Nostradamus. Prétendu fils d'un faux prophète, il prit les allures d'un thaumaturge, et le peuple qui le crut sorcier voulut le jeter à la mer. Au lieu de se laisser noyer, d'Assouci s'embarqua pour l'Angleterre. On ne sait pas ce qu'il y fit. A son retour en France, il s'attacha à la duchesse de Savoie, fille de Henri IV, qu'il amusa par des couplets qu'il chantait en s'accompagnant du luth; il remplit les mêmes fonctions auprès de Louis XIII et de Louis XIV enfant. C'est à cette époque qu'il composa ses vers burlesques parmi lesquels on distingue *Ovide en belle humeur*, travestissement entrepris par émulation de la gloire de Scarron, et le *Ravissement de Proserpine*. Il retourna à la cour de Turin d'où il se fit chasser. Depuis il mena une vie errante à travers la France et l'Italie, faisant

hors de comparaison, c'est que la bouffonnerie n'était pas le fond, la substance même de son esprit, mais le tour particulier d'un génie qui ne manquait ni de sens, ni de force, ni de délicatesse; c'est qu'à tout prendre il avait une belle intelligence. Ce poëte mérite donc d'être étudié avec soin; seul en France, quoique les imitateurs n'aient pas manqué, il a réussi dans un genre que le goût réprouve et qui demande bien de l'esprit, pour se faire agréer. Le succès, en pareil cas, est plus qu'une présomption favorable.

Scarron appartenait à une famille distinguée qui comptait d'illustres membres dans la robe et dans l'église. Son père était conseiller au parlement de Paris, et possédait vingt mille livres de rentes dont la meilleure part devait revenir au jeune Paul, aîné de la famille et fils unique. La perspec-

métier de troubadour et toujours escorté de deux jeunes pages qui firent naître contre ses mœurs de honteux soupçons. Chapelle et Bachaumont ont illustré un des épisodes de sa vie vagabonde. Les femmes de Montpellier ne parlaient de rien moins que de le brûler en place publique après l'avoir écorché. Les petits pages étaient la cause de cette émeute féminine à laquelle le pauvre poëte échappa par la fuite. En Italie, son humeur satirique le fit jeter dans les prisons du saint office. Pendant ce loisir forcé, il écrivit un livre de pensées sur la Divinité. Sa résipiscence provoqua l'indulgence du pape qui lui donna la liberté. D'Assouci, revenu en France, fut bientôt enfermé à la Bastille et au Châtelet où il demeura six mois. Quatorze ans environ après sa délivrance, il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans vers 1679. Nous savons par Brossette qu'il fut très-sensible aux critiques de Boileau, qui trouve ses vers dignes d'occuper les loisirs des laquais et des pages, et qui s'écrie dédaigneusement dans son *Art poétique :*

Et jusqu'à d'Assouci tout trouva des lecteurs.

Cyrano de Bergerac l'a traité avec sa brutalité accoutumée, et du ton qu'il a pris contre Montfleuri, Scarron et les Frondeurs. Dans une lettre qu'il adresse à notre pauvre poëte, il le représente, sifflé, râpé, crotté, endetté, infect, et il promet, ce sont ses propres expressions, de renverser sur lui un si long anéantissement, qu'il ne sera pas vrai de dire qu'il ait jamais vécu. Que Cyrano n'a-t-il prédit juste!

tive qui s'ouvrait devant son enfance était brillante : la nature l'avait doué de toutes les qualités du corps et de l'esprit, et la fortune de son père lui promettait un riche patrimoine. Pour réussir facilement dans ce monde, il faut le concours de l'homme et de la condition; la société est ainsi faite. Si la condition est mauvaise, vous pourrez lutter vainement même avec de puissantes facultés; si les facultés sont faibles, vous pourrez perdre tous les avantages d'une heureuse condition. Le progrès des institutions modernes tend à atténuer cette inégalité sociale, mais il ne parviendra jamais à l'effacer : tant que la famille subsistera, et son existence est la condition vitale de toute société, ce sera toujours un avantage ou un inconvénient d'être le fils de son père; il faut s'y résigner, car l'utopie de Saint-Simon est une chimère. Les avantages que Scarron tenait de la nature et de la condition furent détruits en partie par le dérangement de sa fortune et de sa santé, voici comment.

Le conseiller Paul Scarron, qu'on surnommait l'Apôtre, parce qu'il avait toujours saint Paul à la bouche, était, j'emploie ici les expressions de son fils, le meilleur des hommes et non le meilleur des pères. Incapable de supporter le veuvage, il donna à ses enfants une belle-mère et cette bellemère fut une marâtre : le jeune Scarron, tout enfant qu'il était, fut assez clairvoyant pour reconnaître que Françoise de Plaix dénaturait et détournait à son profit la fortune paternelle, et assez indiscret pour s'en plaindre. Son bon apôtre de père, pour avoir la paix du ménage, éloigna le jeune rebelle qui alla passer à Charleville sa treizième et sa quatorzième année; lorsque la tempête fut apaisée, il revint sous le toit paternel, où son temps se partagea inégalement entre l'étude et le plaisir. On le défrayait assez largement, et dans l'insouciance de sa jeunesse, il ne parut pas songer à l'avenir; les plaisirs et les voyages le menèrent au delà de sa vingt-cinquième année. Mais la maladie l'arrêta tout à coup.

Pour avoir dans le monde une contenance et l'apparence d'un état, il avait pris le petit collet et le titre d'abbé; titre

commode qui n'était qu'un passeport pour les jeunes voluptueux. Le jeune Scarron travailla si bien sous cet habit contre l'esprit de la continence chrétienne qu'il se mit hors d'état de continuer. La Beaumelle, dans ses Mémoires sur Madame de Maintenon, mémoires piquants, mais remplis d'allégations douteuses, rattache la maladie de Scarron à une farce de carnaval qui se serait passée au Mans. Il raconte, sans même avoir pour lui l'autorité de la tradition, que Scarron, allant prendre possession de son canonicat du Mans, se déguisa avec quelques étourdis en sauvage, et que son bizarre accoutrement ayant excité les huées, la fureur même de la populace, il fut obligé de prendre, à son corps défendant, un bain froid dans la Sarthe. Ce bain, pris à contre-temps, serait le principe des douleurs et de la difformité de Scarron. Cette anecdote n'est qu'une parodie de l'aventure de Charles VI; l'eau est substituée au feu, et l'infirmité à la folie. La chronologie, indépendamment du silence des contemporains, réfute victorieusement ce récit. Scarron était perclus depuis sept ans, lorsqu'en 1645 la protection de Lavardin, évêque du Mans, lui fit obtenir une prébende ou un canonicat. Ce ne sont pas les eaux de la Sarthe, mais les drogues des charlatans qui ont cloué pour vingt-deux ans Scarron sur son fauteuil de misères, d'où partirent et autour duquel se débitèrent tant de bons mots et de gaillardises. Notre brillant abbé, notre coureur d'aventures fut brusquement arrêté par la goutte, cette cruelle expiation de la débauche. Ses cuisses commencèrent à former avec son corps un angle obtus dont les côtés se rapprochèrent en angle droit qui finit par devenir et demeurer aigu; de sorte que la ligne droite de son corps fut brisée et amenée à la forme d'un Z. Punition bien sévère, quels qu'aient été la gravité et le nombre des délits. Scarron voulut guérir, il y employa toutes les ressources de l'art, il fit même, sur la foi d'un charlatan, le voyage du Marais au faubourg Saint-Germain pour prendre un bain de tripes, et il revint au Marais retrouver ses amis, tout aussi perclus qu'auparavant et non moins gaillard. Plus tard il se berça

d'une autre chimère, et songea à aller chercher sous le ciel brûlant des tropiques la guérison de ses maux. Ses tentatives et ses projets avortèrent également.

Quel que soit le principe de cette étrange maladie, les conséquences en sont incontestables. C'est de ce jeu cruel et bizarre de la nature qu'est née en France la poésie burlesque. La maladie avait laissé vivre dans ce corps difforme un esprit pénétrant et railleur; pour se venger gaiement et alléger ses souffrances physiques, le spirituel malade essaya de faire, ou plutôt de défigurer, le monde à son image. Ses ennemis naturels furent dès lors la noblesse, la grandeur, la régularité, l'héroïsme. Il transformera tout cela pour l'amener au ridicule. Sa première campagne fut contre l'Olympe et les Géants; sa seconde contre Virgile et son héros : il fit le *Typhon* et travestit l'*Enéide*. Il fit grimacer les figures héroïques et ramena les belles créations du génie antique aux proportions mesquines de la bourgeoisie et de la populace. Il donna aux dieux et aux héros les mœurs du Marais, le langage de la rue Saint-Denis. Ce travestissement pratiqué par un esprit naïf dans son affectation, délicat sous sa grossièreté d'emprunt, surprit, charma le public et fit fortune. Le burlesque saisit toutes les imaginations, comme, dans les temps d'épidémie, la grippe prend tout le monde à la gorge. L'apparente facilité de ce genre de raillerie fit plus d'une victime, et le grave Brébeuf, Brébeuf lui-même, cédant à la contagion, s'avisa de travestir misérablement Lucain qu'il avait noblement traduit. Scarron éprouva quelques remords d'avoir suscité tant et de si piètres imitateurs, mais il doit leur savoir gré d'avoir mis en relief l'originalité de son esprit par leurs insipides contrefaçons.

On serait tenté de croire que le burlesque est né de la Fronde; il n'en est rien : le burlesque est le produit naturel, spontané de l'esprit et de la difformité de Scarron : il rencontra la Fronde, à point nommé, qui lui donna l'essor et la vogue. Le prince de Condé, qui ne manquait pas de goût, déclara tout d'abord que les barricades et la guerre de Paris

devaient être chantées en vers burlesques, et il donna lui-même le signal de la plaisanterie bouffonne en présentant à la cour un petit bossu, tout emplumé, tout chamarré, comme généralissime des troupes de la Fronde. Cette raillerie n'était guère charitable de la part du frère du prince de Conti, mais elle montre l'esprit du temps et fait pressentir qu'une Iliade ainsi commencée ne pouvait avoir d'autre Homère que Scarron. Le poëte tenait sa lyre sur laquelle il avait préludé par des accords grotesques, lorsque les événements qu'il devait consacrer par ses chants vinrent lui fournir la matière de son étrange épopée.

Des historiens amis du paradoxe ont voulu dépouiller la Fronde de son caractère frivole pour en faire une des grandes crises de la société monarchique. Ils l'ont jugée par l'importance des acteurs, sans faire attention à la nature de l'action. Sans doute le personnel de la troupe est fort remarquable : je vois bien tout l'appareil d'une grande représentation, de riches costumes, d'éminents personnages; mais où est le plan du drame, quel en est le but, quel en sera le dénoûment? Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut voir dans la Fronde qu'une parodie de la Ligue et un programme bouffon, mais incompris, de la Révolution. Les grandes puissances du moyen âge y reparaissent, il est vrai, mais c'est pour donner leur démission; celle des temps modernes s'y montre, mais elle fait relâche, et cela pour ne rentrer en scène qu'après un siècle et demi. Voilà bien l'antique féodalité dans les princes et les grands seigneurs, le clergé dans le coadjuteur, les états généraux dans le parlement, la nation armée dans ces bourgeois qui font des barricades, qui montent gravement la garde et qui vont parfois, dans leurs accès guerriers, se faire battre hors des barrières! Mais les princes veulent-ils sérieusement démembrer la France? veulent-ils faire de la Bourgogne, de la Bretagne, de la Normandie, de la Guienne, de la Champagne, des royaumes indépendants? le clergé songe-t-il à ressaisir son pouvoir, à soumettre la couronne à la mître épiscopale ou

à la tiare? le parlement pense-t-il à s'ériger en puissance législative et constituante? la nation aspire-t-elle à faire reconnaître sa souveraineté? Rien moins. Tous ces représentants du passé et ces précurseurs de l'avenir veulent forcer une faible femme à renvoyer un ministre qui lui plaît, et pour cause, et qui leur déplaît, non sans raison : s'ils y réussissent, tout sera dit; s'ils y échouent, tout sera dit encore.

. . . . Certamina tanta
Pulveris exigui jactu compressa quiescent.

Après une guerre d'intrigues, de chansons, de pamphlets, de malices et de perfidies, tous les acteurs, après avoir changé de rôle plusieurs fois, n'ayant rien à s'envier ni à se reprocher en fait de versatilité et de ridicule, prendront bravement leur parti : les princes deviendront la décoration et les soutiens du trônè; le parlement enregistrera docilement les édits de toute nature, il rendra des arrêts et quelquefois des services; le clergé se retirera de la politique pour rentrer dans les temples, et la nation, sous l'aile de la royauté, se fortifiera par l'industrie et par la science, prenant peu à peu le sentiment de ses devoirs et de ses droits pour remplir les uns et faire valoir les autres, quand son heure sera venue.

Je crois donc qu'il faut laisser à la Fronde sa physionomie traditionnelle : elle réunit toutes les conditions esthétiques du ridicule, car elle s'est beaucoup agitée pour ne rien produire ; elle ressemble un peu au Matamore des comédies contemporaines, agitant une grande épée qui ne frappe jamais, prodiguant les paroles et les gestes de menace, et, au demeurant, toujours battu. Elle prête à rire, parce qu'elle se remue sans but, parce qu'elle s'effraie d'elle-même; enfin, parce qu'avec l'accoutrement d'une guerre civile et l'attirail d'une révolution, elle n'est qu'une mutinerie. C'est pour cela qu'elle revenait de droit à Scarron.

Lorsque la Fronde éclata, Scarron gardait rancune à Ma-

zarin pour ne l'avoir payé qu'en compliments de la dédicace du *Typhon;* et, quoiqu'il fût en possession du brevet de malade de la reine, charge qu'il exerçait, dit-il, avec intégrité, car c'était un malade d'honneur, il n'hésita guère à se prononcer contre le favori d'Anne d'Autriche. La Fronde était le parti des gens d'esprit, toujours enclins à l'opposition, et les liaisons de Scarron avec le coadjuteur et madame de Longueville l'emportèrent facilement sur la reconnaissance qu'il devait à la reine. Dans les pamphlets de la Fronde, on sent partout soit la muse, soit l'inspiration de Scarron. Beaucoup sont de lui et les autres tiennent de lui. Il échauffait la verve de Blot et de Marigni, ces féconds improvisateurs dont les chansons et les triolets alimentaient sans cesse la malignité publique. Ces plaisanteries ont beaucoup perdu de leur sel, mais le tour heureux des couplets de Blot et des triolets de Marigni fait distinguer les traits qu'ils ont lancés, dans l'immense fatras de ces volumineux recueils qu'on ne peut lire aujourd'hui sans fatigue et sans dégoût. Ces spirituels auxiliaires de Scarron contrastent habituellement avec la manière brutale et grossière de leurs imitateurs qui, ne se contentant pas d'insulter à la pudeur, outragent à chaque pas le goût et la langue. Je ne prétends pas louer outre mesure l'urbanité contemporaine; mais la presse satirique de nos jours, même dans ses plus grands écarts, est chaste, réservée, polie, au prix de la plupart des Mazarinades. Cette réserve relative est un bienfait de la liberté. Lorsque le droit de publier sa pensée s'exerce régulièrement sous le contrôle de la loi, la médisance elle-même s'impose des limites, tandis que dans les écrits clandestins la calomnie n'en reconnaît pas. Les frondeurs abusèrent de la licence même. La vie privée que nos lois ont murée n'a pas de mystère pour eux, et ils dévoilent ou inventent, sans scrupule, les scandales les plus honteux. Scarron, poussé par le démon de l'invective, alla aussi loin, plus loin même que pas un des pamphlétaires; après avoir chanté en vers burlesques les barricades et le triomphe de Broussel, aussi bien que la

fuite de la cour à Saint-Germain, il trempa sa plume dans le fiel et dans la boue pour écrire *la Mazarinade*. Cette fois la frénésie lui enleva l'esprit. Il faut que ce jour-là la détresse de ses finances ait fait chômer sa gourmandise, et il se sera fâché comme un enfant qu'on a mis au pain sec. Mazarin, qui prenait gaiement les plaisanteries qui ne portaient que sur le ministre et le favori de la reine, perdit patience en lisant cette diatribe où l'obscénité rivalise avec la violence, où sont réveillés quelques honteux souvenirs de sa jeunesse. C'est ainsi qu'au siècle précédent, de cette nuée de pamphlets qui s'abattirent sur le cardinal de Lorraine, après l'affaire d'Amboise, un seul, l'*Épître au Tigre de France*, le piqua assez vivement pour émouvoir sa bile et troubler le flegme philosophique avec lequel il accueillait tous les outrages.

Les contemporains ne se sont pas mépris sur l'importance de Scarron dans la littérature de la Fronde. L'expression de ce sentiment se trouve dans un curieux passage d'une lettre adressée aux frondeurs, où les souffrances du poëte cul-de-jatte sont présentées comme une expiation de son ingratitude et de sa médisance. Scarron y devient un personnage symbolique : comme il est le coryphée et le premier coupable entre les pamphlétaires, il est transformé en Prométhée burlesqne, enchaîné non sur le Caucase, mais dans un fauteuil; garrotté non par les anneaux d'une chaîne d'airain, mais par les nœuds d'une goutte assassine. Cette personnification de la Fronde en Scarron appartient à ce Cyrano de Bergerac[1] dont la forte intelligence, longtemps ballottée

[1] C'est une étrange destinée que celle de ce Cyrano, qui, pour n'avoir pas suivi l'esprit de son siècle et pour s'être tenu à distance de toutes les coteries littéraires, a passé presque inaperçu de ses contemporains, et méconnu de la postérité, quoique pendant sa courte carrière il ait laissé de nombreux témoignages de son courage et de son esprit. Sa valeur fabuleuse était sans doute un faible titre aux yeux des gens de lettres ses confrères dans un temps où Chapelain, appelé malicieusement à servir de second dans un duel imaginaire,

entre la folie et le génie, demeura, en fin de lutte, à la folie. Elle est trop curieuse pour que je me refuse le plaisir de la citer : « Peuple séditieux, accourez pour voir un spectacle digne de la justice de Dieu ; c'est l'épouvantable Scarron qui vous est donné pour exemple de la peine que souffriront

suspendait au croc sa longue rapière pour ne plus la dépendre de sa vie. Mais ce n'est pas là le seul motif de cet isolement singulier. Cyrano ne voulait pas plus de Mécènes que de prôneurs ; c'était de plus un esprit fort, un philosophe. Il faisait de la science avec Rohaut, et de la métaphysique avec Gassendi. C'était, il faut le dire, un franc matérialiste. Son *Voyage dans les États de la lune*, son *Histoire comique du soleil*, renferment les idées les plus originales et les plus hardies sur la physique, la morale et la politique. Ce n'est pas sa faute s'il n'a pas inventé les ballons, mais sa chimère était de voyager dans les airs, et des trois machines qu'il imagine pour ce périlleux voyage, il y en a une qui touche de bien près à la solution du problème. Il a posé le premier et développé avec esprit le fameux principe *tout est dans tout*, conséquence rigoureuse du système atomistique, qu'il emprunte à Démocrite ; il a aussi entrevu le système de la perfectibilité, en donnant à la jeunesse des États de la lune le pas sur les vieillards. Au reste, dans ces deux romans, il a frayé la route que Swift et Voltaire ont parcourue depuis. On doit regretter que la mauvaise physique d'Épicure ait si fort asservi son imagination, car il était né pour le théâtre et surtout pour la comédie : le *Pédant joué*, chef-d'œuvre d'un écolier de dix-huit ans, promettait un vrai poëte comique. Il y a là cinq ou six caractères bien tracés et des scènes entières que Molière n'aurait pas désavouées, que même il s'est appropriées, sans mot dire. Ajoutons à cela que la mort d'Agrippine n'est pas un pur galimatias, comme le veut Tallemant qui ne l'a pas lue, mais que le caractère de Séjan y est vigoureusement dessiné, et qu'il y a, comme disait le libraire Sercy, de belles impiétés et de plus des vers admirables. Cent ans avant Voltaire, la tragédie philosophique était trouvée. Il est vrai que Cyrano est mort fou, mais il n'a pas vécu fou, et ce n'est pas merveille que sa raison ait déménagé en essayant de comprendre les atomes et l'infini ; il paraît d'ailleurs que, pour l'achever, une poutre lui tomba sur la tête. Je ne voudrais pas mettre nos plus solides cerveaux à cette double épreuve. — M. Ch. Nodier a écrit sur Cyrano une curieuse notice.

aux enfers les ingrats, les traîtres et les calomniateurs de leurs princes. Considérez en lui de quelles verges le ciel châtie la calomnie, la sédition et la médisance. Venez, écrivains burlesques, voir un hôpital tout entier dans le corps de votre Apollon; confessez, en regardant les écrouelles qui le mangent, qu'il n'est pas seulement le malade de la reine, comme il le dit, mais le malade du roi : il meurt chaque jour par quelque membre, et sa langue reste la dernière, afin que ses cris vous apprennent la douleur qu'il ressent. Vous le voyez, ce n'est point un conte à plaisir : depuis que je vous parle il a peut-être perdu le nez ou le menton. Un tel spectacle ne vous excite-t-il point à pénitence? Admirez, endurcis; admirez les secrets jugements du Très-Haut; écoutez d'une oreille de contrition cette parlante momie... Admirez donc, admirez combien sont grands et profonds les desseins de la Providence; elle connaissait l'ingratitude des Parisiens envers leur roi, qui devait éclater en mil six cent quarante-neuf; mais, ne souhaitant pas tant de victimes, elle a fait naître quarante ans auparavant un homme assez ingrat pour expier lui seul tous les fléaux qu'une ville entière avait mérités. Profitez donc, ô peuple! de ce miracle épouvantable; et si la considération des flammes éternelles est un faible motif pour vous rendre sages et pour vous empêcher de répandre votre fiel sur l'écarlate du tabernacle, qu'au moins chacun de vous se retienne par la peur de devenir un Scarron. » Voilà bien de l'honneur pour Scarron qui se trouve tout ensemble l'Homère et le Prométhée de la Fronde; il ne soupçonnait pas sans doute que sa sciatique dût lui attirer tant de gloire.

La Fronde vaincue [1], Scarron essaya de faire sa paix avec

[1] Quoique Scarron se soit décidé promptement, comme nous l'avons dit, à se tourner du côté des Frondeurs, il leur avait décoché, au début, un trait piquant et prophétique dans ce joli triolet :

> Il faut désormais filer doux,
> Il faut crier miséricorde.
> Frondeurs, vous n'êtes que des fous ;

Mazarin triomphant : il s'humilia sans vergogne, comme il s'était emporté sans mesure. Cyrano était bien dupe de le prendre au sérieux et de le traiter ainsi de Turc à Maure. Il y avait de l'injustice à juger la conduite et le caractère de Scarron au point de vue d'une morale rigoureuse : car il faut passer beaucoup de choses à un malade. Scarron, après une enfance négligée, et une jeunesse dissolue, surpris par la maladie au milieu d'une vie de dissipation et de plaisir, ne fut guère qu'un grand enfant ; il conserva, le reste de ses jours, toutes les passions de l'enfance, sa gourmandise, sa convoitise et ses emportements[1]. Peu soucieux de dignité morale, il quémandait de tous côtés, recevait de toutes mains, s'emportait à tort et à travers, insultait ses bienfaiteurs et demandait humblement pardon. Mais il ne gardait rancune à personne, s'apaisait comme il s'irritait, et, dans l'occasion, faisait le bien avec empressement et bonne grâce. Balzac, dans des vers latins élégants et pompeux, a fait de Scarron, riant au milieu des souffrances, un héros supérieur aux antiques stoïciens, impassibles dans la douleur. Balzac est aussi loin de la vérité que Cyrano.

Un malheur vient rarement seul. Lorsque la maladie surprit Scarron, la fortune de son père, déjà entamée par les malversations de sa belle-mère, fut plus sérieusement compromise par l'exil du vieux conseiller, qui avait osé résister en plein parlement à l'impérieuse volonté de Richelieu ; et lorsqu'il mourut, au lieu d'un riche héritage, il ne légua à son fils qu'un procès, que celui-ci se donna le plaisir de plaider et qu'il perdit gaiement. Infirme et pauvre, Scarron fut réduit pour vivre à travailler comme un artisan, et fit

Il faut désormais filer doux.
C'est mauvais présage pour vous,
Qu'une fronde n'est qu'une corde.
Il faut désormais filer doux,
Il faut crier miséricorde.

[1] On peut dire de lui comme l'abbé de la Victoire à propos de Boisrobert : « Il faut toujours le juger sur le pied de huit ans. »

de son esprit métier et marchandise. Il demeura vingt-deux ans cloué sur son fauteuil, ne conservant que l'usage des doigts, de la langue et de l'estomac. Il usa et abusa de ce qui lui restait; de ses doigts pour écrire, de sa langue pour médire, de son estomac pour digérer et même s'indigérer : la raillerie et la gourmandise furent les plus puissantes compensations de son long martyre. Son petit salon, tendu de damas jaune, devint un bureau d'esprit et un réfectoire où chacun apportait son écot de victuailles et de saillies. Le coadjuteur, la belle Ninon, Sarasin, Marion de Lorme, Ménage, le comte de Lude et Villarceaux venaient s'asseoir auprès du malade, approvisionnés de gaicté et de vivres pour mettre en jeu l'esprit et l'appétit de leur amphitryon. La dépense était considérable dans cette maison toujours ouverte, et où Scarron avait recueilli ses deux sœurs, dépossédées comme lui de la fortune paternelle. Notre poëte s'ingéniait à trouver les moyens de maintenir les habitudes de luxe qu'il avait contractées dans des temps plus heureux. N'ayant d'autre capital que son cerveau, il dut le pressurer pour l'amener à produire des revenus suffisants : le théâtre était une mine féconde; il fit des comédies et des tragi-comédies : le burlesque, que le *Typhon*, son premier ouvrage, avait mis à la mode, se vendait bien; il continua de faire du burlesque : les romans n'avaient pas cessé d'être en faveur : il composa le *Roman comique :* quelques grands seigneurs se donnaient des airs de Mécène; il attaqua leur bourse par des épîtres, des odes, des sonnets et des dédicaces, regrettant toutefois la déconfiture du financier Montauron, qui avait si grassement payé les hommages de Corneille :

Montauron dont le quart d'écu
Se prenait si bien à la glu
De l'ode et de la comédie.

Ces libéralités privées et la probité généreuse de Quinet [1],

[1] Scarron appelait cette branche de son revenu son *marquisat de Quinet.*

qui, en libraire de bien, achetait et payait toutes ses œuvres, pourvoyaient en partie aux dépenses de Scarron; je dis en partie, parce que si, comme Panurge, il avait soixante et trois manières de se procurer de l'argent, il en avait autant et plus pour le *dépendre*. Heureusement, dans les dernières années de sa vie, la munificence du surintendant Fouquet[1] fut inépuisable, et prévint la détresse qui le menaçait. Scarron témoigna sa gratitude à son bienfaiteur dans une pièce remarquable par la délicatesse des pensées et l'élévation du style. Elle commence par ces vers :

Muses, ne pleurez plus l'absence de Mécène
Qui vous rendait si doux les rivages de Seine!

et l'on y remarque surtout ceux-ci, auxquels l'inaltérable dévouement de Pellisson, de La Fontaine et de madame de Sévigné donne un sens prophétique :

Car ce n'est pas sans choix qu'il répand ce qu'il donne ;
Il sait, par le mérite, estimer la personne;
Et peu, dans le haut rang où sa vertu l'a mis,
Ont mieux que lui su faire et choisir des amis.

Puisque nous sommes assuré que Scarron, malgré les apparences, n'est pas destiné à mourir de faim, nous pouvons nous occuper sans arrière-pensée douloureuse de l'examen de ses ouvrages, en commençant par le burlesque, genre de comique dont il est l'inventeur et dont il est resté le modèle. Le burlesque est la transformation des caractères et des sen-

[1] Le surintendant fit accorder à Scarron un privilége qui l'autorisait à organiser en corporation les déchargeurs qui rançonnaient les rouliers et les voyageurs aux barrières de Paris. L'exploitation de ce privilége procura d'abord un revenu de quatre ou cinq mille livres à Scarron qui le vendit ensuite pour une somme assez considérable. On ne fit un crime de cette concession et de ce trafic, ni à Scarron ni à son bienfaiteur.

timents nobles en figures et en passions vulgaires, opérée de telle sorte que la ressemblance subsiste sous le travestissement, et que le rapport soit sensible dans le contraste. Pour en sentir le sel, il faut avoir sous les yeux ou dans l'esprit le modèle qui a été travesti. Pour ceux qui n'ont pas lu Virgile, l'*Énéide* de Scarron risque fort de n'être qu'une bouffonnerie; pour les connaisseurs, c'est une critique fine et une plaisante caricature.

L'art de Scarron consiste à prendre dans le vulgaire les traits analogues à ceux des divinités et des héros du poëme. Son procédé diffère de la parodie en ce qu'il conserve à ses personnages leur rang et leur condition en abaissant leur langage[1] et leurs mœurs, et cette opposition est un élément de plus pour le comique. Avec un peu de bonne volonté et de malice, le pieux et sensible Énée, si souvent en pleurs et en oraisons, devient facilement, sans être méconnaissable, un Nicaise bigot et larmoyant : Jupiter, en querelle avec sa femme, n'est plus qu'un mari brutal, et Junon une ménagère acariâtre; Cassandre, la prophétesse, une diseuse de bonne ou de mauvaise aventure, auteur d'almanachs : de Vénus à une courtisane de mauvaise vie, il n'y a que la distance de l'Olympe à la terre; le séjour et l'origine diffèrent, non la moralité. Le débonnaire Priam n'est pas plus malaisé à convertir en bonhomme crédule et curieux : par le même procédé, le beau Pâris n'est plus qu'un jeune premier de comédie, Didon, une veuve ennuyée de l'être, et sa sœur Anne, si complaisante aux amours de la reine de Carthage, une entremetteuse.

Outre le travestissement des caractères, une des sources les plus fécondes du comique de Scarron, ce sont les anachronismes ou le transport des temps modernes dans l'anti-

[1] Horace proteste contre cet abaissement dans les vers de son *Art poétique :*

Nec
Regali conspectus in auro nuper et ostro
Migret in obscuras humili sermone tabernas.

quité. Ainsi lorsque Énée aborde sur le sol africain, il veut avant tout apprendre,

Si de ce rivage
Le peuple est civil ou sauvage,
Et savoir si les habitants
Sont chrétiens ou mahométans.

Didon ouvre son festin par le *Bénédicité;* elle rend la justice sans prendre d'épices; Junon, après avoir rebâti les murailles de Samos, la fait exempter de tailles, et elle y fonde deux ou trois colléges *avec de fort beaux priviléges :* quant à la nymphe Deïopée, que la déesse promet à Éole pour prix de ses services, voici quelques-unes des qualités qu'elle lui apportera en dot :

Elle entend et parle fort bien
L'espagnol et l'italien :
Le Cid du poëte Corneille,
Elle le récite à merveille,
Coud le linge en perfection
Et sonne du psaltérion.

Les traits de ce genre sont innombrables, et, venant à l'improviste, causent maintes surprises qui donnent aux nerfs de vives secousses et désopilent la rate.

Scarron mêle souvent la critique à la charge, et ses critiques sont d'un homme de goût. Toutes les fois que son auteur semble en défaut, il relève les invraisemblances avec une malice ingénue et sans paraître y songer. On sait que, dans le premier livre de l'*Énéide*, Virgile introduit Énée et son fidèle Achate dans une galerie de tableaux représentant les malheurs de Troie. Scarron fait sentir en passant l'anachronisme par ces vers :

Il y voit plusieurs grands tableaux,
Mais qui n'étaient pas peints à l'huile,

et fait remarquer par ceux-ci l'invraisemblance de la fiction du poëte :

Et qui l'aurait jamais pensé,
Que, de tout ce qui s'est passé
Dans les affaires de Phrygie,
On eût nouvelle en la Libye?

On trouve généralement, même en admirant Virgile, que Énée et son compagnon demeurent un peu longtemps dans le brouillard qui les enveloppe et les dérobe à la vue de Didon : aussi n'est-on pas surpris d'entendre Achate dire *au sieur Énée* :

Passerons-nous ici l'année?
Qu'espérons-nous gagner ainsi?
Nous n'avons plus que faire ici.

La réflexion jetée après la paraphrase de l'exclamation de Salmonée,

Discite justitiam moniti et non temnere divos,

est du même genre et non moins piquante :

Cette sentence est bonne et belle :
Mais en enfer à quoi sert-elle?

C'est par ces traits de critique ingénieuse, par le rapport constant de la caricature au modèle, par le sel, la vivacité et le naturel de la plaisanterie que Scarron a désarmé le rigorisme des gens de goût, et qu'il a presque justifié l'engouement de Guéret, qui, dans le *Parnasse réformé*, le réconcilie avec Virgile, et scelle l'accord des deux poëtes par de longs embrassements.

Quelque aversion qu'on éprouve pour ce genre de parodie, qui semble un sacrilége envers le génie, il est difficile de garder son sérieux, lorsque Scarron paraphrase de la manière suivante un seul mot du vers de l'*Énéide :*

Illa solo fixos oculos *aversa* tenebat.

Il s'agit de Minerve et de l'accueil qu'elle fit aux prières des Troyens :

A cette ambassade honorable
Elle ne fut point favorable :
Ils n'en obtinrent ni regard,
Ni le plus chétif : « Dieu vous gard. »
Tandis que dura leur prière
Elle leur montra le derrière,
Et même se mit à siffler
Au lieu de les ouïr parler.

ou bien lorsqu'à propos d'un seul vers de Virgile,

Multa super Priamo rogitans, super Hectore multa,

le poëte burlesque tire de son imagination cette longue série d'interrogations :

Elle lui fait cent questions
Sur Priam, sur les actions
D'Hector tant que dura le siége :
Si dame Hélène avait du liége,
De quel fard elle se servait;
Combien de dents Hécube avait;
Si Pâris était un bel homme;
Si cette malheureuse pomme,
Par qui ce prince fut perdu,
Était reinette ou capendu, etc.

Chapelain n'aurait pas manqué de satisfaire la curiosité de Didon sur ce dernier point, lui qui nous apprend dans sa *Pucelle* que le fruit dont on se sert pour empoisonner Agnès :

Était une pomme fort belle
Qu'en langage fruitier de calville on appelle.

Encore un exemple de la fécondité burlesque de Scarron lorsqu'il est en verve; Virgile avait fait dire à Didon dans ses invectives contre Énée :

Duris genuit te Caucasus horrens
Cautibus, Hyrcanæque admorunt ubera tigres,

oici ce que trouvera Scarron à propos de cette singulière énération :

Je le sais bien pour certain
Que ni Cythérée est ta mère,
Ni feu Dardanus ton grand-père,
Et que toi qui fais tant du coq
Ne fus jamais que fils d'un roc,
Et qu'une montagne est ta mère ;
Que de telle mère et tel père,
Il ne peut sortir qu'un caillou :
Non, je me trompe, c'est un loup
Qui t'engendra d'une panthère ;
Aucuns disent d'une vipère
Qui te conçut d'un léopard ;
Les autres disent un lézard
Qui t'engendra d'une tigresse ;
Autres un dragon d'une ânesse ;
Un renard d'un caméléon,
Un rhinocéros d'un lion ;
Un crocodile d'une autruche,
Un loup cervier d'une guenuche.
Pour moi, je te mets au delà
De tous ces vilains monstres-là :
Pour dire de toi pis que pendre,
Et de crainte de me méprendre,
Je te tiens roc, roche, caillou,
Panthère, léopard et loup,
Vipère, lézard et tigresse ;
Je t'estime dragon, ânesse,
Un rhinocéros, un lion,
Un renard, un caméléon,
Un faux crocodile, une autruche,
Un loup cervier, une guenuche,
Et, pour achever mon sermon,
Je te tiens pire qu'un démon.

Il faut ajouter, pour compléter ces mérites divers de la manière de Scarron, une observation que j'emprunte à une notice écrite par une femme supérieure dont la mort préma-

turée a laissé d'amers regrets[1]. « C'est que nul ne sait mieux apercevoir dans un événement les petites circonstances qui peuvent en faire partie, et que ses peintures, par les détails dont il les compose, auront toujours une sorte de vérité triviale, très-propre à rendre plus sensible et plus piquante l'application qu'il en fait à des objets relevés. » Il serait facile de justifier cette observation judicieuse par de nombreux exemples.

Malgré tout l'esprit de Scarron, ce long travestissement du génie antique ne supporte pas une lecture suivie; car, à l'honneur du cœur humain, de toutes les monotonies, celle de la raillerie est peut-être la plus insipide. Le burlesque veut être pris à petite dose. Je donnerais hardiment un brevet de mauvais cœur à celui qui se vanterait d'avoir lu tout d'une haleine les huit chants travestis par Scarron qui lui-même n'a pas eu le courage d'aller jusqu'au bout du poëme. On se fatigue de rire de ce qu'on devrait admirer, et la surprise de plaisir arrachée à notre malignité cesse bientôt, par le retour et le triomphe des nobles sentiments, qui sont le véritable aliment et le nerf de l'intelligence humaine. C'est surtout de la gaieté passagère et factice que donne le burlesque qu'on peut dire avec l'Ecclésiaste : « Et le rire est trompeur. »

La nécessité de vivre et le besoin de charmer ses souffrances par le travail amenèrent Scarron à composer des pièces de théâtre : les poëtes espagnols lui étaient familiers, et il exploita cette mine inépuisable avec succès. Il ne faut pas chercher dans ses pièces la peinture des mœurs ni la vérité des caractères. Ce sont des imbroglios divertissants dans lesquels l'auteur, pour exciter le rire, ne ménage ni le bon sens ni la pudeur. L'extravagance et le cynisme sont les moyens qu'il emploie le plus volontiers. Il a atteint le but qu'il s'était pro-

[1] Madame Guizot, née Pauline de Meulan, *Vies des Poëtes français du siècle de Louis XIV*. Cette belle étude sur Scarron a été réimprimée récemment par M. Guizot, à la suite de son travail sur Corneille.

posé : ses *Jodelets* et son *Don Japhet d'Arménie*, empruntés pour le fond à l'Espagnol Francisco de Rojas, eurent le privilége de régner sur la scène jusqu'à l'avénement de Molière. Scarron garda rancune à Poquelin de l'avoir dépossédé, et on s'en aperçoit au legs qu'il lui fait dans son testament, et que Molière n'a que trop fidèlement recueilli, grâce à Madeleine Béjart. Toutefois Scarron eut son temps, et bien nous a pris que Molière en ait abrégé la durée. L'*Héritier ridicule* de Scarron eut le singulier honneur d'être représenté trois fois de suite en un jour devant le jeune Louis XIV, qui ne se lassa pas de rire des gaillardises de don Philipin[1]. Il est vrai que cette bouffonnerie grossière a pu être amusante et que plusieurs situations y sont traitées avec verve. Deux d'entre elles se retrouvent, l'une dans les *Précieuses*; l'autre dans le *Misanthrope*. La rapide conquête du cœur d'une belle, par le jargon, le costume emprunté et les fausses manières d'un valet pris pour un marquis, annonce les succès de Mascarille auprès de Madelon, et les adieux successifs et symétriques que subit l'héroïne de Scarron sont la première épreuve de ceux que plus tard recevra Célimène.

[1] Voltaire révoque en doute cette anecdote, mais le fait qu'il raconte prouve en même temps combien elle était accréditée à la cour de Louis XV, sur qui la même épreuve fut tentée : « Figurez-vous, monsieur, que M. de Richelieu inspira au roi, il y a quatre ans, l'envie de voir la comédie de *l'Héritier ridicule*, et cela sur une prétendue anecdote de la cour de Louis XIV. On prétendait que le roi et Monsieur avaient fait jouer cette pièce deux fois en un jour. Je suis bien éloigné de croire ce fait : mais, ce que je sais bien, c'est que cette malheureuse comédie est un des plus plats et des plus impertinents ouvrages qu'on ait jamais barbouillés. Les comédiens français eurent tant de honte que Louis XV le leur demandât, qu'ils refusèrent de la jouer. Enfin, Louis XV a obtenu cette belle représentation des bateleurs de Compiègne. Lui et les siens s'y sont terriblement ennuyés. Qu'arrivera-t-il de là? Que le roi, sur la foi de M. Richelieu, croira que cette pièce est le chef-d'œuvre du théâtre, et que par conséquent le théâtre est la chose la plus méprisable. » (Lettre au marquis d'Argenson, 28 juillet 1739.)

Scarron excelle à peindre la poltronnerie fanfaronne. Il faut voir dans *Jodelet duelliste* les plaisants scrupules de ce faux brave qui, après avoir été battu, discute gravement l'ouverture plus ou moins complète de la main qui l'a frappé, et fait tous ses efforts pour se persuader qu'il n'a pas reçu un soufflet légal, mais un quasi coup de poing. On voit quelquefois ailleurs des discussions analogues sur la qualité des affronts. Dans l'*Héritier ridicule*, je trouve un mot excellent qui exprime le même sentiment. Un valet outragé par son adversaire s'écrie : « Si j'étais confessé ! » Merveilleuse défaite au profit de la couardise. Le baron de Fœneste n'est pas plus comique lorsqu'en allant à un rendez-vous d'honneur, il rebrousse chemin, parce qu'il se rappelle tout à coup la rigueur des ordonnances, ni le valet des *Deux Gendres*, qui se contente de dire en semblable rencontre :

Morbleu, si les duels n'étaient pas défendus!

Don Japhet d'Arménie est resté longtemps au théâtre : on le jouait encore dans la seconde moitié du dix-huitième siècle; il était soutenu par le jeu des acteurs. Une analyse rapide de quelques scènes de cette pièce suffira pour donner une idée du comique de Scarron. Don Japhet est un fou émérite, qui a quitté la cour de Charles-Quint pour se retirer à la campagne, où il tranche du grand seigneur. Devenu amoureux sur ses vieux jours, il aspire à devenir le mari de la fille d'un grand d'Espagne. On feint d'accueillir ses avances, et commencent alors des mystifications dont sa vanité crédule ne manque pas d'être la dupe. Dans la réception pompeusement grotesque qui lui est faite, on lui coupe sans cesse la parole; il subit ensuite la harangue d'un orateur qui tousse et crache à chaque membre de phrase ; pour lui faire honneur, on tire à ses oreilles un coup de mousquet qui lui déchire le tympan. Voyant toutes les bouches s'ouvrir et n'entendant rien, il croit être devenu sourd, puis tout à coup on lui rend l'ouïe en criant à tue-tête et de manière à l'assourdir réellement. Cependant ses affaires sont en bon train : il a pour la nuit

rendez-vous de sa maîtresse; chemin faisant, il est roué de coups et ne dit mot de peur de se trahir et de manquer le doux tête-à-tête qui lui est promis. Enfin il est près du balcon, une échelle de corde lui permet d'y monter, et, lorsqu'il arrive, la fenêtre se referme et l'emprisonne. Toutefois, il attend plein d'espérances; mais l'oncle de la future, son frère et leurs gens paraissent au pied du balcon et feignent de le prendre pour un voleur, le couchent en joue et le forcent par des menaces de mort à se dépouiller de ses vêtements qu'il jette à terre. Ils quittent la partie, lorsque notre amoureux n'a plus d'autre vêtement que sa chemise. Il n'est pas au bout de ses tribulations; car, de l'étage supérieur, une duègne, en criant gare l'eau! l'inonde des pieds à la tête; de quel liquide? on le devine sans peine, quand on connaît Scarron. Don Japhet, ainsi accommodé, comprend que son entrevue est manquée : il descend donc, et se trouve face à face avec le tuteur de sa maîtresse, qui, surpris de cet étrange équipage, lui propose d'aller se sécher au feu. Pendant qu'il se réchauffe, son rival monte par l'échelle qui est restée attachée au balcon, et va préparer un mariage qui se fera à la barbe de Don Japhet, cruellement désappointé. Voilà un échantillon des misères qu'on applaudissait avant Molière sur la scène comique. Ces imbroglios coûtaient peu à Scarron, et lui rapportaient beaucoup. Une semaine ou deux lui suffisaient pour mettre sur pied cinq actes de raisonnable étendue, écrits en vers faciles, mais négligés. Il n'est pas étonnant que l'oubli en ait fait justice, car

Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

Malgré ces défauts on rencontre çà et là dans cette pièce quelques traits d'assez bon comique; c'est de *Don Japhet* que sont tirés ces vers que La Harpe a cités, et qu'on cite souvent après lui :

Don Zapata Pascal,
Ou Pascal Zapata, car il n'importe guère
Que Pascal soit devant ou Pascal soit derrière.

Dans une scène où Japhet se fait connaître au bailli de son

village, il parle un langage phœbus que le pauvre villageois n'entend pas. Les efforts qu'il fait pour s'abaisser au niveau de son interlocuteur, et l'embarras de ce brave homme sont assez plaisants :

Entendez-vous, bailli, mon sublime langage?
— Je n'entends pas, monsieur, la langue de la cour.

Japhet essaie de se démétaphoriser, mais l'habitude l'emporte :

L'Empereur donc, de qui je suis le parallèle;
M'entendez-vous, bailli? — Nenni. — Le parangon?
— Encore moins. — Comment! altérer mon jargon,
Ce serait déroger à ma noblesse antique.
. . . .
A mes noces, le grand César rien n'oublia,
Et fit le bon parent, même il trépudia :
Entendez-vous le mot trépudier, compère?
— Non, par ma foi, monsieur. — C'est danser en vulgaire.

Plus loin on rencontre le trait suivant :

Votre nom?
— Je m'appelle Alonzo, Gil, Blas, Pedro, Ramon.
— Tant de noms de baptême?— Autant.—Mais, mon compère,
On vous soupçonnera d'avoir eu plus d'un père.

Dans le même dialogue, Don Japhet se vante des progrès rapides qu'il a faits dans l'esprit de sa maîtresse ; il se compare modestement à César :

Je puis très-justement dire avec feu César,
Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. — Par hasard,
Si ce vieux commandeur vous donnait de l'épée?
— Alors je ne suis plus César, je suis Pompée.

Lorsque Don Japhet, emprisonné sur le balcon de sa maîtresse, essaie d'apitoyer ceux qui l'ont pris au dépourvu, et qui le couchent en joue, il lui échappe quelques mots heureux :

Si frais battu, messieurs, est-il juste qu'on meure?

les autres s'obstinent à le menacer pour jouir plus longtemps de sa frayeur :

> Tirerai-je? — Oui, tirez! — Messieurs, ne tirez pas,
> Je ne vaux rien tiré.

Cette allusion qui sent la chasse et la cuisine, et qui transforme le pauvre Japhet en pièce de gibier, n'est pas une trop méchante bouffonnerie. Les comédies de Scarron abondent en traits de ce genre.

Le bagage littéraire de Scarron serait presque nul pour la postérité s'il n'avait pas écrit le *Roman comique* et des *Nouvelles* qu'on lit toujours avec intérêt. Ce sont des modèles d'ingénieuse narration. On sait qu'une des plus belles scènes du *Tartufe* est empruntée aux *Hypocrites*, et que l'héroïne de la *Précaution inutile* a fourni quelques traits à la naïve figure d'Agnès. Quant au *Roman comique*, malheureusement inachevé, il vivra longtemps encore par le naturel des pensées, la pureté du style, le ferme dessin des caractères et le comique des situations. Ces premiers livres nous ont fait connaître des physionomies qu'on n'oublie pas : Destin et l'Étoile, ce couple gracieux et digne dans une vile condition, et dont la mystérieuse destinée pique vivement la curiosité ; Ragotin avec ses risibles colères, sa petite taille disgracieuse et ses hautes visions de poëte et d'amant ; la Rancune, issu de Panurge en ligne directe, et enfin, le grand et flegmatique la Baguenodière. Ce n'est pas un pinceau vulgaire qui a dessiné cette galerie de portraits. On ne se lasse pas de relire les scènes plaisantes, auxquelles sont mêlés ces personnages si divers, dont le caractère ne se dément jamais. Cet ouvrage donne seul la mesure du talent de Scarron et montre ce qu'il aurait pu faire, si, écrivant à loisir, il eût suivi les inspirations du bon goût, au lieu d'obéir aux périlleux caprices de l'humeur et de l'imagination.

L'événement le plus étrange de la vie de Scarron, c'est sans contredit son mariage. Il avait quarante-deux ans lorsque le hasard amena dans son voisinage Anne-Françoise d'Aubi-

gné, nouvellement arrivée d'Amérique : sa grâce et sa misère intéressèrent Scarron qui lui proposa ou une dot pour entrer au couvent, ou sa main. La jeune fille préféra le mariage. Scarron dut s'en féliciter, car les soins empressés et le dévouement de mademoiselle d'Aubigné adoucirent les souffrances des dernières années de sa vie. La présence d'une femme aimable et spirituelle ranima le zèle des amis du malade et introduisit la décence dans des conversations qui ne cessèrent pas d'être enjouées et piquantes. Cette union bizarrement assortie dura neuf ans sans donner prise à la raillerie ni à la médisance, et ce fut un miracle de l'esprit de Scarron et de la vertu de sa femme : la calomnie vint plus tard lorsque les destinées de la veuve de Scarron éveillèrent l'envie. Ce veuvage commença dans le cours du mois de juin 1660, où Scarron mourut étouffé par un hoquet contre lequel il s'était gaiement promis de faire une satire s'il en réchappait. Sa plus vive douleur, en mourant, était de laisser sa veuve dans la misère. On sait comment elle y échappa : la pauvre orpheline à laquelle un poëte burlesque, perclus et goutteux, avait donné par commisération un asile et un nom, s'éleva par degrés jusqu'aux marches du trône et s'y plaça à côté du majestueux Louis XIV dont elle devint l'épouse sous le nom respecté de marquise de Maintenon. Surprenante fortune ! contraste merveilleux ! Et cependant, au milieu des pompes de Versailles et du Louvre, dont l'éclat rejaillissait sur elle, et dans les riches appartements témoins de sa grandeur, confidents de sa puissance, la femme du roi de France, tristement assise à côté de celui dont elle ne pouvait surmonter les solennels ennuis, dut plus d'une fois songer avec regret à cette maison du Marais, modeste abri de sa jeunesse, et au spirituel bouffon qui du moins la faisait rire.

1837.

PASCAL.

—

La vie de Pascal, considérée dans son ensemble, a quelque chose de saisissant par son caractère de simplicité, de grandeur et de délabrement. Elle inspire l'admiration et la tristesse; l'admiration, parce qu'elle fut féconde; la tristesse, parce qu'elle n'a pas tenu toutes ses promesses. En effet, Pascal semble avoir reculé les limites de l'intelligence humaine, mais il n'a pas atteint celles de son génie.

Qu'allons-nous rencontrer dans cette étude d'un homme prodigieux? bien des contrastes. Une frêle organisation et une force d'esprit surnaturelle : de l'indépendance dans les choses de la raison, et une soumission absolue dans celles de la foi : un inviolable respect pour les vérités de la religion; un invincible mépris, une haine vigoureuse, pour le plus illustre des ordres religieux; les traits les plus délicats, les plus piquants de la raillerie; l'impétuosité et les foudres de l'éloquence; les plus hautes spéculations de la science et les plus vulgaires applications d'utilité pratique. Comment ne pas s'émerveiller à la vue de ces extrêmes, harmonieusement rapprochés dans une seule intelligence, et ne pas s'attrister en songeant que cette intelligence fut prématurément brisée, dans la plénitude de sa force, au moment même où elle allait se produire tout entière par un ouvrage dont les matériaux épars, incomplets, mutilés, sont encore un monument impérissable.

Pascal naquit à Clermont en 1623. A trois ans il perdit sa

mère ; mais Étienne Pascal, son père, veilla sur ses jeunes années avec une tendresse et une supériorité de raison qui réparèrent pour son jeune fils une perte ordinairement irréparable. Étienne Pascal renonça à la présidence de la cour des Aides de Clermont pour se vouer exclusivement à l'éducation de ses enfants. C'était un homme de forte volonté, de grande intelligence, de mœurs irréprochables. Il quitta l'Auvergne pour venir s'établir à Paris. Sa maison fut un centre d'études et le berceau de notre illustre Académie des sciences. Là se réunissaient le père Mersenne, Roberval, Le Pailleur, et d'autres mathématiciens dont la science a conservé le souvenir, émules de Galilée, de Torricelli et de Descartes. Le jeune Pascal vivait dans cet asile scientifique comme nos premiers parents dans le paradis terrestre ; il lui était défendu de cueillir le fruit de l'arbre de la science. La tentation n'en était que plus vive. Son père se bornait à cultiver son cœur et sa mémoire ; il lui apprenait la vertu par ses exemples, les langues anciennes par ses leçons, et il tenait en réserve l'étude des mathématiques. Toutefois il fut obligé d'accorder à la curiosité de son fils une simple définition de la géométrie, ne se doutant pas qu'il déposait, dans un terrain capable de le développer, le germe de toute une science.

A quelque temps de là, Étienne Pascal pénétra dans le cabinet où son fils se retirait pendant le temps de ses récréations. L'enfant occupé à tracer des lignes sur la muraille ne vit pas l'indiscret témoin de ses opérations. Son père, après avoir longtemps suivi ses mouvements en silence et doutant de ce qu'il voyait, voulut enfin l'interroger. « Je cherche, lui répondit naïvement l'enfant, ce que valent les trois ouvertures de cette figure. » Il lui montrait un triangle. Le père fut confondu, car son fils cherchait la démonstration de la trente-deuxième proposition d'Euclide. Pressé de questions, il raconta comment il en était venu là et redescendit, par une suite de propositions enchaînées, jusqu'à la définition qui lui avait servi de point de départ. Je laisse à penser quelle joie inonda le cœur du père ; il ne songea pas à reprocher à son

fils ce qu'on pourrait appeler sa splendide désobéissance. Étouffé par son admiration, et comme épouvanté, il courut décharger son cœur dans le cœur d'un ami; le visage inondé de larmes, il raconta à Le Pailleur cette surprenante aventure. Après cet éclat soudain du génie de Pascal, il n'y avait plus moyen de lui refuser l'étude des mathématiques; on lui livra les livres qu'il devinait par la pensée, et il devint membre associé de la petite Académie paternelle. Il avait alors douze ans. Deux années plus tard, il publiait un traité des sections coniques, que Descartes admira et ne voulut jamais reconnaître pour l'ouvrage d'un enfant.

C'est par ces circonstances qui tiennent du prodige que se déclara la vocation scientifique de Pascal. Voyons maintenant comment fut manifestée sa vocation religieuse. Étienne Pascal, en venant à Paris, avait vendu sa charge et il en avait placé le produit en rentes sur l'Hôtel-de-Ville. Les rentiers sont un peu comme les juifs au moyen âge : lorsque les finances de l'État sont obérées, on les soulage à leurs dépens. C'est ce que fit Richelieu en 1638. Étienne Pascal se plaignit comme les autres; ses plaintes furent remarquées, et une lettre de cachet lui assigna la Bastille pour demeure. Officieusement prévenu de cette décision, Pascal se retira en Auvergne, où on le laissa tranquille. Ses trois enfants restèrent à Paris. Quelques mois après cette fuite, Richelieu et sa nièce, la duchesse d'Aiguillon, eurent la fantaisie de faire jouer par des enfants *l'Amour tyrannique* de George Scudéri. On jeta les yeux sur la plus jeune des filles de Pascal, qui profita de cette occasion pour demander la grâce de son père par des vers qu'elle avait composés elle-même. Sa gentillesse séduisit le cardinal ministre; Pascal le père, amnistié par l'entremise de ses enfants, rentra en faveur, et fut chargé de l'intendance de Rouen. Le curé de Rouville, sermonaire éloquent, disciple de l'abbé de Saint-Cyran, exerça son influence sur toute la famille de l'intendant et la conquit aux pratiques et aux dogmes de l'austère croyance des jansénistes. Blaise Pascal entra d'une âme fervente dans cette réforme, et communiqua

son zèle à tous les siens. Il continua cependant à se livrer avec ardeur à l'étude des sciences mathématiques dont il agrandit le domaine.

Ce fut pendant son séjour en Normandie qu'il exécuta cette merveilleuse machine arithmétique qui opère sur les nombres avec la précision d'une intelligence exercée et une surprenante rapidité. Son père lui ayant confié le soin de régler les comptes de la province, il voulut se décharger, une fois pour toutes, de ce fastidieux travail sur un agent mécanique. Mais les efforts qu'il fit pour arriver à ce résultat, ses essais répétés avec une infatigable persévérance, son ardeur à conduire vers la perfection le mécanisme dont il avait conçu le plan, épuisèrent sa faible santé. On ne peut s'empêcher de maudire cette invention étonnante mais stérile, puisque Pascal y dépensa des forces qu'il aurait pu employer plus utilement, et qu'elle fut l'origine de ses longues souffrances. Les troubles de la Fronde ramenèrent à Paris Pascal et sa famille. Il n'y prit aucune part, si ce n'est pour les blâmer. Il ne croyait pas qu'on pût lutter légitimement contre l'autorité. Les frondeurs tentèrent de le gagner à leur parti par de brillantes promesses, il les repoussa en disant : « que dans un État constitué en république, comme Venise, c'était un grand mal que de contribuer à y mettre un roi et opprimer la liberté des peuples, à qui Dieu l'a donnée : mais que dans un État où la puissance royale est établie, on ne pouvait violer le respect qu'on lui doit que par une espèce de sacrilége [1]. » Pascal avait d'ailleurs

[1] *Vie de Pascal*, par madame Périer, sa sœur. — Scudéri a exprimé la même pensée, en renversant les termes de la proposition, dans ce passage remarquable de *la Mort de César*, qui mérite bien d'être cité. C'est Brutus qui parle à Cassius :

Les peuples que le sort a soumis à des rois,
En doivent respecter la personne et les droits :
Tel est mon sentiment, et je tiens que sans crime,
On ne peut renverser un pouvoir légitime.
Mais César est injuste en voulant nous ôter

l'esprit trop sérieux et trop clairvoyant pour se mêler à une lutte frivole dans sa conduite, probablement stérile, sinon funeste, dans ses résultats. Il continua donc à cultiver exclusivement la science, et ce fut alors qu'il conçut l'idée de l'expérience du baromètre, qui confirma le soupçon de Galilée et de Torricelli sur la pesanteur de l'air. La nature cessa d'avoir horreur du vide, et il fut démontré, grâce à Pascal, que l'ascension de l'eau dans les pompes et du mercure dans un tube résulte de la pression de l'atmosphère. L'expérience tentée d'après les instructions de Pascal sur la cime du Puy-de-Dôme, fut renouvelée par lui-même à Paris sur la tour de Saint-Jacques-la-Boucherie.

La vocation religieuse de Pascal semblait affermie, mais le soin de sa santé faillit la détourner. Les médecins conseillèrent au malade les distractions du monde. Il y prit goût. Les conversations, le jeu même le séduisirent, et se trouvant heureux de ce régime nouveau, il allait s'attacher à la vie du siècle par un mariage, lorsque l'aventure du pont de Neuilly le rappela à Dieu par une secousse vigoureuse et imprévue. Pascal se promenait dans une voiture attelée de quatre chevaux ; tout à coup l'attelage s'emporta, le carrosse fut entraîné vers la rivière, deux chevaux y tombèrent, mais les courroies

Ce que tous les trésors ne sauraient acheter.
D'égal il se fait maître, et Rome enfin trompée
Voit bien que c'est pour lui qu'elle a vaincu Pompée ;
Qu'ils étaient deux rivaux, également épris,
Qui faisaient un combat dont elle était le prix ;
Qu'ils avaient même but, et voulaient entreprendre
D'ôter la liberté, feignant de la défendre ;
De sorte qu'en leur gain nous ne pouvions gagner,
Puisqu'ils avaient tous deux le dessein de régner,
Et que, de quelque part qu'eût penché la balance,
Rome devait souffrir la même violence.

Si tous les vers de Scudéri étaient de cette trempe, on pourrait encore dire après Boileau : « Bienheureux Scudéri ! » mais ce serait dans un autre sens.

qui les attachaient s'étant rompues, les voyageurs n'eurent que la peur de la mort. Cet accident produisit sur l'imagination de Pascal une impression terrible. La mort l'avait menacé dans un moment où, tout entier aux plaisirs du siècle, son âme n'était pas en règle avec Dieu. Le gouffre sur les bords duquel il s'était arrêté, comme par miracle, fut pour lui l'image de l'éternité : dès lors il vit toujours devant lui cet abîme de l'infini prêt à l'engloutir. Voilà ce que les hommes ont appelé sa vision et presque sa folie. L'abîme sans cesse présent sous les yeux de Pascal, ce fut la pensée de l'éternité, pensée austère et sublime qui gouverna le reste de sa vie, et régla tous ses mouvements, toutes ses actions, par la perspective de la mort toujours menaçante, incertaine, mais inévitable. « C'est en vain, dit-il, que les hommes détournent leur pensée de cette éternité qui les attend, comme s'ils la pouvaient anéantir en n'y pensant point. Elle subsiste malgré eux, elle s'avance, et la mort, qui la doit ouvrir, les mettra infailliblement dans l'horrible nécessité d'être éternellement anéantis ou malheureux. »

Cette rupture avec le monde ramena Pascal vers les solitaires de Port-Royal, et établit entre Arnauld, Nicole et lui une étroite liaison. Il avait renoncé d'une manière absolue à l'étude des sciences pour se livrer exclusivement à la méditation des saintes Écritures : il s'imposait les plus dures privations, et retranchait même sur le nécessaire pour répandre le superflu de son bien en aumônes. C'est là ce que Voltaire appelle le dérangement de son cerveau. « Ne vous lassez pas, écrivit-il à Condorcet, de répéter que depuis l'aventure du pont de Neuilly le cerveau de Pascal était dérangé. » Singulière altération qui produisit les *Provinciales* et les *Pensées*, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus ingénieux, de plus éloquent et de plus sublime dans notre littérature !

Avant de renoncer à la science, Pascal avait largement payé sa dette. Sans compter cette précoce divination de la géométrie, ces vues nouvelles sur les propriétés des sections coniques, cette machine intelligente qui résout les problèmes

le l'arithmétique, et cette triomphante démonstration de la pesanteur de l'air, Pascal était arrivé à la formule du binôme de Newton, que ce grand homme s'appropria en la généralisant, et poussant plus loin les recherches où le premier problème l'avait engagé sur la théorie du jeu, il avait, par son triangle arithmétique, détrôné le hasard et posé les premiers fondements du calcul des probabilités, de sorte qu'il est véritablement, sur quelques points, le précurseur des Newton et des Laplace. Ce n'est pas tout; il touchait par ses méthodes au calcul différentiel et intégral, un pas de plus, et il l'eût fait, l'y conduisait infailliblement, de sorte que s'il eût persévéré dans la science, il aurait prévenu la dispute de Leibnitz et de Newton, et que la gloire que se partagent l'Allemagne et l'Angleterre eût été le légitime orgueil de la France [1]. Comme Archimède, Pascal ne dédaignait pas d'abaisser son génie aux applications de la mécanique. Les robustes artisans qui traînent la brouette et le haquet ne se doutent pas que ces utiles suppléments de leurs forces physiques, ces allégements de leurs durs travaux leur viennent d'un grand philosophe et d'un profond mathématicien qui ne croyait pas faire déroger la science en l'appliquant au soulagement des classes laborieuses. Ajoutons, pour clore cette incomplète énumération des titres scientifiques de Pascal, que, pendant les intolérables souffrances de ses dernières années, il résolut le problème de la Cycloïde ou de Roulette, sur lequel il défia et vainquit tous les mathématiciens de son temps. A la même époque il conçut et réalisa le projet de ces voitures de transport en commun et à bas prix que notre siècle a renouvelées, et qui sillonnent en tous sens les rues de la capitale [2].

[1] Il paraît au reste que cette gloire ne nous manque pas, puisque les savants s'accordent aujourd'hui à reporter sur Fermat l'honneur de cette découverte.

[2] On peut consulter sur ce sujet une curieuse brochure, publiée en 1828 par le savant M. de Montmerqué, sous le titre de : *les Carrosses à cinq sous, ou les Omnibus au dix-septième siècle.*

Il me tarde de quitter un sujet que je traite un peu sur la foi d'autrui pour arriver aux titres de Pascal comme écrivain et comme philosophe, c'est-à-dire aux *Lettres provinciales* et aux *Pensées*.

Voici en peu de mots toute l'affaire des *Provinciales*. En 1655, un prêtre de Saint-Sulpice refusa l'absolution au duc de Liancourt, sur ce motif qu'il entretenait des liaisons avec MM. de Port-Royal, et qu'il logeait chez lui un abbé entaché de jansénisme. Sur ce refus, Antoine Arnauld écrivit deux lettres où il établit les principes de l'Église en matière d'absolution, et où il combat la capricieuse doctrine des jésuites, si indulgents même à l'égard des pécheurs envieillis, et si sévères pour les ennemis de leur société. Dans le livre de la *Fréquente Communion*, publié quelques années auparavant, Arnauld avait combattu le relâchement des jésuites dans l'administration des sacrements et leur facilité d'absoudre, qui semblait un encouragement aux vices de ces pécheurs dévots « dont la vie n'est qu'une perpétuelle révolution de confessions et de crimes. » Ici les rôles étaient changés; le sévère docteur accusait ses adversaires d'excès de sévérité. Il en appelait comme d'abus à l'Église d'une sentence inique portée dans le tribunal de la pénitence. L'abus était flagrant, car le duc de Liancourt professait et pratiquait la religion catholique, et l'affront dont il était l'objet paraissait à tous une voie de fait scandaleuse. Sur cette question spéciale, les lettres d'Arnauld étaient inattaquables; cependant il fallait avoir raison de ce terrible adversaire qui avait déjà porté de sensibles coups à la considération de la société, et qui se disposait, en athlète infatigable, à continuer contre les jésuites la rude guerre que son père avait commencée. Le péril était grave, mais si l'on parvenait à faire condamner le docteur comme hérétique, on ruinait par cette habile manœuvre le principe de sa puissance; car les attaques d'un hérétique sont les meilleurs brevets d'orthodoxie. Le père Annat le savait bien lorsqu'il disait que, pour réfuter les quinze premières *Provinciales*, il suffisait

de répéter quinze fois : « Montalte[1] est un hérétique. »

A cette fin, on tira de la seconde des lettres d'Arnauld deux propositions dont le jugement fut déféré à la Sorbonne. Arnauld avait dit : « Les Pères nous montrent un juste dans la personne de saint Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion où on ne peut pas dire qu'il n'ait point péché. » Et en outre, « qu'on peut douter que les cinq propositions condamnées par le pape soient dans Jansénius. » Voilà tout le procès. M. Arnauld disait pour sa défense que la première proposition attaquée se trouvait textuellement dans saint Augustin et dans saint Jean-Chrysostôme, et qu'on ne pouvait le condamner sans envelopper dans la sentence les plus illustres Pères de l'Église grecque et de l'Église latine. Pour la seconde, il alléguait que les papes ne sont pas juges infaillibles du fait, mais seulement de la doctrine, et que son dissentiment ne portant que sur un fait, il demeurait irréprochable. Ses adversaires prétendaient, au contraire, que sa proposition sur la grâce était identique à la première des cinq propositions condamnées dans Jansénius, et que, dans l'espèce, la question de fait et la question de droit étaient indivisibles; qu'ainsi, bien qu'il condamnât la doctrine attribuée à Jansénius, la censure portée contre elle retombait sur lui, puisqu'il s'opiniâtrait à ne pas reconnaître que ces maximes damnables fussent réellement dans le livre de l'évêque d'Ypres. La Sorbonne était partagée en deux fractions à peu près égales, non pour la qualité, mais pour la quantité. L'élite des docteurs était pour A. Arnauld; mais dans les assemblées, la décision est une affaire de nombre; les accusateurs firent venir un renfort irrégulier de quarante moines des ordres mendiants qui, pesant en masse d'un seul côté, emportèrent la balance. Arnauld fut censuré et rayé de la liste des docteurs en Sorbonne.

[1] *Les Provinciales* parurent sous le pseudonyme de Montalte, que Pascal choisit sans doute par allusion à la montagneuse Auvergne, sa patrie.

Soixante et onze de ses confrères s'associèrent volontairement à sa disgrâce.

De pareilles victoires sont désastreuses à l'envi des défaites. Arnauld fut censuré matériellement; mais cette censure, emportée de vive force, viciée par le vote de nombreux intrus, déconsidérée par l'éclatante protestation de plus de soixante docteurs, loin de ruiner le crédit théologique d'Arnauld, ne fit qu'ajouter à son nom le lustre de la persécution. Ce rival qu'on voulait terrasser, on lui donna un piédestal. Ce n'est pas tout, elle suscita à la Société un adversaire inattendu, jusqu'alors étranger aux controverses religieuses, mais qui se trouva tout à coup habile à les comprendre, et qui porta du côté de Port-Royal l'esprit le plus lucide et le mieux trempé qui fût jamais, la raillerie ingénieuse et piquante et toutes les ressources de la haute éloquence. Les lettres de Pascal n'ont ni arrêté, ni converti les jésuites, ni aboli sur-le-champ leur pouvoir. Ce triomphe immédiat n'est jamais donné à la parole, même fondée en raison, et quel que soit le génie de l'écrivain, si la puissance qu'elle brave tient encore au sol par de profondes racines; bien plus, elle l'irrite et la rend un moment plus formidable par la colère; mais le temps travaille pour elle, et conduit au but qu'elle a marqué. La blessure était faite : l'ordre des jésuites survivra assez longtemps pour fermer les écoles de Port-Royal; pour disperser ses illustres solitaires, et faire de leur vie un long combat; pour employer la maréchaussée contre de pieuses filles qui ne demandent qu'à prier Dieu en silence; enfin, pour renverser de fond en comble leur asile même et en jeter la poussière aux vents; mais la flèche mortelle est attachée à ses flancs : *hæret lateri lethalis arundo;* et cette flèche, ce sont les *Provinciales* [1].

[1] Cette page a été écrite vers 1835. On ne l'écrirait pas aujourd'hui : on ne l'efface pas non plus. Mais c'est ou jamais le cas de se dire et le moyen de se faire dire :

Les gens que vous tuez se portent à merveille.

Cet admirable pamphlet débute comme une comédie et se termine comme une philippique. Pascal a réuni dans un même cadre tout ce que l'esprit peut inspirer de saillies piquantes, de mordants sarcasmes, d'ingénieuses railleries, de situations piquantes, et ce que l'éloquence a de véhémence, d'emportement et d'énergie ; tout cela exprimé dans un langage inouï jusqu'alors, et dont personne après lui n'a retrouvé la vigueur, la précision et la transparence. Dans les premières lettres, le correspondant du provincial se donne pour un homme ingénu, complétement étranger aux débats théologiques, qui se fait initier par les habiles des différents partis. Moyennant cet artifice, il surprend et dévoile la ruse des adversaires de M. Arnauld qui se sont coalisés pour le perdre, et qui, malgré la divergence de leurs opinions, se sont entendus pour articuler de concert les mots magiques de *pouvoir prochain* et de *grâce suffisante* que les jansénistes ne veulent pas admettre, sous prétexte qu'un pouvoir n'est pas prochain lorsqu'il est éloigné, et que la grâce n'est pas suffisante quand elle ne suffit pas. Ce concert apparent d'opinions inconciliables, réunies par une inimitié commune, amène des traits comiques et des scènes que Molière eût enviées à Pascal. Lorsque le complot des dominicains et des jésuites est inventé et livré à la risée, lorsque la question de la grâce, sur laquelle les molinistes touchaient à Pélage et les jansénistes à Luther, est éclaircie, Pascal ne quitte pas encore son rôle ; il lui reste beaucoup à apprendre, et la bonhomie d'un jésuite qu'émerveillent les découvertes de ses confrères va lui révéler tous les mystères de la morale de la Société. Ici s'ouvre une comédie nouvelle, dont les naïves confidences du bon père et la surprise toujours croissante de son interlocuteur feront tous les frais. Grâce à la confiance qu'il inspire, l'heureux confident apprend que le malheur des temps a forcé les jésuites à s'accommoder aux faiblesses du siècle et à relâcher un peu la sévérité de la doctrine évangélique pour ne pas désespérer le monde et le faire déserter. Il a donc fallu autoriser des casuistes indulgents à côté des

moralistes sévères : on l'a fait à contre-cœur; mais on s'y est résigné afin de maintenir le crédit de l'ordre et travailler avec plus de profit au progrès des bonnes doctrines. Les Pères de l'Église étaient embarrassants, parce qu'ils sont intraitables ; ils avaient été bons dans leurs temps ; à présent, leur rigorisme perdrait tout : on a donc atténué le mal en substituant à leur autorité celle des docteurs graves et la doctrine des opinions probables. Pascal, qui en était resté à l'Évangile et aux Pères, est charmé d'apprendre qu'on a passé outre, et que désormais la conscience est plus à l'aise; qu'il suffit, pour agir en sûreté et sans crainte de l'enfer, d'avoir pour soi le sentiment d'un docteur grave; qu'un docteur est grave lorsqu'il jouit de quelque considération auprès des jésuites ; que les docteurs de cette espèce sont nombreux; qu'ils ont donné dans leurs livres une foule de recettes souveraines pour tourner le péché, et qu'il faudrait être ou bien maladroit ou bien obstiné dans le mal pour ne pas se tirer d'affaire avec eux. Après cette ouverture qui le dispose à recevoir la nouvelle doctrine, Pascal est initié à l'art de diriger son intention, merveilleuse méthode qui épure par un simple détour de la volonté les actions les plus coupables en apparence. Son éducation ne s'arrête pas là; il apprend encore le procédé des restrictions mentales, qui supprime, d'un seul coup, tous les parjures en annulant tous les serments.

Ces trois grands principes de la probabilité, de la direction d'intention et des restrictions mentales, font véritablement une révolution en morale; Pascal est obligé de l'avouer, et la curiosité le pousse à connaître quelques applications de cette ingénieuse méthode; c'est alors qu'il fait des découvertes de plus en plus surprenantes; par exemple, qu'un valet peut compléter ses gages par le larcin; qu'un juge n'a pas le droit de vendre la justice, parce qu'il la doit, mais qu'il peut vendre l'iniquité, parce qu'il ne la doit pas; que l'échange des biens spirituels, à titre onéreux, cesse d'être simoniaque si l'argent est donné comme motif et non comme

prix de la cession; que l'usure disparaît dans les combinaisons du contrat Mohatra[1]; qu'il est défendu d'accepter un duel, mais qu'il est licite d'aller se promener dans un champ à une certaine heure, d'y rencontrer son adversaire et de le tuer s'il vous attaque; enfin, que l'amour de Dieu est un sentiment superflu dans le cœur de l'homme. Cette étrange dispense met à bout la docilité et la patience du disciple, l'indignation qu'il avait contenue sous la forme de l'ironie éclate brusquement. La raillerie fait place à l'invective, et le précurseur de Molière devient le rival de Démosthène et de Bossuet. M. Villemain a marqué cette transformation avec un talent digne de l'écrivain qu'il célèbre. Il faut citer : « Cette grande éloquence est le ton naturel des dernières *Provinciales*. Tout y est amer, véhément, passionné. Ces mêmes questions sur lesquelles Pascal s'était joué d'abord, et qu'il avait comme épuisées par la plaisanterie, il les reprend, il les renouvelle par le sérieux et la colère, au point de faire bien regretter à ses ennemis ce style railleur dont ils s'étaient plaints. Maintenant il ulcère, il déchire les premières blessures de l'amour-propre humilié. Ces odieuses doctrines sur l'homicide, qu'il avait presque ménagées en ne les couvrant que de mépris, il les attaque corps à corps, avec toute la puissance d'une dialectique inexorable, comme un crime contre l'État, la nature et la piété. Sa véhémence semble s'accroître en poursuivant un autre délit trop commun dans tous les temps de division et de partis, la calomnie, cet assassinat moral, dont ses adversaires avaient fait et un fréquent usage et une naïve apologie, deux choses qui se corrigent l'une l'autre, mais ne se rachètent pas. » L'éloge est grand, mais il est mérité : en effet, les lettres sur l'homicide et

[1] Le Mohatra consiste à acheter à un prix élevé, mais à crédit, des marchandises qu'on revend à l'instant même, argent comptant et à bas prix, au vendeur, de sorte que l'acquéreur primitif se trouve débiteur d'une somme beaucoup plus forte que celle qu'il a reçue. Or, comme l'emprunt est déguisé sous forme d'achat et de vente, l'usure se trouve masquée, et cela suffit selon la morale d'Escobar.

la calomnie marqueraient la dernière limite de l'éloquence humaine, si Pascal n'avait pas écrit ses *Pensées*.

Pascal est impitoyable contre les jésuites, et d'autant plus ardent que sa haine s'alimentait de son amour pour la religion; c'est comme chrétien qu'il les accuse, c'est au nom de la morale évangélique et du dogme catholique qu'il les poursuit, car il laisse de côté tous les griefs que leur opposait déjà le pouvoir civil, menacé dans son indépendance par leur ambition, et dans sa sécurité par leurs doctrines. Les jésuites, étourdis de ce coup et tout étonnés de se voir ridicules et odieux, mirent peu d'esprit dans leurs récriminations, quoiqu'ils en eussent beaucoup, et peu d'adresse dans leurs arguments, malgré la souplesse habituelle de leur dialectique. Ils accusèrent Pascal d'avoir falsifié les textes, mais, après une enquête scrupuleuse, les curés de Rouen et de Paris déclarèrent que tous les passages allégués se voyaient textuellement écrits dans les casuistes. On n'avait pas eu cet avantage contre Jansénius, où les cinq propositions ne se trouvaient point, quoiqu'elles y fussent au dire des molinistes; de sorte que ceux-ci étaient amenés en même temps à prétendre que ce qu'on lisait dans Escobar n'y était point, et que ce qu'on ne lisait pas dans Jansénius y était réellement. Toutefois ils affirmèrent résolûment que rien n'était plus vrai, et ils paraissaient si bien convaincus, qu'ils purent non-seulement tenir tête à l'orage, mais raffermir leur crédit ébranlé, et tourner contre leurs adversaires une partie considérable du clergé, avec la royauté elle-même, qui persécuta, pour leur complaire, dans de sincères et fervents apôtres du christianisme, les plus habiles instituteurs de la jeunesse.

On me permettra de placer ici une courte digression. Il y a deux littératures distinctes : l'une exprime les modes, les caprices mobiles de la société à une certaine époque; l'autre les sentiments durables, les éternels intérêts, les immuables instincts de l'humanité. Le trésor littéraire des nations ne se grossit que des ouvrages où sont burinés ses passions générales et ses grands intérêts; la religion, le patriotisme,

la morale, la liberté, tel est le fond commun, l'étoffe des œuvres qui subsistent, que les générations se transmettent et qui deviennent le glorieux patrimoine du genre humain. Celles qui expriment la fantaisie, les caprices, les petites passions, les petits intérêts, forment ce qu'on pourrait appeler la littérature de consommation : l'époque qui les produit les dévore et les ensevelit; c'est une pâture quotidienne, ce n'est pas cette nourriture universelle, ce pain mystérieux qui se multiplie, et qui ne manque jamais quel que soit le nombre de ceux qui se le partagent. Comment donc se fait-il que les *Provinciales*, amenées par un débat d'un intérêt transitoire, survivent aux querelles qui les ont fait naître? La réponse est facile : si cet écrit est immortel, ce n'est pas parce qu'il traite de la grâce, ni des cinq propositions, ni du jansénisme, c'est parce que le génie de Pascal a fait de la cause de Port-Royal celle du bon sens, de la raison et de l'humanité; c'est que sa thèse, de particulière qu'elle paraissait, est devenue une thèse de morale universelle; c'est que par l'élévation de sa pensée, il a passé du particulier au général; c'est que l'adversaire des jésuites est devenu l'apôtre du bon sens contre les subtiles arguties de la corruption du cœur et de l'esprit; c'est qu'il a paru le vengeur de la religion menacée dans sa pureté, dans sa grandeur, dans son inflexible sévérité; c'est qu'il a revendiqué l'inviolabilité de la vie et de la parole humaine; c'est que ses plaisanteries sont venues en aide au bon sens; c'est que son éloquence a tonné contre l'homicide, le parjure et la calomnie; or, le respect de la vie des hommes, la sainteté du serment, l'inexorable autorité du vrai, ne sont-ce pas les plus puissants intérêts de l'homme sur la terre? Voilà pourquoi les *Provinciales* seront lues dans tous les temps, pendant que la curiosité intrépide consulte seule encore les monuments où la même polémique est limitée aux intérêts spéciaux de deux sectes rivales, comme dans les *Imaginaires* et les *Visionnaires;* les unes, solide apologie, si l'on veut, du jansénisme, les autres, satire assez piquante du sieur Desmarets de Saint-Sorlin. Mais

qu'importe à l'humanité que le jansénisme fournisse ou non de spécieuses raisons pour échapper au reproche d'hérésie, et que l'adversaire de Nicole soit ou ne soit pas un visionnaire? Ce sont là des intérêts de coterie et de personnes auxquels la postérité est et doit être parfaitement indifférente.

Il est temps d'arriver au dernier monument du génie de Pascal, à ces ruines impérissables qui inspirent tant de regrets et d'admiration. L'ouvrage que méditait Pascal était destiné à affermir les bases de la religion et à frapper d'impuissance les attaques prévues de l'incrédulité. Descartes, en émancipant la raison humaine, en soumettant à son tribunal toutes les croyances, voulait sincèrement donner un auxiliaire à la foi, une sanction nouvelle à la religion; mais il ne savait pas où tendait la révolution dont il avait donné le signal. Pascal vit plus loin et plus juste; il comprit que le secours apporté par la philosophie à la religion amènerait sa ruine, que cet auxiliaire indépendant se changerait en maître et en adversaire. Il songea à prévenir le danger qu'il pressentait; car si la raison appliquée à l'interprétation des Écritures avait produit l'hérésie, elle devait, tôt ou tard, engendrer l'incrédulité en discutant l'autorité même des livres saints; il entreprit donc de consolider dans le présent et de sauver dans l'avenir l'édifice religieux.

Toute sa prévoyance porta sur deux points: la chute de l'homme et sa rédemption; il fit sortir la preuve du premier mystère des étranges contradictions du cœur de l'homme, de la misère de sa condition et de ses désirs illimités de bonheur; il demanda sa démonstration à la psychologie. Après avoir sondé les abîmes du cœur humain et montré toutes les contrariétés qui s'y rencontrent, il s'écrie dans son admirable langage: « Quelle chimère est-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel chaos, quel sujet de contradiction! Juge de toutes choses, imbécile ver de terre, dépositaire du vrai, amas d'incertitudes[1], gloire et rebut de l'univers; s'il

[1] On lit dans le manuscrit de Pascal: « *Cloaque d'incertitude et d'erreur.* »

se vante, je l'abaisse; s'il s'abaisse, je le vante, et le contredis toujours jusqu'à ce qu'il comprenne qu'il est un monstre incompréhensible[1]. » C'est là que Pascal attend l'incrédule, car la chimère prend figure, le chaos s'éclaire, la contradiction s'explique si l'homme est déchu, si le péché a dénaturé l'œuvre du Créateur. Sur le second point, il interroge l'histoire et les étranges destinées du peuple juif, témoin irrécusable, parce que le témoignage qu'il porte le condamne, et que les prophéties qu'il atteste sont accomplies et s'accomplissent encore contre lui. Pascal concentre son argumentation sur ces deux points, et il lui suffit de les établir pour triompher. Il n'explique pas ce que le double mystère de la chute et de la rédemption de l'homme a d'incompréhensible; il se contente de montrer qu'il est attesté par la condition de l'âme humaine et par l'histoire. Pour amener la raison à s'humilier devant ces principes qu'elle ne pénètre pas, il lui expose l'idée de l'infini qui la confond et qu'elle ne peut secouer: car l'infini est en même temps pour l'intelligence humaine une croyance invincible et un impénétrable mystère. Avec l'autorité de cet exemple, il importe peu que la chute et la rédemption soient incompréhensibles, il suffit qu'elles soient attestées; or, l'une est proclamée par l'état de l'âme humaine, et l'autre par l'histoire. Si Dieu

[1] Avant Pascal, Montaigne avait montré, dans un esprit différent, la faiblesse de la raison et les contradictions de la nature de l'homme. Je le cite pour qu'on puisse comparer la manière de deux grands écrivains : « Le moyen que je prends pour combattre cette frénésie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et la dénéantise de l'homme; leur arracher des poings les chétives armes de leur raison, leur faire baisser la tête et mordre la terre sous l'autorité et révérence de la majesté divine. » — « Sauf toi, ô homme ! chaque chose s'étudie la première, et a, selon son besoin, des limites à ses travaux et à ses désirs. Il n'en est pas une si vide et si nécessiteuse que toi qui embrasses l'univers : tu es le scrutateur sans connaissance, le magistrat sans juridiction, et, après tout, le badin de la farce. »

a parlé, la raison commande à la raison de se soumettre. Toutefois, Pascal ne s'arrête pas là; il examine la doctrine dont l'histoire atteste l'origine et les préceptes qu'elle contient. Sa parfaite convenance avec la nature de l'homme, les remèdes qu'elle oppose à ses vices, la satisfaction qu'elle donne aux instincts du cœur et aux besoins de l'intelligence, viennent surabondamment compléter la démonstration.

Cet ensemble existait dans la tête de Pascal, toutes ses idées étaient enchaînées; elles s'étaient développées avec harmonie, et l'œuvre allait se produire dans toute sa force et dans tout son éclat, lorsque la mort vint le frapper. Quelques amis privilégiés avaient seuls recueilli de sa bouche, dans un entretien mémorable, où Pascal, pendant plusieurs heures, avait développé ses idées dans leur ordre naturel, le secret de son génie [1]. Après sa mort, on trouva bien des traces de ce puissant travail, quelques parties achevées, des ébauches où la main de l'ouvrier a laissé sa forte empreinte, et d'autres, hélas! qui annoncent visiblement la fatigue et les approches de la mort [2]. Toutefois ces ruines produisent en

[1] La parole improvisée de Pascal avait tant de puissance qu'elle laissait dans la mémoire des traces ineffaçables. Le morceau sur Épictète et Montaigne a été écrit par Fontaine sur les souvenirs éloignés, mais toujours présents, d'une conversation entre Pascal et M. de Saci. Les *Conseils à un grand* donnés de vive voix, non pas au duc de Roannez, comme on le croit généralement, mais au jeune duc de Chevreuse, comme l'a fort bien établi M. Havet, furent rédigés, après un intervalle de huit années, par Nicole, qui les inséra parmi ses *Essais de morale*.

[2] Les *Pensées* furent publiées pour la première fois en 1670, huit années après la mort de Pascal, par les soins d'Arnauld, de Nicole et du duc de Roannez. Les éditeurs sacrifièrent, au désir de ne pas troubler *la paix de l'Église*, c'est-à-dire la trêve entre les jansénistes et les molinistes, qui dura en effet de 1669 à 1679, et à leurs propres scrupules, d'abord les pensées manifestement dirigées contre les jésuites, et de plus quelques fragments qui pouvaient être ou mal compris ou même inintelligibles. Ils eurent le tort de toucher au style de Pascal, pensant l'améliorer, et à ses idées, avec la louable

partie l'effet de l'œuvre entière, et quoique rien ne puisse compenser l'inachèvement de l'édifice projeté, il faut répéter après M. Villemain, dans son essai sur Pascal, où la critique littéraire devient de la philosophie profonde et de la haute éloquence : « Cet esprit puissant et inflexible embrasse d'une conviction profonde, comme une sauvegarde, les dogmes du christianisme, et leur donne, par sa soumission, le plus grand peut-être des témoignages humains. Mais si la conviction est entière, la démonstration est imparfaite ; les preuves ne sont pas réunies, le raisonnement n'est pas achevé ; il reste quelques indices de la lutte qu'avait subie Pascal et quelques marques extraordinaires de sa force plutôt qu'un monument complet de sa victoire. Quoi qu'il en soit,

intention de les compléter. Ce premier recueil s'accrut successivement dans les éditions qui suivirent, et en 1779 l'abbé Bossut y fit de nouvelles additions et disposa l'ensemble de ces matériaux dans un ordre qui a été suivi dans toutes ces réimpressions faites postérieurement jusqu'à nos jours. En 1835, M. Frantin aîné commença à innover en rétablissant, il le pensait du moins, le plan de l'auteur. Le défaut commun de toutes ces publications est d'avoir consacré les altérations pratiquées sur le texte primitif par les amis de Pascal. De ce côté nous étions tous en pleine sécurité, lorsque M. Cousin, jetant un cri d'alarme, signala dans un rapport célèbre, fait à l'Académie française, les nombreuses infidélités des premiers éditeurs. Le manuscrit autographe reposait à la bibliothèque de la rue de Richelieu, comme pièce de conviction, et le doute n'était pas possible. La crise qu'a provoquée l'éloquente protestation de M. Cousin n'est pas encore terminée. Commencée par le rapport de l'illustre écrivain, rapport qui est devenu un ouvrage considérable et du plus vif intérêt, plusieurs fois réimprimé, s'est continuée par la publication intégrale du manuscrit disposé dans un ordre nouveau par les soins intelligents et le zèle infatigable de M. Prosper Faugère, elle n'est pas tout à fait close par l'édition nouvelle où M. Havet, revenant au plan de l'abbé Bossut, a fait preuve d'un rare talent comme écrivain, d'une grande pénétration comme philosophe et comme penseur, et d'une scrupuleuse exactitude comme éditeur. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'ancien Pascal des *Pensées* est en désarroi.

ces débris sont là pour étonner le pyrrhonisme frivole, pour le mettre en doute de lui-même, et faire méditer longtemps les savants et les sages. »

Les philosophes, voulant atténuer l'autorité de la foi de Pascal, si gênante pour les incrédules, nous l'ont montré sceptique au fond, et se réfugiant dans la superstition pour échapper au doute. Il est vrai que Pascal fut un scrupuleux observateur des pratiques religieuses, mais il faut voir dans quel esprit : « C'est être superstitieux, dit-il, que de mettre son espérance dans les formalités et dans les cérémonies, mais c'est être superbe que de ne pas vouloir s'y soumettre. » Sa dévotion n'est donc qu'un témoignage d'humilité. Il est vrai encore qu'il a décrit avec une incroyable énergie les misères de l'homme ignorant de sa destinée, et la folie de l'indifférence en un sujet si sérieux. Est-ce à dire que le flambeau de la foi ait jamais cessé de luire dans son âme et qu'il ait jamais été indifférent sur la destinée de l'homme? Non, sans doute : mais sa puissante imagination a conçu les douleurs d'une ignorance invincible et la stupidité d'un engourdissement volontaire, et sa raison se sert de ces puissantes images pour donner aux aveugles le désir de voir la lumière et pour troubler les indifférents dans leur honteuse sécurité.

Si d'un côté les philosophes n'ont vu dans la foi de Pascal que le désespoir de la raison, les théologiens d'une certaine école ont prétendu qu'il avait absolument et dogmatiquement renoncé la raison pour tout donner à la foi. Avouons que quelques-unes de ses pensées donnent ouverture à ce soupçon. Mais n'est-il pas plus naturel de supposer que ces maximes ne devaient entrer dans son œuvre que pour y être réfutées? Comment affirmer, lorsque l'évidence n'y est pas, que l'opiniâtre adversaire de Montaigne soit devenu, même provisoirement, le complice de son doute universel? Laissons la responsabilité de ce périlleux système à Huet et à l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence.* Ce n'est pas un jeu sûr, il s'en faut de tout, que d'asseoir la foi sur l'impuissance radicale de la raison. Car, si l'homme ne peut rien par la lumière naturelle, vous n'avez

aucune prise sur lui s'il est incrédule; et s'il est persuadé d'une fausse religion vos arguments ne sauraient que l'y affermir, puisque, n'ayant de force que pour la foi, ils servent également toutes les croyances. Enlevons hardiment cet auxiliaire à une doctrine qui outrage Dieu et qui amoindrit l'humanité. Pascal ne sacrifie rien de l'homme; il connaît sa grandeur aussi bien que sa misère, il laisse au roi dépossédé les débris de sa royauté, il se contente de limiter la raison et la foi pour les mettre d'accord. Laissons-le s'expliquer lui-même : « La raison, dit saint Augustin, ne se soumettrait jamais si elle ne jugeait qu'il y a des occasions où elle doit se soumettre. Il est donc juste qu'elle se soumette quand elle juge qu'elle doit se soumettre; et qu'elle ne se soumette pas quand elle juge avec fondement qu'elle ne doit pas le faire. Il n'y a rien de si conforme à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui sont de foi; et rien de si contraire à la raison que le désaveu de la raison dans les choses qui ne sont pas de foi. Ce sont deux excès également dangereux d'exclure la raison, de n'admettre que la raison. »

Les persécuteurs intolérants, les tourmenteurs de conscience, qui appellent la force en aide à la prédication, n'ont pas à compter sur Pascal plus que les détracteurs de la raison. Ce n'était pas un fanatique celui qui écrivait ces lignes admirables : « La conduite de Dieu, qui dispose de toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par les raisons, et dans le cœur par la grâce; mais de vouloir la mettre dans le cœur et dans l'esprit par la force et par les menaces, ce n'est pas y mettre la religion, mais la terreur. — Commencez par plaindre les incrédules, ils sont assez malheureux. Il ne faudrait les injurier qu'au cas que cela servît, mais cela leur nuit. »

Les dernières années de la vie de Pascal furent, on le sait, remplies par la souffrance et par les méditations religieuses. Il supporta avec une constance héroïque les épreuves de la douleur; il les recevait avec foi et reconnaissance, comme une expiation; il en remerciait sincèrement la Providence qui,

par là, le détachait du monde et l'éloignait de ses périls. Sa seule pensée était d'épurer son âme, et de travailler, selon ses ressources, au soulagement des misères de l'humanité. Pendant sa dernière maladie, il voulut qu'on soignât auprès de lui un pauvre malade, et que leurs gardiens communs donnassent la préférence à son compagnon. Touchante commisération, admirable charité, qui montre que la croyance de Pascal dominait le cœur aussi bien que l'intelligence, et que cet homme prodigieux qui s'élevait par le génie au-dessus des plus grands, s'associait par la sympathie aux plus humbles et aux plus misérables!

Pascal, né à Clermont le 19 juin 1623, mourut à Paris le 19 août 1662, n'ayant passé que trente-neuf ans et deux mois sur cette terre où il laisse un nom impérissable. Il persévéra jusqu'à la fin dans les sentiments qui l'avaient porté à prendre la défense de Port-Royal, et lorsqu'on lui demanda s'il se repentait d'avoir fait les *Provinciales*, il répondit sans hésitation : « Bien loin de m'en repentir, si j'avais à les faire présentement je les ferais encore plus fortes. »

1836.

P. CORNEILLE.

Au point où nous sommes placés dans la perspective historique, nous ne voyons pas Corneille tout entier, nous n'apercevons plus ses obscurs commencements, sa croissance laborieuse, cachés pour nous derrière l'éclat de sa gloire, ni les derniers efforts de son mourant génie qui brille encore par intervalle jusqu'à ce qu'il s'éteigne dans le tombeau après une chute profonde. Nous ne voyons pas davantage le bourgeois normand chargé d'une nombreuse famille et descendant à la prière pour la soutenir ; luttant contre de vulgaires ennemis, tourmenté par la critique envieuse et la basse jalousie de rivaux éclipsés ; Corneille n'est pour nous que le grand poëte du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna*, de *Nicomède*, l'envié de Richelieu, qui s'indigne qu'un succès de théâtre fasse pâlir sa gloire d'auteur et sa renommée de grand politique ; en un mot, l'homme de génie a effacé tout ce qui précède et tout ce qui suit la gloire de sa maturité : le jeune homme et le vieillard, le bourgeois et le courtisan, tout a disparu pour la postérité ; l'imagination populaire a traité Corneille comme il a traité ses héros, elle n'a conservé qu'un point de sa vie et de son génie et elle en a fait l'objet de son culte et de son admiration. Corneille est pour nous un idéal, comme Horace, comme Polyeucte, comme Rodrigue. Il serait bon de rendre à cette figure idéalisée toute sa réalité ; de la replacer dans son temps, dans sa famille, entre ses envieux et ses partisans, et de suivre le progrès, l'essor et la décadence de cette puis-

sante intelligence. La gloire de Corneille n'y perdra rien.

Pierre Corneille naquit à Rouen le 6 juin 1606. Son père était avocat du roi à la table de marbre de Normandie. La condition de ses parents et le génie particulier de sa province ne sont pas des circonstances indifférentes. Le milieu dans lequel se fait l'éducation morale des hommes étouffe ou développe les qualités naturelles, et pour dire vrai, les habitudes de l'enfance s'unissent si étroitement à la nature qu'elles s'y confondent. Je ne veux pas renouveler les préjugés de la naissance, je ne prétends pas qu'on soit noble ou vil pour être né en haut ou en bas, mais je dis qu'il importe de naître en bon lieu, et que l'âme, en se développant, ne s'ennoblit que sous l'influence des bons exemples domestiques; que les principes se respirent plutôt qu'ils ne s'apprennent et que notre vie tout entière en dépend; les souvenirs de la famille sont les gardiens de la moralité. Rattachons donc sans hésiter cette droiture d'intention aux saints exemples des parents, comme nous pourrons rapporter à l'esprit de nationalité qui faisait de la Normandie une province indépendante au milieu de la France, ces sentiments de patriotisme exclusif que Corneille a si profondément sentis et si bien exprimés. Pour Corneille, la maison paternelle a été le foyer de l'honneur et la Normandie le foyer du patriotisme. De ces deux points partit la double étincelle qui anima son génie. L'homme du devoir était dans le fils du bourgeois; le Romain dans l'enfant de la Normandie.

Corneille fit ses études au collége des Jésuites à Rouen, mais de ces fortes études classiques qui ne s'effacent jamais; même il fit des vers latins et les fit excellents. Cette rude gymnastique de la pensée et du style fortifie l'une et assouplit l'autre; elle est nécessaire au développement du talent. Au sortir du collége, on voulut faire de Corneille un avocat; il n'y était pas né. Il avait trop de scrupules et de hautes pensées pour se livrer avec ardeur à ce métier. Un avocat doit avoir, non pas l'esprit faux, mais indifférent à la vérité; c'est l'homme du pour et du contre, du *sic et non*. Je ne dis pas

non plus que l'avocat doive manquer de goût, mais il ne faut pas que son goût soit trop sévère, il ne faut pas qu'il soit arrêté par l'image du beau et du grand qui tourmente les esprits supérieurs tout en les dirigeant. Il doit parler, et beaucoup, et sur-le-champ. Or, on ne peut le faire qu'en délayant la pensée qu'on accueille avec indulgence et qu'on débite avec une assurance intrépide. Outre les obstacles physiques, tels que son maintien de fermier, l'embarras de sa langue, Corneille avait contre lui la supériorité même de son génie; il devait être médiocre dans ce genre, parce qu'il était éminent par la pensée. Comment eût-il pu se passionner pour des questions de mur mitoyen? Ces natures vigoureuses ont besoin, pour être émues, d'intérêts graves et de hautes pensées; elles sont comme ce dogue d'un roi d'Épire, qui laissait passer le menu gibier, mais se dressait pour combattre à l'approche du lion. Corneille ne paraîtra donc au barreau que pour y constater son dédain ou son impuissance; il est né poëte, il sera poëte en dépit de ses parents, mais non en dépit de Minerve. Il est inutile de dire que les réflexions qui précèdent ne sauraient atteindre, en masse, le barreau moderne qui est devenu, grâce aux grands intérêts qui s'y débattent, l'arène où préludent tant d'esprits distingués et comme la pépinière de nos orateurs politiques.

Fontenelle, neveu et biographe de Corneille, attribue l'éveil de son génie à une piquante aventure dont on a contesté la réalité[1]. Suivant lui, Corneille, présenté à la maîtresse d'un de ses amis par cet ami même, devint le rival heureux de son introducteur, et, ravi de cette heureuse fortune, il en fit le sujet d'une comédie. En songeant à la gaucherie et à la réserve de Corneille, je serais tenté de croire que la tradition de famille rapportée par Fontenelle aura interverti les rôles. La vérité est que l'amour éveilla la verve de Corneille, nous

[1] Il faut bien que cette tradition ait quelque fondement, puisqu'on montre encore, à Rouen, la maison habitée par l'héroïne de cette aventure, qui s'appelait mademoiselle Milet, dont *Mélite* est l'anagramme.

avons sur ce point son propre témoignage [1]. La passion qu'il éprouva fut partagée quelque temps, mais il est certain que la dame de ses pensées devint la femme d'un autre sous le nom de madame Dupont. Le cours de cette affection fut rompu, mais le souvenir en resta profondément gravé dans le cœur de notre poëte, puisqu'il écrivait longtemps après :

Après beaucoup de vœux et de soumissions,
Un malheur rompt le cours de nos affections :
Mais toute mon amour en elle consommée,
Je ne vois rien d'aimable après l'avoir aimée;
Aussi n'aimai-je plus, et nul objet vainqueur
N'a possédé depuis ma veine ni mon cœur.

Cette passion tourna le génie de Corneille vers la poésie; et la poésie le conduisit sur le théâtre; en outre, ce souvenir garda sa jeunesse et le protégea contre des écarts que les mœurs du siècle auraient autorisés.

Je n'ai besoin que de ce chaste amour pour justifier Corneille d'une imputation grave, d'une licence de jeunesse qu'il aurait, dit-on, expiée depuis par sa traduction de l'*Imitation*. Je veux parler d'un conte ordurier dont la honte doit revenir à son véritable auteur, l'avocat Cantenac. Non, Corneille n'a pas souillé sa plume, non, il n'a pas suivi, même un instant, la voie qu'avaient frayée les auteurs du *Cabinet* et du *Parnasse satyrique;* non, celui qui purgea le théâtre de la licence effrénée qui le déshonorait avant lui, n'a pas débuté par une insulte à la pudeur, et si plus tard il a traduit l'œuvre de Gerson, c'est que, dégoûté un moment du théâtre par la chute de *Pertharite,* il trouvait à guérir les blessures de son amour-propre dans le livre sublime qui nous apprend l'abnégation.

La longue carrière de Corneille peut se diviser en quatre époques distinctes. La première, pendant laquelle son génie se déve-

[1] J'ai brûlé fort longtemps d'une amour assez grande,
Et que jusqu'au tombeau je dois bien estimer,
Puisque ce fut par là que j'appris à rimer.

loppe et cherche en tâtonnant à se frayer sa voie. La seconde, qui n'est guère marquée que par des chefs-d'œuvre, nous le montre dans toute la force de son génie et avec la conscience de sa supériorité. Pendant la troisième, éloigné du théâtre par le souvenir d'un revers douloureux, il donne un aliment à sa verve par des traductions plus ou moins heureuses, et, jetant un regard en arrière, il se fait le juge de ses propres œuvres, il essaye même, en expliquant la poétique d'Aristote, de montrer que son génie est en règle avec la critique, et qu'on ne saurait invoquer contre lui l'autorité du législateur de la tragédie antique. Enfin, ramené par les avances du surintendant et les encouragements du roi sur le théâtre de ses premiers succès, nous voyons le déclin et la chute de son talent.

Lorsque Corneille entreprit d'écrire pour le théatre, il en ignorait les règles, et ce fut dans un voyage qu'il fit à Paris pour y jouir du succès de sa première comédie qu'il apprit qu'il fallait se soumettre à la terrible loi des unités, unité d'action, unité de temps, unité de lieu. Au reste, dans ce premier ouvrage, essai ingénu d'un talent qui cherchait sa voie, le bon sens l'avait préservé de l'horrible déréglement qui usait et abusait du temps et de l'espace pour multiplier les événements invraisemblables et les péripéties romanesques dans lesquels se jouaient des personnages ou platement réels ou ridiculement imaginés. *Mélite* (1629) est le tableau d'une aventure dont les incidents peuvent être exposés en peu de mots. Éraste, amant depuis longtemps en instance, sans avoir été ni accepté ni éconduit, appelle à son aide Tircis, son ami, quelque peu rimeur, qui se charge de faire un sonnet destiné à attendrir le cœur de Mélite. Le confident secrétaire prend feu pour son propre compte et supplante facilement celui qu'il devait servir. Celui-ci imagine alors, pour se venger, d'introduire, comme prétendant nouveau, un certain Philandre, qui se croit aimé sur la foi d'une lettre supposée. Cette trahison apparente pousse au désespoir Mélite et Tircis. Éraste, épouvanté du succès de sa fourberie, entre en pleine

démence, au point de voir distinctement Caron et sa barque, et les Euménides; heureusement pendant son délire il dévoile, devant celui-là même qu'il a trompé, la trame qu'il avait ourdie; heureusement encore ni Mélite ni Tircis ne sont morts; tout s'éclaircit : Mélite donne sa main à Tircis; Éraste, revenu de sa courte fureur, obtient, en échange de sa première maîtresse, la sœur de Tircis, et le crédule Philandre prendra, si bon lui semble, une vieille nourrice, mêlée à cette intrigue, et que personne ne sera tenté de lui disputer.

Corneille s'est toujours applaudi d'avoir dénoué sa pièce à l'aide du délire d'Éraste. Cet artifice ne manque pas d'adresse; mais ce n'est pas le seul mérite de cette comédie, où se rencontrent déjà des scènes bien conduites et quelques vers heureux[1]. Toutefois ce n'est pas une comédie, puisqu'il y manque l'observation des mœurs et la peinture des caractères; les personnages n'y ont aucune physionomie, le seul élément dramatique est dans l'intrigue dont le débrouillement excite une certaine curiosité. Les traits d'esprit ou de sentiment jetés comme ornements sur ce canevas sont dans le goût fade et subtil des Italiens ou hyperbolique des Espagnols. Mais c'est par là qu'on se faisait applaudir. Ainsi je ne doute pas que les spectateurs ne fussent charmés de ces vers d'Éraste sur sa maîtresse :

Le jour qu'elle naquit, Vénus, quoique immortelle,
Pensa mourir de honte en la voyant si belle;
Les Grâces à l'envi descendirent des cieux
Pour se donner l'honneur d'accompagner ses yeux;
Et l'amour qui ne put entrer dans son courage,
Voulut obstinément loger sur son visage.

[1] En voici quelques-uns :

La beauté, les attraits, l'esprit, la bonne mine,
Échauffent bien le cœur, mais non pas la cuisine.
. . . .
L'argent dans le ménage a certaine splendeur
Qui donne un teint d'éclat à la même laideur.

Une fausse louange est un blâme secret.

On goûtait fort, sans doute aussi, ce dialogue entre deux amants :

« Regarde dans mes yeux et reconnais qu'en moi
On peut voir quelque chose aussi parfait que toi.
— C'est sans difficulté m'y voyant exprimée.
— Quitte ce vain orgueil dont ta vue est charmée.
Tu n'y vois que mon cœur, qui n'a plus un seul trait
Que ceux qu'il a reçus de ton charmant portrait,
Et qui tout aussitôt que tu t'es fait paraître
Afin de te mieux voir, s'est mis à la fenêtre.
— Le trait n'est pas mauvais. »

Non, mais il est détestable. Ce *cœur* qui *s'est mis à la fenêtre* est le comble du ridicule ; cependant les contemporains de Corneille étaient *charmés de ce petit morceau*, et il les servait à leur appétit.

Mélite eut un grand succès. Cependant les critiques ayant blâmé la simplicité de l'intrigue et la familiarité du style, Corneille voulut prouver qu'une fable complexe ne l'embarrassait pas et qu'il dépendait de lui de prendre un ton plus élevé. Dans cette pensée il composa *Clitandre* (1632), où pour donner la mesure de sa faculté d'invention, il mit à une véritable torture l'intelligence de ses auditeurs. Il avoue qu'une simple représentation ne suffit pas pour faire comprendre l'enchaînement des faits, tant la contexture de la pièce est embrouillée, et d'un autre côté nous ne concevons plus qu'on se soit soumis plus d'une fois à cette rude épreuve. Corneille a prétendu plus tard qu'il avait eu le dessein de faire réussir une pièce détestable. Nous croyons qu'en cela il se vantait et se calomniait. Tout Normand qu'il fût, Corneille n'était pas homme à tendre un piége au public, ni à se mettre le premier au supplice qu'il aurait préparé pour ses admirateurs, et il n'aurait pas poussé l'irrévérence jusqu'à impliquer dans cette fastidieuse mystification le duc de Longueville, par une dédicace. S'aventure qui voudra dans ce labyrinthe pour lequel je n'ai point de fil d'Ariane ; que d'autres en comptent les détours, sans oublier les cavernes, les tra-

vestissements, les coups d'épée noblement ou traîtreusement portés; qu'ils y suivent les faits et gestes d'un roi Alcandre peu connu dans l'histoire, de son favori Rosidor et de son fils Floridan, de l'infortuné Clitandre; qu'ils écoutent les soupirs de Caliste, les imprécations de Dorise; qu'ils assistent au crime de Pymante et à son châtiment, et je leur promets un lourd cauchemar. Nous trouvons dans cet *imbroglio* de terribles vers. C'est là qu'un amant se plaignant de ne pas être blessé mortellement s'écrie :

Blessures, hâtez-vous d'élargir vos canaux,
Par où mon sang emporte et ma vie et mes maux !
Ah ! pour l'être trop peu, blessures trop cruelles,
De peur de m'obliger vous n'êtes pas mortelles.

Et qu'un autre à qui une maîtresse irritée vient de crever un œil, apostrophe ainsi le sang qui coule de sa plaie :

Coule, coule mon sang, en de si grands malheurs
Tu dois avec raison me tenir lieu de pleurs.
. . . .
Miraculeux effet ! Pour traître que je sois,
Mon sang l'est encor plus et sert tout à la fois
De pleur à ma douleur, d'indices à ma prise,
De peine à mon forfait, de vengeance à Dorise.

C'est le traître Pymante qui joue ainsi avec l'antithèse, par où l'on peut voir que pour être devenu borgne, il n'en est pas moins pétri d'esprit. Disons cependant qu'à côté de ces prétentieuses niaiseries se rencontrent çà et là quelques traits de force qui annoncent le poëte. Je n'en apporte pour preuve qu'un seul passage. Dorise qui n'a pas réussi à tuer sa rivale, se plaint en ces termes :

Encor si son trépas, secondant mon désir,
Mêlait à mes douleurs l'ombre d'un faux plaisir !
Mais tels sont les excès du malheur qui m'opprime,
Qu'il ne m'est pas permis de jouir de mon crime ;

Dans l'état pitoyable où le sort me réduit,
J'en mérite la peine et n'en ai pas le fruit [1],
Et tout ce que j'ai fait contre mon ennemie
Sert à croître sa gloire avec mon infamie.

De *Clitandre* à *la Veuve* (1633) le passage est brusque et le contraste n'est pas moins tranché qu'entre *Mélite* et *Clitandre*. Corneille tenait à prouver la souplesse de son talent. Cette fois le progrès est sensible et le poëte fait un premier pas dans la route de la véritable comédie. Sans arriver encore à tracer un caractère, il touche à la vérité des mœurs dans la peinture de l'âme de Clarice, jeune veuve aimable et tendre, encourageant avec décence la passion discrète d'un amant qui ne se déclare pas, tandis qu'elle rejette avec courtoisie les empressements d'un prétendant plus favorisé de la fortune. Ce prétendant, dans son dépit, imagine de faire enlever et séquestrer sa maîtresse pour n'avoir plus de compétiteur; mais l'ami qui s'est chargé de ce coup de main reconnaît la perfidie, rend Clarice à son amant, et reçoit en échange de ce service la main de la sœur de celui qu'il a favorisé. Cette agréable comédie, dont le style est presque toujours naturel et quelquefois élégant, nous offre encore sinon le rôle, au moins le portrait d'un personnage comique; c'est un amoureux qui a appris dans les livres le langage de la galanterie; avec plus d'expérience, Corneille l'aurait mis en scène comme personnage épisodique : il se contente d'en parler. Voici dès la première scène des vers dans le vrai ton de la comédie qui doit reproduire la conversation des honnêtes gens :

Le joli passe-temps,
D'être auprès d'une dame et causer du beau temps,

[1] Racine n'aurait-il pas tiré de ce passage les admirables vers qu'il met dans la bouche de Phèdre :

Hélas! du crime affreux, dont la honte me suit,
Jamais mon triste cœur n'a recueilli le fruit!

Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
Que dans la comédie on dit d'assez bons vers,
Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie!
Change, pauvre abusé, change de batterie,
Conte ce qui te mène, et ne t'amuse pas
A perdre innocemment tes discours et tes pas.

Ces vers sont d'autant plus piquants qu'ils s'adressent à celui qui ne perd ni ses pas ni ses discours, et qu'ils sont dans la bouche de l'amant qui sera éconduit. Citons après ce spirituel passage un trait de sentiment :

Ma flamme est toute pure, et sans rien présumer
Je ne cherche en aimant que le seul bien d'aimer.

Il y a, chose rare dans les comédies de ce temps, quelques vers plaisants et de bon ton, et de plus, dans la scène troisième du second acte, une situation vraiment comique.

C'est à propos de *la Veuve* que Scudéri s'écria :

Le soleil est levé, disparaissez étoiles.

Et que Mairet écrivit ce joli madrigal :

Rare écrivain de notre France
Qui, le premier des beaux esprits,
As fait revivre en tes écrits
L'esprit de Plaute et de Térence :
Sans rien dérober des douceurs
De Mélite, ni de ses sœurs,
O Dieu, que ta Clarice est belle!
Et que de veuves à Paris
Souhaiteraient d'être comme elle
Pour ne pas manquer de maris!

Nous verrons bientôt que Scudéri et Mairet changeront de ton au moment précis où l'éloge, même enthousiaste, n'aurait rien eu d'hyperbolique.

Ces succès avaient attiré sur Corneille l'attention du puis-

sant ministre qui régnait sous le nom de Louis XIII. Richelieu fit entrer l'auteur de *Mélite* dans l'officine où se fabriquèrent, sous sa direction et avec l'aide de Lestoile, Bois-Robert, Colletet et Rotrou, ces pauvres pièces de *Mirame*, des *Thuileries*, la *Grande Pastorale*, et tant d'autres ébauches dramatiques dont le ministre fournissait le cadre, où il glissait parfois des vers de sa façon, et qu'achevaient à la tâche ses cinq collaborateurs rétribués. Ne médisons pas trop de cette manie d'un grand homme, c'est elle qui fonda le théâtre que devait enfin consacrer le génie de Corneille. Cet emploi dans l'atelier dramatique des cinq auteurs n'empêcha pas Corneille de travailler pour son propre compte. Deux nouvelles comédies, également heureuses, *la Galerie du Palais* et *la Suivante* succédèrent à *la Veuve* dans une même année (1634). La première, par le choix du lieu de la scène, indique que Corneille cherchait à se placer sur un terrain réel; la vérité des lieux est déjà quelque chose, en attendant celle des mœurs, et on peut dire qu'elle y conduit, car il serait trop choquant de placer des personnages purement imaginaires dans un lieu que le spectateur connaît et fréquente. La seconde annonce par son titre un personnage nouveau sur la scène française. Corneille, dans sa *Galerie du Palais*, avait substitué à l'éternelle nourrice de ses devanciers une simple suivante. Cette innovation avait été goûtée, et par reconnaissance le poëte fit de ce personnage subalterne qu'on avait applaudi, l'héroïne d'une nouvelle comédie. L'intrigue de *la Galerie du Palais* est fondée sur le caprice d'une maîtresse qui se met en tête de changer d'amant, et comme celui-ci se pique au jeu, tous deux allant chercher fortune ailleurs, nous avons deux couples dépareillés qui, après force querelles et méprises, finissent par se réunir. Dans *la Suivante*, l'antichambre veut supplanter le salon. Mais la soubrette échoue malgré sa grâce réelle aidée de ruse et de coquetterie. Dans ces pièces, Corneille côtoie la comédie sans y pénétrer, il noue et conduit l'intrigue avec dextérité, il évite le jargon dans le langage de ses acteurs, et on peut

dire que dans un genre essentiellement vicieux il pallie autant que possible des défauts sans remède.

La Place royale (1635) est la contre-partie de *la Galerie du Palais*. Cette fois c'est un amant capricieux que le bien-être pousse au changement et qui se brouille de gaieté de cœur avec une maîtresse, dont l'unique défaut est de n'en point avoir, et pour que le contraste soit complet, cette brouille sans motif ne se rajuste pas; elle conduit Angélique au cloître et maintient Alidor dans le célibat. Ainsi se montre dans ces inventions diverses l'industrie de Corneille qui s'étudie sans cesse à trouver de nouvelles combinaisons pour arriver à des effets différents. Malheureusement la matière ne vaut pas les soins de l'ouvrier, et on peut, sans trop de sévérité, appliquer à toutes ces pièces ce que dit un des personnages de *la Galerie du Palais* (act. I., sc. VII) :

> O pauvre comédie ! objet de tant de peines,
> Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
> On te tire souvent sur un original
> A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

Corneille comprit sans doute qu'il était engagé dans une impasse et il se détourna résolûment vers la tragédie. La *Sophonisbe* de Mairet fut le premier éclair à la lueur duquel il entrevit sa vocation. Les efforts d'un esprit industrieux et subtil lui avaient donné conscience de son habileté; il prit tout à coup le sentiment de sa force et de son élévation. *Médée* (1635) n'est pas une bonne tragédie, il s'en faut de beaucoup. L'atrocité du sujet dont l'art d'Euripide avait triomphé, n'était pas même déguisée dans le modèle que suivit Corneille; c'était Sénèque dont l'influence avait déjà servi et gâté Garnier. Ce poëte sentencieux et déclamateur, qui exagère tout, a cependant le mérite de buriner sa pensée par l'énergie du langage; il a des traits de force qui touchent au sublime. Racine a pu seul, grâce à la sûreté de son goût, affronter le dangereux commerce de cet écrivain; mais Corneille, qui ne s'était pas formé à l'école des Grecs, n'avait

rien qui pût le préserver de l'imitation de défauts saillants qui passaient alors pour des beautés. Corneille ne trouve pas dans ce premier essai le diapason de la langue tragique; le style de *Médée*, toujours diffus quand la pensée du poëte n'est pas nette, est souvent emphatique dans l'expression des sentiments élevés, et trivial dans les détails familiers. Aucun des personnages n'est intéressant : Médée épouvante et repousse, Jason est méprisable, Créuse insignifiante, Égée, le vieil Égée, amoureux suranné, protecteur impuissant, touche au grotesque : tout cela est vrai, mais enfin Corneille eut dans ce drame imparfait l'honneur de faire entendre les premiers vers vraiment tragiques qui aient retenti sur la scène française, lorsque Médée s'écrie (act. I., sc. IV) :

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée!
Vous qu'il prit à témoin d'une immortelle ardeur,
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris [1] vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger notre commune injure.

C'est lui qui introduisit pour la première fois le sublime sur notre théâtre par un trait demeuré célèbre :

Votre pays vous hait, votre époux est sans foi;
Dans un si grand revers que vous reste-t-il?

MÉDÉE.

Moi,
Moi, dis-je, et c'est assez.

Sénèque peut, il est vrai, réclamer sa part dans ces beautés, mais c'est beaucoup de les avoir transportées et naturalisées sur un sol nouveau.

Avant d'arriver à la tragédie vraiment digne de ce nom, nous avons à traverser une composition singulière où Cor-

[1] *De quel mépris*, « avec quel mépris, » comme dans ce vers de *Polyeucte* (act. III, sc. II) :

Et traitaient de mépris les Dieux qu'on invoquait.

neille emploie la magie, non plus, comme dans *Médée*, pour satisfaire la vengeance d'une mère dénaturée, mais la curiosité et la tendresse d'un père. Un vieillard pareil à celui de Térence [1] a poussé par ses rigueurs son fils à fuir le toit paternel; mais depuis son départ il est inconsolable : vainement il s'est mis à la poursuite de cet enfant prodigue, ses lointains voyages ne lui en ont rien appris. La science des devins a échoué, mais enfin il s'adresse à un magicien centenaire, qui possède à fond tous les secrets de son art et qui les emploie généreusement. Le sorcier se met aussitôt à l'œuvre, et des fantômes subitement évoqués viennent sur la scène reproduire la figure du fils si longtemps cherché et des personnes avec lesquelles il vit. Nous le voyons donc au service d'un matamore, héros de contrebande aussi brave en paroles que pusillanime en actions. Clindor, c'est le nom du fils, en paraissant servir les amours du capitan, fait ses propres affaires, il est aimé : mais un perfide rival essayant de le tuer se fait tuer; Clindor est arrêté : condamné à mort, il n'attend plus dans sa prison que le moment du supplice, lorsque sa maîtresse, qui a séduit les gardiens, se présente et le délivre. Au dernier acte, les deux époux reparaissent sous de brillants costumes de cour. Clindor est le favori d'un prince : doublement infidèle, il trompe l'amitié de son maître et l'amour de sa femme, et il ne tarde pas, pour prix de sa trahison, à recevoir un coup de poignard. Le vieillard, témoin de cette catastrophe, se désespère. Tout à coup le fils reparaît non plus couvert d'oripeaux, mais du moins en parfaite santé. Il est occupé avec son meurtrier et quelques autres personnages, hommes et femmes, à compter de l'argent qu'on se partage. Cet argent est le produit de la recette. No princes étaient tout simplement des acteurs jouant une tragédie, ce qui amène un magnifique éloge du théâtre. Corneille a donné à cette œuvre bizarre mais artistement construite le titre d'*Illusion comique* (1636), et il est vrai que l'illusion théâtrale y est portée à la troisième puissance. En effet, au

[1] Voy. l'*Heautontimoroumenos*.

début, c'est le mensonge habituel de la scène, c'est-à-dire des acteurs dans leur rôle, illusion simple; du second acte jusqu'au cinquième, c'est une action éloignée amenée sur la scène par voie d'évocation, illusion double; et dans le cinquième ces personnages évoqués, devenus comédiens, font sans qu'on en soit prévenu leur métier d'acteurs tragiques, triple illusion. La pièce est donc bien nommée, et de plus elle fut accueillie avec une faveur qui se soutint pendant un demi-siècle. L'étrangeté du spectacle y contribuait, mais aussi la facilité et la vigueur de la versification; c'était d'ailleurs dans la conclusion un plaidoyer en l'honneur du théâtre et des comédiens [1]. Citons un seul passage qui montrera l'habileté de Corneille à manier la langue poétique; je le tire du monologue de Clindor, dans l'attente du supplice :

> Ainsi de tous côtés ma perte était certaine.
> J'ai repoussé la mort, je la reçois pour peine.
> D'un péril évité je tombe en un nouveau,
> Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
> Je frémis à penser à ma triste aventure,
> Dans le sein du repos je suis à la torture,
> Au milieu de la nuit et du temps du sommeil
> Je vois de mon trépas le honteux appareil;

[1] Le morceau mérite d'être conservé. Il marque le moment précis où les jeux de la scène, grâce à la protection de Richelieu, devinrent le divertissement des honnêtes gens :

> A présent le théâtre
> Est en un point si haut, que chacun l'idolâtre,
> Et ce que votre temps voyait avec mépris,
> Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
> L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
> Le divertissement le plus doux de nos princes,
> Les délices du peuple et le plaisir des grands;
> Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps,
> Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
> Par ses illustres soins conserver tout le monde,
> Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
> De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.

J'en ai devant les yeux les funestes ministres,
On me lit du sénat les mandements sinistres ;
Je sors les fers aux pieds, j'entends déjà le bruit
De l'amas insolent d'un peuple qui me suit ;
Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare ;
Là mon esprit se trouble et ma raison s'égare,
Je ne découvre rien qui m'ose secourir,
Et la peur de la mort me fait déjà mourir.

Le succès des premières pièces de Corneille, tout imparfaites qu'elles sont, fut éclatant. Il se montrait dès lors supérieur à ses contemporains par la force et l'élégance du langage, et par la conduite d'une action plus simple et mieux développée. Il se distinguait surtout des autres poëtes comiques, en bannissant du théâtre la licence du langage et des mœurs; car la scène comique nous conservait avec une malheureuse fidélité les traditions scandaleuses de ces farces qui marchaient au XVe siècle à côté des moralités et des soties. La chasteté de notre langue se refuse à exprimer ce qui se faisait alors publiquement sur la scène. Corneille ne s'éleva pas dans ses comédies à la peinture des mœurs réelles, mais il en bannit du moins les tableaux d'immoralité qui avaient le privilége de divertir nos bons aïeux. Pendant cette première période, il n'eut guère que des admirateurs. L'envie attendait pour s'éveiller l'éclat et le bruit de la gloire.

Ce fut une rencontre providentielle qui mit enfin Corneille dans sa véritable voie. Ne connaissant point encore l'originalité de son talent, il se bornait à suivre et à dépasser, dans la comédie, les traces de ses devanciers. Un ancien trésorier, qui dans sa jeunesse avait été page de Marie de Médicis, M. de Châlon, retiré à Rouen, tout en félicitant Corneille sur ses succès, l'avertit qu'il avait mieux à faire; qu'il tenait sous la main les trésors d'une littérature riche, grandiose, féconde. Ils lurent ensemble *Las Mocedades del Cid*[1] de Guillem de Castro. Si quelqu'un était né pour comprendre et goûter la

[1] On pourrait traduire ce titre d'après nos vieux auteurs, *Les enfances du Cid.*

poésie espagnole c'était certes Corneille : déjà dans sa *Médée* il avait été en contact avec un des écrivains latins de race espagnole, avec Sénèque, et Lucain avait été sa première passion.

Un critique distingué[1] a peint en termes pompeux l'effet de surprise et d'admiration que produisit sur les spectateurs la *naissante merveille* du *Cid*. C'est une date mémorable dans l'histoire de l'esprit humain (1636). Le passage mérite d'être cité : « La scène s'ouvre : quelle surprise ! quel ravissement ! Nous voyons pour la première fois une intrigue noble et touchante, dont les ressorts, balancés avec art, serrent le nœud de scène en scène, et préparent sans effort un adroit dénoûment : nous admirons cet équilibre des moyens dramatiques, qui, réglant la marche toujours croissante de l'action, tient le spectateur incertain entre la crainte et l'espérance, en variant et en augmentant sans cesse un intérêt unique et toujours nouveau ; cette opposition si théâtrale des sentiments les plus chers et des devoirs les plus sacrés ; ces combats où, d'un côté, luttent le préjugé, l'honneur, les saintes lois de la nature ; de l'autre, l'amour, le brûlant amour, que la nature respectée ne peut vaincre, et que le devoir surmonte sans l'affaiblir. Subjugué par la force de cette situation, je vois tout le parterre en silence, étonné du charme qu'il éprouve, et de ces émotions délicieuses que le théâtre n'avait point encore su réveiller au fond des cœurs. Mais dans ces scènes passionnées où devient plus vive et pressante cette lutte si douloureuse de l'héroïsme de l'honneur et de l'héroïsme de l'amour ; lorsque, dans les développements de l'intrigue, redoublent de violence ces combats, ces orages des sentiments opposés, par lesquels l'action théâtrale se passe dans l'âme des personnages et se reproduit dans l'âme des spectateurs... alors, au sein de ce profond silence, je vois naître un soudain frémissement ; les cœurs se serrent, les larmes coulent, et parmi les larmes et les sanglots, s'élève un cri unanime d'admiration, un cri qui révèle à la France que la tragédie est trouvée ! »

[1] Victorin Fabre, *Éloge de Corneille*.

En effet, la tragédie était trouvée. Le succès fut prodigieux, et l'admiration alla si loin que, suivant le témoignage de Pellisson, elle donna cours à cette formule, *beau comme le Cid*. On n'imaginait rien au delà. Mais Corneille devait éprouver qu'on ne s'élève pas impunément, par un essor imprévu, à une pareille hauteur. Lorsqu'il se fut mis hors de pair, ses confrères en poésie, ceux-là même qui avaient applaudi à ses débuts d'autant plus volontiers qu'ils conservaient l'avantage d'être plus fêtés dans les cercles à la mode, se liguèrent pour protester contre les acclamations de la foule. Scudéri, Mairet, Claveret s'évertuèrent à prouver que *le Cid* valait peu de chose, et que ce peu de chose n'appartenait pas à Corneille. Scudéri se distingua dans cette croisade. Son libelle, publié sous le titre d'*Observations*, fut soumis à l'Académie qui eut pour ses débuts dans la critique à prononcer entre Corneille et son détracteur. Tel était l'ordre du puissant ministre cardinal de Richelieu. On regrette de voir un tel homme mêlé à un pareil débat, et, quoi qu'on ait dit, il est impossible de méconnaître que le mobile de Richelieu était la jalousie. Disons d'abord que Corneille s'était détaché de l'atelier poétique du ministre-poëte, grave insubordination qui avait fait dire au maître que Corneille manquait *d'esprit de suite*, ce qui signifie qu'il ne *suivait* pas avec assez de docilité les ordres reçus. C'était un premier grief. De plus, Richelieu se piquait de poésie, et, dans ce métier, les plus intraitables sont ceux qui y réussissent le moins. Comme rimeur, Richelieu était l'allié naturel de Scudéri, et à ce titre seul le succès de Corneille lui aurait fait ombrage, mais il y a plus, le succès était de telle nature que la gloire du poëte bruissait autant que celle du ministre. Or, Richelieu ne supportait pas qu'auprès de lui on s'élevât si haut. Descartes, Saint-Cyran, Balzac même en sont témoins. Le cardinal n'aimait de grandeur que la sienne propre; heureusement, et ce sera là son éternel honneur, il y engageait celle de la France.

L'Académie fut bien empêchée à satisfaire Richelieu, encore n'y réussit-elle qu'imparfaitement. Ses *sentiments* rédigés par

Chapelain ont passé longtemps sur la foi de La Bruyère pour un modèle de critique. Voltaire n'a protesté que mollement, par esprit de corps. Le fait est que la pensée de cette censure ne va à rien moins qu'à proscrire la passion dans le drame tragique. On y trace à des amants des règles que la froide raison a déjà beaucoup de peine à suivre, et on leur demande d'agir et de parler comme si rien dans leur âme ne combattait la loi du devoir. Les conseils du prudent aréopage ne conduisent pas à faire mieux, mais à s'abstenir. Voilà pour l'intrigue et les caractères. Quant aux remarques sur la langue, elles ont trop souvent pour principe les scrupules d'une logique méticuleuse, qui procure une clarté sans éclat, et cette sorte de correction banale, hostile à l'originalité du langage, mortelle aux hardiesses de la poésie. Corneille, qui n'avait pas accepté l'arbitrage, ne protesta pas contre la sentence; mais s'il s'abstint de répondre à ses juges officiels, c'est que « la même raison qui les avait fait parler l'avait obligé à se taire[1]. » Voilà la liberté que Richelieu laissait à la république des lettres! Sachons gré à la nièce du cardinal d'avoir tenu tête à l'orage; louons Balzac de s'être rangé du parti de la foule contre Scudéri; félicitons Rotrou du plaisir qu'il éprouva d'être vaincu par un ami. Rotrou était un noble cœur, sa mort l'a prouvé; mais le courage qu'il montra en restant, par devoir de magistrat, exposé aux atteintes de l'épidémie qui l'emporta, est peut-être moins rare que le dévouement d'un poëte à la gloire d'un rival[2].

Corneille s'associa avec ardeur et ingénuité à l'admiration qu'il inspirait :

[1] *Avertissement* sur la tragédie du *Cid*.

[2] Corneille donnait à Rotrou le nom de père, quoique celui-ci fût plus jeune que lui de trois années. Ce titre de vénération donné à un ami atteste la simplicité et la profonde reconnaissance de Corneille. J'estime que Rotrou avait accueilli le poëte normand à son arrivée à Paris, où, déjà engagé dans la vie de théâtre, il aurait aplani pour le nouveau venu les difficultés qui ajournent si souvent et arrêtent quelquefois les débuts d'un auteur.

Je sais ce que je vaux et crois ce qu'on m'en dit.

Il ajoutait :

Mon travail sans appui monte sur le théâtre...
Je satisfais ensemble et peuple et courtisans,
Et mes vers en tous lieux sont mes seuls partisans...
Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée [1].

Par là Corneille se défendait de toute brigue et non de toute imitation; car il ne cachait pas que Sénèque lui avait fourni les plus beaux traits de sa *Médée*, ni qu'il dût à Guillem de Castro le sujet et quelques-unes des plus belles scènes du *Cid*. C'est ici le lieu de signaler une étourderie de Voltaire qui, ayant jeté un coup d'œil sur l'*Honrador de su padre* (le Vengeur de son père) d'un certain Diamante, fit de ce poëte, traducteur médiocre de Corneille, un devancier non-seulement de Corneille, mais de Guillem de Castro, ce qui transformerait notre loyal grand poëte en plagiaire impudent. Angleviel de La Beaumelle, traducteur de Guillem de Castro, a relevé le premier cette méprise qui donnait cours à un soupçon odieux.

Non, Corneille n'a pas été plagiaire, mais quelque supériorité qu'il eût apportée dans l'imitation, il ne lui convenait plus de marcher sur les traces d'autrui. Pour confondre ses adversaires et leur prouver que le génie de l'invention ne lui manquait pas, il fit *Horace* (1639) sur une page de Tite-Live. Une simple narration historique lui fournit l'étoffe de cinq actes tragiques. *Horace* est sans doute la production la plus vigoureuse, la plus originale du génie de Corneille. Là tout est substance, force et lumière. Dans un cadre de médiocre étendue, l'art du poëte évoque la famille romaine avec la pureté de ses mœurs, la gravité de sa discipline, la diversité des membres qui la composent, et la cité elle-même tout entière, avec ses institutions et les vertus qui la destinaient à l'empire du monde. Ainsi, par une anticipation si vraisem-

[1] *Épître à Ariste*.

blable qu'on ne l'a pas remarquée, Rome soumise à l'autorité des rois est déjà digne de n'en plus avoir. Quelle simplicité dans les ressorts, quelle variété dans les caractères! Voyez comment l'annonce successive de deux décisions simultanées produit deux scènes admirables; il suffit que le choix des Curiaces ne soit connu qu'après celui des Horaces pour que l'intérêt naissant du drame se prolonge et croisse; l'empressement fort naturel d'une femme timide venant annoncer comme complet un fait inachevé produit la plus neuve et la plus émouvante des péripéties. Pour les caractères, nous avons le contraste de Sabine et de Camille, l'une voulant mourir pour son époux, l'autre poussant à l'homicide l'humeur farouche de son frère; Horace et Curiace sont tous deux des héros, mais le Romain n'a que du cœur et point d'entrailles, tandis que chez l'Albain la sensibilité tempère l'héroïsme, et cette opposition se dessine nettement par un dialogue sublime :

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.
— Je vous connais encore et c'est ce qui me tue.

Mais au-dessus de ces figures si bien caractérisées s'élève avec la majesté du vieillard, avec l'autorité du père, avec le dévouement dès longtemps éprouvé du citoyen, le vieil Horace auquel je ne vois rien à comparer. Écoutez de quel ton il débute :

Qu'est ceci, mes enfants, écoutez-vous vos flammes
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes?
Prêts à verser du sang regardez-vous des pleurs?

N'entendez-vous pas, dans ces mots simples et fiers, comme un prélude lointain et un premier grondement de cette âme de fer et de feu qui éclatera comme la foudre dans le *qu'il mourût!* Mais le ferme vieillard, qui n'a pas mis un instant en balance la mort du dernier de ses fils et la honte du nom d'Horace, trouvera dans son cœur de père, pour les transports de la joie, cette exclamation pénétrante :

> O mon fils, ô ma joie, ô l'honneur de mes jours,
> O d'un État penchant l'inespéré secours !

pour la pitié, ces mots touchants :

> Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
> Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre ;

et, dans le dernier péril de son fils, des accents capables d'attendrir ses juges :

> Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
> Vous qui mettez sa tête à l'abri de la foudre,
> L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
> Qui fait choir les méchants sous la main du bourreau !

Je ne sais si je me trompe, mais j'aime à voir dans le vieil Horace l'image idéale de l'âme de Corneille, la grandeur qu'il rêvait et qu'il aurait voulu réaliser s'il eût vécu dans un siècle héroïque. Ce caractère, si vigoureusement et si savamment tracé, peut, il me semble, neutraliser un défaut sur lequel Corneille lui-même a passé condamnation.

La pièce, a-t-on dit, pèche contre l'unité d'action et d'intérêt, parce que le meurtre de Camille et le procès d'Horace ne se rattachent pas nécessairement à l'action principale et forment une seconde tragédie à la suite de la première. Cela est vrai, si le jeune Horace est réellement le centre de la tragédie ; mais, quoique Corneille l'ignore, le pivot de l'action n'est-ce pas le vieil Horace ? Le péril de ses enfants, la mort de sa fille, le déshonneur de son fils, ne sont que des moyens dramatiques pour nous faire contempler dans toutes ses attitudes cette vieille figure romaine, du père et du citoyen, qui, dominant tous les personnages et concentrant tous les faits, produit au moins l'unité d'intérêt. Quoi qu'il en soit, les censures de la critique furent pour le génie de Corneille un aiguillon. Le reproche d'imitation, à propos du *Cid*, fit jaillir de son intelligence, pour *Horace*, toutes les ressources de l'invention : et afin de détourner à l'avenir le blâme adressé à ce nouveau chef-d'œuvre, pour fait d'irré-

gularité, il asservira désormais ses plans à toute la rigueur des unités. C'est ainsi que la critique, qui décourage la faiblesse, stimule la force et lui ménage d'autres triomphes.

Avant de pousser plus avant cet examen des tragédies de Corneille, j'ai à cœur de discuter et de confondre deux reproches trop souvent répétés. Le premier s'autorise du *Cid*, et *Horace* est le principal prétexte du second. Un honorable magistrat, dans un écrit sur le duel, accuse *le Cid* d'avoir mis en honneur cette funeste manie. Il est étrange que les contemporains n'aient pas remarqué cette influence, et qu'on vienne ainsi, après coup, démentir l'histoire qui place la fureur des combats singuliers à une époque antérieure, celle des raffinés [1], ces frivoles héros des premières années du siècle de Louis XIII. L'exemple de Rodrigue vengeant l'affront d'un père est loin d'autoriser les provocations de la vanité et les violents caprices des bretteurs de profession : si le duel n'intervenait que dans les nécessités extrêmes de l'honneur outragé, s'il n'était que la ressource désespérée de la piété et de la pudeur, les moralistes les plus sévères auraient fermé les yeux sur cette infraction à la loi divine qui nous crie : « Tu ne tueras pas! » car, à côté de la morale écrite, il y a la morale du cœur qui accomplit les préceptes qu'elle semble transgresser. Il en est de la morale comme de l'art, c'est d'elle-même qu'on apprend à franchir, pour la

[1] Voici la définition des raffinés, donnée de main de maître par le Gascon Agrippa d'Aubigné : « Ce sont gens qui se vattent pour un clin d'uil, si on ne les salue que par acquit, pour une fredur, si le manteau d'un autre touche le lur, si on crache à quatre pieds d'ux : et noutez que sur un rapport, vien qu'il se troube faux, ou si bous prenez un home pour l'autre, il en faut user comme firent dux gentiushomes, dont l'un estet au cardinal de Joyuse : en allant dessus lou prai, l'un demanda à l'autre : « N'estes bous pas un tel « d'Aubergne? — Non, dit l'autre, je suis un tel du Dauphiné. » Pour tant ils abisèrent que, puisqu'il y aboit appel, il se falloit tuer, comme ils firent, et cela s'appelle rafiné d'hauneur. » *Aventures de Fœneste*, liv. I, ch. IX.

mieux pratiquer, ses limites apparentes. Le second grief des accusateurs de Corneille, c'est que les principes inflexibles de ses héros, les habitudes hautaines de leurs âmes, faussent le cœur des jeunes gens en exaltant leur orgueil et leur imagination. Ces vertus altières, dit-on, ne sont pas de notre siècle et mettent en péril l'ordre social. Je crois qu'on s'exagère le danger de ces doctrines : si Corneille place un peu trop haut le niveau de la vertu, l'exemple de la vie commune le rabaisse suffisamment, et si quelque chose est à craindre de nos jours, ce ne sont pas les excès de la vertu. Le relâchement des principes n'a pas besoin d'être prêché ; la pratique a suffi longtemps, ce semble, à la propagande de la corruption des mœurs et de l'avilissement des âmes.

Corneille avait mis entre *le Cid* et *Horace* trois années d'intervalle. Ce n'était pas trop pour produire une œuvre aussi forte ; mais la puissance qu'il avait concentrée donnait un tel ressort à son génie qu'il put dans la même année créer un nouveau chef-d'œuvre. *Cinna* ne le sépare pas de ces Romains auxquels il doit son triomphe, et si *Horace* nous a présenté les vertus naïves et rudes que devaient produire la liberté des temps républicains, *Cinna* nous offrira les sentiments nobles encore, mais exagérés, qui survivent à la liberté dans les regrets qu'elle inspire. Cette inévitable hyperbole est personnifiée dans Émilie, fille d'un proscrit, pupille de l'empereur, amante du petit-fils de Pompée. C'est de ce cœur ulcéré par la vengeance et même par les bienfaits que partent les menaces et les complots qui mettent en danger la vie d'Auguste et qui donnent matière à sa clémence. Les larmes du grand Condé[1] ont consacré la tragédie de

[1] Voltaire ne trouvait rien de plus admirable, dans le siècle de Louis XIV, que :

Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille.

Toutefois, cette belle antithèse est un anachronisme, puisque *Cinna* appartient au règne de Louis XIII. On l'oublie trop souvent, et on dépouille volontiers, au profit du grand roi, ceux qui ont devancé et préparé l'éclat de son règne.

Cinna, et on s'accorde en général à y voir la plus belle œuvre de Corneille. Il est vrai que rien ne surpasse le tableau de la conjuration, la grande scène où Auguste délibère s'il doit renoncer à l'empire ou le conserver, et enfin le pardon héroïque accordé aux conspirateurs; mais ces beautés supérieures laissent subsister en regard l'inconsistance de quelques-uns des caractères et de l'intérêt qui passe brusquement des conjurés à l'empereur. Cinna s'annonce magnifiquement, il a pour lui tous nos vœux quand il exprime l'ardeur qu'il a communiquée à ses complices, il commence à baisser lorsqu'il donne perfidement à Auguste un conseil qui lui laisse le droit de l'assassiner, ses hésitations l'amoindrissent encore, et au dénoûment, devant tout à la clémence d'Auguste, rentré dans son crédit, chargé de dignités nouvelles, époux d'Émilie, il n'est plus bon qu'à faire un courtisan; Maxime n'a qu'un bon moment, c'est lorsqu'il donne à Auguste un avis loyal, mais il dément bientôt sa courte probité; révélateur auprès d'Auguste, traître envers Émilie, sur laquelle il tente un enlèvement, le faux bruit de sa mort dans les eaux du Tibre, sa réapparition imprévue, sa colère contre Évandre le font descendre au niveau d'un personnage de comédie; Émilie, l'adorable furie, comme dit Balzac, se soutient mieux, elle ne cède qu'à la dernière extrémité; Livie, une impératrice, ne paraît qu'un instant pour donner un bon conseil, mal reçu; l'empereur, sur qui pesaient d'abord les souvenirs d'Octave, qui nous faisaient complices de Cinna, s'en dégage tout entier. Le triumvir devient Auguste; de telle sorte qu'Émilie, qui entraînait comme satellites Cinna et Maxime, se range elle-même avec eux sous l'ascendant de l'empereur qui domine tout par sa puissance. Il arrive ainsi que l'œuvre qui s'ouvre par des regrets et des espérances de liberté, se termine à l'honneur de celui qui a consommé l'asservissement de Rome.

Le drame, ou plutôt l'épopée d'Horace, et le fier dessin du caractère d'Émilie, ne permettent pas de douter des prédilections morales de l'âme de Corneille. Elle était de trempé

républicaine dans toute l'acception du mot : mais on se tromperait si l'on voyait dans Corneille un apôtre de l'Évangile démocratique. Corneille, comme tous ses contemporains, avait foi en la monarchie : il comprenait et il peignait merveilleusement, par l'instinct de sa forte nature, les vertus d'un autre temps, mais il ne les proposait pas à l'imitation de ses auditeurs ; s'il a dit :

> Pour être plus qu'un roi tu te crois quelque chose,

il a dit aussi :

> Le pire des États c'est l'État populaire ;

et il a donné sous toutes les formes sa complète adhésion aux principes qui, de son temps, réglaient la société et gouvernaient la politique. Il exprimait fortement la vertu, sans dessein d'attenter au respect qu'inspirait la royauté, et si, de fait, il a jeté dans les cœurs le germe de sentiments et d'idées qui devaient aboutir au renversement des trônes, c'est l'œuvre de sa pensée et non de son intention. Il a été dans l'ordre moral ce qu'est Descartes dans l'ordre philosophique. Descartes a voulu seulement montrer la force de la raison, et il a contribué à ruiner l'autorité dans la doctrine ; Corneille prétendait uniquement à reproduire la mâle beauté des caractères antiques, et en faisant admirer et goûter les vertus de la liberté, il en a provoqué l'imitation.

Je vois clairement dans la poésie de Corneille l'essence héroïque de son âme et même de son caractère, mais dans la vie réelle, il suit les mœurs de son siècle. Il s'y soumet, gauchement, parce qu'il n'y est pas né ; toutefois il s'y soumet, et même il arrive, dans ce conflit de sa nature généreuse et des nécessités que lui imposent son temps et sa condition, qu'il dépasse le but. Ainsi lorsqu'à l'imitation de ses contemporains il dédie humblement ses chefs-d'œuvre aux grands de la cour ou à de riches parvenus, il courbe, comme l'a dit M. Sainte-Beuve, son noble front jusqu'à terre. Il y a cependant des circonstances atténuantes dont il faut tenir

compte. Prenons, par exemple, le plus grave de ses délits en matière de dédicaces, celle de *Cinna*.

Chargé d'une nombreuse famille dont il était devenu le chef par la mort de son père, Corneille voulut tirer de son dernier chef-d'œuvre le meilleur parti possible. Richelieu et Louis XIII venaient de mourir. La régente, qui ne refusait rien, n'avait plus rien à donner. Mazarin n'était pas généreux. Il y avait alors un financier, Turcaret et Jourdain tout ensemble, Montauron, que ses folles libéralités réduisirent plus tard à la misère : ce fut à lui que Corneille, deux fois chef de famille, et par la mort de son père et par son récent mariage, adressa cette fameuse dédicace de *Cinna* où il brûle un encens grossièrement approprié aux sens de son idole. «S'il va jusqu'à l'altesse, dit M. Jourdain, il aura toute la bourse.» Corneille alla plus loin et reçut dix mille écus.

Tirons au moins de cet abaissement forcé d'une grande âme une preuve de dévouement aux devoirs de l'honnête homme. Corneille ne pensait pas que la pratique du théâtre l'autorisât à négliger sa famille, ni que le génie fût une dispense de vertus bourgeoises. Il ne cherchait pas d'autres distractions que celles du foyer domestique; mari fidèle, tendre père, frère dévoué, il remplissait avec courage tous ses devoirs, il prenait souci de l'éducation et de l'avenir de ses enfants; ses fils devenaient d'intrépides soldats ou des hommes d'Église; celle de ses filles qu'il ne put établir fut mise en religion. Par affection autant que par économie, on le voit plus tard réunir son ménage à celui de son jeune frère Thomas, dont il encourageait les essais dramatiques, et qui lui soumettait quelquefois des rimes rebelles en échange de ses conseils. Cette vie austère et pure, étrangère aux cabales et aux passions du monde, fortifiait cet idéal de vertu, ces nobles pensées que Corneille exprimait par la bouche de ses héros et qu'il réalisait dans leurs caractères. Ce n'est pas sans dessein que je fais remarquer ce régime de vertueuse simplicité, parce que je pense que la petite morale est la source de la grande, que les fortes idées jaillissent naturel-

lement d'une âme droite et pure, et que pour reproduire en traits ineffaçables la conception de la beauté morale, il faut qu'aucune souillure n'ait profané le sanctuaire où s'élabore la pensée.

Le mariage de Corneille, qui précéda de trois années sa dédicace de *Cinna*, fut négocié d'autorité par Richelieu, qui, en 1637, avait donné des lettres d'anoblissement au père de l'auteur du *Cid*. Ce sont là de bons procédés dont il faut tenir compte au ministre. « Corneille, dit Fontenelle, se présenta un jour plus triste et plus rêveur que de coutume devant le cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travaillait. Il répondit qu'il était bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la composition, et qu'il avait la tête renversée par l'amour. Il en fallut venir à un grand éclaircissement, et il dit au cardinal qu'il aimait passionnément une fille du lieutenant général des Andelys, en Normandie, et qu'il ne pouvait l'obtenir de son père. Le cardinal voulut que ce père si difficile vînt à Paris. Il y arriva tout tremblant d'un ordre si imprévu, et s'en retourna bien content d'en être quitte pour avoir donné sa fille à un homme qui avait tant de crédit. » La jeune épouse de Corneille se nommait Marie de Lamperière. C'est sous le charme de cette union selon son cœur que Corneille dessina les nobles figures de Pauline et de Sévère. *Polyeucte* (1640) marque le terme extrême et le développement le plus harmonieux du génie de Corneille. C'est dans cette œuvre immortelle qu'il approche le plus de la perfection : aussi l'arbitre du goût, au siècle de Louis XIV, Boileau, n'hésita-t-il point à mettre *Polyeucte* au premier rang parmi les tragédies de Corneille. Voltaire, dans son *Commentaire*, poursuit avec acharnement la dévotion de Polyeucte, et il répète, sous toutes les formes, que l'intérêt du drame naît tout entier de l'amour combattu de Sévère et de Pauline. Un critique ingénieux, mais paradoxal, a essayé, en dédoublant l'action, de tirer de *Polyeucte* deux tragédies, l'une profane, l'autre religieuse, et toutes deux intéressantes. Il est probable que l'opération projetée aboutirait à frapper

de mort l'œuvre primitive de Corneille sans faire vivre ni l'une ni l'autre des deux fractions détachées. L'extrême beauté de *Polyeucte* est dans le contraste harmonieux de caractères opposés, et le pathétique y naît d'un double sacrifice également héroïque. Pauline sacrifiant les espérances désormais légitimes d'un chaste amour, Polyeucte immolant à sa croyance sa tendresse et son ambition, Sévère travaillant à la ruine de ses vœux les plus chers, présentent un spectacle qui émeut et transporte, et chacun de ces personnages concourt également à produire le pathétique et l'admiration. Le père de Pauline, Félix, manque d'élévation, mais non de vérité. C'est une étude savante, une image fidèle de la prudence politique aux prises avec les conseils de l'honneur, lutte périlleuse dans laquelle la probité vulgaire n'est pas de force à repousser les suggestions de la crainte et de l'ambition.

On raconte que l'hôtel de Rambouillet, où se rendaient les oracles du goût, consulté par Corneille, donna à la lecture de *Polyeucte* quelques applaudissements de bienséance, sans doute en souvenir des fleurs que le poëte avait enlacées à la *guirlande de Julie* [1]. Mais quelques jours après, Voiture, habile diplomate, fut député auprès de l'auteur pour lui faire entendre, avec tous les ménagements d'une exquise politesse, que sa tragédie chrétienne n'avait pas eu tout le succès qu'il pouvait imaginer d'après l'accueil qu'elle avait reçu ; que les juges les plus compétents, et notamment l'évêque de Vence, Godeau, craignaient que la religion ne fît pas bon effet au théâtre. Corneille, dit-on, fut surpris et découragé, et il aurait retiré sa pièce, si un acteur, qui n'y avait point de rôle parce qu'il était trop mauvais, ne lui en eût garanti le succès. Ce méchant acteur fut un excellent prophète : *Polyeucte* réussit selon ses mérites : le *Cid* seul excita des transports plus vifs par la surprise et le premier éclat de la beauté ; l'héroïsme religieux, malgré les prévisions sinistres

[1] Corneille contribua, pour six madrigaux, à la galanterie du duc de Montausier. Il les signa seulement de son initiale C., ce qui a induit M. Ch. Nodier à les mettre sur le compte du silencieux Conrart.

des beaux esprits, trouva des âmes ouvertes à l'admiration; et même ces coups de la grâce qui frappent subitement Pauline et son père, et qui effleurent Sévère lui-même, ajoutèrent aux immortelles beautés du poëme un intérêt de circonstance. Déjà, en effet, s'agitaient, entre les théologiens et devant la foule attentive, les insolubles problèmes de la grâce soulevés par Jansénius et l'abbé de Saint-Cyran d'après saint Paul et saint Augustin, et qui commençaient à servir de prétexte à la persécution. Plus tard, nous devrons à cette querelle les *Provinciales*.

Boileau a dit :

> Tel s'est fait par ses vers distinguer dans la ville,
> Qui jamais de Lucain n'a distingué Virgile.

Boileau se trompe. Corneille distinguait Lucain de Virgile; mais il préférait Lucain. Lucain était son poëte favori; et c'est de lui qu'il tenait le goût des sentences, de la déclamation, de la subtilité, qui ont gâté son génie. C'est cette préférence qui l'a porté à traiter le sujet de *Pompée* (1642), où, sur les traces de son dangereux modèle, il passa au delà de l'éloquence par l'emphase. On sent, dès le début, que Corneille vient de s'abreuver à longs traits des vers de la *Pharsale*, et qu'il s'en est enivré :

> Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
> Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
> Ses fleuves teints de sang et rendus plus rapides
> Par le débordement de tant de parricides,
> Ces horribles débris d'aigles, d'armes, de chars,
> Sur ces champs empestés confusément épars,
> Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
> Que la nature force à se venger eux-mêmes,
> Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
> De quoi faire la guerre au reste des vivants,
> Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
> Justifiant César, a condamné Pompée.

N'est-ce pas là du Lucain tout pur? l'oreille ne reconnaît-elle pas à s'y méprendre, dans ce fracas monotone de l'alexandrin,

le roulement de l'hexamètre latin, et ces métaphores outrées ne sont-elles pas un écho formidable de l'emphase du chantre de Caton ? Quand le diapason est ainsi donné, il faut s'attendre à un bruit assourdissant de vers pompeux, et à un luxe effréné de figures [1]. Les personnages capables de parler une telle langue ne seront pas non plus pris dans la nature. Quoi qu'il en soit, c'est une idée originale et hardie de donner dans un drame le premier rôle à l'ombre du héros : *Stat magni nominis umbra.* Pompée mort remplit toute la scène ; son esprit revit dans la mâle figure de Cornélie ; c'est pour satisfaire à ses mânes irrités que périt l'infâme Ptolémée, et les derniers mots de sa veuve promettent contre César même une vengeance éclatante. Mais la mémoire du héros absent ne suffit pas à l'intérêt du drame, distrait trop souvent par la rivalité du triste roi d'Égypte et de sa sœur, et par les amours peu chastes de César et de Cléopâtre. Le rôle de Cornélie, création imposante du génie de Corneille, protége encore son œuvre. On admirera toujours le coup de théâtre produit par la révélation qu'elle vient faire à César :

César, prends garde à toi !

et la force des sentiments qu'elle exprime lorsqu'elle l'avertit que si elle protége sa vie contre la trahison, c'est pour l'attaquer à son heure et conserver son droit de vengeance sur le vainqueur de Pompée. On n'a pas oublié non plus ses gémissements héroïques devant l'urne qui renferme les cendres de son époux, et son exclamation sur les respects et les soupirs de César :

[1] « Ce sont, sans contredit, dit Corneille, les vers les plus pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute en moi : j'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet ; et comme je n'ai pas fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché pour le reste à entrer si bien dans sa manière de former ses pensées et de s'expliquer, que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son génie et ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. » (*Examen de Pompée.*)

O soupirs ! ô respects ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi lorsqu'il n'est plus à craindre !

Pompée exprime encore tout le génie de Corneille, tendu outre mesure, mais conservant dans ce violent effort la plénitude de sa force. C'est une œuvre grande, et cependant de mauvais exemple, puisqu'elle pousse à l'hyperbole dans les caractères et le langage. D'ailleurs, elle n'excite ni terreur, ni pitié.

Il semble qu'après cet exercice d'emphase et de déclamation, Corneille ait éprouvé le besoin de détendre les ressorts forcés de son intelligence, et de leur rendre quelque souplesse par un travail moins rude. Il se souvint heureusement d'avoir fait autrefois des comédies ; et trouvant sous sa main, dans ses chers auteurs espagnols, un sujet à sa guise, il se mit naturellement à l'accommoder aux convenances de la scène française. Guillem de Castro lui avait fourni le *Cid*; Alarcon, et non Lope de Vega, comme il le croyait, lui donna le *Menteur* (1642). Ainsi, Corneille, sous l'inspiration de l'Espagne, ouvrit par deux chefs-d'œuvre l'ère glorieuse de la tragédie et de la comédie en France. Le premier il fit parler à la passion un langage digne du théâtre ; le premier aussi il peignit avec vérité des mœurs réelles et des travers pris sur la nature : aussi l'a-t-on justement nommé le père du théâtre ; et on peut dire de lui ce que J.-B. Rousseau disait du vieil Homère :

A la source d'Hippocrène,
Corneille, ouvrant ses rameaux,
S'élève comme un vieux chêne
Parmi de jeunes ormeaux.

Le caractère du Menteur, de Dorante, est tracé de main de maître ; il y a dans ses hâbleries une verve, une bonne grâce de jeunesse qui entraîne, et les incidents qu'amène cette manie de son esprit s'enchaînent avec tant de vivacité et de naturel, que cette image d'un travers qui côtoie le vice devient un véritable enchantement. Personne avant

Corneille n'avait donné à la versification française cette allure dégagée, cette prestesse de mouvement qui répond à tous les caprices d'une conversation spirituelle et enjouée. Ce n'est pas à l'hôtel de Rambouillet qu'il avait trouvé le modèle de ces entretiens sans apprêt, de ces plaisanteries sans affectation, de ces saillies si promptes et si nettes. Comment ce même esprit qui aimait tant à se guinder, cette âme si haute qui se haussait encore si volontiers, ont-ils pu se jouer avec tant d'abandon et de grâce? Le naturel que Corneille atteint ici comme du premier coup, dans un moment de relâche, Molière l'a cherché longtemps avant de l'atteindre. N'avons-nous pas déjà trente ans à l'avance le style des *Femmes savantes* dans les vers qui suivent :

> Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
> Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés;
> L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence;
> On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France;
> Et parmi tant d'esprits et polis et meilleurs,
> Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
> Dans la confusion que ce grand monde apporte,
> Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
> Et dans toute la France il est bien peu d'endroits
> Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
> Comme on s'y connaît mal chacun s'y met de mise,
> Et vaut comunément autant comme il se prise.

Le récit de la collation que Dorante prétend avoir donnée, et le conte de son prétendu mariage à Poitiers, sont des morceaux achevés. Dans ces tirades, comme dans le dialogue, c'est partout le vrai langage de la comédie; mais dans la scène où Géronte fait rougir son fils du vice auquel il s'abandonne, on retrouve, dit Voltaire, la même main qui peignit le vieil Horace et don Diègue. C'est dans de telles situations que la comédie peut accidentellement élever le ton, surtout si elle sait de cette noblesse redescendre sans effort à la familiarité qui lui est naturelle; et c'est un art que Corneille a pratiqué dans ce premier et immortel chef-d'œuvre de notre théâtre comique.

Dans *la Suite du Menteur* (1643), nous retrouvons Dorante et Cliton, son valet, mais Dorante s'est amendé, et s'il lui arrive de ne pas dire la vérité, ce n'est plus par goût de mensonge, mais par vertu. La première de ces contre-vérités va même jusqu'à l'héroïsme, puisque arrêté pour un meurtre qu'il n'a pas commis et en danger de mort, il refuse de reconnaître le véritable meurtrier qui lui est confronté. La donnée est plus ingénieuse que comique. Dorante, ainsi transformé, intéresse et touche, mais il ne fait plus rire. Les mots plaisants ou qui veulent l'être sont dans la bouche de Cliton, qui n'est pas avare de mauvais *lazzi*. Voltaire admire beaucoup les trois premiers actes, et pensait que si les deux derniers eussent été de même mérite, *le Menteur* aurait eu un digne complément. Cette conjecture a engagé M. Andrieux à remanier ces deux actes; mais quelque habileté qu'il ait apportée dans cette opération, tentée à deux reprises, le succès de la pièce n'a jamais été brillant. Voltaire croyait trop facilement qu'on pût faire une bonne comédie sans comique; il avait ses raisons pour cela : Molière était d'un autre avis, et la foule, au théâtre, se range du parti de Molière. *La Suite du Menteur* est de ce style net et facile que Corneille n'avait rencontré que dans *le Menteur*, l'intrigue en est bien conduite, et la plupart des scènes y sont faites avec art; et s'il est vrai, comme on l'a dit, que *le Menteur* ait initié Molière à la comédie, on peut penser que *la Suite du Menteur* a conduit Destouches à ce genre intermédiaire qui n'est plus la comédie, et qui n'est pas encore le drame. C'est dans *la Suite du Menteur* que se trouve la tirade célèbre sur la prédestination en amour, thèse célèbre à l'hôtel de Rambouillet, lieu commun à la mode, que Corneille avait ébauché dans *l'Illusion comique*, qu'il reprendra dane *Rodogune*, mais dont il a donné cette fois le développement le plus complet et le plus poétique [1].

[1] Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre :
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,

Depuis *le Cid*, la marche de Corneille a été un triomphe continu. Mais ici nous avons à parler d'une défaillance de son génie qu'on a peine à comprendre. Le *Martyrologe* qui l'avait si bien servi en lui offrant le sujet de *Polyeucte*, le fourvoya cruellement en lui présentant *Théodore*, vierge et martyre. Le grand homme, dans sa simplicité d'enfant, ne soupçonna pas qu'une noble jeune fille, exposée pour supplice à la brutalité de la populace, était un spectacle dont aucun artifice ne pouvait pallier l'horreur : il ne vit là qu'une situation dramatique et un nouveau genre d'héroïsme. Il suffisait que la victime pût dire, et en quels termes!

Je saurai conserver d'une âme résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue.

Une erreur capitale de Corneille a été de croire que les situations dramatiques pouvaient suffire à l'intérêt tragique, et c'est pour cela qu'il n'a pas toujours pris souci de choisir des personnages intéressants ou de créer des caractères auxquels le spectateur puisse s'attacher; or, au théâtre ce n'est pas le péril qui nous touche, ce n'est pas le nombre des meurtres ou des suicides qui nous émeut, il faut que le cœur prenne parti entre les personnages pour que les revers ou les succès, le salut ou la mort produisent une émotion tragique. Ici, il n'y a pas un seul personnage qui vaille qu'on craigne ou qu'on espère pour lui; les bons y sont insipides, les méchants méprisables, de telle sorte que les coups don-

Sème l'intelligence avant que de se voir;
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On se cherche, on s'estime, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entre-dit persuade aisément,
Et sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au-devant des paroles;
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux plus éloquents font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

nés ou reçus nous laissent dans une complète indifférence. Il y a là surtout un Valens, gouverneur d'Antioche, au prix de qui Félix serait un exemplaire de magnanimité. C'est l'impuissance et la lâcheté mêmes dans un rang qui commande au moins une certaine hypocrisie de fermeté. Marcelle, sa femme et marâtre de Placide, est moins abjecte, puisque agissant mal, du moins elle agit. L'animosité de cette abominable femme, qui produit tous les sinistres de cette lamentable histoire, a sa source dans les dédains du fils de Valens pour qui sa fille Flavie meurt d'amour. Placide épouserait Flavie s'il n'était épris de Théodore; Théodore n'épouserait personne, quoiqu'elle ait un faible pour quelqu'un, et ce quelqu'un n'est pas Placide, mais Didyme! Au reste, Placide, Didyme et même un certain Cléobule suspect un instant d'aimer Théodore, et Théodore elle-même, aucune de ces âmes pures n'a le secret de nous toucher. Tout le monde meurt dans cette pièce, excepté Valens, et contre tant de sang jamais une larme n'a coulé. On a fait croire à Corneille, qui le répète [1], que *Théodore* avait réussi quelque part, en province. Douce crédulité! touchante illusion! Mais non, Corneille s'était mépris radicalement, et son œuvre tombée n'eut pas même, comme on l'a dit de *la Pharsale* de Brébeuf, le dédommagement d'être *chère à la province*. Cependant il y a dans ce triste ouvrage au moins trois situations dramatiques [2] qui en auraient amorti la chute si on eût pris quelque intérêt aux personnages, et si le style eût voilé le vice du sujet. Mais Corneille écrit mal quand la pensée ne le force pas d'écrire admirablement. Toutefois, on trouve encore dans quelques traits l'empreinte du maître [3].

[1] Examen de *Théodore*.

[2] Act. III, sc. III et V. — Act. V, sc. VI.

[3] Je puis citer au moins ce passage du récit de la mort de Marcelle :

Elle ajoute : « Va, traître à qui j'épargne un crime;
Si tu veux te venger cherche une autre victime.
Je meurs; mais j'ai de quoi rendre grâces aux dieux,

Corneille ne resta pas longtemps sous le coup de la chute de *Théodore*, que Rotrou sut encore adoucir par un éloge public de son ami, et il se releva avec éclat par *Rodogune* (1644). Cette œuvre, la plus tragique, sans contredit, que son génie ait jamais conçue, n'est pas sans défauts; mais ces défauts sont rachetés par des beautés du premier ordre, et couverts par le prodigieux effet du cinquième acte. La véritable héroïne est la reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor, Cléopâtre, mère dénaturée, audacieusement criminelle, et que l'art du poëte, par un suprême effort, a su rendre intéressante. Son secret a été d'ennoblir le crime par sa puissance même, tant il est vrai que la force d'âme, quel qu'en soit l'emploi, a toujours le privilége d'étonner et de maîtriser l'imagination. La terreur qu'elle inspire marque une supériorité devant laquelle on s'incline en frémissant; car le crime à cette hauteur ne produit plus le dégoût, mais l'effroi, qui est un hommage à la puissance. Ainsi, cette abominable femme, ayant sa grandeur et comme son héroïsme, devient dramatiquement un magnifique personnage. Corrompez cette nature perverse et intrépide par quelque faiblesse humaine, vous la dégradez, et le drame n'est plus qu'un spectacle vulgaire de trahison et d'empoisonnement. Il fallait en contraste que les victimes qu'elle frappe et qu'elle menace pussent inspirer un sérieux intérêt. Or, Corneille, qui n'avait qu'à lire en son cœur pour reproduire avec vérité l'amour fraternel, a représenté Séleucus et Antiochus de manière à les faire aimer, de telle sorte qu'ils ne sauraient

Puisque je meurs vengée, et vengée à tes yeux. »
Lors même, dans la mort conservant son audace,
Elle tombe, et tombant elle choisit sa place,
D'où son œil semble encore à longs traits se soûler
Du sang des malheureux qu'elle vient d'immoler.

C'est de là que La Fontaine a tiré ce mouvement qu'on admire dans un des récits des *Filles de Minée* :

Elle tombe, et tombant range ses vêtements,
Dernier trait de pudeur à ses derniers moments.

périr sans nous coûter des pleurs. Quand le poëte engage dans une situation intéressante des personnages qui n'intéressent pas, la situation manque son effet. Nous l'avons vu par *Théodore*, et Corneille en offre de nombreux exemples. Ici, soit calcul, soit heureuse fortune, il réunit les deux conditions dramatiques et il rencontre le succès. Il y a cependant à cette machine si habilement construite un ressort bien imparfait, et c'est le caractère de Rodogune. D'abord, telle qu'est peinte cette princesse des Parthes, elle n'a pas, comme Monime dans *Mithridate*, cet enchantement de pudeur et de sensibilité qui expliquerait la passion des deux frères; de plus, le prix auquel elle met sa main et la couronne la rendrait haïssable si la proposition était sérieuse; et cependant il faudrait qu'elle le parût pour justifier le doute d'Antiochus hésitant au cinquième acte entre sa mère et sa maîtresse. D'autre part, il fallait que cette proposition fût faite pour amener cette situation qui est la beauté même et la raison d'être de l'œuvre. Heureusement, sur les trois personnages qui y sont mêlés, il y en a deux qui émeuvent profondément, Cléopâtre par l'audace du crime, Antiochus par le charme de la vertu, et la beauté dramatique de ces deux caractères rayonnant un moment sur la figure indécise de Rodogune en voile les défauts. L'art du poëte l'emporte, et on peut dire que jamais le théâtre n'a présenté un spectacle plus saisissant. Avouons sans détour que le style de cette belle tragédie porte déjà dans ses choquantes inégalités des traces de la précipitation à laquelle Corneille, trop sûr de lui-même, s'abandonna si volontiers dans ses dernières tragédies, où la versification n'est plus un art, mais une industrie.

Rodogune fut l'objet d'un plagiat par anticipation qui mérite une place à part dans les annales de la piraterie littéraire. Corneille avait ébruité le plan de la tragédie d'où il espérait tirer une revanche de *Théodore*. Quelques mots en arrivèrent à l'oreille d'un poëte médiocre assez bien placé dans le monde pour y recevoir des confidences, et d'une profession où il est naturel d'en abuser : c'était un diplomate,

Gilbert, résident de la reine Christine. Notre homme se mit incontinent à l'œuvre, et sa pièce avait déjà chaviré quand celle de Corneille était encore à l'étude. Le plaisant du larcin fut que le plagiaire transporta à Rodogune le rôle de Cléopâtre. Corneille passa outre et ne daigna pas même jeter un regard de colère ou de pitié sur le maladroit qui l'avait dérobé sans profit.

Héraclius suivit *Rodogune*. C'est le même travail d'invention sur l'histoire avec plus de complication et d'audace. Un passage des *Annales ecclésiastiques* de Baronius suscita dans l'esprit de Corneille l'idée d'une situation tout à fait neuve et merveilleusement dramatique, d'une conception que l'histoire ne donne pas, mais qu'elle suggère par voie d'hypothèse. Le tyran Phocas a voulu détruire, et il a détruit réellement toute la famille de l'empereur Maurice, mais, pendant ce carnage, une femme dévouée a tenté de soustraire au supplice un fils de l'empereur, qui aurait échappé si celui-ci n'avait pas voulu que le châtiment de Dieu sur lui et sa famille fût complet. Ce fils livré par la piété farouche d'un père, l'imagination de Corneille le sauve pour la punition de l'usurpateur, et par une autre entreprise non moins hardie sur l'histoire, comme il le dit, il en fera l'Héraclius successeur réel de Phocas au trône de Constantinople. Cet enfant vivra sous la garde de la même nourrice qui élève le fils de Phocas, et celle-ci fera un échange qui placera sur les marches du trône comme fils du tyran le fils même de sa victime. Les deux enfants grandissent unis par une étroite amitié; et lorsque, sur le bruit de l'existence d'Héraclius et dans l'obscurité produite par l'échange, il faudra que le tyran devine et choisisse sur qui frapper pour épargner son fils en atteignant Héraclius, le combat des deux amis répudiant à l'envi l'un de l'autre l'héritage et la paternité de Phocas arrachera à celui-ci l'exclamation sublime :

> O malheureux Phocas! ô fortuné Maurice!
> Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
> Et je n'en peux trouver pour régner après moi.

Il faut suivre et admirer, dans une très-ingénieuse et solide dissertation de M. Viguier[1], toutes les ressources, j'ai presque dit toutes les ruses du génie de Corneille, pour arriver à la forte combinaison qui fait la trame de sa tragédie, et qui aboutit à cette situation si poignante. Grâce à l'habile critique, nous assistons au laborieux enfantement de l'œuvre; nous voyons les éléments les plus éloignés et les plus disparates, attirés par le magnétisme du génie, s'unir et se fondre dans une création nouvelle. Et cependant, M. Viguier s'en étonne avec juste raison, on a disputé à Corneille le fruit de sa patience et de son génie, et, ce qui est le plus étrange, ce fut pour le transporter à un poëte improvisateur qui produisait à la douzaine ses ébauches dramatiques, Caldéron de la Barca. Ajoutons que, par une méprise semblable à celle de Gilbert, Caldéron donne au fils de Phocas le nom de Léonide, que Corneille avait tiré de Baronius et attribué à la gouvernante des deux enfants, et que cette scène, amenée par une si savante combinaison de moyens, se trouve noyée chez Caldéron au milieu des incidents bizarres d'une pièce de sorcellerie qui a pour titre : *Todo es verdad y todo mentira*[2]. Il eût été plus naturel de voir, dans l'œuvre capricieuse et négligée de Caldéron, une combinaison fantasque de *l'Illusion comique* et de l'*Héraclius* de Corneille. Mais telle est notre générosité envers les étrangers, que, pour dépouiller un des nôtres, nous faisons d'un double emprunt une création originale.

Héraclius est certainement une des conceptions les plus vigoureuses de Corneille, sans être un chef-d'œuvre. L'intérêt n'y manque pas, mais la clarté. Comme l'a dit Boileau, cette pénible intrigue mal débrouillée

D'un divertissement nous fait une fatigue.

On ne saurait s'imaginer par quelles ténèbres il faut passer avant de voir poindre un peu de lumière; pendant plusieurs

[1] *Anecdotes litt. sur P. Corneille.* Rouen, 1846. Broch. in-8 de 70 p.

[2] Le titre complet est : *En esta vida todo es verdad y todo mentira.* — « Dans cette vie tout est vérité et tout est mensonge. »

actes on ignore et qui parle et à qui l'on parle, et de qui l'on parle ; le vrai Martian, fils de Phocas, passe pour Léonce, fils de Léontine, mort au berceau, et celui qu'on prend pour Martian est le fils de Maurice, lequel, au rebours du fils de Léontine, qu'on croit vivant tandis qu'il est mort, passe pour mort tandis qu'il est vivant. Pour peu que la paupière s'abaisse dans cette pénombre, l'œil en se rouvrant court risque de se méprendre ; il y faut une vigilance infatigable ; mais aussi, pour prix de ce labeur, la lumière se fait. Et alors quel éclat ! quel intérêt ! On a payé cher l'intelligence de l'intrigue ; mais on se trouve amplement dédommagé par l'émotion qui nous transporte au spectacle de l'héroïque dévouement de ces deux jeunes héros, que le poëte a su nous faire aimer, et des angoisses du tyran. Pour consoler ceux qui ne parviennent pas à comprendre, on a dit que Corneille, qui avait d'abord compris, finit plus tard par ne plus s'y reconnaître : il aurait perdu le mot de ce que Boileau appelle un logogriphe. Un autre malheur est encore que Corneille ait pris moins de soins du style que de l'intrigue.

Lorsque Corneille fit représenter *Héraclius* (1647), il était depuis un an membre de l'Académie française. Ce ne fut pas sans peine qu'il se fit ouvrir les portes de l'illustre assemblée ; jamais, Richelieu vivant, il n'avait osé y frapper ; mais, depuis la mort du ministre, il l'avait fait vainement à deux reprises, une première fois il avait dû céder le pas à M. de Salomon, et la seconde à du Ryer. Il est vrai qu'il ne résidait pas, mais Balzac habitait en Angoumois, plus loin que la Normandie, et il ne s'était jamais piqué d'exactitude aux séances ; le règlement pouvait fléchir aussi bien devant Corneille. Enfin, celui-ci leva toute difficulté en promettant de se partager également entre Paris et Rouen. Il eut donc l'honneur de succéder à Maynard, et de siéger auprès des juges qui avaient glosé dix ans auparavant sur Chimène et Rodrigue. Si sa joie fut sincère, ou s'il voulut, en remerciant l'Académie, se moquer des censeurs du *Cid*, on l'ignore. Toujours est-il qu'il parla des *admirables chefs-d'œuvre* de ses

confrères, de l'*épanouissement de son cœur*, et de la *liquéfaction intérieure qui relâchait toutes les puissances de son âme.* Que ce soit malice ou gaucherie, le ridicule du langage est hors de doute. Au fond, Corneille prisait médiocrement la plupart de ses collègues, et il n'attendait l'avis de personne pour savoir qu'il était le grand Corneille, ou, comme il le disait plus simplement, Pierre Corneille. Mais on peut douter qu'il s'en soit souvenu dans l'accomplissement d'une formalité où l'étiquette lui commandait d'être modeste et louangeur. S'il s'humilie sans bonne grâce, et s'il flatte sans adresse, c'est qu'il forçait sa nature et son talent. Nous l'avons vu dans ce rôle devant Montauron, et nous aurions pu, à propos de la dédicace de *Pompée*, le montrer en même posture auprès de Mazarin, dont César et Pompée, en unissant tous leurs mérites, ne suffisent pas à compléter la ressemblance [1]. C'est donc un accident qui se reproduit dans toutes les occasions analogues.

Au milieu de tous ces succès, le génie patient et aventureux de Corneille cherchait toujours des routes non battues. Nous le voyons, encore tout haletant du rude labeur d'*Héraclius*, aborder, dans *Andromède*, la tragédie à machines avec des intermèdes en musique ; c'est le germe de l'opéra : il y reviendra plus tard par *la Toison d'or* et *Psyché*, en attendant les chefs-d'œuvre de Quinault qu'il prépare. « Il paraît, dit Voltaire, par la pièce d'*Andromède*, que Corneille se pliait à tous les genres. Il fut le premier qui fit des comédies dans lesquelles on retrouvait le langage des honnêtes gens de son temps, le premier qui fit des tragédies dignes d'eux, et le premier encore qui ait donné une pièce en machines qu'on ait pu voir avec plaisir. » Voltaire ajoute qu'il y a « des

[1] Il faut donner les pièces à l'appui :

Leurs plus hautes vertus qu'étale mon ouvrage
N'y font que prendre un rang pour former ton image.
Quand j'aurai peint encor tous ces vieux conquérants,
Les Scipions vainqueurs et les Catons mourants,
Les Pauls, les Fabiens, alors, de tous ensemble,
On en verra sortir un tout qui te ressemble.

beautés dans l'*Andromède* de Corneille, et qu'on les trouve dans les endroits qui tiennent de la vraie tragédie; par exemple dans le récit que fait Phorbas à l'avant-dernière scène de la pièce. » Andromède, éprise d'abord de Phinée, s'en détachant ensuite, parce qu'il lui a failli au moment du danger, et récompensant de son amour le courage de Persée, est un caractère naturel, bien dessiné, parfaitement soutenu dans son apparente inconstance.

Don Sanche (1650), pièce héroïque, qui n'est ni une tragédie ni une comédie, nous prouve que Corneille n'avait pas renoncé au commerce de ses chers Espagnols. Le nouveau larcin qu'il leur fit ne fut pas très-heureux, et Corneille attribue le médiocre succès de sa pièce au refus d'un *illustre suffrage*. C'était celui du prince de Condé, dont le goût faisait autorité. Malgré ce préjugé défavorable, *Don Sanche* s'est relevé; et bien qu'il n'ait ni l'attrait du comique, ni l'intérêt de la terreur, les mœurs chevaleresques dont il offre l'image, et la beauté du caractère de don Sanche suffisent à soutenir l'attention et à charmer l'esprit du spectateur. Don Sanche, du sang des rois d'Aragon, ignore le secret de sa naissance : élevé par un pauvre pêcheur, il s'en croit le fils. L'ardeur généreuse de son sang l'a poussé, à l'insu du pêcheur, à venir, sous le nom de Carlos, prendre part aux exploits des Castillans contre les Maures. Il a monté si haut, grâce à son courage, que la reine de Castille et une jeune princesse d'Aragon n'ont de regards que pour lui. La reine veut en faire son époux et le lui laisse deviner. Mais les grands de Castille pressent Isabelle de choisir entre trois d'entre eux : celle-ci donne son anneau à Carlos et celui des trois rivaux qui le rapportera à la reine sera son époux. Carlos déclare qu'il le donnera au jouteur qui pourra le vaincre en champ clos. L'orgueil de deux des concurrents se refuse à lutter contre un aventurier. Le troisième relève le défi dont l'effet est ajourné par une ruse d'Isabelle. Le vieux pêcheur survient alors, et Carlos, toujours généreux, n'hésite pas, au péril de toutes ses espérances, à le reconnaître pour père;

heureusement le mystère s'éclaircit, grâce à un favori du feu roi d'Aragon et à je ne sais quel écrin qui dénouent l'intrigue en faisant connaître que Carlos n'est autre que don Sanche, fils de don Fernand d'Aragon. Dès lors plus d'obstacle, et l'inévitable dénoûment s'accomplit à l'honneur de don Sanche et au bonheur d'Isabelle. Parmi les traits brillants qui donnent un mérite durable à cette composition, il faut surtout citer la réplique de don Sanche lorsqu'il avoue hautement son obscure naissance :

> Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
> De deux comtes jadis fut le libérateur ;
> Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
> Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
> Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
> De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
> Sanche, enfin, malgré lui, dedans cette province,
> Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.

Corneille dédia *Don Sanche* à un Hollandais, M. de Zuylichem, conseiller et secrétaire du prince d'Orange. Déjà il lui avait dédié *le Menteur*. C'était en 1651, nous étions en pleine Fronde. Ne serait-ce pas qu'il n'y avait plus d'argent qu'à l'étranger et qu'après tout des florins ne sont pas à mépriser? J'exprime ce soupçon parce que Corneille, à la honte de ses contemporains, rois et ministres, n'a jamais connu l'aisance; je veux bien qu'on n'endorme pas un grand poëte dans l'opulence, mais au moins faut-il que la prévoyance des chefs de l'État mette au-dessus du besoin l'homme de génie dont les travaux font la gloire de la nation.

Nous arrivons au dernier effort complétement heureux du génie de Corneille. *Nicomède* est une création vraiment originale que Corneille seul pouvait concevoir et réaliser. Comment a-t-il pu, sur une page de Justin et d'un recoin obscur de l'histoire de Bithynie, faire jaillir un tableau fidèle de l'abaissement des rois de l'Asie sous l'ascendant de Rome et le développement d'un caractère héroïque qui tient en échec par sa hauteur d'âme toute la puissance des maîtres du

monde? Le poëte, par une audace dont il connaît tous les périls, laisse de côté la terreur et la pitié, ressorts habituels de la tragédie; à peine effleure-t-il l'amour; il veut résolûment que tout l'intérêt de son drame naisse de l'admiration. Nicomède sera l'unique pivot de l'intrigue; il n'agira point; il n'aura d'autre glaive que sa parole, d'autre bouclier que sa force d'âme; mais cette parole humiliera toutes les vanités, déjouera toutes les ruses de la perfidie; mais cette âme forte confondra les desseins les plus pervers. Dès le début on comprend que le héros brisera toutes les mailles du filet dont il est enlacé. Ni les noirs complots d'une marâtre, ni la pusillanimité d'un père, ni l'adresse d'un ambassadeur soutenu de toute l'autorité du sénat et du peuple romain ne pourront prévaloir contre le bon droit et l'intrépidité de l'élève d'Annibal. Comme ce souvenir du héros carthaginois plane heureusement sur la scène! Son disciple s'est d'abord emparé de toutes nos sympathies; aussi nous voulons qu'il triomphe et nous sommes assurés qu'il triomphera. De cette affection passionnée qu'il nous inspire naît tout l'intérêt du drame. Nous faisons cause commune avec lui : quoi qu'il dise, quoi qu'il ait à redouter, nous sommes toujours de son parti. Aussi avec quelle joie le voyons-nous de son âpre ironie rabattre l'orgueil de Rome dans son ambassadeur Flaminius :

J'ignore sur ce point les volontés du roi;
Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains;
Et si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

Nous aurons aussi à voir de quel ton il repousse les conseils pusillanimes de son père :

Grâces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :

Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse,
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

Il faudrait trop citer pour mettre en relief toutes les beautés de cet admirable caractère. Cette fois le prince de Condé, qui venait d'être fatal à *Don Sanche*, aida au succès, involontairement, il est vrai, mais par l'analogie de sa situation avec celle du héros du drame. Les frondeurs détournaient, à l'honneur du prince rebelle, tous les traits lancés par Nicomède contre la cour et la reine de Bithynie. Corneille, de son côté, n'y avait pas songé, n'étant pas homme à se mêler à la petite guerre de la Fronde; mais son œuvre profitait de cet accident de malignité. Écoutons Corneille témoignant sa joie du succès de sa tentative. «Ce héros de ma façon, nous dit-il, sort un peu des règles de la tragédie en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il est bon de hasarder un peu et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui-ci de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus submittere conor.

Mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse, et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.» Hélas! Corneille, notre grand Corneille était à la veille d'être bien coupable, car il allait être très-malheureux.

Mais avant de parler de cette catastrophe qui navra de douleur l'âme du poëte et qui le tint éloigné du théâtre pendant six longues années de deuil, qu'il nous soit permis d'apprécier par quelques considérations générales les caractères principaux du système dramatique de Corneille. Il sera tou-

jours temps de dire un mot des infortunes de *Pertharite*, roi des Lombards.

On a remarqué avec raison les ressources infinies du génie de Corneille, pour développer une donnée dramatique, pour conduire une intrigue et pour varier les situations. Sous le rapport de la fécondité et de la variété des moyens nul ne l'a surpassé. On peut comparer les fables de tous ses drames, et l'on sera surpris de voir combien elles diffèrent dans leur principe et dans leur développement; il n'a pas de moule unique dans lequel il jette toutes ses conceptions, il craint avant tout de reproduire ce qu'il a déjà donné, et, comme on lui avait injustement reproché à ses débuts d'être le plagiaire d'autrui, il triomphe doublement de ce reproche, en ne ressemblant à personne de ses devanciers, et en évitant de se ressembler à lui-même, tant il avait à cœur de repousser l'action de plagiat qui avait accueilli ses premiers triomphes. L'imagination de Corneille avait autant d'industrie que de puissance, et on peut ajouter que son habileté à conduire et à varier les intrigues dramatiques est une heureuse application de l'esprit de procédure qui caractérise sa province. Il est bon de remarquer que le soin de diversifier le tissu de l'action et d'emprunter des sujets à des époques et à des pays divers, est le principe de la variété infinie des caractères qui cependant expriment les mêmes passions ou du moins des sentiments analogues.

Corneille a peint l'héroïsme sous toutes ses faces; dans Horace, l'héroïsme du père et du citoyen; dans Auguste[1], l'héroïsme de la clémence; dans Polyeucte, l'héroïsme de la religion; dans Cornélie[2], l'héroïsme de l'amour conjugal; dans Théodore, l'héroïsme de la pudeur; dans Antiochus et Séleucus[3], l'héroïsme de l'amour fraternel. L'héroïsme se montre partout et sous toutes ses formes, dont la plus originale est sans contredit le caractère de Nicomède,

[1] *Cinna.*

[2] *Pompée.*

[3] *Rodogune.*

qu'un critique a appelé le railleur élevé à la puissance tragique. Corneille n'a pas eu l'ambition de reproduire toute l'humanité dans son ensemble, mais de montrer de préférence le côté noble de l'âme humaine. L'écueil d'un pareil système est de ne représenter souvent que des personnages froids, abstraits et insuffisamment passionnés. La question est donc de savoir si Corneille a fait vivre ses abstractions, si ces personnages, tout héroïques qu'ils soient, nous émeuvent par leurs actes, par leurs discours, s'ils nous élèvent jusqu'à eux; Shakspeare, partant d'un point de vue différent, n'a point procédé autrement; il a élevé à l'état de type des personnages pris dans la réalité historique ou bourgeoise; il a été du particulier au général, tandis que Corneille est descendu du général au particulier. Voilà ce que n'ont point compris les imitateurs de ces deux grands hommes; ils ont continué de faire, les uns des abstractions, les autres des copies de la réalité; mais ni les uns ni les autres ne leur ont donné une âme.

Ainsi Corneille, dans la conception de ses personnages, procédait par abstraction; il n'avait pas la prétention de reproduire l'homme réel sous tous ses aspects, mais dégageant de l'ensemble un élément simple, il l'incarnait et le faisait agir et parler. L'art du poëte dramatique est de vivifier des abstractions, de leur donner une âme, un esprit, un visage. La création des types est le dernier terme de l'art. Le théâtre n'y est pas arrivé tout d'abord; chez nous il a débuté par la réalité, c'est là son point de départ; l'abstraction pure a été le second de ses efforts. Les Mystères et les Farces n'étaient que des fragments historiques ou des nouvelles dialoguées; le personnage était donné par la tradition avec son nom, son caractère, son langage et son costume. Les Moralités et les Soties mettaient en scène les passions, les vices et les vertus ou les classes de la société, en leur conservant leur véritable nom; l'hypocrisie était l'Hypocrisie, la simonie la Simonie, l'idée abstraite restait à l'état d'abstraction, sauf le vêtement que lui imposait le besoin de paraître en scène. Ainsi

les mystères et les farces ne donnaient que des individus, les moralités et les soties que des classes ou des espèces. Il fallait faire un pas de plus et consommer l'alliance de l'individu et de l'espèce, du particulier et du général; cette alliance se trouve réalisée dans ces belles créations du génie qui ont tout ensemble une existence individuelle et une existence générale, qui vivent par elles-mêmes et qui représentent toute une classe, qui ont un nom propre qui devient nom commun, réalités et symboles. Pour indiquer cette marche du drame, cette transformation des personnages depuis les mystères jusqu'aux chefs-d'œuvre du théâtre et du roman, il me suffit de trois noms empruntés à chacun de ces systèmes : Judas, l'Hypocrisie, Tartufe. Les plus belles créations de ce genre ou du moins les plus populaires appartiennent à la comédie et au roman; Tartufe, Harpagon, Figaro, Lovelace, don Quichotte, etc., et il serait facile d'en indiquer les raisons. Quoi qu'il en soit, Corneille appartient évidemment à l'école de ces grands maîtres qui procèdent du général au particulier, et qui savent vivifier par la puissance de l'imagination les abstractions de la pensée. Avouons cependant qu'il n'y a pas toujours réussi.

Corneille ne s'est pas contenté de donner une vie générale à ses personnages par la convenance du langage, le mouvement de la passion et le rapport des actions avec les situations; il a su donner à ses héros un caractère spécial, en modifiant les traits généraux de la nature humaine par le caractère des lieux et des temps. Il tient compte du milieu dans lequel respirent ses personnages. Il a conçu à sa manière, mais dans le sens de la tradition, l'esprit de Rome à son origine, dans les dernières crises de la république expirante, dans les beaux jours de l'empire et à son déclin, et, sans s'attacher à le décrire ni à le définir, il l'exprime par reflets dans le langage et dans les mœurs de ses personnages. *Horace*, *Polyeucte*, *Cinna*, *Pompée*, *Héraclius*, expriment indirectement les différences de l'esprit romain dans des siècles différents, bien que dans aucun de ces drames il ne soit ni

analysé ni défini. La connaissance des temps, des lieux et des mœurs transpire plutôt qu'elle ne se montre, et ne se fait que mieux comprendre. C'est par cet artifice, c'est en modifiant ainsi la conception générale du caractère par celle de l'époque et du lieu, que Corneille a pu atteindre ce qu'on appelle de nos jours la couleur locale, et que Segrais a pu dire avec l'assentiment de ses contemporains : « Dans Corneille le Romain parle comme un Romain, le Grec comme un Grec, l'Indien comme un Indien et l'Espagnol comme un Espagnol. » Racine, pour être demeuré dans les sentiments généraux de l'humanité, a été accusé de n'avoir peint que des Français sous le costume grec, romain ou turc. Corneille, en singularisant ses personnages, a été accepté comme un peintre fidèle de l'antiquité, et les habiles qui soupçonnaient bien quelque différence entre le tableau et la réalité, aimaient mieux s'en prendre aux Romains qu'à Corneille. « Corneille, dit Saint-Evremont, fait mieux parler les Grecs que les Grecs, les Romains que les Romains, les Carthaginois que les citoyens de Carthage ne parlaient eux-mêmes. » L'art de Corneille est surtout d'avoir dépaysé ses spectateurs; les Français ont pris ses héros pour des portraits fidèles des hommes du passé et des pays étrangers, parce qu'ils ne s'y reconnaissaient pas, et ils ont accusé Racine de les avoir pris pour modèles, parce qu'il s'était contenté de peindre les passions et les sentiments généraux de l'humanité.

On a reproché à Corneille d'avoir trop fait parler ses personnages pour se faire connaître et d'avoir trop souvent substitué la parole à l'action. Vauvenargues l'en accuse, et ce grief n'est pas sans fondement ; mais il faut remarquer que le champ de la tragédie assujettie aux unités de temps et de lieu et renfermée dans l'étroite limite de cinq actes, n'est pas assez étendu pour que tous les traits d'un caractère soient toujours mis en saillie par l'action ; de là cette peinture directe des personnages par eux-mêmes; toutefois Corneille n'en abuse pas, et c'est le plus souvent l'action qui dévoile les caractères. On a remarqué aussi que quelques-uns de ses

personnages ont d'étranges retours tout à fait inattendus, et que rien n'a préparés; ainsi Félix dans *Polyeucte*, Arsinoé dans *Nicomède*, et Cinna font volte-face à la grande surprise des spectateurs. M. Guizot, dans une étude sur Corneille, aussi exacte pour les faits que riche en idées [1], a trouvé la raison de ces revirements soudains dans la manière dont Corneille établit ses caractères; comme il n'y fait entrer comme élément qu'une seule passion, lorsque le besoin de l'action commande un changement, il faut qu'une passion nouvelle se substitue à l'autre et l'efface entièrement; un caractère complexe pourrait renfermer le germe de ces évolutions; mais Corneille ne procède pas ainsi, ses personnages étant tout d'une pièce ne peuvent pas avoir de souplesse, et s'ils changent ils le font brusquement. Ainsi Félix devient tout à coup l'homme de Dieu, après avoir été celui de César, Arsinoé passe pour Nicomède de la haine violente à la vive amitié, et dans Cinna, le courtisan idolâtre prend sans transition la place du conspirateur fanatique.

Quelques critiques accusent encore Corneille d'avoir trop souvent donné pour ressort à la tragédie l'admiration, sentiment élevé, mais qui se fatigue et se refroidit facilement. Il faut s'entendre sur ce point capital d'esthétique dramatique. Il est vrai que l'admiration ne suffit pas; mais on doit ajouter qu'elle est nécessaire; sans elle la pitié et la terreur seraient une souffrance, et non un plaisir. L'admiration exalte au plus haut degré le sentiment de notre puissance morale et intellectuelle, et c'est par la vertu de ce noble sentiment que le spectateur, transportant à l'humanité tout entière la force et la dignité morale dont il a conscience pour lui-même, jouit ainsi de sa propre grandeur et de celle de ses sem-

[1] M. Guizot vient de reproduire cette belle étude sur Corneille, qu'il paraissait avoir oubliée. — Si on contracte forcément des dettes lorsqu'on revient sur un sujet déjà traité, il faut aussi les reconnaître loyalement. Je dois donc dire ici que la *Vie de Corneille* par M. Jules Taschereau m'a été fort utile pour la connaissance et l'ordre des faits reproduits dans cet essai.

blables. La théorie opposée qui rattache le plaisir que procure la tragédie au contraste de notre situation avec celle des personnages mis en scène, calomnie gratuitement la nature humaine : *quibus ipse malis careas quia cernere suave est*[1]. Celle qui le place dans l'analogie des situations a conduit dans la pratique à ces tragédies bourgeoises qui nous attendrissent sans nous élever, et par conséquent sans nous rendre meilleurs. Le spectacle des grandes infortunes supportées avec courage inspire à l'homme une noble fierté et une salutaire admiration qui adoucit les atteintes de la terreur et de la pitié, double ressort de la tragédie. Aristote prétend que la terreur et la pitié se purgent par elles-mêmes; nous verrons plus tard comment on peut entendre ce principe; mais il nous paraît clair que la puissance morale de la tragédie doit surtout se rattacher à l'admiration. Ainsi ce sentiment, qu'on veut proscrire et qu'on a proscrit en effet au profit des émotions nerveuses et des convulsions, est la condition même du plaisir tragique.

Guillaume Schlegel a fait remarquer dans l'histoire de la tragédie grecque l'affaiblissement successif de la fatalité, qui en est le principal ressort dans Eschyle, et qui, rejetée au second plan par Sophocle, s'efface presque entièrement dans Euripide, pendant que la volonté de l'homme et ses passions se développent progressivement et finissent par dominer la scène. Ce qui caractérise la marche du théâtre français, c'est la décadence de la force morale et le progrès de la passion. La passion contenue dans Corneille par des principes sévères, par une moralité qui a conscience d'elle-même et qui proclame ses principes, n'est plus combattue dans Racine que par des habitudes morales; ce frein s'affaiblit dans Voltaire, et les dramaturges modernes l'ont complétement rejeté. Leurs héros ne font pas la distinction du bien et du mal, ils vont toujours dans le sens de leurs convoitises qui ne rencontrent que de ces obstacles matériels

[1] Lucrèce.

dont on triomphe aisément avec le fer, le poison, les fausses clefs et les échelles de corde. Le principe moral a eu sur notre théâtre le sort de la fatalité chez les anciens, et la tragédie a été moins morale à mesure qu'elle est devenue plus pathétique. Corneille, même lorsqu'il nous émeut le plus vivement, tient toujours notre âme à une grande hauteur, et la remplit du sentiment de la dignité de l'homme. Racine la fait descendre de ces sommets pour l'attendrir, et Voltaire pour la remuer profondément. Le drame moderne la secoue, la bouleverse et la déchire, et va jusqu'à donner des convulsions à ceux qui le prennent au sérieux. Cet excès est la conséquence forcée du système qui prend l'émotion pour mesure du mérite dramatique. C'est ailleurs qu'il faut la chercher. La tragédie doit tendre à ennoblir et à fortifier les âmes et non les briser et les amollir par les violentes secousses de la sensibilité. La passion a tout envahi, on veut à tout prix émouvoir des spectateurs blasés, et l'on oublie qu'on ruine ainsi le fondement sur lequel on s'appuie, car la sensibilité, au rebours de nos autres facultés, s'émousse par l'exercice, et demande, lorsqu'elle n'est pas contenue dans de justes limites, des excitations chaque jour plus violentes. Le drame, en continuant de marcher dans la route qu'il a prise, ne tardera pas à rencontrer les bêtes fauves plus énergiques, plus violentes que ses héros, qui réclameront son héritage; car, puisqu'il s'est fait matérialiste, il faudra bien qu'il soit détrôné par la matière. Ces jeux féroces de la scène appellent, par une loi fatale, les jeux du cirque.

Ce dénoûment, j'aime à le croire, sera sans doute détourné par le bon sens public; en attendant, tâchons de résister à cet entraînement qui accuse un grave désordre moral, et, pour préserver notre intelligence, pour tenir nos âmes fermes contre le siècle, jetons parfois un regard en arrière, nourrissons-nous de ces vieux auteurs dont les beautés sont toujours neuves, malgré les années.

Notre tâche, si douce jusqu'à présent, va devenir moins attrayante, puisque nous avons à suivre dans sa décadence

l'homme de génie dont nous avons admiré la force. Il faut revenir à *Pertharite* (1653), qui prélude si tristement à une période où de rares accès de force ne compensent pas des défaillances trop nombreuses. Corneille, qui allait cherchant partout le minerai à convertir en métal brillant et solide, s'était enfoncé dans les annales des temps barbares, où il rencontra Pertharite, roi détrôné, époux fidèle. L'amour conjugal lui inspira la funeste pensée de montrer, comme exemple rare et nouveau d'héroïsme, un mari capable de céder son trône pour conserver sa femme, et de renoncer à la vie pour donner à cette même femme un nouvel époux et une couronne. Le trait était édifiant; mais il fallait trouver le secret de le rendre dramatique. Or, voici la fable que Corneille construisit. Grimoald, autrefois duc de Bénévent, a dépossédé Pertharite du trône de Milan. Celui-ci a cherché un asile auprès du roi des Huns, laissant sa femme et un fils en bas âge aux mains du vainqueur. Grimoald, qui, au début de ses conquêtes, avait promis à Pavie d'épouser Edwige, sœur de Pertharite, s'est épris à Milan de sa femme Rodelinde; et sur le bruit de la mort de Pertharite, il veut contraindre Rodelinde à lui donner sa main. Celle-ci résiste opiniâtrément. Pendant cette lutte, un certain Garibalde, ambitieux et fourbe, fait sa cour à Edwige, délaissée par Grimoald, et obtient de cette amante irritée un consentement, à la charge d'immoler le perfide. De son côté, le roi des Lombards menace de faire mourir le fils de Pertharite et de Rodelinde si celle-ci s'obstine dans son refus. Elle cède enfin; mais par la plus étrange idée qui ait jamais traversé la tête d'une mère, elle veut que Grimoald tue lui-même ce fils que son hymen devait garantir. Le roi donnait les mains à cet expédient, lorsque Pertharite arrive à l'improviste du fond de sa retraite pour se voir traité, par Grimoald et Garibalde, d'imposteur et de fantôme; ce n'est qu'un revenant dont l'identité ne peut être méconnue ni par sa femme ni par sa sœur. Pertharite ne réclame que sa femme et quitte son trône à Grimoald. L'arrangement ne se concluant pas, Pertharite, de plus en

plus débonnaire, conseille à Rodelinde de se résigner à régner avec Grimoald. Pour lui, il va mourir et laisser le champ libre à tous deux. Toutefois, il consent à profiter d'un stratagème du fidèle Udulfe qui le tire de prison; mais il est atteint dans sa fuite par le traître Garibalde. On le ramène devant Grimoald, lequel, bon prince au fond, malgré les apparences, rend à Pertharite et sa femme et sa couronne; celui-ci exige en retour que Grimoald accepte Pavie, où il régnera avec Edwige. Personne ne refuse. Notons que Garibalde a été tué par Pertharite; c'est le seul meurtre que produise tout cet appareil tragique, qui aboutit au rapprochement de deux époux, plus de deux amants, et à l'amiable partage d'un royaume.

Le principal malheur de cette *pièce infortunée*, le mot est de Voltaire, c'est, sans parler du style, qu'on ne peut s'intéresser à aucun des personnages. Tous les caractères y sont outrageusement ou niais, ou féroces, ou ridicules. Corneille cette fois encore est dupe d'un principe qu'il a trouvé dans Aristote, savoir que la tragédie peint les actions et non les mœurs. C'est pour cela qu'il subordonne les caractères à l'intrigue, et qu'il croit sa tâche accomplie lorsqu'il a combiné les ressorts de l'action de manière à produire des situations. Nous avons vu, par *Théodore*, les vices de ce système; *Pertharite* les démontre surabondamment. En effet, cette pièce, féconde en situations dramatiques, est absolument mauvaise. Racine, cependant, a su en tirer *Andromaque*[1]. Mais Racine, ayant placé, dans la situation qu'il emprunte à Corneille, des caractères vrais ou vraisemblables, animés de passions réelles, a rempli la double condition de l'intérêt dramatique. Rodelinde serait Andromaque, Edwige Hermione, Garibalde Oreste, Grimoald Pyrrhus, car les rôles sont identiques, s'ils

[1] On a aussi remarqué que *Théodore* présente la même situation que l'*Inès de Castro* de Lamotte. Dans ces deux pièces, c'est une belle-mère voulant faire épouser sa fille et persécutant la maîtresse de celui qu'elle désire pour gendre. Singulière destinée de deux pièces tombées, dont le débris donne matière à un double succès!

avaient mêmes mœurs et même langage[1]. Tels qu'ils sont, ils se font appliquer le vers d'Horace :

Quodcumque ostendis mihi sic incredulus odi.

[1] Le rapport n'est pas seulement dans la situation. Edwige et Garibalde se rencontrent quelquefois avec Oreste et Hermione dans l'expression des mêmes idées ; ainsi, Edwige dira :

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine ;
A ce prix est le sceptre...

et Hermione après elle ;

Hermione est le prix du tyran opprimé.

Garibalde dira :

Grimoald inconstant n'a plus pour moi de charmes,
Mais Grimoald puni vous coûterait des larmes.
A cet objet sanglant l'effort de la pitié
Reprendrait tous les droits d'une vieille amitié ;
Et son crime en son sang éteint avec sa vie,
Passerait en celui qui vous aurait servie...

et Oreste après lui :

Le cœur est pour Pyrrhus et les vœux pour Oreste...
Et vous le haïssez ! Avouons-le, madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une âme ;
Tout nous trahit, etc...

Rodelinde pense aussi quelquefois comme Andromaque ; ainsi, l'héroïne de Racine dit à Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous ? et que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse,
Et qu'un dessein si beau, si grand, si généreux,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux !

Mais Rodelinde avait dit à Grimoald :

On publierait de toi que les yeux d'une femme,
Plus que ta propre gloire, auraient touché ton âme ;
On dirait qu'un héros si grand, si renommé,
Ne serait qu'un tyran s'il n'avait point aimé.

On ne croit pas qu'ils puissent exister, et ils inspirent du dégoût.

Voilà une bien longue analyse et trop de réflexions à propos d'une pièce qu'on ne lit plus et qui n'a paru qu'une fois au théâtre. Pour cela même, je veux en tirer quelques vers qui paraissent dignes d'être conservés. Ils appartiennent au rôle de Rodelinde, éloquente par accident, parce qu'elle rencontre des sentiments nobles ou touchants. Voici ce qu'elle dit en parlant de Grimoald :

Je hais dans sa valeur l'effort qui le couronne ;
Je hais dans sa bonté les cœurs qu'elle lui donne ;
Je hais dans sa prudence un grand peuple charmé ;
Je hais dans sa justice un tyran trop aimé ;
Je hais ce grand secret d'assurer sa conquête,
D'attacher fortement sa couronne à sa tête ;
Et le hais d'autant plus que je vois moins de jour
A détruire un vainqueur qui règne avec amour.

Certes, ces vers ne sont pas indignes de Corneille ; les suivants sont de la plus grande beauté. Rodelinde les prononce en réponse à la proposition de Pertharite, qui lui conseille de se donner à Grimoald :

N'achève pas un discours qui me tue,
Et ne me force point à mourir de douleur
Avant qu'avoir pu rompre ou venger ton malheur.
Moi, qui l'ai dédaigné dans son char de victoire,
Couronné de vertus plus encor que de gloire,
Magnanime, vaillant, juste, bon, généreux,

Voltaire a remarqué ces analogies. Mais il y a plus : il semble qu'Oreste, exprimant la joie qu'il éprouve en retrouvant Pylade, se souvienne du langage de Pertharite à la vue de Rodelinde :

Je bénis mon destin, quelques maux qu'il m'envoie,
Puisqu'il peut consentir à ce moment de joie,
Et bien qu'il ose encor de nouveau me trahir,
En un moment si doux je ne puis le haïr.

Pour m'attacher à l'ombre, au nom d'un malheureux,
Je pourrais à ta vue, aux dépens de ta vie,
Épouser d'un tyran l'horreur et l'infamie,
Et trahir mon honneur, ma naissance, mon rang,
Pour baiser une main fumante de ton sang!

Le souvenir de la chute de *Pertharite* pesa longtemps sur le cœur de Corneille; et il n'est pas probable qu'il en ait été diverti en se mêlant un instant comme médiateur dans la guerre des jobelins et des uranistes, qui succéda à celles de la Fronde. Il se soumit à l'arrêt du public, dont il ne pouvait contester la compétence sans mettre en péril ses triomphes passés; mais le chagrin qu'il ressentit n'en fut que plus profond, et le souvenir de cette œuvre malheureuse lui devint si importun qu'il n'osa pas le rappeler pour montrer ce que lui devait l'auteur d'*Andromaque*. Racine n'en dit rien, et l'oubli couvrirait encore le secret des deux auteurs, si, après quatre-vingts ans écoulés, l'abbé Desfontaines n'eût indiqué cette ressemblance, que Voltaire crut découvrir encore trente ans plus tard. La religion seule pouvait adoucir une aussi cruelle blessure. Heureusement, Corneille, tout en travaillant pour le théâtre, avait conservé une piété sincère qui ne se démentit jamais. Déjà, à la prière d'Anne d'Autriche, il avait traduit les vingt premiers chapitres de l'*Imitation*. Sa disgrâce l'appela naturellement à se réfugier dans ce travail, dont les commencements avaient réussi. Il s'y dévoua tout entier avec consolation intérieure et non sans profit. Les anciens maîtres de Corneille, dont il était demeuré l'ami, aidèrent au succès de son œuvre pieuse; de sorte que ce qu'on a considéré, sur la foi d'un récit mensonger, comme un travail de pénitence et d'expiation, fut, en réalité, une bonne entreprise. Corneille, il faut s'en souvenir, ne travaillait pas seulement pour la gloire. Les éditions des différentes parties de l'*Imitation* se multiplièrent avec une grande rapidité. Ce succès ne s'est pas maintenu. Il est vrai que les vers, souvent pénibles et presque toujours solennels, ne reproduisent ni l'onction ni la simplicité du texte original; mais on a eu tort

de délaisser complétement ce travail, où éclatent par intervalles de grandes beautés[1]. Nous pouvons, puisque l'occasion s'en présente, détacher quelques passages remarquables. Ainsi, le premier chapitre contient déjà un vers admirable sur le dédain de Dieu pour les orgueilleux :

Il ne s'abaisse pas vers des âmes si hautes.

Voici encore qui est digne de Corneille :

L'âme, de ses défauts saintement indignée,
Doit jusqu'à la racine enfoncer sa cognée,
Et ne saurait jouir d'une profonde paix,
A moins que d'extirper jusques à ses souhaits.

Et ce distique ne renferme-t-il pas une belle image de l'intelligence d'une âme pure?

L'âme pourrait alors, comme reine des sens,
Jusqu'au trône de Dieu porter des yeux perçants.

Connaît-on beaucoup de traits plus énergiques que ceux-ci, que j'emprunte à une description de l'enfer?

L'ivrogne et le gourmand recevront leurs supplices
Du souvenir amer de leurs chères délices,
Et ces repas traînés jusques au lendemain
Mêleront leur idée aux rages de la faim.
L'envieux qui verra du plus creux de l'abîme
Le ciel ouvert aux saints et fermé pour son crime,
D'autant plus furieux, hurlera de douleur
Pour leur félicité plus que pour son malheur.

On peut conseiller de feuilleter quelquefois un livre où des vers pareils se rencontrent, non pas au hasard, mais sans

[1] M. Onésyme Leroy a tenté récemment une restauration de cet ouvrage. Il y a pratiqué avec dextérité des retranchements et quelques corrections. L'inconvénient de cette méthode est de donner un texte où les soudures faites par une main étrangère détruisent l'analogie du style. De simples extraits auraient une véritable utilité et sauveraient de l'oubli de beaux vers qu'on ne va pas chercher dans la foule.

chercher beaucoup[1]. Je voudrais pouvoir citer dans toute son étendue l'imposant chapitre du chemin royal de la Croix[2].

L'adieu de Corneille au théâtre n'était pas fait sans un secret espoir de retour, il avait été trop douloureux pour être complétement sincère. « Ma résolution, avait-il dit, n'est pas si forte qu'elle ne puisse rompre. » C'était demander qu'on lui fît violence. Cependant six mortelles années se passèrent sans provocation. Enfin, en 1659, un signe de Fouquet lui rendit la vie. Combien sa joie fut vive et quelle fut l'ardeur de son réveil, on peut en juger par l'empressement qu'il mit à composer *Œdipe*, et mieux encore par la chaleur de ses remerciments. Je sens, s'écriait-il,

Je sens le même feu, je sens la même audace,
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il ajoutait avec un naïf orgueil qui ne déplaît pas :

Mes dix lustres et plus n'ont pas tout emporté
Cet assemblage heureux de force et de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
Qu'à l'envi m'ont prêtée et l'art et la nature.

Le brillant succès d'*Œdipe* ne tarda pas à l'affermir dans cette douce illusion.

Fouquet, brillant dilapidateur de la fortune publique, était alors dans toute l'ivresse des fêtes somptueuses dont il amusait l'adolescence du roi et la vieillesse de Mazarin. L'or qu'il prodiguait lui donnait pour complices l'avarice du ministre,

[1] Corneille a retouché beaucoup sa traduction. J'ai regretté de ne pas retrouver dans les dernières éditions ce trait profond qui m'avait frappé comme un excellent conseil de morale :

. . . . . *Déprends-toi de toi-même,*
Et tu retrouveras un précieux trésor,
Le calme intérieur ignoré de qui s'aime.

[2] Liv. II, chap XII.

la sensualité des jeunes seigneurs, la coquetterie des femmes et la reconnaissance des poëtes. Combien eût duré ce faste ruineux sans l'envie d'un commis sobre et laborieux, dont la rude enveloppe cachait encore un grand administrateur, et sans la jalousie du jeune roi, qui déjà voulait régner seul, au moins sur ses maîtresses? Nul ne le sait; mais il est certain que quelques années de complaisances sans bornes et de luxe sans frein laissèrent, au moment de la catastrophe, une terrible besogne à l'économie de Colbert. Corrupteur aimable, concussionnaire généreux, Fouquet oppose encore aujourd'hui aux sévérités de l'histoire l'amitié de madame de Sévigné, le dévouement de Pellisson, la douleur de La Fontaine, la gratitude de Corneille. Celle-ci fut sans réserve, parce que Corneille ne se croyait jamais quitte envers ceux qui *lui épargnaient la pudeur*[1] de demander. Voltaire en parle bien à son aise, lorsque, du haut de son opulence royale, il regrette que Corneille n'ait pas préféré vivre à Rouen avec du pain bis et de la gloire. Corneille, seul, aurait pu se contenter de gloire et de pain bis; il savait vivre de peu, et nous savons qu'on le trouva un jour occupé à restaurer sa chaussure avariée; ce n'est pas le superflu qu'il recherchait, mais le nécessaire pour lui et pour les siens. La gloire peut bien décorer la médiocrité, mais non pas la misère. Il faut donc seulement gémir quand nous voyons Corneille, pressé par le besoin, faire, en 1550, argent de ses charges d'avocat du roi à la table de marbre, et de premier avocat à l'amirauté de Rouen, honorables sinécures qu'il avait conservées en mémoire de son père, et cédant, à la veille de la mort, la maison où il était né.

Corneille, ranimé par les libéralités de Fouquet, choisit entre trois sujets que le surintendant lui proposa, celui d'*Œdipe* (1659). Il pensait marcher d'un pas ferme sur les traces de Sophocle et de Sénèque, mais il comprit bientôt que l'Œdipe des anciens ne pouvait pas s'arracher les yeux

[1] La Fontaine.

ni faire ruisseler son sang de leurs orbites vides devant un parterre de Parisiens. Force lui fut donc de chercher d'autres sources d'intérêt, et pour suppléer au défaut de matière il imagina ce qu'il appelle l'*heureux épisode* de Dircé et de Thésée. L'expédient fut jugé excellent puisque la pièce réussit, et même « la plupart des auditeurs avouèrent que Corneille n'avait fait aucune pièce de théâtre où se trouve autant d'art[1]. » Il est vrai qu'il n'y en a point où le naturel manque plus complétement. C'est là que nous entendons au début Thésée débitant à Dircé ces vers, hélas! trop célèbres :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste.

En vertu de cet axiome Thésée veut demeurer dans Thèbes pestiférée auprès de sa chère Dircé. Cette princesse, sortie du cerveau de Corneille, se trouve, de sa grâce, fille de Laïus et de Jocaste, sœur d'Œdipe. Le sang altier et querelleur des Labdacides ne se dément pas dans ses veines; elle tranche de la reine dépossédée et elle n'épargne pas les traits piquants à l'heureux usurpateur qui tient sa place. Ainsi Œdipe a déjà deux ennemis sur les bras, Thésée, à qui il refuse la main de la fille de Laïus, et cette fille elle-même, sans parler de Jocaste qui penche du côté des deux amants, lorsque commence sur le meurtre de Laïus l'enquête qui doit aboutir à la découverte d'un parricide et d'un inceste. Nous avons peine à comprendre comment on a pu non-seulement supporter, mais applaudir ce mélange d'horreur et de galanterie, et cependant le préjugé fut tellement tenace que soixante ans plus tard Voltaire corrompit encore ce tragique sujet par une réminiscence d'amour entre Jocaste et Philoctète, ajoutant au vice du mélange le ridicule qui s'attache aux amours surannées. Quand nous sera-t-il donné de voir dans sa simple et magnifique horreur le drame de

[1] Avis de Corneille au lecteur.

Sophocle que rien n'égale au théâtre? Aujourd'hui nous sommes capables de tout entendre, de tout voir; mais où est le grand poëte dont le génie sublime et docile ne trahirait pas Sophocle en le traduisant? Corneille a gauchi, Racine a reculé, Voltaire a côtoyé, la place est à emporter. Nous avons dans le rôle de Thésée quatre vers qui n'ont pas empêché Corneille de passer outre et qui portent la condamnation de son œuvre. Thésée dit en parlant d'Œdipe :

Pourra-t-il trouver bon qu'on parle d'hyménée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le courroux du ciel changeant l'air en poison
Donne lieu de trembler pour toute sa maison?

Cependant tout n'est pas à dédaigner dans cette tragédie manquée; on y rencontre de beaux vers, et Voltaire s'en est approprié deux : la définition du Sphinx,

Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,

Et l'image du supplice d'Œdipe qui

Des morts et des vivants semble le séparer.

Je vois aussi dans un passage qu'on n'a pas remarqué le germe d'un des tableaux de notre grand peintre, M. Ingres. Son Œdipe n'est-il pas dans ces deux vers?

Au pied du roc affreux semé d'os blanchissants,
Je demande l'énigme et j'en cherche le sens.

Il faut encore citer la tirade sur la fatalité et le libre arbitre, éternels problèmes qui tourmentent les philosophes et qui aigrissaient alors les théologiens :

Quoi! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit?
L'âme est donc tout esclave; une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,

Vertueux sans mérite et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux et non pas des mortels :
De toute la vertu sur la terre épandue
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due ;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir ;
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir,
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite...
N'enfonçons toutefois ni votre œil ni le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien.

Corneille, ranimé par le succès d'*Œdipe*, qui lui attira, outre les suffrages de la foule, les libéralités du roi, songea enfin à donner un recueil complet de ses tragédies. Elles s'élevaient déjà au nombre respectable de vingt-deux et formaient un total de plus de quarante mille vers. Non-seulement il publia ses œuvres, mais il les examina sans en dissimuler les défauts comme sans en contester les beautés, et en cela il fit acte de courage et de bonne foi. Ces examens méritent d'être étudiés comme de précieuses confidences du génie ; ils prouvent avec quel soin le poëte méditait un sujet, quelle part il faisait à la vérité de l'histoire et à l'invention, quels étaient ses scrupules et ses hardiesses. Trois discours qu'il y ajouta, et dans lesquels il commente et complète la Poétique d'Aristote, attestent ses profondes réflexions sur les secrets de l'art dramatique. On y admire sa sincérité et sa pénétration, tout en souriant, à l'occasion de la naïveté avec laquelle il mêle, dans les exemples qu'il allègue, ses pièces les plus imparfaites et ses chefs-d'œuvre, dont l'amour paternel fait une seule famille, où les plus disgraciés ne sont pas les moins aimés. Ces discours donnent à Corneille un rang élevé parmi les critiques. Les jeunes poëtes y apprendront le respect d'eux-mêmes, du public et de l'art ; ils y verront que la fantaisie et le caprice sont de méchants guides, et que le génie ne donne pas dispense de raison et de méditation. Ce n'est pas que Corneille ait compris partout

le sens d'Aristote; il a échoué après tant d'autres dans l'interprétation de la fameuse définition de la tragédie ; il l'explique comme si Aristote avait dit que la tragédie purge toutes les passions par la terreur et la pitié, tandis que le philosophe attribue seulement à la terreur et à la pitié tragiques le don de purger la terreur et la pitié elles-mêmes. Ce premier contre-sens sur le texte, que Corneille ne voyait qu'à travers une traduction latine, donne au principe d'Aristote, avec une fausse signification, une étendue qu'il n'a pas. Aussi Corneille s'étonne-t-il de le voir si souvent inapplicable. Évidemment Aristote veut contredire Platon, c'est un plaisir qu'il ne se refuse guère, et il prétend montrer que la poésie, même dramatique, ne corrompt pas les âmes; que si elle excite la pitié et la terreur, qui sont réellement des principes d'énervement moral, elle purge ces mêmes sentiments, c'est-à-dire qu'elle leur enlève ce qu'ils ont de contraire à la force de l'âme. Mais cette purgation ou purification s'opère-t-elle réellement, et si elle est réelle comment se produit-elle ? Ce sont là des questions qui sont du ressort de la critique et de la morale. Si j'avais à présenter mes conjectures, je dirais que la terreur et la pitié éprouvées pour des dangers et des malheurs, ou éloignés ou fictifs, apprivoisent par une expérience inoffensive l'âme à ces mêmes sentiments, au point de lui donner la force de les dominer au lieu d'en être vaincue dans les dangers et les malheurs présents et réels. Il y a déjà, dit-on, sur ce point vingt-cinq opinions controversées. J'en livre une de plus à la discussion.

La Toison d'or (1661), que l'ordre des temps nous présente après *Œdipe*, ramène Corneille à ses premiers héros tragiques, Jason et Médée ; mais il les prend dans leur âge d'innocence relative, quand Jason n'a encore sur la conscience qu'Hypsipyle trahie, et que Médée songe seulement à se faire enlever. C'est ici que se trouve la pointe célèbre d'Hypsipyle disant à la magicienne sa rivale :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Le but du poëte était surtout de donner place aux merveilleuses machines de Torrelli, pour lesquelles le marquis de Sourdéac se mettait en dépense, afin de fêter dignement le mariage de Louis XIV et de Marie-Thérèse. Le machiniste dut emporter le principal honneur, et c'était juste, car entre autres divertissements pour les yeux il avait ménagé la vue d'un *palais d'horreur* où « tout ce qu'il y a d'épouvantable en la nature servait de termes. L'éléphant, le rhinocéros, le lion, l'once, les tigres, les léopards, les panthères, les dragons, les serpents, tous avec leurs antipathies, y lançaient des regards menaçants. » On pense bien que c'était là un tour du métier de Médée à l'encontre d'Hypsipyle, ce qui prouve victorieusement combien les *charmes* ont de supériorité sur les *attraits*. Cette belle magie plut infiniment à Leurs Majestés.

Lorsque *Sertorius* parut sur la scène, en 1662, on put croire au complet rajeunissement du génie de Corneille ; on y retrouvait sans appesantissement notable

> La main qui crayonna
> L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

C'est le même art et la même vigueur avec un moindre élan de grandeur et sans pathétique. En effet, si on ajoute par la pensée un degré d'élévation dans les sentiments et quelques traits de passion, *Sertorius* monte au niveau d'*Horace* et de *Cinna ;* mais Corneille n'a pas cherché d'autres ressorts que les grands intérêts de la politique. Il a mis en regard deux hommes d'Etat et de guerre, Sertorius et Pompée, et dans l'un la vraie grandeur, la vraie liberté de Rome et ses mâles vertus ; dans l'autre l'éclat extérieur de la gloire, la pompe du langage couvrant des mêmes noms de vertu et de liberté des espérances de domination. Sertorius remonte jusqu'à Scipion, et Pompée trace la voie à César. C'est là un grand spectacle, un moment solennel de l'histoire ; et pour tout ce qui touche la politique et la guerre la main de Corneille n'a pas faibli ; mais la source du pathétique, qui jamais n'avait

coulé en abondance de sa veine que par accident, s'est tarie; le poëte nous intéresse encore par l'habileté de ses combinaisons, il nous élève par la noblesse des idées et des sentiments, il domine l'esprit, il ne touche pas le cœur; l'amour qu'il introduit dans Aristie et dans Viriathe se glace de raisonnements et de politique; ces tendresses du cœur soumises à la raison d'Etat, exaltées ou refroidies au gré de l'ambition, n'ont pas le don d'émouvoir. Au théâtre on ne s'intéresse à l'amour que si celui qui l'éprouve souffre douloureusement de ses combats ou doit mourir de ses mécomptes. Ici il n'y a danger de mort de ce côté ni pour Viriathe, ni pour Sertorius, ni pour Aristie, ni pour Pompée et cependant ils se donnent, tous quatre, pour amants. Le vice de cette belle tragédie est dans ces fausses passions, mais il lui reste une part de vérité qui la fait vivre. La conférence de Sertorius et de Pompée sauverait encore une pièce qui aurait d'ailleurs de moindres mérites de composition. Corneille en parle avec sa sincérité accoutumée : « Ne cherchez point, dit-il, dans cette tragédie les agréments qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poëmes de cette nature : vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportements de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts et la nouveauté de quelques caractères ont suppléé au manque de ces grâces[1]. »

Non, *Sertorius* n'avait pas déplu et ne pouvait pas déplaire à des spectateurs parmi lesquels on comptait Turenne et Condé, et à défaut d'autres preuves nous devinerions que le succès en fut éclatant par les clameurs de l'envie. Corneille put se rappeler alors doublement la journée du *Cid*. *Sertorius* eut son Scudéri au prix duquel celui du *Cid* était un adversaire loyal et courtois. Scudéri hâbleur, fanfaron, ferrailleur,

[1] *Préface de Sertorius.* Il faut lire toute cette préface, qui est un chef-d'œuvre de bon sens et de saine critique.

est homme de cœur, après tout; ses vanteries et ses hyperboles amusent; ses grands coups d'estoc ne font que des égratignures : mais quelle vipère que son successeur! comme il distille le fiel! quel venin sur sa langue à triple dard! Scudéri était jaloux, l'abbé d'Aubignac, c'est de lui que nous parlons, était envieux. Critique médiocre, auteur détestable, cabaleur infatigable, il était descendu de la chaire avec la prétention de régenter le théâtre dont il avait écrit *la Pratique*. Ce n'était pas celle de Corneille qui avait réussi contre les règles de l'abbé. De là toute sa colère contre l'indocilité triomphante du grand poëte. La robe qui autorisait alors les vilenies de ce méchant homme ne doit pas le protéger contre nos ressentiments. Anathème donc sur la bouche dont notre Corneille eut à souffrir les morsures!

La bonhomie et la grandeur de Corneille avaient fini par désarmer l'ancien Scudéri et Mairet, ses confrères au théâtre et à l'Académie; aussi lorsqu'il eut résolu de tenter le sujet de *Sophonisbe* (1663) que Mairet avait fait applaudir trente ans auparavant, il rendit hommage au mérite de son devancier et chercha loyalement le succès par des moyens nouveaux, laissant à Mairet la propriété de ceux par lesquels il avait réussi : « J'ai cru, dit-il, plus à propos de respecter sa gloire et de ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route, pour ne laisser aucun lieu de dire ni que je sois demeuré au-dessous de lui, ni que j'aie prétendu m'élever au-dessus. » Malheureusement Mairet avait pris la route du pathétique, qui est la plus sûre pour arriver au succès, et Corneille resta dans celle où Sertorius l'avait engagé; mais n'étant plus soutenu par la grandeur des intérêts et l'importance historique des personnages, il demeura avec tous les inconvénients des amours politiques et des maximes d'État. Syphax, Massinissa, Lélius ne sont que des subalternes : Corneille a pris soin d'avilir les deux premiers, pensant rehausser sa Sophonisbe, qui n'intéresse que médiocrement, parce qu'elle n'a que la passion de régner et le désir, d'ailleurs bien légitime, de ne pas orner un triomphe

au Capitole. La décadence est manifeste dans *Sophonisbe :* le vieux chêne s'est dépouillé, la séve d'automne qui l'avait fait reverdir un instant, sans être complétement épuisée, ne ranimera plus désormais autour du tronc rugueux que quelques rameaux plus longtemps rebelles à la mort. C'est une raison de plus de chercher pieusement ces derniers signes d'une force qui se retire et d'un feu qui s'éteint. Ainsi dans *Sophonisbe* même, Massinissa, qui autorise ses faiblesses d'amour de l'exemple des dieux, reçoit de Lélius cette noble et piquante réponse :

N'alléguez point les dieux : si l'on voit quelquefois
Leur flamme s'emporter en faveur de leur choix,
Ce n'est qu'à leurs pareils à suivre leurs exemples,
Et vous ferez comme eux quand vous aurez des temples ;
Comme ils sont dans le ciel au-dessus du danger,
Ils n'ont là rien à craindre et rien à ménager.

Mais que peuvent quelques traits de ce genre quand l'intérêt n'a pas où se prendre entre tant de personnages sans passion vraie ou sans grandeur?

Othon (1664) nous rend au moins Corneille dans l'exposition, qui est noble et faite en beaux vers, parmi lesquels il y en a quatre qui sont sublimes. Tout le monde les sait par cœur :

Je les voyais tous trois se hâter sous un maître
Qui chargé d'un long âge a peu de temps à l'être,
Et tous trois à l'envi s'empresser ardemment
A qui dévorerait ce règne d'un moment.

Ces vers sortis d'un cerveau de soixante ans ne sentent pas la vieillesse ; mais dès la seconde scène la pièce faiblit « parce qu'on voit trop, dit Voltaire, que la tragédie ne sera qu'une intrigue de cour, une cabale pour donner un successeur à Galba, » et cette intrigue ne nous offre que des cabaleurs vulgaires. Cependant on peut croire que dans la force de l'âge et du talent Corneille aurait su trouver un pinceau énergique et sur sa palette des couleurs saisissantes pour

peindre dignement l'agonie voluptueuse et comme les convulsions de la grandeur romaine; mais ici le tableau qu'il trace est sans éclat ni profondeur. Le sujet, s'il n'est pas mal choisi, est mal conçu. Or la nature et la disposition du sujet sont au théâtre la plus sûre garantie du succès. Le style qui fait vivre les tragédies n'est pas nécessaire pour qu'elles réussissent. Mille exemples l'attestent. Voltaire remarque judicieusement que les pièces tombées de Corneille sont écrites à peu près du même style que *Rodogune*, qu'on applaudit encore. « Ce sont quelquefois, dit-il, les mêmes beautés et toujours les mêmes défauts dans l'élocution; partout vous trouverez des pensées fortes et des idées alambiquées, de la hauteur et de la familiarité, de l'amour mêlé de politique, quelques vers heureux et beaucoup de mal faits, des raisonnements, des contestations, des bravades. Il est impossible de ne pas reconnaître la même main. D'où peut donc venir la différence du succès, si ce n'est du fond même du dessin? »

Corneille, dans la préface de sa *Sophonisbe*, avait dit fièrement : « J'aime mieux qu'on me reproche d'avoir fait mes femmes trop héroïnes que de m'entendre louer d'avoir efféminé mes héros par une docte et sublime complaisance au goût des délicats, qui veulent de l'amour partout et qui ne permettent qu'à lui de faire auprès d'eux la bonne et la mauvaise fortune de nos ouvrages. » Le trait n'allait alors qu'au jeune Quinault, auteur applaudi de *Stratonice* et d'*Astrate* ; mais depuis Racine avait fait représenter son *Alexandre*, dont le brillant succès donnait tort au conseil de Corneille, qui avait engagé ce nouveau venu à porter ailleurs qu'au théâtre son talent pour la poésie. Cette fois Corneille fut entraîné, et il voulut montrer aux admirateurs des *doucereux*, comme il les appelle, qu'il ne tenait qu'à lui de dire des douceurs. C'est dans cette pensée qu'il composa l'*Agésilas* (1666), représenté sept mois après *Alexandre*. Il est vrai que rien n'est plus doux que cette pièce, mais aussi la douceur y est fade et languissante. C'est presque une pastorale. Agésilas, Spitridate et Cotys n'ont rien à envier ni à l'Artamène,

ni à l'Horatius Coclès de mademoiselle de Scudéri. Ce long soupir de tendresse aboutit à un triple mariage dont Agésilas donne le signal en ces termes :

Rendons nos cœurs, madame, à des flammes si belles ;
Et tous ensemble allons préparer ce beau jour
Qui par un triple hymen couronnera l'amour.

Un Agésilas capable de dire de si belles choses appelait fatalement la douloureuse interjection, si bien attachée à son nom, de par Boileau [1], qu'elle en est désormais inséparable.

Attila (1667) mérite moins le *holà* du satirique, mais il ne doit la restriction qu'on y met qu'à une scène où le roi des Huns délibère avec Ardaric et Valamir sur le parti qu'il doit préférer entre la France qui s'élève et Rome qui tombe. C'est là que se trouvent ces beaux vers :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève,
L'empire est prêt à choir et la France s'élève ;
L'une peut avec elle affermir son appui
Et l'autre en trébuchant l'ensevelir sous lui.
Vos devins vous l'ont dit : n'y mettez point d'obstacles,
Vous qui n'avez jamais douté de leurs oracles ;
Soutenir un État chancelant et brisé
C'est chercher par sa chute à se voir écrasé.

C'est Valamir qui commence ainsi son discours, et Ardaric trouve dans sa réplique des traits de même force ;

Cependant regardez ce qu'est encor l'empire :
Il chancelle, il se brise, et chacun le déchire,
De ses entrailles même il produit des tyrans,
Mais il peut encor plus que tous ses conquérants.

Le reste de la scène n'est pas indigne de ces passages ; mais, par malheur, cette délibération n'est qu'un piége tendu aux deux rois par Attila, indifférent entre la sœur de Mérovée

[1] J'ai vu l'Agésilas,
Hélas !

et celle de Valentinien, afin de détourner le courroux soit de Mérovée, soit de l'empereur sur celui des deux conseillers dont l'avis aura prévalu. Ainsi tout consiste à savoir si Attila parviendra à jouer un méchant tour à Ardaric ou à Valamir, et s'il épousera Honorie ou Ildione. Ce grand débat reste en suspens jusqu'à ce que le fléau de Dieu vomisse son âme avec son sang. L'hémorragie vient d'un accès de colère, et fort à propos pour permettre aux deux couples de princes et de princesses de contracter mariage. Était-il besoin d'évoquer Attila pour amener cette partie carrée?

Il faut aller jusqu'au bout et raconter, mais brièvement, comment Corneille se laissa mettre aux prises, à son insu, avec le jeune poëte qui, des fadeurs d'Alexandre, avait passé aux tragiques fureurs d'Oreste et aux crimes de Néron avec un tel applaudissement, que le poëte du *Cid* et de *Cinna* avait enfin un rival. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, ménagea cette rencontre dont l'issue fit gémir les admirateurs de Corneille. Fallait-il ainsi traîner sur la scène le vieil et noble athlète, tout vaincu du temps, le front sillonné de rides, pour lutter dans un tournoi de galanterie contre toutes les grâces de la jeunesse et les forces croissantes du génie? Ce sont là jeux de prince. Était-ce malice ou simplicité? Corneille s'est fourvoyé en plaçant à côté de Titus et de Bérénice Domitien amoureux de la fille de Corbulon, Domitie, qui dispute par ambition le cœur de Titus à Bérénice, bien qu'elle soit éprise de Domitien. Domitien aimé et amoureux, n'est-ce pas assez pour assurer une chute? Bérénice, de son côté, tient surtout à ne pas être chassée de Rome; et lorsque le sénat consent à son mariage avec l'empereur, elle y renonce aussi bien qu'à l'empire. Elle emportera son amour en Judée, et Titus sur le trône lui demeurera fidèle. Grâce à ce double héroïsme, Domitie fait retour à Domitien avec l'espoir d'être un jour impératrice. Cette esquisse montre à quel point la passion est sacrifiée dans ce drame, dont l'amour doit être toute la matière et le principal ressort. Reconnaissons cependant que le caractère

de Bérénice se dessine noblement dans la dernière scène. Mais que vaut un beau mouvement au prix des longs ennuis d'une intrigue banale où se meuvent des personnages froids qui n'ont aucun sentiment vrai et qui aiment à disserter ? On n'aurait presque rien à citer de *Tite et Bérénice* sans un trait notable de ce que Boileau appelait galimatias double, c'est-à-dire celui qui n'est entendu ni du lecteur ni de l'auteur. Voici le passage :

> Faut-il mourir, madame? et si proche du terme
> Votre illustre inconstance est-elle encor si ferme
> Que les restes d'un feu que j'avais cru si fort
> Puissent dans quatre jours se promettre ma mort [1].

Corneille fut plus heureux dans une œuvre dont il partage l'honneur avec Molière et Quinault. Sa part est la plus considérable, quoique Molière ait tracé le plan et qu'il ait écrit le premier acte et les premières scènes du second et du troisième. Les intermèdes appartiennent à Quinault. La Fontaine avait préparé la matière dans son roman de *Psyché*, et Lulli fit la musique. Combien de grands noms pour un seul ouvrage, mais c'était Louis XIV et sa brillante cour qu'il fallait charmer. L'œuvre commune réussit à souhait. Corneille, malgré ses soixante-cinq ans, travailla vite et bien. Quinault,

[1] « Baron, le célèbre acteur, devait faire le rôle de Domitien dans *Tite et Bénérice;* et comme il étudiait son rôle, l'obscurité des quatre vers : *Faut-il mourir*, etc., lui donna quelque peine, et il alla en demander l'explication à Molière, chez qui il demeurait. Molière, après les avoir lus, avoua qu'il ne les entendait pas non plus : « Mais « attendez, dit-il à Baron, M. Corneille doit venir souper avec nous « aujourd'hui, et vous lui direz qu'il vous les explique. » Dès que Corneille arriva, le jeune Baron alla lui sauter au cou, comme il faisait ordinairement, parce qu'il l'aimait, et ensuite il le pria de lui expliquer ces quatre vers, disant à Corneille qu'il ne les entendait pas. Corneille, après les avoir examinés quelque temps, dit : « Je ne les entend pas très-bien non plus; mais récitez-les toujours : « tel qui ne les entendra pas les admirera. » (*Récréations littéraires*, par Cizeron-Rival.)

dans ses meilleurs opéras, n'a pas de scène plus tendre, écrite en vers plus faciles, plus harmonieux que l'entrevue de Psyché et de l'Amour.

Avec *Pulchérie* (1672) Corneille descend dans les limbes du Bas-Empire. Cette impératrice vestale était fille d'Arcadius; dès sa quinzième année elle avait préludé à l'empire sous son faible frère Théodose II, et après la mort de ce prince elle épousa un vieux militaire qui dut se contenter du vain titre d'empereur. Elle ne mit à son choix d'autre condition que le respect de son vœu de virginité et de son autorité, et le vieux Martian se prêta de bonne grâce à cet arrangement. Corneille, pour trouver matière à ses cinq actes, donne à Pulchérie du penchant pour le jeune Léon qui régnera plus tard, et il prête au vieux Martian de tendres sentiments pour son impératrice, le tout sans préjudice d'un amour entre le patrice Aspar et Irène, sœur de Léon. Tous ces amants soupirent et dissertent jusqu'à la conclusion du mariage de Pulchérie avec Martian. Corneille, rebuté par les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, porta son impératrice d'Orient à une troupe d'acteurs novices qui végétaient au Marais. S'il faut l'en croire, sa pièce peupla le désert et révéla parmi les acteurs des talents ignorés. *Pulchérie* n'en est pas moins son plus faible ouvrage. Cependant le début promettait; c'est Pulchérie qui parle :

Je vous aime, Léon, et n'en fais point mystère ;
Des feux tels que les miens n'ont rien qu'il faille taire :
Je vous aime et non point de cette folle ardeur
Que les yeux éblouis font maîtresse du cœur,
Non d'un amour conçu par les sens en tumulte,
A qui l'âme applaudit sans qu'elle se consulte,
Et qui ne concevant que d'aveugles désirs,
Languit dans les faveurs et meurt dans les plaisirs.

Inconvenance à part, ces vers sont bien faits et prouvent, dit Voltaire, que Corneille aurait pu écrire encore avec force et pureté, s'il avait voulu travailler davantage ses ouvrages; mais la pièce est écrite très-négligemment : la forme y ré-

pond à la matière, et il n'y a point moyen de protester contre la brève et rigoureuse sentence du critique : « C'est un mariage ridicule, traversé ridiculement, et conclu de même. »

Il est triste de voir Corneille, fermant les yeux sur sa décadence, exposer ses cheveux blancs aux dédains des acteurs et rejeter sur l'inconstance du siècle, les caprices de la mode, une tiédeur que justifiait de reste le déclin de son génie. Ni *Horace*, ni *Cinna*, ni *Polyeucte* et ses autres chefs-d'œuvre n'étaient abandonnés, mais la foule n'a pas de longues complaisances, elle ne connaît qu'un crime au théâtre, c'est l'ennui, et à tout prix elle l'évite. Corneille ne voulut pas comprendre et il tenta un dernier effort. Il pensa à la Chine pour vaincre l'indifférence, mais il n'alla pas plus loin que l'Euphrate, et c'est à Séleucie qu'il plaça la scène de sa tragédie. Il fit d'un nom de dignité chez les Parthes, du *Suréna*, un nom d'homme, et, sur la foi de Plutarque et d'Appien, il peignit un sujet dont la grandeur et les services importunent un roi, qui sacrifie son bienfaiteur à ses terreurs. On peut croire que Corneille songeait au duc de Guise [1] dont le dernier descendant l'avait protégé. Ainsi l'instinct dramatique l'acheminait à l'invention de la tragédie nationale. On peut dire que jusqu'au bout Corneille a tenté des routes nouvelles. *Suréna* (1674) n'est pas sans mérite, l'idée du poëme est dramatique, et deux caractères au moins, celui de Suréna et d'Eurydice, sont bien tracés, mais l'action languit, et il est fâcheux que le péril de Suréna vienne du refus d'épouser la fille d'Orode. Il eût été plus habile de grandir encore Suréna et de pousser les craintes d'Orode au point de rendre le meurtre du héros inévitable. Quand il s'exécute c'est un crime gratuit et qui de plus dans l'exécution paraît accidentel. L'attentat devait être mieux préparé et plus redouté pour émouvoir. Eurydice aussi n'a pas assez laissé prévoir l'effet de sa douleur, et lorsque la

[1] Il y a analogie de situation, et, tout au moins, allusion dans l'emploi du mot historique : *on n'oserait.*

sœur de Suréna l'accuse d'insensibilité parce qu'elle ne pleure pas et qu'elle répond :

> Non, je ne pleure pas, madame, mais je meurs,

ce beau vers, qui autrement amené serait, selon Voltaire, le sublime de la douleur, surprend plus qu'il ne touche, parce que l'amour d'Eurydice n'a pas paru de nature à produire une crise de mort soudaine. Au reste, ce dernier cri tragique sorti de la bouche de Corneille est un digne adieu au théâtre. Il est beau de couvrir ainsi sa retraite, et que le dernier combat fasse souvenir des plus beaux triomphes d'une carrière si longue et si glorieusement parcourue. Eurydice, avant ce dernier mot, a déjà eu de belles inspirations :

> L'amante d'un héros aime à lui ressembler
> Et voit ainsi que lui ses périls sans trembler.

C'est encore elle qui dit, pour détourner les coups qui menacent Suréna :

> Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite :
> D'autres ont ramassé les débris de sa fuite ;
> De nouveaux escadrons leur vont enfler le cœur,
> Et vous avez besoin encor de son vainqueur.

Suréna lui-même ne parle-t-il pas la langue d'*Horace* lorsqu'il dit :

> Qu'on veuille mon épée ou qu'on veuille ma tête,
> Dites un mot, seigneur, et l'une et l'autre est prête :
> Je n'ai goutte de sang qui ne soit à mon roi,
> Et si l'on m'ose perdre, il perdra plus que moi.
> J'ai vécu pour ma gloire autant qu'il fallait vivre.

Ne reconnaît-on pas la main du grand Corneille dans ces paroles de Suréna, répondant à Eurydice, qui lui commande de prendre une autre épouse, parce que les illustres morts dont il tient la place *ont assez mérité de revivre en leur race :*

> Que tout meure avec moi, madame : que m'importe
> Qui foule après ma mort la terre qui me porte?
> Sentiront-ils percer par un éclat nouveau

Ces illustres aïeux la nuit de leur tombeau?
Respireront-ils l'air où les feront revivre
Ces neveux, qui peut-être auront peine à les suivre,
Peut-être ne feront que les déshonorer
Et n'en auront le sang que pour dégénérer?

Voltaire, si dur aux faiblesses du grand Corneille, a-t-il de pareils traits dans *les Lois de Minos* et dans *les Pélopides*, et de plus l'exemple et les paroles de Corneille lui-même ne l'avertissaient-ils pas qu'il est temps à soixante ans de prendre congé du théâtre, et que « la poésie s'en va avec les dents [1]? »

La vieillesse de Corneille fut contristée par l'affaiblissement de son génie et par l'éclat des succès de son jeune rival. En vain son amour-propre lui faisait illusion sur les causes de cet abandon; en vain, dans sa tendresse pour ses derniers ouvrages, pense-t-il qu'un regard du roi suffirait pour les placer à côté de leurs aînés; en vain s'écrie-t-il en s'adressant à Louis XIV :

Achève; les derniers n'ont rien qui dégénère,
Rien qui les fasse croire enfants d'un autre père.
Ce sont des malheureux étouffés au berceau,
Qu'un seul de tes regards tirerait du tombeau.
On voit Sertorius, OEdipe, Rodogune,
Rétablis par ton choix dans toute leur fortune;
Et ce choix montrerait qu'Othon et Suréna
Ne sont pas des cadets indignes de Cinna.
Sophonisbe à son tour, Attila, Pulchérie
Reprendraient pour te plaire une seconde vie,
Agésilas en foule aurait des spectateurs,
Et Bérénice enfin trouverait des acteurs.

Le ton de ces doléances montre que le découragement était entré dans son âme. Faut-il ajouter que la détresse de ses finances ajoutait les embarras de la vie matérielle à ces souffrances de l'amour-propre? Incroyable négligence de ces glorieux protecteurs des lettres qui ne savent pas aller au-de-

[1] « Ma poésie s'en est allée avec mes dents, » disait Corneille à Chevreau.

vant de la misère du génie, oublieux Mécènes auxquels il faut que Boileau réveille la mémoire, pour qu'une tardive aumône vienne atteindre sur son lit de mort celui que Napoléon aurait fait prince et dont la mémoire est l'orgueil de la France ! Malgré ces mécomptes, malgré ce complot de l'indifférence publique et de l'oubliance royale, on aime à penser que la grande âme de Corneille fut consolée par le sentiment de ses forces et raffermie par sa dignité morale; pour n'avoir pas à maudire, on veut croire fermement que le jour où Corneille, chargé d'années et de misère, parut au théâtre, et fut salué par les longues acclamations de l'auditoire, qui s'était levé en sa présence, ces suffrages qui devançaient, en les annonçant, ceux de la postérité, durent adoucir les blessures de son amour-propre, et lui rendre plus légères les douleurs de la vieillesse, par l'assurance d'une mémoire immortelle.

Corneille mourut dans la nuit du 30 septembre au 1er octobre 1684. Il était âgé de soixante-dix-huit ans trois mois et vingt-quatre jours. Racine, directeur désigné de l'Académie française, disputa à l'abbé de Lavau, dont les fonctions expiraient au moment de la mort de Corneille, l'honneur de faire célébrer le service funèbre. L'Académie décida contre lui, et Benserade, qui ne perdait jamais l'occasion d'un bon mot, dit à ce propos : « Nul autre que vous ne pouvait prétendre à enterrer Corneille; cependant vous n'avez pu y parvenir. » Racine fit mieux, il s'inclina devant la gloire de son maître, et il la célébra en termes dignes de Racine et de Corneille.

1837-1848.

LA FONTAINE.

Il y a des écrivains sur lesquels on n'a jamais tout dit, parce que le sujet est inépuisable, et avec lesquels on ne craint pas les redites, parce que, tout connus qu'ils sont, personne ne se fatigue d'en entendre parler. La Fontaine est de cette famille : aucun poëte n'a été loué plus souvent et par autant d'habiles critiques, aucune biographie n'a été tant de fois reproduite, ni détaillée avec autant de complaisance ; et cependant d'autres critiques et d'autres biographes viendront, qui, pas plus que nous, ne s'inquiéteront d'avoir été devancés. Pourquoi, en effet, se refuser à soi-même et interdire aux autres le plaisir de parler d'un vieil ami d'enfance dont le souvenir est toujours nouveau et charmant? Aussi bien sa vie nous expliquera peut-être dans quel sens il faut entendre l'antique proverbe que les Champenois répètent et laissent courir sans inquiétude.

Celui qu'on devait surnommer le *bonhomme* naquit dans une petite ville de la Champagne, à Château-Thierry, où son père, Charles de La Fontaine, exerçait les fonctions de maître des eaux et forêts. Sa mère, Françoise Pidoux, était fille d'un bailli de Coulommiers. Enfant aimable et nonchalant, il étudia avec mollesse, et le cours de ses études ne révéla aucun des germes de son génie. A vingt ans, après avoir lu quelques livres de piété, il se crut la vocation de la vie ecclésiastique, et il entra au séminaire de Saint-Magloire, où il ne demeura qu'un an. Il ne prit aucun goût à la théologie,

et on peut le croire sur parole lorsqu'il dit : « Ce n'est pas mon fait de raisonner sur les matières spirituelles, j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie [1]. » Son exemple avait entraîné son frère Claude, qui persévéra. Au sortir du séminaire, La Fontaine mena, dans la maison paternelle, cette vie de désœuvrement et de plaisirs qui énerve, surtout en province, les jeunes gens de famille. Pour le ranger au devoir, on le maria, et son père lui donna la survivance de sa charge. Il avait alors vingt-six ans, et le démon de la poésie n'était pas encore venu. La Fontaine ne se pressa jamais.

Une ode de Malherbe, récitée par hasard devant lui, éveilla le goût de la poésie dans son âme, que le plaisir et la paresse s'étaient seuls partagée jusqu'alors. Il lut avec transport Malherbe tout entier, et tâcha de l'imiter ; mais Malherbe, oui, Malherbe lui-même aurait gâté La Fontaine, si deux amis, Pintrel et Maucroix, ne l'eussent conduit à la lecture des vrais modèles. La Fontaine a fait lui-même l'aveu du danger qu'il a couru :

Je pris certain auteur autrefois pour mon maître,
Il pensa me gâter [2] : à la fin, grâce aux dieux,
Horace, par bonheur, me dessilla les yeux.

Platon et Plutarque, parmi les anciens, furent ses auteurs

[1] *Lettre* IV, à madame de La Fontaine.

[2] On a souvent dit que La Fontaine désignait Voiture par ce « certain auteur qui pensa le gâter », je l'ai moi-même répété, et peut-être cru, après beaucoup d'autres ; tant il est naturel de suivre « en vrai mouton » les traces d'autrui ! La réflexion me ramène à penser qu'il s'agit de Malherbe. En effet, La Fontaine ajoute :

L'auteur avait du bon, du meilleur : et la France
Estimait dans ses vers le tour et la cadence.

Cela peut-il se dire de Voiture, qui est un poëte, affecté sans doute, mais surtout négligé, et ne s'applique-t-il pas forcément à « celui qui le premier en France, » comme dit Boileau,

Fit sentir dans les vers une juste cadence.

Malherbe pensa gâter notre poëte parce que, tout entier à ce maître,

de prédilection ; il les lisait dans des traductions, car il n'a jamais su le grec ; entre les modernes, il s'était attaché de préférence à Rabelais, à Marot et à d'Urfé, dont l'*Astrée* faisait ses délices.

Le mariage ne fixa pas l'inconstance de ses goûts. Marie Héricart, qu'on lui fit épouser en 1647, avait de la beauté et de l'esprit ; mais elle manquait de ces qualités solides, amour de l'ordre et du travail, fermeté de caractère, qui auraient subjugué et discipliné son mari. Pendant qu'elle lisait des romans, La Fontaine allait se distraire ailleurs, ou rê-

La Fontaine négligeait les anciens, et, ce qui aurait été plus grave encore, la maîtresse des anciens, la nature. C'est en effet à l'aide de ces deux modèles qu'on arrive à la souplesse, à la grâce, charme suprême de la poésie. Aussi La Fontaine ajoute-t-il :

> Ils se moquent de moi qui, plein de ma lecture,
> Vais partout prêchant l'art de la simple nature.

Or Malherbe, qui est un si noble poëte, n'est pas un poëte naturel, il aurait donc pu gâter son admirateur, et pour qu'on ne s'y trompe pas, La Fontaine caractérise l'auteur qui *a pensé le gâter* par un vers qu'il emprunte à Malherbe lui-même,

> Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses.

Ce qui a pu égarer les interprètes, c'est qu'en effet La Fontaine, avant de se sentir poëte, au bruit d'une ode de Malherbe récitée devant lui, avait imité Voiture lorsqu'il rimait, par désœuvrement et sans passion, quelques bagatelles qui amusaient les oisifs de Château-Thierry. En outre, à la fin de la même pièce, La Fontaine rend un hommage éclatant aux odes de notre premier lyrique :

> Malherbe avec Racan, parmi les chœurs des anges,
> Là-haut de l'Eternel célébrant les louanges,
> Ont emporté leur lyre.

Tout cela est vrai ; mais il est vrai aussi que La Fontaine, après avoir tenté de suivre Malherbe, n'est entré dans la vraie poésie que par l'étude des anciens et de la nature. Comme il le dit :

> On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.

vait, soit à ses vers, soit à ceux de ses poëtes favoris. La fortune du jeune ménage ne tarda pas à s'obérer. Le père de La Fontaine laissa, de son côté, une succession embarrassée : des emprunts contractés pour acquitter les dettes et laisser le bien intact devinrent de nouvelles causes d'embarras, de sorte qu'on s'explique facilement que notre poëte, inhabile aux soins d'intérêt, incapable d'ailleurs de s'imposer aucune privation, et ne trouvant auprès de lui ni secours, ni direction, ait mangé, comme il le dit gaiement, son fonds avec son revenu, de manière à n'avoir plus, après quelques années, ni revenu ni fonds[1].

L'exercice de la charge de maître des eaux et forêts se borna vraisemblablement à de longues promenades sous les vieux arbres des bois soumis à sa juridiction, et à de non moins longs sommeils[2] sur les tapis de verdure au bord des ruis-

[1] On connaît l'épitaphe que La Fontaine destinait à sa tombe :

> Jean s'en alla comme il était venu,
> Mangeant son fonds avec son revenu :
> Tint les trésors chose peu nécessaire :
> Quant à son temps, bien le sut dispenser :
> Deux parts en fit dont il soulait passer
> L'une à dormir et l'autre à ne rien faire.

[2] La Fontaine était grand dormeur et il l'était avec passion et reconnaissance ; il dit, en parlant au sommeil :

> Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels.
> *Songe de Vaux.*

Il envie le sort des Papimanes : car,

> Le vrai dormir n'est connu que chez eux ;

et il s'écrie :

> Je le verrai ce pays où l'on dort !

Il disait à sa femme, *lettre* III : « Moi qui suis enfant du sommeil et de la paresse. » Et il a écrit dans *Psyché* (l. II) : « J'ai toujours cru et je crois encore que le sommeil est une chose invincible : il n'y a procès, affection, ni amour qui tienne. » Finissons cette note narco-

seaux murmurants. Nous avons bien le droit de le supposer, puisqu'il est avéré qu'à plus de soixante ans, il ignorait encore ce que les forestiers entendent par bois en grume, bois marmenteau et bois de touche [1]. La poésie le charmait ; ses premiers essais se bornèrent à des vers de circonstance qu'on prisait fort à Château-Thierry : il s'enhardit enfin jusqu'à tenter une comédie ; comme l'invention lui manquait, il prit une pièce de Térence dont il conserva l'intrigue, le nom des personnages, l'ordre des scènes, les paroles mêmes qu'il voulut reproduire avec fidélité [2]. Toutefois, par scrupule de morale, ce qui est à noter comme contraste avec ce qu'il fit plus

tique, déjà trop longue, par ces beaux vers tirés du *Songe d'un habitant du Mogol :*

> Je ne dormirai point sous de riches lambris :
> Mais voit-on que le somme en perde de son prix ?
> En est-il moins profond et moins pleins de délices ?
> Je lui voue au désert de nouveaux sacrifices.
>
> Liv. XI, f. v.

[1] « Il avoue qu'il a appris dans le *Dictionnaire universel* ce que c'est que du bois en grume, qu'un bois marmenteau, qu'un bois de touche, et plusieurs autres termes de son métier qu'il n'a jamais su. » (*Second factum* de Furetière, p. 22.)

[2] Il y réussit médiocrement ; je n'en citerai qu'un exemple. Lorsque Phèdrie consent, à la prière de Thaïs, de s'éloigner pour deux jours, il s'écrie :

> Dies noctesque ames me ; me desideres :
> Me somnies : me exspectes : de me cogites :
> Me speres : me te oblectes : mecum tota sis :
> Meus fac sis postremo animus, quando ego sum tuus.

Que devient ce transport de la passion dans l'imitateur ? le voici :

> De cœur auprès de moi,
> Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.
>
> Act. I, sc. ii.

On voit que notre poëte n'annonçait pas encore un rival heureux des anciens.

tard, il ôta au sujet ce qu'il avait de piquant et de dramatique, en ne poussant pas les choses aussi loin que Térence. La pièce qu'il avait choisie, l'*Eunuque*, ne convenait guère à notre théâtre; il n'essaya pas de la faire représenter, mais il la publia, et ce fut par cette œuvre médiocre, quoique assez bien versifiée, que son nom commença à se produire. Il avait alors trente-trois ans.

Ce fut vers cette époque qu'un de ses parents, J. Jannart, conseiller du roi, le présenta à Fouquet dont il était le substitut auprès du parlement de Paris. Le surintendant aimait les gens de lettres; il les accueillait avec grâce et les pensionnait généreusement. C'était dans le luxe royal de sa maison ou plutôt de sa cour, non pas un accessoire, mais un des ornements préférés, et c'est de ce côté que lui vinrent, plus tard, les seules consolations de sa disgrâce. La Fontaine devint le poëte ordinaire de Fouquet, et reçut une pension de mille francs, à charge d'acquitter chaque quartier par une pièce de vers. Dès lors il fut de toutes les fêtes, ses yeux étaient éblouis, son cœur ému, son esprit éveillé. Les années qu'il passa au milieu des magnificences de cette vie voluptueuse furent un véritable enchantement : il en a laissé des traces dans les fragments du *Songe de Vaux*, premiers indices d'un talent qui devait s'élever jusqu'au génie; la reconnaissance fut sa première muse, mais la douleur l'inspira bien plus heureusement, car l'*Élégie aux nymphes de Vaux*, sur la disgrâce du surintendant, le plaça à la hauteur des maîtres. Jusqu'à ce moment La Fontaine n'avait guère été qu'un versificateur aimable, facile, ingénieux; cette fois, il fut poëte. et ses plaintes touchantes sont demeurées un des chefs-d'œuvre de la langue. La Fontaine ne pleurait pas seulement dans Fouquet la perte de ses plaisirs et de ses espérances, mais le malheur d'un homme qu'il aimait sincèrement par reconnaissance, et dont les brillantes qualités l'avaient séduit. Ce ne fut pas une émotion passagère : quelques mois après, en passant à Amboise, l'ami fidèle voulut visiter la chambre du château où Fouquet avait commencé sa captivité; il ne

put y pénétrer, mais il s'arrêta sur le seuil, ses pleurs coulèrent avec amertume, et « sans la nuit, on n'aurait pu, dit-il, l'arracher de cet endroit. »

Les succès de notre poëte, parmi cette élite de beaux esprits et de femmes charmantes qui se pressaient autour de Fouquet, ne s'expliqueraient guère si l'on ajoutait foi pleine et entière à cette légende de distractions bizarres et de surprenantes naïvetés qui nous est parvenue en se grossissant toujours. On ne saurait nier qu'il ne fût volontiers rêveur, distrait et crédule; mais l'accueil qu'on lui fait, l'empressement qu'on lui témoigne, en de si bons lieux, doit nous faire croire qu'il savait aussi être aimable quand il le voulait. Par la distraction il dérobait son esprit au contact d'un entourage importun, il ne se donnait qu'à ceux qui lui plaisaient; mais alors il se donnait tout entier avec son enjouement, sa fine raillerie, sa délicatesse et sa spirituelle bonhomie. Sa nature nonchalante lui interdisait tout effort; il fallait se passer de lui, si on ne savait pas le prendre et l'animer; on conservait bien la présence de son corps, mais son esprit se repliait ou s'envolait; on peut même ajouter que la rêverie était en lui une manière de politesse pour dissimuler son ennui : sans doute alors il allait retrouver ses bêtes, mais il ne le disait pas. La distraction étant pour La Fontaine un moyen d'indépendance, à l'aide de quoi il pouvait se livrer à ses heures et se reprendre à sa fantaisie, il n'y a pas à s'étonner que par la suite il ait laissé croître démesurément un défaut qu'on lui passait, et dont il se trouvait bien.

La disgrâce de Fouquet ramenait La Fontaine vers la vie de famille, moins propre que jamais à se soumettre aux devoirs qu'elle impose. Un fils lui était né, qui aurait dû l'y attacher, mais les enfants que notre poëte a tant amusés depuis étaient ses ennemis naturels, et son aversion pour eux n'a jamais manqué l'occasion d'éclater. Ce *petit peuple*[1],

[1] « De vous dire quelle est la famille de ce parent et quel nombre d'enfants il a, c'est ce que je n'ai pas remarqué, mon humeur n'étant

comme il les appelle, lui fut toujours insupportable : il est certain qu'aux indifférents ils paraissent exigeants, importuns, bruyants, avides de petits soins, et tyranniques au dernier point, terribles enfin; d'ailleurs ils lui faisaient concurrence : partout La Fontaine a voulu être et il a été l'enfant de la maison, enfant gâté dont on choyait les caprices, dont on caressait les faiblesses. Sa vie est une enfance de tous les âges; il a grandi, grisonné et vieilli dans une enfance non interrompue : il ne faut pas le juger autrement. C'est la clef et un peu l'excuse de cet abandon des sérieux devoirs de l'homme qu'il faudrait sévèrement blâmer en lui, si on y appliquait les règles d'une morale rigoureuse. On lui pardonne d'avoir voulu être heureux, parce que tout son être aspirait à la volupté. Volupté des sens, volupté de l'intelligence [1], impatience de toute douleur, de toute con-

nullement de m'arrêter à ce petit peuple. » *Lettre* VI, à sa femme. — Les fables sont pleines de traits d'humeur contre l'enfance :

Mais un fripon d'enfant, cet âge est sans pitié.
Les Deux Pigeons, liv. IX, f. II.

Certain enfant qui sentait son collége,
Doublement sot et doublement fripon,
Par le jeune âge et par le privilége
Qu'ont les pédants de gâter la raison.
L'Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin, liv. IX, f. V.

L'enfance n'aime rien.
Les Dieux voulant instruire un fils de Jupiter, liv. XI, f. II.

[1] Sur ce point nous avons un aveu complet et assez poétique pour être reproduit :

« Volupté, volupté, qui fus jadis maîtresse
« Du plus bel esprit de la Grèce,
« Ne me dédaigne pas ; viens-t'en loger chez moi,
« Tu n'y seras pas sans emploi :
« J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,

trainte, de tout sacrifice ; vif amour de tout ce qu'on peut aimer sans effort et sans vertu ; caractère inoffensif, bienveillant, sincère, quoique inerte, grâce merveilleuse, bonhomie charmante, délicatesse exquise de pensée et de langage, riante imagination, voilà tout La Fontaine. Qu'on se garde bien de lui demander autre chose.

De l'humeur dont il était, La Fontaine devait saisir avec empressement l'occasion de s'éloigner de sa famille et de Château-Thierry, qui n'était plus pour lui qu'un tombeau. Pour se distraire de sa douleur, tout en s'y rattachant extérieurement, il suivit à Limoges son parent Jannart, exilé par lettre de cachet auprès de madame Fouquet, dont il administrait la fortune. Notre poëte a fait le récit de ce voyage dans une suite de lettres à sa femme, semées de jolis vers et pleines d'enjouement. Son séjour à Limoges fut de courte durée, et nous le retrouvons bientôt partageant son temps entre Paris et Château-Thierry, tantôt en garçon, tantôt avec madame La Fontaine, qui d'abord le suivit assez souvent dans ses excursions. Ces déplacements et ce double train de maison durent précipiter le dérangement de ses affaires, mais il s'en inquiétait peu : d'ailleurs son bien seul y passait, car il n'y avait pas communauté entre lui et sa femme, qui plus tard put vivre dans l'isolement, à l'abri du besoin. Disons aussi, en passant, qu'il n'oublia pas tout d'abord ce fils qu'il jugea devoir être un *charmant garçon*, dans cette courte et singulière entrevue dont on a tant parlé, et qu'il s'en occupa jusqu'au moment où il fut déchargé de ce soin par la générosité du procureur général de Harlay. De cette époque datent ses rapports avec Racine, autre Champenois, son confrère en poésie. Leur liaison dut se faire par l'entremise de Molière, que La Fontaine avait connu et par consé-

« La ville et la campagne, *enfin tout* : il n'est rien
« Qui ne me soit souverain bien,
« Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique. »
(AMOURS DE PSYCHÉ, liv. II.)

quent aimé et admiré chez Fouquet : Racine amena Boileau, et Molière Chapelle, cet incurable provocateur d'orgies, Anacréon aviné, toujours en guerre contre la raison de nos quatre poëtes, surtout vers la fin de leurs soupers. Le sévère Boileau gourmandait parfois les convives sans trop de succès, et l'on sait même qu'un beau jour Chapelle l'enivra pendant le cours d'un sermon improvisé sur la tempérance. Nos bons amis menaient une joyeuse vie, qui toutefois faillit avoir une issue tragique, puisqu'à la suite de ce dîner d'Auteuil, où l'ivresse les avait conduits à philosopher mélancoliquement, la philosophie les poussait vers la Seine pour y noyer leurs chagrins, si Molière n'eût par bonheur fait remarquer que ce dénoûment remis au lendemain serait plus héroïque. Quoi qu'il en soit, la bonne chère n'était qu'un accessoire ; la poésie qui les avait rapprochés tenait le premier rang, et on peut se faire une idée du charme et de la solidité de leurs entretiens par ce qu'en rapporte La Fontaine dans le premier livre de sa *Psyché*. Cette heureuse confrérie se divisa bientôt. Un mauvais procédé de Racine éloigna Molière ; la faveur royale rendit Boileau et Racine plus circonspects ; Chapelle se débaucha outre mesure, et La Fontaine, tout en gardant ses amis, allait rêver et se divertir ailleurs.

Pendant que cette intimité durait, La Fontaine emmenait souvent Racine et Boileau à Château-Thierry, où il allait de temps à autre vendre quelque bout de terre pour établir une espèce de balance entre ses recettes et ses dépenses. L'aimable Maucroix, autre épicurien, arrivait de son côté pour compléter la fête qui se continuait à Reims, où le chanoine attirait volontiers son cher La Fontaine, qui ne demandait pas mieux que de l'y suivre ; car, nous dit-il,

> Il n'est cité que je préfère à Reims :
> C'est l'ornement et l'honneur de la France.

Quels que soient les motifs de la préférence qu'exprime ici La Fontaine, ce n'est pas moi qui le démentirai, Champenois que je suis de race et de cœur. Je tiens par trop de liens à la

ville où je suis né et que je ne revois jamais sans une tendre émotion, pour ne pas être touché du bien qu'on en dit et des hommages qu'on lui rend. Mais passons.

Cette vie de dissipation éloigna madame La Fontaine, qui cessa bientôt de suivre son volage époux à Paris : la séparation s'était opérée, sinon sans orages, au moins sans procès. Racine engagea souvent son ami à renouer, et c'est pour obéir à ces conseils qu'il fit ce voyage à Château-Thierry, dont il revint après deux jours sans avoir vu madame La Fontaine. L'anecdote est partout : « Eh bien! êtes-vous réconciliés? avez-vous vu votre femme? — J'y suis allé, mais elle était au salut. » Admirable naïveté, s'écrient les biographes, trait charmant de bonhomie et de distraction! Hélas! non. La Fontaine savait ce qu'il faisait; il était parti à contre-cœur, par condescendance pour ses amis; sa promesse le pousse jusqu'à la porte de son logis; mais, n'ayant trouvé personne, il n'y reviendra pas, trop heureux qu'il est d'avoir dégagé sa parole et évité une entrevue qu'il redoutait; puis, à son retour, il paye ses conseillers d'une excuse d'enfant, dont il ne sera pas le dernier à rire de bon cœur. Rien de plus naturel que ce manége : il a cédé par faiblesse; mais sa volonté, qui persistait sous une docilité apparente, se retrouve et triomphe à la fin.

La Fontaine a déjà plus de quarante ans, et à part sa froide comédie de l'*Eunuque* et l'admirable élégie sur Fouquet, ce n'est encore qu'un bel esprit aimable et un poëte de société. Remarquons cependant qu'il obtint alors la charge de gentilhomme servant de la duchesse douairière d'Orléans, veuve de Gaston, frère de Louis XIII. La petite cour du Luxembourg, à défaut de celle du grand roi, accueillait La Fontaine, qui y vivait dans une douce intimité : sa charge n'était pas simplement honorifique et elle servait à justifier des libéralités qui venaient toujours à propos. La duchesse de Bouillon ne négligeait pas non plus notre poëte; il l'avait vue à Château-Thierry, et cette princesse de mœurs faciles et d'esprit voluptueux l'avait engagé à appliquer son talent pour les vers

à l'imitation de ces contes badins et galants qu'Arioste et Boccace avaient empruntés à nos trouvères. Ce conseil, suivi avec empressement, fit rencontrer à La Fontaine une des veines de son génie et le mit sur la voie de l'apologue. *Joconde* fut son début dans le conte. Ce récit, librement imité de l'Arioste, fut l'occasion d'un débat littéraire dans lequel Boileau rompit une lance en faveur de son ami contre un autre imitateur qu'on lui opposait alors, et qu'on a oublié depuis; quelque chose comme Pradon mis en parallèle avec Racine. Le succès encouragea le conteur, qui mit successivement au jour d'autres nouvelles non moins ingénieuses et tout aussi libres. Ce côté de la gloire de La Fontaine doit être voilé; car, bien que l'ingénuité corrompue du bonhomme n'ait pas embrassé l'immoralité de propos délibéré, et qu'il se soit étonné que pour *cinq ou six contes bleus* on l'ait accusé de pervertir l'innocence, l'accusation n'en est pas moins fondée [1]. La licence des tableaux qu'il trace, loin d'être couverte par la grâce d'un style inimitable, n'en est que plus dangereuse. Toutefois, de ses deux chefs-d'œuvre en ce genre, il y en a un au moins, le *Faucon*, qui n'offense en rien la pudeur. Ajoutons bien vite, et pour courir sur ce sujet scabreux, que, dans aucune langue et par aucun poëte, l'art du récit n'a été porté à ce degré de perfection.

Le talent désormais reconnu et apprécié de La Fontaine l'aurait désigné aux bienfaits de Louis XIV, qui allaient audevant du mérite, et souvent même de la médiocrité littéraire, si son genre de vie peu régulier et le caractère de ses dernières poésies n'eussent éloigné la faveur du monarque

[1] Nous pouvons condamner La Fontaine par ses propres paroles; il a fort bien dit ailleurs :

Point de tels amants dans ces lieux,
Psyché s'en tiendrait offensée ;
Ne les offrez point à ses yeux,
Et moins encore à sa pensée.

(AMOURS DE PSYCHÉ, liv. I.)

et du rigide Colbert, dispensateur de ses libéralités. Le souvenir de Fouquet ne suffit pas à expliquer cette négligence, puisque l'éloquent défenseur du surintendant, Pellisson, était en ce temps même accueilli et protégé. La chute de Fouquet était assez profonde et désespérée pour que l'amnistie couvrît tous ses amis. N'attribuons pas non plus cet abandon à ce qu'on appellerait aujourd'hui l'opposition de La Fontaine : le bonhomme n'était pas si courageux ni si progressif; il ne demandait pas mieux que d'être poëte de cour, et dans l'occasion sa voix se mêlait au concert universel pour célébrer les merveilles du règne de Louis le Grand. La vérité est qu'on lui tenait rigueur pour les licences poétiques de ses vers et de sa conduite : lorsqu'il aura promis d'être *sage*, on le croira sur parole, il aura part aux faveurs royales et on lui ouvrira les portes de l'Académie.

Le tort de ces compositions licencieuses doit être partagé entre La Fontaine, qui se laissa faire, et la duchesse de Bouillon qui le provoqua[1]. Quoiqu'il ait continué de son plein gré, il n'avait pas la conscience parfaitement nette sur ce point, et il essaya de compenser ses torts par d'autres ouvrages. Sans y être invité, il voulut travailler, de son côté, à l'instruction morale et à l'amusement du dauphin, dont l'éducation commençait alors. C'était un moyen honorable de faire sa cour et de se purifier. L'élégance de Phèdre, la simplicité d'Ésope l'avaient séduit, et l'ambition lui vint de les imiter : quoique passé maître dans l'art de conter et de peindre, il ne se doutait pas qu'il allait éclipser ses modèles. Il se mettait naïvement au-dessous de Phèdre, et Fontenelle a dit plaisamment que c'était par bêtise. Traduisons ce mot piquant par admiration sincère et exagérée des noms consacrés, et nous aurons la simple vérité. Le sentiment et le goût de la perfection est d'ailleurs un principe de modération

[1] La Fontaine savait si peu résister aux suggestions de l'amitié, qu'il composa encore, à la prière de la duchesse de Bouillon, un poëme sur le *Quinquina*, et, d'après les conseils de MM. de Port-Royal, le récit de *la Captivité de Saint-Malc*.

dans l'amour-propre. J'ai remarqué que les prodiges d'orgueil qui nous épouvantent dans l'histoire des lettres se rencontrent presque toujours chez les poëtes à sang chaud d'une fécondité inépuisable et sans goût. Scudéri est un type en ce genre, mais il n'est pas unique. Des facultés même médiocres, exaltées par une fièvre non intermittente, simulent à merveille les transports de la véritable inspiration, et le plaisir que donne la production instantanée, irréfléchie dégénérant en ivresse, expliquent ces vanités démesurées qu'on prend pour de la folie. La veine facile, ingénieuse et délicate de La Fontaine, outre la simplicité naturelle de son caractère, le préservait de ces illusions et l'exposait même à méconnaître la valeur réelle de son génie. Il fallut d'abord que sa vocation lui fût révélée, et, plus tard, la gloire seule put l'avertir que son talent l'élevait aux premiers rangs.

Le premier recueil des fables, composé de six livres, parut en 1668, sous le modeste titre[1] de *Fables d'Ésope*, mises en vers par M. de La Fontaine; il était dédié au dauphin. Cette dédicace nous révèle la secrète intention du poëte : plus tard, nous le verrons coopérer plus directement encore à l'éducation du petit-fils de Louis XIV, par l'entremise de Fénelon. Avant d'arriver, après tant d'autres, au jugement de ces inimitables compositions, remarquons avec quelle lenteur le talent de La Fontaine s'est développé pour parvenir à cette maturité féconde et sereine. Si notre poëte, insouciant du côté de la fortune, a laissé son patrimoine dépérir, voyez comme il a donné du temps, de l'air pur et du soleil à la paisible culture, à la croissance continue de son génie. L'arbre s'est couvert de branches, les feuilles sont venues les orner dans la saison, et les fruits les plus savoureux ne demandent qu'à s'en détacher. Illustre nonchalant, vous aviez bien le droit de négliger des soins vulgaires, de manger, comme vous l'avez dit, votre fonds avec votre revenu maté-

[1] La Bruyère publiait de même son chef-d'œuvre, en se cachant discrètement derrière Théophraste.

riel, puisque vous cultiviez un autre fonds qui donnera d'immortelles richesses! on voit des temps où l'on procède autrement : l'imagination n'exclut pas toujours les calculs intéressés; mais certains auteurs appliquent à leur intelligence la méthode que vous avez suivie pour dissiper votre héritage; dans leur folle prodigalité, c'est le fonds de leur génie qu'ils dévorent avec le revenu; impatients de produire, ils ne se contentent pas des fruits légitimes, ils prennent sur le capital; leur fécondité de serre-chaude épuise le terrain, et après quelques moissons luxuriantes, ce sol qu'on voulait croire inépuisable, tant il paraissait riche, n'offre plus que des landes stériles et dévastées.

L'imprévoyance de La Fontaine devait tenir un peu à sa confiance dans le dévouement de ses amis, qui, du reste, ne lui manqua jamais. Lorsque la mort vint lui enlever la protection de la duchesse d'Orléans, il fut aussitôt recueilli par madame de La Sablière, dont la générosité pourvut à tous ses besoins, et dont la délicatesse prévint tous ses désirs. C'est sans doute la reconnaissance qu'elle inspirait qui arracha du cœur de La Fontaine ces vers que tant d'autres ont pu depuis répéter avec amertume :

Qu'un ami véritable est une douce chose! etc.

Voilà encore un de ces noms devant lesquels on aime à s'arrêter. Madame de La Sablière exerça un véritable patronage sur les savants et les gens de lettres; sa maison leur était ouverte, et sa fortune encourageait leurs travaux. Sauveur, Roberval, Bernier, éprouvèrent sa discrète libéralité, qui se déguisait pour se répandre plus largement. Elle aimait la science, et la possédait sans l'afficher; elle faisait le bien avec passion, tout en le dissimulant avec des ruses délicates; elle put, sans perdre l'estime publique, donner son cœur au marquis de La Fare, et transformer en vertu, aux yeux d'un monde indulgent, une fidélité transposée, mais inaltérable. Au reste, ce dévouement de l'amour mondain ne fut qu'une transition aux élans de la piété la plus sincère, qui remplit les

dernières années de sa vie. La Fontaine fut, jusqu'à soixante-douze ans, le génie familier de l'hôtel de madame de La Sablière; il y passa plus de vingt années dans une complète sécurité, d'abord dans le commerce d'une société choisie de beaux esprits et de savants, et plus tard en hôte indépendant, faisant lui-même les honneurs du logis à des visiteurs un peu mêlés qu'il attirait pendant les longues retraites religieuses de la maîtresse de la maison, désormais tout entière au salut de son âme.

La Fontaine n'a plus à chercher de nouveaux protecteurs; sa destinée est assurée : comme le rat de la fable, il a

> Le vivre et le couvert : que faut-il davantage?

il lui fallait bien quelque chose encore, et il le trouvait sans trop de difficultés. Nous sommes donc tranquilles sur son compte comme lui-même : il profitera de cette sécurité pour se livrer avec abandon au démon de la poésie qui ne le quitte plus. Ses premières fables ont été accueillies avec transport, il en composera de nouvelles, et par un bonheur que peu de poëtes ont rencontré, ses recueils, en se succédant, soutiendront sa renommée. Cependant ce genre préféré ne l'avait pas absorbé complétement, le roman de *Psyché*, et quelques pièces de théâtre l'occupèrent par intervalles. *Psyché*, qu'on néglige de nos jours et bien à tort, l'amusait beaucoup; il y revenait volontiers pour se délasser d'autres travaux, et il parvint à l'achever, quoique les *longs ouvrages lui fissent peur*. Le *Songe de Vaux* fut moins heureux; mais comment rappeler les enchantements et la féerie de ce château quand Fouquet usait obscurément les restes de sa vie dans une douloureuse captivité? Versailles avait surpassé ces magnificences, et le talent descriptif de La Fontaine se dirigea vers la peinture du palais dont les merveilles naissantes frappaient tous les yeux : il les rattache incidemment à la trame de sa fable allégorique, encadrée à la manière de Platon, et où il introduit avec lui-même, sous des noms empruntés, Molière ou plutôt Chapelle, Boileau et Racine. La

publication de ce roman, dont la prose est élégante et qui renferme une foule de vers excellents, suivit de près les premières fables. On l'accueillit avec faveur, et Molière, aidé de Corneille et de Quinault, en tira un opéra dont la musique fut composée par Lulli. Dans ce roman, La Fontaine a pris Apulée pour guide, mais il ajoute beaucoup à son modèle et il l'efface lorsqu'il l'imite. On peut dire qu'il en use avec lui comme il a fait avec Phèdre.

Les tentatives dramatiques de La Fontaine furent rarement heureuses, on doit l'avouer, mais Furetière exagère certainement lorsqu'il nous dit que les comédiens n'osaient jamais donner une seconde représentation de ses pièces de peur d'être lapidés. Quoi qu'il en soit, le théâtre le charmait et plus encore la société des acteurs : quand le salon de madame de La Sablière lui paraissait trop sérieux, il allait se distraire chez la Champmeslé, et pendant que Racine formait le talent de cette grande actrice, La Fontaine aidait le mari dans la composition de comédies médiocres où son talent a laissé peu de traces. C'est ainsi qu'on lui a fait partager la responsabilité de *Ragotin*, plate imitation du *Roman comique*. Il n'y a rien à dire de *Je vous prends sans vert*, qu'on lui attribue et qu'on peut laisser à Champmeslé, qui n'y gagnera pas grand chose : La Fontaine y perdrait. On remarque des scènes ingénieuses dans *la Coupe enchantée;* mais, entre toutes les pièces présentées au théâtre par Champmeslé, il n'y en a qu'une qu'on voudrait pouvoir assigner à La Fontaine en sûreté de conscience, c'est le *Florentin*, petite comédie amusante qui contient une scène digne de Molière. La part de La Fontaine dans ces pièces qui lui ont été attribuées ou imputées est difficile à déterminer. Ce qui est hors de doute, c'est qu'il a eu un moment la pensée de faire une tragédie, peut-être à l'instigation de Racine, qui ne se refusait guère une malice, entre amis surtout. Achille fut le héros de notre poëte : mais il s'arrêta prudemment après un commencement d'exécution.

Ceci nous amène à dire un mot de la grande, unique et

courte colère de La Fontaine. Toujours prompt à céder aux conseils de ses amis, il prêta imprudemment l'oreille au perfide Lulli qui lui demandait à bref délai les paroles d'un opéra. La musique devait être merveilleuse, la cour porterait aux nues le compositeur et le poëte, qui aurait son entrée au théâtre et force droits d'auteur. Quelle séduction! La Fontaine se mit à la besogne courageusement sous la surveillance de Lulli, qui le pressait vivement et lui imposait chaque jour de nouvelles corrections; le poëte se prêtait avec docilité au travail accéléré et même aux ratures. Il avait fini, lorsqu'il apprit que son déloyal instigateur avait passé avec tout son bagage de notes à la *Proserpine* de Quinault. Qu'on juge de sa fureur! Quatre mois d'efforts en pure perte, la captation, l'abandon imprévu, la fourberie, peut-être aussi des nuits sans sommeil, combien de griefs contre le traître! La Fontaine n'y tint pas, et il fit une satire pleine de fiel et de bile, dans laquelle il se plaint d'avoir été *enquinaudé*. Ce violent transport ne dura pas. Madame de Thianges pratiqua entre le coupable et l'offensé une réconciliation qui présenta peu d'obstacles; car, après tout, Lulli était bon convive et La Fontaine n'était pas de force à loger longtemps la colère. Un ressentiment l'aurait gêné : aussi pendant toute sa vie il ne garda jamais d'inimitiés; ses amis pouvaient se refroidir ou se brouiller entre eux, il les conservait tous et les voyait séparément. On croirait qu'il avait pris pour devise le vers du vieux poëte Garnier :

Je m'unis à l'amour et non pas à la haine.

Les excursions poétiques de La Fontaine hors de son vrai domaine n'enlèvent rien à sa renommée; elles demeurent comme inaperçues entre les rayons de sa gloire de fabuliste. Pour la postérité, il n'est pas autre chose, puisque nous devons oublier ses Contes; mais la fable, telle que l'a faite La Fontaine, est une des plus heureuses créations de l'esprit humain. C'est proprement un charme, comme il le dit, car toutes les ressources de la poésie s'y trouvent employées dans

un cadre étroit. L'apologue de La Fontaine tient à l'épopée par le récit, au genre descriptif par les tableaux, au drame par le jeu des personnages et la peinture des caractères, à la poésie gnomique, par les préceptes : ce n'est pas tout, car le poëte intervient souvent en personne. Le charme suprême de ces compositions, c'est la vie. L'illusion est complète; elle va du poëte qui a été le premier séduit, au spectateur qu'il entraîne. Homère est le seul poëte qui possède cette vertu au même degré. La Fontaine a réellement sous les yeux ce qu'il raconte, et son récit est une peinture; son âme, doucement émue du spectacle dont elle jouit seule d'abord, le reproduit en images sensibles. Là se trouve le secret principal du style de La Fontaine; tout y est en tableaux et en figures. Cette simplicité dont on le loue n'est que dans le naturel des images qu'il choisit ou qu'il trouve pour représenter sa pensée ou plutôt son émotion. Si l'on y regarde de près, on verra que l'invention dans le langage n'a jamais été portée plus loin; le mot abstrait ne paraît pas, la métaphore y supplée de manière à parler aux sens. Les habiles critiques qui se sont donné, sur quelques fables, le plaisir d'en analyser les beautés, n'ont pas eu d'autre soin que de signaler des images, des hypotyposes, comme disent les rhéteurs. A proprement parler, on ne lit pas les fables de La Fontaine, on les regarde; on ne les sait pas, on les voit. Ne prenons qu'un exemple, la *Mort et le Bûcheron,* puisque deux grands poëtes ont misérablement lutté contre le bonhomme : ce qui tue Boileau et J.-B. Rousseau dans cette risible rivalité, c'est l'abstraction; ce qui fait triompher La Fontaine, c'est l'image qui luit aux yeux et qui pénètre le cœur. Si l'on ajoute à cet attrait continu de la réalité vivante le plaisir que cause l'image de l'humanité visible sous ces symboles animés, on aura les deux principes de l'intérêt universel qu'excitent les fables de La Fontaine, je veux dire l'illusion qui éveille l'imagination, et l'allusion qui fait coup double dans l'esprit. L'illusion qui domine et inspire si heureusement La Fontaine ne tient pas seulement à l'imagination, mais à la sensi-

bilité : dans sa longue familiarité avec les animaux, il s'est pris pour eux, comme pour la nature, d'un amour véritable ; il les porte dans son cœur, il plaide leur cause avec éloquence, et dans l'occasion il s'arme de leurs vertus pour faire le procès à l'humanité. Ajoutons qu'il donne à la fable le pas sur la réalité, c'est elle qui est à ses yeux la démonstration du fait, et il le déclare avec une adorable naïveté :

> De cette vérité deux *fables* feront *foi*,
> Tant la *chose* en *preuves* abonde !

Comment l'illusion de celui qui est si bien et si complétement sous le charme ne serait-elle pas contagieuse ?

Il ne faut pas croire que La Fontaine n'ait pas eu de précurseurs en France dans la fable. Les trouvères s'y étaient exercés, et l'un des plus singuliers monuments de la littérature au moyen âge, le *Roman de Renart*, est une véritable histoire de la société féodale, représentée par le règne animal. L'assimilation des hommes et des bêtes y est complète, et cette étrange épopée tire son intérêt de la perpétuelle allusion que nous venons de signaler dans La Fontaine. Mais notre poëte n'a pas puisé à cette source féconde, il ignorait également que Marie de France, au treizième siècle, avait porté, dans l'imitation d'Ésope, la naïveté qu'il a retrouvée et surpassée, et que d'autres poëtes du même temps avaient développé les mêmes sujets, en lui dérobant par avance quelques vers qu'il a repris sans le savoir[1]. La Fontaine a remonté directement aux sources grecque, latine ou orientale, Ésope, Phèdre et Bidpaï sont habituellement ses modèles ; mais parmi les Français il a rencontré quelques guides qui auraient pu le diriger vers la perfection que seul il a pu atteindre. P. Blanchet, dans l'*Avocat Patelin*, a introduit la fable du *Corbeau* et du *Renard*, auquel il a donné le nom de *maître*, adopté par La Fontaine ; Clément Marot a fait un petit drame plein de grâce et d'enjouement, de la fable du

[1] Robert, *Fables inédites*, etc.

Rat et du Lion, et le génie de Régnier le satirique avait pris les devants, sous d'autres noms, pour celle du *Loup et du Cheval*. La Fontaine n'a pas connu d'autres aïeux que ces trois poëtes parmi les modernes, et l'on peut ajouter qu'il n'a guère songé à les imiter : malgré quelques analogies fugitives qu'il est bon de noter comme curiosité littéraire et comme linéaments prophétiques, La Fontaine demeure complétement original dans sa manière.

L'originalité de La Fontaine n'est pas uniquement dans le tour particulier de son imagination et de son esprit, mais encore dans la langue qu'il emploie. Il se rattache sans doute à son siècle par l'élégance et la pureté du langage, et par ce je ne sais quoi d'achevé qui est le trait commun des grands écrivains de son temps; mais son idiome est plus riche, plus souple et plus naturel. Il a une veine gauloise, abondante et limpide, qui lui donne par l'archaïsme un air de nouveauté. L'emploi des vieux mots et des tours antiques qu'il rajeunit est une véritable conquête sur le passé, et un moyen d'introduire avec aisance des idées que la noblesse trop soutenue du langage classique aurait dénaturées. Marot, Rabelais, la reine de Navarre, apportent leur tribut pour former la langue la plus personnelle que jamais écrivain ait parlée. Les larcins de La Fontaine ne paraissent pas, ils s'unissent à la trame du discours pour l'orner, et jamais l'écrivain n'est plus naturel que dans ses emprunts, ou plutôt dans ses réminiscences. C'est ainsi qu'il a également dérobé les anciens, sans se trahir ; qu'Horace, Virgile, Platon même, lui ont fourni les traits les plus heureux qui avaient résisté aux efforts des traducteurs, traits qu'il s'approprie en n'y songeant pas : son esprit les saisit au passage selon les besoins de la pensée, et ils coulent comme de source avec le reste. Virgile retrouve son *frigus captabis opacum* dans *goûter l'ombre et le frais ;* Horace son *ô imitatores, servum pecus*, dans *quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue;* et encore *at nostri proavi*, etc., dans *nos aïeux, bonnes gens*, etc. Mais ni Virgile ni Horace ne crieront au vol ou à la

trahison; ils salueront, à la rencontre, un frère en poésie.

Ainsi La Fontaine est poëte, non-seulement par l'action de ses petits drames, par l'exacte observation des mœurs et des caractères, mais encore par son style où toute parole est image ou sentiment. Je n'avais pas d'abord songé à confirmer mes assertions par des exemples; car personne ne s'était avisé de contester au bon La Fontaine son titre de poëte et de grand écrivain [1]; mais ce paradoxe s'étant produit sous le patronage d'un nom justement célèbre, comme il ne nous est pas permis de dédaigner un tel adversaire, la nécessité de la défense nous amène à faire parler notre poëte lui-même, et à dégager, comme arguments, quelques-uns des traits exquis dont abondent ses ouvrages, et qui vont servir de parure à cette étude. La Fontaine est en réalité le plus aimable et le plus varié de nos poëtes : de la simplicité, de la candeur enfantine, il s'élève sans efforts jusqu'à la plus virile éloquence; il sait peindre, il sait badiner, il sait émouvoir; sur sa riche palette il a toutes les couleurs : il est plein de gaieté et de malice, il a la véhémence et le pathétique, et quelque ton qu'il prenne, à quelque degré qu'il se place, il est toujours naturel; l'auteur ne se laisse pas surprendre : c'est un homme qui converse avec nous, homme simple et supérieur qui ne se guinde jamais, toujours familier, lors même qu'il est sublime. En vérité, ceux qui ne savent pas se plaire avec La Fontaine ignorent ce que la volupté de l'esprit a

[1] Ce paragraphe et les suivants, jusqu'à la page 222, ne se trouvent pas dans la première édition de cet essai. On voit que je les ajoute pour répondre à M. de Lamartine, qui a déclaré son dédain pour notre poëte de prédilection à deux reprises, dans *Raphaël* et dans *le Conseiller du Peuple*. Au reste, cette attaque si vive et si imprévue a déjà amené sur la brèche M. Sainte-Beuve, qui vient de venger La Fontaine dans une de ses spirituelles *Causeries* (tom. VII, p. 412). Elle n'est pas non plus étrangère à la composition d'une thèse très-distinguée de M. Taine, un des élèves de notre chère École normale : *Essai sur les fables de La Fontaine*, vol. in-8 de 200 pages, librairie de madame veuve Joubert.

de plus délicat et de plus savoureux. Les malheureux! il leur manque un sens pour la plus vive et la plus douce des joies de l'âme.

Et d'abord, La Fontaine est le peintre par excellence : les mots qu'il jette sur le papier parlent aussi vivement aux yeux que les couleurs étendues sur la toile par le pinceau le plus habile. Lorsqu'il nous dit :

> Voyez-vous cette main qui par les airs chemine?

on la voit si bien qu'on ne cesse de la voir. Le semeur est là, sous nos yeux, épandant le grain sur la terre, et cette image, saisie au passage, restera gravée dans la mémoire. Regardons encore :

> Sur un chemin montant, sablonneux, malaisé,
> Et de tous les côtés au soleil exposé,
> Six forts chevaux tiraient un coche :
> Femmes, moines, vieillards, tout était descendu,
> L'attelage suait, soufflait, était rendu.

et le reste. Comme cette scène est vivante! Quel coup de pinceau dans le petit vers de quatre pieds qui détache et met en relief le coche et les six forts chevaux sur l'espace qu'ils essaient de franchir, sous le soleil qui les brûle, au milieu de la foule qui les entoure; comme leur souffrance se communique au spectateur dans l'alexandrin qui se traîne haletant et brisé à la fin de la période! Aussi, lorsque la montée aura été gravie et que la mouche, qui croit avoir tout fait, dira : « respirons maintenant, » le lecteur, qui a tout vu et tout éprouvé, sentira comme elle, et avec plus de raison, sa poitrine soulagée. Après cette épreuve du labeur d'autrui, si nous voulons goûter l'allégresse de l'âme et le plaisir des mouvements agiles, suivons la course de la *Laitière*, emportant vers la ville, légère et court-vêtue, son pot au lait et sa fortune. Le poëte qui parle ainsi aux yeux et à l'âme n'est-il pas, comme dit Horace, un véritable magicien? Cette magie, La Fontaine la porte dans toutes ses descriptions, et on lui refuserait le nom de poëte!

Nous n'avons pas à donner de preuves de son enjouement et de sa malice. Sur ces deux points il n'a rien à envier ni à Marot, ni à Rabelais. Cherchons de préférence les hautes pensées, les sentiments graves, les accès lyriques, le pathétique, l'éloquence, nous trouverons de tout cela, et même nous aurons à choisir. Platon ou Bossuet auraient-ils rencontré pour parler de la Providence et de ses impénétrables desseins de plus belles paroles que celles-ci :

> Quant aux volontés souveraines
> De celui qui fait tout, et rien qu'avec dessein,
> Qui les sait que lui seul ? Comment lire en son sein ?
> Aurait-il imprimé sur le front des étoiles
> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles ?

Quoi de plus grave, de plus majestueux ? où trouvera-t-on plus de pathétique que dans ces plaintes sur les rigueurs de la Mort :

> Défendez-vous par la grandeur,
> Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse ;
> La Mort ravit tout sans pudeur :
> Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.

Où la menace a-t-elle plus d'énergie que dans ces sévères et prophétiques paroles du *Paysan du Danube :*

> Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
> Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
> Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
> Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
> Il ne vous fasse, en sa colère,
> Nos esclaves à votre tour.

Veut-on entendre, non plus la menace frémissante du vaincu, mais la plainte résignée et toutefois amère de l'opprimé, quoi de plus touchant et de plus incisif que ce témoignage de la vache prise pour arbitre entre l'homme et la couleuvre :

> Je nourris celui-ci depuis longues années ;
> Il n'a sans mes bienfaits passé nulles journées ;

Tout n'est que pour lui seul ; mon lait et mes enfants
Le font à la maison revenir les mains pleines :
Même j'ai rétabli sa santé que les ans
Avaient altérée ; et mes peines
Ont pour but son plaisir ainsi que son besoin.
Enfin, me voilà vieille : il me laisse en un coin
Sans herbe. S'il voulait encor me laisser paître !
Mais je suis attachée : et si j'eusse eu pour maître
Un serpent, eût-il su jamais pousser si loin
L'ingratitude ? Adieu, j'ai dit ce que je pense.

Que serait-ce si nous écoutions dans la même cause les avis du bœuf et de l'arbre ; si nous notions, outre la force des raisons, la convenance des paroles et des caractères si bien gardée, et sans laquelle il n'y a point de véritable éloquence !

Je ne puis pas poursuivre indéfiniment cette apologie, mais je demanderai en terminant, et à propos d'un dernier exemple, comment un poëte lyrique tel que M. de Lamartine, le chantre d'*Elvire*, l'auteur du *Lac*, a pu méconnaître la parenté qui devait l'unir tendrement à celui qui rappelle et qui regrette ses amours dans ces vers où l'ivresse du souvenir se mêle à tant de mélancolie :

J'ai quelquefois aimé ; je n'aurais pas alors
Contre le Louvre et ses trésors,
Contre le firmament et la voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable et jeune bergère
Pour qui, sous les lois de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers serments.
Hélas ! quand reviendront de semblables moments ?

Je regrette de terminer cette digression qui deviendrait facilement un long plaidoyer, tant les œuvres de notre La Fontaine abondent en arguments de ce genre. J'en laisse et des meilleurs, mais il faut reprendre le fil de notre histoire.

La Fontaine fut admis à présenter son second recueil de fables à Louis XIV, et il obtint pour la publication un privi-

lége fort honorable, puisque, par une exception presque unique, l'éloge du livre était mêlé à l'autorisation de le faire paraître. Notre poëte avait l'air de se ranger, et par égard sans doute pour sa bienfaitrice, il évitait le scandale. Une autre considération le dirigeait encore, car il nourrissait la secrète ambition d'arriver à l'Académie. Dans cette espérance, il fit effort sur lui-même jusqu'à louer Colbert, qui avait été l'instrument passionné de la ruine de Fouquet. Il est vrai que l'illustre compagnie lui faisait des avances, et qu'elle le priait d'agir de telle sorte que le choix qu'elle préparait pût être agréé. Sa bonne volonté était si prononcée qu'à la mort de Colbert, qui suivit de près les éloges de La Fontaine, elle préféra le fabuliste à Boileau, qu'appuyait la faveur royale. Mais il fallut attendre. Le choix de l'Académie ne fut ni annulé ni confirmé; on temporisa jusqu'au moment où la mort d'un autre immortel ayant ouvert une vacance nouvelle, Boileau et La Fontaine purent entrer de front à l'Académie, Boileau de plain-pied, et La Fontaine, après une année de consigne. Il avait fait, comme on dit, son purgatoire, et Louis XIV avait bien voulu croire à sa promesse d'être sage. Nous verrons que La Fontaine n'eut que la force de promettre, et qu'il vérifia le refrain d'une de ses plus jolies ballades :

Promettre est un, et tenir est un autre.

Il est bon de remarquer que La Fontaine n'avait pas moins de soixante-trois ans lorsqu'il fut reçu académicien, et que les six premiers livres de ses fables avaient paru depuis quinze ans : de nos jours les poëtes sont moins patients; à vrai dire, les réputations risquent de passer si vite qu'il ne serait pas prudent d'attendre, et c'est sagesse de saisir au vol le prix d'une célébrité qui peut s'évanouir du jour au lendemain, comme elle est née.

L'Académie fut une des passions de La Fontaine. L'amitié de ses confrères et son goût pour les lettres l'y attiraient : il se fit remarquer par son exactitude aux séances, où il arrivait toujours assez à temps pour toucher ses jetons de pré-

sence[1]. Une fois, il fut en retard (c'était sans doute ce jour où il prit le plus long) : le règlement était formel, toutefois, les membres présents, qui savaient que cette petite recette hebdomadaire garnissait presque seule la poche de leur confrère, proposaient de laisser dormir cette fois la règle académique, mais La Fontaine fut inflexible. Ce beau trait d'héroïsme n'empêcha pas Furetière, dans ses démêlés avec l'Académie, de lui lancer à la tête l'épithète de jetonnier. On sait pourquoi cet abbé lexicographe, bilieux comme tous les grammairiens réformateurs, entra en campagne contre ses confrères, et comment son opiniâtreté et ses mauvais procédés, quoiqu'il n'eût pas tort au fond, le firent exclure de l'Académie. La Fontaine, soit distraction ou esprit de corps, ce qui est plus probable, avait mis, comme un autre, la fatale boule noire pour l'expulsion d'un vieil ami récalcitrant; aussi Furetière le poursuivit-il avec un acharnement implacable, et dans ses piquants factums, plus injurieux encore que plaisants, le bonhomme a un peu plus que sa part d'outrages. Ce fut la seule épreuve de ce genre qu'il eut à subir, mais elle fut rude. Il ne tient pas à ce rancuneux abbé de Chalivoix que le plus inoffensif des hommes ne soit un monstre de perfidie. Dieu nous garde tous des ressentiments d'une défunte amitié ! il n'y a rien de pareil pour le venin et la calomnie.

La Fontaine se trouva mêlé à un autre débat académique non moins vif, mais dans lequel ses adversaires ne manquèrent pas d'urbanité : je veux parler du procès entre les anciens et les modernes, réveillé en pleine Académie par Ch. Perrault. Boileau en fut exaspéré aussi bien que Racine. La Fontaine se rangea de leur parti avec plus de sang-froid mais autant de décision. Ainsi les trois meilleurs arguments

[1] Ces jetons datent du 17 janvier 1673. Ce furent les étrennes de Louis XIV à l'Académie. La somme allouée pour chaque séance était de quarante livres, qui se partageaient entre les membres présents.

que le panégyriste des modernes aurait pu employer à l'appui de sa thèse se levèrent contre lui. Le tour que prit cette querelle est vraiment singulier : les rivaux sérieux de l'antiquité se déclarèrent en sa faveur, pendant que des écrivains médiocres, plus désintéressés dans la question qu'ils ne le supposaient, proclamaient avec passion la supériorité des modernes. Saint-Sorlin avait commencé, Perrault fit une nouvelle levée de boucliers, et Lamotte-Houdart continua la guerre. Étranges champions du progrès dans les lettres, que ce paradoxe a presque seul sauvés de l'oubli ! Au reste, la seule pièce qui intéresse encore dans le volumineux dossier de cette affaire, est l'admirable épître de notre poëte au savant Huet, alors évêque de Soissons. C'est là que se trouvent ces vers qu'on ne saurait trop méditer, quelque modèle qu'on se propose de suivre :

Quelques imitateurs, sot bétail, je l'avoue,
Suivent en vrais moutons le pasteur de Mantoue.
J'en use d'autre sorte, et, me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hasarder.
On me verra toujours pratiquer cet usage.
Mon imitation n'est pas un esclavage ;
Je ne prends que l'idée, et les tours et les lois,
Que nos maîtres suivaient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte, et veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.

C'est ici qu'il convient de recueillir quelques traits qui montreront avec quel naturel et quelle liberté La Fontaine imite les anciens. Ainsi ces beaux vers qui terminent *le Chêne et le Roseau* :

Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts,

ne sont pas une traduction, mais une double réminiscence; car si Virgile (*Géorg.*, liv. II, v. 291), a dit :

Quæ quantum vertice ad auras
Æthereas, tantum radice ad Tartara tendit;

il a dit aussi dans l'*Énéide* (liv. IV, v. 177) :

Ingrediturque solo et caput inter nubila condit,

et La Fontaine a tiré quelque chose de l'un et de l'autre passage. Pour la même fable, il a pris du *Venti phrenetici septentrionum filii* de Varron :

Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût porté jusque-là dans ses flancs.

Dans cette touchante exclamation :

Solitude où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit goûter l'ombre et le frais?
Oh! qui m'arrêtera sous vos sombres asiles?

ne retrouve-t-on pas, outre le trait que nous avons déjà signalé [1], et qui appartient à la première églogue, un souvenir de ce passage des *Géorgiques*, (liv. II, v. 88) :

O qui me gelidis in vallibus Hœmi
Sistat!

Il arrive quelquefois que la filiation ne se trahit que par un rayon de lumière adoucie, par une nuance de sentiment presque insaisissable, de sorte que le rapport ne se démontre pas, mais est simplement senti, comme dans ces traits indéterminés dont se compose ce qu'on appelle l'air de famille sur les visages humains. Ainsi, entre ces tendres reproches de l'un des deux pigeons à son frère :

Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux,
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançait davantage!
Attendez les zéphyrs.

[1] *Frigus captabis opacum.*

et la douleur autrement passionnée de Didon, qui s'écrie :

Quin etiam hiberno moliris sidere classem,
Et mediis properas aquilonibus ire per altum,
Crudelis !

le goût discerne une analogie, une parenté qu'aucun de ceux qui ont vécu familièrement avec les deux poëtes ne sera tenté de nier. Pour ceux-là : « Voulez-vous quitter » vient de *moliris*, « attendez les zéphyrs » dérive de *mediis aquilonibus*. Heureusement l'exclamation *crudelis!* commune à l'un et à l'autre discours, met les profanes eux-mêmes sur la voie.

Voici un dernier exemple où l'imitateur prend l'idée et reproduit toute la grâce du modèle sans lui emprunter un seul mot. Virgile avait dit, en parlant de Camille :

Illa vel intactæ segetis per summa volaret
Culmina, nec teneras planta læsisset aristas ;

La Fontaine peindra ainsi la démarche de la princesse de Conti :

L'herbe l'aurait portée ; une fleur n'aurait pas
Reçu l'empreinte de ses pas.

De la guerrière de Virgile et de la princesse de La Fontaine, laquelle est plus légère et plus gracieuse ? Voilà, je pense, assez de bonnes leçons pour s'instruire à l'imitation sans servilité. Sur ce point La Fontaine est le meilleur des guides. Mais quittons le poëte, et revenons à l'homme que nous avons à suivre jusqu'au terme de sa carrière.

Aussi longtemps que madame de La Sablière eut l'œil sur La Fontaine, on ne peut guère lui reprocher que des peccadilles ; mais dès qu'elle eut fermé son salon, abandonné par le marquis de La Fare, et qu'elle se fut livrée aux pratiques d'une dévotion austère, le vieil enfant qu'elle laissait sans guide profita de son indépendance, comme un écolier émancipé. Les princes de la maison de Vendôme, qui se divertissaient au Temple en véritables templiers, l'attiraient à leurs festins, et le provoquaient, par leurs exemples, à payer un

large tribut au malin. D'autres séductions entretinrent au delà du terme convenable son goût pour les plaisirs d'un autre âge. On souffre de ces faiblesses, mais on peut les rappeler, puisqu'elles ont été expiées par un repentir sincère. Pendant ces années de liberté mal employée, les duchesses de Bouillon et de Mazarin, retirées toutes deux en Angleterre, essayèrent, avec Saint-Évremont, de décider La Fontaine à faire un voyage d'outre-mer. Il aurait cédé sans doute, malgré son âge et quelques infirmités qui commençaient à déranger sa robuste santé, si une intrigue d'arrière-saison, dont M. Walckenaer, en biographe inexorable, a donné tous les détails, ne l'eût retenu. Madame Ulrich abusa de son empire jusqu'à lui faire écrire de nouveaux contes. Nous voyons ici combien est vrai ce mot cruel et profond d'un moraliste moderne[1] : « Le châtiment de ceux qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours. »

Heureusement une maladie sérieuse vint avertir La Fontaine que le temps était venu de se retirer des plaisirs et qu'il fallait songer à bien mourir. Jamais, même au plus fort de ses dissipations, il n'avait manqué de respect à la religion; il la négligeait et ne l'outrageait pas. La facile morale des gens du monde au dix-septième siècle n'était pas une révolte systématique contre les principes religieux; on savait qu'on vivait contre la règle, mais on n'érigeait pas le déréglement en vertu; les plus désordonnés se réservaient de faire un jour pénitence : le libertinage ne changeait pas de nom pour s'appeler force d'esprit, et on peut dire que jamais on ne sut mieux mourir[2]. Avec de pareilles dispositions rien n'est désespéré. Certes La Fontaine avait beaucoup tardé à revenir; mais il revint complétement et avec toute la ferveur de cette piété qu'il avait prise au sortir de l'adoles-

[1] M. Joubert.

[2] C'est le temps où Boileau disait à un abbé qui trouvait le cumul des bénéfices si bon pour vivre : « Mais pour mourir, monsieur l'abbé ! » En effet, c'est là qu'il faut venir et il est bon d'y songer.

cence pour une vocation religieuse. Racine, qui avait réparé depuis longtemps les courtes erreurs de sa jeunesse, assistait son ami dans le cours de cette maladie et ménagea sa réconciliation avec l'Église. Ce fut lui qui amena au chevet du malade ce vieux confesseur auquel La Fontaine proposait naïvement de répartir en aumônes le prix des exemplaires qu'un libraire devait lui abandonner sur une nouvelle édition de ses contes. Cependant le mal s'aggravait. Un jeune vicaire de Saint-Roch, l'abbé Poujet, fut chargé de mener à bonne fin la pénitence de La Fontaine : il le trouva dans les meilleures dispositions; le malade consentit à avouer et à déplorer devant une députation de l'Académie ses péchés littéraires; il s'engagea en outre, s'il survivait, à ne plus traiter que des sujets de morale ou de piété, et enfin, il sacrifia aux scrupules de son directeur et de la Sorbonne une comédie en vers que le théâtre attendait et que le poëte aimait comme un enfant de sa vieillesse : dernier sacrifice bien méritoire, car il ne s'accomplit pas sans regrets! Aucun doute ne s'éleva sur la sincérité de cette conversion; La Fontaine reçut les derniers sacrements, et lorsque le bruit vint à se répandre qu'il avait cessé de vivre, on dit qu'il était mort comme un saint. Ce bruit n'était pas fondé; la santé lui revint avec la paix de l'âme, et il eut le temps de prouver, par une pratique rigoureuse des devoirs du chrétien, sa bonne foi et son repentir. En suivant toutes les phases de cette solennelle préparation à la mort, une chose m'étonne et m'attriste : autour de ce lit d'un mourant, je vois l'Académie, le clergé, des amis en foule; mais je cherche une femme et un fils : la distraction de La Fontaine avait-elle donc gagné tout le monde?

Lorsque l'hôte illustre et désormais chrétien de madame de La Sablière entrait en convalescence, celle-ci mourait aux Incurables où elle s'était retirée. A peine rétabli, La Fontaine dut quitter l'hôtel qui lui avait servi d'asile pendant vingt-deux ans; il en sortait lorsqu'il rencontra M. d'Hervart, qui venait lui proposer de le conduire à son hôtel de la rue

Plâtrière. On connaît la réponse de La Fontaine : il y allait.

Qui d'eux aimait le mieux ?

Ce fut dans cette magnifique demeure décorée par le pinceau de Mignard que La Fontaine passa paisiblement les deux années qui lui restaient à vivre : il allait encore à l'Académie, mais plus souvent à l'église ; il rimait quelques psaumes, paraphrasait poétiquement le *Dies iræ*, et retrouvait par instants la verve de son âge mûr pour écrire de nouvelles fables. Fénelon l'associait ainsi à l'éducation du jeune duc de Bourgogne, qui paraissait fournir les sujets que le bonhomme mettait en vers avec une reconnaissance enfantine ; le précepteur et son royal élève rivalisaient de soins et d'attentions délicates pour charmer le vieillard aimable qui n'avait laissé périr dans sa conversion ni la bonhomie de son caractère, ni les agréments de son esprit. Grâce à cette protection, à la vigilance de l'amitié et aux consolations de la religion, il sera vrai de dire lorsqu'il fermera les yeux :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

La Fontaine s'éteignit doucement après quelques mois de faiblesse extrême, le 13 février 1695, dans la soixante-quatorzième année de son âge. Racine le vit mourir avec de sincères regrets, et Fénelon, dans sa douleur, se fit en termes exquis l'interprète de l'admiration publique. Citons les derniers traits de cette courte oraison funèbre : « Lisez-le, et dites si Anacréon a su badiner avec plus de grâce ; si Horace a paré la philosophie et la morale d'ornements plus variés et plus attrayants ; si Térence a peint les mœurs des hommes avec plus de naturel et de vérité ; si Virgile, enfin, a été plus touchant et plus harmonieux. » Nous ne chercherons pas d'autre hommage à son génie : quant à son caractère, voici une précieuse confidence qui a jusqu'ici échappé aux biographes. M. Walckenaer nous l'en-

viera[1]. En apprenant la mort de son vieil ami, Maucroix écrivait ces lignes touchantes : « Mon très-cher et très-fidèle ami M. de La Fontaine est mort. Nous avons été amis plus de cinquante ans, et je remercie Dieu d'avoir conduit l'amitié extrême que je lui portais jusqu'à une assez grande vieillesse sans aucune interruption ni aucun refroidissement, pouvant dire que je l'ai toujours tendrement aimé, autant le dernier jour que le premier. Dieu, par sa miséricorde, le veuille mettre dans son saint repos. C'était l'âme la plus sincère et la plus candide que j'aie jamais connue ; jamais de déguisement. Je ne sais s'il a menti en sa vie. » Le vœu qu'exprime Maucroix dans sa sollicitude pour l'âme de son ami est sans doute exaucé ; car, pour apporter ici un dernier et naïf témoignage, qui d'entre nous n'a pas répété après sa garde-malade : « Dieu n'aura pas le courage de le damner. »

[1] Je l'emprunte aux Mémoires de Maucroix, publiés par M. L. Paris, bibliothécaire-archiviste de la ville de Reims, p. 53, liv. II.

1843.

MADAME DE SÉVIGNÉ.

« Si je pouvais seulement vivre deux cents ans, il me semble que je serais une personne très-admirable [1]. » Ce souhait de longue durée, que formait madame de Sévigné en vue de la perfection morale qu'elle désirait atteindre, se trouve aujourd'hui réalisé pour sa mémoire : elle a conquis, sans y prétendre, une admiration qui ne s'épuise pas, et qui appelle sur son nom les hommages réservés au génie. On l'aurait bien surprise et un peu alarmée, si on lui eût fait entrevoir qu'en laissant courir sa plume *libertine* [2] *la bride sur le cou*, comme elle dit, sur ce papier que dévorait si rapidement sa grande écriture, elle achevait la gloire d'un siècle, illustre entre tous, et prenait place à côté des Pascal, des Molière, des La Fontaine; et cependant rien n'est plus vrai : car il ne faut pas s'y méprendre, madame de Sévigné est bien de cette race de privilégiés auxquels il suffit de se montrer tels qu'ils sont, et qui marquent naturellement l'empreinte de leur supériorité dans des œuvres inimitables. La correspondance de madame de Sévigné est de même titre que les *Provinciales*, les *Fables* et les *Femmes savantes*, et ce titre c'est la perfection dans un genre donné. On se récrie parce qu'ici la gloire n'a pas coûté d'efforts. Eh, qu'importe! elle n'en

[1] T. III, p. 123, édition de M. Montmerqué.

[2] « Je suis tellement libertine quand j'écris, que le premier tour que je prends règne tout le long de ma lettre. » (T. V, p. 416.)

est pas de moindre valeur : c'est une bonne fortune sans doute, mais il n'y a ni dol ni surprise, la possession est légitime. Laissons les étrangers nous envier cet accident impérissable ; pour nous, jouissons-en chèrement, comme d'un bien qui pouvait nous échapper.

Voyons, en effet, quel concours de faits contingents était nécessaire pour produire et pour amener jusqu'à nous cette correspondance. Avant tout, il fallait que la Providence fît naître de noble race et dans une maison opulente une enfant merveilleusement douée des dons de l'esprit et du cœur ; que la culture de cet esprit supérieur fût complète, et qu'il échappât, malgré l'entourage, à la contagion du pédantisme et de l'afféterie ; qu'un veuvage survînt, après quelques années d'une union féconde, et que, par un double miracle, pour l'époque, ce veuvage fût opiniâtre et chaste. Ce n'est pas tout : une séparation cruelle devait faire naître le besoin d'épancher et de transmettre des sentiments devenus plus vifs par cette séparation même. Il fallait encore que l'ambition littéraire n'arrivât pas avec la conscience du talent, car si madame de Sévigné eût donné la moindre distraction à son cœur, le moindre détour à son esprit, en regardant du coin de l'œil la postérité, le charme était rompu. Nous avions un auteur de plus, écrivant d'agréables mémoires, plus ou moins mensongers (nous en avons déjà tant) ; mais la femme du monde, avec l'entrain de son intarissable enjouement, mais la mère et l'impétuosité de sa tendresse nous étaient ravies. Ainsi le désintéressement de toute gloire était la condition de l'immortalité ! Voyez encore : ces feuilles légères, couvertes par de rapides improvisations, soumises aux caprices des courriers, exposées aux infidélités du cabinet noir, monstre nouvellement né dans l'ombre, et dont heureusement on ne se défiait pas, à la négligence de ceux qui les reçoivent, parfois à la curiosité indiscrète du voisinage, qui peut les égarer après en avoir passé son envie ; tous ces jeux de l'esprit, toutes ces tendresses du cœur fixés sur une matière fragile, combien de périls devaient-ils traverser pour

ne pas périr sur la route de l'avenir? Mais enfin nous les tenons, et Dieu en soit loué, car ce n'est rien de moins qu'un chef-d'œuvre. Aussi n'est-ce pas sans raison que l'Académie française proposait, il y a quelques années, dans ses concours, l'éloge de madame de Sévigné, que devait suivre celui de Pascal, et que nous rencontrons aujourd'hui deux historiens sérieux qui ont lutté de zèle et d'érudition pour nous faire connaître, dans tous leurs détails, la vie et les écrits de cette femme immortelle[1].

Rien ne nous empêche de crayonner après tant d'autres la figure de madame de Sévigné, puisque MM. Walckenaer et Aubenas nous en ont offert le prétexte et les moyens, et que nous pouvons d'ailleurs apporter pour cette esquisse nouvelle quelques souvenirs d'un commerce assidu. Laissons de côté les détails d'une généalogie glorieuse, qui nous montre parmi les aïeux de Marie de Chantal une foule de braves gentilshommes, et, ce qui vaut mieux, une sainte. Madame de Sévigné trouvait là de bons exemples sans en tirer vanité. C'est d'elle seule que nous avons à parler. Orpheline à cinq ans, Marie de Rabutin Chantal fut d'abord confiée aux soins de son aïeul maternel, dont la mort la fit bientôt passer sous la tutelle d'un excellent oncle, le bon abbé de Coulanges, qui gouverna avec une tendresse presque paternelle la fortune et l'éducation de sa nièce. Il sut augmenter au profit de sa pupille un bien déjà considérable, et il orna son esprit de connaissances solides et variées. Elle eut plus tard pour maîtres Chapelain et Ménage qui lui apprirent, à l'envi l'un de l'autre, l'espagnol, l'italien, le latin, peut-être même un peu de grec. On sait que Ménage aimait à endoctriner les jeunes filles et qu'il était sujet à s'éprendre de ses élèves : ses madrigaux pour mademoiselle de La Vergne et ses lettres à Marie de Chantal en font foi. Pour ma part, je n'aime guère (M. Walckenaer paraît d'un autre avis, mais M. Aubenas abonde dans mon

[1] On sait que le prix a été décerné à madame A. Tastu. Les deux historiens auxquels je fais allusion sont MM. Walckenaer et Aubenas.

sens[1]), ce pédagogue qui fait le dameret en débitant son latin, et j'admire la bonne âme de ces belles jeunes filles qui lui conservent leur amitié. Voyez-vous d'ici ce juré peseur de syllabes, cet inquisiteur d'étymologies, s'adonisant auprès de Julie d'Angennes, de Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, et de Marie Rabutin Chantal, et qui prépare galamment pour la cour et la ville la marquise de Montausier, la comtesse de La Fayette et la marquise de Sévigné, c'est-à-dire ce que le dix-septième siècle nous offre de plus digne, de plus tendre, de plus spirituel, parmi tant de femmes dont on remarquait l'esprit et la beauté. Heureux pédant! Mais il payera quelque jour les torts de sa galanterie empesée, car Molière n'est pas loin, il le surveille, et il tirera de sa physionomie quelques-uns des traits dont il peindra Vadius. Le bon Chapelain fut plus circonspect; il avait plus de conscience que d'imagination, et le feu qui prenait si difficilement à son cerveau ne lui échauffa jamais le cœur. Son élève lui sut gré de ses leçons, et l'en aima au point d'être blessée au vif des épigrammes de Boileau. Quant à Ménage, elle se fit un jeu de décourager sa passion à force de confiance et de familiarité : elle le fourrait intrépidement dans son carrosse, bien assurée qu'on ne médirait pas de ces tête-à-tête[2].

A vingt ans, Marie de Rabutin devint, par son mariage, marquise de Sévigné. Elle eût pu mieux rencontrer. Le marquis était spirituel et brave, mais évaporé, dissipateur, querelleur, libertin : les grâces de sa jeune épouse ne purent le fixer, Ninon l'entraîna. Ninon devait se trouver souvent sur la route de madame de Sévigné : elle lui débaucha d'abord son mari : vingt ans après elle dérangea son fils, et après

[1] M. Aubenas dit spirituellement à ce propos : « Ménage était arrivé d'Angers, sa patrie, avec un assez bon bagage de latin et de grec, et une heureuse vocation pour le pédantisme *qui tint tout ce qu'elle avait promis.* » Page 42.

[2] Nous voyons encore qu'elle s'amusait à ses dépens : « Le père Bouhours et Ménage s'arrachent les yeux et nous divertissent. » Tome IV, page 466.

vingt autres années, dit-on, son petit-fils : dangereuse et incurable beauté qui corrompt trois générations dans la même famille, pour la douleur de la plus vertueuse des épouses, de la plus tendre des mères. Madame de Sévigné aimait ce jeune et infidèle mari, mais son cœur était navré. L'épée du chevalier d'Albret lui procura le veuvage. Il faut dire comment[1] : Le 4 février 1651, en pleine Fronde, le marquis et le chevalier se rencontrèrent derrière Picpus : comme le sujet de la querelle n'était point grave (il s'agissait d'une maîtresse banale et de propos que désavouait le marquis), les deux champions commencèrent par s'embrasser. Mais, étant venus sur le terrain, ils jugèrent convenable de croiser le fer. Quelles mœurs! et combien, grâce à Dieu, nous sommes éloignés de ces meurtres par raffinement du point d'honneur. Sévigné porta quelques bottes à son adversaire, puis il s'enferra étourdiment dans l'épée de d'Albret, qui le traversa de part en part. Le lendemain Sévigné mourut. Sa femme accomplissait ce jour-là même sa vingt-cinquième année.

La Fronde, qui à son début enrôla tant de gens d'esprit, entraîna toute la famille des Sévigné, alliée au coadjuteur. Renaud de Sévigné commandait le régiment organisé au petit archevêché, et ce fut lui qui reçut en cette qualité *la première aux Corinthiens*, qui ne fut pas la seule, car les frondeurs n'étaient pas heureux hors de l'enceinte de leurs murailles. Le marquis fit cause commune avec son oncle, et on peut penser sans témérité que madame de Sévigné, entraînée par l'exemple, dut décocher quelques épigrammes contre le Mazarin. Mais sa part dans cette petite guerre n'est pas assez considérable pour qu'on fasse d'elle le pivot de tous les événements. C'est en cela que M. Walckenaer nous paraît avoir manqué de discrétion, quoique, à vrai dire, ses

[1] Voyez sur ce duel les curieux *Mémoires de Conrart*, édition de M. de Monmerqué. *Collect. Petitot.* Depuis M. de Montmerqué, l'érudition a fait encore d'heureuses trouvailles dans les manuscrits de Conrart conservés à l'Arsenal.

récits soient animés et intéressants et que ses *Mémoires* se fassent lire encore après ceux du cardinal de Retz. Madame de Sévigné fut janséniste comme elle était frondeuse, par affection de famille : les Arnauld étaient liés avec les Sévigné. Serait-on autorisé par cette rencontre à grouper autour de son nom toute l'histoire de Port-Royal? M. Sainte-Beuve ne s'en est pas avisé.

Veuve à vingt-cinq ans, que fera-t-elle de son veuvage, de cette liberté inattendue qu'elle retrouve à un âge où il est si facile d'en abuser et de la reperdre? Elle est jeune, elle est belle, elle est maîtresse d'une fortune un peu compromise, il est vrai, par les prodigalités de son mari, mais considérable encore, et bientôt rassise par la providence du bon abbé de Coulanges. Les prétendants ne devaient pas manquer et moins encore les amants. Madame de Sévigné n'est pas d'humeur à pleurer longtemps, quoiqu'elle aime à pleurer souvent[1]. Son amie, madame de La Fayette, lui a dit : « Vous paraissez née pour les plaisirs, et il semble qu'ils soient faits pour vous : la joie est l'état véritable de votre âme, et le chagrin vous est plus contraire qu'à qui que ce soit[2]. » Il arriva sans doute comme pour la Jeune Veuve du fabuliste :

On fait un peu de bruit et puis on se console :
Sur les ailes du temps la tristesse s'envole,
Le temps ramène les plaisirs.

Madame de Sévigné était trop sincère pour faire beaucoup de bruit à l'occasion d'une perte où elle gagnait le repos : « L'affliction, comme dit quelque part[3] La Fontaine, pour un autre veuvage, fut d'abord plus forte que le souvenir des torts du défunt, et le temps fut plus fort que l'affliction. » Elle ne tarda pas donc à être, sinon consolée, au moins

[1] Elle disait à sa fille : « Vous pleurâtes, ma très-chère, et c'est une affaire pour vous. Ce n'est pas la même chose pour moi : c'est mon tempérament. » (Tome V, page 87.)

[2] Portrait de madame de Sévigné.

[3] *Psyché*, l. II.

abordable. La sérénité de son front ramena les courtisans de sa beauté. M. Walckenaer en a donné la liste, qu'il a peut-être trop chargée. Contentons-nous d'en citer deux dont les poursuites furent sérieuses. Bussy-Rabutin, qui avait négligé d'épouser sa cousine, quoique rien ne s'opposât à cette alliance, se mit à l'aimer aussitôt qu'elle fut mariée ; il l'était aussi, mais ce personnage n'était rien moins que scrupuleux. Le mariage n'avait pas été un frein, le veuvage fut un aiguillon. Bussy perdait son temps, quoique ses entretiens fussent agréables et recherchés : madame de Sévigné ne voyait pas les vices du cœur sous les agréments de l'esprit, et elle ne fut pas même éclairée lorsque son cousin se fut doublement trahi. Bussy, las d'attendre un prêt dont quelques formalités retardaient la conclusion, ne tint aucun compte de la bonne volonté de madame de Sévigné et partit courroucé contre elle. Ce n'est pas tout, il composa, pour son *Histoire amoureuse des Gaules*, un portrait satirique de sa cousine, et ce portrait, qui avait couru manuscrit, avec ou sans l'aveu du coupable, parut dans le livre imprimé, au mépris d'un engagement formel. Lorsque le calomniateur fut puni par où il avait péché, et que son livre l'eut précipité dans une de ces disgrâces dont on ne se relève jamais, parce que la considération a péri en même temps que la faveur, madame de Sévigné, qui avait cruellement ressenti l'outrage, fut assez bonne pour pardonner, et elle oublia si bien qu'elle put retrouver son enjouement dans sa correspondance avec le perfide qui l'avait diffamée. Le second poursuivant, plus redoutable encore parce qu'il était plus aimable, fut le surintendant Fouquet, qu'entouraient alors tous les prestiges de la faveur, de l'opulence et du mérite personnel. C'est sans doute au souvenir des dangers qu'elle courut dans ce commerce plein de séduction qu'il faut rapporter ce qu'elle disait plus tard : « Il y a des moments où l'on admire qu'on ait pu s'approcher à 900 lieues du Cap ! » Il restait sans doute beaucoup à faire pour y toucher, mais on était presqu'à moitié chemin : les conseils et les exemples ne lui manquaient pas

pour aller jusqu'au bout. Lorsque Fouquet fut arrêté, madame de Sévigné ne dissimula pas sa douleur, et quand on sut que des lettres écrites de sa main se trouvaient dans la cassette mystérieuse où le surintendant avait renfermé les liasses de sa correspondance amoureuse, le soupçon fut permis. Combien de belles pécheresses espérèrent un instant que cette vertu, qui leur portait ombrage, allait être convaincue d'hypocrisie! Il n'en fut rien : madame de Sévigné, par une glorieuse exception, faisait mentir le vers de Boileau[1]. Pourquoi cela? C'est que la jeune veuve était mère, et que sa tendresse la protégeait contre l'amour. Nous avons sur ce point son propre aveu, lorsqu'elle dit à sa fille : « Je ne sais de quoi votre amitié m'a gardée, mais quand ce serait de l'eau et du feu, elle ne me serait pas plus chère. »

Après le procès de Fouquet, délivrée des angoisses de l'amitié qui avaient distrait sa tendresse maternelle, madame de Sévigné songea à produire dans le monde ses enfants, sur lesquels elle avait concentré toutes ses affections. Ce fut sur ce pied-là qu'elle s'établit. Elle s'abrita derrière la beauté de sa fille, et c'est avec raison qu'elle lui disait plus tard: « Je vous aurais cachée, si j'avais voulu être aimée. » Cependant madame de Sévigné n'avait rien perdu des agréments de sa jeunesse, et même elle avoue, longtemps après le mariage de sa fille, qu'elle est « d'une taille si merveilleuse qu'elle ne conçoit pas que cela puisse changer, et pour son visage *cela est ridicule d'être encore comme il est*[2]. » Ainsi Benserade n'était que juste lorsqu'il nous montre madame de Sévigné,

Se lassant aussi peu d'être sage que belle.

Toutefois, lorsqu'il fut bien avéré qu'elle était exclusivement mère, la galanterie se le tint pour dit. La jeune veuve n'eut

[1] Jamais surintendant ne trouva de cruelles.

Il faut ajouter mademoiselle de La Vallière ; mais elle avait d'autres raisons.

[2] Tome IV, page 265.

plus à détourner d'avances honorables, ni à repousser d'hommages injurieux. Entre elle et le monde, il ne fut plus question que de sa fille. C'était le chemin de son cœur, et elle n'avait d'amis que les admirateurs de ses enfants. Au reste, l'admiration était générale pour ce couple gracieux, et même on ne voyait pas d'hyperbole à comparer madame de Sévigné entre son fils et sa fille, à Latone escortée de Diane et d'Apollon.

Comme il y a des gens pour avancer et pour soutenir toutes les opinions, on a dit que madame de Sévigné n'aimait pas sa fille. Ceci nous semble le sublime du paradoxe impertinent. Eh! comment madame de Sévigné n'aurait-elle pas aimé sa fille? née avec un cœur tendre, ce cœur avait été froissé par les désordres d'un mari qu'elle chérissait: veuve à vingt-cinq ans, c'est-à-dire dans un âge où le besoin d'aimer dévorerait l'âme s'il ne trouvait pas un aliment, sa vertu la garda de ces galanteries qui donnent le change à la passion, et sa prudence, d'un nouveau lien. La flamme intérieure, concentrée alors dans un même foyer, rayonna sur un même objet. N'est-ce pas assez pour donner à un sentiment unique tous les transports de la passion? et si tout conspire à l'entour pour aviver cette flamme, si le monde répète chaque jour à cette mère éprise de sa fille qu'elle a raison d'en être fière, comment veut-on que l'imagination et le cœur, travaillant de concert, échauffés l'un par l'autre, animés par cette enivrante complicité de l'admiration publique, ne s'exaltent pas, et que le feu qu'ils attisent ne pénètre pas l'âme tout entière?

Nous n'accuserons donc pas madame de Sévigné de manquer de sincérité dans l'amour maternel. Mais nous ne la tenons pas quitte de tout point; nous lui reprocherons de manquer de mesure. Sans être janséniste comme Arnauld d'Andilly, on peut penser avec lui qu'une mère chrétienne ne doit pas aimer ainsi. « Vous êtes, lui disait-il, une jolie païenne. » Ce mot est juste et profond, et madame de Sévigné en sentit la portée; elle eut des scrupules, mais

elle ne voulait pas guérir; ce péché, c'était sa vie même, et elle ne le croyait pas mortel: « A-t-on gagé d'être parfaite, disait-elle gaiement : si j'avais fait cette gageure, j'y aurais bien perdu mon argent [1]. » Mais voici un aveu plus direct: « Cette petite circonstance d'un cœur qu'on ôte au Créateur pour le donner à la créature me donne quelquefois de grandes agitations [2]. » Du côté du monde elle se rassurait plus facilement: « Vous m'empêchez, dit-elle à sa fille, d'être ridicule. » Sa fille était si accomplie à ses yeux! d'autres mères n'auraient pas la même excuse : « A moins d'avoir des raisons comme moi, on peut se dispenser d'avoir cet excès d'amour maternel [3]. » Nous la prenons au mot sur l'aveu, et nous faisons nos réserves sur l'excuse. Au reste, nous sommes tous sujets à nous mettre hors de la règle, au moins sur quelque point, et qui n'a pas dit, une fois en sa vie, comme Danville, dans l'*École des Vieillards :* « Mais moi, c'est autre chose ! »

Cette beauté que Bussy, peu flatteur par nature, avait proclamée « la plus jolie fille de France » et La Fontaine, « toute belle, à son indifférence près, » mademoiselle de Sévigné est arrivée à l'âge d'être mariée; elle a brillé dans ces fêtes dont l'image électrisait la vieillesse de Voltaire [4]; elle y avait dansé avec une grâce qui tirait des larmes des yeux de sa mère; Benserade s'était surpassé dans les madrigaux qu'il composait pour elle; enfin il n'était bruit que de son esprit et de ses charmes. De plus, madame de Sévigné devait compter cent mille écus avant la signature du con-

[1] Tome II, page 90.

[2] Tome III, page 177. Elle dit ailleurs, à propos de cette excessive tendresse : « C'est ce qu'il faudrait avoir pour Dieu, si l'on faisait son devoir. » Tome I, page 237. Et ailleurs : « Je vous aime comme il faudrait aimer son salut. » Tome IV, page 302.

[3] Tome IV, page 69.

[4] Quels plaisirs quand vos jours, marqués par vos conquêtes,
S'embellissaient encore à l'éclat de vos fêtes.... etc.

VOLTAIRE. *Le Russe à Paris.*

trat. Cependant les prétendants ne se pressent pas; on n'arrive pas des quatre coins du monde pour disputer ce trésor à sa mère. Qu'est-ce à dire? L'admiration aurait-elle produit les effets de la crainte? Madame de Sévigné s'étonne, mais enfin elle peut choisir entre plusieurs partis dont les avantages se balancent, et sa préférence s'arrête sur le comte Adhémar de Grignan, de noble race provençale, dont le blason remonte avec honneur jusqu'aux croisades. M. de Grignan était homme de mérite; déjà éprouvé dans d'importants emplois, il paraissait réservé à une plus haute fortune; si ses grandes manières l'avaient, dans sa jeunesse, incliné à une négligence voisine du désordre, le temps, qui mûrit les bons esprits, devait avoir réduit sa prodigalité aux termes d'une générosité chevaleresque; de plus, l'expérience de deux mariages antérieurs l'avait suffisamment exercé à la pratique des vertus domestiques. En somme, il n'avait contre lui que son aptitude au veuvage, qu'on pouvait croire épuisée, et qui était balancée par la perspective d'un brillant avenir dans l'armée ou dans les affaires.

Nous touchons à l'événement décisif qui renferme la destinée à venir de madame de Sévigné. Un an après son mariage, M. de Grignan fut appelé à exercer les fonctions de gouverneur de la Provence, sous le titre de lieutenant général du roi, à la place du duc de Vendôme, trop jeune alors, et plus tard trop ami des plaisirs et de la guerre pour résider dans son gouvernement. Il n'y avait pas à hésiter, car c'était une brillante fortune que cet emploi; nous n'avons rien, dans notre régime administratif, qui puisse donner une idée de ces vice-royautés de l'ancienne monarchie : un gouverneur de province tenait de la délégation royale un éclat et une autorité qui compensaient, pour la noblesse, l'indépendance de la grande féodalité. M. de Grignan allait entraîner sa femme à l'autre bout de la France, et arracher cruellement la fille à sa mère. Toutefois, une grossesse commencée ajourna cette douloureuse séparation, mais enfin il fallut s'y résoudre. Née le 5 février 1626, veuve le 5 février 1651,

madame de Sévigné se sépara de sa fille le 5 février 1671. Ainsi le sort, qui avait déjà placé sur le même jour sa naissance et son veuvage, amenait encore à la même date, après un intervalle de vingt années, la crise principale de sa vie. Épreuve déchirante! mais la gloire était à ce prix.

Il faut lire dans madame de Sévigné l'expression de ses angoisses maternelles. Tout d'abord « elle a senti de vingt lieues cet éloignement cruel comme elle sentirait un changement de climat. » L'idée des périls de ce voyage lointain efface bientôt les douleurs de la séparation ; elle ne voit plus que les hauteurs de Tarare, le pont d'Avignon et la rapidité du Rhône. Lorsque madame de Grignan est arrivée dans son gouvernement, il y a bien quelque dédommagement, car les bannières se déploient en son honneur, le canon gronde, les hommages pleuvent de toutes parts; Aix et Marseille rivalisent de galanterie. Mais le premier bruit s'apaise, les alarmes recommencent; sans parler de la pesanteur de l'absence [1], il faut encore « porter l'épouvantable inquiétude qu'on a d'une santé si chère ; » on a mal à la poitrine de sa fille, puis on s'écrie à la nouvelle d'une grossesse : « Que votre ventre me pèse, ma chère petite [2] ! » Comme on plaint cette pauvre mère à la merci de tous les caprices de son imagination, car pour un cœur tel que le sien « toutes les tristesses de tempérament sont des pressentiments, tous les songes sont des présages, toutes les précautions sont des avertissements, enfin c'est une douleur sans fin [3]. » Aussi n'a-t-elle pas d'autre pensée que de se rapprocher de sa fille, et de précipiter dans cette espérance, suivant l'énergique expression qu'elle emploie, les restes de sa vie : « Je prête la main aux jours pour aller plus vite, et je consens de tout mon cœur à leur rapidité jusqu'à ce que nous soyons ensemble [4]. » Heureusement, madame de Sévigné peut écrire. Quelle con-

[1] « Je connais la pesanteur de votre absence. » Tom. V, p. 25.

[2] Tome II, page 224.

[3] Tome II, page 49.

[4] Tome V, page 98.

solation! et sa fille sait répondre. Quelle joie! Ces lettres qui viennent d'Aix, de Marseille ou de Grignan, sont de véritables événements. Aussi comme elles sont attendues! « Vous voyez assurément, dit-elle à sa fille, tout le manége que je fais quand j'attends vos lettres; je tourne autour du petit pont; je sors de l'*humeur de ma fille*, et je regarde par l'*humeur de ma mère*[1], si La Beaume ne revient point; et puis je remonte et reviens mettre mon nez au bout de l'allée qui donne sur le petit pont. » Et lorsqu'elle tient enfin une de ces lettres, c'est bien un autre manége : elle ne la lit pas, de peur de l'avoir lue; et lorsqu'elle l'a lue et relue, elle la relit encore; et ce bienheureux papier règne sans partage jusqu'à ce qu'un nouveau courrier vienne le supplanter.

Disons toute la vérité. Madame de Sévigné a outré la passion, et elle n'a pas atteint l'héroïsme dans l'amour maternel : elle ne sut pas voir que le mariage de sa fille créait pour toutes deux une situation nouvelle; que madame de Grignan n'était plus tout à fait mademoiselle de Sévigné, qu'elle devait à son époux la meilleure part de sa tendresse, que le devoir d'une mère était, je ne dis pas d'étouffer, mais de contenir son amour, et, par le plus noble des sacrifices, de paraître s'oublier. Il n'en fut rien : madame de Sévigné continua de faire la cour à sa fille lorsqu'elle fut mariée, et si M. de Grignan se fût établi sur le même pied, la guerre était allumée. M. de Grignan évita par sa prudence les démêlés d'une rivalité dangereuse; mais la position n'en était pas moins fausse, et madame de Grignan, placée entre les exigences de sa mère et les droits de son mari, dut souvent être embarrassée. On peut croire qu'elle en souffrit, et il est certain que, pour sa part, elle s'arrangea de manière à ne pas devenir incommode par excès de sensibilité. Quand elle eut une fille, elle prit le parti de l'aimer modérément, si même elle l'aima jamais, car sa mère lui disait à ce propos : « Tâtez, tâtez un peu de l'amour maternel : on doit le trou-

[1] Ces *humeurs* sont des noms donnés aux allées du parc des Rochers.

ver assez salé quand c'est un choix du cœur, et que ce choix regarde une créature aimable [1]. »

Il convient de dire quelques mots de cette fille idolâtrée. Mademoiselle de Sévigné fut tout d'abord une enfant pétrie de grâces et d'esprit avant de devenir une femme véritablement distinguée par la culture de son intelligence et par sa beauté. Le tort de madame de Sévigné fut de le lui dire de trop bonne heure et trop souvent. S'étant mise à l'adorer pour se préserver de toute autre passion, elle fit de sa tendresse un culte, et de l'objet de sa passion une idole. L'aimable enfant se laissa faire, et grandit sans s'émouvoir au milieu de ces prévenances et de ces flatteries. L'amour filial se développe par un mélange de sévérité et de douceur qui fait sentir l'autorité; la crainte respectueuse est au fond, et elle engendre l'affection sous les formes de l'obéissance. Si on habitue l'enfance à ne rien souffrir, à ne rien désirer longtemps, on la dispose à compter sur les hommages qu'elle reçoit sans plaisir. Trop sûre de sa mère, mademoiselle de Sévigné n'eut pas ces effrois salutaires, ces cruelles petites douleurs qui sont les premiers aiguillons du cœur, et elle prit sous les baisers de sa mère une habitude de dignité froide qui passa pour de la fierté dédaigneuse. Sa contenance réservée et quelque peu altière semblait imposer les hommages comme un tribut, et les recevoir comme une dette. Elle détournait par là ceux qui auraient été les plus précieux, et il n'y a guère que sa mère qu'elle n'ait pas découragée.

J'avoue que madame de Sévigné me paraît avoir beaucoup mieux entendu son rôle de mère avec son fils. Elle en fit un jeune homme parfaitement aimable, et elle compta peu sur lui pour élever leur maison, car elle reconnut que son caractère n'était pas d'une trempe assez forte pour le soutenir et le pousser dans les affaires. Elle le peint tout entier d'un trait : « Quand il se divertit, tout est bien. » On se plaît à la voir entrer dans les faiblesses de ce fils, non pas adoré, mais ten-

[1] Tome V, page 142.

drement aimé, pour l'en faire sortir par une voie honorable et douce. Le jeune marquis de Sévigné, ami du plaisir et homme de goût, eut ses premiers succès auprès de la Champmeslé dans la société des petit Racine et des petit Despréaux, sa mère les appelle ainsi, jeunes alors et convenablement dissipés; Ninon voulut le mettre en honneur par un de ses caprices si enviés; mais le caprice passé, elle lui fit tort par ses plaisanteries indiscrètes. Après ces bonnes fortunes, il alla faire preuve de bravoure à la guerre, et il s'y distingua sans avancer. Insouciant sur les honneurs pourvu qu'il s'amusât, il finit par trouver un peu long le temps de son noviciat dans le guidonnage, il le dit assez gaiement : « Toujours guidon, guidon éternel, guidon à barbe grise! Oh! le ridicule nom de charge quand on le porte depuis cinq ans! » Madame de Sévigné ne s'affligeait pas trop de ce mécompte, et voici en quels termes elle s'explique : « Mon fils est bien affligé de ne pouvoir sortir de ce malheureux guidonnage; mais il doit comprendre qu'il y a des gens présents et pressants qu'on a sur les bras, à qui l'on doit des récompenses, et qu'on préférera toujours à un absent qu'on croit placé et qui ne fait simplement que s'ennuyer dans une longue subalternité. » Le marquis de Sévigné attendit vainement le prix de ses services; on paya sa bravoure en éloges, et ce fut à grand peine qu'il échangea le guidonnage contre le grade de lieutenant de roi. Il en prit bravement son parti. Désabusé de bonne heure de la vanité des plaisirs et des chimères de l'ambition, il vint charmer par les agréments de son esprit la solitude de sa mère, se rangea dans le mariage, fit un peu de littérature[1], tourna à la piété, et se contenta d'être un honnête homme généralement aimé et justement considéré. A tout prendre, il y a de pires conditions.

[1] On a du marquis de Sévigné un mémoire sur un passage d'Horace qu'il comprenait autrement que Dacier. L'érudit et l'homme du monde étaient à côté du véritable sens, que Dumarsais a fait prévaloir. Le passage en litige est le vers de l'art poétique : *Difficile est propriè communia dicere.*

Mais revenons à madame de Grignan et à sa mère, si malheureuse de son éloignement. Elles se revirent souvent et longtemps; mais ces rapprochements si désirés, si impatiemment attendus, ne tenaient pas tout ce qu'on s'en était promis. Il y a à cela une raison générale : c'est que l'imagination était en jeu et que la réalité n'a jamais la perfection de l'idéal; le cœur rêve au delà de ce qu'il éprouve, de sorte qu'après les premiers transports, il y a toujours un peu de désenchantement. Madame de Sévigné, la plume en main, exaltait son amour en l'exprimant; sa fille elle-même parvenait à s'échauffer et à brûler le papier : lorsqu'elles étaient réunies, les soins de la vie réelle venaient à la traverse; les entretiens même n'étaient pas aussi favorables aux épanchements, aux fusées de tendresse que la correspondance. D'ailleurs madame de Sévigné voulait toujours être inquiète de quelque chose; c'était un besoin de son cœur; à la moindre altération du visage de sa fille, il lui fallait qu'elle fût malade : celle-ci s'obstinait à se bien porter; c'était dissimulation. Un air de tristesse annonçait les regrets d'un mari absent ou des honneurs de gouvernante. Votre mère ne vous suffit-elle plus? Et sur ce texte mille tendres reproches, puis des pleurs en abondance. Madame de Sévigné laisse deviner ces obsessions et ces petits démêlés. Écoutons-la. « Il y a des gens, dit-elle à sa fille, qui m'ont voulu faire croire que l'excès de mon amitié vous incommodait; que cette grande attention à découvrir des volontés, qui naturellement devenaient les miennes, vous faisait assurément une grande fadeur et un grand dégoût [1]. » Ces gens-là étaient fort impertinents, mais bien près de rencontrer juste. Tant de prévenances n'amenaient pas le dégoût, le mot est trop rude; mais elles pouvaient être gênantes. Au reste, ces légers nuages sont un bien faible argument pour ceux qui représentent la mère et la fille en hostilité ouverte lorsqu'elles sont ensemble : nous ne voyons là que les incidents inséparables

[1] Tome III, page 288.

d'une affection sincère des deux parts, excessive d'un côté. Madame de Sévigné, qui apportait beaucoup dans la communauté, prétendait quelquefois à recevoir en raison de sa mise. C'était trop vouloir, et souvent elle le comprenait; car toute bonne et toujours sensée, hormis le chapitre de sa fille, elle s'accuse, sauf à ne pas se corriger : « Il n'est pas juste, disait-elle, de juger de vous par moi : cette mesure est téméraire[1]. » Et plus clairement encore : « Mes délicatesses, et les mesures que je prends sur moi, ont donné quelquefois du désagrément à mon amitié[2]. » Comment se bouder longtemps après de pareils aveux? Concluons donc que madame de Sévigné et sa fille faisaient bon et même excellent ménage; mais elles faisaient ménage. Tenons-nous-en à ce mot qui n'envenime rien et qui n'a pas besoin de commentaire.

On se laisse aller volontiers à sonder ces âmes d'élite où les défauts mêmes ne sont qu'une sorte d'intempérance dans le bien. Telle est madame de Sévigné, quand on apprécie de sang-froid son idolâtrie pour madame de Grignan. Mais il y a d'autres aspects qui nous la montrent tout ensemble pleine de générosité et de mesure, et qui permettent de la louer sans restriction. Le plus chagrin des moralistes, le duc de La Rochefoucauld, disait qu'elle « contentait son idée de l'amitié avec circonstances et dépendances, » et ce n'est pas seulement parce qu'elle venait assidûment charmer ses souffrances et celles de madame de La Fayette, mais parce que sa vie tout entière attestait la constance et le désintéressement de ses affections. On sait avec quelle ardeur elle embrassa la disgrâce de Fouquet, au péril même de sa réputation, et ses alarmes pendant le procès du surintendant, dont elle a raconté tous les incidents dans ses lettres à M. de Pomponne. Celui-ci fournit plus tard matière à la même vertu, et lorsqu'il cessa d'être ministre, madame de Sévigné, qui « avait fait ses preuves de générosité sur le sujet des

[1] Tome II, page 101.

[2] Tome III, page 123.

disgraciés, [1] » n'hésita pas à dire hautement ce que sa conduite sut bien prouver et ce que garantissait son cœur : « Le malheur ne me chassera pas de cette maison. » Son affection pour MM. de Port-Royal, si souvent persécutés, ne se démentit jamais, et elle témoigna au cardinal de Retz le même dévouement. L'auteur des *Maximes*, autre débris de la Fronde, eut une égale part à son amitié.

Cette constance dans des affections que d'autres auraient sacrifiées ou dissimulées par politique ne permit pas à madame de Sévigné d'entrer fort avant dans la faveur royale. Le rôle de courtisan ne convenait pas à son humeur; elle ne cache guère combien ces adorateurs de la fortune lui semblent peu dignes d'estime, et il n'y a nulle part de plus cruel sarcasme contre eux que cet éloge qu'elle fait, je crois, du duc de La Feuillade : « C'est le moins lâche et le moins bas courtisan que j'aie jamais vu [2]. » Elle ne paraissait volontiers à la cour que pour y servir les intérêts de son gendre et y recueillir sur d'augustes lèvres des éloges de sa fille, fidèlement renvoyés à leur adresse : on ne voit pas qu'elle ait été tentée de s'y établir, ni qu'on ait essayé de faire violence à ses goûts. On l'estimait assez pour croire que la Fronde avait laissé des traces dans son esprit et Fouquet dans son cœur : c'était trop pour un lieu où l'on n'aimait que des hommages sans réserve; au reste, on devinait le fond de sa pensée, et en cela on voyait plus clair que les critiques et les historiens qui la croient complétement séduite parce qu'elle est sincèrement ralliée. On n'a pas assez remarqué cet arrière-goût de fronderie qui persiste en présence de la royauté triomphante. Je ne sais si je m'abuse, mais je crois surprendre un sourire légèrement ironique sur les lèvres de la marquise, lorsqu'elle écrit en parlant du roi : « Le plus sûr est de l'honorer et de le craindre, et de n'en parler qu'avec admiration. » L'enthousiasme ne se traduirait pas ainsi par un simple conseil de prudence. Mais voici qui

[1] Tome I, page 128.
[2] Tome IV, page 42.

est plus clair, quoique toujours voilé : « La royauté, dit-elle à sa fille, est établie au delà de ce que vous pouvez imaginer : on ne se lève plus, on ne regarde plus personne[1]. » Peut-on accuser plus finement l'infatuation de la puissance qui ne daigne plus même laisser tomber ses regards sur les marches du trône. Cela est légèrement décoché, mais le trait n'en est pas moins pénétrant. Le blâme est plus explicite, il éclate même à propos de Turenne, dont le souvenir périt si vite dans les fêtes d'une cour voluptueuse : « A quel point la perte d'un héros a été promptement oubliée dans cette maison ; c'est une chose scandaleuse[2]. » La bonne âme de madame de Sévigné ne pouvait comprendre ce rapide évanouissement de la douleur après tant de services rendus au monarque et à l'État.

Suivons encore cette veine délicate d'opposition, et nous verrons que les souvenirs du petit archevêché[3] n'ont jamais été effacés. Voici, par exemple, sur les impôts une métaphore passablement démocratique : « J'ai toujours, dit-elle, la vision d'un pressoir que l'on serre jusqu'à ce que la corde rompe[4]. » Ailleurs, elle raille agréablement ces bons Bretons, enchantés qu'on ait agréé les subsides qu'ils ont libéralement votés : « Nous avons percé la nue du cri de *Vive le Roi*. Nous avons fait des feux de joie et chanté le *Te Deum*, de ce que S. M. a bien voulu prendre cette somme[5]. » Je ne veux pas épuiser les traits de ce genre, mais je me reprocherais de ne pas citer le passage suivant, qui contient en germe un pamphlet foudroyant ; il n'y manque qu'un peu de fiel et de déclamation, mais il ne faut pas chercher ces ingrédients-là chez madame de Sévigné : « On tâche de réformer les libéralités et les pensions, et l'on reprend de vieux règlements qui couperaient tout par la moitié : *je parie* qu'il n'en sera

[1] Tome III, page 421.
[2] Tome III, page 363.
[3] C'était le palais du coadjuteur pendant la Fronde.
[4] Tome V, page 60.
[5] Tome III, page 200.

rien, et que comme cela tombe sur *nos amis* les gouverneurs, lieutenants-généraux, commissaires du roi, premiers présidents et autres, on n'aura ni la *hardiesse* ni la générosité de rien retrancher[1]. »

Nous voilà bien assurés que madame de Sévigné a conservé sa liberté d'esprit au milieu de la fièvre d'adulation qui régnait à ses côtés. La contredanse royale dont parle Bussy[2] n'a pas eu la puissance de la lui enlever pour toujours. Malgré la licence des mœurs, si scrupuleusement détaillée par M. Walckenaer, et l'indulgence qui semblait l'autoriser, madame de Sévigné a encore conservé le don de mépriser les femmes qui ont abusé de la galanterie; et sur ce point elle a des touches dignes du pinceau de Tacite. C'est elle qui dit, en parlant de madame de Lionne, complice des désordres de sa fille : « Je l'avais chassée depuis longtemps du nombre des mères[3]. » Quelle sentence! C'est elle qui dit encore : « Le nom d'Olonne est trop difficile à purifier[4]; » et quand une autre femme, renommée par le scandale de sa vie[5], vient de mourir après de cruelles souffrances, elle écrit, avec un sentiment amer de pitié dédaigneuse et d'indignation contenue : « La pitié qu'elle faisait n'a jamais pu obliger personne de faire son éloge[6]. » Madame de Sévigné, qui était si éloignée d'être prude, avait par sa vertu sans faste mission pour maintenir les droits de la pudeur.

Petite-fille d'une sainte, liée d'amitié avec les docteurs les plus rigoureux de l'Église gallicane, madame de Sévigné

[1] Tome IV, page 101.

[2] Voici ce que raconte cette méchante langue : « Un soir que le roi venait de la faire danser, s'étant remise à sa place, qui était auprès de moi : il faut avouer, me dit-elle, que le roi a de grandes qualités; je crois qu'il obscurcira la gloire de tous ses prédécesseurs. »

[3] Tome II, page 140.

[4] Tome IV, page 80.

[5] La princesse de Monaco.

[6] Tome V, page 331.

n'eut longtemps que cette sorte de piété séculière qui ne défend pas de concilier les pratiques de la religion avec les plaisirs du monde. Les grandes austérités lui paraissaient une sainte folie : « Je crains, disait-elle, que cette Trappe, qui veut surpasser l'humanité, ne devienne les Petites-Maisons [1]. » Le grand Arnauld lui enseignait les abus de la fréquente communion, et elle suivait volontiers ce principe de la morale janséniste. Elle tenait encore de ses pieux amis une résignation aux décrets de la Providence, voisine du fatalisme qu'on a reproché aux théologiens de Port-Royal. Les *Essais* de Nicole, qu'elle méditait et dont elle aurait voulu faire *un bouillon* [2] pour les avaler à son aise, ne pouvaient ni triompher de son paganisme maternel ni l'amener à la dévotion; « vous me demandez, disait-elle, si je suis dévote : hélas! non, dont je suis très-fachée [3]. » La grâce n'opérait pas; elle n'était ni à Dieu ni au diable ; cet état l'ennuyait, et cependant elle le trouvait le plus naturel du monde : le temps de se donner entièrement à Dieu ne devait venir qu'avec la vieillesse [4] ; c'était un peu tard, mais il faut lui savoir gré de ne s'être jamais tournée du côté du diable, et d'ailleurs, quand il y a peu à expier, il est juste que la pénitence ne soit ni bien longue, ni bien sévère. Elle a fait de son mieux pour ne se brouiller ni avec le monde ni avec Dieu, et quand il faudra quitter le monde pour aller à Dieu, elle trouvera la route aplanie et le passage ouvert ; car Dieu ne repousse que les pécheurs endurcis.

Nous ne trouverons pas madame de Sévigné moins convenable sur le chapitre de la philosophie. Bien qu'autour d'elle on se piquât d'approfondir Descartes, et que Corbinelli

[1] Tome II, page 17.

[2] Voir la lettre du 4 novembre 1671.

[3] Tome IV, page 332.

[4] « Il est dévot, c'est un sentiment qui est bien naturel dans le malheur et dans la vieillesse. » Tom. IV, page 30. « Je ne suis ni à Dieu ni au diable : cet état m'ennuie, quoique, entre nous, je le trouve le plus naturel du monde. » Tome II, page 83.

donnât, sur ce point, à madame de Grignan de sérieuses leçons, dont elle a profité, madame de Sévigné ne voulut l'apprendre que comme l'hombre, non pas pour jouer, mais pour voir jouer[1]. Toutefois, on a dit spirituellement, le mot est de M. Cousin, qu'elle en sut assez pour faire la partie de sa fille. Je suis aussi de cet avis, car il faut avant tout qu'elle entre dans ses goûts, et « si elle se sait si bon gré d'être une substance qui pense et qui lit,[2] » c'est encore en vue de madame de Grignan, à laquelle elle pense toujours, et dont elle ne se lasse pas de lire et de relire les lettres.

Nous avons maintenant quelques procès à débattre, entre lesquels il y en a un fort grave; car ce n'est pas seulement le goût de madame de Sévigné, mais son cœur qui a été mis en cause; heureusement nous sommes assuré de nous en tirer à son honneur. Procédons par ordre, et souvenons-nous bien que, chez madame de Sévigné, les vieilles admirations sont incurables, et que c'est toujours son cœur qui juge, de sorte que ses préférences, même littéraires, sont encore des prédilections. On voit que nous voulons parler de ses jugements sur Corneille et sur Racine. On ne lui reproche pas d'admirer le premier, mais d'être injuste envers son jeune rival. Il est certain qu'elle pense que « rien n'approchera jamais des divins endroits de Corneille; » mais où est le crime? n'est-ce pas encore aujourd'hui l'opinion des maîtres de la critique? Mais elle admire peu *Bajazet*, qui ne lui paraît pas supérieur à *Andromaque*, et elle dit que Racine ne s'élèvera pas plus haut. En cela elle prophétisait mal, ne prévoyant ni *Phèdre*, ni *Athalie*. On oublie trop qu'en parlant ainsi elle avait sur le cœur l'humiliation de son cher Corneille, récemment vaincu dans la lutte des deux *Bérénice*, que *Monime* était le triomphe de la Champmeslé, qui lui avait dérobé son fils, et que le *petit Racine* était mêlé à cette folie de jeunesse. Voilà bien des circonstances atténuantes

[1] Tome IV, page 372.

[2] Tome III, page 465.

dont il faut tenir compte. Plus tard, lorsque ces nuages n'offusqueront plus son jugement, et que Racine aura pris son rang par de nouveaux chefs-d'œuvre, elle parlera de l'auteur d'*Esther* avec la plus vive admiration. Mais j'entends ici la phrase célèbre : « Racine passera comme le café. » Singulière prophétie qui se trouve vraie, étant doublement fausse ; car le moka et Racine ont passé l'un comme l'autre, c'est-à-dire qu'ils paraissent devoir durer également. Mais comment madame de Sévigné, qui ne l'entendait pas ainsi, a-t-elle pu porter une pareille sentence? Ceci est grave. Voyons cependant s'il n'y a pas moyen de sauver ce ridicule à une femme d'esprit. Remarquons d'abord qu'elle n'a point dit que Racine passerait ; en second lieu qu'elle n'a pas annoncé malheur au café, et troisièmement qu'elle n'a jamais comparé Racine au café. Voilà qui devient embarrassant. Comment donc se fait-il que tout le monde l'accuse de ce triple délit, et que l'arrêt en question soit devenu proverbe? M. de Saint-Surin, qui a commencé à démêler cette affaire, et M. Aubenas, qui l'a éclaircie après lui, vous diront que le premier coupable est Voltaire, et que La Harpe a consommé le crime. Madame de Sévigné avait dit en 1672, dans une disposition d'esprit que nous avons constatée : « Racine fait des comédies pour la Champmeslé ; ce n'est pas pour les siècles à venir : si jamais il cesse d'être amoureux, ce ne sera plus la même chose. Vive donc notre *vieil ami* Corneille ! » Quatre ans après elle écrivait à sa fille : « Vous voilà donc bien revenue du café ; mademoiselle de Méri l'a aussi chassé. Après de telles disgrâces, peut-on compter sur la fortune ? » Il y avait quatre-vingts ans que ces deux petites phrases reposaient à distance respectueuse, chacune à sa place et dans son entourage qui la modifie, lorsque Voltaire s'avisa de les rapprocher en les altérant : « Madame de Sévigné croit toujours que Racine *n'ira pas loin;* elle en jugeait comme du café ; dont elle disait *qu'on se désabuserait bientôt* [1]... » Sur ce texte, La Harpe compose alors la phrase

[1] Siècle de Louis XIV, chap. XXXII.

sacramentelle : « Racine passera comme le café. » Il la porte tout simplement au compte de madame de Sévigné ; M. Suard l'adopte, et les moutons de Panurge viennent ensuite. C'est ainsi que s'est composé ce petit mensonge historique, qui sera longtemps encore une vérité pour bien des gens. Cependant madame de Sévigné a loué Racine avec enthousiasme[1], et M. Aubenas nous fait remarquer que nous lui devons probablement l'usage du café au lait[2].

Voltaire l'accuse ailleurs d'avoir mis Mascaron au-dessus de Fléchier. Voici le fait : après avoir entendu l'éloge de Turenne par Mascaron, elle défie Fléchier, qui travaille sur le même sujet, de faire jamais aussi bien ; Voltaire prend le défi pour un jugement définitif, et il oublie, du moins il ne dit pas, que l'oraison funèbre de l'évêque de Nîmes ayant paru, madame de Sévigné avoua de bonne grâce la défaite de Mascaron. Elle ne songe pas à dire, et il est vrai qu'elle ne s'en doute pas, que quelqu'un a su, au cours de la plume, vaincre Mascaron et Fléchier. On lui reproche encore, comme indice de faux goût, le plaisir qu'elle prenait aux romans de la Calprenède ; ici il n'y a pas à contester, car elle en fait l'aveu, et voici en quels termes : « Cette lecture me divertit encore ; *cela est épouvantable*[3]. »

Nous n'avons rien fait, si nous laissons peser sur la mémoire de madame de Sévigné l'accusation de légèreté cruelle à propos des supplices infligés aux paysans bretons par les ordres de son ami, M. de Chaulnes, pendant les troubles de 1675. Ce n'est pas que sur ce point madame de Sévigné n'ait trouvé des apologistes qui, tout en admettant l'inhumanité de ses paroles, la déchargent de toute responsabilité pour accuser sa caste et son siècle. Voyez, dit-on, quelle était la

[1] Voyez la lettre du 20 février 1689.

[2] On lit en effet dans sa correspondance (1660) : « Nous avons ici de bon lait et de bonnes vaches ; nous sommes en fantaisie de faire bien écrémer ce bon lait et de le mêler avec du sucre et de bon café : n'aimeriez-vous pas ce *lait cafeté* ou ce *café laité* ? »

[3] Tome II, page 104.

puissance des préjugés du sang à cette époque si vantée, puisqu'une femme, justement renommée par la douceur de ses mœurs et la sensibilité de son âme, ne trouve qu'un texte de plaisanteries dans les exécutions barbares de ces pauvres Bretons roués et pendus, parce qu'ils résistent à des taxes qu'ils ne peuvent acquitter. Il est vrai que si La Bruyère a fait une fidèle peinture des paysans de son temps, il devait être fort difficile de reconnaître des hommes dans ces êtres misérables et dégradés ; mais je n'admets pas ces apologies indirectes qui laisseraient subsister le corps du délit.

J'avais toujours pensé qu'on se méprenait sur le sens des paroles de madame de Sévigné, et j'ai été charmé de voir que M. Aubenas levait hardiment la paille. Pour bien comprendre, il faut remettre madame de Sévigné en situation. Plaçons-la entre M. de Chaulnes, gouverneur de la Bretagne, qui dirige la répression des troubles, et madame de Grignan, gouvernante de Provence, qui applaudit à toutes ces rigueurs, et nous comprendrons d'abord qu'elle désapprouve la sédition des paysans bretons, qu'elle ne peut pas faire un réquisitoire direct contre son ami le gouverneur, et qu'elle doit se garder de heurter de front les sentiments de sa fille. Tout ce que nous pouvons espérer dans ce conflit, c'est un blâme couvert et une pitié enveloppée. Elle dira bien pour plaire à sa fille, qui n'y verra pas d'ironie : « Cette province est un bel exemple pour les autres et surtout de respecter les gouverneurs et les gouvernantes, de ne leur point dire d'injures et de ne pas jeter de pierres dans leurs jardins[1]. » Mais aussi elle la contredira en affirmant que M. de Grignan n'aurait pas fait comme M. de Chaulnes[2], et cette affirmation est presque héroïque dans la bouche de madame de Sévigné,

[1] Tome IV, page 64.

[2] « Vous jugez superficiellement de celui qui gouverne cette province, quand vous croyez que vous feriez de même. Non, vous ne feriez pas comme il a fait, et le service du roi ne le voudrait pas. » Lettre du 11 décembre 1675.

car, du même coup, elle blâme un ami et elle contredit sa fille. Transcrivons maintenant, sans plus long préambule, le passage incriminé : « Vous me parlez bien plaisammant de nos misères. Nous ne sommes plus si roués. Un en huit jours seulement pour entretenir la justice. Il est vrai que la penderie me paraît maintenant un rafraîchissement. J'ai une tout autre idée de la justice depuis que je suis dans ce pays. Vos galériens me paraissent une société d'honnêtes gens qui se sont retirés du monde pour revenir à une vie douce[1]. » S'il n'y a pas là quelque secrète ironie, les premières lignes sont atroces, et les dernières niaises. Mais comment admettre ce mélange d'atrocité et de niaiserie dans un esprit aussi fin, dans une âme aussi tendre?

Essayons donc une traduction, ou plutôt un petit commentaire. Le voici : « Vous avez mauvaise grâce, ma fille, à plaisanter sur nos misères; il est vrai que nous sommes un peu moins malheureux, on ne roue plus aussi souvent, nos juges ne se donnent ce passe-temps qu'une fois la semaine pour ne pas en perdre l'habitude. Ce supplice est si affreux qu'au prix de la roue la pendaison semble un rafraîchissement. Ces gens-là entendent la justice autrement que nous. J'avais cru qu'une mutinerie était moins criminelle que le vol et l'assassinat; mais puisque je vois d'un côté les galères et de l'autre la roue, et, par amendement, la potence, il faut bien que je me sois trompée. Vos galériens sont d'honnêtes gens et nos paysans d'abominables scélérats. » Je demande pardon d'avoir substitué cette prose languissante et décolorée à la poignante ironie de madame de Sévigné et aux tours elliptiques qui donnent tant d'énergie à sa pensée, mais puisqu'on s'y était trompé, j'ai dû chercher la clarté dans une glose vulgaire, èt mettre à nu cette noble indignation qui se déguise pour se produire. Le ton badin a été donné par les plaisanteries de madame de Grignan, mais madame de Sévigné change l'accent, et dans son apparente complicité elle

[1] 24 novembre 1675.

a, pour qui sait comprendre, plus d'énergie et d'éloquence que si elle protestait ouvertement.

Nous pouvons maintenant, je le crois, louer à notre aise cette femme dont le nom consacré est devenu la plus douce flatterie aux oreilles féminines. Comment ne pas aimer celle qui résume et qui embellit toutes les qualités de son sexe? comment n'être pas fière de lui être comparée? Enjouée, tendre, rêveuse, compatissante, au sourire si souvent mouillé de larmes, esprit railleur sans amertume, badin sans licence comme sans pruderie, religieuse sans bigoterie, toujours simple, vive et naturelle, madame de Sévigné n'a eu d'excès que dans l'amour maternel et d'emportement que contre la déraison et la mauvaise foi. Quand on se représente tant de qualités brillantes, ornement d'une solide raison, on ne peut s'empêcher de porter envie à ceux qui ont vécu dans l'intimité de madame de Sévigné, et qui ont vu briller cet esprit dont madame de La Fayette a dit qu'il éblouissait les yeux. Nous n'en avons que l'image dans sa correspondance; mais ces lettres, telles qu'elles sont, nous donnent encore le spectacle unique d'un esprit supérieur, tout entier à ses pensées et à ses sentiments, courant en pleine carrière, se jouant, dans la souplesse gracieuse et forte de sa nature, par mille détours et brusques écarts, précipitant ou ralentissant son allure au gré de ses émotions, s'arrêtant sans fatigue et laissant sur sa trace un sillon de pure lumière d'où jaillissent, par instant, de vives étincelles. Il n'y a plus à louer ce chef-d'œuvre de naturel et de sincérité; on a épuisé toutes les formules de l'éloge, et cependant on n'a pas exagéré le mérite de ce style qui peint tout ce qu'il exprime; tour à tour gai, attendrissant, pathétique, quelquefois sublime. Les souvenirs se pressent pour apporter témoignage de toutes ces qualités, et nous pourrions ajouter bien des traits à ceux que la critique a déjà popularisés; mais à quoi bon choisir dans madame de Sévigné, lorsqu'on peut tout prendre. Quant à moi, je vais m'y remettre, car rien ne dispose à la lire comme de l'avoir lue.

Cette correspondance, si animée quand madame de Sévigné est loin de madame de Grignan, languit ou s'interrompt lorsque la mère et la fille sont réunies. Surtout les lettres sont rares à dater de 1690. C'est que désormais elles ne se sépareront plus. En Provence ou à Paris nous les trouvons toujours ensemble, et rien ne paraît troubler la douceur de leur intimité. Il est vrai de dire que dans cette communauté madame de Sévigné apportait ses revenus si bien administrés à une autre époque, sous la direction de l'abbé de Coulanges, et qu'emportaient alors, comme un ouragan, les prodigalités du comte de Grignan. Madame de Sévigné s'en étonnait toujours et n'y pouvait rien. Heureusement une opération de finance permit d'apaiser des créanciers, qui commençaient à devenir indiscrets et inquiétants. Le jeune marquis de Grignan se dévoua. Puisque le roi ne dégageait pas une fortune obérée à son service, on se résigna à faire une marquise de la fille d'un fermier général. Il se trouva d'ailleurs qu'elle était charmante. Madame de Sévigné eut bientôt après la joie sans mélange d'unir sa chère Pauline au marquis de Simiane, riche et de pur sang. Jamais elle ne parut plus heureuse. Mais ce bonheur fut de courte durée. Sa fille fut atteinte d'une maladie qui mit ses jours en danger ; celle-ci devait y survivre, mais l'épreuve fut trop forte pour sa mère : pendant que madame de Grignan échappait à la mort, madame de Sévigné fut elle-même frappée de la petite-vérole : aux premiers accès de la fièvre elle comprit qu'il fallait se préparer à mourir ; elle s'y résigna courageusement, et après quelques jours de souffrances, elle expira le 18 avril 1696, heureuse encore de précéder dans la tombe la fille qu'elle avait si tendrement aimée.

1842.

BOILEAU DESPRÉAUX.

—

Voltaire disait en parlant de Boileau à ses jeunes amis, trop prompts à s'émanciper : « Ne dites pas de mal de Nicolas ; cela porte malheur. » En effet, il est arrivé à Marmontel, le plus opiniâtre de ces détracteurs de Despréaux, de faire de bien mauvais vers ; et s'ils sont le châtiment de son irrévérence, il faut avouer, en y ajoutant certaine prose, que la punition a été terrible, témoin *Aristomène* et *les Héraclides*, *les Incas* et *Bélisaire*, c'est-à-dire de la prose poétique et des vers prosaïques [1] ! Voilà une leçon qui donne à réfléchir :

Discite justitiam moniti et non temnere Divos!

Instruit par cet exemple, nous parlerons respectueusement d'un maître qu'il est si dangereux d'offenser.

Les habitants de Crosne veulent que Boileau soit né dans ce village voisin de Paris, comme ceux de Châtenay se glorifient de la naissance de Voltaire ; mais M. Berriat Saint-Prix veut enlever impitoyablement cette double illustration à la banlieue pour la restituer à la capitale. Avouons toutefois qu'il n'a pleinement réussi que pour Boileau, né réellement à Paris, rue de Harlay, près du Palais, et, dit-on, dans la chambre même du chanoine Gillot, premier auteur de la *Ménippée*. C'est un berceau digne d'un satirique. Tout ce que

[1] Malgré son animosité contre Boileau, Marmontel n'en est pas moins un écrivain de mérite. Ses *Éléments de littérature* sont un bon traité de critique littéraire, et les premiers livres de ses *Mémoires*, écrits avec un naturel plein de grâce, une charmante lecture.

Crosne peut réclamer légitimement, c'est le surnom du poëte, Despréaux, tiré d'un petit pré voisin de la maison de campagne de la famille de Boileau. C'est encore un assez beau fleuron de couronne rurale, et qui peut consoler les bons campagnards jaloux d'être les compatriotes d'un poëte.

Boileau est donc né à Paris le 1er novembre 1636, fils de Gilles Boileau, greffier à la grand chambre du parlement de Paris, et d'Anne de Niélé, qui mourut deux ans après la naissance de son fils Nicolas. L'enfance et l'adolescence du jeune Despréaux furent assez maussades; les soins d'une mère, si propres à développer la sensibilité, manquèrent à ses premières années; son père, excellent greffier, méconnut son esprit et sa destination; des infirmités précoces attristèrent encore sa jeunesse. Un régent du collége de Beauvais, M. Sévin, reconnut seul et encouragea la vocation littéraire de Boileau; mais cette vocation n'était point passionnée, et sa docilité de jeune homme était trop habituée à fléchir pour qu'il essayât de contredire la volonté de sa famille. Il se laissa donc conduire dans différentes carrières, et il se contenta de ne pas y réussir. Au sortir de la philosophie, qui lui avait paru une école de subtilités, d'arguties, de disputes, il entra dans le dédale de la procédure; il y fit peu de progrès: Corneille, Montesquieu et Rousseau passèrent par la même épreuve et eurent l'honneur d'être déclarés incapables par des clercs de procureur. Boileau ne demandait pas mieux; alors il essaya de la théologie : c'était tomber dans une nouvelle embuscade. La chicane, qu'il avait rencontrée au collége sous la forme scolastique, qu'il avait retrouvée au palais dans la procédure, lui revenait encore, comme on l'a dit, sous une troisième figure qui ne lui parut pas moins déplaisante. Cette dernière épreuve combla la mesure.

Après ces initiations stériles, Boileau avait le droit d'être de mauvaise humeur : il avait amassé de la bile, il fallait l'épancher. Contre qui va-t-il se tourner? Commencera-t-il par attaquer la chicane dont il a été le martyr? Non; trop heureux d'être échappé de ses griffes, il se contentera de lui

donner une légère atteinte ; mais celle-ci n'y perdra rien : Boileau la rattrapera plus tard ; dans le *Lutrin*, par exemple, où il fera son portrait, et de main de maître. Maintenant il a mieux à faire ; il se tournera d'abord contre les méchants poëtes : il reprendra par la satire l'œuvre que Malherbe a commencée par la grammaire.

La campagne que Boileau ouvrit contre les rimeurs de son temps n'est pas une boutade de mauvaise humeur, un simple caprice, c'est une entreprise utile et courageuse : elle était nécessaire pour arrêter les progrès du mauvais goût. Il faut se rappeler qu'à cette époque Chapelain était le roi des auteurs ; que l'invasion espagnole et italienne, contenue quelque temps par Malherbe, avait rompu ses digues. Le mauvais goût était partout : dans la chaire chrétienne, où Mascaron, jeune encore, lui payait un large tribut ; au théâtre, où Scarron balançait Molière, et Scuderi Corneille ; dans la poésie badine, où le burlesque introduisait la caricature ; dans les romans, où la passion et l'histoire étaient dénaturées ; dans l'épopée, que ridiculisaient les grands avortements des Chapelain, des Scuderi, des Coras et des Saint-Sorlin. Il fallait déblayer le terrain pour faire place aux grands génies et aux véritables beaux esprits qui commençaient à poindre ; il fallait préparer le siècle à goûter Molière, Racine, Bossuet, madame de La Fayette. Ce fut le rôle de Boileau ; au nom du goût, il se fit le justicier et comme le grand prévôt de la littérature. Ce généreux dessein lui gagna tout d'abord l'amitié de Racine, dont il fut le guide utile et sévère ; de La Fontaine, qu'il défendit contre les partisans d'un autre imitateur de l'Arioste ; de Molière, qui vit en lui un puissant auxiliaire pour la réforme des mœurs et le redressement des travers sociaux.

Boileau, dans la satire, n'a pas la véhémente indignation de Juvénal, il n'a ni tout le sel ni toute la grâce d'Horace, il n'a pas la vigueur ni l'aimable nonchalance de Régnier ; mais en retour il ne pousse pas l'hyperbole aussi loin que Juvénal, et en peignant le vice, il ne laisse pas soupçonner

qu'il soit atteint lui-même et gangrené par la corruption contre laquelle il s'indigne ; il ne tend pas comme Horace à faire prévaloir les doctrines d'un épicuréisme commode, plus dangereux encore par l'élégance qui le décore ; il n'a pas comme Régnier cette sorte de cynisme candide qui ne démoralise pas, je l'avoue, mais qui effarouche la délicatesse de l'âme. En un mot, pour la pureté morale, il est supérieur à ses devanciers ; comme poëte, une seule satire exceptée, il doit peut-être leur céder le pas.

Les premiers essais de Boileau dans ce genre sont d'un disciple des anciens qui peut devenir maître à son tour, mais qui ne l'est pas encore. Sa première satire, imitée de Juvénal, est déclamatoire, et elle n'a pas l'énergie qui dans le modèle latin élève la déclamation jusqu'à l'éloquence. Les plaintes amères contre la corruption du siècle au temps de Domitien, après les beaux jours d'Auguste, dont le souvenir récent formait un contraste propre à justifier l'indignation d'un poëte, étaient sincères dans la bouche de Juvénal, tandis qu'à l'aurore du grand règne de Louis XIV elles ne sont pour Boileau qu'une réminiscence classique et un exercice d'école. C'est ainsi que pour exhaler sa colère d'emprunt, il charge du rôle de poëte méconnu le prosateur Cassandre, traducteur de la Rhétorique d'Aristote, déguisé sous le nom de Damon, et qu'il prend pour type de misère, de douleur et de mécomptes, le gras et joyeux Saint-Amant. Cette satire est donc un jeu d'esprit plutôt qu'une véritable explosion de colère, mais elle révèle l'habile écrivain *dont le vers dira toujours quelque chose*, et l'homme de bien, ennemi déclaré du vice. Déjà les vers heureux abondent, ces vers qui frappent d'abord, et qu'on n'oublie plus parce qu'ils expriment nettement une pensée juste. On pouvait bien augurer du jeune homme sincère et courageux qui disait à son début :

> J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon ;

de celui qui refusait, par scrupule de goût et de probité, d'aller

Crier dans ce pays barbare,
Où l'on voit tous les les jours l'innocence aux abois
Errer dans les détours d'un dédale de lois,
Et, dans l'amas confus de chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes.

Dans cette première satire, Boileau avait compliqué la longue invective de Damon, déjà bien confuse et surchargée, par la description des embarras de Paris, qu'il en détacha et qui forma plus tard la sixième satire, bien supérieure à la précédente. En effet, la mauvaise humeur du poëte porte sur des inconvénients qu'il a vus et dont il a souffert. Ces *lugubres cris* dont il parle, ce sabbat des chats dans les gouttières avaient souvent frappé ses oreilles, au haut du grenier, dans l'étroit galetas où il passa ses nuits jusqu'à la mort de son père et même au delà ; il avait redouté ces voleurs qui infestaient Paris après la chute du jour, et il faut ajouter qu'il ne les a pas inutilement signalés à la vigilance de la police ; il avait couru, comme tant d'autres, péril de mort dans ces rues étroites sillonnées de voitures ou rendues impraticables par un orage. Il parle de ce qu'il sait, il décrit ce qu'il a vu, et il trace un tableau vrai au fond, et chargé seulement dans la mesure qui convient à la satire. Il y a dans cette pièce une foule de vers excellents.

Boileau n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il composa ces deux satires. La mort de son père, en le rendant maître d'un modeste patrimoine qui suffisait à sa sobriété, lui permettait de se livrer sans partage à sa passion pour la poésie, qui ne s'était manifestée jusqu'alors que par le dégoût que lui inspirait toute autre étude, et par quelques pièces fugitives, parmi lesquelles on doit signaler une ode contre les Anglais, qui est au moins une profession de foi monarchique et patriotique. Il faut rapporter à la même période quelques chansons de table et un ou deux sonnets, où le jeune Despréaux s'essaye à la tendresse, qui ne lui réussit pas. Il avait avoué, de plus, une tentative prématurée de tragédie ébauchée dès le collége,

et qui aurait eu pour héros de grands personnages, d'après ce vers qu'il en avait retenu et dont il plaisantait :

> Géants, arrêtez-vous ;
> Gardez pour l'ennemi la fureur de vos coups !

Son aîné, Gilles Boileau, esprit caustique et jaloux, de la cabale de Chapelain, qui lui ouvrit les portes de l'Académie, tenta vainement d'écarter Nicolas de la carrière poétique, et vit avec dépit les succès de son jeune frère dont les premières satires, popularisées par des copies manuscrites et des lectures fort enviées, firent beaucoup de bruit dans le monde. En prenant son parti d'être poëte, Boileau s'était fermé tout retour à une autre carrière ; il avait héroïquement sacrifié le prieuré de Saint-Paterne, récompense de ses labeurs théologiques, et qui lui valait huit cents livres de revenu. Il fit mieux encore : il restitua les fruits déjà perçus, et cette somme servit, dit-on, de dot à mademoiselle Marie de Bretonville, qu'il avait aimée et qui entrait en religion. L'émancipation de Boileau était complète. Enfin les six premières satires, réunies en un mince volume, parurent, de l'aveu de l'auteur, avec l'initiale de son surnom, vers la fin de l'année 1666, accompagnées du discours au roi, première note, un peu criarde encore, jetée par le poëte dans ce prodigieux concert de louanges qui charma si longtemps les oreilles de Louis XIV. Ce discours, médiocre dans son ensemble, est une satire et un panégyrique ; l'éloge du roi y est un prétexte pour attaquer de méchants écrivains. Nous y trouvons un témoignage en faveur de Molière et un encouragement au jeune roi, qui n'osait, quelque désir qu'il en eût, autoriser la représentation du *Tartufe*.

On aime à voir les grands poëtes, unis ainsi par l'amitié, s'entr'aider pour la gloire. Boileau ne manqua pas à Molière vivant ; il célébra dans des stances ingénieuses le mérite de l'*École des Femmes;* il se déclara ouvertement pour le *Tartufe*, contre les hypocrites, et lorsqu'au souvenir des soucis que lui a causés la rime, il se plaint de cette esclave indiscipli-

née, c'est à Molière qu'il s'adresse pour se féliciter de l'avoir soumise :

> Dans les combats d'esprit savant maître d'escrime,
> Enseigne-moi, Molière, où tu trouves la rime.

Cette satire à propos de la rime est un renseignement précieux sur la manière dont Boileau travaillait ses vers. On y voit combien de peine lui coûtait l'expression de sa pensée, quels scrupules de langage et de prosodie ralentissaient et réglaient son essor, de quel prix enfin il a payé sa renommée, qui, à la vérité, ne doit point périr. C'est la plus utile des leçons que nous donne Boileau, après Horace, qui recommande aussi le *limæ labor et mora*, et si l'on songe que parmi les écrivains qu'il a bafoués et que la postérité dédaigne, il y en a plusieurs que la nature avait doués plus libéralement que lui-même, on comprendra que pour les dons de l'esprit comme pour ceux de la fortune, l'ordre est une puissance créatrice, et qu'il n'y a point de trésor si riche que la négligence et la prodigalité ne puissent dissiper, comme il n'y a pas de mince patrimoine que le travail et l'économie ne parviennent à féconder.

La troisième satire, *le Repas ridicule,* est une scène de comédie qui abonde en traits plaisants et en détails descriptifs habilement rendus. L'art de dire de petites choses sans s'abaisser, et de les exprimer avec élégance par des images qui les rendent poétiques, n'avait jamais été poussé aussi loin, si ce n'est dans quelques passages de Régnier, moins égal, moins soutenu que Boileau, mais plus original. Ce vieux poëte a traité le même sujet, et Boileau, qui l'imita, ne l'a pas fait oublier. Sans doute, Régnier ne sait pas se borner, il dit tout, et par conséquent plus qu'il ne faut dire; sans doute, dans le portrait si vigoureusement tracé de son pédant, il abuse de l'hyperbole, mais aussi quelle verve, quelle chaleur de coloris, quelle hardiesse de dessin! comme ses convives se querellent! comme ils se gourment! quel chamaillis et quelle bagarre! Tout compensé, la palme demeure encore au poëte du seizième siècle.

Cent vingt-trois vers, qui n'ont pas tous le mérite de l'élégance, *sur les Folies humaines*, composent la quatrième satire. C'est une faible esquisse dans laquelle la pensée ne sort pas du lieu commun. Un poëte philosophe aurait trouvé là l'occasion d'un beau réquisitoire contre l'espèce humaine, mais Boileau se contente d'effleurer la matière et de décocher quelques épigrammes dont la pointe est émoussée. Il revient à la charge dans la satire VIII, *sur l'Homme*, où il se croit plaisant et profond par une plaidoirie en forme au profit des animaux contre leur roi. Ce paradoxe sur la raison des animaux, qui n'en ont pas, et la déraison de l'animal raisonnable, pouvait devenir piquant sous une forme légère donnée à de forts arguments, mais ici la forme est parfois pesante et le fond manque de solidité. C'est qu'en réalité Boileau n'est pas sérieusement misanthrope, et qu'il ne s'était pas mis en mesure de gagner le procès qu'il fait au genre humain. Quoi qu'il ait dit et argumenté, la supériorité de l'âne sur l'homme n'est pas encore démontrée.

Il ne fallait pas autant de courage qu'on l'a dit pour prendre à partie la noblesse sous Louis XIV. Le roi, qui abandonnait les marquis à la verve railleuse de Molière, n'était pas fâché que la satire vînt à son tour rabattre la vanité de ceux qui n'avaient d'autre titre que la naissance. D'ailleurs Boileau était couvert par l'exemple de Juvénal, et sa témérité paraissait surtout un hommage au génie des anciens. Cependant il faut rendre toute justice à Boileau. Sa satire *sur la Noblesse* n'est pas un simple exercice d'imitation, c'est encore la protestation d'un honnête homme qui n'admet l'hérédité du titre qu'à charge de transmission des vertus qui ont conquis le titre même[1]. Or, cette condition onéreuse ne faisait pas le compte de tant d'héritiers qui, dans une succession complexe, aimaient à prendre les bénéfices sans les charges.

[1] « Un chrétien n'estime ni le rang, ni l'origine, à moins qu'il ne s'y rencontre une plus grande vertu. » *Imitation de Jésus-Christ*, liv. III, chap. LIV, § 14.

Boileau est tout à fait sur son terrain lorsqu'il entreprend, satire VII, à la suite d'Horace, de justifier la satire. En effet, la proscription absolue de la satire serait toute au profit du vice et de la sottise. Il est vrai que la satire ne corrige point, mais elle punit et elle intimide, elle venge le bon goût et la vertu outragés : c'est là son rôle et son utilité ; mais, il faut le dire hautement, le satirique qui tirerait sa vocation du seul besoin de médire, qui n'aurait d'autre intention que l'insulte, serait au-dessous même de ses victimes. Il faut que l'intention soit droite, le cœur pur, l'esprit éclairé dans une semblable entreprise; c'est la conscience du bien qui doit flétrir le vice, c'est le sentiment du beau et du vrai qui doit ridiculiser l'erreur et la sottise. A ce double titre, Boileau, homme de bien et de goût, était légitimement investi de la magistrature satirique qu'il exerçait. La satire neuvième, exclusivement littéraire, est le meilleur modèle et la meilleure apologie du genre. Jamais Boileau n'a été mieux inspiré; il se justifie admirablement et il attache au front de ses ennemis un ridicule ineffaçable. Dans cette pièce, qui passe à bon droit pour un des chefs-d'œuvre de notre langue, le cadre ingénieusement tracé se remplit naturellement de traits vifs, d'idées piquantes, de sentiments vrais qui forment un ensemble achevé contre lequel la critique n'a point de prise. Ce fut un coup de maître et un véritable triomphe.

Après cette guerre contre les mauvais auteurs, Boileau, qui avait fait ses preuves, songea à consolider sa victoire en promulguant les règles qu'il avait suivies pour vaincre. L'*Art poétique*, tel que Boileau l'a rédigé, comprend tous les préceptes de composition littéraire consacrés par l'expérience et légitimés par la raison. C'est le code du bon goût; mais la pureté du goût, on ne doit pas l'oublier, est une partie de la morale. Lorsque Vauvenargues disait : « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût, » il reconnaissait l'étroite parenté, l'alliance indissoluble du bien et du beau. Les écarts du goût, qui attestent une dépravation dans le sentiment de la beauté, supposent à un certain degré l'altération du sens moral. Les

esprits et les cœurs se corrompent en même temps : défendre le goût, c'est protéger les mœurs, et on peut dire rigoureusement qu'une poétique orthodoxe est un chapitre de morale. Mais si cette poétique exprime par sa forme la beauté dont elle renferme les préceptes, elle est doublement utile, doublement morale, comme règle et comme modèle. C'est le suprême mérite de l'*Art poétique* de Boileau, qui nous rend plus éclairés et meilleurs. Toutefois Voltaire s'aventure un peu lorsqu'il place l'*Art poétique* de Boileau au-dessus de l'*Épître* d'Horace *aux Pisons*. Sans doute Boileau est plus méthodique, plus harmonieux, plus soutenu, mais il n'a pas la libre allure, la netteté, la profondeur de son modèle. Horace mêle et concilie Aristote et Platon dans ses préceptes, et, dans sa marche familière, il procède avec tant d'aisance et d'autorité qu'il paraît supérieur à la matière qu'il traite. Boileau a plus de gravité et moins de force, plus d'ordre et une moindre portée. Il convient donc de ne pas trancher ce débat au préjudice d'Horace, qui a toujours l'incontestable avantage d'avoir précédé et inspiré Boileau.

Des quatre chants dont se compose le poëme de Boileau, le plus remarquable est, sans contredit, le troisième, consacré à la tragédie, à l'épopée et à la comédie, où, par la magie du style et de l'imagination, des genres littéraires deviennent presque des personnages vivants. Le même art avait, dans le chant précédent, personnifié, non moins heureusement, l'idylle, l'élégie et l'ode. Mais pourquoi ne s'était-il pas également exercé sur l'apologue? L'omission de ce genre, déjà élevé chez les anciens par Phèdre au niveau de la poésie, et que La Fontaine venait d'illustrer, s'explique peut-être, mais ne se justifie pas. Si Boileau a craint de déplaire à Colbert et à Louis XIV, qui n'aimaient pas La Fontaine, c'est une faiblesse; s'il ne comprenait pas la valeur poétique des six livres de fables déjà publiés, c'est une défaillance de goût; s'il a désespéré de parler convenablement de ce genre, c'est manque de courage. Enfin l'apologue, lors même que La Fontaine n'eût point fait de fables, avait sa place marquée

dans l'*Art poétique*, et si c'est La Fontaine qui l'en a fait exclure, nous avons à déplorer non pas seulement une lacune, mais une iniquité. La fable omise fait remarquer davantage la place trop étendue et l'importance données au sonnet, dont la vogue avait cessé. A quoi bon ce tour de force si péniblement exécuté et dont on l'eût tenu quitte si volontiers au prix de quelques vers naturels et poétiques sur l'apologue? C'est un tort de plus qu'il convient de signaler dans une œuvre où les taches sont si peu nombreuses, et puisque nous avons touché ce point délicat, relevons encore, en passant, le jugement qui semble placer Molière au-dessous de Térence, et les chicanes faites au génie du Tasse.

Le premier chant du poëme renferme la formule poétiquement exprimée de toutes les règles, de tous les préceptes, de tous les conseils propres à éclairer et à guider le génie. Le poëte prend soin d'avertir ses lecteurs qu'il ne parle que pour un petit nombre d'élus consacrés par la muse. Il écarte prudemment les téméraires qui n'ont d'autre passion que l'amour de rimer, ou, comme dit énergiquement Juvénal, *scribendi cacoëthes*, la démangeaison d'écrire. Boileau est sans pitié pour ces pestes de la littérature. Il revient à la charge dans le quatrième chant, où il déclare hautement que dans la poésie :

> Il n'est point de degré du médiocre au pire.

Il se contente de le déclarer, mais Horace en avait donné la raison ; c'est qu'on peut se passer de faire des vers, et que dans les choses de luxe, l'excellent et l'exquis sont seuls de mise. Comme tous les métiers sont honorables, bien exercés, il ose renvoyer à la truelle et au mortier les rimeurs ou mauvais ou médiocres :

> Soyez plutôt maçon si c'est votre talent.

Mais la beauté du génie ne suffit pas, il faut la pureté des mœurs et la noblesse du caractère. Dans cette dernière partie de son poëme, Boileau aborde directement la morale. Il ne

veut pas qu'on diffame le papier ; c'est un crime que de rendre le vice aimable ; c'est un déshonneur que de transformer un art divin en métier mercenaire ; l'Hippocrène n'est point le Pactole :

Aux plus savants auteurs, comme aux plus grands guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers.

Ce désintéressement préservera avec l'indépendance du poëte la pureté de son âme, et alors il lui sera facile de respecter le plus important de tous les préceptes, dont Boileau avait donné l'exemple avant d'en faire une loi :

Que votre âme et vos mœurs peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.

Dans ce poëme si attrayant, l'histoire littéraire et la satire diversifient agréablement et relèvent d'une manière piquante le fond didactique. Les épigrammes abondent, vives et acérées. C'est de là que nous vient ce vers si souvent cité :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Il y a des traits piquants contre ces vains auteurs

Qui, fous de sens rassis,
S'érigent pour rimer en amoureux transis ;

contre ces autres, non moins plaisants,

Dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique.

y en a à propos de ces bergers qu'on a vus

Dans leurs plaintes nouvelles
Fidèles à la pointe encor plus qu'à leurs belles.

Mais la verve du poëte n'est nulle part plus plaisante que dans le préambule épisodique qui ouvre le quatrième chant, la métamorphose du médecin de Florence en architecte. C'est un modèle de narration satirique.

Nous avons dit que la personnification des genres littéraires était une des parties les plus brillantes de l'œuvre de Boileau. On peut louer encore les passages historiques, dont la marche

est rapide et le tour élégant. Cependant il est permis de hasarder quelques remarques sur la courte histoire de la poésie en France depuis Villon jusqu'à Malherbe. Et d'abord pourquoi commencer à Villon, au préjudice de Jean de Meung? Est-il bien vrai que Villon ait *débrouillé l'art confus de nos vieux romanciers?* Si Boileau les eût mieux connus, ces vieux romanciers, il aurait vu que toutes les formes poétiques employées par Villon étaient déjà consacrées par un long usage. Ce n'est point la forme, mais le fond qui fait l'originalité de ce poëte. Dans l'éloge d'ailleurs bien senti de Marot, Boileau a tort de dire qu'il *tourna des triolets* et *rima des mascarades*, car il n'y a pas une seule pièce de ce genre parmi ses charmantes poésies, et d'omettre l'épître badine, l'épigramme, le madrigal où il a si bien réussi. Mais il n'y a pas à réclamer contre l'éloge de Malherbe. *Enfin Malherbe vint*, et, en effet, il était temps qu'il arrivât.

Nous n'insisterons pas davantage sur la valeur de ce poëme où l'enseignement moral et littéraire a tant d'attraits, où la saine raison se montre parée de tous les ornements de la poésie, code durable dont quelques articles, il est vrai, sont tombés en désuétude, mais qui doit subsister dans ses prescriptions générales, solidement établies sur la nature et les besoins de l'esprit humain. Remarquons cependant que les conseils du poëte ne portent guère que sur la méthode et l'expression, et que négligeant l'invention, il a laissé à d'autres le soin d'indiquer les sources de l'inspiration et les moyens de féconder le génie. André Chénier a tenté cette entreprise dans son poëme de l'*Invention*, qui peut servir d'appendice et de complément à l'*Art poétique*.

Boileau venait à peine d'établir souverainement, par ce poëme, son autorité en matière de goût, qu'il s'ingéra fort à propos d'intervenir en faveur de la raison menacée par les prétentions de l'Université. Voici à quelle occasion. Les facultés de médecine et de théologie, qui juraient encore par Aristote, alarmées du succès de la *Physique* de Rohault, de la *Méthode* et des *Méditations* de Descartes, de la *Logique*

de Port-Royal, du système de la circulation du sang, des œuvres de Gassendi et de tant d'autres nouveautés philosophiques et médicales attentatoires à la routine, méditaient en 1674 une requête au parlement pour interdire à ces doctrines menaçantes l'accès de l'école. Pour prévenir cette honteuse et ridicule entreprise, Boileau aidé de ses spirituels amis Racine et Bernier, et de son neveu Dongois, formula par avance en style de pratique l'arrêt du parlement, et cette plaisanterie plus puissante qu'une invective fit reculer l'Université. Descartes triompha, et grâce à ce triomphe la raison eut la carrière libre, quoiqu'elle eût entrepris, selon les termes de l'*arrêt burlesque*, « de diffamer et bannir des écoles de philosophie les Formalitez, Matérialitez, Entitez, Identitez, Virtualitez, Ecceïtez, Polycarpeïtez et autres êtres imaginaires, tous enfans et aïans cause de deffunt maître Jean Scot leur père : ce qui porterait un préjudice notable et causerait la totale subversion de la Philosophie Scholastique dont elles font tout le Mystère et qui tire d'elles toute sa subsistance. » Tel fut l'effet de cette ironie charmante, qui « bannissait à perpétuité la raison des écoles de ladite Université, lui faisait défense d'y entrer, troubler, ni inquiéter ledit Aristote en la possession et jouissance d'icelles, à peine d'être déclarée janséniste, et amie des nouveautés. »

Avant d'arriver au *Lutrin*, qui est l'œuvre la plus originale de notre poëte, il est à propos de jeter un coup d'œil sur la suite de ses épîtres, qui passent pour être supérieures aux satires. Il faut toujours mettre à part la neuvième, et nous avons dit pourquoi. La première de ces pièces, composée en 1669, est séparée par vingt-six années de la dernière, écrite en 1695, au moment où Boileau comptait *onze lustres complets surchargés de quatre ans*. Les neuf premières appartiennent à l'époque de sa maturité, les trois autres correspondent au commencement de sa vieillesse et s'en ressentent, la dernière surtout[1].

[1] Les pages qui suivent sur les épîtres sont extraites preque tex-

La première épître, adressée au roi, fut composée d'après les conseils de Colbert, pour tempérer dans le cœur du jeune roi l'ardeur guerrière qui le disposait à rompre la paix conclue, en 1668, à Aix-la Chapelle. Boileau eut le mérite de donner en beaux vers un bon conseil qui ne fut pas suivi. Nous retrouvons au début de cette pièce le poëte satirique dans les traits lancés peu charitablement contre les poëtes qui ne se lassaient pas de comparer Louis à César et au grand Alexandre. A quoi bon, disait-il,

A quoi bon, d'une muse au carnage animée,
Échauffer sa valeur déjà trop allumée?

Cet excès de chaleur enferme, sous la forme de reproche, une louange qui devait plaire. Le poëte raconte alors, d'après Plutarque et peut-être un peu d'après Rabelais, la conversation de Pyrrhus et de Cinéas, d'où il tire la conséquence qu'il faut se reposer et prendre du bon temps, aussitôt qu'on le peut. « Le conseil, dit Pascal, qu'on donnait à Pyrrhus de prendre le repos qu'il cherchait par tant de fatigues recevait bien des difficultés. » En effet, le repos n'est pas la vocation de l'homme, et il n'est doux et légitime que s'il est acheté par de longs travaux. La scène reproduite par Boileau n'en est pas moins piquante, et c'est le passage le plus saillant de cette épître, riche d'ailleurs en détails poétiques, tel ce présage sur l'achèvement du canal du Languedoc, qui devait unir l'Océan à la Méditerranée :

J'entends déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pied des Pyrénées.

Vers la fin de cette première épître, après ce vers,

Que de savants plaideurs désormais inutiles!

Boileau avait placé, dans l'intention de consoler les plaideurs réduits au silence, et pour divertir le roi, la fable de *l'Huître*

tuellement d'un travail plus étendu sur le même sujet qui fait partie (p. 135 à 152) de mon volume d'*Études littéraires*, troisième édition, publiée en 1852 par Jules Delalain, libraire.

et les Plaideurs. On trouva qu'elle égayait médiocrement un sujet sérieux, et le poëte se décida à la retrancher. Mais, voulant sauver ce rogaton du naufrage, il composa *sur la Manie des procès* une épître à l'abbé Desroches, où sa fable put reparaître sans inconvénient. Cette épître, qui est la seconde du recueil, est de mince valeur et de peu d'étendue. Quant à l'apologue, occasion de l'épître entière, à l'exception du dernier vers :

> Messieurs, l'huître était bonne. Adieu ! vivez en paix,

il manque de naturel et de couleur.

> Tous deux la contestaient, lorsque sur leur chemin
> La Justice passa la balance à la main.

Des voyageurs qui contestent une huître, et la Justice avec sa balance allégorique, voilà une peinture bien froide. Le bon La Fontaine eut la malice de reprendre ce sujet et d'enseigner à Boileau comment il fallait le traiter, et de donner une leçon au poëte qui dans son *Art poétique* avait oublié l'apologue et le fabuliste.

L'épître *sur la Fausse Honte* est adressée au grand Arnauld. C'était en 1673, cinquième année de la paix de Clément IX, qui dura dix ans et fut une trêve aux querelles des jansénistes et des jésuites, époque mémorable pendant laquelle *Tartufe* put être joué (1669) et les *Pensées de Pascal* publiées (1670). Au reste, dans la guerre comme dans la paix, Boileau ne cessa pas un moment de témoigner son amitié et son admiration pour le grand docteur janséniste. Boileau commence par attribuer au respect humain l'opiniâtreté du ministre protestant Claude, que les arguments d'Arnauld ont dû éclairer sur ses erreurs; s'il persiste, c'est par respect humain et par crainte de *l'hérétique douleur de Charenton*[1]; les *libertins*, c'est-à-dire, dans la langue du dix-

[1] Charenton représente ici par métonymie le calvinisme. Sa célèbre maison de santé lui a donné de nos jours une autre acception également figurée.

septième siècle, les esprits forts, sont retenus par le même lien dans l'impiété : ainsi encore un malade n'avoue pas qu'il a la fièvre, et meurt pour avoir rejeté les soins qui l'auraient sauvé. C'est cette fausse pudeur qui a causé la chute du premier homme. Ce souvenir fournit au poëte l'occasion de peindre en vers harmonieux les délices du paradis terrestre, auxquelles il oppose le tableau des misères de l'homme déchu, et ses rudes travaux pour féconder le sein rebelle de la terre. Du péché originel découlent tous nos maux et tous nos vices, et le poëte lui-même sent qu'il n'est pas exempt de la fausse honte qu'il combat, car il redoute le jugement qu'on portera sur ses vers. Ce jugement a été favorable. Nulle part, en effet, le poëte n'a mieux employé les secrets de l'art des vers, mais on ne peut pas étendre cet éloge de la versification jusqu'aux idées, qui ont peu de force et moins encore d'enchaînement. Le sujet n'est ni bien déterminé ni approfondi.

Le *Passage du Rhin* est, sans contredit, un des chefs-d'œuvre de la langue. Aucune de nos épopées, s'il est vrai que nous ayons des épopées, n'offre un épisode qui lui soit comparable pour l'invention, le coloris et le mouvement. Le début et la conclusion, qui sont du ton de l'épître familière, se lient habilement au sujet même pour lequel le poëte embouche la trompette héroïque. Cette adresse à changer de ton sans dissonance est un secret dont les vrais poëtes ont seuls le privilége. Boileau se joue d'abord des noms barbares qui devraient effaroucher sa muse, sachant bien qu'il en trouvera d'harmonieux pour célébrer son héros, et quand il a triomphé assez longtemps, il revient au badinage par la rencontre d'un nom rebelle à l'harmonie; ce qui n'empêche pas de reprendre et de terminer noblement le panégyrique du roi, seul but qu'il se soit proposé. Au reste, cet art de louer délicatement et sans bassesse n'est plus guère qu'une curiosité historique, dans ces temps où des deux branches du genre démonstratif on cultive surtout l'invective; mais au besoin, on en trouverait le modèle dans

cette épître et dans le chant II du *Lutrin*, à l'épisode de la Mollesse. Ajoutons que si Boileau, avec tous ses contemporains et pendant ces belles années où la France s'admirait et s'aimait elle-même dans son roi, a loué Louis XIV avec effusion de cœur, il a mêlé assez de courageuses leçons à des éloges sincères pour qu'on ne lui jette pas la flétrissante épithète de flatteur, comme l'a fait Voltaire dans un accès de mauvaise humeur par ce vers doublement inique :

Zoïle de Quinault et flatteur de Louis.

Boileau avait plus que personne le droit de recommander aux hommes la connaissance de soi-même : nul ne s'est mieux connu et apprécié qu'il ne fit. Il savait ce que valait son âme, ce que pouvait son génie ; il avait obéi de bonne heure à l'ordre de l'oracle : *nosce teipsum*, et suivi le conseil du poëte : *quid ferre recusent, quid valeant humeri*. Toutefois, dans l'épître *sur la Connaissance de soi-même*, adressée à M. de Guilleragues, le poëte se contente d'effleurer agréablement le sujet. Il ne l'approfondit pas. On y trouve plutôt des conseils de bon sens que des principes de haute philosophie. Quoique le poëte n'eût alors que trente-huit ans, il se donne pour un *vieux lion* devenu doux et traitable. C'est pour dire qu'il méprise les coups de Pinchesne et de ses pareils, et cette allusion au coup de pied de l'âne annonce par un trait satirique qu'il renonce à la satire. Il va donc moraliser. Les recherches astronomiques et les problèmes ontologiques, qui tourmentent tant de cerveaux, lui paraissent un travail stérile au prix de l'étude de soi-même. Ceux qui cherchent à tromper leur ennui par les voyages sont déçus dans leur attente : *post equitem sedet atra cura :*

Le chagrin monte en croupe et galope avec lui.

Le conquérant lui-même, en ravageant la terre, ne parvient pas à l'éviter ; le trouble le suit au milieu de ses conquêtes. Le commerçant trouve l'or du Pérou, et non le repos. Un riche héritage, longtemps convoité, laisse celui qui le reçoit

avec toutes ses misères, parce qu'il a conservé tous ses vices. Telle n'est pas l'opinion du vulgaire : pour lui,

> La vertu sans argent n'est qu'un meuble inutile ;
> L'argent en honnête homme érige un scélérat,
> L'argent seul au palais peut faire un magistrat.

Mais l'homme de bon sens suit une autre route. C'est ce qu'a fait le poëte. Obéissant à la vocation qui le poussait à faire des vers, malgré l'effroi de sa famille, il apprit à se passer des richesses qu'il n'avait pas et qu'il ne pouvait pas acquérir dans *son noble métier;* heureusement les bienfaits du roi lui ont donné l'aisance dont il se contente, et rien ne troublerait son bonheur s'il pouvait payer ces grâces royales en éloges dignes du monarque.

L'épître à M. de Lamoignon, *sur les Plaisirs des champs*, est souvent citée comme un modèle. On y remarque des détails descriptifs habilement rendus. Au début, le poëte met sous nos yeux le petit village d'Hautile, où il s'est retiré loin des ennuis de la ville : de là une comparaison entre la vie des champs et celle de Paris, où Boileau jette adroitement quelques louanges en l'honneur de Louis XIV et de Lamoignon. Quoi qu'il en soit, il ne quittera pas l'asile qui lui donne le repos, et il attend l'automne pour aller rejoindre, à Bâville, son ami, pendant le seul loisir que Thémis laisse aux magistrats; alors il y aura place pour de doux entretiens philosophiques. La campagne, on le sent, a du charme pour Boileau; mais elle ne le touche pas aussi profondément qu'Horace, Virgile et Racan, qu'il a imités. Combien ces vers :

> O fortuné séjour ! ô champs aimés des cieux !
> Que, pour jamais foulant vos prés délicieux,
> Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde,
> Et, connu de vous seul, oublier tout le monde !

sont loin de reproduire l'émotion pénétrante de ce passage d'Horace :

> O rus ! quando ego te aspiciam ! quandoque licebit
> Nunc veterum libris, nunc somno, et inertibus horis
> Ducere sollicitæ jucunda oblivia vitæ !

Combien ils sont moins touchants que cette exclamation de Virgile :

> Flumina amem, silvasque inglorius ! O ubi campi,
> Sperchiusque et virginibus bacchata Lacænis
> Taygeta ! O qui me gelidis in vallibus Hæmi
> Sistat, et ingenti ramorum protegat umbra !

Il n'y avait alors que le bon La Fontaine d'assez épris des champs pour parler de la solitude avec une émotion qui rappelle Horace et Virgile.

L'*Hippolyte* de Pradon avait obtenu, grâce à la cabale du duc de Nevers, un succès bruyant et passager qui avait affligé Racine, dont le chef-d'œuvre était en butte à de vives attaques. Boileau écrivit alors son épître *sur l'Utilité des ennemis*. Il commence par l'éloge du talent de Racine ; mais le talent irrite l'envie, et ce n'est qu'après sa mort que l'homme de génie peut espérer la justice : Molière en est un exemple. Racine ne doit donc pas s'étonner d'avoir des envieux, puisqu'il a eu des succès ; mais ces ennemis ne sont pas inutiles ; ils aiguillonnent le talent, ils le poussent à de nouveaux efforts ; c'est par là que Corneille, Racine lui-même et Boileau se sont surpassés. D'ailleurs, la cabale est impuissante contre les bons ouvrages ; l'équitable avenir les met à leur place, et

> La douleur vertueuse
> De Phèdre malgré soi perfide, incestueuse,

sera l'admiration de la postérité. Qu'importent les suffrages de la foule ! ceux des hommes éclairés sont le seul tribut qu'un poëte doive envier. Telle est la marche de cette épître, où les beaux vers abondent et dont le plan est irréprochable. La cause de Racine devient par l'art du poëte une question générale dans cet ingénieux plaidoyer en faveur du génie et du goût contre les succès de la médiocrité et les caprices du vulgaire. On sait que malgré ces hommages et ces encouragements, Racine persista dans la résolution qu'il avait prise

de ne plus travailler pour le théâtre. Félicitons Boileau d'avoir dans cette épître loué sans restriction le génie de Molière et retiré les réserves qu'il avait faites quelques années auparavant dans son *Art poétique*. La justice est complète et digne de l'homme qui avait dit à Louis XIV que le plus grand poëte de son siècle, c'était Molière.

Boileau ne se croyait jamais quitte avec Louis XIV. Sincèrement épris de la gloire du jeune roi et pénétré de reconnaissance pour ses bienfaits, il revient dans sa huitième épître à l'éloge qu'il a déjà présenté sous tant de formes. Il appelait cette épître son remercîment. « Il y soutient ingénieusement, dit M. de Saint-Surin, le personnage d'un satirique chagriné de se voir forcé de louer, et qui, feignant de ne savoir comment s'y prendre, n'en trouve que mieux le moyen de louer d'une manière aussi délicate que neuve. » L'artifice est adroit, parce que des éloges donnés en grondant paraissent avoir plus de prix. Boileau exprime dans cette pièce un scrupule d'une exquise délicatesse et qu'il éprouvait réellement :

Il me semble, grand roi, dans mes nouveaux écrits,
Que mon encens payé n'est plus de même prix :
J'ai peur que l'univers, qui sait ma récompense,
N'impute mes transports à ma reconnaissance,
Et que par tes présents mon vers décrédité
N'ait moins de poids pour toi dans la postérité.

Malgré l'adresse du tour général de cette épître et la vérité des sentiments qui y sont exprimés, la faiblesse du coloris, une certaine négligence dans la versification, l'absence de traits pour relever la pensée, d'images poétiques pour la peindre, ne permettent pas de placer cette pièce au premier rang.

La suivante est supérieure. Le poëte y développe une pensée qu'il a toujours prise pour règle : *Rien n'est beau que le vrai*. Boileau attribue ses succès à la puissance du vrai :

C'est qu'en mes vers le vrai, du mensonge vainqueur,
Partout se montre aux yeux et va saisir le cœur.

Le cœur est un peu hasardé, mais le vrai dans les vers de Boileau satisfait et charme l'esprit : c'est déjà beaucoup. Après cet éloge de soi-même, tempéré par les restrictions d'une modestie sincère, le poëte craint encore de s'abuser, car tout le monde se déguise et se montre autre qu'il n'est réellement. Sur ce thème, le moraliste redevient satirique pour esquisser de piquants portraits. Le mélancolique affecte la joie ; ne pouvant plaire dans son naturel, il devient déplaisant sous le masque ; l'homme de cour, qui se connaît en belles manières, veut trancher du critique et devient ridicule. C'est que la vérité est bannie de la terre. Heureux le temps où elle y régnait sans partage ! Elle en a été chassée par la corruption : de là tant de mensonges et de flatteries. Cependant on peut louer avec vérité et faire agréer l'éloge. Seignelay, à qui cette épître est adressée, ne refuserait pas de se reconnaître dans le portrait tracé par Boileau. Telle est la suite des idées de ce morceau de morale, qui a laissé plusieurs passages dans la mémoire des gens de goût et mis en circulation quelques vers *devenus proverbes en naissant.*

Après Horace, après Martial, Boileau s'adresse à ses vers, impatients de voir le jour. Il fait du congé et des avertissements qu'il leur donne le sujet de sa dixième épître, qu'il composa lorsqu'il touchait à la soixantaine et qui porte à peine quelques traces d'affaiblissement. C'est là que se trouve cette périphrase dont il était si fier :

Mais aujourd'hui qu'enfin la vieillesse venue,
Sous mes faux cheveux blancs déjà toute chenue,
A jeté sur ma tête avec ses doigts pesants
Onze lustres complets surchargés de trois ans...

Ce qui, traduit en langage familier, signifie tout simplement : je porte perruque et j'ai cinquante-huit ans. Il n'y a que les poëtes pour dire les choses de cette manière. Boileau avertit ces enfants de sa vieillesse de ne pas compter pour eux sur l'accueil fait à leurs aînés ; on se moquera d'eux ou on

les négligera. Cependant, puisqu'ils veulent quitter leur prison, il les charge

> D'effacer bien les traits
> Dont tant de peintres faux ont flétri ses portraits.

Il veut encore qu'on sache par eux qu'il a été l'historiographe du roi (précaution inutile s'il eût rempli les devoirs de sa charge), que Colbert aimait à le voir et à l'entendre, et qu'aujourd'hui même tout affaibli qu'il soit de deux sens, la vue et l'ouïe,

> Plus d'un héros, charmé des fruits de son étude,
> Vient quelquefois chez lui goûter la solitude.

En effet, la solitude animée par les entretiens de Boileau devait avoir des charmes dans cette modeste maison d'Auteuil et sous les arbres de ce jardin *gouverné* par Antoine.

> Antoine, gouverneur de mon jardin d'Auteuil :

voilà le début de la onzième épître, que Boileau adresse à son jardinier pour lui apprendre qu'il y a d'autres travaux que les travaux matériels, et que ceux de l'esprit ne sont pas les moins pénibles. Il est fâcheux qu'on n'ait pas tenu plus de compte de cette démonstration, et qu'en dépit de Boileau et du sens commun, certains publicistes, à la suite du jardinier Antoine, n'aient vu le travail que dans les efforts du système musculaire. Le poëte, après avoir montré qu'on n'est pas oisif pour ne pas bêcher, « labourer, couper, tondre, aplanir, palisser, » ajoute qu'il ne faut pas porter envie à l'oisiveté, mère de l'ennui et des mauvaises passions, bientôt punies du remords et de la maladie ; que le travail, soit du corps, soit de l'esprit, est nécessaire à l'homme, et qu'il n'y a pas de meilleure route pour arriver au bonheur. Il allait sur ce texte faire un beau sermon ; mais voyant déjà bâiller son auditeur, il le renvoie à ses melons et à ses fleurs qui ont besoin d'être désaltérés. Dans cette pièce, assez piquante d'invention et judicieuse pour le fond, médiocrement poétique par l'expression, et où Boileau ne rencontre Horace

qu'une seule fois, on sent en plus d'un passage la faiblesse et l'effort, et on est tenté de rappeler les vers de l'épître précédente :

Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, sans haleine,
Il ne laisse en tombant son maître sur l'arène.

Ce n'est pas tout à fait le spectacle que nous présente le poëte dans la dernière de ses épitres, adressée à l'abbé Renaudot. Son Pégase n'est pas précisément efflanqué, mais il a maigri, et s'il n'est pas hors d'haleine, son souffle est moins puissant. Le sujet théologique de *l'Amour de Dieu* demandait, pour être traité poétiquement, de la précision et du feu, et Boileau, qui n'avait pas pénétré les profondeurs de la science théologique, déjà refroidi par l'âge, devient prolixe pour rester exact, et marche paisiblement où il faudrait courir et prendre l'essor. Cependant, et c'est l'opinion de La Harpe, les soixante premiers vers sont dignes de Boileau; de plus, la prosopopée qui termine l'épître, et dont le poëte était charmé, est réellement d'un tour heureux et d'un mouvement assez vif. C'est un double arrêt ironique mis dans la bouche de Dieu, appelant parmi ses élus celui qui s'est dispensé de l'aimer et envoyant au supplice éternel l'imprudent qui a pratiqué le premier article de sa loi. Telle serait, en effet, la conséquence extrême de la doctrine qui retranche des conditions du salut la nécessité d'aimer Dieu. Pascal avait déjà combattu cette doctrine, qui comptait quelques partisans parmi des casuistes accrédités. Boileau se rangea bravement aux principes de la plus saine théologie, au risque de passer pour janséniste, et il eut l'art de se faire applaudir par le père La Chaise, jésuite et confesseur du roi. Il s'en félicite dans une lettre à Racine. Bossuet voulait «faire le pèlerinage d'Auteuil pour aller entendre de la bouche inspirée de M. Despréaux l'hymne céleste de *l'Amour de Dieu.*» On ne sait pas si, après l'avoir entendue, il en parlait encore avec le même enthousiasme,

Cette revue rapide, qui nous a conduit jusqu'à la vieillesse de Boileau, nous force à revenir sur nos pas pour aborder le poëme qui paraît aux connaisseurs le plus original et le plus brillant de ses titres poétiques. Le *Lutrin* est né d'un défi jeté à la fin d'un repas, par le président Lamoignon, à la verve de Boileau. Le poëte prétendait que le plus mince sujet pouvait être fécondé par l'imagination, et comme on lui opposait la querelle récente qui avait ému le chapitre de la Sainte-Chapelle, partagé entre le trésorier et le chantre à propos d'un lutrin renversé, rétabli et enfin rejeté dans l'ombre, animé par la dispute, il accepta la gageure et se mit à l'œuvre sans désemparer. Il voulut de ce pupitre faire *un second Ilion* et il y réussit, car désormais le souvenir de ce plaisant débat, consacré par la poésie, ne périra point. Boileau, prenant le contre-pied du burlesque, qui dégrade les héros, ennoblit avec enjouement des personnages vulgaires et une action commune. Comme Molière et par d'autres moyens, il réussit à faire rire les honnêtes gens. Homère et Virgile, dont il emprunte les machines épiques, n'ont pas à se plaindre de lui, car s'il détourne à la plaisanterie les procédés héroïques de ses modèles, il ne les avilit point par l'usage nouveau qu'il en fait. Le burlesque lui semblait un attentat, un sacrilége poétique, parce qu'il abaisse, parce qu'il déforme, parce qu'il fait grimacer les nobles figures créées par la poésie, mais le maintien héroïque et le langage noble prêtés à des personnages vulgaires lui parurent une espièglerie décente et comme un hommage de respectueuse malice. L'entreprise était épineuse et délicate; il sut s'en tirer heureusement, grâce à la finesse de son esprit, à la sûreté de son goût, à la profonde connaissance et au respect des modèles antiques.

C'est surtout dans le *Lutrin* que Despréaux est arrivé à la perfection de l'art des vers. C'est là qu'il échappe, après Racine, à l'uniformité de la coupe de nos alexandrins, à la monotonie du rhythme; qu'il tire de l'analogie entre les sons et les idées les plus surprenants effets d'harmonie imitative, qu'enfin il trouve partout des images sensibles pour peindre

sa pensée. Voici la part du versificateur et de l'écrivain. Du côté de l'invention il n'est pas moins heureux. Je ne parle pas des machines épiques qui introduisent dans ce badinage un merveilleux qui s'y adapte sans effort : l'intervention de la Discorde et de la Renommée ; la Mollesse, divinité née du cerveau du poëte et pourtant si réelle, si concrète, qu'on irait chercher son dortoir à Cîteaux ; la Chicane, autre création digne de Dante ou de Rembrandt ; le songe du chantre, vision plaisante et terrible, confuse et saisissante, égale dans son genre à celle d'Athalie ; je parle des mœurs observées avec une fidélité qui ne se dément pas et des caractères tracés et soutenus à la manière des vrais poëtes. En effet, Boileau ne fait point de ces portraits moraux et antithétiques si familiers à Voltaire et si froids, qui sont comme accrochés et immobiles sur les panneaux d'une galerie ; il met les personnages en scène et en mouvement, il les peint par leurs actes et par leur langage. Ainsi il ne dit nulle part que son vieux chantre est un sot gonflé de vanité ; mais au soin qu'il prend, parmi son trouble, de revêtir jusqu'au dernier de ses insignes, et lorsque nous l'entendons s'écrier :

Je ne pourrai donc plus être vu que de Dieu !

nous n'avons pas besoin d'autre renseignement ; nous savons de science certaine que la vie pour lui c'est d'être vu en grand costume, à l'église, par la foule. Que dire du chanoine Évrard qui *lit la Bible autant que l'Alcoran*, et de Fabri soulevant avec tant d'aisance *le vieil Infortiat* dont il terrasse ses adversaires, sinon que Rabelais et Homère ont conduit le pinceau qui les fait vivre sous nos yeux ? Disons tout cependant, car il faut louer avec vérité ce qu'on admire sincèrement : le poëte annonce avec trop de fracas le principal champion du prélat, le perruquier l'Amour et Anne sa femme ; ce couple, qui occupe d'abord tant de place, disparaît tout à coup, et même l'Achille du premier chant ne prend aucune part à l'homérique combat du cinquième. Ajoutons que le dénoûment est annoncé sous forme de prétérition, et que dans

le dernier chant surviennent de nouveaux personnages d'une gravité disparate, la Piété, Thémis, Ariste, de sorte que la comédie se termine en sermon. Cette faute contre les règles de l'art n'a point sans doute échappé à la sagacité du poëte, mais chrétien sincère, Boileau aura voulu dans cet épilogue montrer sans voile ses véritables sentiments, et réprimer le zèle de ses détracteurs trop disposés à transformer en outrage impie l'ingénieux badinage d'un bel esprit et d'un honnête homme. L'équité demande que l'enjouement de Boileau sur un pareil sujet soit expliqué par la raison qu'il donne lui-même à la décharge du président Lamoignon, son instigateur et son complice : « Comme sa piété était sincère, elle était aussi fort gaie et n'avait rien d'embarrassant. »

Cette appréciation du *Lutrin* termine la revue des œuvres capitales de Despréaux. Il composa sa première satire à vingt-quatre ans; il en avait trente-trois lorsqu'il composa sa première épître. A la même époque, il commença l'*Art poétique*, et à trente-huit ans il publiait les quatre premiers chants du *Lutrin*. Cette période de quatorze ans enferme la naissance, les progrès et l'apogée de son talent. Son premier chef-d'œuvre, la satire IX, correspond à sa trente et unième année. Ainsi sept ans ont suffi à la composition des ouvrages qui feront vivre le nom de Boileau aussi longtemps que la langue française. La garantie de son immortalité n'est pas, je l'avoue, dans l'éclat du génie, mais dans la lumière d'un bon sens exquis et dans l'agrément d'un esprit juste et solide. On a tort de lui refuser l'invention, puisqu'il a fait le *Lutrin*; l'imagination, puisqu'il peint par la parole et qu'il produit ses idées en images; la sensibilité même, puisqu'il a tout au moins celle que blessent les défauts et que charment les beautés littéraires; en retour on lui accorde, sans contester, le discernement du vrai et du faux, et le don d'exprimer nettement des pensées judicieuses. Or, cette raison plus ferme qu'élevée, mais si lumineuse, ce tact fin et délicat, cette rare élégance d'un langage toujours naturel, l'ensemble et le bon

emploi de tant de précieuses facultés, n'est-ce pas du génie littéraire? Ne disputons pas sur les mots : Boileau est un maître dont la parole fait autorité, et, de tous les écrivains, c'est lui qui fournit aux esprits bien faits les traits les mieux aiguisés, les armes les mieux trempées pour l'éternel combat du bon sens contre la sottise.

Il faut se garder de prêter à Boileau la rudesse de visage et l'âpreté de caractère qu'on attribue si volontiers à un satirique et à un législateur. L'ami de Molière, de La Fontaine et de Racine n'avait rien de farouche : le sévère Boileau ne fut pas un pédant; il se déridait dans l'occasion, selon la maxime d'Horace, *dulce est desipere in loco*, et nous savons qu'il fut un convive aimable. Avant d'égayer par ses chansons la table de président de Lamoignon, à Bâville, il avait été à Auteuil un de ces intempérants qui voulurent un soir, après souper, aller se jeter dans la Seine, sous les yeux de Molière, pour en finir avec les misères de la vie; il céda parfois à la contagion du voisinage de Chapelle; volontiers il se laissait conduire par Racine chez Champmeslé, et avec Racine, par La Fontaine, à Château-Thierry, d'où nos bons amis poussaient jusqu'à Reims, où l'on goûtait le vieux vin pétillant du chanoine Maucroix. Dans ces joyeuses réunions, Boileau, habile à copier les gens, comme on disait alors, ajoutait à la gaieté de ses amis par la malice et la verve de son talent mimique, qui reproduisait à s'y méprendre le jeu de Molière, et jusqu'à la danse de Jannart. C'est au milieu de ces éclats de rire qu'on parodiait Corneille aux dépens de Chapelain, qu'on fabriquait l'*Arrêt burlesque,* et qu'on donnait à Racine, sans compter, des vers pour ses *Plaideurs*. Toutefois, le fond solide et sérieux du caractère de Despréaux tempérait ces saillies de jeunesse et venait à propos les réprimer, de sorte que la faveur de la cour le trouva prêt pour le maintien digne et composé qu'il fallait garder en ce pays nouveau. Lorsqu'il fut appelé devant Louis XIV, il y parut sans embarras, gardant le respect et sa franchise.

Quoique Boileau ait fait assez bonne figure à côté du roi,

qu'il y ait maintenu son autorité de critique et sa dignité d'homme, on imagine quelque chose de plus profitable et d'aussi digne dans la suite d'une vie qui aurait été exclusivement littéraire. A quarante ans il avait achevé tous les ouvrages qui honorent sa mémoire : comment devait-il employer les quinze années de force qui lui restaient après l'accomplissement de sa mission? Il avait tiré des anciens, par une imitation originale, tout ce qui avait pu se fondre dans son génie propre; il avait mis à contribution, pour l'expression de ses idées favorites, Horace, Juvénal, Perse, Virgile et Homère; enfin il avait produit tous ses fruits naturels, rendus plus savoureux par la greffe antique : n'était-ce pas pour Boileau le moment de naturaliser en France, par quelques traductions, ces anciens qu'il aimait tant, qu'il comprenait si bien, auxquels il avait fait des emprunts si heureux! Sa mission une fois remplie et toutes ses preuves personnelles étant faites, Boileau devait traduire. Il commença : le *Traité du Sublime* le mettait sur la voie ; il fallait continuer ; ni le temps ni le force ne lui manquaient, et seul il était capable de reproduire Horace dans ses satires et ses épîtres, Virgile et peut-être Homère, à son choix. Cette fin était, à notre avis, le vrai et légitime couronnement de sa vie.

Les grâces de la cour, qu'il n'avait pas mendiées et qui lui laissèrent toute son indépendance, tant qu'il se contente d'être le pensionnaire du roi, engagèrent enfin sa liberté, lorsqu'en 1677 il se laissa imposer, avec Racine, la charge d'historiographe. Il fallait au moins faire mine de remplir ces fonctions délicates, se résigner à quelques voyages, assister à des siéges, monter à cheval, quoiqu'on n'y fût pas bien préparé; écrire quelques bribes de récits qu'on allait lire dans le cabinet du roi, devant madame de Maintenon , au risque, si la conversation se détournait vers la poésie, de lancer quelques brocards contre ce *misérable Scarron*. Malgré cette nonchalance d'historiographe, cette gaucherie d'*apprenti cavalier,* ces distractions de satirique incorrigible Boileau conserva jusqu'à la fin la faveur de Louis XIV et de la

veuve de Scarron. Il sut même faire respecter en lui sa loyale complicité avec les jansénistes, et le silence, alors si difficile à garder, sur la révocation de l'édit de Nantes. Mais aussi avec quel empressement il se dérobait à cette contrainte, avec quel charme il retrouvait, pour s'y tenir le plus longtemps possible, sa chère petite maison d'Auteuil, qui lui rappelait celle de Molière et les plus heureux jours de sa jeunesse!

Ces loisirs d'Auteuil ramenaient Boileau à la poésie. On regrette qu'il en ait profité pour écrire, sur la foi et à l'exemple de Juvénal, une longue satire *contre les femmes*. Ce n'est pas que son talent de poëte ne se retrouve encore dans cette œuvre, quoique gâté par l'hyperbole de son modèle. Je reconnais volontiers que cette pièce abonde en vers mordants et en portraits finement ou vigoureusement tracés; mais à quoi bon cette sortie contre les femmes dans un siècle où les fautes les plus éclatantes étaient lavées par les larmes du repentir, et où les La Fayette et les Sévigné unissaient la vertu à la supériorité de l'esprit? Pourquoi ces lieux communs de dénigrement qui poussent les esprits frivoles et les cœurs gâtés au mépris des devoirs les plus sacrés et des plus doux liens? Boileau a une double excuse, il n'a pas connu sa mère, et il admirait Juvénal. Il n'avait pas été mieux inspiré lorsque vers le même temps il eut l'imprudence de célébrer dans une ode, qu'il crut vraiment pindarique, le siége de Namur. C'était tenter bien tard le genre lyrique, qui demande un feu que Boileau n'avait pas eu, même dans sa jeunesse. Son illusion fut de croire, après Ronsard, que l'imitation extérieure des mouvements de Pindare suffisait, sans enthousiasme réel, à reproduire l'élan et la majesté du poëte grec. «Quelle docte et sainte ivresse!» s'écrie-t-il, comme s'il suffisait de dire qu'on est ivre pour le paraître. «J'ai tâché, disait Boileau, de faire une ode à la manière de Pindare, c'est-à-dire pleine de mouvements et de transports, où l'esprit parût plutôt entraîné par le démon de la poésie que guidé par la raison.» D'autres, après lui, s'imposèrent la

même tâche et de là nous sont venus en ligne directe et les pacifiques transports de J.-B. Rousseau, et les égarements symétriques de Houdard de Lamotte. Quoi qu'il en soit, on a trop médit de ce malencontreux dithyrambe, car s'il était radicalement mauvais, le latin de Rollin n'en aurait pas fait une œuvre lyrique, et puisque cette métamorphose s'est opérée par le passage d'une langue dans une autre, c'est que Boileau péchait par l'expression plus que par le fond. Il y a d'ailleurs au moins une strophe qui est assez poétique, même dans le français; il est bon de la citer pour la rareté :

Mais qui fait enfler la Sambre
Sous les Gémeaux effrayés?
Des froids torrents de décembre
Les champs partout sont noyés.
Cérès s'enfuit éplorée
De voir en proie à Borée
Ses guérets d'épis chargés,
Et sous les urnes fangeuses
Des Hyades orageuses
Tous ses trésors submergés.

Cet essai malheureux, suivi bientôt du succès équivoque de la satire sur les femmes, rendit quelque courage aux ennemis de Boileau depuis longtemps muets, et le malin Fontenelle, que Despréaux et Racine faisaient languir au seuil de l'Académie, profita de l'occasion pour décocher l'épigramme suivante :

Quand Despréaux fut sifflé pour son ode,
Ses partisans criaient dans tout Paris :
Pardon, messieurs, le pauvret s'est mépris,
Plus ne louera, ce n'est point sa méthode.
Il va draper le sexe féminin,
A son grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru, cet ouvrage malin :
Pis ne vaudrait quand ce serait éloge.

Comme c'est là le seul trait piquant que Boileau ait reçu

pendant sa longue guerre contre tant d'auteurs, nous avons cru devoir le recueillir.

Cette malice de Fontenelle nous rappelle que Boileau était de l'Académie. Il y était entré en 1683, sur un de ces désirs de Louis XIV qui étaient des ordres. L'Académie oubliait les injures du poëte satirique, qui eut la malice de les rappeler en disant, dans un froid remerciement, qu'il se trouvait heureux d'être admis dans une compagnie « d'où tant de fortes raisons semblaient devoir à jamais l'exclure. » Au reste, il fut peu assidu aux séances, où il aurait rencontré Charpentier, Boyer, et l'abbé Tallemant, « le sec traducteur du français d'Amyot. » Il est vrai que Chapelain, Scudéri et Cotin, ses principales victimes, avaient disparu; mais Charles Perrault s'y pavanait encore, et vint un jour lire et faire applaudir un éloge du siècle de Louis XIV qui parut un outrage à l'antiquité, premier délit qu'il aggrava bientôt par ses *Parallèles des anciens et des modernes*. Boileau perdit patience, fit des épigrammes contre l'Académie, et poursuivit à outrance, dans ses *Réflexions critiques sur Longin*, l'ignorance et la présomption de Charles Perrault. Enfin on l'apaisa. Mais s'il finit par se réconcilier avec Perrault, il garda toujours contre l'Académie un secret ressentiment, et pour le mieux marquer, il ne manquait pas une séance de l'Académie des médailles, où se fabriquaient les inscriptions en l'honneur du roi.

Boileau, qui aimait toujours les vers, avait à peu près cessé d'en faire, lorsqu'il eut l'imprudence de se remettre à l'œuvre à soixante-deux ans. Il y fut poussé par le désir de se venger des traitants, qui l'avaient inquiété, lui et sa famille, sur leurs titres de noblesse. La chose était grave non-seulement pour l'honneur, mais pour l'argent, car les usurpateurs de titres étaient obligés de payer aux fermiers-généraux le montant de certaines taxes exclusivement roturières, dont ils avaient été dispensés pendant qu'ils passaient pour nobles. Les Boileau prouvèrent victorieusement qu'ils descendaient d'un secrétaire du roi, Jean Boileau, dûment anobli en 1371 par Charles V, et que par conséquent ces avides traitants

n'avaient rien à reprendre sur eux. Mais Despréaux était piqué au vif, et il se ranima pour écrire de sa plume de satirique une longue dissertation, où il distingue le faux honneur du véritable. Il paraît qu'en composant il oublia ce qui l'avait poussé à écrire, car il ne dit pas un mot des financiers, qui, du reste, venaient d'entendre La Bruyère, et que dix ans plus tard, du vivant même de Boileau, Lesage devait prendre à partie. Sept ans après, Boileau eut une rechute. Sa verve de septuagénaire produisit la satire de *l'Équivoque*, qui lui démontra, comme à tout le monde, que s'il savait encore versifier, il avait cessé d'être poëte. Ce dernier effort témoignait au moins de sa constante passion pour le vrai, dont l'équivoque est la plus cruelle ennemie; il s'y montre également fidèle à son admiration pour Pascal [1], lorsqu'il re-

[1] Madame de Sévigné rapporte, dans sa lettre du 15 janvier 1690, un trait fort plaisant qui prouve combien était vive et courageuse cette admiration de Boileau pour l'auteur des *Provinciales*. La scène vaut bien qu'on la rapporte: les acteurs étaient M. de Lamoignon, chez qui l'on avait dîné; deux évêques, MM. de Troyes et de Toulon; le père Bourdaloue, un jésuite, compagnon du père Bourdaloue; Despréaux et Corbinelli. « On parla, dit madame de Sévigné, des ouvrages des anciens et des modernes: Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassait, à son goût, les vieux et les nouveaux. Le compagnon de Bourdaloue, qui faisait l'entendu et qui s'était attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel était donc ce livre si distingué dans son esprit. Despréaux ne voulut pas le nommer; Corbinelli lui dit: « Monsieur, je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répondit, en riant: « Monsieur, vous l'avez lu plus d'une fois, j'en suis assuré. » Le jésuite reprend avec un air dédaigneux et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux. Despréaux lui dit: « Mon père, ne me pressez point. » Le père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et, le serrant bien fort, lui dit: « Mon père, vous le voulez; eh bien! morbleu, c'est Pascal. — Pascal, dit le père, tout rouge, tout étonné; Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux! reprit Despréaux; le faux! Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable; on vient de le traduire en trois langues. » Le père répond: « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'é-

prend, pour les émousser, il est vrai, les traits si acérés que le vengeur de Port-Royal avait lancés, cinquante ans auparavant, contre les sophistes de la morale évangélique.

La décadence du talent poétique n'enleva point à Boileau son autorité d'arbitre littéraire. On continuait de le consulter, et ses décisions étaient reçues comme des arrêts. La considération qui s'attachait à son caractère d'honnête homme maintenait l'ascendant de l'homme de goût. Auteuil était devenu comme un pèlerinage où se rendaient et l'élite des courtisans, et les jeunes écrivains qui aspiraient à l'héritage de la grande poésie. C'est là que venaient, en disciples dociles, J.-B. Rousseau et Louis Racine. On y voyait aussi d'anciens adversaires sincèrement réconciliés, et notamment Boursault, qui dès 1685 avait gagné l'amitié du satirique, malade à Bourbonne d'une extinction de voix, et qui vint de Moulins pour lui offrir un prêt de deux cents louis. Le bon Rollin quittait par instants le soin de ses chers élèves, dans l'espérance de recueillir à Auteuil des leçons de goût dont ils profiteraient à son retour. Lamotte y vint aussi pour une réconciliation avec J.-B. Rousseau, que Boileau avait ménagée, et qu'il crut sincère. Brossette, jeune alors et sans autre titre que sa dévotion pour notre poëte, accourait de Lyon pour obtenir de vive voix, au profit de son futur commentaire, des éclaircissements que Boileau négligeait de donner dans sa correspondance.

Parmi tant de visiteurs, le plus cher des amis de Boileau manquait depuis longtemps. Racine était mort avant la fin

chauffe, et, criant comme un fou : « Quoi, mon père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer, dans un de ses livres, qu'*un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ?* Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer, dit Despréaux ; distinguer, morbleu ! distinguer, distinguer si nous devons aimer Dieu ! » Et, prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis, revenant et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du père, s'en alla rejoindre la compagnie qui était demeurée dans la salle où l'on mange. Ici finit l'histoire, le rideau tombe. »

du siècle qu'il avait illustré, mort dans la disgrâce, et Boileau, qui avait porté cette triste nouvelle à la cour, témoin de la froideur du roi, s'était promis de ne pas mettre à une plus longue épreuve la faveur qui lui était conservée : « Qu'irais-je faire là, disait-il, je ne sais plus louer. » La vérité est que la matière lui faisait défaut plus que l'art; Boileau avait su louer, mais il n'avait jamais pu flatter. Il s'ensevelit plus profondément que jamais dans la retraite avec le souvenir de cette longue amitié, où, pour sa part, il avait apporté tant de conseils sévères courageusement suivis; amitié mémorable entre deux hommes qui suivaient la même carrière, avides de gloire et non jaloux, et recevant chacun pour soi la part de tous les deux dans l'acclamation publique. Ils faisaient aussi cause commune pour l'injure : qui blessait l'un blessait l'autre. Disons, pour être vrai, que le principal honneur de cette inaltérable affection paraît appartenir à Boileau; car Racine, au moins pendant sa jeunesse, abusait, dans la dispute, de son esprit railleur jusqu'à la cruauté et dominant jusqu'à l'orgueil. Ne cachons rien cependant, dût ce dernier trait assombrir un peu l'image que nous achevons : Boileau devint morose sur ses vieux jours. Il paya ce tribut à la surdité et à d'autres infirmités, compagnes de sa vieillesse. Sa sévérité avait dégénéré en rudesse. Les nouveaux écrivains lui paraissaient des barbares au prix des Boyer, des Pradon et des Cotin de son jeune âge. Il est vrai que les vers de Crébillon devaient lui paraître une cruelle musique, et il le disait, non sans colère. Ces symptômes de décadence l'affligeaient sur le bord de la tombe où il allait bientôt descendre, et c'est sous le poids de ces tristes pressentiments qu'il mourut à Paris, le 13 avril 1711. Il était âgé de soixante-quinze ans. On l'enterra d'abord dans la Sainte-Chapelle, au-dessous de la place même autrefois occupée par le Lutrin qu'il a rendu si fameux; depuis, ses restes mortels ont été transportés dans l'église Saint-Germain-des-Prés, où ils reposent encore.

Tel fut Boileau. Homme de bien, caractère digne et noble, avec lequel il fallait compter; poëte incomparable dans le

genre tempéré; sans ailes pour s'élever aux régions supérieures, mais qui ne tombe jamais; d'une marche ferme et pourtant élégante, d'un maintien grave, d'une physionomie qui sait se dérider dans l'occasion et froncer à propos le sourcil; à tout prendre, homme supérieur par l'ensemble et l'harmonie de facultés moyennes. Ami fidèle, ennemi facile à désarmer, il n'eut qu'une passion ardente, née avec lui et qu'il conserva jusqu'à la tombe, la haine des sots livres qui avive l'admiration des bons ouvrages. Il est complet dans sa sphère, poursuivant le mal, traçant la route qui conduit vers le bien, marchant lui-même au but et le touchant. Ses services sont incontestables; il a mis en déroute les mauvais auteurs et déconcerté leurs partisans; il a dépossédé Chapelain de sa ridicule et tyrannique royauté; il a secondé Molière, il a soutenu et vengé Racine; il a fait respecter en sa personne la dignité de l'homme de lettres; par sa requête aristotélique, il a plaidé et gagné la cause du progrès des sciences et de la philosophie; par sa description des embarras de Paris, non moins funeste aux voleurs de nuit qu'aux méchants écrivains, il a éveillé la sollicitude de la police; quatre vers de sa plume ont fait bannir de la procédure une épreuve immorale; jamais, et c'est là son plus beau titre, dans le périlleux métier de satirique, il n'a fait rougir la pudeur. Ses bonnes actions ne se comptent pas : il restitue les fruits d'un bénéfice ecclésiastique; il vient noblement en aide à l'honorable pauvreté de Patru; à Bourbonne, il fait soigner à ses frais un pauvre paralytique; il s'indigne de l'abandon où on laisse le vieux Corneille, et il obtient qu'on écarte au moins la misère du chevet d'un grand homme mourant; enfin il a mérité que Racine, avant d'exhaler son dernier soupir, lui laissât pour adieu ces mémorables paroles qui louent également les deux amis : « Je regarde comme un bonheur pour moi de mourir avant vous. »

1850.

RACINE.

—

Une étude nouvelle sur le caractère et le génie de Racine serait tout à fait un hors-d'œuvre et une témérité gratuite, si l'auteur de *Phèdre* et d'*Athalie* n'avait pas été troublé de nos jours dans la paisible possession de sa renommée. Mais puisqu'il nous a été donné, entre autres surprises, de voir éclater un complot de dénigrement contre ce poëte qui ne recevait plus que des hommages; puisque la discussion a été rouverte par une émeute et par des blasphèmes, nous ne regrettons pas d'avoir eu à exprimer et à motiver notre admiration, qui ne s'était point déconcertée pendant l'orage. Nous ne demandons pas mieux que d'avoir de nouveaux chefs-d'œuvre à louer, et grâce à Dieu nous ne sommes pas de ceux qui méconnaissent le rare mérite, le génie même de quelques-uns de nos contemporains; nous sommes pleinement convaincu que plusieurs ont travaillé et travaillent encore sous nos yeux pour la postérité; mais nous ne voulons rien sacrifier de notre trésor littéraire, nous tenons à garder intact le dépôt de gloire que les siècles précédents nous ont légué. A qui donc profiterait l'amoindrissement de Racine, et sommes-nous assurés qu'après l'avoir déprimé, on serait en mesure de compenser au profit de la France le dommage qu'elle aurait éprouvé? Laissons donc ce grand homme sur son piédestal, à la hauteur où l'a porté l'admiration publique, et souhaitons seulement qu'à côté de lui, au même niveau, se dressent de nouvelles images pour le culte de l'immortelle beauté.

Jean Racine, né le 21 décembre 1639, à la Ferté-Milon, était fils de Jean Racine, contrôleur du grenier à sel, et de Jeanne Sconin, fille de Pierre Sconin, procureur du roi des eaux et forêts de Villers-Cotterets. A peine âgé de cinq ans, déjà orphelin de père et de mère, il passa sous la tutelle de son aïeul maternel, qui l'envoya au collége à Beauvais, faire ses premières études. C'était pendant les guerres de la Fronde, qui mirent aux prises les enfants comme les hommes. Le jeune Racine dut prendre parti : nous ne savons pas s'il fut mazarin ou frondeur; toujours est-il que, dans ces combats d'écoliers, il reçut au front un coup de pierre qui lui laissa une légère cicatrice, glorieux témoignage de sa bravoure. En 1655, on le conduisit à Port-Royal, où il eut pour instituteurs Antoine Le Maître, M. de Sacy, Nicole, M. Hamon et Claude Lancelot. Racine trouvait dans cette pieuse et savante solitude une partie de sa famille, sa grand mère et trois tantes. On sait que, pendant la persécution qui suivit, en 1638, l'emprisonnement de l'abbé de Saint-Cyran, Antoine Le Maître et un de ses frères, M. de Séricourt, avaient été recueillis à la Ferté-Milon chez madame Vitart, tante de Racine. Cet exil avait établi, entre Port-Royal et la famille de notre poëte, les rapports qui lui ouvrirent plus tard cette école célèbre, où il puisa le goût et la connaissance de l'antiquité. Certes Richelieu ne prévoyait pas qu'un coup d'État contre le jansénisme préparait, par des voies détournées, un successeur et un rival du grand Corneille.

Racine passa trois années à Port-Royal, et ces trois années de solitude, sous la discipline de maîtres habiles et dévoués, lui donnèrent, par l'étude approfondie des modèles antiques, l'ambition de les imiter. Toutefois, son goût n'était pas formé, et ni Sophocle ni Platon ne le détournèrent d'Héliodore, dont il dévorait l'éthiopique roman, *les Amours de Théagène et Chariclée*. On a peine à croire qu'il l'ait appris par cœur, même pour faire pièce à Lancelot, qui lui en avait confisqué et brûlé deux exemplaires. C'eût été acheter bien cher une vengeance. Quoi qu'il en soit, ce malheureux

livre doit être pour quelque chose dans les premiers essais poétiques de Racine, et il lui a joué un méchant tour jusque dans *Andromaque*, où il a glissé ce vers que la critique n'a pas ménagé :

Brûlé de plus de feux que je n'en allumai.

Racine commença à rimer à Port-Royal; mais ces débuts étaient loin d'annoncer ce qu'il serait un jour. Il composa sept odes sur les beautés champêtres de sa solitude, sur les bâtiments du monastère, sur le paysage, sur les prairies, l'étang, etc., poésies telles que Saint-Amant aurait pu, à son choix, ou les avouer, puisqu'elles sont dans sa manière, ou les désavouer, puisqu'il a fait mieux dans ses bons jours. Au reste, Racine réussissait dans les vers latins; et d'ailleurs il faisait sa rhétorique, circonstance qui atténue beaucoup le délit, si elle ne l'excuse. Ce fut au collége d'Harcourt qu'il se réfugia pendant la tourmente qui dispersa les solitaires de Port-Royal, à l'époque du procès d'Arnauld et des *Provinciales*, pour étudier la philosophie. Il y prit peu de goût; et il disait alors, toujours en vers médiocres :

Je ne respire qu'arguments,
Ma tête est pleine à tous moments
De majeures et de mineures.

Vers le même temps, il commit un autre péché de jeunesse, à propos de la naissance d'un enfant de madame Vitart, sa tante. C'est un sonnet paré de tous les faux brillants qui scintillent dans Voiture et Malleville, et d'un style plus précieux que les sonnets d'*Uranie* et de *la Belle Matineuse*. On y lit :

Et toi, fille du jour, qui nais devant ton père,
Belle Aurore, rougis...

Trissotin n'eut pas mieux dit. Port-Royal gronda fort, non parce que les vers étaient mauvais, mais parce que c'était des vers, et que leur disciple se détournait vers le démon.

Le mariage du roi en 1660 fut l'occasion du premier succès de Racine, alors âgé de vingt et un ans. *La Nymphe de la*

Seine, épithalame lyrique, fit paraître les premières lueurs de son talent poétique. Chapelain loua beaucoup cette œuvre de jeune homme, et débusqua les Tritons, dieux marins que le poëte, par mégarde, avait fourvoyés dans les eaux de la Seine. Cet excellent homme remplit non-seulement le rôle d'Aristarque, mais celui de Mécène; de sorte que, par son crédit, Racine obtint, outre une gratification de cent louis, une pension de six cents francs. «Quel sujet d'émulation, dit L. Racine, pour un jeune homme très-inconnu au public et à la cour, de recevoir de la part du roi une bourse de cent louis! et quelle gloire pour le ministre qui sait découvrir les talents qui ne commencent qu'à naître, et que ne connaît pas encore celui même qui les possède.» Après cela, je suis fâché de voir Racine mêlé à la plaisanterie du *Chapelain décoiffé*, et rimant de compte à demi avec Despréaux un bon mot de Puimorin contre l'auteur de *la Pucelle*. Sans doute Chapelain était bien ridicule avec sa perruque de chambre et sa perruque de ville, dont aucune n'était neuve, et par ses vers rimés en dépit de Minerve; mais Racine avait perdu le droit d'en jamais rire. Il ne faut pas que les bons mots puissent passer pour de méchants traits.

Ce succès et ces largesses royales n'assuraient pas l'avenir de Racine. Un vieil oncle maternel, chanoine régulier de Sainte-Geneviève et ancien général de cette congrégation, l'attira à Uzès par l'espoir d'un bénéfice ecclésiastique. Racine essaya de s'en rendre digne en feuilletant des livres de théologie; mais il y mêlait la lecture des poëtes, et déjà même il écrivait, à côté de la *Somme* de saint Thomas, quelques scènes d'une tragédie de *Théagène et Chariclée*. Las d'attendre vainement, poussé d'ailleurs de la passion des vers, il revint à Paris, où Molière l'accueillit, l'aida, dit-on, de sa bourse, et lui proposa de traiter le sujet de *la Thébaïde*. L'ode de *la Renommée aux Muses* lui amena une nouvelle gratification du roi et, ce qui valait mieux encore, les conseils et l'amitié de Boileau, qui devait lui apprendre l'art de faire difficilement des vers faciles. Malheureusement *la Thébaïde* était achevée.

Il y a, à propos de cette tragédie, dans le nécrologe de Port-Royal, une méprise d'une charmante naïveté : « Lié avec les savants solitaires qui habitaient le désert de Port-Royal, cette solitude lui fit produire *la Thébaïde*. » Le pieux écrivain ne soupçonne pas qu'il y ait d'autre Thébaïde que le désert, et il substitue dans sa pensée les anachorètes aux terribles fils d'Œdipe. Ce n'est pas là que Racine avait été chercher ses héros ; mais, à les voir tels qu'il les a façonnés, on ne se douterait pas qu'il les a empruntés au théâtre antique. *La Thébaïde* est tirée des *Phéniciennes* d'Euripide, et on peut dire que jamais modèle ne fut plus étrangement défiguré. La tragédie d'Euripide est un chef-d'œuvre, dans lequel toutes les difficultés d'un sujet où l'horreur paraissait inévitable ont été vaincues. Tous les personnages y sont intéressants : Étéocle même, dont le parjure peut être considéré comme une inspiration patriotique, n'a rien de repoussant. Polynice, par sa tendresse pour sa mère, par la justice de sa cause, par les regrets qu'il éprouve à combattre contre sa patrie, attire et mérite l'intérêt du spectateur ; Jocaste a toute la dignité attendrissante de l'amour maternel ; Antigone émeut par son dévouement ; et rien n'est plus touchant que le vieil Œdipe sortant de sa prison, approchant ses mains défaillantes du cadavre de ses fils, et partant pour l'exil, où l'attendent de nouvelles misères. Racine a fait des deux frères deux bêtes farouches, ivres de fureur, également odieuses. Le double fratricide qui nous en débarrasse n'arrache pas une larme. Créon est un déplorable tyran, pétri de vices et de sottise, qui devient grotesque par son amour pour Antigone. Hémon et Antigone, par leur froide galanterie, perdent le charme qui s'attache au malheur et à la jeunesse. Cependant Racine comprenait déjà « que les tendresses ou les jalousies des amants ne sauraient trouver que fort peu de place parmi les incestes, les parricides et toutes les autres horreurs qui composent l'histoire d'Œdipe et de sa malheureuse famille. » Mais l'exemple l'entraînait, et il cédait par faiblesse, tout en croyant y résister, à la contagion du

mauvais goût, que Corneille vieillissant ne combattait plus dans *Pertharite* et dans *Œdipe*. Ajoutons cependant qu'une scène, une seule, la dispute d'Étéocle et de Polynice, au quatrième acte, faisait pressentir un poëte dramatique, et que le récit du combat annonce le grand écrivain.

L'*Alexandre*, qui suivit à une année d'intervalle (1665), est d'une autre école : Racine a quitté les traces de Corneille déchu pour l'emphase gasconne de La Calprenède et l'héroïsme doucéreux de mademoiselle Scudéri. Cette fois il éclipsa ses modèles, car il apporta de son fonds quelques traits de passion vraie et d'une élévation voisine du sublime. Il rencontre aussi, par intervalle, la langue tragique, pleine de souplesse, de force, d'élégance et de pathétique. Le caractère de Porus est déjà l'œuvre d'un maître ; mais cette supériorité du roi indien est une faute, puisque, contre l'intention du poëte, le rival d'Alexandre devient le véritable héros de la tragédie. Cléophile, Axiane, Taxile, Alexandre même, viennent en droite ligne du *Cyrus* et de la *Cléopâtre*. Malgré ces défauts, ou plutôt à cause de ces défauts mêmes, le succès fut grand. Saint-Évremond annonça un héritier de Corneille ; et peut-être Corneille avait-il au fond la même pensée lorsqu'il conseillait à Racine d'employer son talent pour la poésie ailleurs qu'au théâtre, lui rendant ainsi le compliment que trente ans auparavant il avait reçu, pour son propre compte, de la bouche d'Alexandre Hardy. Racine fit comme Corneille avait fait. Il continua, malgré le sinistre présage de l'officieux vieillard : même il regimba violemment contre la critique, et donna, dans une préface satirique, le premier exemple de cette humeur aigre et irritable qu'il ne sut pas modérer dans sa jeunesse. Son triomphe l'avait enivré, et il persifla des censeurs qui n'avaient pas complétement tort. Boileau, tout en ménageant son ami, l'avertit lui-même du vice capital de son œuvre, lorsqu'il fait dire à son campagnard dans la satire du festin :

Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre :
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre,

Le plaisant est que La Harpe, ne comprenant pas la fine ironie de ces vers, ait sérieusement demandé compte à Boileau de son injustice : « Est-ce bien, s'écrie-t-il, Despréaux qui parle ainsi d'Alexandre? Certes il est aussi tendre que tout ce qu'il y avait alors de tendre au théâtre. » La Harpe aurait pu ajouter : « et dans les romans; » et c'est précisément ce que Boileau insinue avec beaucoup d'adresse. C'était aussi l'opinion de je ne sais quel malicieux critique, qui introduisit furtivement l'Alexandre dans le *Dialogue des Héros de romans*, où il n'était pas trop déplacé à côté d'Artamène, de Clélie cherchant ses tablettes, et d'Horatius Coclès chantant à l'écho.

Désormais Racine est décidément engagé dans la carrière du théâtre; il songe moins aux bénéfices ecclésiastiques, quoiqu'il n'y ait pas tout à fait renoncé; il est aussi bien loin de Port-Royal, ou plutôt il va s'en rapprocher, et ce sera pour combattre ses anciens maîtres. Voici à quelle occasion. Desmarets de Saint-Sorlin, que Richelieu avait longtemps protégé et poussé à des emplois lucratifs, pour le récompenser de sa facilité à remplir par des vers médiocres les cadres tragiques que son Éminence fournissait aux cinq auteurs, ce Desmarets, qui engagea le premier la querelle des anciens et des modernes, et qui fut le précurseur de Perrault, s'était mis enfin à faire aux jansénistes une guerre acharnée. Cet homme, qui avait eu jadis de l'esprit, et qui même avait critiqué judicieusement quelques passages de Boileau, était devenu visionnaire en quittant pour la théologie le théâtre, où il avait fait applaudir sa comédie des *Visionnaires*. Son cerveau s'était déjà brouillé dans la fabrication d'une épopée romanesque dont Clovis est le héros. Surpris de la rapidité avec laquelle il avait bâclé les derniers chants de ce détestable poëme, il s'imagina que Dieu les lui avait inspirés, et qu'il les avait écrits sous sa dictée. C'était déjà quelque chose que d'avoir été le secrétaire de Dieu; mais cet honneur ne lui suffit point; il voulut en être le prophète, et il le fut. On peut voir dans ses livres à quels excès l'emportèrent ces mys-

tiques et sanguinaires extravagances, qui sont tout à la fois d'un cerveau déréglé et d'un méchant homme. Nicole prit à parti ce fou malfaisant, et se mit à le réfuter dans une suite de lettres publiées sous le titre assez bien choisi de *Visionnaires*. Desmarets avait débuté par des comédies et par des romans où la morale n'est pas moins outragée que le goût. Nicole, théologien et moraliste, lui en fait reproche, et imprudemment il enveloppe dans l'anathème qu'il lance tous les poëtes qui travaillent pour le théâtre, et sans façon il les traite d'empoisonneurs publics des âmes. Racine, que Port-Royal avait excommunié, vit dans la phrase de Nicole une attaque personnelle, et il entreprit de l'en faire repentir. Il n'y réussit que trop bien. Jamais la raillerie ne fut plus cruelle et plus ingénieuse : l'élève de Port-Royal perça des traits les plus acérés ses anciens maîtres, coupables seulement de s'être montrés fidèles à l'austère morale qu'ils lui avaient enseignée. Racine, le disciple chéri, le fils d'adoption d'Antoine Le Maître, pour venger son amour-propre irrité, donna aux jésuites le plaisir de voir leurs ennemis atteints de ces traits envenimés dont Pascal les avait blessés. C'est la même verve de raillerie, la même adresse impitoyable à décocher, à enfoncer la flèche imprévue et inévitable. Les deux lettres de Racine seraient au niveau des *Provinciales*, si le sarcasme y était un instrument de doctrine et une arme morale. Il n'en fit paraître qu'une seule; la seconde, provoquée par deux réponses, l'une de M. Du Bois, l'autre de Barbier d'Aucourt, adoptées toutes deux par Nicole, qui les inséra à la suite d'un de ses ouvrages, fut sacrifiée aux scrupules de Boileau, qui fit comprendre à son ami qu'il faisait briller son esprit aux dépens de son cœur. Cette seconde lettre a été retrouvée depuis et publiée avec la piquante préface qui la précède : nous ne nous en plaignons pas.

S'il est juste de blâmer sévèrement Racine d'avoir cédé à la colère qui l'arma contre d'anciens maîtres, bienfaiteurs de son enfance, il faut lui savoir gré de s'être arrêté dans cette guerre où les rieurs étaient de son côté. Avouons encore qu'il

est dur de s'entendre traiter d'empoisonneur public et de se voir attribuer des homicides spirituels. Racine était alors dans toute l'ardeur de la jeunesse ; le théâtre était sa vie présente et son avenir ; la peinture des passions, que Nicole qualifiait de crime social, était sa pensée et son ambition ; il la croyait innocente, et il en attendait la gloire. Comment alors ne pas essayer de la justifier ? il le fit avec emportement, avec amertume : c'est un signe de faiblesse ; mais cet emportement lui prêta la force dont il avait besoin pour ne pas reculer devant l'anathème de ses maîtres et de sa famille ligués contre lui. Cette révolte par laquelle il repoussa des conseils sévères, et sans doute aussi ses propres scrupules qui aigrissaient sa colère, nous vaut *Andromaque* et les chefs-d'œuvre profanes qui ont suivi. Il est encore permis de croire que Racine éprouvait alors tous les transports et les souffrances de la passion, qui devait être l'âme de ses tragédies. Comment, en effet, expliquer le brusque passage d'*Alexandre* à *Andromaque* ? Comment s'est opérée soudainement cette transformation qui fait d'un imitateur de l'*Astrée* et du *Cyrus* le peintre le plus vrai, le plus profond, le plus original du cœur humain, de ses violences, de ses angoisses et de ses faiblesses ? On peut bien, si l'on veut, faire honneur aux conseils de Boileau du progrès de l'homme de goût ; mais leur influence ne s'étend pas au delà.

Andromaque est plus qu'un chef-d'œuvre, c'est, aussi bien que le *Cid*, une date, une époque dans l'histoire du théâtre ; c'est le véritable avénement de Racine et de la tragédie fondée sur l'amour. La tragédie s'est-elle abaissée en quittant la région héroïque où Corneille l'avait élevée et maintenue ? Est-ce une déchéance d'avoir substitué, comme ressort, à l'admiration qu'inspire la grandeur morale des caractères, l'intérêt pathétique qui naît de la peinture des transports et des faiblesses de la passion ? Nous n'avons pas à résoudre ce problème : nous constatons seulement une révolution dramatique. Reconnaissons cependant que la passion, telle qu'elle se montre dans *Andromaque*, n'est ni énervante, ni corrup-

trice. Ni Pyrrhus, ni Hermione, ni Oreste n'encouragent à aimer; cette forte peinture des troubles de l'âme n'est pas une séduction; le spectateur qui a frémi et qui s'est attendri ne se sent pas entraîné sur la route qui conduit Pyrrhus à la mort, Hermione et Oreste à l'assassinat. Il y a d'ailleurs dans l'idéal, même passionné, je ne sais quelle secrète vertu qui épure et qui fortifie.

Trois ans s'étaient à peine écoulés depuis le jour où Racine, guidé par Euripide, faisait, d'après un des chefs-d'œuvre du théâtre antique, un drame déclamatoire et ampoulé, sans intérêt comme sans vérité, et voilà que, transformant une œuvre imparfaite du poëte qu'il vient de défigurer, il étonne, il charme, il transporte son siècle par une tragédie où les caractères sont fortement dessinés; où l'intrigue, habilement conduite, renouvelle à chaque situation un intérêt qui ne cesse de croître; où la passion, vraie et profonde, s'élève sans efforts jusqu'à l'éloquence. L'*Andromaque* d'Euripide n'a fourni à Racine qu'un titre et la situation d'une mère tremblante pour son fils; mais, dans le poëte grec, ce fils n'est pas Astyanax, et la veuve d'Hector est devenue la femme de Pyrrhus. Racine efface du front de la mère ces stigmates de l'esclavage pour faire briller dans toute sa pureté l'amour maternel et la fidélité de l'épouse. Virgile, il est vrai, avait montré, au troisième livre de l'*Énéide*, Andromaque, veuve de Pyrrhus, femme d'Hélénus, et pourtant si pieusement fidèle au souvenir d'Hector, que le spectacle de sa douleur fait douter qu'elle ait jamais eu un autre époux. Cette illusion produite par le génie est le germe de la conception de Racine, qu'on n'aurait pas dû rattacher sans intermédiaire au spiritualisme chrétien, puisque Virgile a préparé la transition. Ce qui appartient exclusivement à Racine, c'est le rôle entier de Pyrrhus, qui ne paraît point dans la pièce grecque, la jalousie d'Hermione, la passion d'Oreste et ses fureurs, et l'art merveilleux qui associe deux actions distinctes dans un intérêt unique, concentré sur la noble et touchante figure d'Andromaque.

L'enthousiasme public éveilla l'envie, et la critique mêla sa voix discordante au bruit des acclamations. Un écrivain obscur, Subligny, composa, pour amortir l'éclat du succès, *la Folle Querelle*, comédie d'ailleurs assez plate, en trois actes et en prose. Racine ne s'en émut pas et mit à profit quelques critiques de détail sur le style, qui ne portaient pas à faux. Il fut plus sensible aux propos de certains courtisans qui cherchaient à l'abaisser pour maintenir le vieux Corneille à son rang. Créqui et la comtesse d'Olonne en furent cruellement punis par de sanglantes épigrammes. Racine leur prouva que l'aiguillon de l'abeille fait de cuisantes et profondes piqûres. Corneille lui-même ressentit quelque chagrin de ce triomphe, et il n'eut pas l'adresse de déguiser son dépit. « Je croyais, écrivait-il à Saint-Évremond, que l'amour était une passion trop chargée de faiblesses pour être la dominante dans une pièce héroïque; j'aime qu'elle y serve d'ornement et non pas de corps. » Racine aurait dû ménager cette faiblesse d'un vieillard dont il inquiétait la gloire; mais sa malice l'emporta, et, sans déclarer la guerre, il ne se refusa pas le plaisir de légères représailles dont Corneille fut piqué. Le public remarqua dans les *Plaideurs* la parodie qui fait passer les vénérables rides de don Diègue sur le front patibulaire d'un huissier, sans parler du jeu de mots sur *exploits :*

Ses rides sur son front gravaient tous ses exploits.

Mais ce n'était pas la seule irrévérence de ce genre glissée dans cette pièce. Corneille, plus clairvoyant que la foule, reconnut sans doute le *Viens, mon fils, viens, mon sang,* de son héroïque vieillard dans le *Viens, mon sang, viens ma fille* de Chicaneau; et encore : *Achève, et prends ma vie*, dans : *Achève, prends ce sac*[1]. Ces trois espiègleries de Racine

[1] Dans l'épigramme sur Créqui, Racine introduit encore, mais, cette fois, sans intention maligne, un vers proverbial qu'il emprunte à Corneille.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome,

est tiré textuellement du *Menteur*, acte V, scène v.

étaient autant de coups d'épingle en retour des censures de Corneille. Les grands hommes sont des hommes.

Les Plaideurs sont un accident de la vie dramatique de Racine : dans la chasse aux bénéfices qu'il avait entreprise avant de passer au théâtre, il avait gagné le prieuré de l'Épinay; mais un compétiteur le lui disputa avant qu'il pût en prendre possession, et il n'en tira qu'un procès où ni lui ni ses juges n'entendirent jamais rien. Ce n'est pas nous qui entreprendrons de débrouiller l'affaire ; ce qui nous importe, c'est que Racine ait pris gaiement sa mésaventure, et qu'après avoir été débouté, il ait écrit, en compagnie de ses joyeux amis Boileau, Furetière et Chapelle, la piquante satire en dialogues et en tableaux où nous trouvons, sinon l'intérêt, au moins le style de la comédie. Racine, dans cette pièce, ne vise ni à la haute comédie de mœurs ni à la comédie d'intrigue : il amuse sans intéresser; il parodie, et il ne peint pas. Les personnages qu'il met en scène ne sont pas des caractères; les passions de ceux qui en ont sont des manies. Dandin est un vieux fou ainsi que Chicaneau, et la comtesse de Pimbesche n'est qu'une vieille extravagante : tous trois ont leur loge qui les attend aux Petites-Maisons. Isabelle et Léandre peuvent ou non se marier sans qu'on s'en émeuve ; l'Intimé et Petit-Jean appartiennent au genre bouffon. Le parterre de l'hôtel de Bourgogne goûta peu cette satire, où la plaisanterie a trop de finesse et les travers une bizarrerie trop spéciale ; le palais prit la chose de travers, et il n'y eut d'abord que Molière pour protester contre l'indifférence du public et la mauvaise humeur des hommes de chicane. Molière fit en cela preuve de goût et de générosité, car il avait à se plaindre de Racine, déserteur de son théâtre au profit d'une troupe rivale. Les bourgeois commencèrent à comprendre et se décidèrent à rire lorsque Louis XIV et sa cour eurent donné le signal. Malgré ce succès par ordre du roi, *les Plaideurs*, si divertissants à la lecture et dont tant de vers sont devenus proverbes, étincelants de tant d'esprit, et d'un style si net et si vif, *les Plaideurs* plaisent médiocrement à la représentation,

parce que le spectateur, ne craignant rien et ne désirant rien, reste froid devant des travers excentriques et hyperboliques. *Les Guêpes* d'Aristophane avaient à Athènes un tout autre intérêt pour un peuple de plaideurs, et le cadre fantastique où sont jetés les personnages prête de la vraisemblance à l'exagération de leurs travers. Au reste, le comique grec a fourni peu de traits et seulement quelques scènes à son imitateur, qui a puisé plus largement au trésor inépuisable de notre Homère bouffon, de Rabelais, véritable précurseur et seul rival de Molière.

On ne saurait passer des *Plaideurs* à *Britannicus* sans admirer la souplesse du génie de Racine. Il quitte Aristophane et Rabelais pour Tacite, ce rude jouteur, comme on l'a dit, et il se gardera bien d'être vaincu. Dans *Andromaque*, le génie du poëte a déjà toute sa force; dans *Britannicus* il atteint sa maturité. Voltaire a dit que c'était la pièce des connaisseurs; et, en effet, plus le goût s'attache à examiner la savante structure de cette composition, la vérité des mœurs et des caractères, l'ordre et la proportion des scènes, l'art du style, et plus on admire. Il est vrai que l'émotion tragique n'est pas tout à fait au niveau de la gravité des événements, et cela tient à l'inévitable infériorité du héros à côté de personnages tels que Néron, Agrippine et Burrhus. L'intérêt est celui de l'histoire, qui ne donne pas toujours la première place aux victimes. C'est déjà beaucoup d'avoir élevé au point où l'a porté Racine cet adolescent qu'on n'a pu qu'entrevoir et qui meurt soudainement. Le miracle du poëte est d'avoir fait revivre la Rome impériale, déjà souillée de crimes et de perfidies, et retenant de sa force qui va s'épuiser, de sa grandeur qui chancelle, un prestige dont se tempère encore le spectacle de sa dégradation; d'avoir montré sous des formes imposantes le prélude de cette orgie qu'arrosera bientôt le sang des martyrs et que punira plus tard le glaive des Barbares. Sans doute, le poëte pouvait mettre à nu ces plaies qu'il voile de draperies majestueuses; mais s'il dérobe quelque chose à nos yeux, il in-

dique tout, il fait tout comprendre. On a regretté de nos jours que la pudeur du peintre et son amour de la beauté idéale aient éloigné de nos regards les impuretés et les horreurs que fournissait l'histoire : nous sommes bien loin de partager ce regret. L'art a une autre destination que de faire naître le dégoût ; son but est d'élever et d'épurer les âmes par l'image idéalisée des vertus et des vices. L'ambition d'Agrippine, la lâcheté cruelle de Néron et sa luxure, la bassesse de Narcisse, déjà purgées par la forme poétique qui les limite en les exprimant, laissent à la mâle vertu de Burrhus, à la généreuse candeur de Britannicus, à l'innocence de Junie, ce charme de pureté qui pénètre l'âme et qui la fortifie ; Agrippine n'est pas moins odieuse, Néron moins méprisable, Narcisse moins vil, parce que la réalité brutale de leurs passions et de leurs vices nous échappe ; il suffit que l'image nous en soit présente dans leurs discours et dans leur conduite, et que la vérité des sentiments qu'ils expriment prête les apparences de la vie à la passion ou à l'idée qu'ils représentent. Ce ne sont pas de pures abstractions, comme on le prétend pour les réprouver, ce ne sont pas des portraits tels que les voudrait la critique réaliste, ce sont des idées qui ont pris un corps, un visage, une âme, idées vivantes de cette réalité poétique qui suffit à charmer les esprits délicats. L'illusion que produisent ces belles créations ne naît pas dans toutes les intelligences, cela est vrai ; mais, qu'on y prenne garde, l'insensibilité qu'elles rencontrent, le dédain qui les accueille, ne les accusent ni ne les amoindrissent, et il est permis d'y voir, à la charge des insensibles et des railleurs, un signe d'infirmité ou de dépravation. En dépit des détracteurs, *Britannicus* demeure, avec *Cinna*, le chef-d'œuvre de la tragédie historique.

Le parti de Corneille, grossi des envieux de toute gloire « qui maigrissent de l'embonpoint d'autrui, » chicana le succès d'abord contesté, bientôt brillant et définitif de *Britannicus*. Néron caché pendant l'entrevue de Junie et de Britannicus ; ce jeune prince vieilli de deux ans ; Junie entrant

aux vestales sans dispense d'âge dûment légalisée, et sur la volonté populaire; Narcisse calomnié, telles furent les armes de la critique, traits débiles qui n'atteignaient pas l'œuvre et qui n'auraient pas dû blesser l'auteur. Mais, cette fois encore, Racine manqua de sang-froid et de générosité. La première préface de *Britannicus*, supprimée depuis, car Racine avait du moins la vertu du repentir, abonde en sarcasmes contre quelques-unes des tragédies de Corneille. Cependant le hasard lui ménageait une vengeance qu'il ne prévoyait pas. Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans, curieuse de voir aux prises les deux rivaux entre lesquels se partageait l'opinion, les attira, à l'insu l'un de l'autre, sur le même terrain. Elle proposa à tous deux de traiter le sujet de Bérénice. C'était préparer au vieux Corneille une défaite éclatante et douloureuse. Corneille ne trouva plus sur sa palette les traits délicats dont il avait peint Chimène et Pauline, tandis que son jeune rival, maître de tous les secrets de la passion qu'il devait exprimer, prêta aux douleurs de Titus et de Bérénice un langage dont rien ne dépasse la douceur, la pureté et la pénétrante émotion. *Bérénice* n'est pas la meilleure, mais la plus étonnante des tragédies de Racine. Ce n'est, dit-on, qu'une élégie; soit; mais par quel art cette élégie est-elle devenue dramatique? Par combien de ressources cette situation unique et sans issue favorable prend-elle des aspects divers qui suspendent entre la crainte et l'espérance l'âme du spectateur, toujours bercée de la douce harmonie des vers, jusqu'à cet *hélas*, qui résume la pièce et qui défie intrépidement les railleurs! Voltaire s'est ému à ce souvenir lorsqu'il a dit, en rapprochant le vaincu et le victorieux :

> Tandis que, plus aimable et plus maître des cœurs,
> Racine d'Henriette exprimant les douleurs,
> Et, voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
> Des feux les plus touchants peignait le sacrifice.

Sans doute aussi le poëte, en traçant ces vers mélancoliques, se rappelait que la duchesse d'Orléans, enlevée par cette

mort que le cri sublime de Bossuet nous rend toujours présente, n'avait pas été témoin de la lutte qu'elle avait provoquée.

Bérénice est par excellence la tragédie du sentiment. Noble, mais non sans mollesse, elle détend les ressorts de l'âme, elle est purement attendrissante, et, à ce titre, elle manque de l'élévation morale, qui peut seule justifier la peinture des agitations du cœur. Il ne suffit pas que Bérénice et Titus accomplissent au dénoûment un sacrifice douloureux, si le spectateur ne s'y associe point et s'il emporte un regret qui témoigne de sa complaisance aux faiblesses qui l'ont ému. Or, ce sacrifice, on l'admire moins qu'on n'en gémit, et l'impression dominante est une sourde et lâche protestation du cœur contre la raison. C'est, au reste, le vice du sujet que Racine n'a point choisi et qu'il a merveilleusement traité. *Bajazet* le ramène aux effets tragiques de la passion dont les fureurs sont des enseignements; et je ne crains pas de dire que Roxane coupable est de meilleur exemple que la vertueuse Bérénice, car la moralité du drame n'est ni dans les sentiments ni dans les actions des personnages, mais dans l'effet qu'ils produisent. Si un spectacle me laisse plein de courageuses pensées, fier de ma nature, capable de généreuses résolutions, l'œuvre qui a produit ce résultat, n'importe par quels moyens, est jugée; je la tiens pour saine et vraiment littéraire. C'est le *criterium* que propose La Bruyère; il n'y en a point de plus sûr; et c'est pour cela que Corneille sera toujours le grand Corneille. Racine, il est vrai, ne monte pas à la hauteur où plane Corneille, mais on peut dire encore, à son honneur, qu'il ne quitte guère la région élevée où l'âme humaine respire, pour ainsi parler, le sentiment de sa force et de sa dignité.

Bajazet après *Bérénice* est un retour à la tragédie virile; c'est, d'ailleurs, une tentative hardie. Aborder l'histoire moderne, idéaliser les mœurs du sérail, rester fidèle à la vérité générale des passions modifiée par les traits spéciaux d'une civilisation étrangère, c'était se proposer un important pro-

blème dramatique. Racine pensa l'avoir complétement résolu; Corneille fut d'un autre avis, et il le dit tout bas à Segrais, qui l'a répété : « Ces Turcs, disait-il, sont des Français [1]. » Corneille avoue par là au moins que ce sont des hommes, et c'est déjà quelque chose; nous ne sommes pas toujours aussi heureux au théâtre : mais si Corneille n'est pas jaloux, comme il craignait de le paraître, il n'est pas complétement juste. Nous lui passons Atalide, qui n'aurait pas été déplacée à la cour de Louis XIV à côté de mademoiselle de La Vallière, et même à un certain point Bajazet; mais Acomat, mais Roxane n'ont-ils pas sur leurs traits si vigoureusement dessinés l'empreinte du sérail? ne sont-ils pas, l'un l'idéal du vizir, l'autre de la sultane, tels que l'imagination les conçoit et avec ce caractère de réalité concrète que l'art seul peut atteindre par un suprême effort? Comment se fait-il que ces deux créations si vraies, si originales, n'aient pas suffi pour placer *Bajazet* au premier rang parmi les œuvres de la scène? Tous les critiques sont d'accord sur le mérite supérieur de l'exposition et la valeur des deux caractères principaux; quelques négligences de style, signalées par La Harpe, sont à peine des taches sensibles; mais l'impuissance du héros, la ténuité des fils qui nouent l'intrigue et des ressorts qui la développent, les petites manœuvres d'Atalide et sa physionomie toute française, qui détruit l'analogie des caractères, voilà les éléments de faiblesse qui amoindrissent cette tragédie, où tant de parties sont d'un maître consommé. On sait que madame de Sévigné a méconnu les beautés durables de *Bajazet*, et qu'elle en attribuait le charme passager à la jeunesse du poëte et à son amour pour la Champmeslé; mais cette critique n'a pas la portée qu'on lui donne; c'est un trait d'humeur qui prouve

[1] « Segrais rapporte qu'étant auprès de lui à la représentation de *Bajazet*, Corneille lui fit observer que *tous* les personnages de cette pièce avaient sous des habits turcs des sentiments français. « Je ne le dis qu'à vous, ajouta-t-il, d'autres croiraient que la *jalousie* me fait parler. » Louis Racine. *Mémoires sur la vie de J. Racine*.

seulement que madame de Sévigné avait sur le cœur la défaite récente de son vieil ami Corneille, et les équipées du jeune marquis de Sévigné, mêlé avec Racine à la société des acteurs, où tant d'écueils, que la jeunesse n'évite pas, alarmaient justement la tendresse d'une mère. Racine ira plus loin, en dépit de madame de Sévigné, surtout lorsqu'il aura cessé de travailler pour la Champmeslé, et madame de Sévigné elle-même ne sera pas la dernière à le reconnaître, quand, sous le charme d'une représentation d'*Esther*, elle écrira de sa plume toujours sincère et cette fois enthousiaste : « Tout est beau, tout est grand, tout est écrit avec dignité ! »

Mithridate, qui suivit immédiatement *Bajazet*, n'eut pas moins de succès. C'était une nouvelle tentative dans le genre historique, où Racine s'était distingué par *Britannicus* sur les traces de Corneille, et ce ne fut pas la moins heureuse. Nulle part le poëte n'a montré plus d'invention, et cette fois du moins le personnage qui donne son nom à la pièce en est le véritable héros. Le caractère de Mithridate n'est pas jeté dans le moule cornélien, il n'est pas tout d'une pièce : c'est le mélange de passions diverses combinées dans une âme humaine et complète ; le poëte ne lui enlève rien, il ne sacrifie aucun de ses vices, aucune de ses vertus. C'est, sans contredit, la plus forte et la plus complexe étude de caractère qui soit au théâtre ; la férocité du barbare tempérée par la grandeur d'âme, l'esprit de ruse et d'artifice du politique et du guerrier, les caprices du despote, les feux de l'amour si ardents au cœur de l'homme lorsqu'ils s'y allument hors de saison [1], le désir de la vengeance, l'assurance de tout regagner au moment où tout semble perdu, la haine du nom romain enracinée par quarante ans de combats, tous ces sentiments s'agitent dans cette âme à triple fond, et concourent à

[1] C'est ce qu'exprime Syphax, dans ces vers de Corneille (*Sophonisbe*, act. IV, sc. II) :

De ce mourant amour les ardeurs ramassées
Jettent un feu plus vif dans nos veines glacées.

former une physionomie, multiple de traits, une d'expression, et d'une incomparable puissance. Si Mithridate est le caractère le plus savammment composé, Monime a la même supériorité entre les créations nobles et pures; je n'en excepte ni Chimène, ni Pauline, ni Iphigénie. Jamais l'alliance de la pudeur, de la passion et du courage n'a été réalisée dans une image plus vraie et plus idéale. Cette figure suave justifie de reste le triple amour qui l'obsède, et d'où naissent les incidents principaux de la fable; et cependant c'est là un vice du sujet, parce que les graves intérêts de la politique souffrent du voisinage de l'amour, qui souffre aussi d'être rejeté sur le second plan. D'ailleurs, la ruse par laquelle l'Annibal du Pont découvre le secret de Monime et de Xipharès a l'inconvénient de reproduire une situation que Molière, et avec lui la comédie, s'étaient appropriée. Quelques raisons qu'on allègue pour maintenir le droit du poëte tragique sur tous les mouvements du cœur, et tout en admettant que cette analogie dans les moyens n'est pas une faute, il faut bien reconnaître que c'est, tout au moins, un malheur. Sans cela, qui hésiterait à mettre *Mithridate* au niveau de *Britannicus*, et même à le préférer, puisqu'ici le poëte tire de lui-même toutes les beautés de son œuvre, et qu'il n'a plus comme ressource et comme aiguillon le génie d'un Tacite?

Dans les quatre tragédies que nous venons de rappeler, Racine a pris pour matière quelques pages d'histoire que son imagination a fécondées; maintenant il va reprendre les traces d'Euripide, et transformer à l'usage de son siècle deux des chefs-d'œuvre du théâtre antique, l'*Iphigénie en Aulide* et l'*Hippolyte*. Ici, l'œuvre est vraiment périlleuse et les ressources mêmes que fournit le modèle deviennent des difficultés. Naturaliser sur un sol nouveau, transporter dans un autre temps ce qui est né, ce qui s'est formé dans des conjonctures qui ne sont plus, c'est tenter l'opération de Médée, le rajeunissement d'un vieillard qu'il faut tuer avant de le faire revivre. Ces membres dispersés du poëte, *disjecti membra poetæ*, pourront-ils s'assembler en un corps nouveau et

reprendre de justes proportions dans la chaudière magique où ils fermentent? Un simple germe poétique peut bien, dans l'intelligence qui le féconde, recevoir des éléments analogues dont il se nourrit une croissance régulière et harmonieuse; mais un corps tout organisé, en se décomposant pour se reformer, ne prendra-t-il pas nécessairement, en échange des parties qui auront péri, quelques éléments réfractaires et mal disposés à s'accorder avec ce qui demeure de la forme première? Ainsi l'antiquité, déjà protégée contre l'exacte reproduction de ses œuvres par l'infériorité des langues modernes comme par la différence des mœurs, résiste encore à la transformation par l'extrême difficulté d'établir l'harmonie où manque l'analogie.

Ces prémisses ne tendent pas à déprécier l'*Iphigénie* de Racine, elles préparent une excuse aux défauts que la critique peut signaler dans cette admirable tragédie. Racine, qui s'est fait applaudir par ses contemporains, et qui a mérité que le sévère Despréaux écrivît pour célébrer son triomphe :

> Jamais Iphigénie en Aulide immolée
> N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée ;

Racine ne doit pas être sacrifié à Euripide qu'il transforme; mais Euripide, à son tour, ne doit pas être condamné au profit de son heureux imitateur. L'avantage d'Euripide est d'avoir traité un sujet grec d'un intérêt tout ensemble religieux et national pour des Athéniens; le mérite de Racine est d'avoir fait de cette tradition mythologique un drame de passion humaine et universelle qui a ému les Français du dix-septième siècle, et qui garde pour tous les temps une part durable de vérité et de pathétique. On ne louera jamais avec excès la noble simplicité du poëte grec, le charme naturel, religieux et patriotique de sa poésie. L'Iphigénie grecque demandant grâce de la vie, parce qu'il est si doux à une jeune fille de voir la lumière, de goûter les caresses de ses parents, de jouir de leur grandeur comme de leur affection, d'attendre

les chastes joies d'un héroïque hyménée; puis, cédant à l'ordre des dieux, vaincue par la fatalité, courant à cette mort tout à l'heure si redoutée, l'embrassant avec joie, avec orgueil, parce qu'elle prépare l'affranchissement et la gloire de la Grèce, cette Iphigénie sera toujours un modèle achevé de pureté et d'héroïsme, et le poëte qui a créé une si noble figure sera toujours un des maîtres de la scène. Laissons Voltaire et La Harpe gourmander Euripide d'avoir été de son siècle et de son pays, ne rions pas avec eux de ce pudique et modeste Achille donnant aux jeunes Athéniens une leçon de pudeur que n'auraient goûtée ni les courtisans coquets de la grande monarchie, ni les adolescents blasés de la régence, et gardons-nous également de suivre W. Schlegel, sophiste à sa manière et dans un sens opposé. Racine était tenu d'introduire l'amour dans la fable antique, et avec l'amour la jalousie, ce qui l'amenait à modifier la physionomie d'Iphigénie, à dénaturer Achille et à découvrir une rivale pour sa princesse. Cette passion nouvelle, il devait la traiter selon les sentiments et dans les idées auxquels la chevalerie et la politesse moderne avaient donné cours. Jusque-là il est inattaquable, parce qu'il n'est pas libre. Il nous paraît toutefois que l'exemplaire de majesté royale qu'il avait sous les yeux l'a conduit à hausser un peu trop le cothurne qui soulève ses personnages, et à les guinder outre mesure, et cependant ses juges ne trouvaient rien d'excessif dans la taille des héros ni dans leur langage. Cet Agamemnon, qui s'étonne d'avoir à réveiller Arcas, est proche parent du roi qui a dit à ses gentilshommes : « Messieurs, j'ai failli attendre. » Mais le diapason donné par ces vers fastueux : *Oui, c'est Agamemnon, c'est ton roi qui t'éveille*, une fois admis, tout se tient et s'harmonise, il n'y a plus de dissonance. On accepte même et on admire cet Achille fanfaron, trempé par sa mère dans les eaux du Styx et par le poëte dans celles de la Garonne. Ne songeons ni à Euripide ni à Homère, à qui Racine a su dérober tant de traits ou touchants ou héroïques, faisons taire notre érudition, acceptons un anachro-

nisme volontaire et inévitable, suivons le poëte dans la sphère où il nous entraîne, et par un peu de docilité nous goûterons les plus vives jouissances de l'âme et de l'imagination.

Si l'*Iphigénie* a dû éprouver tous ces changements avant d'arriver sur la scène française et pour s'y faire applaudir, l'*Hippolyte* avait à subir une bien autre transformation. En effet, Racine comprit tout d'abord que le sujet n'était abordable que si l'intérêt qui s'attache dans la pièce grecque au fils innocent de Thésée pouvait être transporté sur son épouse coupable. La mort du héros de la chasteté, tombant sous la vengeance de Vénus, pour n'être pas révoltante, doit être adoucie par les regrets de son père et par l'intervention de Diane qui le console à ses derniers moments et qui le glorifie. Ce martyre mythologique appelle l'emploi d'un merveilleux qui nous trouverait incrédules et froids, sinon railleurs. La donnée du poëte grec n'était donc pas de mise sur notre théâtre. Racine, qui accepte le sujet, déplace le centre d'action et d'intérêt. La Phèdre d'Euripide, destinée à faire éclater la pureté d'Hippolyte et à préparer par la calomnie l'apothéose de la victime, passe au premier plan dans la tragédie française; sa passion, qui n'était qu'un moyen, devient le sujet même du drame, et par contre-coup la résistance d'Hippolyte n'est plus qu'un ressort secondaire; Hippolyte descend de son piédestal pour faire place à sa marâtre; le sujet reste le même et le but de l'action a changé. Comment s'étonner après cela que l'Hippolyte français soit de moindre valeur que l'Hippolyte grec, et comment reprocher à Euripide l'infériorité de sa Phèdre? A qui voudrait placer des antithèses, l'occasion serait belle, car le contraste est partout entre ces deux œuvres qu'on a ou rabaissées ou exaltées, l'une à l'aide de l'autre, et toujours injustement, puisque le dessein des deux poëtes étant opposé, on ne saurait reprocher à l'un d'eux de ne pas avoir procédé comme son rival. Cependant, pourquoi ne pas avouer que Racine a chèrement payé l'incomparable beauté du rôle de Phèdre?

W. Schlegel n'est pas trop sévère pour cet entourage. Disons-le sans détour, Hippolyte et Aricie sont de fades amoureux, Théramène est un gouverneur peu digne, quoique excellent narrateur, Thésée est fabuleusement crédule. Rien de semblable dans Euripide : Hippolyte est complétement pur d'amour et de perfidie ; Thésée aussi doit croire le témoignage de Phèdre, qui a donné foi à la calomnie par sa mort, de telle sorte qu'Hippolyte n'a plus que sa parole à opposer au cri du sang. Phèdre vivante encore dans Racine après le retour de Thésée laisse les moyens de dévoiler l'imposture, et il ne faut pas moins que l'aveugle emportement du père et les scrupules insensés du fils pour que la catastrophe s'accomplisse. Tout cela est vrai ; mais ce qui ne l'est pas moins, c'est que Phèdre couvre et rachète tout. N'essayons pas sur ce point une analyse qui serait incomplète, et moins encore une appréciation qui languirait au prix de l'émotion qu'excite ce chef-d'œuvre [1].

Faut-il rappeler ici l'odieuse et ridicule concurrence suscitée par une cabale envieuse prenant pour instrument un détestable rimeur ? Pradon opposé à Racine ! Il n'y a pas moyen d'en douter, et même on parvint à simuler une défaite pour le poëte et un triomphe pour le rimeur. Il est vrai que l'expédient coûta cher et que l'illusion dura peu. Ce fut l'affaire de quelques soirées. Le duc de Nevers, qui avait le malheur de faire des vers médiocres, ce qui conduit infailliblement à ne plus goûter les bons, loua les deux salles pour les six premières représentations : le théâtre de la rue Mazarine où se jouait la pièce de Pradon se remplissait ainsi d'amis zélés et de compères aux mains mercenaires et vigoureuses, pendant que l'hôtel de Bourgogne était à peu près désert. La plaisanterie eût été ruineuse en se prolongeant ; aussi Pradon fut-il

[1] J'ai essayé dans mon *Histoire de la littérature française*, p. 380 et 381, d'indiquer par quels procédés de style et de composition Racine a pu atteindre ce point de perfection, qui ne laisse guère à la critique d'autre formule que l'exclamation de Voltaire : « Beau ! sublime ! harmonieux ! »

bientôt délaissé et Racine applaudi avec transport. Il y eut aussi à ce propos une guerre de sonnets qui faillit tourner au tragique. On est fâché d'y voir figurer la douce madame Deshoulières, qui, du reste, avait à venger sur Racine lui-même deux sonnets épigrammatiques, l'un contre *la Troade* de son ami Pradon, l'autre contre son propre *Genséric*. Elle composa donc le fameux sonnet-parodie qui commence par ce vers :

Sur un fauteuil doré Phèdre tremblante et blême, etc.

Les amis de Racine ripostèrent sur les mêmes rimes, et, par une méprise bien naturelle, se tournèrent contre le duc de Nevers qui devait avoir inspiré l'épigramme, s'il ne l'avait écrite. Le duc, trompé à son tour, et il devait l'être, menaça du bâton Racine et Boileau qui, sous la garde du grand Condé, en furent quittes pour une épigramme, toujours sur les mêmes rimes, et décochée cette fois par le duc métromane qui a posé, dit-on, pour l'Oronte de Molière [1].

Phèdre réconcilia Racine avec Port-Royal. Il paraît étrange au premier coup d'œil que la peinture la plus émouvante de l'amour, et d'un amour incestueux, ait procuré l'amnistie de celui que Nicole avait classé parmi les empoisonneurs ; mais les théologiens jansénistes ont eu parfois des vues transcendantes outre la portée de nos faibles yeux. Le grand Arnauld découvrit, dans la *douleur vertueuse* de Phèdre, une application de son dogme favori, l'impuissance de la volonté humaine et la nécessité de la grâce efficace. Racine était rentré au giron janséniste ; le théâtre n'était plus forcément une école de corruption : on s'embrassa, et tout fut oublié. Mais, par un retour piquant, Racine revenait de son côté à l'opinion de ses maîtres. Il quittait brusquement le théâtre et la tragédie profane ; il se dérobait, à trente-huit ans, le lendemain d'un succès, dans toute la force de son génie. Quels sont les vrais motifs de cette résolution ? Ferons-nous, après tant

[1] On lira avec profit sur cet épisode littéraire une piquante nouvelle historique, *les deux Phèdres*, par M. Bernard Jullien.

d'autres, honte de ce silence aux détracteurs? Accorderons-nous à la critique la puissance d'avoir fermé pendant douze ans la bouche la plus harmonieuse qui fût jamais? Ce crime de lèse-poésie est-il bien avéré? Racine a-t-il eu cette faiblesse et la cabale a-t-elle emporté cette odieuse victoire sur le génie? Nous oserons la lui contester. L'envie ne fait pas toujours tout le mal qu'elle veut faire. A notre avis, si Racine a quitté le théâtre, il n'en a pas été éloigné par des clameurs qu'il avait longtemps bravées : il faut chercher des raisons plus solides. Celle qui domine toutes les autres, c'est le retour sincère à la piété, retour qui poussa Racine jusqu'à la dévotion : la vie dissipée qu'il avait menée jusqu'alors, et qu'il eût fallu poursuivre en restant dans cette voie, n'avait plus l'excuse de la jeunesse; le temps de se ranger était venu. D'ailleurs ces considérations d'ordre moral enveloppaient, décoraient et soutenaient un calcul de prudence dans l'intérêt d'une gloire acquise, et qui ne pouvait plus croître après le miracle de *Phèdre*. On peut affirmer sans crainte que Racine avait fait vibrer toutes les cordes de l'âme, et qu'ayant parcouru tout le clavier des passions, il n'aurait pu que varier les motifs qu'il avait déjà développés. Aurait-il trouvé la même puissance quand la matière perdait pour lui l'attrait de la nouveauté, et qu'il n'avait plus en lui le même feu de jeunesse? Ne risquait-il pas d'être à lui-même son Campistron? Sans doute, après Euripide, Sophocle lui offrait une autre occasion de lutte; et si, au lieu du génie de la poésie, il en eût eu le démon, rien ne l'aurait détourné de tenter un nouvel effort. Racine put se contenir, parce qu'il n'était pas possédé; il pouvait à son gré, et c'est un des rares privilèges de son heureuse nature, recevoir ou refuser l'inspiration, qui n'est pas moins haute en lui pour n'avoir jamais été une fureur. Nous concevons l'*Œdipe-Roi* comme couronnement de l'œuvre de Racine dans la tragédie profane. Il y a songé, mais il s'est abstenu, et cela par deux raisons : c'est que, n'ayant que deux procédés à employer, ou la reproduction intégrale, ou la libre imitation, il comprit d'un côté que

esprit, disposé à faire valoir celui des autres, tout en lui contribuait à faire du grand poëte le plus bel ornement de la cour et le héros de ses assemblées. Il y était en posture de gentilhomme et non d'auteur, car il avait la discrétion, peut-être la fierté, et certainement le bon goût de ne jamais parler de vers. Louis XIV, madame de Maintenon, le grand Condé, Cavoie et l'élite des courtisans recherchaient ses entretiens, qu'il ne prodiguait pas, car, avant tout, il était l'ami de Boileau, l'époux de sa femme, le père de ses enfants. Nulle part il ne paraît plus aimable que dans sa famille, à laquelle il s'est dévoué et où il accomplit religieusement ses devoirs, dont il a fait ses plus grands plaisirs. Il instruit ses enfants, il dirige leurs jeux comme leurs prières; c'est pour eux qu'il pratique la cour, heureux quand il en rapporte une bourse pleine de l'or de la cassette royale, plus heureux encore lorsque, se dérobant aux splendides festins des princes, il vient s'asseoir autour de la table modeste embellie et « couronnée de sa race[1]. » Dans cette seconde époque de sa vie, on chercherait vainement trace des défauts de caractère auxquels il avait trop souvent cédé dans sa jeunesse : l'amour-propre irritable qui l'armait contre ses adversaires à la moindre offense, la cruauté de cet esprit qui humiliait le bon La Fontaine et qui allait jusqu'à blesser Boileau, tout cela s'était effacé pour laisser paraître sans alliage l'homme de bien, l'ami dévoué, le chrétien sincère. Même il saisit avec empressement les occasions qui lui sont offertes de réparer ses anciens torts. C'est ainsi qu'il se fit l'historien de cette maison de Port-Royal, qu'il avait affligée en suivant le théâtre, et qu'il avait outragée par ses épigrammes contre Nicole, le plus doux des hommes, et contre la mère Angélique, sœur héroïque du grand Arnauld. Cette histoire, qui est une expiation, reste aussi comme monument littéraire. Racine n'y est pas seulement un prosateur éminent, mais il dispose les faits avec un

[1] Je voyais mon foyer couronné de ma race.
(Racan, *Bergeries*.

Son génie le portait de ce côté aussi bien qu'à l'éloquence et à la poésie. Selon l'occasion, il a été poëte, orateur et historien, toujours supérieur dans le genre auquel il s'applique. C'est à tort qu'on a dit et répété que Racine renonça à écrire l'histoire de Louis XIV, après l'avoir inutilement tenté. Cette assertion repose sur un seul témoignage facile à infirmer, celui de M. de Valincour, qui succéda à Racine comme historiographe, et qui, n'ayant pas écrit un mot sur Louis XIV, et de plus ayant laissé consumer dans un incendie le travail de son devancier, était intéressé à se justifier par l'exemple et à atténuer la perte qu'avait causée son imprudence. Nous savons certainement que Racine et Boileau lisaient souvent devant le roi, en présence de madame de Montespan et de madame de Maintenon, de longs fragments de leur histoire, et c'est même dans ces entrevues que Boileau se laissa aller deux fois à parler de Scarron en termes qui mirent à une rude épreuve la veuve et le royal successeur du poëte burlesque. M. de Valincour n'était, en réalité, que Dutrousset, auteur d'une critique de *la Princesse de Clèves* et d'une histoire du duc de Guise, homme habile à se faire valoir, et simulant la noblesse sous son nom d'emprunt par un artifice qui ne nuit pas aux gens de lettres à la suite des grands. Proposé par Racine à madame de Montespan pour l'éducation du comte de Toulouse, il avait su depuis marcher seul. C'est à lui que notre poëte dit un jour, en le voyant entrer de son air effaré et important dans la grande galerie de Versailles : « Eh, Monsieur, où est le feu? » Racine ne soupçonnait pas qu'il serait un jour à Saint-Cloud, précisément dans la chambre de M. de Valincour, et tout exprès pour y dévorer ses fragments historiques.

Puisque j'ai cité ce mot d'un comique si franc et si fin, il convient de rappeler quels agréments Racine apportait dans le monde. Rien ne lui manquait pour charmer : sa noble et spirituelle figure, dont Louis XIV remarqua la beauté, le timbre de sa voix, qui était une musique, l'aisance de ses manières, la promptitude et le désintéressement de son

ture sainte, une tragédie capable d'intéresser sans amour. Racine vit dans cette prière un ordre, et s'engagea aussitôt, sans prendre les conseils de Boileau, qui l'aurait détourné de cette entreprise. Il choisit le sujet d'Esther, qui fut agréé d'autant plus volontiers, que le poëte ajoutait, à l'analogie fournie par l'histoire entre l'héroïne qui a supplanté l'altière Vasthi, et madame de Maintenon héritière de madame de Montespan, un rapprochement entre les jeunes compagnes d'Esther élevées sous les yeux et par les soins de la reine, et la maison de Saint-Cyr. La manière dont le poëte se tira de ce pas dangereux efface tous les regrets qui pourraient rester encore sur son silence de douze années. En effet, il ne fallait pas moins que ce long recueillement, passé en partie dans l'étude des Écritures où la piété avait plongé Racine, pour que la tâche imprévue qui lui était imposée le trouvât préparé à produire dans un genre nouveau de nouveaux chefs-d'œuvre. *Esther* et *Athalie* ont certainement plus de prix que toutes les œuvres que Racine aurait produites dans la double ligne historique et mythologique qu'il suivait; et s'il eût continué d'y marcher, il aurait été pris au dépourvu en abordant la tragédie sacrée.

Esther rendit à Racine, avec innocence, toutes les joies dont s'était enivrée sa jeunesse. C'est le plus beau moment de sa vie. Il retrouvait de jeunes talents à former dans l'art de la déclamation, où il excellait, lui le maître de Baron et de la Champmeslé; il entendait de nouveau les acclamations du théâtre, douces encore à son oreille de converti; et, devant le suffrage imposant de la royauté et de la cour, la critique, autrefois si cruelle, était à peu près désarmée. Ce triomphe était bien légitime, car *Esther*, dans son cadre et à sa place, ne laisse rien à désirer. Jamais Racine n'avait parlé un langage plus pur et plus harmonieux; et cette harmonie enchanteresse accompagnait les idées les plus élevées et les sentiments les plus chastes. En outre, le poëte avait enfin trouvé un lieu propre à l'alliance de la poésie lyrique et du drame, alliance qu'il enviait au théâtre d'Athènes et qu'il réa-

lisa sans atteinte à la vraisemblance. Il marquait en même temps sa supériorité dans ce genre, où le seul Malherbe avait donné des modèles. Le succès s'augmenta de la difficulté de satisfaire une curiosité partout éveillée. On enviait ardemment l'honneur d'être admis à Saint-Cyr, et les élus faisaient entrer leur reconnaissance dans la vivacité de leur admiration. La malignité y contribuait aussi pour sa part, car elle aimait à reconnaître madame de Montespan dans Vasthi et Louvois dans Aman. L'allusion n'allait pas au delà : ceux qui ont voulu voir, dans l'édit qui condamne la nation des Juifs, un blâme indirect de la révocation de l'édit de Nantes, prêtent à Racine une intention qu'il n'avait pas et un courage qu'il ne pouvait pas avoir. Racine approuvait cette iniquité, qu'il loue clairement dans le prologue même de la pièce ; et ne l'eût-il pas approuvée, comment aurait-il osé laisser soupçonner une telle pensée devant le roi, qui avait signé l'édit, devant madame de Maintenon, qui l'avait conseillé, et cela dans une fête destinée à célébrer l'union de l'Esther et de l'Assuérus de la France?

Là s'arrête l'heureuse fortune de Racine, mais non la force de son génie. *Athalie* va bien au delà d'*Esther*, et rien ne dépasse *Athalie*, qui est, selon Voltaire, le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Boileau se contentait d'y voir le chef-d'œuvre de Racine. M. Lemercier éprouve sur cette pièce les vingt-quatre règles que sa théorie sévère et minutieuse impose comme conditions de perfection absolue au drame tragique, et il n'y en a pas une qu'elle ne remplisse rigoureusement. En effet, la donnée, la conduite, les caractères, le style de cette admirable composition déconcertent à l'envi tous les arguments de la critique. Joad, Abner, Josabeth, Éliacin, Athalie, sont, dans leurs actes et dans leur langage, ce qu'ils doivent être ; nulle part la langue n'a plus de souplesse, puisqu'elle passe naturellement, en traversant tous les tons, de la sublimité des prophètes à la naïveté de l'enfant. Jamais l'intérêt ne languit, et il ne cesse de croître jusqu'au dénoûement. Voilà l'ensemble que Racine offrait à un siècle dont il avait

éclairé le goût littéraire, et dont Bossuet gouvernait la pensée religieuse. Cependant, ce siècle ainsi préparé méconnut *Athalie*, et, pour que rien ne manque à l'étrange destinée de cette merveille de la tragédie sacrée, ce fut le caprice d'une cour impie et licencieuse, et l'accident d'une minorité sous une régence corrompue, qui tirèrent de l'ombre l'œuvre de divine poésie, devenue depuis longtemps un objet de dédain, et même de raillerie. On raconte que de jeunes seigneurs dans leurs jeux s'imposaient pour pénitence la lecture de pages d'*Athalie*, plus ou moins nombreuses selon la gravité du délit : et n'avons-nous pas une épigramme où je ne sais quel Zoïle, on a dit que c'était Fontenelle, et je veux n'en rien croire, s'écrie :

> Mais pour nous donner pis qu'*Esther*
> Comment Racine a-t-il pu faire ?

Le mal est venu de l'envie réveillée par le succès d'*Esther*, et des scrupules de madame de Maintenon, qui ne voulut point renouveler ces fêtes dramatiques où le succès avait exalté outre mesure la vanité des pensionnaires applaudies. Si, au lieu d'être jouée clandestinement dans la chambre du roi, *Athalie* eût paru comme *Esther* sous les yeux de la cour, sur la scène aristocratique de Saint-Cyr, l'opinion publique aurait suivi une seconde fois le suffrage royal. Racine souffrit de cet abandon, et en dépit de Boileau, impuissant à le rassurer, il en vint à penser que son œuvre était condamnée irrévocablement. Pardonnons-lui, dans le dépit qu'il dut en ressentir, le retour de malignité qui lui inspira vers ce temps deux épigrammes, l'une sur la *Judith* de Boyer, l'autre contre l'*Aspar* du neveu de Corneille. Nous devons bien les noter, car ni Marot ni J.-B. Rousseau n'ont jamais aiguisé plus finement le trait railleur.

Racine n'en continua pas avec moins de conscience ses fonctions d'historiographe et ses promenades militaires. Il partit courageusement (1693) pour ce glorieux siége de Na-

mur, cause de la grande mésaventure pindarique de Boileau [1]. La faveur du roi, qui lui donnait alors une charge de gentilhomme de la chambre, la confiance de madame de Maintenon, la cordialité apparente du P. de La Chaise, l'inaltérable amitié de Despréaux, la prospérité de sa famille entretenue par le produit de ses emplois, sa maison sagement administrée par madame Racine, les espérances que donnait son fils aîné engagé dans la diplomatie sous le patronage de M. de Torcy, la piété exemplaire de ses filles, leur vêture même et leurs vœux, car elles entraient au couvent et donnaient cours à ces larmes qu'il aimait tant à verser, tous ces bienfaits du roi et de la Providence charmaient l'arrière-saison de Racine et cicatrisaient certainement la blessure que lui avait faite la disgrâce d'*Athalie*; mais, après quelques années de ce calme heureux, son âme tendre et disposée à la mélancolie, cette âme à laquelle rien n'a manqué que d'être fortement trempée, fut soumise à une épreuve qui abrégea ses jours, et qui empoisonna la fin d'une vie si bien remplie et si glorieuse.

Madame de Sévigné disait, en 1689 : « Racine aime Dieu comme il a aimé ses maîtresses. » L'imprudent aimait aussi Louis XIV, et il s'en croyait aimé, parce qu'il en avait reçu des largesses et des sourires. L'affection sincère qu'il éprouvait lui servait de mesure au sentiment qu'il croyait inspirer. Aussi combien fut amer le mécompte de son cœur, lorsqu'il lui fallut reconnaître que l'amitié n'avait pas germé à cette hauteur où régnait souverainement l'égoïsme!

[1] Racine, mieux avisé, ne fit point d'ode, et il écrivit en prose simple et noble une relation du siége, qui a été conservée. On lui attribue encore, sur la retraite précipitée de Guillaume III, l'épigramme suivante que me fournit la riche et complaisante mémoire de M. Ancelot :

Si César vint, vit et vainquit,
Guillaume vint et vit de même;
C'est un vrai César en petit :
Des trois choses que César fit,
Il ne manque que la troisième.

Louis XIV, Fénelon et Saint-Simon en sont d'assurés témoins, n'a jamais aimé que lui-même; et le jour où Racine blessa ce *moi* si prodigieusement gonflé qui absorbait l'État, la nation, l'Église même, une parole méprisante l'écrasa. Le faste du roi et ses guerres ruineuses avaient tellement épuisé la France (1696), que, même sur les marches de son trône, on parlait avec effroi de la misère publique. Madame de Maintenon s'en alarmait; Racine partageait ses alarmes; et comme il avait gémi avec éloquence, madame de Maintenon l'engagea à consigner dans un mémoire le tableau de ces calamités et les moyens d'alléger des maux devenus intolérables. Ce mémoire, confié à celle qui l'avait demandé, tomba sous les yeux du roi, qui voulut connaître le nom de l'auteur : « Croit-il tout savoir, s'écria-t-il, parce qu'il sait faire des vers? et, parce qu'il est grand poëte, veut-il être ministre? » Ce mot cruel, qui lui fut transmis, entra comme une flèche dans le cœur de Racine. Dès lors il dut se perdre dans la foule des courtisans, d'où il cherchait douloureusement un regard qui ne tombait plus sur lui, pendant que la prudente madame de Maintenon ne l'abordait plus que rarement et à la dérobée. Racine espérait encore (tant une bonne conscience a de clémence et d'illusions!) que le mécontentement du roi s'effacerait : un sourire, un mot lui auraient rendu l'âme : il attendit vainement; sa disgrâce était sans remède. Il se souvint alors des vers par lui composés à la louange d'Arnauld; et si on ne les lui avait pas reprochés au passage, si le P. de La Chaise avait continué de lui être gracieux, il pensa que peut-être on ne les avait pas oubliés, et que le tort d'avoir paru sensible à la détresse du peuple s'aggravait dans l'esprit du roi du crime de jansénisme.

Madame de Maintenon gémissait du mal qu'elle avait causé, sans oser tenter un effort énergique pour le réparer. Tremblante elle-même devant la volonté du roi, esclave de ses caprices, il lui était défendu de recevoir Racine dans son appartement, et elle était réduite à profiter de rencontres fortuites, où elle essayait de calmer la douleur du poëte par

des espérances qu'elle n'avait pas. Il y a, à ce propos, dans les *Mémoires* de Louis Racine, une page qu'on ne saurait lire sans un serrement de cœur, et qu'il faut transcrire : « Un jour, madame de Maintenon ayant aperçu mon père dans le jardin de Versailles, elle s'écarta dans une allée pour qu'il pût l'y joindre. Sitôt qu'il fut près d'elle, elle lui dit : « Que « craignez-vous ? c'est moi qui suis la cause de votre mal- « heur ; il est de mon intérêt et de mon honneur de réparer « ce que j'ai fait ; votre fortune devient la mienne. Laissez « passer ce nuage ; je ramènerai le beau temps. — Non, non, « Madame, lui répondit-il, vous ne le ramènerez jamais pour « moi. — Et pourquoi, reprit-elle, avez-vous une pareille « pensée ? Doutez-vous de mon cœur ou de mon crédit ? » Il lui répondit : « Je sais, Madame, quel est votre crédit, et « je sais quelles bontés vous avez pour moi ; mais j'ai une « tante qui m'aime d'une façon bien différente. Cette sainte « fille demande tous les jours à Dieu pour moi des disgrâces, « des humiliations, des sujets de pénitence ; et elle aura « plus de crédit que vous. » Dans le moment qu'il parlait, on entendit le bruit d'une calèche : *C'est le roi qui se promène*, s'écria madame de Maintenon : *cachez-vous !* Il se sauva dans un bosquet. » Combien cette scène est poignante dans le simple récit qui nous la transmet ! Racine se cacher ! Racine se dérober pour éviter la présence de Louis XIV ! Hâtons-nous d'écarter ce douloureux souvenir et de remettre à son rang le poëte humilié ; relevons-le par les magnifiques paroles que nous fournit à propos son éloge de Corneille : « Du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité, qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle qui

se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile. »

Ce que Racine disait pour Corneille, la postérité le répète aujourd'hui pour Racine. Égalité tardive! stérile justice! car, après cette avanie, Racine n'avait plus qu'à mourir. Atteint bientôt d'une de ces maladies que la mélancolie engendre et qu'elle développe rapidement, il n'essaya point de lutter : le ressort qui l'aurait ranimé étant brisé, il ne fit plus que languir, consolé cependant par les saintes espérances de la religion, où il s'était toujours confié, et qu'il embrassait alors avec ferveur. Son recours était à celui qui « entend les soupirs de l'humble qu'on outrage. » A ses derniers moments, il était résigné et courageux ; sa famille, dont il réprimait les larmes, ne remarqua aucun signe de faiblesse. Il reçut de Boileau les soins pieux qu'il avait rendus quelques années auparavant à La Fontaine mourant, et il le quitta en lui adressant les touchantes paroles que nous avons rapportées, paroles qui révèlent toute la tendresse de son âme : Louis XIV ne soupçonna point l'atteinte que sa froideur avait portée au cœur du poëte qui allait mourir ; il crut s'acquitter en lui faisant témoigner quelque intérêt pour ses souffrances, comme il avait autrefois consolé par une dernière aumône la détresse du grand Corneille à son lit de mort.

Racine mourut le 21 avril 1699. Sa dernière pensée fut pour les maîtres de son enfance. Il voulut que son corps fût transporté au monastère de Port-Royal des Champs, noble témoignage de repentir et de reconnaissance, courage posthume, si l'on veut, mais qu'avait annoncé et que faisait pressentir l'hommage publiquement rendu à la mémoire d'Antoine Arnauld. Arrière donc ce lâche et méchant mot si souvent répété : « Il n'aurait pas fait cela de son vivant. »

1847.

FÉNELON.

Fénelon, placé sur la limite de deux siècles, glorieux à des titres divers, continue la tradition religieuse du premier, et inaugure le génie réformateur du second : l'Église l'avoue comme un de ses plus dignes enfants, et la révolution l'honore comme un des précurseurs de la liberté politique ; de sorte que la religion et l'humanité consacrent à l'envi son nom par leurs hommages. Pressentant les périls que couraient la foi et la monarchie, il a prêté une attention inquiète aux bruits qui présageaient sourdement un double orage, et sa prévoyance indiquait les moyens de le conjurer. Si l'autorité de ce grand homme avait prévalu, si ses desseins avaient été suivis, on peut croire que le pouvoir monarchique, fortifié par une alliance opportune et discrète avec la liberté, et le catholicisme, retrempé aux sources vives du savoir et de la vertu évangélique, auraient prévenu et l'écroulement de la monarchie, et les sanglantes catastrophes qui ont mis à un si haut prix la régénération de la France.

François Salignac de Lamothe-Fénelon naquit le 6 août 1651, au château de Fénelon, en Périgord. Son père, Pons de Salignac, comte de Lamothe-Fénelon, après un premier mariage avec Isabelle Esparbès de Lussan, épousa Louise de La Cropte de Saint-Abre, bientôt mère du jeune enfant qui devait grandir pour ajouter l'éclat de la gloire au nom des Fénelon, déjà recommandable par la durée, par d'honorables services dans les armées, dans l'Église, dans la diplomatie,

et par une suite non interrompue de vertus publiques et privées. Mademoiselle de Saint-Abre avait de la naissance, de la beauté, les charmes de l'esprit, la noblesse du cœur : elle fut, à côté de son mari, la première institutrice du jeune Fénelon, dont la précoce intelligence fut cultivée avec amour dans la maison paternelle. Les leçons d'un précepteur instruit et judicieux l'initièrent rapidement à la connaissance des lettres anciennes. Cicéron et Virgile, Homère, Platon et Démosthène lui étaient familiers dès l'âge de douze ans, et son goût naissant s'était déjà déclaré en faveur de l'aimable et forte simplicité du génie grec. C'est à cet âge qu'il alla terminer ses humanités et étudier la philosophie à l'université de Cahors, alors florissante. Ses succès y furent brillants et l'appelèrent sur un théâtre plus élevé. Son oncle, le marquis de Fénelon, homme admirable et dont le grand Condé disait : « Il est également propre pour la conversation, pour la guerre et pour le cabinet, » le fit venir à Paris et le plaça au collége Du Plessis, où ses progrès étonnèrent ses maîtres. On voulut bientôt tenter un essai public de cette éloquence qui se faisait remarquer dans les exercices de l'école. Cet orateur de quinze ans renouvela avec le même talent l'épreuve par laquelle Bossuet, au même âge, avait émerveillé les beaux esprits de l'hôtel Rambouillet[1]. Un cercle nombreux et choisi applaudit le début de Fénelon. Le bruit de ces applaudissements retentit au dehors et annonça un rival aux maîtres de la chaire chrétienne. Mais le marquis de Fénelon craignit pour son neveu les séductions d'une célébrité prématurée : il replaça cette vive lumière sous le boisseau. De fortes études suivies avec calme alimentèrent le génie de Fénelon, qui dut quelques années plus tard se ranger sous la discipline du savant M. Olier, fondateur et directeur de Saint-Sulpice, et du vénérable M. Tronson, docteur renommé par la sagesse de ses principes. Les sulpiciens formaient dans

[1] On sait que le jeune Bossuet ayant prêché à la fin d'une soirée, Voiture dit à ce propos qu'il n'avait jamais entendu prêcher ni si tôt, ni si tard.

l'Église une école théologique intermédiaire, qui sut jusqu'à nos jours se tenir à distance égale entre deux excès, la complaisance des jésuites et la dureté de Port-Royal, école prudente et pacifique, qui se gardait d'altérer la morale et d'assombrir le dogme, conservatrice dans le vrai sens de ce mot, ennemie de la nouveauté, et prévenant toute réforme par une orthodoxie sans âpreté et par une morale sans rigueur comme sans faiblesse.

Fénelon reçut les ordres à vingt-quatre ans. Sa naissance lui permettait de prétendre tout d'abord aux plus hautes dignités, mais son ambition aspirait avant tout aux périls et aux travaux, en attendant les honneurs. Son zèle ardent et sa poétique imagination le disposaient aux conquêtes de la foi : le plus beau rôle dans le sacerdoce était à ses yeux celui du missionnaire, qui va, désarmé, le crucifix à la main, combattre l'idolâtrie et cueillir la palme du martyre. La faiblesse de sa santé lui défendit les rudes travaux de l'apostolat, mais on peut voir quels furent ses regrets par le magnifique éloge qu'il fait des missionnaires. Citons cet éloquent panégyrique : « La charité va plus loin que l'orgueil. Ni les sables brûlants, ni les déserts, ni les montagnes, ni la distance des lieux, ni les tempêtes, ni les écueils de tant de mers, ni l'intempérie de l'air, ni le milieu fatal de la ligne où l'on découvre un ciel nouveau, ni les flottes ennemies, ni les côtes barbares ne peuvent arrêter ceux que Dieu envoie. Qui sont ceux-ci qui volent comme les nues? Vents, portez-les sur vos ailes. Que le Midi, que l'Orient, que les îles inconnues les attendent et les regardent en silence venir de loin ! Qu'ils sont beaux, les pieds de ces hommes qu'on voit venir du haut des montagnes apporter la paix, annoncer les biens éternels, prêcher le salut et dire : « O Sion, ton Dieu régnera sur toi ! Les voici, ces nouveaux conquérants, qui viennent sans armes, excepté la croix du Sauveur. Ils viennent, non pour enlever les richesses et répandre le sang des vaincus, mais pour offrir leur propre sang et communiquer le trésor céleste[1]. »

[1] Sermon pour la fête de l'Épiphanie.

Fénelon ne renonça pas sans amertume à l'espérance de ces conquêtes évangéliques : son âme héroïque rêvait l'affranchissement de la Grèce ; le joug musulman lui pesait plus qu'aux descendants des Thémistocle et des Léonidas, ou plutôt il était devenu leur concitoyen par sa reconnaissance et son admiration pour la poésie dont il s'était enivré. Pindare, chrétien et prophète, supposons-le un instant, n'aurait pas annoncé d'un mouvement plus lyrique la renaissance de sa patrie. Transcrivons cette inspiration vraiment prophétique : « La Grèce entière s'ouvre à moi, le sultan effrayé recule : déjà le Péloponèse respire en liberté, et l'Église de Corinthe va refleurir : la voix de l'Apôtre s'y fera encore entendre. Je me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où saint Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu. Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Marathon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patrie ?

. . . . Arva beata
Petamus, arva divites et insulas.

Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé ! ô heureuse Patmos ! J'irai baiser sur la terre les pas de l'Apôtre et je croirai les cieux ouverts. Là je me sentirai saisi d'indignation contre le faux prophète qui a voulu développer les oracles du véritable, et je bénirai le Tout-Puissant qui, bien loin de précipiter l'Église comme Babylone, enchaîne le dragon et la rend victorieuse. Je vois déjà le schisme qui tombe, l'Orient et l'Occident qui se réunissent à l'Asie, qui voit renaître le jour après une si longue nuit ; la terre sanctifiée par les pas du Sauveur et arrosée de son sang, délivrée de ses profanations et revêtue d'une nouvelle gloire ; enfin les enfants d'Abraham, épars sur la surface de toute la terre et plus nombreux que les étoiles du

firmament, qui, rassemblés des quatre vents, viendront en foule reconnaître le Christ qu'ils ont percé et montrer à la fin des temps une résurrection. »

Ces rêves généreux aboutirent à un ministère moins glorieux sans doute, mais non moins utile, et dans lequel Fénelon put exercer les qualités aimables, les dons de persuasion, et, si l'on peut dire, de pieuse séduction qui le rendaient si puissant sur les âmes. Il fut chargé de la direction des Nouvelles Catholiques, institution fondée sous le règne de Louis XIII par de pieuses femmes qui se consacraient à l'instruction des jeunes filles protestantes récemment converties, et florissante alors sous les auspices de Louis XIV. On sait que, pour amener l'unité des croyances dans son royaume, ce prince tenta d'abord les voies de douceur ou de captation. Pour obtenir des abjurations promptes et nombreuses on employa tout, jusqu'à l'argent; et Pellisson, tout animé du zèle de sa récente conversion, eut l'intendance de ces largesses faites au profit de la foi. Mais ces abjurations précipitées avaient besoin d'être affermies[1], et aucune âme, aucune voix n'était plus propre que celle de Fénelon à cette œuvre d'édification. Le jeune abbé s'y consacra avec ardeur et un plein succès : il y employa dix années de sa vie, pendant lesquelles il pénétra tous les secrets du cœur humain, saisis dans la naïveté de l'enfance et dans les premières agitations de l'adolescence. La direction de ces jeunes filles lui donna une expérience qu'il aurait vainement demandée au monde, où tout se déguise et se dénature. C'est de là sans doute que nous viennent ces touches vives et délicates qui donnent tant de

[1] Madame de Caylus est un piquant exemple de ces conversions brusques et superficielles : « Nous arrivâmes, dit-elle, à Paris, où madame de Maintenon vint aussitôt me chercher, et m'emmena à Saint-Germain. Je pleurai d'abord beaucoup; mais je trouvai le lendemain la messe du roi si belle, que je consentis à me faire catholique, à condition que je l'entendrais tous les jours et qu'on me garantirait du fouet; c'est là toute la controverse qu'on employa et la seule abjuration que je fis. » (*Souvenirs de madame de Caylus*, p. 22.)

grâce et de vérité aux figures d'Eucharis et d'Antiope. Mais ce qui est incontestable, c'est que Fénelon a recueilli dans cette maison cette foule d'idées et de sentiments dont il a composé le plus utile et le plus charmant des livres sur l'éducation des filles.

Ce traité, chef-d'œuvre de délicatesse, de grâce et de génie, composé à la prière de madame de Beauvillers pour la guider dans l'éducation que ses filles recevaient sous ses yeux, devint public, et prépara la haute fortune qui attendait Fénelon. Le duc de Beauvillers se garda bien de retenir, comme un privilége de famille, un livre qui devait éclairer toutes les mères. On peut croire sans témérité que cet homme vertueux, appelé d'avance par la voix publique et par l'estime de Louis XIV à l'emploi de gouverneur auprès du fils du dauphin, voulut, de son côté, désigner par cette publication le précepteur qu'il devait s'associer, et j'ose ajouter que la secrète ambition de Fénelon répondait à ce calcul de l'amitié. Il se tenait prêt pour l'avenir, et, sans orgueil comme sans intrigue, il ouvrait les voies à la faveur qui s'avançait dans l'ombre. L'humilité chrétienne qui nous fait si petits au regard de Dieu, si bienveillants envers les hommes, n'enlève pas au génie le sentiment de sa force et de ses droits. Fénelon briguait silencieusement ce que la fortune parut lui donner; il resta à la portée du prince et sous ses yeux dans un emploi peu envié, où ses vertus et ses talents paraissaient d'autant mieux qu'il semblait les dérober, et le choix qu'il attirait discrètement devenait plus vraisemblable par sa discrétion même; car les juges magnanimes, et Louis XIV avait le goût des nobles procédés, ne sont jamais mieux disposés à choisir le plus digne que s'ils pensent le surprendre, parce qu'alors, faisant preuve en même temps de pénétration et de délicatesse, ils ont encore l'honneur de s'être décidés sans contrainte et d'avoir été justes avec générosité.

Fénelon se sépara pendant plusieurs mois de la maison des Nouvelles-Converties pour une mission où il fit éclater la

puissance de la religion, sans autres armes que la vérité et la vertu. Louis XIV, cédant à de funestes conseils, et oubliant le mot profondément religieux de l'Apôtre : *Oportet hæreses esse*, « il faut qu'il y ait des hérésies, » avait révoqué l'édit de Nantes. Des missionnaires furent envoyés dans les diocèses où les protestants s'obstinaient à ne quitter ni leurs croyances ni leur patrie, et presque partout les dragons vinrent en aide à la prédication. Fénelon, désigné pour la Saintonge et l'Aunis, refusa le cortége menaçant qu'on lui offrait. Il ne croyait pas que l'emploi de la force fût un moyen légitime de conversion : contre l'erreur, il ne connaissait d'autre puissance que la persuasion. La contrainte morale est un attentat sur la conscience, dont le succès ne produit trop souvent que l'hypocrisie ; et alors le principe et le résultat sont également contraires à l'esprit chrétien, qui est un esprit de douceur et de sincérité. Fénelon partit seul, et nulle part la mission ne fut plus heureuse, plus féconde : le miel coulait des lèvres du missionnaire, le feu de la charité qui échauffait son cœur animait ses paroles ; on accourait pour l'entendre, et, parmi les plus endurcis, les uns se retiraient convaincus, les autres ébranlés, tous pénétrés d'admiration et de respect. Dans cette occasion, Fénelon donna un grand exemple et une salutaire leçon : il fit acte de foi. Le recours à la force est un signe d'incertitude, et je ne crains pas de dire que le fanatisme intolérant cache le doute et la crainte sous les emportements du zèle. Les hommes convaincus sont patients ; ils croient fermement que la lumière qui les éclaire pénétrera dans toutes les âmes, qu'il suffit de lui donner ouverture ; et, comme rien n'est plus propre que la douceur à ouvrir les intelligences, ils ne menacent pas, ils enseignent ; ils n'injurient pas, ils discutent. Quant à la violence, outre qu'elle est une marque certaine de faiblesse dans le caractère, c'est encore un symptôme d'inquiétude. Ainsi les persécuteurs sont bien loin de prouver qu'ils soient croyants, ils montrent seulement le besoin de dominer et l'impatience de vaincre. Ceux qui envoyaient des

dragons pouvaient être des athées; Fénelon, qui les écarte, est un chrétien inébranlable dans sa foi.

Écoutons sur ce grave sujet les paroles mêmes de Fénelon, que le ministre de l'Évangile et les hommes d'État ne sauraient imprimer trop profondément dans leurs cœurs : « De quoi s'agit-il dans le ministère apostolique? Si vous ne voulez qu'intimider les hommes et les réduire à faire certaines actions extérieures, levez le glaive, chacun tremble, vous êtes obéi. Voilà une exacte police et non une sincère religion. Si les hommes ne font que trembler, les démons tremblent autant qu'eux et haïssent Dieu. Plus vous userez de rigueur et de contrainte, plus vous courrez risque de n'établir qu'un amour-propre masqué et trompeur. Où seront donc ceux que le père cherche et qui l'adorent en esprit et en vérité? Souvenez-vous que le culte de Dieu consiste dans l'amour : *Nec colitur ille nisi amando*. Pour faire aimer, il faut entrer au fond des cœurs; il faut en avoir la clef; il faut en remuer tous les ressorts; il faut persuader, et faire vouloir le bien, de manière qu'on le veuille librement et indépendamment de la crainte servile. La force peut-elle persuader les hommes? peut-elle faire vouloir ce qu'ils ne veulent pas? Ne voit-on pas que les derniers hommes du peuple ne croient ni ne veulent pas toujours au gré des plus puissants princes? Chacun se tait, chacun souffre, chacun se déguise, chacun agit et paraît vouloir, chacun flatte, chacun applaudit; mais on ne croit et on n'aime point; au contraire, on hait d'autant plus qu'on supporte plus impatiemment la contrainte, qui réduit à faire semblant d'aimer. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté d'un cœur[1]. »

Fénelon entrait dans sa trente-huitième année : simple prêtre à Saint-Sulpice pendant quatre ans, il avait ensuite consacré dix années à l'instruction des Nouvelles Catholiques. Sa mission en Saintonge n'avait été qu'un court épisode. Toutefois son nom était célèbre. Sans parler des instructions

[1] *Discours sur le sacre de l'électeur de Cologne.*

qu'il improvisait avec une si heureuse abondance de cœur, le sermon pour la fête de l'Épiphanie, prononcé en 1685 dans l'église des Missions-Étrangères, avait marqué sa place à côté des premiers orateurs chrétiens. Un écrit *sur le ministère des pasteurs*, où il dépouillait de ses titres d'institution le clergé protestant, avait montré son aptitude à la polémique; l'opuscule sur l'éducation des filles le mettait au premier rang des moralistes pratiques. Des amis illustres ajoutaient encore à sa considération. Bossuet aimait en lui un disciple brillant et docile, madame de Maintenon se laissait aller au charme de ses entretiens, et le duc de Beauvillers l'avait pris pour confident et pour guide. Il était l'oracle de cette maison, ou plutôt de ce sanctuaire où régnaient toutes les vertus, à côté d'une cour qui, cessant d'être scandaleuse, commençait à devenir hypocrite. Ainsi, quoique simple abbé, Fénelon n'avait réellement au-dessus de lui dans le clergé que Bossuet, qui dominait l'Église[1].

Fénelon avait paru redouter la faveur de l'archevêque de Harlay, prélat peu édifiant, mais dont le crédit l'aurait porté à l'épiscopat. Proposé pour l'évêché de Poitiers, il avait été éliminé par le mauvais vouloir de monsieur de Paris, qui, piqué de la rareté de ses visites, lui avait dit : « Vous voulez être oublié, on vous oubliera. » Heureusement cette menace n'était pas une prophétie. Le lendemain du jour où le duc de Beauvillers fut nommé gouverneur des enfants de France, Fénelon était appelé à l'emploi de précepteur. Il était digne de cette éminente fonction, et le choix dont il était honoré ne surprit personne. La France vit avec confiance l'éducation du petit-fils de Louis XIV, que sa naissance des-

[1] Il jouissait du revenu du prieuré de Carenac, dans le diocèse de Sarlat, grâce à l'abandon que lui en avait fait l'évêque de Sarlat son oncle, frère du marquis Antoine de Fénelon. Fénelon, à sa prise de possession, avait été accueilli avec de grands honneurs, et il a donné de cette réception triomphale un récit plein d'enjouement et de grâce, dans une lettre adressée en 1681 à madame la marquise de Laval, sa cousine.

tinait à la royauté, remise aux soins de deux hommes dont la vertu et le mérite devaient préserver leur élève de la contagion des gens de cour. Il y avait beaucoup à faire, car le jeune duc de Bourgogne était né avec un naturel violent et vicieux, que la faiblesse de ses gouvernantes n'avait pas même essayé de combattre. Recueillons sur ce point le précieux témoignage de Saint-Simon ; sans doute, selon sa coutume, il accuse les traits d'un pinceau trop vigoureux, mais il est facile de saisir le vrai sous l'hyperbole : « Ce prince, héritier nécessaire, puis présomptif de la couronne, naquit terrible, et sa jeunesse fit trembler ; dur et colère jusqu'aux derniers emportements et jusque contre les choses inanimées ; impétueux avec fureur ; incapable de souffrir la moindre résistance, même des heures et des éléments, sans entrer dans des fougues à faire craindre que tout ne se rompît dans son corps ; opiniâtre à l'excès ; passionné pour toute espèce de volupté, il aimait la bonne chère, la chasse avec fureur, la musique avec une sorte de ravissement, et le jeu encore, où il ne pouvait supporter d'être vaincu et où le danger avec lui était extrême ; enfin livré à toutes les passions et transporté de tous les plaisirs ; souvent farouche, naturellement porté à la cruauté, barbare en raillerie, et à produire les ridicules avec une justesse qui assommait. De la hauteur des cieux il ne regardait les hommes que comme des atomes avec qui il n'avait aucune ressemblance, quels qu'il fussent. » Tel était le caractère qu'il fallait dompter et assouplir : la tâche était rude, mais les difficultés n'étaient pas insurmontables, car dans l'éducation il n'y a d'incurable que l'indolence et le défaut absolu d'esprit. C'est contre ces écueils que Bossuet avait échoué : la nature matérielle, inerte, obtuse du grand dauphin ne donnait aucune prise ni à la force ni à l'adresse, tandis que Fénelon, mieux servi, malgré l'énergie des résistances, put du moins lutter et sortir de la lutte à son honneur. Le maître trouvait des secours à côté des obstacles, car cet enfant indompté et farouche avait une rare intelligence. Laissons encore parler Saint-Simon : « L'esprit,

la pénétration brillaient en lui de toutes parts. Jusque dans ses furies ses réponses étonnaient; ses raisonnements tendaient toujours au juste et au profond, même dans ses emportements. Il se jouait des connaissances les plus abstraites. L'étendue et la vivacité de son esprit étaient prodigieuses. » On voit déjà que, si les difficultés étaient grandes, les ressources ne manquaient pas.

Le caractère de Fénelon était merveilleusement disposé pour une tâche à laquelle toutes les lumières de l'esprit ne suffisent pas. C'était un mélange exquis de tendresse et de force, de complaisance et de fermeté, de patience et de souplesse, où l'énergie se tempérait de grâce. Le plus sûr moyen de maîtriser l'enfance est de l'aimer et de ne la craindre pas, de se dévouer sans s'asservir, car cette affection courageuse, qui prévient toute faiblesse et toute violence, est le point d'appui et le levier de l'autorité. Les enfants ont une stratégie pleine d'artifice, que le sang-froid peut seul déjouer : céder avec mollesse ou résister avec emportement, c'est se trahir également à ces petits regards pénétrants et impitoyables; soit qu'ils lassent ou qu'ils irritent, ils sentent leur avantage et ils en profitent en tyrans consommés. Il faut avec eux du caractère et de l'âme; de l'âme pour les attirer, du caractère pour les dominer. Ces deux qualités, Fénelon les possédait dans un rapport plein d'harmonie : il en usa pour prendre sur son élève l'ascendant nécessaire, et dès lors il put instruire avec fruit cette jeune et riche intelligence, frémissante encore par intervalles, mais domptée et disciplinable.

Les débuts de cette mémorable éducation furent orageux. Dans un de ses accès de colère si fréquents, l'intraitable enfant avait osé dire à son précepteur : « Vous oubliez qui je suis et qui vous êtes. » Fénelon ne répondit rien. Pendant tout le reste du jour un morne silence laissa le coupable à ses réflexions : pas un mot à échanger, pas un regard à rencontrer, aucune distraction au sentiment intérieur de la faute commise, nul prétexte à une colère nouvelle, nul moyen d'aggraver ses torts et de se soulager dans une crise plus

violente. Il fallut porter jusqu'à la nuit, jusqu'au jour, le poids de cette insolence sans punition, sans pardon. Le lendemain matin Fénelon entra plus tôt que de coutume dans la chambre de son élève, et d'un ton grave et triste, prévenant tout témoignage de repentir, il lui dit : « Je ne sais, monsieur, si vous vous rappelez ce que vous m'avez dit hier : *que vous saviez ce que vous êtes et ce que je suis;* il est de mon devoir de vous apprendre que vous ignorez l'un et l'autre. Vous vous imaginez donc, monsieur, être plus que moi? Quelques valets vous l'auront dit; et moi, je ne crains pas de vous dire, puisque vous m'y forcez, *que je suis plus que vous.* Vous comprenez assez qu'il n'est pas ici question de la naissance. Vous regarderiez comme un insensé celui qui prétendrait se faire un mérite de ce que la pluie du ciel a fertilisé sa moisson, sans arroser celle de son voisin. Vous ne seriez pas plus sage si vous vouliez tenir vanité de votre naissance, qui n'ajoute rien à votre mérite personnel. Vous ne sauriez douter que je suis au-dessus de vous par les lumières et les connaissances. Vous ne savez que ce que je vous ai appris, et ce que je vous ai appris n'est rien comparé à ce qu'il me resterait à vous apprendre. Quant à l'autorité, vous n'en avez aucune sur moi, et je l'ai moi-même, au contraire, pleine et entière sur vous. Le roi et monseigneur vous l'ont dit assez souvent. Vous croyez peut-être que je m'estime fort heureux d'être pourvu de l'emploi que j'exerce auprès de vous? Désabusez-vous encore, monsieur; je ne m'en suis chargé que pour obéir au roi et faire plaisir à monseigneur, et nullement pour le pénible avantage d'être votre précepteur, et afin que vous n'en doutiez pas, je vais vous conduire chez Sa Majesté pour la supplier de vous en nommer un autre, dont je souhaite que les soins soient plus heureux que les miens[1]. »

Ce n'était pas une vaine menace : Fénelon était prêt à ce

[1] *Histoire de Fénelon*, par le cardinal de Bausset, tome I, p. 155, 1re édit., 1808.

sacrifice, car il savait que, pour être utile dans un emploi, il faut pouvoir l'exercer dignement. Toutefois il pressentait que le duc de Bourgogne fléchirait, et que le coup si bien frappé serait décisif; il ne se trompait pas : l'enfant royal se répandit en pleurs et en prières, il promit tout, et pour le moment ne reçut aucune promesse en échange. Fénelon prolongea à dessein son anxiété et ne parut céder qu'aux sollicitations de madame de Maintenon, qu'on fit intervenir. C'est sans doute à la suite de cette douloureuse épreuve que fut écrit le billet suivant, dont l'original a été trouvé dans les papiers de Fénelon : « Je promets, foi de prince, à M. l'abbé de Fénelon de faire sur-le-champ ce qu'il m'ordonnera et de lui obéir dans le moment qu'il me défendra quelque chose; et si j'y manque, je me soumets à toutes sortes de punitions et de déshonneurs. Fait à Versailles. *Signé* Louis. » Cet engagement d'honneur assurait l'autorité du précepteur, la docilité de l'élève, bridait les défauts du caractère et rendait facile la culture de l'intelligence.

On découvre facilement dans les écrits de Fénelon les principes de sa méthode d'enseignement : elle tendait à rendre l'étude attrayante et morale. Fénelon entretenait l'ardeur de son élève en rattachant ses compositions aux incidents mêmes de sa vie d'écolier. C'était tantôt un éloge, tantôt une excuse, plus souvent une leçon enjouée ou sévère. Le jeune duc s'était-il montré trop sensible aux railleries d'un page, indiscret témoin de ses méprises grammaticales, Fénelon reproduisait cette petite scène de malice et de dépit dans un charmant apologue : le prince devenait Bacchus enfant, et le page était déguisé en jeune Faune[1], qui marquait à Silène (le précepteur), par un ris moqueur, toutes les fautes que faisait son disciple; et Bacchus, ne pouvant souf-

[1] « Le critique était jeune, gracieux et folâtre ; sa tête était couronnée de pampre ; ses tempes étaient ornées de grappes de raisin ; de son épaule gauche pendait sur son côté droit, en écharpe, un feston en lierre, etc. » *Bacchus et le jeune Faune.*

frir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions si elles n'étaient pures et élégantes, lui disait d'un ton fier et impatient : « Comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? » — Et le Faune répondait sans s'émouvoir : « Eh ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ? » L'enfant recevait ainsi sous déguisement une leçon de patience et de mythologie, et, par surcroît, un exercice de traduction ; car il fallait mettre en latin ces apologues improvisés. Un orage avait-il, pendant la nuit, interrompu le sommeil de l'enfant et retardé son lever, Fénelon excusait cette légère infraction à la discipline, et faisait dire au soleil : « Je veux qu'il dorme, le sommeil rafraîchira son sang, apaisera sa bile... pourvu qu'il dorme, qu'il rie, qu'il adoucisse son tempérament, qu'il aime les jeux de la société, qu'il prenne plaisir à aimer les hommes et à se faire aimer d'eux, toutes les grâces de l'esprit et du corps viendront en foule pour l'orner[1]. » Si l'élève n'a mérité que des éloges, le rossignol et la fauvette, de leur voix la plus harmonieuse, célèbreront à l'envi un jeune pasteur qui vient visiter leur bocage, et promettront à ce fils des dieux, pour prix de son amour pour les Muses, un règne fortuné qui ramènera l'âge d'or sur la terre[2]. Le mal s'est-il mêlé au bien de manière à faire craindre que le terrible enfant d'autrefois ne reparaisse avec ses travers et ses vices, une lettre datée d'Amsterdam[3], signée de Bayle, dénonce aussitôt l'existence d'une médaille dont le revers contredit la face et met en suspens la sagacité des savants. Est-elle véritablement antique, ou plutôt ne figure-t-elle pas quelque chose de notre temps ? En effet, « l'on affecte de faire entrevoir malignement quelque jeune prince, dont on tâche de rabaisser les bonnes qualités par des défauts qu'on lui impute. » Les mêmes craintes font écrire *le Fantasque*, et il semble alors que Fénelon ait dérobé le burin La Bruyère.

[1] *Le Nourrisson des Muses favorisé du Soleil* (fable).

[2] *Le Rossignol et la Fauvette.*

[3] *La Médaille.*

Ainsi furent composées, dans l'occasion et au besoin de chaque jour, les fables et les contes qui furent un amusement si profitable. Les *Dialogues des morts* concoururent au même but d'instruction, de morale et d'agrément. Fénelon, sous cette forme piquante, fit passer dans l'esprit de son élève les faits les plus intéressants de la Fable, et les plus graves enseignements de l'histoire et de la politique. Ces dialogues mettent en lumière des doctrines contraires à la pratique habituelle des gouvernements; ils respirent l'amour de la vertu, et ils inspirent l'aversion de ces violences et de ces perfidies heureuses qu'on a trop souvent admirées dans les hommes d'État et les conquérants. On voit que Fénelon n'a qu'une pensée, qui est d'introduire la probité dans la politique, et de gouverner les nations par les règles de la morale universelle. Fénelon eut sans doute la hardiesse naïve de développer ces idées devant Louis XIV, et ce doit être après un entretien de ce genre que le monarque déclara qu'il venait « d'entendre le plus bel esprit et le plus chimérique de son royaume. »

Les leçons de Fénelon eurent un succès qui tient du prodige; non-seulement elles firent en peu de temps du duc de Bourgogne un esprit orné de connaissances solides et variées, mais elles opérèrent une transformation morale qui frappa tous les yeux. Saint-Simon nous a dit ce qu'était le jeune prince, il va nous apprendre ce qu'il devint sous la discipline de Fénelon : « De cet abîme sortit un prince affable, doux, humain, modéré, patient, modeste, pénitent, et, autant et quelquefois au delà de ce que son état pouvait comporter, humble et austère pour soi. Tout appliqué à ses devoirs et les comprenant immenses, il ne pensa plus qu'à allier les devoirs de fils et de sujet avec ceux auxquels il se voyait destiné. La brièveté des jours faisait toute sa douleur[1]. » On put

[1] Les soins donnés au corps n'eurent pas le même succès : « Il sortit droit d'entre les mains des femmes. On s'aperçut de bonne heure que sa taille commençait à tourner. On employa aussitôt et

même craindre que Fénelon n'eût trop bien réussi, et que, voulant former un roi, il n'eût fait un saint : aussi fut-il obligé, ses lettres en font foi, de tempérer et d'éclairer la religion du prince par des conseils de sagesse purement humaine. Cet excès de vertu avait ses inconvénients. Sa solide piété faisait ombrage au roi « avec sa dévotion et sa régularité d'écorce, » et le dauphin, « tout livré à la matière et à autrui[1], » en était humilié et gêné. Saint-Simon paraît rapporter le principal honneur de cette éducation aux ducs de Beauvillers et de Chevreuse, ses amis; mais il nous éclaire et nous rassure par un aveu qui le réfute : « Ces deux frères, dit-il, n'étaient qu'un corps et qu'une âme, M. de Cambray en était la vie et le mouvement. Leur abandon pour lui était sans bornes, leur commerce secret était continuel. »

Jusqu'ici tout sourit à Fénelon, sa marche est heureuse et facile comme son génie; il s'élève sans efforts, on l'applaudit, on l'admire, on l'aime. Il exerce autour de lui une séduction irrésistible, et dans la région supérieure où il plane déjà, son âme est sans orgueil et ses yeux sans éblouissement : il semble qu'il doive toujours s'y déployer à l'aise, comme porté sur des ailes divines. Cependant un orage se formait qui devait le précipiter. Le roi n'aimait pas le précepteur de son petit-fils, et Fénelon, de son côté, trop sévère pour Louis XIV, voyait en lui plus de faste que de grandeur véritable : il ne lui pardonnait pas de tout sacrifier à l'éclat

longtemps le collier et la croix de fer qu'il portait tant qu'il était dans son appartement, même devant le monde, et on n'oublia aucun des jeux et des exercices propres à le redresser. La nature demeura la plus forte. » La princesse Palatine, mère du régent, est d'un autre avis que Saint-Simon. Elle attribue le mal aux moyens employés pour y remédier : « Il était bossu : je crois que cela venait d'une barre de fer qu'on lui faisait porter pour l'habituer à se tenir droit, mais qui faisait que, pour éviter la douleur qu'elle lui causait, il se tenait de travers. Je l'ai souvent dit au duc de Beauvillers. » *Mémoires de la princesse Palatine*, p. 201.

[1] Saint-Simon, *Mémoires*.

extérieur et à l'agrandissement de son pouvoir. Sa pensée secrète éclatait dans les instructions qu'il donnait au duc de Bourgogne [1]. C'était une opposition intime et de tous les instants, sur les marches mêmes du trône; opposition redoutable, parce qu'elle agissait et que ses œuvres parlaient pour elle. L'avenir aussi lui appartenait; le duc de Bourgogne, même du vivant de son père qu'il éclipsait, aurait été le vrai successeur de Louis XIV, et il n'aurait pas eu d'autre ministre que Fénelon. Une cour dissidente se formait au sein de la

[1] Fénelon n'avait pas caché ses véritables sentiments à madame de Maintenon et au duc de Beauvillers, qui avaient l'oreille du roi; mais il ne put les déterminer à faire entendre des conseils sévères. C'est alors qu'il écrivit, sans se faire connaître, une lettre adressée à Louis XIV, et dans laquelle il ne ménage rien. L'authenticité de cette lettre fameuse n'est aujourd'hui l'objet d'aucun doute. On y lit des passages tels que ceux-ci : « Ceux qui vous ont élevé ne vous ont donné pour toute science de gouverner que la défiance, la jalousie, l'éloignement de la vertu, la crainte de tout mérite éclatant, le goût des hommes souples et rampants, la hauteur et l'attention à votre seul mérite. » Et plus loin : « Vos peuples, que vous devriez aimer comme vos enfants, et qui ont été jusqu'ici si passionnés pour vous, meurent de faim. La culture des terres est presque abandonnée, etc. ; le peuple même (il faut tout dire), qui vous a tant aimé, qui a eu tant de confiance en vous, commence à perdre l'amitié, la confiance et même le respect. Vos victoires et vos conquêtes ne le réjouissent plus; il est plein d'aigreur et de désespoir. » Citons encore : « Vous n'aimez point Dieu, vous ne le craignez même que d'une crainte d'esclave; c'est l'enfer, et non pas Dieu, que vous craignez. Votre religion ne consiste qu'en superstitions, en petites pratiques superficielles... Vous n'aimez que votre gloire et votre commodité... Vous avez un archevêque (de Harlay) corrompu, scandaleux, incorrigible, faux, malin, etc... Pour votre confesseur (le père de La Chaise) il n'est pas vicieux, mais il craint la solide vertu et il n'aime que les gens profanes et relâchés, etc. » Cette lettre, écrite à la fin de 1694, à la veille des débats sur le quiétisme, est un trait de lumière. Peu importe que Louis XIV l'ait lue et qu'il en ait connu l'origine : l'homme qui avait pu l'écrire devait se trahir et laisser pénétrer les sentiments qui lui dictaient ces rudes remontrances.

cour. Le roi vieillissant était menacé de déchoir : son orgueil et sa conscience de despote s'alarmèrent à l'aspect de ce pouvoir nouveau et à la prédication de ces doctrines qui soumettaient les rois à la justice, qui les asservissaient au bonheur et aux droits des peuples. On n'a pas assez fait remarquer ce contraste et la puissance de Fénelon, qui cependant expliquent seuls sa disgrâce. La querelle religieuse ne fut guère qu'une occasion et un moyen.

On peut juger des craintes que devait inspirer Fénelon par les espérances qu'il faisait concevoir, et par l'empire qu'il exerçait autour de lui : pour s'en faire une juste idée, il faut avoir présent à l'esprit cet admirable portrait que Saint-Simon a tracé : « Ce prélat était un grand homme maigre, bien fait, pâle, avec un grand nez, des yeux dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent, et une physionomie telle que je n'en ai point vu qui y ressemblât, et qui ne se pouvait oublier quand on ne l'aurait vue qu'une fois. Elle rassemblait tout, et les contraires ne s'y combattaient point. Elle avait de la gravité et de la galanterie, du sérieux et de la gaieté; elle sentait également le docteur, l'évêque et le grand seigneur; ce qui y surnageait, ainsi que dans toute sa personne, c'était la finesse, l'esprit, les grâces, la décence, et surtout la noblesse. Il fallait effort pour cesser de le regarder. Tous ses portraits sont parlants, sans toutefois avoir pu attraper la justesse de l'harmonie qui frappait dans l'original, et la délicatesse de chaque caractère que le visage rassemblait. Ses manières y répondaient dans la même proportion, avec une aisance qui en donnait aux autres, et cet air et ce bon goût, qu'on ne tient que de l'usage de la meilleure compagnie et du grand monde, qui se trouvait répandu de soi-même dans toutes ses conversations; avec cela une éloquence naturelle, douce, fleurie; une politique insinuante, mais noble et proportionnée; une élocution facile, nette, agréable; un air de clarté et de netteté pour se faire entendre dans les matières les plus embarrassées et les plus dures; avec cela un homme qui ne voulait jamais avoir plus

d'esprit que ceux à qui il parlait, qui se mettait à la portée de chacun sans le faire jamais sentir, qui les mettait à l'aise, et qui semblait enchanter, de sorte qu'on ne pouvait le quitter, ni s'en défendre, ni ne pas chercher à le retrouver. C'est ce talent si rare et qu'il avait au dernier degré qui lui tint tous ses amis si entièrement attachés toute sa vie, malgré sa chute, et qui, dans leur dispersion, les réunissait pour se parler de lui, pour le regretter, pour le désirer, pour se tenir de plus en plus à lui, comme les Juifs pour Jérusalem, et soupirer après son retour, et l'espérer toujours, comme ce malheureux peuple attend encore et soupire après le Messie. C'est aussi par cette autorité de prophète qu'il s'était acquise sur les siens, qu'il s'était accoutumé à une domination qui, dans sa douceur, ne voulait point de résistance. Aussi n'aurait-il pas longtemps souffert de compagnons s'il fût revenu à la cour et entré dans le conseil, qui fut toujours son grand but; et une fois ancré et hors des besoins des autres, il eût été bien dangereux, non-seulement de lui résister, mais de n'être pas toujours pour lui dans la souplesse et l'admiration. »

Il était nécessaire d'avoir sous les yeux ce témoignage d'un contemporain, juge pénétrant et hostile jusque dans son admiration, pour bien comprendre les faits qui vont suivre. Fénelon était si haut placé dans l'estime publique, son parti avait à la cour des racines si profondes, il était si bien hors d'atteinte par ses mœurs, par son caractère, qu'on n'aurait pu l'attaquer directement. Aussi le premier signe de sa disgrâce fut-il une faveur. Le roi le nomma à l'archevêché de Cambray. Cette dignité le faisait duc et pair, prince du saint empire, et paraissait la récompense longtemps attendue de ses services. Fénelon dut l'accepter avec des marques de vive reconnaissance, et de plus, comme si tous ses vœux étaient comblés, il se démit de l'abbaye de Saint-Valeri, seul bénéfice ecclésiastique dont il fût pourvu [1]. Cet

[1] Il avait abandonné à l'abbé de Beaumont le prieuré de Carenac en recevant l'abbaye de Saint-Valeri.

abandon de dangereux exemple scandalisa les gros bénéficiers, qui n'avaient point de pareils scrupules. Le nouveau prélat se plaignit doucement d'un honneur qui l'éloignerait de son élève, mais on lui répondit gracieusement que neuf mois de résidence suffisaient, qu'il en passerait trois à Versailles, et qu'il enverrait de Cambray ses instructions. Les amis de Fénelon furent déconcertés, ils attendaient pour lui le siége de Paris, que la mort imminente de monsieur de Harlay allait rendre vacant, et dont la possession n'aurait pas entravé l'éducation du prince. Cambray, donné à temps, déjouait cette combinaison si favorable à la fortune et au crédit de Fénelon. La duchesse de Béthune vit là une perfidie qui l'indigna jusqu'aux larmes : fille de Fouquet, elle croyait peu à la loyauté de Louis XIV, et son amitié pour Fénelon n'était pas exempte de cabale. Au reste, elle avait bien compris. Neuf mois de résidence à Cambray étaient un commencement d'exil dont on espérait profiter pour détacher peu à peu le jeune duc de la domination de son précepteur.

Fénelon venait d'être sacré par Bossuet, lorsqu'il fut enveloppé dans l'affaire de madame Guyon. C'est une longue histoire qu'il faut débrouiller. Cette femme singulière, qui avait de la naissance, de la beauté, de l'esprit, et une vocation religieuse irrésistible, devenue veuve à vingt-huit ans, avait sacrifié sa fortune personnelle, la garde-noble de ses enfants, qui valait quarante mille livres, et ne s'était réservé qu'un modique revenu pour se livrer sans partage à la vie dévote et à la propagation de ses idées mystiques. Après six années de pieux vagabondage, en compagnie d'un barnabite, le père Lacombe, son directeur et son acolyte, pendant lesquelles, tour à tour objet d'édification ou de scandale, elle avait partout excité l'attention par l'étrangeté de ses manières et par son éloquence, madame Guyon était venue à Paris, en 1687, pour y répandre ses doctrines. Le moment était mal choisi. Molinos venait d'être condamné à Rome, pour avoir fait du mysticisme une doctrine de débauche sous le nom de

quiétisme. Molinos, mettant toute la religion dans l'union de l'âme avec Dieu, laissait, comme autrefois les gnostiques, toute liberté au corps, en vertu du divorce opéré par l'extase. La chair, abandonnée à elle-même, avait abusé en Molinos et les siens de son émancipation, et Rome avait dû sévir. Les excès du quiétisme rendirent suspects le mysticisme de madame Guyon et son commerce avec le père Lacombe. Monsieur de Harlay, sévère pour les mœurs d'autrui, craignit la contagion de doctrines qui pouvaient infecter son diocèse : le père Lacombe et madame Guyon furent arrêtés. Celle-ci, enfermée au couvent des religieuses de Sainte-Marie, subit avec sécurité plusieurs interrogatoires et gagna rapidement l'affection des religieuses, qui furent touchées de ses discours et prirent modèle sur sa conduite. Madame de Miramion elle-même la vit, l'entendit, et fut séduite.

Rendue à la liberté, madame Guyon, par l'entremise de la duchesse de Béthune, fut accueillie chez madame de Beauvillers, où elle trouva d'ardentes prosélytes. Madame de Maintenon, toute prudente et froide qu'elle était, se laissa charmer, et voulut même la faire entendre aux pensionnaires de Saint-Cyr. Ce fut chez le duc de Beauvillers que Fénelon vit pour la première fois madame Guyon, et que commença la liaison toute spirituelle que ses ennemis surent tourner contre lui. Comme toutes les âmes tendres et élevées, Fénelon était disposé au mysticisme ; dès sa jeunesse, à Saint-Sulpice, il avait étudié avec passion les écrits de saint Clément, de Grégoire de Nazianze, de Cassien, le *Trésor ascétique*, François de Sales, Jean de La Croix ; il retrouvait dans les entretiens de madame Guyon les maximes de ses docteurs préférés, et il s'habitua à la considérer comme une sainte. Ce commerce de piété expansive durait depuis plusieurs années sans trouble et dans un perpétuel ravissement, lorsque la mystique amie de Fénelon fut en butte à de nouveaux soupçons qui amenèrent une nouvelle enquête. L'éveil fut donné par l'évêque de Chartres, Godet-Desmarais, confesseur de madame de Maintenon et directeur spirituel de Saint-

Cyr. A cette première alarme, madame de Maintenon, qui n'eut guère de constance que dans ses rancunes, et qui fut si prompte à se détacher de ses amis quand il y avait péril à les défendre, se refroidit pour madame Guyon. Bientôt elle lui fut hostile, et ne tarda pas à se tourner contre Fénelon lui-même, lorsque la lutte fut engagée.

Madame Guyon menacée se réfugia auprès de Bossuet; elle fut assez habile pour obtenir de lui la communion et un certificat dont elle fit trophée. Cette approbation suffisait pour ses intentions et pour ses mœurs; mais ses écrits restaient en cause, et elle demanda, pour les examiner, une commission mixte, où les juges laïques seraient en nombre égal avec les ecclésiastiques. On n'y consentit pas. L'affaire fut soumise à Bossuet, à M. de Noailles, alors évêque de Châlons, et au vénérable Tronson, supérieur de Saint-Sulpice. Pendant les conférences tenues à Issy, Fénelon fut nommé à l'archevêché de Cambray et admis à prendre part comme juge à la délibération. On reconnut les erreurs de madame Guyon; mais, la pureté de ses intentions étant hors de doute, comme celle de ses mœurs, les commissaires se contentèrent, sans la censurer directement, de rédiger en articles les principes de la véritable spiritualité et les règles des voies intérieures. Fénelon signa ces trente-quatre articles, et tout parut terminé.

Pendant les conférences, Fénelon avait maintenu son droit de juge : devenu par sa nouvelle dignité l'égal de Bossuet, il s'était départi de la docilité qu'il aimait à témoigner comme simple prêtre. Bossuet en fut surpris. Fénelon, qui n'avait pas défendu les livres incriminés, et qui s'était engagé à blâmer, dans un mandement, les doctrines qu'on attribuait à son amie, pensait qu'on n'avait plus à lui demander de nouveaux sacrifices. Mais Bossuet lui ménageait une cruelle surprise. Le prélat annonça sur les états d'oraison une instruction où madame Guyon était censurée avec amertume, et il voulait qu'elle parût avec l'adhésion de l'archevêque de Cambray. Il y avait péril dans le refus et dans le consente-

ment. Fénelon pouvait-il, en accusant publiquement madame Guyon, flétrir celle qu'il avait honorée et s'accuser lui-même contre le témoignage de sa conscience? Bossuet disait : « Un homme, un chrétien, un évêque a-t-il tant de peine à s'humilier! » Il voulait donc que Fénelon fût humilié. Et pourquoi? Mais ici l'humilité amenait le déshonneur. D'un autre côté, la résistance ne pouvait manquer de passer pour un aveu de complicité. Comment Bossuet osait-il placer un évêque, un précepteur des enfants de France, dans la nécessité de se déconsidérer? Quel avantage pouvait en revenir à l'Eglise et à la religion? La signature donnée aux articles d'Issy, le mandement promis, n'était-ce pas une adhésion suffisante, et tout n'était-il pas sauf, la doctrine et l'honneur?

Cependant madame Guyon, qui pouvait se croire hors de cause, avait été enfermée au donjon de Vincennes, et Bossuet en avait été ravi [1]. Fénélon laissa faire la persécution et s'affermit dans la résolution de ne pas s'y associer. « On veut, disait-il, que je la condamne avec ses écrits. Quand l'Église fera là-dessus un formulaire, je serai le premier à le signer de mon sang et à le faire signer. Hors de là, je ne puis ni ne dois le faire. J'ai vu de près des faits certains qui m'ont infiniment édifié; pourquoi veut-on que je la condamne sur d'autres faits que je n'ai point vus et qui ne concluent rien par eux-mêmes?... Ses écrits ne sont-ils pas assez condamnés par tant d'ordonnances qui n'ont été contredites de personne?... Que veut-on de plus?... Me convient-il d'aller accabler une pauvre personne que tant d'autres ont déjà foudroyée et dont j'ai été ami?... Tout se réduit de ma part à ne vouloir point parler contre ma conscience, et à ne point insulter inutilement une personne que j'ai *révérée comme une sainte*, sur tout ce que j'en ai vu par moi-même. En vérité, peut-on douter de ma bonne foi?... Pourquoi me demander ce qu'on exigerait à peine d'un homme suspect d'imposture [2]?... » Ainsi Fénelon ne demandait qu'à se taire et laissait le champ

[1] *Lettre à madame de Maintenon*, 2 janvier 1696.

[2] *Lettre à monsieur Tronson*, 26 février 1696.

libre aux ennemis de madame Guyon; mais Bossuet voulait une soumission ou un combat. Fénelon prit le seul parti qui lui offrît encore quelques chances favorables. Il se hâta de faire une profession de foi qui le mît au-dessus du soupçon et qui établît la pureté de sa doctrine : pour plus de sûreté, il se fit un rempart des *Maximes des saints*, relatives à la prière et à l'amour de Dieu. Cette tactique, toute habile qu'elle fût, ne lui réussit pas. Les saints eux-mêmes ne protégent pas toujours ceux qu'on veut perdre : il y a des détours propres à éluder leur autorité, et Fénelon aurait dû se rappeler que la Sorbonne, en 1656, avait atteint le grand Arnauld à travers saint Paul et saint Augustin.

Dès que Fénelon eut parlé, madame Guyon fut rejetée sur le second plan. Elle ne reparaîtra plus qu'au besoin, quand il sera utile de la diffamer pour déconsidérer Fénelon. Au fond on s'inquiétait médiocrement de cette femme, dont l'exaltation pouvait, selon l'humeur des gens, recevoir des interprétations opposées. Le fait est qu'elle était folle de Dieu, et que ses transports faisaient passer dans son langage toutes les figures qui sont à l'usage de l'amour profane. C'est le propre des mystiques, et cette confusion n'est dangereuse que pour les âmes corrompues : *omnia munda mundis*. Quoi qu'il en soit, Fénelon se découvrait, et Bossuet put prendre corps à corps cet adversaire jusque-là insaisissable ; mais il lui fallut du temps pour le terrasser. Alors commença, sur une question qui aurait pu dormir sans péril, un terrible duel qui laissa pendant près de deux années l'Église en suspens. Les deux athlètes se trouvèrent dignes l'un de l'autre : celui-ci plus fort, plus exercé; l'autre plus souple et fécond en ressources imprévues; l'un étonné d'une résistance qui portait atteinte à sa longue domination sur les esprits, l'autre soutenu par le sentiment de son droit et déterminé à ne céder qu'à l'autorité qui règle la foi. Bossuet voulait être le juge de Fénelon, mais Fénelon soumit le débat à la décision du saint-siége, et par là il força celui qui pensait être l'arbitre de la cause à devenir sa partie, il maintint l'égalité jusqu'à sa dé-

faite, et de cette défaite même il sut faire un triomphe par sa prompte soumission.

Avant de pénétrer plus loin dans les détails de cette controverse, j'ai besoin de m'expliquer sur le rôle qu'y joua Bossuet. Dieu me garde de ternir la gloire de ce dernier des Pères de l'Église par le soupçon de mauvaise foi ou de jalousie. Bossuet a servi des ressentiments qu'il n'avait pas, il a prêté sa puissance à une intrigue qu'il aurait désavouée s'il l'eût connue. Habitué à régner sur l'Église, qui acceptait ses décisions comme des oracles, il a été entraîné par son dogmatisme impérieux, par son altière orthodoxie, à des excès de parole, à des écarts d'action qui nous étonnent, qui nous affligent sans que nous puissions accuser la pureté de ses intentions. Avouons encore que les conseils de son neveu, l'abbé Bossuet, venant de Rome, les terreurs et les calomnies de cet esprit court et violent, égarèrent sa loyauté.

Ce livre des *Maximes des saints* eut peu de succès. Fénelon n'avait prétendu faire qu'une compilation et un commentaire irréprochables. Les gens du monde le trouvèrent fastidieux et inintelligible : ils étaient dans leur droit, l'auteur n'ayant pas voulu les amuser et ne pouvant leur donner l'intelligence de ces matières. Les théologiens le tinrent pour suspect, et Bossuet était assuré d'avance de le trouver coupable. Il ne s'en cacha pas avant d'avoir vu le livre, puis il promit des remarques qui devaient être soumises à l'auteur seul et qui ne lui arrivèrent pas ; il tenta ensuite de faire comparaître Fénelon devant une commission qu'il aurait dominée, et de lui arracher une rétractation. Sous le nom d'un docteur, il écrivit une censure amère ; enfin il publia une déclaration, signée de lui, de l'évêque de Chartres et de l'archevêque de Paris, qui tranchait la question pendante en cour de Rome. Cependant Fénelon, qui avait demandé la grâce d'aller lui-même à Rome défendre son livre, recevait en réponse l'ordre de partir pour son diocèse et d'y rester. Le duc de Beauvillers était menacé de destitution, et bientôt après le contre-coup de la disgrâce du prélat allait frapper les abbés de Beaumont

et de Langeron, sous-précepteurs du prince : le frère de Fénelon, exempt des gardes, était congédié, et quelques mois après Fénelon lui-même était dépouillé de son titre de précepteur. Madame de Maintenon, Bossuet, Louis XIV rivalisaient d'ardeur pour accabler l'archevêque de Cambray. Bossuet était infatigable dans sa polémique, et, il faut le dire, dans ses menaces. Louis XIV donnait cours à ses ressentiments, et comme il frappa dans le théologien accusé et non condamné le précepteur de son petit-fils, on put comprendre que l'éducation du duc de Bourgogne était à ses yeux le véritable crime du prélat. Daguesseau a dit le mot de ce débat : « C'était plutôt une intrigue politique qu'une affaire de religion. » La question religieuse pouvait se vider sans éclat. En effet, comme le disait Fénelon écrivant à Bossuet : « Un évêque qui soumet son livre, et qui se tait après l'avoir soumis, ne peut être comparé ni à Pélage ni à Julien. Vous pouviez envoyer secrètement à Rome, de concert avec moi, toutes vos objections ; je n'aurais donné au public aucune apologie, ni imprimée ni manuscrite : le juge seul aurait examiné mes défenses ; toute l'Église aurait attendu en paix le jugement de Rome ; ce jugement aurait tout fini. La condamnation de mon livre, s'il est mauvais, étant suivie de ma soumission sans réserve, n'eût laissé aucun péril pour la séduction ; nous n'aurions manqué en rien à la vérité : la charité, la paix, la bienséance épiscopale auraient été gardées[1]. »

Les invectives de Bossuet et les rigueurs de la cour tournèrent la faveur publique du côté de Fénelon, dont les réponses se succédaient rapidement, toujours fermes et modérées, souvent éloquentes. Bossuet n'avait jamais entendu un pareil langage ; et il faut ajouter que, de son côté, il poursuivait son confrère avec plus de vivacité et d'aigreur qu'il n'en avait mis contre les hérétiques. Quoi de plus incisif, de plus ému, de plus cruel au fond que ces paroles de Fénelon à son terrible antagoniste ? n'était-ce pas un peu, comme l'a si bien dit M. Joubert, le fiel de la colombe ? « Qu'il m'est dur,

[1] *Première lettre de Fénelon à Bossuet.*

monseigneur, d'avoir à soutenir ces combats de paroles, et de ne pouvoir plus me justifier sur des accusations si terribles qu'en ouvrant le livre aux yeux de toute l'Église, pour montrer combien vous avez défiguré ma doctrine! Que peut-on penser de vos intentions? *Je suis ce cher auteur que vous portez dans vos entrailles* pour le précipiter, avec Molinos, dans l'abîme du quiétisme. Vous allez me pleurer partout, et vous me déchirez en me pleurant! Que peut-on penser de ces larmes, qui ne servent qu'à donner plus d'autorité à vos accusations? Vous me pleurez, et vous supprimez ce qui est essentiel dans mes paroles! Vous joignez, sans en avertir, celles qui sont séparées! Vous donnez vos conséquences les plus outrées comme mes dogmes précis, quoiqu'elles soient contradictoires à mon texte formel. Quelque grande autorité, monseigneur, que vous ayez justement acquise jusqu'ici, elle n'a point de proportion avec celle que vous prenez dans le style de ce dernier livre. Le lecteur sans passion est étonné de ne trouver, dans un ouvrage fait contre un confrère soumis à l'Église, aucune trace de cette modération qu'on avait louée dans vos écrits contre les ministres protestants. Pour moi, monseigneur, je ne sais si je me trompe, et ce n'est pas à moi à en juger, mais il me semble que mon cœur n'est point ému, que je ne désire que la paix, et que je suis avec un respect constant pour votre personne..... »

Cette résistance ou plutôt cette révolte inattendue contre la dictature théologique de Bossuet, de la part d'un prélat renommé par la douceur de son caractère, arracha à son adversaire des paroles où perce le dépit: «Pour des lettres, disait-il, composez-en tant qu'il vous plaira : divertissez la cour et la ville; faites admirer votre esprit et votre éloquence, et ramenez les grâces des *Lettres provinciales;* je ne veux plus avoir de part au spectacle que vous semblez vouloir donner au public.» Ce spectacle même, Bossuet essaya de le faire cesser. On fit intervenir le nonce pour fermer la bouche à Fénelon, qui, loin de se taire, redoubla d'énergie. De nou-

velles lettres ajoutèrent à l'irritation de Bossuet. Citons encore un passage dans lequel Fénelon accuse et se justifie avec une incomparable vigueur.

« Il m'est impossible de vous suivre dans toutes les objections que vous semez sur votre chemin ; les difficultés naissent sous vos pas. Tout ce que vous touchez de plus pur dans mon texte se convertit aussitôt en erreur et en blasphème ; mais il ne faut pas s'en étonner : vous exténuez et vous grossissez chaque objet, selon vos besoins, sans vous mettre en peine de concilier vos expressions. Voulez-vous me faciliter une rétractation, vous aplanissez la voie ; elle est si douce qu'elle n'effraie plus. *Ce n'est*, dites-vous, *qu'un éblouissement de peu de durée*. Mais si l'on va chercher ce que vous dites ailleurs pour alarmer toute l'Église, pendant que vous me flattez ainsi, on trouvera que *ce court éblouissement est un malheureux mystère et un prodige de séduction*.

« Tout de même, s'agit-il de me faire avouer des livres et des visions de madame Guyon? Vous rendez la chose si excusable, qu'on est tout étonné que je ne veuille point la confesser pour vous apaiser. *Est-ce un si grand malheur*, dites-vous, *d'avoir été trompé par une amie?* Mais quelle est cette amie? C'est une *Priscille* dont je suis le *Montan*. Ainsi vous donnez, comme il vous plaît, aux mêmes objets les formes les plus douces et les plus affreuses.

« Je ne veux pas me juger moi-même. En effet, je dois craindre que mon esprit ne s'aigrisse dans une affaire si capable d'user la patience d'un homme qui serait moins imparfait que moi. Quoi qu'il en soit, si j'ai dit quelque chose qui ne soit pas vrai et essentiel à ma justification, ou bien si je l'ai dit en des termes qui ne fussent pas nécessaires pour exprimer toute la force de mes raisons, j'en demande pardon à Dieu, à toute l'Église et à vous. Mais où sont-ils, ces termes que j'eusse pu vous épargner? du moins, marquez-les-moi; mais en les marquant, défiez-vous de votre délicatesse. Après m'avoir donné si souvent des injures pour des raisons, n'avez-vous point pris mes raisons pour des injures?

« Cette douceur, dont vous me dites que je m'étais paré, on la tournait contre moi ; on a dit que je parlais d'un ton si radouci parce que ceux qui se sentent coupables sont toujours timides et hésitants. Peut-être ai-je ensuite un peu trop élevé la voix ; mais le lecteur pourra observer que j'ai évité beaucoup de termes durs qui vous sont les plus familiers. Nous sommes, vous et moi, l'objet de la dérision des impies, et nous faisons gémir tous les gens de bien : que tous les autres hommes soient hommes, c'est ce qui ne doit pas surprendre ; mais que les ministres de Jésus-Christ, ces anges des églises, donnent au monde profane et incrédule de telles scènes, c'est ce qui demande des larmes de sang. Trop heureux si, au lieu de ces guerres d'écrits, nous avions toujours fait notre catéchisme dans nos diocèses, pour apprendre aux pauvres villageois à craindre et à aimer Dieu. »

Bossuet, poussé à bout par ces répliques qui emportaient l'opinion du côté de son adversaire, rassembla toutes ses forces pour frapper un coup décisif. Il écrivit la *Relation du quiétisme*, chef-d'œuvre de dialectique vigoureuse et de raillerie amère, qui étendait sur Fénelon le ridicule dont madame Guyon était enveloppée. On le crut blessé à mort par cette arme, dont les blessures étroites sont si profondes, mais il renvoya ce qu'il avait reçu avec une promptitude et une dextérité surprenantes. « Il y eut, dit M. de Bausset, telle province en France où la réponse à la *Relation du quiétisme* parvint en même temps que la *Relation* elle-même. On ne savait ce qu'on devait le plus admirer dans cette réponse : la clarté dans l'exposition des faits ; l'ordre et l'exactitude rétablis dans leur marche naturelle ; chaque accusation détruite par des preuves irrésistibles ; le mérite si rare de mettre plus de précision dans la justification que n'en offraient les accusations mêmes ; l'accord plus rare encore de la simplicité, de l'élévation et de la noblesse du style ; l'art admirable avec lequel Fénelon avait su, sans faiblesse et sans mollesse, mettre à l'écart le cardinal de

Noailles et l'évêque de Chartres, le roi et madame de Maintenon, pour ne faire tomber ses traits que sur Bossuet seul, qui l'avait si cruellement offensé; en un mot, cette profonde indignation d'une âme vertueuse, qui se fait plutôt sentir qu'apercevoir, parce qu'elle conserve encore assez d'empire sur elle-même pour respecter, dans son adversaire, la dignité de son propre caractère; telles sont les faibles nuances qui peuvent offrir une image imparfaite de cette admirable composition[1]. »

Bossuet, voulant amortir l'effet de cette réponse, publia des *Remarques* qui n'ajoutaient rien à la *Relation du quiétisme*, où il avait épuisé ses ressources de malignité et de ridicule. D'ailleurs, les rôles étaient intervertis : Bossuet, tout en continuant d'accuser, se défendait!... Fénelon, qui avait pris l'offensive, répliqua, et il se montra plus décidé, plus pressant, plus incisif que jamais. Il avait dit : « Tandis que le saint-siége me permettra de montrer mon innocence, et qu'il me restera un souffle de vie, je ne cesserai de prendre le ciel à témoin de l'injustice de vos accusations. » Il tint parole. Bossuet dut se repentir plus d'une fois d'avoir évoqué le souvenir de Montan et de Priscille; en vain avait-il cherché à pallier un tort inexcusable, en disant qu'il ne s'agissait, entre Montan et Priscille, que d'un commerce d'illusion. « Vos comparaisons tirées de l'histoire, répondait Fénelon, réussissent mal. Ma prétendue illusion ne ressemble point à celle de Montan. Ce fanatique avait détaché de leurs maris deux femmes qui le suivaient : il les livra à une fausse inspiration, qui était une véritable possession de l'esprit malin, et qu'il appelait l'esprit de prophétie. Il était possédé lui-même aussi bien que ces femmes; et ce fut dans un transport de la fureur diabolique, qui l'avait saisi avec *Maximille*, qu'ils s'étranglèrent tous deux. Tel est cet homme, l'horreur de tous les siècles, auquel vous comparez votre confrère, *ce cher ami de toute la vie, que vous portez dans vos entrailles;*

[1] *Histoire de Fénelon*, tome I, page dernière.

et vous trouvez mauvais qu'il se plaigne d'une telle comparaison! Non, monseigneur, je ne m'en plaindrai plus; je n'en serai affligé que pour vous. Et qui est-ce qui est à plaindre, sinon celui qui se fait tant de mal à soi-même, en accusant son confrère sans preuve? Dites que vous n'êtes point mon accusateur en me comparant à *Montan!* Qui vous croira? et qu'ai-je besoin de répondre? Pouviez-vous jamais rien faire de plus fort pour me justifier, que de tomber dans cet excès, et dans ces contradictions palpables, en m'accusant? Vous faites plus pour moi que je ne pourrais faire moi-même. Mais quelle triste consolation, quand on voit le scandale qui trouble la maison de Dieu, et qui fait triompher tant d'hérétiques et de libertins! Quelque fin qu'un saint pontife puisse donner à cette affaire, je l'attends avec patience, ne voulant qu'obéir, ne craignant que de me tromper, et ne cherchant que la paix. J'espère qu'on verra dans mon silence, dans ma soumission sans réserve, dans mon horreur constante pour l'illusion, dans mon éloignement de tout livre et de toute personne suspecte, que le mal que vous avez voulu faire craindre est aussi chimérique que le scandale a été réel, et que les remèdes violents contre des maux imaginaires se tournent en poison. »

Pendant ce débat, Rome procédait avec lenteur à l'examen du livre de Fénelon. Vainement l'abbé Bossuet mettait-il en jeu tous les ressorts de l'intrigue et de la violence : ses calomnies et ses menaces, combattues par le dévouement de l'abbé de Chanterac, mandataire de Fénelon, et par l'équité impartiale du cardinal de Bouillon, ambassadeur de France, ne précipitaient point la marche compassée de la congrégation du Saint-Office. D'ailleurs Innocent XII était favorable à Fénelon, qui, outre ses vertus et son génie, avait à ses yeux le mérite de se piquer médiocrement de gallicanisme. La démarche de l'archevêque de Cambray était un hommage au saint-siége, une protestation contre l'autorité de Bossuet, dont la dictature théologique humiliait Rome en dominant l'Église. Bossuet allait de mécompte en mé-

compte ; il avait cru faire plier Fénelon, et Fénelon combattait avec un courage de lion ; il avait pensé que Rome condamnerait sans hésitation, sans délai ; et non-seulement Rome tardait, mais elle était indécise. Bien plus, après une délibération qui avait duré plus de quinze mois, la congrégation du Saint-Office se trouva partagée : cinq docteurs sur dix jugèrent le livre irréprochable. Ce partage était, selon la coutume, un arrêt de non-lieu. Fénelon triomphait. Mais la politique l'emporta sur la jurisprudence consacrée; l'affaire fut déférée au collége des cardinaux, et, Louis XIV aidant, le livre fut censuré. On y trouva vingt-trois propositions répréhensibles ou de dangereuse conséquence. La sentence fut libellée sous la forme adoucie de bref, et non de bulle; la terrible formule d'hérésie fut écartée, et le livre proscrit ne fut pas condamné au feu. Il fallut que la cour de France se contentât de cette demi-victoire.

Telle fut l'issue de cette douloureuse affaire. On peut en déplorer l'éclat, car la religion n'y a rien gagné, et elle trouble les admirateurs de Bossuet. En engageant le combat, ce grand homme s'était mis dans la nécessité de vaincre, et l'on sait à quelles extrémités entraîne une situation dont on ne peut sortir que par la victoire. Tout paraît juste alors. Dans l'emportement de la lutte, Bossuet employa des armes qui n'étaient pas à son usage. Toutefois, j'ai hâte de le dire, sa conscience lui voila ses torts, puisqu'il en vint à se persuader, car il le dit, qu'il y allait de toute la religion. Mais cette conviction n'avait-elle pas sa racine dans une injuste prévention ? On voulut voir Molinos dans madame Guyon, et madame Guyon dans Fénelon, et cependant madame Guyon n'avait que l'élan d'une Sapho catholique, elle relevait de sainte Thérèse, et Fénelon était un disciple de saint François de Sales. La doctrine de l'amour divin, pur et désintéressé, peut être une chimère, mais elle est en dehors du dogme. Il faut aimer Dieu, bien que certains casuistes nous en dispensent; mais il y a des nuances et des degrés dans cet amour. Bossuet ne veut pas qu'on le sépare

de l'espérance du salut. Fénelon trouve qu'il y a quelque chose de mercenaire dans ce mélange, et il pense qu'il y a plus de pureté à aimer Dieu pour lui seul, pour sa beauté, pour sa bonté, en un mot, parce qu'il est lui, sans égard à la récompense qui suit cet amour. On peut dire que ce détachement absolu est une illusion, un vain rêve de perfection au-dessus de la nature de l'homme; il est possible encore que certains esprits, enivrés de cet amour, se bercent dans une inaction voluptueuse qu'ils prendront pour de la sainteté; mais cette quiétude découle-t-elle nécessairement du principe de l'amour désintéressé? Fénelon proteste de toutes ses forces contre de telles conséquences. Il ne veut pas une brutale indifférence sur le salut : il désire que l'idée de récompense n'altère pas les mérites du chrétien, et il pense qu'on est d'autant plus digne de la béatitude qu'on n'y a pas songé en servant Dieu et en l'aimant.

Le bref d'Innocent XII affligea Fénelon, mais sa soumission prompte et sincère termina heureusement cette longue querelle. Ses ennemis virent de l'ostentation dans son humilité, et, sans doute, ils lui en auraient disputé le mérite si l'applaudissement unanime du monde chrétien ne leur eût fermé la bouche [1]. Et maintenant posons cette question : Si Rome eût prononcé dans un sens différent et qu'elle eût absous Fénelon, ses adversaires auraient-ils montré la même déférence pour la décision du saint-siége?

Pendant le débat, un incident imprévu avait envenimé l'animosité de Louis XIV contre le précepteur de ses petits-fils. L'infidélité d'un domestique avait livré aux libraires de Hollende une copie du *Télémaque*. On sait que Fénelon avait préparé ce poëme pour couronner ses instructions au duc de Bourgogne. C'était pour la morale politique le complément des *Dialogues des morts*. La malignité publique vit dans cette belle fiction antique des allusions injurieuses. Idoménée,

[1] « Debout et le bras étendu pour instruire les hommes, dit M. De Maistre, il peut avoir un égal; prosterné pour se condamner lui-même, il n'en a plus. » *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

Adraste, Pygmalion peut-être dénonçaient Louis XIV à l'Europe : on voulait reconnaître Louvois dans Protésilas. Le roi fut du parti de ses détracteurs. Il avait ses raisons pour soupçonner Fénelon, et cependant il se trompait. Le *Télémaque* est autre chose qu'une satire. «Sans doute, a dit excellemment M. Villemain, le *Télémaque* présente quelques réflexions que l'on peut détourner contre Louis XIV, mais c'est une absurde injustice de chercher dans cet ouvrage la censure allégorique et méditée de ce grand roi; il était même impossible d'avoir mieux combiné tous les détails pour déconcerter les allusions, et pour échapper, autant que possible, à l'inévitable fatalité des ressemblances. Nous croyons que cette précaution généreuse occupait encore Fénelon écrivant pour le bonheur des peuples, et qu'elle lui fit chercher cette conception poétique, ces mœurs primitives, ces sociétés antiques si éloignées du tableau de l'Europe moderne. Pourquoi, d'ailleurs, aurait-il voulu peindre Louis XIV sous les traits de l'imprudent Idoménée ou du sacrilége Adraste, plutôt que sous l'image du grand et vertueux Sésostris? » Empruntons encore à l'illustre écrivain quelques considérations d'une justesse frappante : «Comme le *Télémaque* est surtout un livre de morale politique, ce que l'auteur peint avec le plus de force, c'est l'ambition, cette maladie des rois qui fait mourir les peuples; l'ambition grande et généreuse dans Sésostris; l'ambition imprudente dans Idoménée; l'ambition tyrannique et misérable dans Pygmalion; l'ambition barbare, hypocrite, impie, dans Adraste [1]. »

Avant de suivre Fénelon dans son diocèse, d'où il ne sortira plus désormais, nous devons, et *Télémaque* nous y convie, essayer de caractériser sommairement le génie de l'écrivain et de l'orateur : il faut dire aussi quelques mots du philosophe et du critique. Le *Traité de l'existence de Dieu* suffirait pour immortaliser Fénelon : il y déploie une riche imagination dans le développement des beautés et de l'ordre de

[1] Il faut lire dans les *Mélanges* de M. de Villemain tout ce morceau sur le *Télémaque*, plein de vues neuves et profondes.

la nature considérés comme preuves de la puissance et de la sagesse divines, et il se montre métaphysicien et logicien supérieur dans l'exposition des arguments métaphysiques et dans la déduction des attributs qui dérivent de l'idée de cause et de substance infinies. Disciple de Descartes, il s'est arrêté sur la pente qui a entraîné Malebranche et Spinosa. Il faut lui savoir gré d'avoir montré comment la raison s'élève par ses propres forces à ces notions sublimes, et de les avoir mises en lumière au profit du sentiment religieux, qui n'a pas de meilleur aliment que la contemplation de l'infini. S'il eût écrit de nos jours, il aurait eu bien de la peine à échapper aux censures de certains théologiens, auprès de qui il y a péril à parler de la toute-puissance de Dieu ; bon gré, mal gré, on ferait de lui un panthéiste.

Le *Traité de l'existence de Dieu* nous ramène plus directement qu'on ne pense aux débats théologiques de Fénelon et de Bossuet, et j'y reviens, au risque de paraître faire une digression. Sans doute dans cette querelle mémorable, les deux rivaux ont payé, dans leur force même, tribut à la faiblesse humaine. Bossuet songeait à maintenir sa dictature en défendant l'intégrité de la foi ; peut-être encore était-il importuné des succès, du crédit et de la renommée croissante d'un disciple longtemps soumis : sans doute encore l'habileté, la souplesse, la vigueur, pour tout dire en un mot, les ressources inépuisables du génie de Fénelon ne se déployèrent point sans un secret sentiment de fierté ; mais si ces motifs humains expliquent l'animosité et l'acharnement du combat, ils ne sont pas le principe de la lutte elle-même. Elle pouvait naître au premier choc d'un dissentiment réel, et de la diversité de ces deux génies qui n'ont en commun que la sincérité et la grandeur. Bossuet et Fénelon étaient trop clairvoyants pour ne pas pressentir les périls qui menaçaient la religion, et trop pénétrés des vérités qu'elle annonce pour ne pas chercher les moyens de la préserver d'un nouvel ébranlement. Or c'est sur ce point qu'ils étaient divisés.

Que Fénelon ait vu les dangers que courait la religion,

cela est incontestable, et j'ai hâte d'en apporter la preuve, puisque j'y trouve l'occasion de le faire parler. Voici, en effet, ce qu'il disait du haut de la chaire évangélique quelques mois avant la révocation de l'édit de Nantes[1] ; « Un bruit sourd d'impiété vient frapper nos oreilles, et nous en avons le cœur déchiré. Après s'être corrompus dans ce qu'ils connaissent, ils blasphèment enfin ce qu'ils ignorent. Prodige réservé à nos jours! l'instruction augmente et la foi diminue. La parole de Dieu, autrefois si féconde, deviendrait stérile si l'impiété l'osait. Cependant de tous les vices on ne craint plus que le scandale : que dis-je? le scandale même est au comble; car l'incrédulité, quoique timide, n'est pas muette; elle sait se glisser dans les conversations, tantôt sous des railleries envenimées, tantôt sous des questions où l'on veut tenter Jésus-Christ, comme les Pharisiens. En même temps l'aveugle sagesse de la chair, qui prétend avoir droit de tempérer la religion au gré de ses désirs, déshonore et énerve ce qui reste de foi parmi nous. Chacun marche dans la voie de son propre conseil; chacun, ingénieux à se tromper, se fait une fausse conscience. Plus d'autorité dans les pasteurs, plus d'uniformité de discipline, le dérèglement ne se contente plus d'être toléré, il veut être la règle même, et appelle excès tout ce qui s'y oppose. La chaste colombe, dont le partage ici-bas est de gémir, redouble ses gémissements. Le péché abonde, la charité se refroidit, les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme; dans ces jours d'aveuglement et de péché, les élus mêmes seraient séduits, s'ils pouvaient l'être. Le flambeau de l'Évangile, qui doit faire le tour de l'univers, achève sa course. O Dieu! que vois-je? où sommes-nous? le jour de sa ruine est proche, et les temps se hâtent d'arriver. Mais adorons en silence et avec tremblement l'impénétrable secret de Dieu[2]. »

Ce bruit sourd d'impiété, la révocation de l'édit de Nantes ne l'étouffa point, et devenu plus distinct dans le silence de

[1] 6 janvier 1685.

[2] Discours pour la fête de l'Épiphanie.

l'hérésie, il continua d'inquiéter les chefs de l'Église. Le péril était plus grand et se faisait mieux connaître depuis qu'on avait fait taire les dissidents religieux. Bossuet et Fénelon essayèrent tous deux de le conjurer, mais chacun selon sa nature et par des moyens divers. Bossuet, esprit ferme, cœur altier, opposait au mal les étreintes rigoureuses du dogme; il voulait dompter et maîtriser la rebellion; l'âme tendre de Fénelon aspirait à la fléchir par la douceur du sentiment, et à l'attirer par la lumière de la vérité; il comptait sur le charme de l'amour divin et sur les clartés de la théodicée, pendant que Bossuet mettait sa confiance aux mystères impénétrables de la théologie et aux prescriptions impérieuses du devoir. Ainsi disposés, on comprend, mais on n'en regrette pas moins, que ces grands hommes se soient heurtés, puisqu'ils tendaient au même but, et que leurs conquêtes se faisaient au profit de la même cause.

Comme orateur, Fénelon n'a pas la sublimité de Bossuet, la rigueur de Bourdaloue, le pathétique de Massillon, mais il s'élève, il raisonne, il touche avec un naturel et un tour aisé qui ne sont qu'à lui : il a au-dessus de tous la souplesse et la fécondité. Il y a en lui le docteur et le grand seigneur, selon la remarque de Saint-Simon. Nous avons vu, par quelques traits, quelle vigueur lui donnent la passion et la bonne conscience dans sa polémique, qui a fait dire, en outre, à Bossuet « qu'il avait de l'esprit à faire trembler. » Comme critique, Fénelon mérite une place à part. Aux préceptes des anciens interprétés avec goût il ajoute des vues neuves et justes : il laisse la routine aux pédants, le paradoxe aux beaux esprits; il se tient aux principes qu'il semble créer, parce qu'il les renouvelle en les prenant à leur source même, dans le cœur humain.

Quel que soit le mérite de composition, de style et de pensée dans ces différentes œuvres, le principal titre littéraire de Fénelon sera toujours le *Télémaque*, œuvre unique dans notre littérature par la variété des caractères, qui se dessinent dans l'action et ne se démentent jamais, par la richesse des des-

criptions, le coloris des tableaux, qui remplissent l'imagination, par la vérité des mœurs et des passions. Cette prose que Voltaire trouve un peu traînante, parce qu'elle a de l'ampleur et de la noblesse, a le mérite d'exprimer des pensées et des images poétiques sans rien emprunter, comme on l'a fait depuis, de la construction et des tours particuliers à la versification. Fénelon est poëte en prose sans qu'on puisse l'accuser d'avoir confondu les genres et composé de la prose poétique, comme Terrasson, Reyrac et d'autres que je ne nommerai point. On voudrait n'avoir pas à dire que le successeur de Fénelon à l'Académie française se crut obligé de ne pas parler du *Télémaque*. Était-ce prudence ou docilité? Je ne sais : toujours est-il que ce silence est la plus surprenante flatterie qu'on se soit permise à l'Académie.

La disgrâce de Fénelon était complète. Il ne devait plus revoir Versailles, où il avait formé l'héritier du trône avec la noble ambition de travailler un jour avec lui au bonheur de la France. Le gouvernement d'un grand peuple, selon les maximes de la morale évangélique, a été la pensée dominante de la vie de Fénelon, et dans son exil de Cambray, il la caressait encore : il saisit même avec empressement toutes les occasions d'éclairer de ses conseils ceux qui dirigeaient les affaires publiques. Le duc de Beauvillers le consultait, et le représentait dans le cabinet. Malgré ces préoccupations, Fénelon comprit qu'il se devait à son diocèse, et, tout en conservant ses espérances pour l'avenir, il se dévoua avec ardeur au ministère religieux qui lui était confié. « Retiré dans son diocèse, dit Saint-Simon, il y vécut avec la piété et l'application d'un pasteur, avec l'art et la magnificence d'un homme qui n'a renoncé à rien, qui se ménage tout le monde et toutes choses. » Ne pouvant gouverner la cour, il prit le parti de se faire adorer à Cambray, et de donner à ceux qui l'avaient chassé, sinon des regrets, au moins quelque honte par le bruit de ses vertus. Au reste, cette vengeance n'était que l'exercice naturel des qualités de son esprit et de son âme. Jamais pasteur ne fut plus actif et plus édifiant. « Ses aumônes, dit encore

Saint-Simon, ses visites épiscopales réitérées plusieurs fois l'année, et qui lui firent connaître par lui-même à fond toutes les parties de son diocèse, la sagesse et la douceur de son gouvernement, ses prédications fréquentes dans la ville et dans les villages, la facilité de son accès, son humanité avec les petits, sa politesse avec les autres, ses grâces naturelles qui rehaussaient le prix de tout ce qu'il disait et faisait, le firent adorer de son peuple; et les prêtres, dont il se déclarait le père et le frère, et qu'il traitait tous ainsi, le portaient tous dans leurs cœurs. Parmi tant d'art et d'ardeur de plaire, et si générale, rien de bas, de commun, d'affecté, de déplacé, toujours en convenance à l'égard de chacun; chez lui abord facile, expédition prompte et désintéressée; un même esprit, inspiré par le sien, en tous ceux qui travaillaient sous lui dans ce grand diocèse. »

Les malheurs de la France, que Fénelon avait prévus, mais qu'il n'avait pu détourner, donnèrent un nouvel éclat à ses vertus: « Il y a longtemps, avait-il dit à Louis XIV, au milieu de ses prospérités (1694), que Dieu tient son bras levé sur vous; mais il est lent à vous frapper, parce qu'il a pitié d'un prince qui a été toute sa vie obsédé de flatteurs, et parce que, d'ailleurs, vos ennemis sont aussi les siens. Mais il saura bien séparer sa cause juste d'avec la vôtre qui ne l'est pas, et vous humilier pour vous convertir. » Ce temps des expiations était arrivé, et il faut dire que Louis XIV supporta les rigueurs de la fortune avec honneur, et que, s'il avait été enflé de ses succès, il ne fut pas abattu par les revers : même il fallait cette épreuve pour que la postérité lui confirmât le titre de Grand, que l'enivrement des peuples lui avait donné pendant ses triomphes. L'acceptation du testament de Charles II, que Fénelon avait déconseillée par la voix du duc de Beauvillers, avait armé contre la France l'Europe coalisée. Les défaites se succédaient, vainement réparées par des efforts qui épuisaient la nation. La famine vint se joindre, en 1709, à ces désastres. Fénelon fut admirable de générosité et de dévouement : les approvisionnements qu'il tenait en réserve nourrirent l'ar-

mée, et le respect que son nom inspirait aux étrangers protégea son diocèse contre la dévastation. Après la bataille de Malplaquet, Cambray fut un refuge où les blessés français trouvèrent des soins et des ressources inespérés. Fénelon se multipliait : on le voyait dans les hôpitaux, dans les églises, partout où il y avait des consolations à offrir, des secours à porter. Parmi les malheurs publics, et par eux, Fénelon eut la joie, mêlée d'amertume, de revoir, après dix ans de séparation, son élève fidèle à ses principes, fidèle à son amitié. Pendant ces dix années d'éloignement, le duc de Bourgogne n'avait pas cessé de demander et de recevoir secrètement les conseils de son précepteur. Mais en cela il désobéissait à son inflexible aïeul, qui fut si obstiné dans son aversion, qu'à la mort de son petit-fils, il fit brûler tous les monuments de ce long commerce entre l'élève et son précepteur exilé. Car, il faut le dire, si la postérité possède les admirables leçons renfermées dans un des plus beaux ouvrages de Fénelon, les *Directions pour la conscience d'un roi*, ce n'est pas la faute du roi, mais un bienfait de la prévoyance du duc de Beauvillers, qui gardait chèrement copie de tous ces écrits.

Tout paraissait désespéré pour la France. En vain Louis XIV s'était-il humilié par ses ambassadeurs ; l'ennemi victorieux voulait pousser à bout les représailles, et le grand roi avait résolu d'aller mourir à la tête de sa noblesse sous les murs de Lille. Fénelon eut alors une idée de génie. Il comprit que le pays ne pouvait être sauvé que par la nation elle-même, et qu'on ne pouvait exiger d'elle un dernier sacrifice qu'en lui rendant ses droits, qu'il fallait obtenir de son libre consentement ce qu'on avait trop longtemps imposé à son dévouement et à sa résignation. « Notre mal vient, écrivait-il au duc de Beauvillers, de ce que cette guerre n'a été jusqu'ici que l'affaire du roi ; il faudrait en faire l'affaire véritable de tout le corps de la nation ; elle ne l'est que trop devenue, car, la paix étant rompue, le corps de la nation se voit dans un péril prochain d'être subjugué. » Fénelon voulait que la France fût consultée, et il voyait dans cette convocation des

notables des trois ordres un acheminement aux états généraux, qu'il voulait appeler régulièrement tous les trois ans pour délibérer sur les besoins de l'État. C'eût été un beau spectacle que de voir le despotisme, à bout de ressources, proclamant l'impuissance, avouant les dangers du pouvoir absolu, se dépouillant pour sauver la force publique. Louis XIV parut entrer dans ce dessein, qui aurait sauvé la monarchie en la réformant; il rédigea même la proclamation qui devait apprendre à la France que la royauté avait besoin de la force du peuple et de ses conseils : mais la disgrâce de Malborough et la victoire inespérée de Denain prévinrent l'effet de cette résolution. La paix fut signée à Utrecht, et, le péril passé, la nation resta sous le régime du pouvoir absolu, qui n'était plus tempéré par la gloire.

L'admiration pour Fénelon était générale, tous les regards se tournaient vers lui avec espérance, et on pensait que son dévouement et ses vertus avaient enfin désarmé les ressentiments de Louis XIV. Mais sa disgrâce était irrévocable : il n'était pas bon, sous ce règne, de prendre en main la cause du peuple; Racine et Vauban en moururent. Fénelon ne se décourageait pas. Pendant que le roi s'affaissait sous le poids des années, le grand dauphin mourut, et l'archevêque de Cambray se prépara avec une ardeur nouvelle au rôle qui l'attendait. Sa prévoyance embrassa toutes les réformes à introduire dans la constitution de l'État, et tous les détails de l'administration : en un mot, il dressa le programme complet du nouveau règne. Le duc de Bourgogne approuvait tout : états provinciaux pour chacun des gouvernements, états généraux pour la nation entière, soumission à la loi, gratuité de la justice, répression d'un luxe corrupteur et ruineux, maintien de la paix; telles étaient les bases générales du système concerté entre le roi présomptif et son ministre. La Providence déjoua ces projets. Le duc de Bourgogne fut enlevé par une mort soudaine, où la douleur publique voulait voir un crime : la postérité plus juste n'y a vu qu'une déplorable fatalité. Jamais, depuis le meurtre de Henri IV, la mort

n'avait étouffé de si nobles projets, ni déconcerté tant d'espérances. Cette déception cruelle ne permet que des conjectures. On peut dire qu'aucune prudence humaine ne pouvait détourner le cours que les événements ont suivi ; mais le champ des hypothèses est libre, et il est permis de croire que la loyauté dans les conseils du prince, sa piété sincère, l'exemple de mœurs irréprochables auraient rallié la nation au gouvernement, ravivé les croyances, prévenu le débordement de la corruption. Il est du moins hors de doute que l'avénement du duc d'Orléans et de Dubois, tous deux sceptiques et cyniques, mit à nu la dépravation des mœurs, l'affaiblissement des croyances, l'avilissement du pouvoir, et acheva ce que le despotisme avait commencé. Osera-t-on dire que la probité, la religion, l'amour de l'humanité auraient produit les mêmes effets que le vice effronté ? Ou bien prétendra-t-on que, pour arriver à l'égalité civile, à la tolérance religieuse, à la jouissance des droits politiques, enfin à tous les bienfaits de la civilisation moderne, il fallait une secousse que la révolte des esprits sous un despotisme impuissant pouvait seule amener ? Ceci est encore une hypothèse qui ne nous empêchera pas de regretter que l'expérience d'un gouvernement probe, religieux, et, si l'on peut ainsi parler, honnête homme, telle que la méditaient Fénelon et son disciple, n'ait pas été faite. Le deuil de la France à la mort du duc de Bourgogne prouve tout au moins les espérances qu'on avait conçues.

On crut que Fénelon ne survivrait pas à la mort de son élève : « Tous mes liens sont rompus, s'écria-t-il, rien ne saurait plus m'attacher à la terre ! » Cependant il lutta contre la douleur et surmonta son désespoir. L'administration de son diocèse n'en souffrit pas : il trouva même quelques consolations dans l'inaltérable amitié du duc de Beauvillers, que le même coup frappait non moins cruellement. Nous le voyons, pendant ces dernières années, répondre avec empressement aux désirs de l'Académie française, qui le consultait sur les travaux qu'elle devait entreprendre. Sa lettre

montre que la polémique religieuse et les méditations politiques n'avaient pas émoussé la délicatesse de son goût littéraire, ni diminué la richesse et la vivacité de ses souvenirs classiques. Vers le même temps, il recevait une sollicitation d'une autre nature, qui le trouva tout aussi compétent et non moins empressé : le futur régent, qui pensait sans doute avoir un jour à compter avec lui, le pria de le tirer de ses doutes sur Dieu, sur l'immortalité de l'âme et sur le libre arbitre. Nous ignorons quelle impression produisirent les puissantes raisons développées avec tout le charme de l'éloquence dans les réponses de Fénelon sur le cœur de cet étrange catéchumène, mais on sait qu'elles l'auraient ramené de loin si elles avaient fait de lui un bon catholique.

Fénelon, déjà sous le poids de l'âge et de la douleur, vit les premiers débats suscités par le livre du janséniste Quesnel et par la bulle *Unigenitus*. Quoiqu'il eût flétri par de nobles paroles les violences exercées contre Port-Royal, il était loin d'être favorable au jansénisme ; aussi n'hésita-t-il point à se déclarer contre le père Quesnel. Dans cette triste querelle, il rencontra encore le cardinal de Noailles, l'ancien allié de Bossuet au temps du quiétisme. Cette fois, l'archevêque de Paris était en lutte avec Rome, et se montrait moins habile et moins soumis que ne l'avait été l'archevêque de Cambray. Dans son diocèse, Fénelon ne donnait aucune autorité aux jésuites, qui le caressaient et qui ne lui déplaisaient pas, et se gardait avec un soin égal d'inquiéter les jansénistes, dont il ne partageait pas les opinions. Fénelon, dont toute la théologie se résumait dans l'amour de Dieu et toute la morale dans la charité, combattait de bonne foi le jansénisme, dont les doctrines aggravent les mystères du dogme et tournent en rudesse la pureté des maximes évangéliques. On a soupçonné que l'espérance de désarmer Louis XIV et madame de Maintenon, s'unissant au plaisir d'embarrasser un ancien adversaire, avait stimulé le zèle de Fénelon dans cette affaire : sans doute ce double avantage se rencontrait, mais rien ne nous force à mettre en jeu l'ambition et la ran-

cune, puisque Fénelon, pour prendre ce parti, n'avait qu'à suivre ses opinions : « Quand la conduite d'un homme vertueux, dit M. Villemain, est autorisée par son devoir, il ne faut pas l'expliquer par ses faiblesses. » Quoi qu'il en soit, on aimerait mieux n'avoir pas à parler tout ensemble de Fénelon et de la bulle *Unigenitus*.

L'amitié de M. de Beauvillers, le sentiment des devoirs à remplir, l'espérance de convertir le duc d'Orléans, avaient donné à Fénelon le courage de vivre après la mort du duc de Bourgogne ; mais il se sentit atteint au cœur lorsqu'il apprit que le duc de Beauvillers avait cessé de vivre. « Nous retrouverons bientôt, écrivait-il à la veuve de son ami, ce que nous n'avons pas perdu : nous en approchons tous les jours à grands pas ; encore un peu, il n'y aura plus de quoi pleurer. » Fénelon fut bientôt pris de la maladie qui termina ses jours. Tout Cambray s'émut de la fin prochaine de son archevêque, et la France partagea ses alarmes. Fénelon, dont la vie entière avait été une préparation à mourir saintement, ne se démentit pas à l'heure suprême : il vit doucement approcher la mort, et il expira le 7 janvier 1715, au milieu des larmes de ses serviteurs et de ses amis. Par un miracle d'ordre et de générosité, il ne laissait ni une dette ni une obole : tant il avait bien compris ses devoirs de dépositaire et de dispensateur du bien des pauvres ! La France, qui l'avait admiré, le pleura amèrement, et, dans la tristesse générale qui assombrit les dernières années du grand règne, cette mort fut un éclat de douleur : on voyait s'éteindre en Fénelon la dernière splendeur du passé, la plus noble espérance de l'avenir. Quelques mois après, le convoi de Louis XIV s'acheminait vers Saint-Denis, au milieu des imprécations et des railleries de la populace, et Philippe d'Orléans prenait en main la régence du royaume.

1845.

VOLTAIRE.

Une biographie de Voltaire écrite avec détail formerait l'histoire à peu près complète des mœurs et de la littérature au XVIIIe siècle. Nous n'avons pas l'ambition d'offrir même l'esquisse d'un pareil tableau; notre but est uniquement de faire connaître en quelques pages les circonstances principales de la vie de cet homme extraordinaire, d'énumérer et de juger sommairement ses ouvrages, nous réservant toutefois de faire connaître avec quelque étendue les œuvres dramatiques du successeur de Corneille et de Racine.

François-Marie Arouet, fils de François Arouet, notaire à Paris, et de Catherine d'Aumart, naquit à Chatenay, village voisin de Paris, le 20 février 1694 : il vint au monde si faible et si chétif que, n'osant le conduire à l'église pour le faire baptiser, on se contenta de l'ondoyer, et qu'il fallut attendre neuf mois avant de lui donner le baptême, qu'il reçut à Paris, le 22 novembre de la même année, à Saint-André-des-Arts. Il eut pour parrain l'abbé de Châteauneuf, qui fut aussi, hélas! son premier instituteur, et fit si bien que, lorsque son pupille, âgé de six ans, entra au collége Louis-le-Grand, ses nouveaux maîtres, les jésuites, reçurent des mains du vieil ami de madame Arouet et de Ninon de l'Enclos un petit incrédule. Mais l'enfant était si vif, si aimable, d'un esprit si curieux et si pénétrant, que les bons pères, éblouis et charmés, s'amusèrent de ses saillies sans songer à réprimer ses témérités. Le père Le Jay seul jeta le cri d'alarme, et annonça un jour, plein d'effroi et de colère, qu'il voyait en

lui le futur coryphée du déisme en France, mais Tournemine, Tarteron et Porée ne se départirent jamais de leur indulgente amitié. Au terme de ses études, Arouet reçut une de ses couronnes de la main de J.-B. Rousseau, alors tout rayonnant du premier et vif éclat de sa gloire lyrique. Au reste, le jeune lauréat était déjà pour le poëte un confrère, car, dès le collége, il avait versifié, ses vers d'écolier avaient fait quelque bruit dans le monde, et même Ninon, pour l'encourager à la poésie, lui avait légué deux cents pistoles.

Le jeune Arouet entra cavalièrement dans le monde, au grand déplaisir de son père, déjà mécontent du jansénisme de son fils aîné et beaucoup plus alarmé du libertinage de son cadet. Celui-ci n'était pas né pour s'asseoir sur les bancs de l'école de droit ni pour s'enfermer dans une étude de notaire ou de procureur. Accueilli, caressé, fêté par l'élite de ces courtisans et de ces abbés, épicuriens émérites, les Conti, les Vendôme, les La Fare, les Chaulieu, les Courtin, qui préludaient, sous Louis XIV, triste de sa vieillesse, de ses revers, de son insurmontable ennui, aux orgies de la régence, Arouet, novice encore, apportait dans ce commerce le feu de sa jeunesse, les étincelles de son esprit, l'ingénuité relative de son cœur, au profit de ses précepteurs depuis longtemps blasés. Aussi était-il le héros de ces fêtes qui n'étaient pas seulement des débauches d'esprit. Cependant il fallait choisir une carrière. Arouet partit donc pour la Hollande à la suite du marquis de Châteauneuf, en qualité de page. Cet essai de diplomatie aboutit à une intrigue d'amour qui ramena le jeune homme à Paris, où il retrouva ses élégants corrupteurs charmés de le revoir, et son père plus grondeur et plus irrité que jamais. Pour le désarmer, Arouet parut se soumettre et entra héroïquement dans l'étude d'un procureur. Mais il y rencontra encore, sous la figure de Thiriot, le démon des vers satiriques et de la dissipation, qui l'éloigna bientôt de la procédure. M. de Caumartin, intendant des finances, ami de sa famille, l'emmena hors du tourbillon au château de Saint-Ange, pour s'y recueillir et

réfléchir mûrement sur le choix d'un état, et, en effet, Arouet se décida, mais ce fut, en dépit de sa famille, pour la poésie. Les sérieux entretiens du père de M. Caumartin, vieillard retiré du monde, plein des souvenirs de Henri IV et des belles années du règne de Louis XIV, enflammèrent son imagination au point de lui inspirer l'ambition d'une épopée. D'ailleurs il avait déjà ébauché une tragédie. Il quitta donc Saint-Ange fermement résolu à courir la carrière des lettres, c'est-à-dire à suivre une vocation tellement impérieuse en lui qu'aucune force humaine n'aurait pu l'en détourner.

Arouet ne tarda pas à éprouver les inconvénients de la célébrité qui le charmait. Les traits mordants qu'il aimait à décocher, les satires dont il se vantait et celles qu'il désavouait le désignèrent aux soupçons de la police comme auteur d'un pamphlet en vers qui, sous le titre des *J'ai vu*, contenait une longue énumération de misères et d'infamies récentes, et se terminait par ce trait qu'on a retenu :

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans.

En fait, il avait plus de vingt ans; mais il était jeune et sujet à médire : il n'en fallut pas davantage pour le charger de ce méfait et l'enfermer à la Bastille. Il n'en fut ni surpris ni fâché. La Bastille consacrait l'importance d'un homme : la lettre de cachet était une espèce d'ostracisme à l'usage de la monarchie, qui mettait en relief et au secret les personnages à qui le gouvernement faisait l'honneur de les croire dangereux. Arouet entra donc gaiement au terrible donjon, dont il fit un cabinet d'étude; il y termina son *Œdipe,* déjà fort avancé, et il y composa les deux premiers chants de son épopée. On dit même que le second chant de la *Henriade*, le meilleur du poëme, est le produit d'un sommeil inspiré qui laissa les mille alexandrins, que nous lisons encore, fidèlement gravés dans la mémoire du poëte. Une année de réclusion pour des vers qu'un autre[1] avait composés parut

[1] L'auteur des *J'ai vu* était un personnage obscur du nom de Le

une expiation suffisante, de sorte qu'Arouet put sortir de la Bastille sur les ordres du régent. Ce prince ajouta même à la délivrance une gratification considérable, dont le jeune poëte se montra reconnaissant : « Je remercie, dit-il, Votre Altesse de ce qu'elle veut bien se charger de ma nourriture, mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Arouet laissa son nom à la Bastille, et il en sortit sous celui de Voltaire, que nous lui donnerons désormais. Ce nom sonore et vibrant était destiné à être répété par les mille voix de la foule, tantôt avec amour, tantôt avec colère, jamais avec indifférence. Les transports qui accueillirent sa tragédie d'*Œdipe*, jouée en 1718, le signalèrent pour la première fois à l'admiration. Lamotte déclara qu'elle annonçait un héritier de Corneille et de Racine. Le succès fut tel qu'il réconcilia Voltaire et son père. Le vieux notaire pleura et fut désarmé, il permit à son fils d'être poëte. *Œdipe* n'est pas une œuvre irréprochable, mais les beautés qu'elle renferme couvrent les défauts, et les connaisseurs sont d'accord pour avouer que le quatrième acte demeure pour le style tragique et l'intérêt au niveau des plus belles créations dramatiques. C'était beaucoup pour le début d'un poëte de vingt-quatre ans. Ni Corneille ni Racine ne s'étaient élevés à cet âge à la même hauteur. Malheureusement, pour complaire au goût dominant qu'il ne pouvait ni diriger, ni heurter de front, Voltaire n'osa point suivre résolûment les traces de Sophocle; il corrompit la majesté de son antique sujet par un alliage moderne qui le défigure. Il lui fallait remplir cinq actes, quoiqu'il n'y eût de matière tragique que pour trois ; la routine théâtrale le voulait ainsi, et, de plus, il devait bon gré mal gré introduire l'amour dans son drame, sous peine de ne pas trouver d'actrice pour y jouer un rôle. C'est ainsi qu'il consentit à remplir les vides de l'action par les soupirs de Jocaste et par les rodomontades de Philoctète, et c'est

Brun, et l'attribution de ses vers aussi plats que violents au jeune Arouet était une iniquité et une injure.

pour cela que son *Œdipe*, qui supplanta à la scène celui de Corneille, pâlit et s'éclipse devant la terrible et imposante simplicité de la tragédie de Sophocle.

Voltaire, rendu à la liberté, mena de front les plaisirs, les intrigues et la poésie. La poésie en souffrait. *Artémire*, écrite à la hâte dans les courts loisirs d'une vie dissipée, n'a laissé que le souvenir d'une chute irréparable, et un seul vers, mais il est beau, échappé du naufrage :

Soldats sous Alexandre et rois après sa mort.

Artémire, c'est tout ce que nous pouvons en dire, est l'épouse ignorée, innocente et persécutée de Cassandre, un de ces soldats dont la mort d'Alexandre avait fait des rois. Voltaire, qui l'a mise au monde, n'a pas réussi à la faire vivre.

Cet échec n'arrêtait pas les succès de Voltaire dans le monde, qu'il continuait de charmer par l'éclat et le libertinage de son esprit, et d'ailleurs il comptait sur une revanche éclatante. Son épopée et d'autres projets de tragédie promettaient d'effacer le triste souvenir d'*Artémire*. Vers cette époque, il accompagna en Hollande madame de Rupelmonde, qui est l'Uranie de cette épître célèbre, où le poëte balance les motifs de croire ou de ne pas croire en penchant du côté de l'incrédulité. Le couple voyageur s'arrêta à Bruxelles, où Voltaire visita J.-B. Rousseau alors en exil. C'est là que dans le cours d'une promenade amicale, Voltaire, qui ignorait encore la récente conversion de son vieux maître, eut l'imprudence de le lui lire l'épître qu'il venait de composer. Il fut étonné de recevoir une réprimande sévère, au lieu des compliments qu'il attendait. Rousseau, pour l'édifier, lui lut en retour de ses vers sceptiques le *Jugement de Minos* [1], allégorie violente

[1] Le récit fort accrédité qui met en jeu, dans cette conversation aigre-douce, l'ode *à la Postérité*, de Rousseau, et la piquante réponse de Voltaire, disant que cette pièce n'irait pas à son adresse, contient un grave anachronisme, puisque l'ode *à la Postérité* n'a été composée que seize ans après l'entrevue de Bruxelles. C'est alors seulement

et insipide, et *la Palinodie,* ode médiocre. Voltaire garda le silence, la blessure était faite des deux parts, elle s'aigrit avec le temps par des torts réciproques, et enfin la guerre éclata, triste guerre entre deux hommes supérieurs, autrefois amis. De retour en France, Voltaire fit représenter *Mariamne*, qui ne devait pas réussir au début. La reine de Judée fut victime d'un quolibet lancé au moment où elle approchait de ses lèvres la coupe empoisonnée. Un plaisant cria *la reine boit*, et il fut impossible de continuer[1]. L'année suivante, *Mariamne* reparut, ne buvant plus de poison, et fut vivement applaudie. Cependant elle n'est pas restée au théâtre, le style, image de celui de Racine, et le jeu des acteurs la soutinrent dans sa nouveauté; mais lorsque ce charme fut dissipé, le vice du sujet éloigna de la scène cette œuvre longuement travaillée, riche de beaux vers, de tirades pathétiques, de scènes bien conduites. Ces mérites sont insuffisants. Mariamne tourmentée d'abord, puis sacrifiée par un tyran qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut jamais aimer, condamnée d'avance ou à la mort ou au supplice de rester unie à Hérode, peut être le sujet d'une élégie et non l'héroïne d'une tragédie. En effet, pour qu'une mort soit réellement tragique, il faut, ou qu'elle mette fin à une situation heureuse, ou que la crise qu'elle termine ait pu aboutir à une issue favorable. Notons en passant, à côté de la prospérité passagère de *Mariamne*, le mince succès de l'*Indiscret*, esquisse en vers dont la première scène est du ton et du style de la comédie noble, que Voltaire n'a pas su retrouver depuis.

que Voltaire, écrivant au marquis d'Argens (2 janvier 1739), a dit : « Rousseau a fait une ode à la Postérité, mais la postérité n'en saura rien. » Les lettres de J.-B. Rousseau et la chronologie ruinent ainsi l'anecdote qui a cours, et que j'avais moi-même répétée, avant l'examen qui m'amène aujourd'hui à rectifier ce détail.

[1] On répète partout que cet incident eut lieu la veille de la fête des Rois. Il n'en est rien. L'à-propos n'était pas nécessaire pour égayer le parterre, il suffisait de l'allusion. La première représentation de *Mariamne* est du 6 mars 1724.

Cependant l'épopée depuis longtemps promise touchait à son terme. Voltaire la lut enfin dans un cercle d'amis choisis et sévères. Les objections lui parurent si fortes, si menaçantes, que, de dépit, il jeta le manuscrit au feu. C'était un sacrifice digne de Virgile; heureusement le président Hénault le sauva des flammes aux dépens de ses manchettes de fine dentelle, qui furent consumées. Voltaire emporta son manuscrit, résolu de mettre à profit les critiques qui l'avaient irrité et découragé. Il y mettait tous ses soins lorsque son poëme parut sous le titre de *la Ligue*, imprimé sur une copie furtive et fautive par les soins intéressés de cet abbé Desfontaines, qui fut comme tant d'autres l'obligé de Voltaire avant de devenir son ennemi déclaré[1]. Le poëme, tout défiguré qu'il fût par les bévues du copiste, les omissions et les interpolations, fut reçu avec tant de faveur, que l'auteur se préparait à le publier lui-même lorsqu'il fut obligé de quitter la France.

On regrette d'avoir à raconter cette aventure, mais elle a eu trop d'influence sur la destinée de Voltaire pour être omise. Voltaire dînait chez le duc de Sully, son ami, et, dans le feu de la conversation, il repoussa par un mot piquant une impertinence aristocratique du chevalier de Rohan-Chabot, qui se retira déconcerté et furieux. Quelques jours après, Voltaire, resté maître du terrain, était encore à la table du duc lorsqu'on vint l'avertir que quelqu'un l'attendait à la porte de l'hôtel. C'était, disait-on, pour tirer d'embarras un malheureux. Il y court, s'approche du carrosse où il était attendu, et là, retenu à la portière par une main traîtresse, il reçoit par derrière plusieurs coups de bâton vigoureusement assénés. Quand il en eut reçu cinq ou six, le chevalier de Rohan, placé à quelques pas de là, cria *c'est*

[1] Ce méchant écrivain, convaincu d'un vice honteux, avait dû son élargissement à l'intervention de Voltaire. Doué du plus facile et du plus méprisable des talents, celui de la satire, il vécut du produit de ses libelles et prit Voltaire pour but de ses sarcasmes. Il est l'auteur de la *Voltairomanie*.

assez. La correction lui paraissait suffisante. Voltaire hors de lui remonte chez son hôte, demande vengeance : le duc de Sully reste froid et refuse d'intervenir. Voltaire abandonné à lui-même nourrit sa colère dans le silence. Il s'enferme nuit et jour, et apprend l'escrime et l'anglais pour se préparer, dit spirituellement M. Villemain, une vengeance et un asile. L'escrime ne lui servit de rien, car si Rohan accepta le défi, il obtint avant l'heure du rendez-vous une lettre de cachet qui ramenait Voltaire à la Bastille. Il y resta moins d'un mois et n'en sortit qu'à la condition de s'expatrier, et partit pour l'Angleterre le 2 mai 1726.

L'Angleterre était l'asile naturel de Voltaire : il y fut accueilli avec faveur par les grands seigneurs et les philosophes. Au milieu des plaisirs, il n'eut pas à regretter Paris, et parmi les penseurs il trouvait des principes et un savoir qui fortifiaient son scepticisme religieux et lui fournissaient des armes pour la cause qu'il avait d'abord embrassée par instinct et par humeur. Ce ne furent pas là les seuls avantages qu'il trouva sur cette terre hospitalière. On ouvrit, pour la publication de la *Henriade*, qui fut dédiée à la reine d'Angleterre, une souscription dont le produit fut considérable. Ce fut la première assise véritablement solide de cette fortune, augmentée depuis et portée jusqu'à l'opulence par des spéculations hardies, habiles et heureuses, noblement employée, non sans ostentation toutefois, et maintenue, malgré de rudes secousses, par un esprit d'ordre, une vigilance soutenue qui s'alliaient dans cette tête puissante à la passion littéraire et à l'ardeur de l'imagination. Voltaire avait de bonne heure pensé à être riche pour devenir indépendant. C'est le conseil qu'il aime à donner à ses jeunes amis, et comme il avait réussi, il prétend que cela est toujours facile. Bien lui prit de n'avoir pas échoué, car les témérités de son esprit ne pouvaient avoir de sauvegarde durable que l'opulence. Pour plus de sûreté, il se fit le patron financier de quelques jeunes seigneurs obérés et influents, qui le prônaient en retour de son obligeance : il eut même des princes souverains au nom-

bre de ses débiteurs. « Si Socrate, disait-il, avait eu un grand état de maison, ses ennemis, au lieu de le faire mourir, auraient été lui demander à dîner. »

Le succès de la *Henriade*, saluée du nom d'épopée, prouve surabondamment que les Français n'ont pas la tête épique. Cela était vrai, surtout au dix-huitième siècle, où l'esprit narquois de notre race était mêlé de scepticisme. Ce poëme héroïque n'est, à proprement parler, qu'une thèse morale contre le fanatisme et en faveur de la tolérance, relevée par de brillantes descriptions et glacée par de froides allégories. Le poëte aime son héros pour avoir triomphé de la Ligue qu'il déteste; mais on comprend qu'il lui sait peu de gré d'avoir abjuré l'hérésie, et il ne le convertit pas au point de le rendre orthodoxe. On voit trop que le chantre de Henri IV n'a d'autre religion que l'amour de la paix et de l'humanité. Satirique et moraliste, il lui manque la foi qui, par le sentiment religieux, lui aurait donné l'inspiration poétique. Quelques tableaux peints vigoureusement, des portraits tracés d'un burin énergique et ingénieux, de beaux vers en grand nombre et de nobles idées bien exprimées, ne suffisent pas pour une épopée ; il faut des caractères variés, des personnages agissants et vivant de la vie héroïque, le commerce du ciel et de la terre, enfin l'unité d'action et d'intérêt, conditions vitales qui manquent à la *Henriade*. Cependant Voltaire avait rencontré juste, il avait traité ses contemporains à leur gré, et, plus heureux que ses nombreux et tristes devanciers dans cette carrière, plus heureux encore que ses successeurs non moins nombreux et également tristes, il lui fut donné de faire lire sans fatigue dix mille alexandrins savamment alignés.

Voltaire rapporta (1729) de son séjour en Angleterre, après trois ans d'absence, outre le riche produit de la *Henriade*, un ample approvisionnement d'érudition antichrétienne, de nouveautés scientifiques et de germes dramatiques. Le premier qu'on vit éclore fut *Brutus*, où revit avec les souvenirs du collége le sentiment de mâle liberté et d'austère patriotisme que le poëte avait reçu du spectacle de l'Angleterre.

Toutefois les leçons du père Porée et l'influence de Corneille y sont plus sensibles que l'empreinte de ce Shakspeare dont Voltaire admira les sauvages beautés, qu'il loua avec mesure, en le faisant connaître aux Français, et que plus tard il se crut obligé de décrier pour réprimer une admiration qu'il avait provoquée et qui dépassait les bornes. Malgré le caractère vraiment romain de Brutus et le pathétique du cinquième acte, cette belle étude de l'antiquité fut accueillie froidement et n'a jamais pleinement réussi, même à l'époque où l'esprit républicain, renouvelé de Rome, en faisait chez nous une pièce de circonstance. C'est que la sévérité du sujet est gâtée par une intrigue d'amour qui compromet le fils de Brutus, sans le rendre ni assez coupable, ni assez intéressant. Si Voltaire avait osé peindre à grands traits cette jeunesse dorée de Rome dans la réalité de ses vices élégants, dans ses regrets d'une monarchie où la volupté et l'ambition des fils de patriciens avaient une carrière si large, si séduisante, si facile, ces mœurs polies et dépravées auraient présenté tout ensemble un contraste dramatique et un motif plausible au complot qui met en péril la liberté naissante. Elles auraient mieux montré l'impérieuse nécessité d'un châtiment exemplaire.

A la même époque, parut l'*Histoire de Charles XII*, dont Voltaire avait recueilli et classé les matériaux en Angleterre. C'est le chef-d'œuvre de l'histoire narrative, et, depuis les *Commentaires* de César, jamais récit n'avait eu la même précision, la même vivacité, le même coloris. Cette histoire, qui tient du roman par la singularité des faits, par le caractère du héros, par l'intérêt continu de circonstances étranges et imprévues, par le contraste d'une prodigieuse prospérité et de revers inouïs, n'en est pas moins un modèle d'exactitude et de sincérité. Le témoignage du roi Stanislas est là pour démentir les contradicteurs; et d'ailleurs, Voltaire, qui avait puisé à des sources sûres, n'avait aucun intérêt de parti à dénaturer la vérité. Une nouvelle tentative tragique fut moins heureuse. En souvenir du spectre d'*Hamlet*, Voltaire évoqua

dans *Ériphyle* l'ombre d'Amphiaraüs, qui fut obligée de rentrer sous terre au bruit des sifflets. Ce drame, écrit avec précipitation, n'avait aucun des mérites qui auraient pu faire accepter à un parterre incrédule l'apparition, nouvelle alors, d'un fantôme. Voltaire n'avait donc pas encore à se féliciter beaucoup de ses réminiscences d'outre-Manche ; mais sous le coup de la chute d'*Ériphyle*, il lui souvint d'*Othello*, et, dans un heureux transport de cœur et de cerveau, il écrivit *Zaïre* (1732). Pour cette tragédie, chef-d'œuvre de pathétique, Voltaire ne prit à Shakspeare que la donnée d'un amant qui, dans un accès de jalousie, tue une maîtresse qu'il adore et dont il est aimé. Tout le reste diffère. Il est curieux d'observer ce travail de création dans l'imitation, de voir comment les personnages se transforment, comment les caractères se modifient, comment les temps et les lieux sont changés, afin qu'une œuvre conçue pour l'Angleterre, et qui sous sa forme première ne peut convenir qu'au peuple pour qui elle a été faite, s'adapte aux mœurs d'un autre pays et devienne le charme d'une autre nation et d'une autre époque. Voltaire développe ce beau thème dramatique en le rattachant à un grand fait historique et national, les croisades, et fait sortir la péripétie de son drame de la religion. Le cadre est imposant, la scène immense, le sujet émouvant, les personnages animés de passions vives et de sentiments vrais. Orosmane, Zaïre, Lusignan, Nérestan même ne sont pas des figures de théâtre, des êtres de raison ou d'imagination ; ils vivent et caractérisent, dans une physionomie humaine, la passion qu'ils représentent. Sans doute Corneille et Racine ont creusé plus profondément le cœur humain et créé des caractères plus fortement accusés, mais ils n'ont pas reproduit avec plus de mouvement les sentiments généreux de la nature et les premiers élans de la passion. Tout est jeune, impétueux, sincère dans ce jet brillant du cœur et de l'imagination. Aussi ce fut un véritable ravissement. Voltaire avait enfin produit son originalité dramatique, jusqu'alors contenue par son respect pour Corneille et Racine, que tour

à tour il imitait. Enfin il était lui-même, il devenait maître, il engageait le théâtre dans une voie non frayée et semblait promettre à la France, comme autrefois le *Cid*, et plus tard *Andromaque*, une forme nouvelle de l'éternelle beauté. L'illusion fut complète au théâtre, mais la réflexion refroidit l'enthousiasme ; car il fallut reconnaître que ces grands effets étaient achetés par beaucoup d'invraisemblances et que ces sentiments si vrais, si touchants, étaient exprimés avec négligence. Voltaire prévoyait ce retour lorsqu'il disait :

> Mais quand le lecteur morfondu
> L'aura dans sa bibliothèque,
> Tout mon honneur sera perdu.

Tout et *perdu*, c'est trop dire, mais on ne peut nier que la différence ne soit grande entre la représentation et la lecture de cette belle tragédie.

Le *Temple du Goût*, badinage charmant et judicieux, où la critique littéraire mêlée à l'allégorie jugeait avec une indépendance cavalière les morts et les contemporains, souleva contre l'auteur une animosité violente, qui se déchargea sur *Adélaïde du Guesclin* (1735). Cette tragédie, écrite avec verve, avec éclat, moins négligée que *Zaïre*, d'un intérêt moindre et toutefois puissant, est un exemple des caprices de l'opinion : avec toutes les conditions du succès elle fut outrageusement accueillie et se termina au bruit des huées et des sifflets provoqués par une de ces saillies [1] qui peuvent tuer en un instant, sous le ridicule, une œuvre d'art conçue avec amour, longuement méditée et digne d'être applaudie. On ne voit pas que Voltaire ait pris au tragique cette mésaventure. Il parut oublier sa tragédie, mais pour faire pièce au public, il la lui rendit dix-huit ans plus tard déguisée, dépaysée, débaptisée, au fond toujours la même, et il rit beaucoup de voir applaudir, sous le nom du *Duc de Foix*,

[1] Au dénoûment, Vendôme revenu de ses fureurs, et après avoir uni Nemours à Adélaïde, dit à son ami : *Es-tu content*, *Couci?* un plaisant cria *coussi*, *coussi*.

ce qu'on avait sifflé sous celui d'*Adélaïde*. A la cour de Prusse, en supprimant les rôles de femmes qui n'y étaient pas de mise, il la réduisit en trois actes et la fit jouer par les princes de la famille royale, sous le titre du *Duc d'Alençon*. Ce n'est pas tout, treize ans après la réussite du *Duc de Foix*, il apprit qu'on applaudissait à outrance, sur le théâtre de Paris, une *Adélaïde du Guesclin*, et il sut bientôt que c'était la sienne, celle-là même que trente ans auparavant il avait délaissée après sa catastrophe. L'acteur Lekain l'avait exhumée et s'était chargé du rôle de Vendôme, dont il exprimait avec génie les tragiques fureurs. On reconnut alors le mérite de ce drame, qu'on avait dédaigné dans sa nouveauté. Il offre en effet des beautés durables, qui tiennent à la vérité des passions, et de plus, comme l'action est liée aux événements qui ont préparé le triomphe de la royauté au quinzième siècle, il a pris depuis un intérêt de circonstance aux époques de restauration monarchique. C'est là que se trouvent ces vers si souvent cités, et qui n'avaient pas protégé la tragédie à sa première apparition :

> Oui, le sang des Capets est toujours adoré.
> Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
> Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
> Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.

Ces vers donnent une idée de l'éclat métaphorique du style, et aussi des sentiments politiques qui ont toujours animé Voltaire, partisan zélé de la liberté de penser et de la royauté. Au reste, quelle que soit la valeur dramatique d'*Adélaïde du Guesclin*, elle n'est qu'au second rang parmi les tragédies de Voltaire, elle sommeille aujourd'hui, et il ne paraît pas qu'elle ait chance de fournir une nouvelle carrière, après les nombreuses aventures dont nous avons retracé le cours.

La *Mort de César* se rattache aussi au séjour de Voltaire à Londres. Voltaire en prit l'idée dans le *Jules César* de Shakspeare, mais il traita son sujet selon les règles de la tragédie classique. Il le gâta en tirant le peu de pathétique

qu'il y a mis de la prétendue paternité de César. Toutefois le cadre est sévère, et le caractère de Brutus est bien tracé. M. Villemain a montré dans un admirable parallèle combien le poëte anglais est en même temps plus fidèle à l'histoire et plus dramatique[1]. Voltaire, qui pensait avoir innové avec hardiesse parce qu'il n'avait point mis de femme sur la scène, et qu'il y avait montré les sénateurs en *robes rouges*, nous paraît aujourd'hui bien timide, et sa pièce n'est guère aux yeux des connaisseurs, malgré des scènes dignes de Corneille, que le chef-d'œuvre des tragédies de collége. Composée en 1734, elle ne put paraître que dix ans après sur le théâtre, où elle fut froidement accueillie.

Les succès et les revers du théâtre ne suffisaient pas à l'activité de Voltaire et à sa soif de renommée. Il avait à remplir son rôle philosophique indiqué par quelques vers d'*Œdipe*, continué par la *Henriade*, et qui consistait à saper dans sa base l'autorité religieuse. Ce dessein se produisit plus clairement dans les *Lettres sur les Anglais*, dont la publication clandestine devait, bien que désavouée, alarmer le pouvoir séculier et provoquer ses rigueurs. L'*Épître à Uranie*, multipliée par l'impression, était un nouveau grief aussi bien que le *Mondain*, plaisanterie de sybarite qui passa presque pour un crime d'État. L'orage, dont quelques éclats avaient déjà annoncé la présence, continuait de gronder. Voltaire toujours prudent, même dans ses plus grandes témérités, et habile à éluder les conséquences de périls qu'il aimait à se créer, s'imposa une sorte d'exil en se retirant à Cirey, château sur la lisière de la Champagne et de la Lorraine, d'où il pouvait facilement, à la première alerte sérieuse, passer à l'étranger; déjà il avait pris ses précautions contre la cour de France par sa liaison avec le prince royal de Prusse qui, alors devenu roi, aurait été charmé de lui offrir un asile. Sans renoncer aux projets qui furent l'âme même de sa vie, il parut se ranger dans la solitude, donna plus de gravité à ses travaux, plus de sérieux à son esprit, annonça

[1] *Tableau de la littérature française au* XVIIIe *siècle*, t. I, p. 228 et suiv.

qu'il allait consacrer son génie à la science, forma un cabinet de physique, fit des expériences, étudia les mathématiques, concourut même pour les prix de l'Académie des sciences, disserta sur la nature du feu, sur les forces vives, attira près de lui les savants les plus célèbres, Maupertuis, Clairaut, Kœnig, et tour à tour leur disciple et leur émule, rivalisa avec eux de zèle pour la science. Il avait pour compagne de ses travaux madame du Chatelet, femme distinguée et singulière, qui bravait sans scrupule la loi morale et la décence publique, pour avoir le plaisir de gouverner un homme de génie. Mais Voltaire ne soutint pas longtemps cette gageure scientifique. Il revint aux lettres et se remit avec plus d'ardeur que jamais à la poésie et à l'histoire. *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope* en sont les brillants témoignages. Il est vrai que la triste *Zulime* est de la même époque. C'est encore à Cirey qu'il composa le drame moral de l'*Enfant prodigue*, qu'il prépara les matériaux du *Siècle de Louis XIV*, et qu'il ébaucha l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*. Il faut bien ajouter que sous le couvert de cette sagesse et pour s'en dédommager, il écrivit ce poëme qu'on n'ose plus nommer et qu'heureusement on n'a plus le goût de lire; triste témoignage de la dépravation des mœurs et du libertinage de l'esprit, dans ce siècle qui préparait en riant la crise terrible où la Providence, ne trouvant plus guère, dans les camps opposés, que des coupables, n'eut à prodiguer que des châtiments. Les bienfaits sont venus plus tard et nous les avons recueillis.

Parmi les tragédies composées à Cirey, il en est trois qui passent pour les chefs-d'œuvre de Voltaire. Nous devons en dire quelques mots.

Alzire n'est pas la plus touchante des créations du poëte, puisqu'il a fait *Zaïre*, mais c'est la plus neuve et la plus brillante. L'action se rattache à une grande scène historique, la conquête du nouveau monde; elle met en contraste deux religions et de plus la civilisation et l'état de nature. Ces grands objets sont déjà une cause d'intérêt, mais le

drame qui se développe sur cette trame et dans ce cadre est par lui-même saisissant et pathétique. Les personnages chargés de représenter les passions et les idées qui sont en jeu attachent par la diversité de caractères bien tracés. Alvarès, Zamore, Guzman, Alzire surtout, ne sont pas des ébauches, mais des êtres réels, qui parlent et qui agissent selon des passions vraisemblables, attachantes, qui ne se démentent pas. La pensée philosophique que le poëte veut faire prévaloir, et qu'il enseigne sous forme dramatique, ne le domine pas au point de déplacer ou de glacer l'intérêt : il prêche la tolérance, sans doute, mais il en démontre les bienfaits par une action rapide, qui tient la curiosité en éveil, qui touche le cœur, et dont l'issue satisfait le sentiment moral. Il faut ajouter à ces qualités le mérite de l'invention, qui s'étend à toutes les parties du drame, et l'éclat soutenu d'un style que déparent seulement quelques négligences. Voltaire, n'eût-il fait qu'*Alzire*, aurait noblement gagné le nom de poëte dramatique et un rang élevé parmi les maîtres de la scène.

Mahomet vise plus haut qu'*Alzire* et dépasse le but qu'il veut atteindre. Le dix-huitième siècle y vit le suprême effort du génie, et nous y voyons, nous, la suprême erreur de Voltaire et de son siècle. Pour Voltaire l'établissement d'une religion ne va jamais sans imposture. Fondateurs et ministres, tout lui semble auteur ou complice de fraude et d'hypocrisie. Dans ce système, la bonne foi devient aveuglement ou fanatisme. Voltaire pensa faire un coup de maître en montrant sous les noms de Mahomet et de Séide l'imposture et le fanatisme, parce qu'il pouvait se défendre d'avoir voulu atteindre indirectement la vraie religion, prêchée et propagée par de tout autres moyens que ceux qui ont amené le triomphe de l'islamisme. Mais l'apologie est si bien fondée qu'elle détourne complétement le coup fourré que le philosophe prétendait porter.

Cependant sa secrète intention donna l'éveil à quelques-uns de ces esprits courts et ombrageux, soutiens maladroits des causes qu'ils embrassent, qui firent au christianisme et

à son fondateur l'injure de croire qu'ils étaient enveloppés dans la flétrissure de Mahomet. Plus de clairvoyance leur aurait montré que Mahomet lui-même n'en était pas atteint. Voltaire a tellement défiguré l'histoire, sa conception est tellement arbitraire, la violence de ses coups est si mal dirigée, que cette machine si formidable en apparence est complétement impuissante. Il a voulu, dit-il, nous montrer Tartufe les armes à la main! Mais Tartufe ne se bat point, Tartufe ne fonde pas de religion; il se sert de celle qu'il trouve établie, il y fonde son industrie et ses bénéfices; il se garde bien des entreprises qui demandent du dévouement et qui exposent à des sacrifices. Mahomet, tel que l'a peint Voltaire, loin de convaincre et de conquérir la moitié du monde, n'aurait pas entraîné à sa suite un seul chamelier, ni dominé la moindre des bourgades de l'Asie.

La pape Benoît XIV, qui reçut la malicieuse dédicace de Voltaire, fit preuve d'esprit, et put sans danger conseiller au poëte de récidiver. Il ne reste donc de cette tragédie si vantée que quelques tirades pompeuses, nombre de beaux vers, deux caractères bien tracés, Séide et Palmire, une scène imposante jusqu'à l'emphase, une autre où le pathétique touche à l'horreur sans s'y confondre, et le souvenir d'un succès que le temps devait amoindrir et qu'il pourra bien éteindre complétement.

Mérope est bien supérieure à *Mahomet*. C'est la pièce où Voltaire s'est le plus approché de ce caractère de simplicité antique qu'il avait faussé dans son *Œdipe*, et qu'il crut plus tard avoir fidèlement reproduit dans son *Oreste*. Chose étrange! pour ces deux tragédies, il avait un modèle achevé dont il pouvait recevoir l'inspiration, et cependant il a manqué le but, et dans *Mérope*, où cet appui lui manquait, il y marche avec plus d'assurance et le touche. C'est que, peu familier avec la littérature des Grecs, il en concevait mieux le caractère général qu'il n'en goûtait les beautés réelles. Là est surtout la supériorité de Racine, qui, par un long commerce avec les Grecs, avait acquis le sentiment profond des modèles

antiques. Quoi qu'il en soit, il est incontestable que le génie sobre et pur de la tragédie grecque respire dans la *Mérope* de Voltaire. Les pères Tournemine et Brumoy, juges compétents, n'hésitèrent pas à proclamer le mérite de leur disciple. En effet, l'ordonnance de cette tragédie a la simplicité majestueuse d'un temple grec, les figures ont cette netteté de contour qui rappelle la sculpture antique, les passions y sont naturelles et contenues, le langage des personnages ne s'enfle jamais jusqu'à la déclamation. Mérope demeure comme un type de l'amour maternel; Egisthe représente bien, avec une teinte de naïveté, la candeur héroïque de la jeunesse; il n'y a pas jusqu'à Polyphonte qui ne soit un tyran sortable, chose rare pour son espèce, même au théâtre. *Mérope* est donc, comme on l'a dit, toute proportion gardée, l'*Athalie* de Voltaire. On n'y peut guère reprendre que quelques sentences ambitieuses et d'assez graves invraisemblances, qu'il était difficile d'éviter dans un sujet où le héros passe pour s'être assassiné lui-même.

On ne comprend guère comment Voltaire, qui savait par expérience combien il importe au théâtre, ou de produire des personnages historiquement célèbres, ou de placer des personnages d'invention au milieu d'une grande scène historique, a pu imaginer et surtout exécuter sa *Zulime*, qui réunit tous les ingrédients dont se forme l'insipide. Cette héroïne est la fille d'un chef africain, et rien ne prouve qu'elle ne soit pas négresse; elle s'est enamourée d'un prisonnier espagnol, qu'elle enlève sans savoir qu'il est déjà marié. Mais comme il s'agit de la liberté et de la vie pour l'Espagnol et pour sa compagne, on laisse agir et s'enferrer la princesse africaine. C'est à peu près le sujet de *Bajazet;* mais il y manque un Acomat, comme Voltaire l'a remarqué lui-même, et Trémizène n'est pas Byzance. Voilà pour Voltaire une chute absolue dans la plénitude de sa force, comme le fut *Théodore* pour le grand Corneille. Il a été donné au seul Racine de n'avoir pas de pareilles défaillances.

Le succès de *Mérope* (1743) devait ouvrir à Voltaire les portes

de l'Académie. Le cardinal de Fleury laissait par sa mort un siége vacant. Louis XV consentait. Mais il convint à l'ancien évêque de Mirepoix, Boyer, d'y faire obstacle : il ne voulait pas qu'un mécréant fût chargé de louer un prince de l'Église. Il se trouva, non sans peine, pour recueillir la succession, un prélat de bonne volonté, et l'auteur d'*Alzire* et de *Mérope* fut évincé. Cette avanie couvrit d'un prétexte plausible un voyage de secrète diplomatie, où Voltaire, usant de son crédit sur le roi de Prusse, posa les bases d'un traité favorable à la France. Pendant les négociations, Voltaire, qui paraissait avoir fui devant la cabale de Boyer, ne tarissait pas d'épigrammes contre le malencontreux évêque. On en riait en Allemagne, on les répétait à la cour. Boyer alla se plaindre au roi de ce que Voltaire le faisait passer pour un sot : *C'est convenu,* lui répondit Louis XV avec un flegme tout royal. A son retour, Voltaire, déjà vengé, n'eut pas d'abord la récompense du service qu'il avait rendu, le ministre qui l'avait chargé de cette mission étant tombé en disgrâce. Toutefois il avait gagné de ne plus être inquiété, et il était sur le chemin de la faveur. L'avénement de madame de Pompadour, qu'il avait connue lorsqu'elle n'était que madame d'Étiole, leva les derniers obstacles. Les fêtes pour le mariage du Dauphin lui donnèrent l'occasion de faire une comédie médiocre, la *Princesse de Navarre,* et un détestable opéra, le *Temple de la Gloire;* dès lors on n'eut plus rien à lui refuser : pension sur la cassette, emploi d'historiographe du roi, charge de gentilhomme de la chambre, tout lui vint à la fois, et même l'Académie, comme par enchantement. Aussi ne put-il s'empêcher d'en témoigner sa surprise dans cet impromptu :

Mon Henri IV et ma Zaïre
Ni mon Américaine Alzire
Ne m'ont valu jamais un seul regard du roi ;
J'eus beaucoup d'ennemis avec très-peu de gloire.
Les honneurs et les biens pleuvent enfin sur moi,
Pour une farce de la foire.

Une faveur portée avec une aisance si dégagée et presque dédaigneuse ne devait pas durer longtemps. Le roi d'ailleurs n'eut jamais de sympathie pour Voltaire, trop prompt à se familiariser, et dont la langue ne l'eût pas épargné dans l'intimité. Aussi le nouveau gentilhomme ne put-il prendre racine à la cour. Madame de Pompadour ne tarda pas elle-même à se refroidir pour son protégé. Elle eut un tort plus grave. Ce fut de réchauffer la rude verve de Crébillon, qu'il convenait de pensionner, puisqu'il était pauvre et illustre, mais qu'il ne fallait pas provoquer à de nouvelles tragédies, puisque son génie était épuisé. On fêta le vieillard, on le caressa; ses œuvres furent imprimées au Louvre; on cabala pour procurer à son *Catilina* un succès d'enthousiasme. Cette préférence blessa Voltaire, qui de Cirey, où il était renfermé, envoyait à Paris de nouvelles tragédies sur les sujets traités par Crébillon. C'est ainsi qu'il fit successivement *Sémiramis, Oreste* et *Rome sauvée*. Il se garda bien d'engager la lutte sur *Rhadamiste*, qui seul aujourd'hui protége le nom de Crébillon. Vainqueur dans ces trois rencontres, il eut l'imprudence de continuer et d'opposer les *Pélopides* à l'*Atrée*, qui a du moins l'avantage d'être horrible. Pour les deux *Triumvirats*, ils se valent et ne valent rien. Cette vengeance poétique de Voltaire, sans être signalée par des chefs-d'œuvre, a du moins produit trois pièces qui méritent de ne pas être oubliées.

Sémiramis est moins une belle tragédie qu'un grand spectacle. Elle retrace dans la décoration, et souvent dans le style, quelque chose de la pompe et de la magnificence de Babylone. Ce faste plus que royal plaisait à l'imagination de Voltaire. Mais tout cet appareil de machines et le fond romanesque de l'intrigue conviennent plus à un opéra ou à un mélodrame qu'à la scène tragique. Ce n'est donc, malgré quelques beautés supérieures, qu'une pièce de second ordre. Cette reine, amante d'un fils qui doit être son meurtrier par l'ordre des dieux, cet inceste en perspective, prévenu par un parricide renouvelé d'*Éryphile*, mais rendu moins repous-

sant par la grandeur des personnages, la noblesse du langage et l'éclat du spectacle, n'en demeurent pas moins une monstruosité. L'ombre de Bélus, plus heureuse que celle d'Amphiaraüs, sortit de son tombeau sans exciter le rire. Mais il y a encore là, à côté des grandes figures tragiques ou héroïques de Sémiramis, d'Arsace, une de ces princesses doucereuses destinées à recevoir et à rendre de tendres déclarations, la sensible Azéma qui prodigue ces fadeurs dont Voltaire s'était promis de purger le théâtre. Au reste, malgré ces graves imperfections, la *Sémiramis* de Voltaire laisse bien loin derrière elle la *Sémiramis* de Crébillon.

Oreste aussi est supérieure à l'*Electre*, quoique Crébillon ait imaginé le beau rôle de Palamède et que dans les deux derniers actes, il soit pathétique et terrible. La Harpe s'est donné la peine de le prouver longuement, et il aurait pu s'épargner ce soin. Mais il insinue que Voltaire pourrait bien avoir égalé, surpassé même Sophocle qu'il croyait imiter. C'est là qu'il faut contredire notre Aristarque. Sans doute Voltaire n'a pas altéré la simplicité du sujet par le mélange d'épisodes romanesques, comme l'a fait Crébillon; il a su tirer de la donnée primitive tous les développements de son drame; mais en introduisant dans les caractères des éléments nouveaux, il a substitué un pathétique vulgaire à la sainte terreur que produit dans Sophocle l'inexorable puissance de la fatalité. Sophocle ne comporte pas de changement; tout ce qui modifie ses conceptions les affaiblit; il est tout entier, qu'on nous passe cette expression vulgaire, à prendre ou à laisser. Racine l'a bien compris. Voltaire a été plus hardi, parce qu'il entrevoyait seulement les beautés du modèle à travers un nuage. Il a cru reproduire, il a cru embellir Sophocle, et il n'est parvenu qu'à construire une pièce hybride qui aurait révolté les Athéniens, et que les Français ont médiocrement goûtée. En effet, c'est mitiger la terreur et dépouiller le drame de toute valeur morale, de tout enseignement, que de prétendre transporter l'intérêt sur Clytemnestre, épouse adultère, homicide, en lui laissant les

sentiments d'une mère, et d'atténuer le parricide d'Oreste en l'amenant pas une méprise. Qu'est-ce donc qu'Oreste, si le destin n'entraine pas son bras et sa volonté au meurtre de Clytemnestre? Qu'est-ce que Clytemnestre elle-même, si elle ne conserve pas l'audace du crime et l'impénitence? Clytemnestre *repentie* et visant à couler en paix ses vieux jours au sein de sa famille, unie sous le patronage d'Égisthe[1], est un personnage chimérique; Oreste, fils respectueux, devient insignifiant; Électre elle-même, dont le poëte grec avait fait le génie de la piété et de la vengeance, est abâtardie. Tous ces beaux monstres antiques, ainsi apprivoisés, ont perdu leur attrait de terreur, leur charme d'épouvante. Que valent après cela des scènes bien conduites, quelques tirades pathétiques, une intrigue régulière? Le terrible prestige de la race d'Atrée est détruit, et nous n'avons pas même en échange des gens de bien.

Il ne manque à *Rome sauvée* qu'une intrigue attachante pour être une belle tragédie historique. Les rôles de Cicéron, de Catilina, de Caton et de César, sont habilement tracés d'après l'histoire. Deux scènes capitales, l'une entre Cicéron et Catilina, l'autre entre Catilina et César, paraissent dignes du pinceau de Corneille. Mais l'ensemble n'est qu'une suite de dialogues et de récits. On entend trop la conspiration, on ne la voit pas assez. Il y a d'ailleurs une certaine Aurélie, femme de Catilina, mêlée à l'intrigue pour faire naître le pathétique, et qui vient se tuer en plein sénat, sans que le coup de poignard dont elle se frappe cause la moindre émotion, parce que le poëte, qui la montre à peine, n'a pas su la rendre intéressante. Voltaire a mis sur le premier plan, et son sujet le lui commandait, le prince de l'éloquence, Cicéron, et c'est pour cela que son œuvre est plutôt oratoire que tragique: ce rôle de prédilection fait par lui et pour lui,

[1] Je voudrais dans le sein de *ma famille entière*
Finir un jour en paix ma fatale carrière.

(*Oreste*, act. I, sc. II.)

il aimait, dit-on, à le jouer sur son théâtre particulier. Il s'y montrait presque grand acteur, et lorsqu'au cinquième acte, il déclamait, non sans emphase, ces vers dont il n'avait pas besoin de provoquer l'application :

Romains, j'aime la gloire et ne veux point m'en taire...

toute sa petite salle retentissait d'applaudissements qui pouvaient impunément se prolonger. Vers le même temps il faisait applaudir *Nanine.*

Lorsque *Rome sauvée* fut représentée pour la première fois à Paris (1752), Voltaire n'était plus en France. Il y avait à cet éloignement volontaire plusieurs motifs. Crébillon continuait d'être en faveur, et Voltaire avait dit avec humeur :

On préfère à mes vers Crébillon le barbare.

D'ailleurs l'illustre Émilie, la marquise du Chatelet, venait de mourir à Nancy, après une maladie de six jours à la suite de couches imprévues. Frédéric profita de cette perte, que dans son langage, un peu tudesque cette fois, il appelle un *coup assommant*[1], pour renouveler ses instances auprès de Voltaire. Elles furent si vives et ses offres si séduisantes, que le poëte philosophe se laissa vaincre. Il partit pour Berlin au printemps de l'année 1750. Il entra dans le *palais d'Alcine* avec joie et sécurité, et à l'accueil qu'il y trouva, à la liberté dont il jouissait, il put croire et il crut qu'il avait rencontré l'amitié dans un roi et l'indépendance dans une cour. L'enchantement dura plus de deux années. Sans parler de la cordialité du prince, des soupers qui terminaient gaiement et savoureusement toutes les journées, l'hôte préféré de Frédéric avait un logement à Potsdam, la clef de chambellan, la croix du mérite, une pension de vingt mille francs et un magnifique train de maison ; la seule charge était d'épurer la prose et les vers de Sa Majesté. Cette besogne épineuse

[1] « Ce fut *un coup assommant* pour la sensibilité de M. de Voltaire. » *Éloge de Voltaire* par le roi de Prusse.

devait être la pierre d'achoppement : quelque dextérité que Voltaire y apportât, il était difficile que le nombre des fautes corrigées et des fautes incurables ne blessât pas la vanité de l'élève couronné. Quelques mots indiscrets furent rapportés et envenimés. Les bons apôtres de philosophes parasites que Voltaire avait rejetés sur le second plan prêtèrent à Frédéric un mot cruellement machiavélique : « Laissez faire, aurait-il dit, on presse l'orange et on en jette l'écorce quand on en a sucé le jus. » Après cela, il n'est pas étonnant que Voltaire ait parlé irrévérencieusement du *linge sale* du roi qu'il lui fallait *blanchir*, et moins surprenant encore que cet échange de méchants propos ait laissé des deux parts de profondes blessures. Toutefois la rupture n'éclata qu'à l'occasion d'une querelle de Maupertuis contre Kœnig, dans laquelle le roi prit parti pour le président de son académie et Voltaire pour le savant Hollandais. Les choses allèrent si loin, que le roi fit brûler par la main du bourreau la *Diatribe du docteur Akakia*, qui n'en courut que plus rapidement à travers l'Europe, où Maupertuis devint partout un objet de risée.

Cependant les deux amis parurent se réconcilier. Voltaire avait renvoyé la clef de chambellan, le brevet de sa pension, et il dut les reprendre. Il y eut de nouveaux soupers, de nouvelles tendresses. Mais Voltaire allégua l'état de sa santé, et il obtint l'autorisation d'aller prendre les eaux de Plombières. Toutefois il ne se pressait pas d'y arriver et restait imprudemment à la portée de Frédéric, dont Maupertuis réveilla les ressentiments. Voltaire avait emporté un exemplaire des poésies du roi, on craignait qu'il n'en abusât. Frédéric le fit réclamer par un de ses agents, Prussien zélé et brutal, qui mit Voltaire aux arrêts à Francfort jusqu'au moment où l'*œuvre de poeshie du roi son maître* pourrait lui être restituée. Le malheureux volume était déjà à Strasbourg, d'où il fallut le rappeler, et lorsqu'il arriva, Freytag, c'est le nom du Prussien, éleva de nouvelles difficultés contre lesquelles Voltaire s'irrita. Il avait raison; l'autre avait la force, il en abusa. Voltaire et sa nièce, madame Denis, furent

rudoyés selon la méthode allemande, payèrent les frais de l'avanie qu'on leur avait fait subir, et purent enfin se retirer humiliés et la rage dans le cœur. Tel fut le dénoûment des tendresses de Voltaire et de Frédéric. Celui-ci n'avait pas commandé les violences de son agent, et se contenta de les désavouer sans les punir. Malgré tout, Voltaire, qui tenait à sa clientèle de rois, répondit plus tard aux avances épistolaires venues de Berlin, et noua même une correspondance impériale avec Catherine II. Tout lui était bon pour gagner de puissants appuis à la cause de la philosophie.

Voltaire était à la cour de Prusse lorsque son *Histoire du siècle de Louis XIV*, depuis longtemps promise, fut publiée pour la première fois. Il lui parut piquant et magnanime d'envoyer d'une terre étrangère cet hommage à la grandeur de la France et à la majesté de la monarchie. Ce pouvait être aussi une habile tactique. Il est certain que cette œuvre nationale aurait dû lui préparer un accueil favorable dans sa patrie. Il n'en fut rien. Lorsqu'il eut fait sonder le terrain par ses amis et par sa nièce, il comprit qu'il n'était pas solide pour lui. C'est alors que maître d'une grande fortune, célèbre par la supériorité de son génie, redoutable par l'audace encore contenue de ses doctrines, éclairé d'ailleurs sur les dangers du métier de courtisan, il songea à garantir son indépendance ou plutôt à fonder à son profit une royauté d'intelligence assez bien assise pour tenir en échec les pouvoirs réguliers d'une société qu'il aspirait à dominer et à transformer. Ce fut à l'extrémité de la France, à deux pas de la Suisse, qu'il établit enfin sa forteresse.

Après avoir résidé quelque temps à Colmar, traversé Lyon où il eut comme un prélude du triomphe qui l'attendait à Paris au terme de sa carrière, essayé même du séjour de Genève dans sa maison des *Délices*, aux portes de cette ville, il se fixa dans le canton de Gex, à Ferney, où il devait passer les vingt dernières années de sa longue vie. C'est de là qu'il agita l'Europe. Jamais son ardeur militante, que l'âge aurait dû refroidir (il avait plus de soixante ans), ne fut plus vive.

Elle suffisait aux détails d'une correspondance infinie, à la production de pamphlets qui se succédaient presque sans interruption, à l'administration d'une fortune considérable qu'il fallait employer et maintenir, à l'achèvement du plus important de ses ouvrages historiques, l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, à la composition de l'*Histoire de Pierre le Grand*, du *Siècle de Louis XV*; de satires, de contes, d'épîtres en vers, petits chefs-d'œuvre qui ont l'éclat, la verve, la vivacité de la jeunesse ; de romans pour lesquels il n'avait pas eu de modèles et qui défient l'imitation, enfin à l'invention de canevas dramatiques dont quelques-uns ont été remplis, de manière à augmenter le nombre de ses bonnes tragédies. Ce n'est pas tout encore, car nous laissons de côté, dans cette imparfaite énumération, les soins d'une colonie industrielle à fonder et à faire prospérer, et ce qui n'est pas un titre moins glorieux, la défense infatigable, acharnée, on peut le dire, des victimes que le fanatisme de quelques tribunaux frappait au nom de la justice odieusement méconnue. Ce qu'il fit pour les Calas, les Sirven, pour l'infortuné général Lally, pour tant d'autres, atteste la générosité de son âme, et non-seulement la haine de l'intolérance, mais l'amour passionné de la justice. Ajoutons qu'il dota généreusement et délicatement la nièce du grand Corneille, et que cette bonne action a produit dans ses *Commentaires* un modèle de critique vive et pénétrante. Tant d'actes honorables lui ont permis de dire avec un juste orgueil :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage.

Il est fâcheux qu'il faille ajouter qu'il a fait beaucoup de mal : car dans l'emportement de la lutte engagée contre le fanatisme et la superstition, il poussa la liberté du langage jusqu'au cynisme, et il osa tout, même contre le christianisme. Malgré ces excès déplorables, il ne faut pas le confondre avec la tourbe des matérialistes qui s'agitèrent autour de lui et qu'il a toujours combattus : car dans ses plus grands écarts il n'a pas cessé de maintenir la notion d'un Dieu créa-

teur, rémunérateur et vengeur, en dépit des railleries des La Mettrie, des Grimm et des d'Holbach.

Voltaire avait voulu, pendant son séjour aux Délices, payer l'hospitalité de Genève en intervenant comme médiateur dans les querelles intestines de cette petite république; ne pouvant y réussir, il s'était retiré de la mêlée et attirait à son château de Ferney, sans distinction de parti, les Genevois qui consentaient à se divertir. Il comptait sur son théâtre pour adoucir et pacifier ces sectateurs de Calvin. Ce fut pour J.-J. Rousseau un prétexte de refuser l'asile que Voltaire lui offrit lorsqu'il fut banni de France. Il lui reprochait de vouloir corrompre par les jeux de la scène les mœurs de ses compatriotes. Voltaire, qui aurait dû compatir à cet accès d'orgueilleuse misanthropie, s'en irrita avec une inconcevable violence, et dans sa colère il écrivit ce détestable poëme de *la Guerre civile de Genève*, où il n'y a pas un bon vers ni une seule étincelle d'esprit. Rousseau plus habile ne s'émut pas de ce torrent d'injures, et lorsque les gens de lettres ouvrirent une souscription pour ériger une statue à Voltaire, il envoya son offrande.

La seule inspiration lyrique que Voltaire ait jamais éprouvée, quoiqu'il ait fait quelques odes, lui fut communiquée par l'aspect du Léman et la vue des Alpes, lorsqu'il arriva sur le territoire de Genève[1]. Le calme de la campagne, comme

[1] Il est bon de citer cet accès lyrique, unique dans la vie de Voltaire, et qu'éprouva, à plus de soixante ans (1655), en présence d'un des plus sublimes spectacles que présente la nature, ce *mondain* qui jusqu'alors n'avait paru s'intéresser qu'aux passions de l'homme et aux destinées de l'humanité. Citons au moins quelques passages de cette pièce vraiment inspirée:

> Que tout plaît en ces lieux à mes sens étonnés !
> D'un tranquille Océan l'eau pure et transparente
> Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
> D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés.
> Bacchus les embellit ; leur insensible pente
> Vous conduit par degrés à ces monts sourcilleux

autrefois à Cirey, sembla retremper son génie poétique. C'est à sa maison des Délices qu'il composa *l'Orphelin de la Chine*, digne encore dans quelques-unes de ses parties de l'auteur de *Mérope*. Idamé est aussi un type de l'amour maternel; le mandarin Zamti, qui offre son fils à la mort pour y soustraire le fils de son empereur, est un caractère héroïque, neuf et bien soutenu. Sans un vice organique qui l'affaiblit, je veux dire la duplicité d'intérêt et d'action, cette œuvre d'un sexagénaire serait au rang des meilleures pièces. Telle que nous la voyons, elle prouve que le talent dramatique, si précoce chez Voltaire, s'y est maintenu au delà du terme ordinaire. Quatre ans plus tard *Tancrède*, que *l'Ecossaise* avait précédé, vint en fournir une preuve nouvelle, plus surprenante encore. Le style seul accuse la main d'un vieillard, mais le plan de la pièce est le plus hardiment imaginé, le plus savamment ourdi que Voltaire ait composé. La Harpe en a montré tout l'artifice dans une analyse à laquelle nous renvoyons nos

Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire,
Éternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire!
Voilà ces monts affreux célébrés dans l'histoire,
Ces monts qu'ont traversés par un vol si hardi,
Les Charles, les Othon, Catinat, et Conti
Sur les ailes de la victoire.
. . . .
C'est sur ces bords heureux
Qu'habite des humains la déesse éternelle,
L'âme des grands travaux, l'objet des nobles vœux,
Que tout mortel embrasse, ou désire, ou rappelle,
Qui vit dans tous les cœurs et dont le nom sacré
Dans les cours des tyrans est tout bas adoré,
La Liberté! J'ai vu cette déesse altière,
Avec égalité répandant tous les biens,
Descendre de Morat en habit de guerrière,
Les mains teintes du sang des fiers Autrichiens,
Et de Charles le Téméraire.

lecteurs; les caractères de Tancrède et d'Aménaïde sont pris dans le vif du cœur humain; ils excitent un puissant intérêt, et on peut dire que même dans *Zaïre* le poëte n'a pas porté plus loin le pathétique. Tancrède est d'ailleurs un tableau brillant et fidèle des mœurs chevaleresques qui depuis *le Cid* et *Don Sanche* n'avaient pas été peintes au théâtre.

Si Voltaire eût consulté l'intérêt de sa gloire, il aurait terminé sur ce triomphe sa carrière dramatique. Mais sa passion dura plus longtemps que sa force. Le danger quand on a fait des tragédies est de ne pas cesser d'en faire. Voltaire l'éprouva plus cruellement que Corneille lui-même, et il faut renoncer à donner une idée de ses dernières tragédies. *Le Triumvirat*, *les Scythes*, *Sophonisbe*, parurent un instant sur la scène comme de pâles ombres; *les Guèbres*, *Don Pèdre*, *les Lois de Minos*, *les Pélopides*, n'osèrent s'y montrer. *Irène* seule y fut applaudie quelques instants, dans l'emportement de l'ivresse qu'avait provoquée en 1778 la présence de Voltaire à Paris. L'année suivante, *Agathocle*, dernier fruit de sa veine mourante, s'éteignit paisiblement, hommage posthume, devant une assemblée de fidèles admirateurs réunis pour célébrer au théâtre le premier anniversaire du poëte qui a fait *Brutus*, *Alzire* et *Mérope*.

Il est temps de résumer par quelques mots la vie littéraire de cet esprit étendu et puissant, qui a tenté tous les genres. Comme tragique, il s'est placé avec un caractère original à côté, mais au-dessous de Corneille et de Racine; dans l'épopée il tient chez nous le premier rang, bien en deçà de Virgile et de l'Arioste, qu'il a pris pour modèles; inégal dans la satire, il a plus de vivacité et moins de correction que Boileau; ses contes ne laissent au-dessus de lui que La Fontaine; il rampe dans l'ode, grimace dans la comédie, détonne dans l'opéra; ses épîtres et ses discours de morale sont d'un poëte disciple d'Horace et rival de Pope : il est incomparable dans la poésie légère. Comme prosateur, il n'a point de rivaux pour la netteté, la vivacité, l'élégance, le naturel; historien, il charme, il entraîne, il séduit; sa nar-

ration est vive, ses descriptions simples et colorées, ses réflexions courtes et judicieuses; ses romans ne laissent pas languir l'intérêt et provoquent le rire par des saillies imprévues, ils sont satiriques et plaisants; ses pamphlets décochent de ces traits qui pénètrent et qui restent dans la plaie; sa correspondance, merveilleusement féconde, est le produit le plus étonnant et l'image la plus vive de cet esprit varié, infatigable, inépuisable, de ce composé d'air et de flamme, selon la poétique expression de M. Villemain.

Voltaire avait quatre-vingt-quatre ans lorsqu'il se détermina à quitter un moment Ferney pour aller visiter Paris, qu'il avait quitté vingt-huit ans auparavant. L'accueil qu'il y reçut fut un triomphe. L'Académie, la Comédie française, les citoyens de tous les rangs, depuis les grands seigneurs jusqu'aux artisans, rivalisèrent d'empressement à fêter le patriarche de Ferney. Son buste fut couronné en plein théâtre; on alla jusqu'à applaudir *Irène*. Tant d'émotions ajoutées aux travaux littéraires qu'il s'imposa, pour donner l'impulsion et l'exemple à ses confrères de l'Académie, allumèrent son sang. La fièvre se déclara; il fut impossible d'en arrêter les progrès, et il expira le 30 mai 1778, dans l'hôtel du marquis de Villette, sur le quai des Théatins, qui a pris et qui garde le nom de Voltaire. Son corps ne put être inhumé à Paris et fut transporté secrètement à l'abbaye de Scellières, en Champagne, par les soins de l'abbé Mignot, son neveu, avec une rapidité qui rendit inutile le refus de sépulture en terre sainte expédié par l'évêque de Troyes. Les restes de Voltaire ne furent exhumés que pour être transférés, en vertu d'un décret de l'Assemblée Constituante, au Panthéon, où ils reposent encore.

1849.

JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

Les enthousiastes et les détracteurs n'ont pas manqué à Jean-Jacques Rousseau ; peu d'écrivains ont excité au même degré la sympathie ou la haine, et il faut avouer que la vie et les écrits de cet homme extraordinaire donnent également prise à la censure et à l'admiration, tant ils présentent de disparates et de choquantes contradictions. Quelques critiques ont été moins exclusifs : mieux encore, l'historien littéraire du dix-huitième siècle, M. Villemain, a pesé dans une juste balance les torts et les mérites du philosophe de Genève ; mêlant à une admiration vivement sentie une généreuse compassion pour les aberrations d'un génie puissant, pour les fautes graves, disons plus, les bassesses d'un caractère élevé en quelques parties, il a fait, sans fléchir, la part exacte du mal et du bien, aussi éloigné de l'anathème que de l'apothéose. Cette ligne intermédiaire est celle de la justice ; nous tâcherons de la suivre, car Rousseau n'est pour nous ni un réprouvé, ni un apôtre ; il a souvent failli dans sa conduite, il s'est souvent trompé dans ses doctrines ; mais il aspirait à la vertu qu'il n'a pas su pratiquer, à la vérité qu'il ne lui a pas été donné d'atteindre.

L'enfance de J.-J. Rousseau fut comme un présage de sa vie orageuse. Sa naissance fut marquée par la mort de sa mère, que les douleurs de l'enfantement surprirent loin de sa maison où elle ne devait pas rentrer ; de sorte que, privé des soins maternels que rien ne remplace, il passa ses pre-

mières années sous la garde d'une nourrice qui tempérait, il est vrai, par sa tendresse, les brusques rigueurs de l'autorité paternelle, mais sans pouvoir les prévenir. Cette perte prématurée réagit sur toute la destinée de Rousseau, car il manqua de cette éducation domestique, de cet enseignement par l'exemple qui imprime si fortement la morale au cœur de l'enfant, et on peut dire avec assurance que la plus grave des fautes qui pesa si longtemps sur sa conscience, et qui charge encore sa mémoire, n'aurait pas été commise s'il eût connu sa mère. Le souvenir de cette femme distinguée par le cœur et par l'esprit l'aurait gardé d'un attachement honteux, ou l'en aurait promptement dégagé. Presque abandonné à lui-même, il occupa et aiguisa la curiosité de sa jeune intelligence par la lecture de romans qui lui donnèrent, comme il le reconnaît, « des notions bizarres dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu le guérir. » Plutarque, qu'il dévorait à la même époque, mettait dans son esprit un idéal héroïque de la vertu qui lui préparait d'autres illusions.

A peine âgé de huit ans, la fuite de son père, forcé de quitter son modeste atelier d'horlogerie pour échapper à la persécution, le rendit doublement orphelin, et le fit entrer dans cette carrière de privations, d'inquiétudes, d'asiles précaires et d'exils agités, d'où il ne sortira que par la mort. Il serait peu intéressant de le suivre, pendant cette période de son existence, chez M. Lambercier, ministre à Bossey, où il apprit quelque peu de latin, en même temps qu'un châtiment corporel, infligé par la fille du pasteur, devenait le premier aiguillon de ses sens, et que la même peine, tant le fouet est habile à donner des leçons! appliquée une seconde fois avec iniquité, lui imprimait dans l'âme une haine profonde contre l'injustice; puis au greffe du tribunal de Genève, d'où il se fait renvoyer sous la prévention d'incapacité en matière de chicane et de procédure. Déclaré inepte par l'autorité du greffier de Genève, il passa dans l'atelier d'un graveur nommé Ducommun, homme rude et grossier, qui ne lui apprit point

son état, mais qui pervertit, par la contrainte et la brutalité, le naturel de son apprenti. Rousseau sortit, ou plutôt s'évada de cette école avec le dégoût du travail, l'habitude du mensonge et l'instinct de l'appropriation illégitime notablement développé. Dans sa fuite, il se dirigea vers Annecy, et il y fut recueilli, sur la recommandation d'un honnête ecclésiastique, par madame de Warens, qui, charmée de son heureuse physionomie, sous laquelle elle devinait les brillantes facultés que le régime des huit années précédentes (Rousseau accomplissait sa seizième année) avait refoulées, résolut de travailler à la réforme de son cœur et de son intelligence. Récemment convertie elle-même, elle voulut, avant tout, que son jeune protégé abjurât l'hérésie de Calvin : mais il fallait l'instruire, et elle le plaça à Turin dans l'hospice des catéchumènes. Pour sortir plus promptement de cet ennuyeux séjour, Rousseau brusqua sa conversion. Catholique et sans ressources, il ne trouva rien de mieux à faire que d'entrer comme laquais chez madame de Versellis. De chute en chute, son âme était descendue au niveau de cette condition. C'est ici que se place l'ignominieuse aventure du ruban dérobé, que la calomnie a essayé plus tard de transformer en pièce d'argenterie ou en diamant, larcin lâchement imputé à une jeune fille innocente, qui paya de son honneur et de sa place le mensonge de son accusateur. Jean-Jacques ne garda pas longtemps la sienne; on le congédia avec sa livrée. Faut-il dire qu'il entra ensuite chez le comte de Gouvon, écuyer de la reine de Sardaigne, et que cette fois encore il fut mis sur le pavé? Quel début pour la vie d'un philosophe réformateur!

Rousseau, après cette dernière incartade, retourna chez madame de Warens, qui le reçut comme l'enfant prodigue : toujours jalouse de son salut, elle le mit au séminaire d'Annecy pour en faire un prêtre; mais, ne prenant aucun goût à la théologie, il quitta bientôt le séminaire, et sa protectrice le plaça auprès du maître de musique de la cathédrale, nommé . maître; Celui-ci, s'étant pris de querelle avec le chapitre[1]

se détermina à passer en France. Rousseau l'accompagna jusqu'à Lyon, où Lemaître, surpris dans la rue par une attaque d'épilepsie, fut abandonné sans secours par son compagnon de voyage, qui se hâta de retourner à Annecy. Cruel mécompte ou plutôt juste châtiment! Madame de Warens avait disparu : elle était partie sans laisser son itinéraire. Que fera Rousseau, réduit à la misère par l'absence de sa bienfaitrice? Il imagine de tirer parti de la musique qu'il ne sait pas encore. Il se rend à Lausanne, où il prend enseigne de musicien et de compositeur. On le croit d'abord sur parole; mais un concert où il fait exécuter une cantate de sa composition, dont les notes discordantes produisirent l'effet d'un véritable charivari, le força d'aller chercher un autre théâtre. Dans cette audacieuse tentative, il n'avait compromis que le nom de Vaussore, anagramme prudemment substituée à son véritable nom. Il réussit mieux à Neufchâtel, car il commençait à apprendre la musique en l'enseignant; mais il ne s'y fixa point. Un charlatan, qui prenait le titre d'archimandrite, et qui annonçait l'intention d'aller à Jérusalem, engagea facilement Rousseau à le suivre dans son pèlerinage. Mais le fourbe est arrêté à Soleure, et Rousseau partage sa disgrâce. L'ambassadeur de France le tire de ce mauvais pas, et lui donne les moyens d'aller jusqu'à Paris. Paris était le rêve de Rousseau : son entrée par la porte Saint-Antoine commença à le désenchanter; le froid accueil qu'il y reçut, les obstacles qu'il rencontra dans ses projets le forcèrent bientôt à la retraite.

Dans sa détresse, il apprend que madame de Warens, dont il avait perdu la trace, est à Chambéry. Il y court, et il y trouve la même tendresse, le même dévouement. Les choses allèrent même plus loin, car Rousseau n'était plus un enfant, et sa bienfaitrice n'avait pas renoncé à la galanterie, qui va bien au delà de la jeunesse chez les femmes qui en ont pris l'habitude. Pendant un séjour de quelques années à Chambéry, interrompu seulement par une excursion à Besançon, Rousseau se livra à l'étude et à l'enseignement de la mu-

sique, se reprit de passion pour la lecture, et s'occupa avec une ardeur plus vive qu'heureuse du jeu d'échecs, de géométrie, d'algèbre et même d'astronomie. Ce qu'il fit de plus profitable, ce fut de revenir sur le latin, qu'il ne connaissait qu'imparfaitement. Des livres de médecine, qu'il consultait alors dans son ardeur de tout apprendre, frappèrent vivement son imagination et lui donnèrent la vision d'une des plus graves maladies dont ils décrivaient les symptômes. En vertu de cette contagion du livre sur le lecteur, Rousseau n'eut rien de moins qu'un polype au cœur. La faculté de Montpellier était seule digne et capable de guérir un si terrible mal. Sur la route, le malade fit diversion à son polype par une passion profonde et passagère pour une madame de Larnage. Il paraît même que cette crise le guérit, car les médecins de Montpellier prirent Rousseau pour un visionnaire lorsqu'il parla de sa maladie. Sans faire consolider sa guérison par sa nouvelle maîtresse, comme il l'aurait pu, notre voyageur, saisi tout à coup par le souvenir de madame de Warens, veut aller renouer leurs amours, mais cette excellente femme avait eu compassion d'un nouveau-venu, et Rousseau, à son retour, se trouva réduit à un rôle subalterne dans ce commerce de galanterie. Quelle école de morale! Aussi avec quel enthousiasme mêlé de tristesse, par un douloureux retour sur les souillures de son adolescence, Rousseau célébrera-t-il, dans *Émile*, le charme ineffable que la pureté des mœurs donne à la jeunesse!

Toutefois sa protectrice ne l'abandonna point : elle lui procura l'emploi de précepteur chez le grand-prévôt de Lyon, M. de Mably, frère des abbés de Mably et de Condillac. Le préceptorat est une condition bien épineuse, parce qu'il ne donne qu'une autorité déléguée et une position subalterne pour une œuvre qui demande toute la puissance de l'autorité directe et toute la considération qui s'attache à l'indépendance. Le caractère de Rousseau devait aggraver cet inévitable inconvénient : aussi reconnut-il bientôt qu'il n'était pas né pour l'abnégation et la dépendance. Il se retira donc, mais en as-

sez bons termes avec le père de ses élèves, quoique dans l'emploi de sommelier, qu'il cumulait avec le préceptorat, il eût détourné quelques bouteilles de vin d'Arbois, et que, par surcroît, il fût tombé amoureux de madame de Mably.

Rousseau revit alors madame de Warens, son refuge accoutumé; mais il n'y demeura pas longtemps. Avec quinze louis dans sa poche (jamais il ne s'était vu si opulent) et un système de notation musicale par les chiffres, dont il attendait la gloire et la fortune, il s'achemina de nouveau vers Paris. Cette fois il y fit un peu meilleure figure. L'Académie des sciences examina son système, qu'elle n'osa pas condamner; mais l'arrêt fut porté par Rameau, juge compétent, dont les conclusions furent sévères [1]. Malgré cet échec, Rousseau se lança dans le monde des philosophes et des financiers. Cependant il ne s'y enrichit pas, et ses amis, pour le tirer d'embarras, lui procurèrent la place de secrétaire auprès du comte de Montaigu, ambassadeur à Venise. C'était encore une position précaire et dépendante. On sait mal ce que Rousseau fit dans les États de la sérénissime république. Si on s'en rapporte à son témoignage, il trancha de l'ambassadeur en plusieurs circonstances devant le sénat de Venise; si l'on consulte la vraisemblance, il ne dut jamais paraître qu'à la suite de son maître, simple attaché de la personne, et non de l'ambassade : quoi qu'il en soit, il ne tarda pas à recevoir son congé. Ce fut le terme de sa carrière diplomatique.

Ces événements nous conduisent jusqu'à la trente-troisième année de la vie de Rousseau; apprenti, catéchumène, laquais,

[1] La musique a toujours été le faible de Rousseau, et dans un autre sens, pour appliquer ici un mot du cardinal de Retz, elle n'a jamais été son fort. Le *Dictionnaire de musique* prête à la critique des connaisseurs par ses omissions et par ses erreurs. Rameau trouvait dans la partition des *Muses galantes* des morceaux dignes d'un maître consommé à côté d'autres qui accusaient une extrême ignorance. On sait d'ailleurs que Rousseau, voulant retoucher *le Devin du village*, ne réussit qu'à le gâter. Il y a dans ces contradictions, au moins apparentes, un problème difficile à résoudre.

séminariste, musicien, précepteur, secrétaire, dans cette carrière de servitudes diverses et de vagabondage, il a dù s'éprendre d'une terrible passion pour la liberté. Le voilà libre enfin ! il retrouve à Paris des amis, des protecteurs, il sait maintenant assez de musique pour en vivre, soit qu'il copie, qu'il compose ou qu'il enseigne ; il a même en portefeuille un opéra complet, paroles et partition, *les Muses galantes*. Le duc de Richelieu le charge de revoir *la Princesse de Navarre* pour une nouvelle mise en scène, c'est-à-dire de retoucher Voltaire et Rameau. Il reparaissait donc sous d'heureux auspices dans ce Paris où deux fois il avait échoué. Mais il n'était pas au bout de ses épreuves : *les Muses galantes* tombèrent avant d'être représentées, et *la Reine de Navarre*, amendée, ne réussit pas. De plus, le malheureux Jean-Jacques, à peine arrivé à Paris, avait rencontré, dans son petit hôtel de la rue des Cordiers, une servante sans esprit, sans beauté, qui l'ensorcela et qui perpétua jusqu'à la fin de sa carrière la fatalité de son adolescence et de sa jeunesse, Thérèse Levasseur, qui fut à ses côtés, tant qu'il vécut, le symbole vivant de l'abjection et de l'esclavage de ses premières années.

La déconvenue de ses opéras le réduisit à occuper un emploi de commis chez M. Dupin, fermier général ; il ajoutait quelque chose à ses minces appointements en copiant de la musique. Cependant sa passion pour Thérèse l'absorbait. Une grossesse survint pour aggraver la gêne de sa situation. Le premier fruit de ce commerce fut envoyé aux Enfants-Trouvés, les autres eurent le même sort. Rousseau n'hésita pas. Le sentiment de la paternité n'émut point celui qui n'avait point connu les douceurs de la vie de famille : il ne vit dans la fécondité de sa compagne qu'une perspective de sacrifices sans compensation, et il s'y déroba. Qu'aurait-il fait de cette lignée illégitime que sa maîtresse n'était pas capable d'élever, à laquelle le pain aurait même souvent manqué dans le taudis qu'habitait ce couple disparate ? Ce lien, formé par l'appât d'une grossière volupté, et resserré par la crainte, jusqu'à ce que l'habitude en eût fait une chaîne indisso-

luble, ne pouvait engendrer de devoirs; il devait conserver jusqu'au bout le vice de son origine. Ces produits de la débauche étaient attendus dans l'asile que leur ouvrait la religion. Rousseau n'a jamais été ni père, ni époux, malgré le mariage qui l'unit légalement, quelque vingt ans plus tard, à cette indigne compagne. Je crains d'offenser les oreilles délicates, mais je ne trouve pour exprimer ma pensée qu'une seule formule, que je compose par un double emprunt au vocabulaire des comtes Joseph et Xavier de Maistre : Thérèse ne fut que la *femelle*[1] de la *bête*[2] de Rousseau : elle l'enchaîna par les sens, elle gouverna sa luxure et son appétit. Tel fut auprès de lui l'empire et la condition de cette femme. Quoi de plus triste? je flétris en expliquant: mais je sépare deux choses distinctes, j'écarte de l'âme de Rousseau les souillures et les misères de ses sens, je déconcerte ces éternelles antithèses qui supposent une famille à Rousseau pour l'accuser d'avoir méconnu le plus sacré des devoirs. Sa cause n'en devient pas bonne, mais elle est mieux instruite.

Tous ces faits étaient dans le passé, et Rousseau avait près de quarante ans lorsque son génie prit tout à coup un essor imprévu qui, du premier élan, le porta sur les hauteurs. Une annonce insérée au *Mercure* fit jaillir l'étincelle électrique : « Le progrès des sciences et des arts a-t-il contribué à corrompre ou à épurer les mœurs? » Voilà ce que demandait l'Académie de Dijon : ce fut comme un éclair qui sillonna l'intelligence de Rousseau, et qui fit gronder dans son sein ses ressentiments contre son siècle et le dégoût de la corruption commune qui l'avait avili lui-même. Son antipathie contre une époque fière de sa littérature retombera sur les lettres; sa détermination n'est pas moins soudaine que son inspiration : trente années de sa vie sont retranchées en imagination, l'âme du jeune lecteur de Plutarque se dégage des souillures qui ont rempli l'intervalle, enivrée de son idéal longtemps obscurci, toute prête à mesurer aux règles, à

[1] Joseph de Maistre.
[2] Xavier de Maistre.

peser au poids de l'antiquité les mœurs de ses contemporains. La mission qu'il se donne dans le transport de son cerveau sera un rôle, il le sait bien, mais ce rôle, il le remplira au risque d'être frappé de l'anathème qu'il va lancer. Ne pouvant être pur, il sera du moins le fléau de l'impureté. Rousseau entra donc dans la littérature par une diatribe contre les lettres. Cette attaque eut un long retentissement, car il n'y a rien de plus puissant sur les esprits que la sincérité dans le paradoxe. Le monde des lettrés, ainsi pris à partie, s'émut du coup qu'on lui portait au milieu de son triomphe. Ce premier succès, suivi bientôt du *Devin du Village,* qui réussit à Fontainebleau sous les yeux de la cour et du roi, et qui aurait procuré à son auteur, s'il l'eût voulu, de royales faveurs, le bruit de sa lettre sur la musique française, les avances de M. Francueil, receveur général des finances, qui le mettaient sur la route de la fortune, tout cela n'avait pas suffi pour apprivoiser Rousseau, lorsque l'Académie de Dijon, en proposant pour sujet de prix la recherche *de l'Origine et des fondements de l'inégalité parmi les hommes,* lui donna l'occasion de rentrer en lice et de faire cette fois le procès, non plus aux lettres, mais à la société tout entière. Dans le précédent discours, en évoquant l'ombre de Fabricius, il faisait appel à des mœurs qui avaient au moins la vraisemblance historique; maintenant il imagine une ère d'ignorance et de pureté morale, sans autre autorité que les rêves de son esprit, et il accuse la société d'avoir substitué le mensonge de ses institutions aux rapports simples et légitimes que la nature avait établis. Ce nouveau factum, plus déclamatoire que le précédent, n'était pas moins sincère, car Rousseau, en présence d'une réalité qui l'opprimait, avait dû souvent se réfugier dans la région des chimères. Rousseau pensait vigoureusement, mais il observait peu; il n'avait vu les vices de la société que dans ses torts envers lui; au lieu d'embrasser l'ensemble des faits et de chercher dans ce qui existe le germe d'un meilleur avenir, il condamne en masse ce qu'il ne connaît qu'en partie, et encore sous le point de

vue de la passion; il fait table rase, et il cherche le mieux hors du possible.

Rousseau, qui avait dédié son discours aux citoyens de Genève, fut pris d'un violent désir de revoir sa patrie : il profita d'une occasion qui se présentait, et pendant son séjour dans cette ville, il se rattacha à la secte de Calvin, qu'il avait quittée par son abjuration à Turin. Genève lui parut l'asile de la liberté, il songeait même à s'y fixer, mais il en fut détourné par le voisinage de Voltaire, dont il craignait l'influence sur ses concitoyens. Ce fut alors que l'amitié de madame d'Épinay l'attira dans la délicieuse vallée de Montmorency, où il aurait trouvé le repos, s'il n'y avait porté les inquiétudes de son caractère ombrageux et le commérage compromettant de son indigne entourage. Rousseau n'habita que vingt mois l'Ermitage, que madame d'Épinay avait fait bâtir pour lui, mais il y composa la *Nouvelle Héloïse*, sous le charme de quelques réminiscences d'amour mêlées à des sentiments exaltés que son imagination concevait, et qui de là descendaient vers son cœur qu'ils allaient réchauffer. C'est pour cela que dans ce livre, beaucoup trop vanté, la passion est éloquente, et que les sentiments comme les caractères sont généralement faux. Dans la *Nouvelle Héloïse*, il n'y a de complétement vrai que le paysage, parce que Rousseau avait bien vu et vivement senti la nature; tout ce qui vient de la passion et ce qui touche au monde réel est sans vérité et sans proportion. Ce sont des êtres et des sentiments d'imagination qui se meuvent et se produisent dans un monde que le romancier a fortement conçu, mais qu'il n'a pas vu. De là une vraisemblance relative entre les idées et les personnages, qui fait illusion si on se laisse entraîner dans le cercle tracé par l'auteur; et cet entraînement est inévitable, à l'âge où on ne connaît ni le monde, ni la passion réelle. La *Nouvelle Héloïse* est vraie et saisissante pour les jeunes imaginations : plus tard l'expérience nous arme contre la séduction, et il arrive souvent qu'on s'étonne de ne pouvoir relire ce qu'on avait dévoré.

Pendant que Rousseau se berçait de cet idéal de passion, il en tourmentait la sœur de madame d'Épinay, la comtesse d Houdetot. Cet amour que la distance des âges et du rang, le sentiment des devoirs de l'hospitalité, la notoriété du commerce depuis longtemps établi entre Saint-Lambert et la comtesse, la commisération dédaigneuse de l'objet de ce culte et les plaintes grotesques de Thérèse auraient dû réprimer, dégénéra en frénésie. Rousseau ne voyait que des ennemis dans ceux qui lui faisaient obstacle. Saint-Lambert fut averti et menaça de loin, mais avec un mépris marqué; madame d'Houdetot lui interdit sa présence, et coupa court à la correspondance qu'elle tolérait. Madame d'Épinay parut entrer dans le complot, et Rousseau, hors de lui, signifia brusquement son départ : il quitta l'Ermitage au cœur de l'hiver, et, sans s'éloigner de la vallée de Montmorency, il s'établit dans le voisinage, à Mont-Louis. Quelque temps après, le maréchal de Luxembourg lui donna un appartement au petit château de Montmorency, où le philosophe reçut, entre autres visites qui flattèrent son amour-propre, celle du prince de Conti. A tout prendre, Rousseau n'était pas malheureux alors : il est vrai qu'il soupçonnait au moins de trahison ceux de ses amis avec lesquels il n'avait pas complétement rompu, mais il trouvait un dédommagement dans l'intérêt sincère que lui témoignaient d'illustres protecteurs, dans la sympathie de M. de Malesherbes, qui corrigeait les épreuves de ses ouvrages, dans le succès populaire de *Julie*, la composition d'*Émile*, et surtout le spectacle d'une nature si belle qu'elle repose et qu'elle enivre tout ensemble. Le séjour de Rousseau dans la vallée de Montmorency, qui se prolongea pendant six années, est la période la plus féconde et la plus lumineuse du développement de son génie. C'est là qu'il composa, outre la *Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* et l'*Emile*. Remarquons, pour y faire penser, cette fécondation de l'âme par la solitude. Quatre grands écrivains ont laissé, au dix-huitième siècle, des monuments durables, et le nom de chacun d'eux rappelle une retraite honorée par

leurs travaux. La Brède se souvient de Montesquieu, Montbar parle de Buffon, Cirey de Voltaire, et Montmorency nous a donné Rousseau tout entier.

Rousseau avait composé la *Nouvelle Héloïse* pour occuper et divertir la fièvre de passion qui l'agitait dans sa solitude. Lorsqu'elle fut terminée, il eut à bon droit des scrupules de moraliste : ses deux discours étaient un engagement public et promettaient autre chose. Il y a loin, en effet, d'un roman d'amour aux vertus de l'ignorance et à l'innocente pureté de la vie sauvage. Rousseau se tire d'embarras par un détour habile : « J'ai vu les mœurs de mon siècle et j'ai publié ce livre. Épouses coupables, apprenez à rougir : quant à vous, jeunes filles, si vous êtes tentées de me lire, vous êtes déjà perdues. — Je ne sais si ce sophisme satisfit pleinement Rousseau, mais il lui suffit pour donner cours à son œuvre, dont le succès dépassa ses espérances et ses craintes. La menace dont il veut effrayer la pudeur des jeunes filles fut sans doute un aiguillon : pour les femmes, elles pouvaient lire en sûreté de conscience. Combien furent ramenées dans la bonne voie, combien égarées? nous ne savons : toujours est-il que l'infidélité par anticipation est un gage équivoque de la fidélité ultérieure, et que si Rousseau avait réellement un but moral, il aurait pu y tendre par une route plus droite.

Après avoir vécu en bonne intelligence avec les philosophes, au point de fournir des articles à l'Encyclopédie, Rousseau fit éclater ses dissentiments à l'occasion de l'article *Genève*, que d'Alembert avait écrit sous les inspirations de Voltaire. Suivant d'Alembert, les ministres protestants de Genève étaient devenus de simples déistes chrétiens, sur les traces de Socin. Le philosophe les en félicitait, mais Rousseau repoussa l'éloge de d'Alembert comme une injure. Au reste, ce n'était là qu'un grief accessoire : ce qui avait surtout blessé Rousseau, c'était la proposition d'établir un théâtre à Genève. De là cette lettre à d'Alembert qui contient un long traité contre le théâtre et les comédiens. Si Rousseau

se fût borné à montrer les dangers d'un établissement dramatique permanent dans un petit État comme Genève, il eût pu trouver d'excellentes raisons, quoique, même dans cette limite, il en donne d'assez mauvaises : mais il vise plus haut, et, non moins rigoureux que les Pères de l'Église et Bossuet, il proscrit sans distinction tous les genres de poésie dramatique et leurs interprètes. Cette lettre est un chef-d'œuvre de style et une diatribe impuissante contre un des plus nobles délassements de l'esprit humain, qui a été la source de tant de chefs-d'œuvre. La morale demande et devrait exiger la réforme des abus de la scène, mais la destruction de la scène est un vœu de barbare. Ajoutons que Rousseau, ayant quelques péchés dramatiques sur la conscience, n'avait pas mission pour lancer l'anathème. C'est dans ce manifeste qu'il faut chercher le principe de l'animosité de Voltaire, qui passa toutes les bornes, il faut l'avouer, dans ses représailles contre le détracteur du théâtre.

Disons quelques mots de ce triste débat. Rousseau a toujours rendu hommage au génie de Voltaire, et Voltaire n'a jamais nié celui de Rousseau. Ce n'est pas l'envie qui les a divisés. Leurs premiers rapports n'annonçaient pas les violences auxquelles Voltaire se laissa entraîner. Dans les lettres qu'ils échangèrent d'abord, Rousseau montra de la déférence et de l'admiration, et Voltaire de la courtoisie : il ne se range pas aux idées de Rousseau, qui étaient la contre-partie des siennes, mais sa plaisanterie est encore discrète et amicale : « Vous donneriez, dit-il, l'envie de marcher à quatre pattes. » Tandis que Rousseau se borna à déclamer, en général, contre les lettres et la civilisation, Voltaire ne prit pas au sérieux ces paradoxes inoffensifs; mais lorsqu'il s'attaqua au théâtre, Voltaire se sentit menacé dans son plus beau domaine, et Rousseau commença à lui paraître dangereux. Ses arguments signalaient Ferney à l'attention inquiète des Génevois. Voltaire dut craindre et craignit en effet pour son repos; et dès lors, stimulé par d'Alembert et Diderot, il essaya de rendre Rousseau ridicule pour l'empêcher d'être

redoutable. A ses yeux, Rousseau avait toujours été un rêveur hors du bon sens. Quand ces rêves d'un cerveau malade, je parle comme pensait l'auteur du *Mondain*, lui parurent menaçants, il s'arma contre eux de dédain et de raillerie. Ce qui me prouve que Voltaire était sérieusement inquiet, c'est qu'il manque d'esprit quand il attaque Rousseau. Au reste, celui-ci eut les honneurs de la guerre, puisqu'il reçut toute cette mauvaise mitraille sans sourciller et sans riposter.

De tous les ouvrages de Rousseau, le *Contrat social* est celui qui a exercé la plus grande influence sur la société; influence funeste, car l'erreur s'y trouve dans les principes et dans les conséquences. La première est l'hypothèse d'un contrat entre les parties intéressées, à l'origine des sociétés, comme si la société était un produit contingent de la volonté humaine et non le résultat nécessaire de la nature des choses; la seconde, non moins grave, est cet axiome abstrait qui fait d'un peuple une masse homogène dont tous les membres seraient unis par la communauté des idées et des intérêts. De ces données découle, sous le nom de liberté et de souveraineté populaire, un système de servitude et de despotisme plus oppresseur que les législations les plus tyranniques de l'antiquité. Toutes les pièces de ce système se tiennent par un enchaînement rigoureux, et la logique qui les unit paraît irrésistible. Rien n'est plus simple, car le publiciste procède par la méthode géométrique, établissant ses axiomes et dégageant par déduction ce qu'ils contiennent; or, dans ce monde abstrait, il est naturel que les idées s'enchaînent étroitement, puisqu'elles s'engendrent. Dans ce travail, Rousseau ne s'est embarrassé ni de l'histoire, ni de la science politique; sa pensée a combiné, dans l'isolement, les ressorts d'une machine simple et puissante, sans dessein d'application complète et prochaine, plutôt pour montrer la force et la sagacité de son génie, que pour remuer le monde. Mais l'autorité de son nom accrédita ces principes dont la clarté était déjà une séduction, et on voulut les éprouver

sur une société qu'ils bouleversèrent sans pouvoir la réorganiser. Rousseau inspira la Convention, et si cette assemblée, par l'emploi de la puissante machine que le *Contrat social* mettait dans ses mains, a maintenu pour un temps l'indépendance de la France, elle a gravement compromis l'établissement de la véritable liberté. L'expérience a ruiné les théories politiques de Rousseau : notre siècle n'admet pas l'infaillibilité du peuple, il contrôle par l'éternelle idée de la justice les actes de tous les pouvoirs, quels qu'ils soient, et l'autorité n'est légitime à ses yeux que par l'exercice régulier de la puissance souveraine. Reconnaissons cependant, car, lorsqu'on juge Rousseau, on trouve toujours qu'il donne une impulsion vers la vérité tout en s'en écartant, reconnaissons que la politique lui doit le dogme, salutaire sauf explication, de la souveraineté nationale, et le culte de la loi, sans lequel un État organisé d'après les principes de la liberté s'agiterait dans un cercle de mouvements contradictoires qui conduirait au despotisme à travers la licence.

En parcourant le cercle complet des institutions sociales et politiques avec une pensée de réforme radicale, Rousseau comprit qu'il fallait donner une base à l'édifice nouveau qu'il voulait élever. En effet, toute réforme est illusoire, toute prédication est vaine si l'on n'atteint pas le cœur même de l'homme. La réforme de l'éducation est donc l'antécédent nécessaire de toute réforme sociale : de quelque manière que vous disposiez la corruption, sous quelque angle que vous la placiez, quelque vêtement et quelque direction que vous lui donniez, elle ne changera pas de nature, elle corrompra la vertu des plus belles institutions; elle emploiera pour le mensonge les meilleurs instruments de vérité; sous le masque de la justice elle pratiquera l'iniquité, et fera partout servir l'apparence des vertus au triomphe du vice. Si donc on veut régénérer le corps, il faut d'abord purifier la molécule organique; telle est la pensée-mère de l'*Emile*.

Avant tout, on a peine à comprendre comment le publi-

ciste républicain, qui absorbe si complétement l'individu dans l'unité nationale, écrit un traité d'éducation domestique; mais cette contradiction peut se résoudre, car évidemment Rousseau a voulu faire de son élève l'instituteur du genre humain. L'éducation commune commencera quand l'éducation individuelle, bien dirigée, aura dégagé toute vérité dans une intelligence unique, et montré ce que comportent l'âme, l'esprit et le cœur de l'homme. Cette intelligence, préservée de la contagion antérieure, reprendra l'humanité à son point de départ et la replacera dans les voies de la Providence. Si Rousseau n'eût pas sous-entendu cette pensée, la contradiction indiquée plus haut resterait dans toute sa force, et de plus on l'embarrasserait fort en lui demandant comment il pourrait étendre à tous une éducation qui occupe un précepteur autour d'un seul enfant, sans compter, comme le remarque ingénieusement M. Villemain, les compères qui lui sont nécessaires pour la mise en scène des leçons décisives destinées à produire sur l'imagination de l'élève une impression profonde.

L'éducation d'Émile n'est donc que le prélude de l'éducation nationale : mais, dans ce but restreint, est-elle complétement saine et praticable? Et d'abord, en demandant tout à la raison de son élève, dans un âge où l'intelligence est surtout alimentée par la foi et par la mémoire, Rousseau est-il bien sûr de ne pas opprimer la faculté qu'il surcharge? retrouvera-t-il, à point nommé, celles qu'il a laissées dormir? Que dire de cet ajournement de la notion de Dieu, que le précepteur réserve pour la faire luire à sa convenance, comme s'il était assuré que cette notion sublime, si nécessaire et si naturelle qu'elle semble innée, ne préviendra pas longtemps à l'avance le signal qu'il veut lui donner à son heure? Ces objections, d'une force réelle, troublent l'ensemble du système de Rousseau; mais son livre n'en demeure pas moins un des plus beaux monuments que le génie de l'homme ait élevés, et les vérités partielles qu'il renferme ont suffi pour opérer une réforme heureuse dans l'éducation.

On peut dire que l'*Emile* a reconstitué la famille par l'importance nouvelle qu'il donne aux enfants; il a garanti la vertu des mères par l'exercice des devoirs que leur impose la nature, que leur conseille la tendresse; il a protégé la jeunesse contre ces traitements barbares, contre ces peines corporelles qui étaient toujours la dernière et souvent la seule raison des maîtres; en forçant peut-être l'emploi de la raison, il a certainement détrôné la routine; en présentant la notion de Dieu dans son antique simplicité, il a arrêté l'irréligion sur la pente glissante de l'athéisme [1], et, en fortifiant le principe générateur de tous les cultes, il a préparé le retour vers le culte le plus digne de l'homme et de la Divinité. Ce sont là d'incontestables bienfaits, des vérités durables qui compensent bien des erreurs, et qui permettent de dire que si Rousseau a rarement atteint la vérité, il y a souvent conduit. Ce n'est pas un guide assuré, sans doute, mais c'est un puissant promoteur.

Ce livre, à tout prendre, le plus utile et le moins révolutionnaire des écrits de Rousseau, souleva contre lui une violente tempête; l'autorité civile lança ses arrêts, l'autorité religieuse ses anathèmes. Le parlement, qui allait frapper les jésuites, essaya son glaive à deux tranchants contre l'auteur d'*Emile*. Le livre fut condamné au feu, et l'écrivain décrété de prise de corps : Christophe de Beaumont attaqua le réformateur dans un mandement célèbre. Rousseau, prévenu à temps, quitta précipitamment sa chère vallée de Montmorency; sur la route de l'exil, il sema la touchante élégie du *Lévite d'Éphraïm*, et, arrivé au terme de sa course, il se retourna pour jeter à la face de ses accusateurs une réplique foudroyante. La réponse au mandement de l'archevêque de Paris est, sans contredit, le plus éloquent des pamphlets; la tribune antique n'a rien entendu de plus fier, de plus véhément et de plus incisif. Rousseau croyait trouver un

[1] « Rousseau, dit Bernardin de Saint-Pierre, fait douter ceux qui ne croient plus. »

asile en Suisse, mais sa patrie se montra plus sévère encore que la France. Genève le condamne sans l'avoir lu, sur la foi du parlement de Paris; le sénat de Berne lui refuse un asile; et l'illustre fugitif est obligé de se placer sous la protection du roi de Prusse, dans le canton de Neufchâtel. Il s'établit à Motiers, où George Keit, milord Maréchal, gouverneur de Neufchâtel, le combla de prévenances et de bienfaits dont Rousseau garda toujours le souvenir. C'est là qu'il prit le costume arménien, qui excita plus tard à un si haut point la curiosité des Parisiens. Les *Lettres de la Montagne*, autre chef-d'œuvre sorti de sa plume, écrites pour sa propre défense et dans l'intérêt de l'un des partis qui divisaient Genève, suscitèrent dans sa paisible retraite un orage devant lequel il se crut obligé de fuir. La petite île de Saint-Pierre, dans le lac de Bienne, aurait fixé son choix, mais le sénat de Berne le somma de partir sans délai. Les efforts réunis de milord Maréchal, de l'historien Hume et de la comtesse de Boufflers le déterminèrent à passer en Angleterre; il prit pour arriver la route de Paris. Quatre ans s'étaient à peine écoulés depuis le décret de prise de corps lancé par le parlement; mais dans ce siècle de scepticisme, où les rigueurs de la loi étaient neutralisées par la tolérance sociale, il put impunément passer quelques semaines à Paris, protégé en apparence par le droit d'asile dont jouissait l'enceinte du Temple, où le prince de Conti l'avait reçu, mais en réalité par l'indulgence du pouvoir et par la sympathie de l'opinion. On ne lui demanda que le sacrifice momentané de son costume arménien.

Hume conduisit Rousseau en Angleterre et l'établit à Vootton, dans le comté de Derby : là Rousseau, loin du monde et décidé à n'y plus rentrer, commença son examen de conscience, et écrivit en moins de trois mois les six premiers livres de ses *Confessions*, qui suffiraient, à défaut de ses autres chefs-d'œuvre, pour le mettre au premier rang des écrivains. Il paraissait heureux dans sa retraite et affermi dans la résolution d'y passer le reste de sa vie, lorsqu'on

apprend tout à coup que les liens d'amitié qui l'unissaient à Hume ont été violemment rompus. Quelles étaient les causes de ce brusque changement? D'abord les amis de Rousseau l'avaient servi à leur mode, et non à la sienne, ne ménageant pas assez son ombrageuse susceptibilité, qui n'entendait recevoir les bienfaits que dans la mesure qu'elle avait librement fixée. Ce premier grief sommeillait cependant; mais Rousseau apprend, on ne sait par quelle voie, que son protecteur a trempé dans une raillerie ourdie contre lui par ses bons amis les philosophes[1]; aussitôt, sans donner ni provoquer d'explications, il accuse Hume de trahison, et lui rejette ses bienfaits avec indignation. Ce brusque procédé était dans les habitudes de Rousseau, qui n'a jamais ménagé les transitions. Un mot profondément vrai, qu'il a dit de lui-même, nous explique ces coups de tête fréquents qu'on lui reproche: « Je suis, dit-il, d'un naturel hardi et d'un caractère timide. » L'audace de l'imagination et la fierté des sentiments, à côté d'une volonté faible, produisent habituellement ces rapides secousses. La décision, chez les caractères timides, ne se prend que sous l'empire d'une passion qui emporte la volonté; l'impulsion est si vive qu'elle franchit toutes les bornes, et l'éclat en est si violent qu'il ne permet plus de retour. C'est ainsi que toutes les brouilleries de Rousseau ont été des ruptures soudaines et irrémédiables. La véritable force est dans l'énergie continue de la volonté qui domine une situation, et non dans la rapide violence qui

[1] Horace Walpole, le fils du grand corrupteur, avait fabriqué sous le nom de *Frédéric, roi de Prusse*, une lettre ironique dans laquelle ce prince proposait à Rousseau un asile dans ses États avec promesse de le persécuter tant qu'il aurait le goût de la persécution : « Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez, je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits. » D'Alembert, Helvétius, le duc de Nivernais et Hume lui-même, avaient coopéré à cette odieuse raillerie, qui égayait déjà nos beaux-esprits au moment même où Rousseau partait pour l'Angleterre.

veut s'y soustraire. Les caractères faibles se font illusion en ce point, parce qu'ils produisent en un instant un effet considérable; mais leurs coups de tête n'en sont pas moins des actes de faiblesse réelle, qui les séduisent par les apparences de la force.

Les *Confessions*, qui ont fourni tant d'armes aux détracteurs de Rousseau, sont bien, quoi qu'on ait dit, un livre de bonne foi. En mettant à découvert cet étonnant contraste d'un naturel vicieux et d'une âme enivrée de vertu [1], elles expliquent la contradiction de sa conduite et de ses doctrines. Le culte de la vertu sincèrement professé le purifiait à ses yeux de toutes ses souillures, et lorsqu'il dit que son livre à la main il se présentera sans crainte devant le tribunal du juge suprême, il ne croit pas se flatter, mais se rendre justice. On voit, en effet, si on examine sa vie, que les faiblesses qui l'ont avili ne l'ont jamais dépravé, de sorte qu'en consultant son cœur, vivement épris de vérité et de vertu, il déclare hautement qu'il n'y a pas homme au monde qui vaille mieux que lui. Sa passion pour le bien est le principe de son illusion : cet idéal de vertu, dont la contemplation échauffait son sang et emportait son imagination, lui dérobait les impuretés de sa vie. Le dégoût que lui inspiraient la bassesse des sentiments, les perfidies et la vanité de l'ambition, la poursuite des richesses, l'avilissement de tous les esclaves à chaînes dorées qu'il voyait régner sur les hommes, tous ces sentiments exaltés, dans la fière indépendance qu'il s'était faite au prix de nobles sacrifices, lui donnaient en idée la valeur morale qu'il s'attribue. Cet orgueil solitaire était d'ailleurs une compensation aux souffrances qu'il endurait, car ses amis s'étaient tournés contre lui, et il avait trop ouvertement rompu en visière au siècle tout entier pour ne pas croire à la réalité des haines dont il se voyait poursuivi. Disons à son honneur qu'il n'a haï personne, qu'il n'a

[1] Rousseau a dit : « Je suis vicieux, mais très-vicieux. » Et ailleurs : « Je devins vertueux, ou du moins enivré de la vertu. »

pas rendu injure pour injure, que la jalousie littéraire n'a pas même effleuré son âme, qu'il n'a eu ni fiel ni cupidité, et que s'il a poussé l'estime de soi jusqu'à la folie, c'est qu'en se plaçant si haut il pensait encore adorer la vertu. Au reste, cette illusion est plus commune qu'on ne pense, et il y a bien des hommes qui se croient en pleine vertu, parce qu'ils admirent passionnément la beauté morale et qu'ils méprisent énergiquement le vice. Cette grande morale ne devrait pas faire négliger la petite[1], car on n'a pas souvent l'occasion d'être un héros, et on est tenu d'être honnête homme tous les jours.

Maintenant la carrière active de Rousseau est terminée (1767). Son séjour en Angleterre avait duré seize mois et s'était prolongé plus d'un an après l'éclat de ses ressentiments contre Hume. Les onze années qui lui restent à vivre ne seront plus guère signalées que par des pèlerinages volontaires ou forcés, et par un séjour de huit années à Paris, où il se montra librement, malgré l'arrêt de prise de corps qui ne fut ni révoqué, ni exécuté : tant les mœurs étaient peu d'accord avec les lois! Les faits les plus importants de cette période furent son mariage avec Thérèse Levasseur, contracté, en 1769, sous le pseudonyme de Renou, par cette raison singulière que « ce ne sont pas les noms, mais les personnes qui se marient » ; sa souscription à la statue de Voltaire, hommage indiscret d'une admiration sincère, ou représailles

[1] On connaît le mot de Mirabeau : « La petite morale tue la grande. » On pourrait retourner cette sentence, et il serait certainement plus vrai de dire que la grande morale, telle que l'entendait Mirabeau et que la pratiquent la plupart des hommes politiques, tue la petite morale. Ce qui est encore plus vrai, c'est qu'il n'y a point deux morales, mais une seule, qui agit dans des sphères plus ou moins étendues, plus ou moins élevées, conformément à des principes qui ne changent pas, et qu'on ne viole jamais sans honte et sans péril pour la société et pour les individus. Tenir sur cette matière un autre langage, c'est encourager la corruption des hommes faits et préparer celle de la jeunesse.

cruellement généreuses des mauvais procédés du patriarche de Ferney; l'envoi tardif d'un projet de constitution à la Pologne expirante (1772)[1]; enfin l'accueil empressé qu'il reçut à son arrivée à Paris, où sa présence fit une véritable sensation. Son petit appartement de la rue Plâtrière reçut souvent d'illustres visiteurs, mais on n'y arrivait pas sans peine, et on y revenait plus difficilement encore. Jean-Jacques vivait fièrement du produit de ses minces économies, placées viagèrement, et de son travail de copiste, sans rien demander à personne, et refusant même les arrérages de la pension qu'il tenait du roi d'Angleterre. Dans l'année qui précéda celle de sa mort, une chute violente altéra sa santé, et ce désordre matériel donna un nouvel empire aux sombres idées qui assiégeaient souvent son esprit, idées nourries de terreurs imaginaires, de soupçons exagérés et de remords réels. Au reste, cette altération de son esprit datait de loin. On peut en saisir les premières traces au moment même où la gloire vint le surprendre inopinément après les longues épreuves qui avaient humilié sa jeunesse et son âge mûr. La secousse fut trop forte, et la persécution, se mêlant à l'éclat de la célébrité, dérangea irrémédiablement l'équilibre de ses facultés.

Rousseau, sentant ses forces décliner, accepta, vers la fin de mai 1778, l'hospitalité que lui offrait noblement M. de Girardin dans sa magnifique terre d'Ermenonville. Il parut charmé de ce séjour. Logé dans un pavillon isolé, il allait souvent visiter ses hôtes, et il aimait à faire de longues promenades dans les allées du parc, autour des pièces d'eau dont le pur cristal charmait ses yeux, avec le jeune Stanislas Girardin, auquel il enseignait la botanique. Thérèse Levasseur l'avait accompagné et lui préparait tous les jours ses mets favoris. Le 3 juillet il se leva de bonne heure, fit dans le parc sa promenade accoutumée, rentra pour déjeu-

[1] Huit ans auparavant, Rousseau, consulté par la Corse, n'avait pas été plus heureux ; la Corse avait cessé d'être indépendante lorsque ses conseils arrivèrent.

ner, et commença sa toilette pour aller au château. Tout à coup, il se plaignit d'un violent mal de tête; sa femme lui donna quelques potions calmantes et s'efforçait de le soutenir, lorsqu'il tomba violemment la tête contre terre. Le sang jaillit de son front et il expira sans prononcer une seule parole; un épanchement de matière séreuse dans le cerveau venait de le foudroyer; il était âgé de soixante-six ans.

Cette mort soudaine et accidentelle donna cours au dehors à des bruits de suicide : le témoignage d'un ami de Rousseau, M. de Corancez, les accrédita; madame de Staël les a accueillis passagèrement, et le dernier des biographes de Rousseau, M. Musset-Pathay, les a fortifiés du poids de son autorité. Ce consciencieux écrivain complique même le suicide par l'emploi du poison et du pistolet. Des convictions sincères appellent une discussion; mais, pour en ruiner le témoignage, il suffit de montrer sur quelle base fragile elles reposent. La mort naturelle de Rousseau est constatée par le concert de la famille de M. de Girardin, par le procès-verbal d'autopsie que dressa le docteur Lebègue de Presle, par la parole de Houdon, qui prit l'empreinte de la figure et du crâne, enfin par le récit détaillé que Thérèse Levasseur a donné des derniers moments de son mari. Qu'oppose à cette masse de témoignages M. de Corancez? le dire du maître de poste de Louvres, écho d'un bruit sans consistance, et qu'une réflexion bien simple dépouille de toute autorité. Une chute détermine la mort de Rousseau : quel sera le premier cri des témoins de cette catastrophe? « M. Rousseau vient de se tuer! » Est-ce à dire que sa mort soit volontaire? Ce cri passe de bouche en bouche, et il arrive naturellement à une demi-lieue du théâtre de l'événement avec la circonstance classique du coup de pistolet. Un campagnard le répète sans le dépouiller de cet accessoire; un homme de sens l'accueille, soit par légèreté, soit par quelques motifs personnels, et une équivoque de langage devient ainsi le point de départ d'une opinion qui prend racine.

Quelques mois avant de régulariser par le mariage son union

avec Thérèse Levasseur, Rousseau avait écrit à celle qu'il considérait depuis longtemps comme sa femme : « Si quelque accident doit terminer ma carrière, souvenez-vous en pareil cas de quel homme vous êtes la veuve, et d'honorer sa mémoire en vous honorant. » L'avenir réalisa ce vague pressentiment d'une catastrophe. Un an après, la veuve de Rousseau devenait la femme d'un jeune et robuste palefrenier : elle se faisait expulser d'Ermenonville où reposaient, dans l'île des Peupliers, les restes de l'illustre mort, étendant ainsi, par un dernier outrage, sa funeste influence sur la destinée de Rousseau, au delà même de la tombe!

Paris avait chassé Jean-Jacques Rousseau et ne l'avait jamais rétabli dans ses droits, quoiqu'il ait toléré plus tard et même honoré sa présence; Genève, qu'il idolâtrait, l'avait frappé dans sa détresse ; et tant qu'il vécut son existence fut agitée et précaire. La mort a tout effacé : aujourd'hui la dépouille mortelle de Rousseau repose au Panthéon, et le premier monument que Genève offre au yeux du voyageur, c'est la statue du citoyen qui lui a légué tant de gloire.

1841.

DELILLE.

La gloire de Delille est déjà un regret pour les hommes de notre époque qui ont été témoins de ses longs triomphes, à peine contestés; elle est une énigme pour la génération nouvelle : c'est pour tous un problème que l'avenir doit résoudre. Quelle sera dans l'histoire littéraire la valeur de ce nom, qui du moins vivra, car les grandes célébrités, même déchues, laissent toujours des traces profondes? De combien de degrés l'engouement des contemporains a-t-il dépassé la justice? à quel point la réaction eût-elle dû s'arrêter pour rester en deçà du dénigrement? Voilà ce que se demandent avec anxiété ceux dont Delille fut la première admiration, et qui voyaient avec orgueil dans l'éclat de ses succès un gage assuré d'immortalité. L'obscurcissement subit de cette célébrité, qui nous était chère parce que nous y avions apporté notre suffrage et qu'elle devait s'ajouter à la gloire de la nation, nous a déjà contristés; mais la passion qui animait ces représailles laissait vivre l'espoir, car la partialité a ses retours, tandis qu'on ne revient guère de l'indifférence. Delille sera-t-il un de ces poëtes, non pas complétement naufragés, mais échoués solidement, qu'on aperçoit toujours et qu'on ne peut remettre à flot? Notre intention n'est pas de décider la question, mais d'instruire avec calme, et non sans une secrète sympathie qui tient à nos souvenirs les plus vifs, parce qu'ils sont les plus éloignés, un procès qui sera décidé plus tard en dernier ressort.

Jacques Delille naquit le 22 juin 1738, au château de Tournebèze, situé entre le Puy-de-Dôme et Pontgibeau, en Au-

vergne, et fut baptisé à Clermont, dans l'église du Pont, par M. de Chevelanges, curé de cette paroisse. M. Montanier, avocat, le reconnut dans l'acte de baptême où ne figure pas le nom de sa mère, madame Marie-Hiéronyme Bérard de Chazelle, qui lui avait donné naissance par une faiblesse peu digne du sang des Lhopital et des Pascal qui coulait dans ses veines. Delille ne connut pas son père, qui mourut en lui léguant une petite rente, et ne fit guère qu'entrevoir par instants, et à la dérobée, sa mère, qu'il paraît cependant avoir tendrement aimée. Malgré cette origine clandestine et irrégulière, son enfance ne fut ni délaissée ni rigoureusement éprouvée. Les champs de la Limagne laissèrent dans son imagination les souvenirs d'un séjour fortuné, il les revit avec bonheur dans l'occasion, et la joie qu'il éprouvait à les revoir lui a inspiré, outre de touchantes et gracieuses peintures, le vers suivant, qui est devenu proverbe :

On redevient enfant aux lieux de son enfance.

Un curé de campagne ébaucha l'instruction du jeune Delille, qui conserva de ces premiers soins un tendre souvenir. Lorsque l'élève eut épuisé tout le latin du presbytère, il passa comme boursier au collége de Lisieux. Cet avantage fut-il l'encouragement des heureuses dispositions qu'il développait, ou le bienfait de la providence maternelle veillant sur le sort de l'enfant sans se montrer ? On serait disposé à s'arrêter à notre première hypothèse, en songeant que les bourses nombreuses des colléges de l'ancienne Université allaient souvent trouver dans l'obscurité les enfants qui promettaient des hommes distingués. Tel doit être, en tout temps, l'emploi de ces libéralités : il ne convient pas, en effet, qu'elles s'adressent à des familles opulentes, et lorsqu'elles arrivent pour soulager une gêne réelle ou pour récompenser des services honorables, il importe de savoir si l'enfant qui va recevoir une éducation libérale est capable d'en profiter. L'instruction secondaire donnée gratuitement à ceux qui peuvent la payer, et sans discernement aux fils

de ceux qui se trouvent dans certaines conditions, est une iniquité dans le premier cas, et elle devient souvent, dans le second, une faveur funeste. Quelle qu'ait été l'origine de cette bourse au collége de Lisieux, Delille en profita, et il obtint, dans ses études, des succès qui ont fait époque comme ceux de La Harpe, autre boursier qui devint l'oracle de la critique, pendant que Delille prenait place aux premiers rangs parmi les poëtes.

Nous lisons dans des souvenirs écrits par madame Delille, presque sous la dictée de son mari[1], que lorsque la nourrice transporta, à l'âge de quatre ans, l'enfant qui lui était confié, à la pension de Chanonat, cette séparation mit en péril les jours du jeune Delille. Il appelait par des cris plaintifs sa *mame* absente, et comme ses cris étaient sans écho, une fièvre ardente suivie de convulsions le saisit, et ce ne fut pas sans peine que, cette crise passée, il se détermina à partager les jeux de ses camarades. Pendant son séjour à Chanonat, l'enfant reçut un jour une visite mystérieuse : une femme qu'il n'avait jamais vue le fit demander en secret, le serra vivement dans ses bras, le couvrit de caresses et de larmes, et disparut. Delille sut alors qu'il avait une mère, et ne comprit pas sans doute pourquoi cette tendresse si vive ne pouvait s'épancher qu'à la dérobée. Ce malheur d'une naissance clandestine n'eut pas de fâcheuse influence sur le caractère de Delille ; sa vivacité naturelle le sauva de ces sombres pensées que suggère à certains esprits une condition fausse : il ne rendit personne responsable d'un hasard malheureux. Son humeur enjouée, la pétulance de ses manières, la malice bienveillante de son esprit lui firent donner par ses condisciples les surnoms d'*écureuil* et de *sapajou* : « Il est certain, dit l'un d'eux[2], cité par M. Sainte-Beuve, que

[1] Ce précieux manuscrit nous a été communiqué avec une grâce parfaite et une charmante courtoisie par M. A. Sauvage. Nous en tirerons plus d'un renseignement curieux.

[2] Desforges, l'auteur de la comédie de *Tom Jones à Londres*.

cet aimable jeune homme avait toute la vivacité, toute la gentillesse de l'un et de l'autre, et, disons la vérité, un peu de la malice du dernier; mais il avait aussi l'innocence et la grâce du premier. »

Les succès universitaires de Delille firent sensation dans le monde. On se disputa dans les salons aristocratiques et littéraires le plaisir de fêter le jeune lauréat. Le comte d'Hérouville, le premier président, le maréchal de Brissac lui firent des avances; le duc de Bouillon voulut qu'il lui fût présenté à Versailles. Madame Geoffrin, caustique et bonne, et qui aimait à intimider ceux qu'elle voulait encourager, lui donna d'une façon assez originale le baptême philosophique. Lorsque le jeune écolier lui fut présenté : « Monsieur, lui dit-elle d'une voix imposante et d'un ton brusque, vous faites bien du tapage !... » Ce début intimida Delille, qui resta muet. « Il n'est question que de vous, continua-t-elle du même ton, et je ne vois pas comment vous pouvez justifier un pareil scandale. » L'écolier, déconcerté, essayait de balbutier une façon d'apologie : « En quoi donc, madame, aurai-je eu le malheur de vous déplaire? » Une corbeille remplie de sucreries et de tablettes de chocolat tira tout le monde d'embarras; les friandises passèrent dans la poche de l'écolier, qui fut choyé, carressé, bourré de dragées et de compliments. L'esprit lui revint avec l'assurance, et, en se retirant, il emporta ces paroles gracieuses : « Il faut nous voir souvent, entendez-vous? »

Il semble que de pareils succès devaient porter du premier coup Delille aux rangs élevés de l'enseignement des lettres, où sa vocation l'appelait. Il n'en fut rien. Alors les plus habiles commençaient par le commencement. Celui qui avait fléchi sous le poids des couronnes débuta modestement comme maître de quartier au collége de Beauvais, où il eut pour collègues, Thomas son compatriote, Lagrange, traducteur de Lucrèce, et Sélis qui, plus patient que saint Jérôme, a donné de la clarté à Perse, sans le brûler. Ces fonctions subalternes n'humiliaient personne et paraissaient

un noviciat nécessaire avant d'arriver à l'enseignement : exercées par des jeunes gens distingués, elles avaient l'avantage de présenter aux élèves, au plus humble degré de la hiérarchie des maîtres, des supérieurs et des amis. Delille commençait alors à s'occuper de la traduction des *Géorgiques*, à laquelle il associait ses élèves, en excitant leur émulation sur les passages les plus difficiles. C'est à cette époque qu'il faut placer sa visite à Louis Racine, qui, d'abord effrayé de ce projet téméraire, lui commanda de poursuivre ce qu'il avait si bien commencé.

La suppression de l'ordre des jésuites laissant vacantes un grand nombre de chaires, Delille fut envoyé comme professeur à Amiens, où il visita le chantre de *Ver-Vert*, qui expiait ses succès de poésie badine et de comédie dans la retraite et la dévotion. Gresset accueillit et goûta le jeune professeur, déjà connu par quelques pièces fugitives, et surtout par son épître didactique à M. Laurent[1]. Delille fut bientôt rappelé à Paris comme professeur de troisième au collége de La Marche. C'est dans l'exercice de ces pénibles fonctions qu'il acheva sa traduction des *Géorgiques*. Le succès de cet ouvrage fut immense, et Delille reçut de l'admiration contemporaine le surnom de *Virgile français*. Voltaire, dont le suffrage aimait à consacrer les réputations naissantes, parla du nouveau traducteur avec enthousiasme ; il ne se contenta pas de lui délivrer, comme à beaucoup d'autres qui ont laissé périmer la donation anticipée qu'il faisait volontiers de son héritage, la survivance de sa royauté poétique, il écrivit de son propre mouvement à l'Académie française une lettre dans laquelle

[1] Cette épître, composée à l'occasion d'un bras artificiel, passe en revue toutes les merveilles de l'industrie : « Elle semble, dit M. Sainte-Beuve dans une excellente notice, avoir été pour Delille le programme qu'il se posa, ou, si c'est trop dire, l'écheveau qu'il tourna et dévida toute sa vie. » Ce jugement spirituel paraît trop exclusif, car Delille a plus souvent chanté la nature que l'industrie, et il a touché la philosophie, la politique et le monde, par le *Dithyrambe sur l'immortalité de l'âme*, *la Pitié* et *la Conversation*.

il proclamait le mérite éminent de cette traduction, que le grand Frédéric appelait de son côté une œuvre originale. Dès lors commence autour du nom de Delille ce bruit de gloire que la révolution fera taire pendant quelques années, mais qui reprendra avec plus de force au milieu des triomphes de l'époque impériale. Au reste, la critique mêla sa voix à ce concert de louanges. Clément de Dijon, stimulé par Lebrun le pindarique, publia deux volumes d'observations, dans lesquelles l'aigreur et l'amertume n'excluent pas la judicieuse sévérité du goût. Pendant que Saint-Lambert provoquait contre le critique, Aristarque et Zoïle tout ensemble, les rigueurs arbitraires du pouvoir, Delille, plus sage et mieux avisé, profitait des bons avis de son détracteur pour améliorer notablement plusieurs passages de sa traduction. On raconte à ce propos que Clément, menacé de la Bastille, osa se présenter chez Delille pour l'intéresser en sa faveur. Le poëte était alors avec Dureau de la Malle. Clément balbutia quelques excuses, et promit de se rétracter; Delille, pour toute réponse, récita un passage traduit de Pope tombant à plomb sur son interlocuteur, qui se confondit en excuses de plus en plus humbles. Dureau de La Malle, qui bondissait d'impatience, mit fin à cette scène par un geste énergique. Clément se trouva heureux de sortir par la porte. Delille, qui connaissait la fougue de son ami, avait pris la précaution de se placer devant la fenêtre.

Malgré quelques critiques fondées, les *Géorgiques* de Delille demeurent le chef-d'œuvre de la traduction. Je suis bien éloigné de penser, avec M. Sainte-Beuve, « qu'on glisse avec Delille sur un sable assez fin, peigné d'hier, le long d'une double palissade de verdure, dans de douces ornières toutes tracées.» Sans doute Delille n'a pas reproduit toutes les mâles beautés de l'original, il n'a pas laissé vivre dans sa touchante profondeur cette sensibilité qui vivifie dans Virgile jusqu'aux prescriptions de la science; il n'a pas la fière et libre allure de son modèle, son langage n'a pas cette perpétuelle invention des mots, ce coloris des images dont se com-

pose la désespérante perfection du poëte latin, mais il a triomphé des difficultés de sa tâche autant que le permettaient l'infériorité matérielle de notre langue et les entraves de ce travail qui, soumettant l'inspiration à des formes déterminées, enferme le poëte dans un cercle infranchissable. Quelle souplesse dans cette infinie variété de tours, quelle sûreté de pinceau dans ces nuances finement et vigoureusement touchées, quelle dextérité pour faire entrer toutes ces idées et ces images dans le moule inflexible de l'alexandrin! Certes, la traduction n'a ni le titre ni le poids du modèle; le métal est de qualité inférieure, mais ici le problème à résoudre ce n'est pas l'égalité, c'est la moindre différence; or, jusqu'à preuve contraire, il est vraisemblable que Delille a porté l'imitation à ses limites extrêmes. D'autres ont fait autrement, personne n'a fait mieux, et ce n'est pas un mince mérite que d'être le premier même dans un genre secondaire. On a dit que Boileau et Voltaire avaient mieux traduit, mais ils n'ont réussi que dans des passages de peu d'étendue et en prenant des libertés qui leur laissaient l'emploi de toutes les ressources de leur génie. Quoi qu'on puisse dire, Delille aura la gloire d'avoir été plus loin que pas un dans une carrière marquée par des chutes fréquentes de lutteurs habiles, et par là il a gagné une place élevée et distincte, il a conquis une palme qu'on ne peut pas lui ravir.

A deux reprises, l'Académie française, impatiente de compter parmi ses membres l'habile interprète de Virgile, porta sur lui la majorité de ses suffrages. Louis XV, qui n'aimait pas la gloire parce qu'elle fait trop de bruit, trouva la première fois (1772) que l'Académie s'était beaucoup pressée : peut-être pensait-il qu'elle dérogeait en s'associant un régent de collége; c'était punir Delille des torts du pouvoir, qui aurait dû lui donner l'indépendance quand l'opinion lui décernait la gloire. En 1774, la seconde élection de Delille fut confirmée par Louis XVI, et l'amitié de M. Le Beau, lecteur du roi au Collége de France, appela le nouvel académicien à

partager avec lui l'enseignement public de la littérature latine. La poésie revenait de droit au traducteur de Virgile, Le Beau se réserva l'éloquence.

De 1774 à la révolution, la vie de Delille est un triomphe paisible et radieux. La cour le protége et l'enrichit [1], il est l'oracle de l'Académie et du Collége de France, l'idole des salons. L'effet de ses vers, lorsqu'il les lit d'une voix enchanteresse, est prodigieux; sa conversation brillante et familière, semée de mots ingénieux et d'anecdotes piquantes, lui donne le premier rang parmi les hommes aimables; sa physionomie ouverte et mobile fait oublier l'irrégularité de ses traits, et il ne tiendrait qu'à lui d'avoir tous les succès des abbés de boudoir. Les soupers, les parties de campagne se succédaient sans interruption, et les mieux placés devaient s'y prendre longtemps à l'avance pour le posséder. C'est au milieu des distractions de cette vie charmante, possible seulement à l'époque de sécurité voluptueuse qui précéda les orages de la révolution, que Delille composa par fragments, ou plutôt par compartiments, cette brillante mosaïque qui est le poëme des *Jardins*. Dans cet ouvrage, il abordait en son propre nom sur les traces du père Rapin, et comme pour obéir à un désir ou plutôt à un regret de Virgile [2], le poëme didactique.

Pour réussir complétement dans ce genre, où la poésie, voisine de la prose et tributaire de la science, n'a ni l'inspiration de l'ode, ni la magnificence de l'épopée, ni l'intérêt du drame, il faut pouvoir y employer toutes les ressources du génie; ici l'invention n'est possible que dans l'expression, dans les récits et les tableaux épisodiques. Comment parvenir à être méthodique sans froideur, exact sans sécheresse,

[1] Le comte d'Artois, depuis Charles X, fut le plus actif et le plus généreux de ses protecteurs.

[2] Verum hæc ipse equidem, spatiis exclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis posthac memoranda relinquo.
Géorg., l. IV, v. 147-8.

technique sans obscurité? Comment allier le précepte et l'image, le sentiment et la description? Comment parler en même temps à l'entendement, au cœur et à l'imagination? En un mot, comment poétiser la science? Virgile n'a ignoré aucun des secrets de cet art si difficile; la poésie vivifie les détails et l'ensemble de ses *Géorgiques;* elle circule comme un feu subtil sous la trame de ses vers; elle brille à la surface comme une pure lumière. C'est pour cela que ce poëme passe à bon droit pour le chef-d'œuvre de l'esprit humain. Hésiode et Lucrèce, dans le même genre, touchent de bien près à la perfection. Delille n'est pas poëte didactique dans le grand sens que donnent à ce mot les poëmes de Virgile et de Lucrèce. Il a le goût plutôt que la passion de son sujet: son poëme s'est fait sans avoir été conçu, il a été arrangé plutôt que composé. Mais à défaut de ce lien puissant qui fait d'une œuvre d'art un tout vivant, quelle habileté dans l'arrangement des parties! A défaut de ce style souverain qui grave la pensée, combien de tours heureux, d'expressions brillantes, de traits délicats et spirituels? Qu'on relise les *Jardins*, et l'on verra que cette parure coquette, qu'on déclare fanée, conserve encore, après bien des années, de la fraîcheur et de l'éclat. Remarquons d'ailleurs que si la grâce de Delille touche quelquefois à la manière, cette recherche de l'élégance se trouve ici en rapport avec la nature *artialisée,* comme dirait Montaigne, que nous présentent les *Jardins*. Le succès de ce poëme, qui parut pour la première fois en 1782, fut complet. Delille sentit à peine la piqûre que lui fit Rivarol, en publiant les doléances du *chou* et du *navet,* indignés de n'avoir pas leur place dans les vers du poëte, qui avait oublié le potager. Les *Jardins* eurent les honneurs d'une vingtaine d'éditions et de plusieurs traductions allemandes, polonaises, italiennes, anglaises.

Le voyage de Delille à Constantinople fut presque un enlèvement. Sans projet arrêté, il se laissa faire par M. de Choiseul-Gouffier, charmé de se donner un si agréable compagnon. Delille rapporta de cette excursion quelques im-

pressions poétiques, qui furent le germe du poëme de l'*Imagination*, et des yeux affaiblis par l'éclat du soleil et le reflet éblouissant des blanches murailles de Constantinople. A Paris, il retrouva ses amis, que l'absence n'avait pas refroidis, et cette vie mondaine qui le séduisait, et que la révolution vint bientôt troubler. Delille, quoique suspect d'encyclopédisme, tenait à la cour par ses habitudes et par la reconnaissance; il ne fut donc pas entraîné dans ce mouvement de liberté qui devait d'ailleurs déposséder la paisible poésie didactique. Il bouda la révolution sans l'attaquer, et se fit oublier en s'abstenant. Ce fut alors, en 89, qu'il alla passer l'été en Auvergne, où il revit sa mère, que déjà il avait visitée au sortir du collége. Ce séjour de plusieurs mois dans son pays natal fut une longue fête. Il revint à Paris, se tenant toujours sur la réserve : secrètement hostile, mais prudent [1]. Toutefois, on lui demanda un hymne religieux pour la fête de l'Être suprême, et il fit de son obéissance un acte d'opposition, car en flétrissant la tyrannie, il parut attaquer ceux qu'André Chénier appelait des *tyrans barbouilleurs de lois*. Quelle qu'eût été l'intention du poëte, il devint suspect, et il ne fallut pas moins que la protection de Chaumette pour le garantir. Il avait ainsi passé sans encombre les années les plus périlleuses de la révolution; le 1er frimaire an III, il récitait des vers à l'ouverture du Collége de France, et la même année son entrée était accueillie, à une des leçons de la grande école normale, par de vifs applaudissements : la terreur avait cessé, les temps étaient devenus meilleurs, et cependant Delille quitta la France. On n'a jamais bien su le

[1] Sa prudence ne put cependant contenir une saillie qui faillit le compromettre. Il cherchait un livre dans la boutique de Le Jay, au Palais-Royal. La femme du libraire questionnait un gros homme, le vicomte de Mirabeau, assis près d'elle. « Ma chère amie, tais-toi, tu es bête, mais bête comme le décret d'hier. — Pourquoi dater? » dit Delille tout en cherchant son livre. Le lendemain on cria dans les rues : « Bon mot du citoyen Delille, à deux sous. » (*Manusc. de madame Delille.*)

motif de ce départ; serait-ce rancune de poëte pour la préférence accordée à un versificateur aujourd'hui complétement oublié, Le Blanc, auteur de *Manco-Capac*, dans le partage des récompenses nationales [1]? Voulait-il, comme on l'a insinué, se mettre en règle avec l'avenir? c'eût été prévoir les choses de bien loin. Dans ce cas, Delille n'aurait pas eu les bénéfices de sa lointaine prévoyance, car il est mort la veille de l'événement qui justifiait sa sagacité. Il est vraisemblable qu'il ne s'éloigna d'abord que pour faire remarquer son absence; puis les instances qui le rappelaient n'étant pas assez vives, il se sera laissé aller par degrés jusqu'à l'émigration, et s'il prolongea son exil volontaire, ce fut sans doute par la difficulté de rentrer avec convenance après être sorti sans raison. La faiblesse explique bien des choses qui passent pour de la force. Quoi qu'il en soit, cette longue bouderie de Delille fut confisquée au profit de la légitimité, et elle l'engagea tellement, qu'après son retour en France Napoléon ne put gagner de lui que son silence.

En 1789 Delille n'était pas marié [2], mais il s'était attaché,

[1] La Convention avait décrété en faveur de Le Blanc un don de deux mille livres. Je me trompe en disant que Le Blanc est complétement oublié, puisqu'on a retenu de sa tragédie ce vers fameux :

Crois-tu d'un tel forfait Manco-Capac capable?

[2] Delille put se marier sans enfreindre de vœux, car, bien qu'il prît le titre d'abbé, il n'était pas entré dans les ordres. On le voit clairement par l'anecdote suivante, qu'il aimait à raconter. En 1778, M. de Maurepas, qui lui voulait du bien, lui ménagea une entrevue avec le cardinal de La Roche-Aymon, chargé de la feuille des bénéfices, et voici le dialogue qui s'établit entre le poëte et le cardinal. « En quel diocèse êtes-vous grand-vicaire? — Je ne suis pas grand-vicaire. — De quelle paroisse êtes-vous curé? — Je ne suis pas curé. — Vous n'êtes donc que diacre — Je ne suis pas diacre. — Quoi, vous seriez resté crapuleusement sous-diacre ! — Je n'ai pas l'honneur d'être sous-diacre. — *Per caput juro, nil habebis.* Entendez-vous le latin? — J'aurai l'honneur de l'expliquer à Votre Éminence, si elle le permet. »

sous le nom de nièce et comme gouvernante, une jeune personne dont il avait touché le cœur pendant une visite faite trois ans auparavant au couvent des dames de Sainte-Claire, à Metz. La jeune novice, que l'esprit du poëte avait charmée, devint plus tard madame Delille. Le soin qu'elle prit tout d'abord d'écarter les importuns auxquels Delille sacrifiait deux choses également précieuses, son temps et sa santé, est le point de départ d'une légende, grossie par la rancune et la crédulité, qui transforme cette femme dévouée en une sorte de dragon, avare et jaloux, défendant les avenues du poëte, le séquestrant impérieusement, le mettant à la tâche d'un certain nombre de vers, rançon d'une liberté passagère, et toujours prête à dévorer les imprudents qui auraient voulu forcer la consigne. La vigilance de celle qui devait être madame Delille commença à se prononcer au début de la révolution, pour tenir le poëte en garde contre les jeunes seigneurs clubistes qui auraient voulu l'entraîner dans leurs réunions. « Le dépit, écrit-elle à ce propos, se vengeait par le ridicule. Heureusement ce dépit ne put se tourner contre M. Delille. L'amitié, satisfaite d'avoir contribué au repos, peut-être à la vie d'un homme précieux, redoublait sa vigilante inquiétude : l'amitié n'a-t-elle pas son autel et son holocauste? Quand elle remplit tout le cœur, qu'importe le monde? » Ces lignes, que le cœur a dictées, doivent être prises en considération et réduire à leur juste valeur les commentaires injurieux dont madame Delille a été l'objet.

En 1790, Delille fut sur le point de réaliser le vœu qu'il avait si bien exprimé dans le second chant du poëme des *Jardins*.

> Oui, j'en jure Virgile et ses accords sublimes,
> J'irai, de l'Apennin je franchirai les cimes,
> J'irai plein de son nom, plein de ses vers sacrés,
> Les lire aux mêmes lieux qui les ont inspirés.

Ce voyage devait se faire en compagnie de Mesdames, tantes du roi; mais au moment du départ, le passe-port du

poëte ne se trouva pas et ne reparut que quelques jours plus tard. Il est probable que cet obstacle imprévu vint encore de la vigilante amitié qui protégeait Delille, car ce départ eût été une séparation douloureuse et de plus un péril. Voyager dans un pareil temps avec des filles de roi, c'était se désigner, par une démarche décisive, à l'attention du parti dominant; c'était s'éloigner ou pour ne plus revenir ou pour être ramené sous escorte. Après cette tentative avortée, Delille continua de demeurer à Paris, comme nous l'avons dit, et il ne le quitta qu'après la journée du 9 thermidor.

Au mois de mai 1795, Delille partit pour les Vosges. Il s'y arrêta longtemps dans la charmante petite ville de Saint-Dié, où, parmi ses promenades champêtres et dans le recueillement du cabinet, il achevait la traduction de l'*Énéide* tout en ébauchant le poëme des *Trois Règnes* et mettant la dernière main à l'*Homme des Champs*. L'état de sa fortune n'était pas brillant; avant la révolution, une banqueroute de grand seigneur lui avait enlevé tout le fruit de ses économies, et la révolution l'avait privé du revenu de quelques bénéfices qu'il devait surtout à la protection du comte d'Artois. Il vendit alors au libraire Levrault, de Strasbourg, le manuscrit de l'*Homme des Champs*, qu'il ne devait livrer qu'après son arrivée à Bâle, car il méditait alors un voyage en Suisse. Des Vosges, où il avait séjourné près d'une année, il s'achemina vers l'Alsace, et il put obtenir à Colmar un passe-port que lui avait gracieusement refusé la municipalité d'Épinal : « Nous verrions avec peine, disait-elle, un homme d'un si grand mérite, dont la nation se glorifie, quitter le sol français. La patrie est jalouse de conserver le citoyen Delille dans son sein. » Delille avait avalé cette pilule dorée sans la digérer, et il profita de la bonne volonté ou de la tiédeur patriotique des autorités de Colmar. Toutefois, sa résolution n'était pas si bien prise qu'il ne formât le projet de rebrousser chemin vers Saint-Dié pour s'y fixer de nouveau. Mais M. Levrault, inquiet de son manuscrit qu'il ne devait

recevoir que de Bâle, vint surprendre le poëte dans un petit village voisin de la Suisse, et le décida à franchir la frontière. Arrivé sur la limite des deux territoires, Delille hésita encore, et plaçant le pied droit sur le sol étranger et laissant le pied gauche de l'autre côté, il demandait de quel côté il devait marcher. Enfin, le pied gauche rejoignit le pied droit, et l'émigration de Delille fut consommée.

La Suisse ne fut pas longtemps pour Delille un asile assuré : la guerre grondait sur la frontière, et de Bâle où il était, il entendit avec un effroi douloureux le bombardement d'Huningue, il poussa jusqu'à Glairesse, d'où il alla visiter, dans le lac de Bienne, l'île de Saint-Pierre, illustrée par le séjour de J.-J. Rousseau et les reliques que le philosophe de Genève y a laissées. Ces excursions n'ont pas nui au poëme de l'*Imagination*. A Fribourg, il vit Mallet du Pan, qui le quitta pour aller en Angleterre. Delille lui-même ne tarda pas à sortir de la Suisse. En traversant Darmstadt, il eut le plaisir de voir, autant que le permettaient ses yeux de plus en plus faibles, les jardins du duc, dessinés d'après son poëme. Il séjourna quelque temps à la cour de Brunswick, où il reçut de la sœur du grand Frédéric un accueil flatteur. Le célèbre Heyne, commentateur de Virgile, lui fit les honneurs de Gœttingue, le consulta, honneur singulier! sur le sens d'un passage de l'*Énéide*, et le mit aux prises avec l'enthousiasme des étudiants de l'Université. A Hambourg, car il allait toujours s'enfonçant dans l'Allemagne, il rencontra Rivarol, qui promenait à travers la Germanie son esprit caustique et l'universalité de la langue française. Il profita de la rencontre pour se réconcilier avec le défenseur officieux du chou et du navet : sur la terre étrangère, on ne se tient pas séparés pour si peu. A cette époque, Delille rejeta les offres les plus séduisantes, qui lui vinrent presque coup sur coup de Berlin et de Vienne, où on voulait l'attirer comme professeur ; mais notre poëte ne voulait pas rompre avec la France. Le désir de sauver un dernier débris de sa fortune compromis par la gêne du dépositaire conduisit Delille en Angleterre : peut-

être aussi songeait-il déjà à traduire l'Homère des Anglais, et à prendre Milton corps à corps sur son propre terrain, après avoir déjà traduit l'*Essai sur l'Homme* de Pope. Il partit donc pour l'Angleterre.

Delille arriva à Londres le 5 juillet 1799, et il y resta trois années, occupé presque exclusivement de l'achèvement des grands poëmes de l'*Imagination* et des *Trois Règnes*, de la traduction du *Paradis Perdu* et du remaniement de *la Pitié*, qu'il avait composée pendant son séjour à Brunswick. Recherché de l'aristocratie anglaise, il la vit discrètement, sans se livrer, faisant applaudir son esprit et respecter sa dignité. Parmi les émigrés il retrouvait d'anciens amis, qui étaient pour lui l'image de la patrie absente. Lorsque M. Pitt lui fit témoigner le désir de le recevoir, il déclina cet honneur par une réponse qui mérite d'être conservée : « Je rends justice aux talents de M. Pitt, dit-il, mais je me rappelle que je suis Français.» L'affaiblissement de sa santé, altérée par l'excès du travail et par l'influence d'un climat brumeux, lui fournit un prétexte honorable de revoir cette France qui ne l'avait pas oublié et qu'une longue séparation lui avait rendue plus chère. La vue de Calais lui causa une joie inexprimable, et l'accueil qu'il y reçut fut le prélude de ces longs hommages qui l'accompagnèrent jusqu'au terme de sa carrière. La terre française sembla au premier moment lui rendre la vigueur de sa jeunesse : aussi lorsqu'on lui demanda à son premier repas quel vin il voulait qu'on lui servît. — Des vins de France, répondit-il. — Desquels ? — De tous, reprit-il avec l'assurance d'un buveur intrépide. Il fallut satisfaire ce transport bachique, et pour que son estomac ne souffrît point de son patriotisme, on lui fit prendre sous des étiquettes différentes le même vin étendu d'eau à doses inégales [1].

[1] Madame Delille était inexorable sur le chapitre des vins. Dans un dîner au Collége de France, auquel assistaient, entre autres convives, un jeune lauréat de l'Université, M. Villemain, et M. de Féletz, Delille avait obtenu par tolérance, au dessert, quelques gouttes

La publication du poëme de *la Pitié* marque le retour de Delille en France. C'était rentrer sous les auspices du régime qui n'était plus, et dont les débris allaient reparaître. La police fit mine de jeter l'interdit sur ce poëme, mais les obstacles furent facilement levés. Cette noble élégie sur des malheurs passés convenait à la politique qui les réparait, et le premier consul entendait sans déplaisir l'éloge d'une dynastie qu'il faisait oublier et qu'il allait remplacer. Tout ce qui ranimait le sentiment monarchique devait bientôt profiter à sa puissance. Bonaparte laissa s'établir la royauté littéraire de Delille, qui allait orner la gloire militaire de son règne; il aurait voulu l'entraîner dans sa sphère, mais il la laissa se développer isolément, car cet éclat paisible était une décoration et non une rivalité. Delille put recevoir les hommages empressés de ses admirateurs sans inquiéter le pouvoir politique; l'Institut, qui avait attendu trois ans sans le remplacer, s'empressa de le rappeler, et lorsqu'il reparut pour la première fois au milieu de ses collègues, le frère même de l'Empereur, Lucien, président de l'Académie, vint à sa rencontre et le reconduisit ensuite jusqu'à sa voiture. Bonaparte repoussa toujours les insinuations qui tendaient à l'exciter contre le poëte, et à propos de *la Pitié*, qu'on l'engageait à proscrire, il fit une réponse qui prouve sa prédilection pour Delille. « Que feriez-vous donc, lui disait-on, pour les poëtes républicains, puisque vous laissez librement circuler *la Pitié*? — Je le ferai savoir dans l'occasion, » répondit-il sèchement, et il tourna le dos à son interlocuteur. Delille reparut aussi au Collége de France, où il inaugurait, par une séance solennelle, son cours que M. Tissot continuait avec succès.

Le poëme de *la Pitié* traçait le rôle de Delille sous l'Em-

d'un vin d'Espagne. Le poëte s'apprêtait à récidiver, pensant tromper la vigilance conjugale; mais au moment où le verre touchait ses lèvres, une main vigoureuse, qui avait passé brusquement sous le visage de M. de Féletz, saisit le bras du coupable. « Vous voilà convaincu, s'écria madame Delille, — Et atteint ! » ajouta avec résignation le buveur désappointé.

pire. Placé entre ses regrets du régime déchu et ses obligations envers la puissance nouvelle qui protégeait son repos, il n'y eut rien d'hostile dans sa réserve, et il se contenta d'admirer en silence les prodiges de cette grande époque. Il accepta même de l'empereur une pension de six mille francs, non à charge d'éloges (on les aurait payés bien davantage), mais en signe d'adhésion. M. Michaud, qui refusa la même faveur à la même époque, et qu'on voulait entraîner par l'exemple de son confrère en poésie et en royalisme, répondit plaisamment : « Oh! pour l'abbé Delille, cela ne m'étonne pas, il a si grand peur qu'on lui ferait aisément accepter cent mille écus de rente. » Le mot est piquant, mais Delille acceptait, parce que le refus lui aurait paru de mauvaise grâce, et que le bienfait reçu ne l'engageait que dans la mesure de ses vrais sentiments. Delille était si peu hostile au fond du cœur à Napoléon, qu'il a composé, pour épancher ses sentiments, une ode fort longue, retrouvée dans ses papiers, conservée par sa veuve, et qui a disparu lorsque madame Delille fut morte. En voici une strophe :

D'autres, par de riches entraves,
A ta grandeur restent liés,
Moi seul debout vois à tes pieds
De tous ces avides esclaves
Courber les fronts humiliés.
Non, par le choix pénible et nécessaire
Des chaînes ou de la misère
Ce cœur indépendant ne fut jamais froissé,
Et ma pauvreté magnanime
Reconnaît ton âme sublime
Au néant où tu m'as laissé.

Delille resta donc, sans ostentation comme sans faiblesse, avec ses regrets poétiques et sa discrète gratitude. Auprès de M. Pitt il n'oublia pas qu'il était né en France, devant la nouvelle cour il se souvint des faveurs de l'ancienne : le sentiment des convenances le préserva d'un culte nouveau qui aurait paru une apostasie. Voilà les vraies proportions de l'hé-

roïsme de Delille. Le rôle qu'on lui a fait après coup n'allait pas à sa taille : la paisible religion de son cœur n'enviait pas le martyre, ou plutôt il ne se faisait pas brave contre un péril imaginaire.

Delille savoura sans orgueil les douceurs de sa royauté littéraire. Les dernières années de sa vie furent une ovation tempérée par les réclamations de la critique, qui sacrifiait régulièrement le poëme nouveau à la gloire de ses aînés, de sorte que l'approbation n'était jamais unanime que sur les publications antérieures. Les récalcitrants consentaient à admirer lorsque la fécondité du poëte livrait une nouvelle victime à leur férule, et s'ils avaient autre chose à frapper, ils commençaient à caresser ce qu'ils avaient déchiré. Dans la réaction qui a suivi, on a fait du tout un bloc, non pour admirer, mais pour anéantir ; on n'a plus voulu voir que les défauts, et on a tenté de briser brusquement la statue que nos pères avaient élevée. Sans doute il fallait abaisser le piédestal, mais pourquoi le détruire avec l'image qu'il exhaussait ?

Une chose doit donner quelque espoir à ceux qui regrettent la gloire de Delille et qui voudraient la voir refleurir, c'est que l'effort des iconoclastes, qui s'est porté sur lui d'abord, s'est continué contre Voltaire, et qu'il a tenté d'atteindre Racine. Or Racine n'est pas tombé et Voltaire se redresse. On pourra bien par le même mouvement revenir à Delille. Ce poëte ingénieux et brillant est non pas de la même taille mais de la même famille que nos grands génies, il a marché dans la même voie : venu plus tard, il a exploré d'autres filons de la même mine, et il y a appliqué les procédés du même art. Il y a donc solidarité entre lui et ses devanciers; sa part n'a pas été la meilleure, mais elle est brillante encore, et surtout elle représente une des phases nécessaires dans le développement de l'esprit poétique. C'est un des anneaux d'une chaîne continue qui indique la marche régulière et presque fatale de la poésie chez tous les peuples. Je crains plus pour ceux qui relèvent d'eux-mêmes que pour

les derniers héritiers d'une tradition consacrée. Delille est partie intégrante de l'esprit français : le genre qu'il a cultivé et qui devait naître en son temps a reçu de lui l'éclat des images, la vivacité du coloris, un certain degré de sensibilité, naïve quelquefois, plus souvent spirituelle, et une parure élégante où la coquetterie va rarement jusqu'à la manière. Il y a d'ailleurs dans les vers de Delille un signe de durée, c'est qu'on les retient vite et qu'ils ne sortent pas facilement de la mémoire.

Je pense donc que Delille a quelque chance de reprendre faveur, et que son esquif, mis à sec sur la plage, doit, comme a dit Béranger en parlant de Manuel, compter sur le retour des flots. Il me semble que M. Villemain, avec son habituelle sagacité, devançait le jugement de l'avenir lorsqu'il disait [1], quelques mois après la mort du poëte : « Puis-je oublier ici la touchante leçon que présente la vie du grand poëte dont nous avons vu les derniers feux s'éteindre et jeter en mourant une si vive lumière ? Sa longue carrière, marquée par tant de succès, ne fut pas respectée de l'envie. Quelles opiniâtres censures avaient poursuivi son premier chef-d'œuvre ! combien de fois elles se renouvelèrent ! et quand il fallut enfin céder à la renommée, avec quelle obstination artificieuse on s'efforça longtemps de borner le talent de M. Delille par les prodiges mêmes de son art, et d'admirer beaucoup ses vers, pour mieux l'exclure du grand nom de poëte ! mais ce poëte continua de chanter d'une voix plus forte, plus flexible et plus sonore. Il avait écouté la critique sans colère et sans dédain ; il en avait souri, et, ce qui n'est pas moins rare, il en avait quelquefois profité. Pendant que la critique examinait sévèrement ses fautes brillantes, sa verve, longtemps exempte de vieillesse, enfanta des beautés plus fières et plus hardies. On combattit, mais on céda. Le nom de M. Delille se vit environné de l'admiration des hommes de lettres, ceux dont la justice est toujours la plus

[1] *Discours sur la Critique.*

prompte et la plus sûre. La critique perdit son amertume et sa rigueur, et se para quelquefois d'une grâce ingénieuse pour célébrer un talent qui allait bientôt finir, dont les beautés s'étaient agrandies, et dont les défauts mêmes, conservés sous les glaces de l'âge, devenaient une singularité incorrigible et piquante. »

Delille mourut dans la nuit du 1er au 2 mai 1813, frappé d'apoplexie. Cette mort imprévue causa une vive et douloureuse sensation. Son corps resta plusieurs jours exposé au Collége de France, sur un lit de parade, la tête entourée d'une couronne de laurier, le visage découvert et légèrement fardé. La foule se porta avec recueillement vers ces restes d'un homme illustre dont le caractère bienveillant avait désarmé la haine et dont la renommée avait fait taire l'envie. Son convoi eut quelque chose d'une apothéose, et ses funérailles ont laissé le souvenir d'une grande solennité nationale. Sans doute, l'admiration stimulée par la douleur ne comptait pas exactement avec la gloire, mais l'excès de ces hommages n'a-t-il pas été expié outre mesure par un injuste retour de l'opinion, et n'est-il pas temps de ranimer un peu, au profit de notre histoire littéraire, cette grande renommée aujourd'hui délaissée et languissante ?

1840.

DE LA POÉSIE.

—

La poésie est l'expression la plus haute et la plus noble de la pensée humaine : elle s'élève si fort au-dessus de ses manifestations habituelles, que les anciens n'ont pu l'expliquer que par l'intervention directe de la Divinité. De là ces fables antiques d'Apollon, des Muses et de Pégase, qui expriment la possession de l'âme humaine par l'esprit divin. En effet, dans les transports poétiques, l'esprit de l'homme paraît ne plus s'appartenir ; il est comme emporté par l'impulsion d'une force supérieure et étrangère. Les poëtes ont été les premières dupes de cette illusion que le vulgaire a facilement partagée. Le mouvement irrésistible de la pensée, les alternatives de transport et d'épuisement, les caprices de l'inspiration[1] rebelle à la volonté qui l'appelle ou qui la

[1] Le satirique Régnier a décrit en beaux vers ces *insolences* de l'inspiration :

Encor si le transport dont mon âme est saisie
Avait quelque respect durant ma frénésie ;
Qu'il se réglât suivant les lieux moins importants,
Ou qu'il fît choix des jours, des hommes ou des temps.
Mais aux jours les plus beaux de la saison nouvelle,
Que Zéphyre en ses rets surprend Flore la belle ;
Que dans l'air les oiseaux, les poissons dans la mer,
Se plaignent doucement du mal qui vient d'aimer ;
Ou bien lorsque Cérès de froment se couronne,
Ou que Bacchus soupire amoureux de Pomone ;
Ou lorsque le safran, la dernière des fleurs,

repousse, les saisissements soudains et les abattements imprévus, toutes ces vicissitudes du travail poétique ont contribué à faire assigner à la poésie une céleste origine. Dès lors, la poésie n'a plus été que la voix du ciel entendue sur la terre, et les poëtes les instruments prédestinés de ce commerce mystérieux. Le génie mystique de Platon a essayé de donner à ce mythe, créé par l'imagination et la crédulité populaire, la rigueur d'une théorie philosophique. « Semblables aux corybantes, qui ne dansent que lorsqu'ils sont hors d'eux-mêmes, ce n'est pas de sang-froid que les poëtes trouvent leurs beaux vers; il faut que l'harmonie et la mesure entrent dans leur âme, la transportent et la mettent hors d'elle-même. Les bacchantes ne puisent dans les fleurs le lait et le miel qu'après avoir perdu la raison; leur puissance cesse avec leur délire : ainsi l'âme des poëtes fait réellement ce qu'ils se vantent de faire. Ils nous disent que c'est à des fontaines de miel, dans les jardins et les vergers des Muses, que, semblables aux abeilles, et volant çà et là comme elles, ils cueillent les vers qu'ils nous apportent, et ils disent vrai. En effet, le poëte est chose légère, ailée et sacrée[1]; il est incapable de chanter avant la venue de l'enthousiasme : jusque là, point de vers ni d'oracles. Or, comme ce n'est point l'art, mais une inspiration divine qui dicte au poëte ces vers, chacun d'eux ne peut réussir que dans le genre vers lequel la muse le pousse. L'un excelle dans le dithy-

Dore le scorpion de ses belles couleurs :
C'est alors que la verve insolemment m'outrage,
Que la raison forcée obéit à la rage,
Et que, sans nul respect des hommes ou du lieu,
Il faut que j'obéisse aux fureurs de ce dieu.

(SAT. XV).

[1] Nous retrouvons ici la trace d'un de ces larcins si heureux de notre La Fontaine, qui a dit :

Je suis chose légère et semblable aux abeilles,
A qui le bon Platon compare nos merveilles.

rambe, l'autre dans l'élégie; celui-ci dans les chansons à danser, celui-là dans le vers épique; un autre dans l'iambe; tandis qu'ils sont médiocres partout ailleurs, car ils doivent tout à l'inspiration et rien à l'art. Autrement, ce qu'ils pourraient dans un genre, ils le pourraient également dans tous les autres. En leur ôtant la raison, en les prenant pour ministres, ainsi que les prophètes et les devins inspirés, le dieu veut par là nous apprendre que ce n'est pas d'eux-mêmes qu'ils disent des choses si merveilleuses, puisqu'ils sont hors de leur bon sens, mais qu'ils sont les organes du dieu qui nous parle par leur bouche[1]. »

Cette théorie de l'aliénation mentale, cette assimilation de la folie et de la poésie, ne supporte pas l'examen. Cependant, elle a été prise au sérieux par un grand nombre d'écrivains, même chez les modernes. Nous nous garderons bien d'admettre ces doctrines, qui rendraient les poëtes irresponsables, et qui mettraient tant d'extravagances à la charge de l'esprit de Dieu. Il n'y a de divin dans la poésie que la vocation, c'est-à-dire cette influence secrète dont parle Boileau. Les poëtes, comme les autres hommes, sont soumis à la loi universelle du travail. Ce qu'ils appellent inspiration n'est que la plénitude de la pensée et l'exaltation des forces de l'intelligence. Lorsqu'un vase est rempli, il déborde; lorsque les développements intérieurs de la pensée ont donné des ailes à l'âme, elle prend son essor et s'envole. Le phénomène de l'inspiration n'est pas autre chose; c'est une conséquence des lois qui président à la génération intellectuelle. L'inspiration varie suivant la nature des intelligences; elle est plus rare ou plus fréquente, selon qu'elles sont plus ou moins fécondes, plus ou moins actives : elle est plus ou moins élevée en raison de leur élévation naturelle. Il y a des cerveaux dont le bouillonnement n'a pas d'intermittences, et qui vivent sous le charme d'une inspiration continue. Ce tempérament poétique est une véritable maladie, voisine de la frénésie. Le propre du génie est la puissance de médi-

[1] *Ion.*, trad. de Vict. Cousin, t. IV, p. 250.

tation, le don de se contenir jusqu'à ce qu'il ait recueilli et mesuré ses forces pour la course qu'il prépare, comme le généreux étalon dont Virgile a dit :

Collectumque premens volvit sub naribus ignem.

Ces réserves faites, tâchons de reconnaître quelle est l'essence de la poésie, son objet, ses moyens d'expression, son but et ses développements.

Dans l'âme humaine, la poésie est le sentiment vif du beau, du sublime et du ridicule. La théorie de ces trois sentiments est l'objet d'une science que les Allemands ont abordée avec succès, et à laquelle ils ont donné le nom *d'esthétique*. Si, à ces principes de la poésie, on ajoute la faculté qui choisit et qui combine les images, ou l'idéalisation, et le mouvement de l'âme qui la porte à exprimer ses émotions et ses idées sous une forme sensible, on aura réuni toutes les conditions internes ou psychologiques de la poésie, c'est-à-dire le goût et le génie ; le goût qui se compose des trois sentiments que nous avons nommés, et le génie, qui est la plus haute puissance de l'abstraction, de l'imagination, de la raison et de l'enthousiasme.

L'objet de la poésie est multiple : l'esprit poétique est en contact avec trois mondes divers : l'humanité, la nature et Dieu ; c'est à ces trois sources qu'il s'abreuve et s'enivre. La poésie se rencontre dans les événements de l'histoire, dans les passions de l'humanité et dans ses travers, dans le spectacle de la nature et dans la contemplation de la puissance infinie du Créateur. Par la combinaison et le choix de ces éléments divers, le poëte peut faire vibrer toutes les cordes de l'âme, exciter l'admiration, l'effroi, la sympathie, arracher des larmes ou provoquer le rire, et produire chez les autres les émotions qu'il éprouve.

Pour arriver à ces différents effets, la poésie ne dispose que de deux instruments, le son et la matière ; elle n'a pas d'autres moyens d'expression ; elle est ou phonétique ou plastique. Le son est le plus puissant de ses organes ; par ses diverses modifications, il se prête à l'expression de tous

les sentiments, de toutes les idées, et même à la peinture de toutes les formes physiques. Le langage met en dehors l'âme humaine tout entière avec une admirable précision; la musique ne convient guère qu'à l'expression des sentiments, mais elle leur prête une merveilleuse puissance. La poésie plastique, c'est-à-dire la peinture, la sculpture et l'architecture, produit des effets analogues, mais dans une sphère moins étendue. Ces deux formes de la poésie se trouvent réunies et combinées, en proportions diverses, dans les représentations théâtrales et dans les pompes de la liturgie.

Le but de la poésie, quelle que soit la forme qu'elle revêt, quel que soit le langage qu'elle emploie, n'est pas l'exacte imitation de la réalité; si elle se plaçait sur ce terrain, elle serait vaincue d'avance dans sa lutte contre le réel, qui aurait toujours, sur les productions de sa rivale, l'avantage de la vie et du mouvement. La poésie ne peut prétendre à l'empire et même à l'existence, qu'à la condition de créer; et elle ne saurait, comme la Divinité, créer les éléments de ses œuvres. Sa création consiste dans le choix et l'assemblage des éléments qui lui sont donnés, et la conception d'un idéal dont elle poursuit la réalisation. Lorsqu'elle emprunte ses matériaux à l'histoire, il faut qu'elle ajoute à la réalité par l'enchaînement plus rigoureux des événements, et qu'elle donne une vie nouvelle aux personnages qu'elle met en scène par le relief des caractères et la concentration des sentiments. Si elle se borne à l'expression des émotions de l'âme, il faut qu'elle les relève par l'isolement et l'exaltation, et qu'elle les grave par le choix de mots colorés et pleins d'images. Lorsqu'elle veut rivaliser avec les beautés de la nature physique, elle doit choisir entre les formes déjà marquées du caractère de la grâce, de la beauté et du sublime, et les épurer encore. C'est par là seulement qu'elle se fait un domaine, où elle règne souverainement. La poésie n'est pas l'esclave, mais l'émule de la réalité; elle est destinée à créer et à suivre dans ses créations les procé-

dés de l'intelligence divine. Dieu est le poëte par excellence; il a marqué ses œuvres du triple caractère de l'intelligence, de la force et de l'amour infinis. Les fragments de son œuvre immense qui tombent sous nos sens élèvent la pensée humaine à des conceptions supérieures aux images qu'elle saisit : elle conçoit au-delà de ce qu'elle voit, et elle tend à réaliser ce qu'elle a conçu. C'est par là qu'elle a créé cette grande famille idéale, dont les figures sont plus vraies que la réalité, puisqu'elles se rapprochent davantage du type divin, dont la société humaine n'est qu'une image altérée ; c'est par là qu'elle a surpassé, à l'aide du marbre, de l'airain et des couleurs, la beauté physique éparse dans les ouvrages de la nature ; c'est en vertu de la même puissance qu'elle a trouvé ces harmonies ineffables qui semblent un écho des concerts célestes, et qu'elle a dressé ces hardis monuments dont les vastes proportions et l'indestructible solidité sont comme un symbole de l'immensité de l'espace et de l'éternelle durée.

Puisque telle est la puissance de la poésie, il n'est pas difficile de reconnaître quelle est sa mission. C'est d'épurer les âmes par le spectacle de la beauté, de les élever par le sentiment de l'admiration, de les aguerrir et de les fortifier par la peinture des passions, des misères et des grandeurs de l'humanité ; en un mot, de les ennoblir et de les tremper plus vigoureusement. C'est aussi, par la conception de l'idéal, de remuer sans cesse le possible, et de pousser indéfiniment le genre humain vers des destinées meilleures. Lorsqu'elle ne s'écarte pas de ce noble rôle, elle est le plus puissant auxiliaire de la morale et le meilleur instrument de civilisation. Sans la poésie, l'humanité, sans cesse courbée vers la terre, resserrée dans le cercle étroit des besoins physiques et des intérêts matériels, ne serait que le complément du règne animal, et non plus l'intermédiaire entre Dieu et la nature. Combien donc sont aveugles ou coupables ceux qui la méconnaissent ou qui la dénaturent ! Que dire de ces hommes qui détournent la poésie au service des mauvaises

passions, qui en font un instrument de blasphème ou de corruption, et qui s'en servent pour énerver et dépraver les âmes! *Corruptio boni pessima*. Aussi, en présence des écarts de la poésie, est-on tenté de s'écrier avec un de nos poëtes :

> Ils ne savent donc pas, ces vulgaires rimeurs,
> Quelle force ont les arts pour démolir les mœurs!
> Combien il est affreux d'empoisonner le bien,
> Et de porter le nom de mauvais citoyen!
> . . . .
> Honte à eux! car, trop loin de l'atteinte des lois,
> L'honnête homme peut seul les flétrir de sa voix!
> Honte à eux! car leur main jamais ne s'est lassée
> De couvrir de laideur l'immortelle pensée [1]!

Voyons maintenant quelles sont les différentes phases de la poésie, comment elle se transforme suivant les époques et la disposition des esprits, en partant de ce fait, qu'elle a pour ressorts la foi et l'amour.

Aux époques où les questions religieuses et sociales sont résolues, lorsque le besoin de croire est satisfait, et que la sécurité s'est établie dans les âmes avec la foi, la séve intérieure se répand au dehors; l'esprit s'attache aux objets de son culte. Le premier élan de la poésie la porte vers l'auteur des choses. Elle embrasse l'univers et s'y confond dans son enthousiasme et dans sa reconnaissance : c'est l'époque des hymnes sacrés, des théogonies et des cosmogonies poétiques. Plus tard, elle s'abaisse vers l'humanité; elle s'éprend de ses hauts faits, elle les célèbre en poëmes inspirés : c'est l'époque des épopées et des cycles héroïques; ensuite elle s'intéresse aux passions et aux douleurs de ces familles héroïques dont les noms sont mêlés aux traditions de l'épopée; elle entre dans un cercle plus étroit, et il ne faut plus qu'un pas en arrière pour retomber sur elle-même : aussi longtemps qu'elle s'intéresse à Dieu et à l'humanité, qu'elle sort d'elle-même pour se porter au dehors, c'est que les

[1] Aug. Barbier, *Iambes*, XII.

croyances, qui sont les ressorts de l'âme, la poussent au dehors d'elle-même; mais ces croyances, ces principes d'affections extérieures, s'affaiblissent peu à peu par une loi fatale; dès lors, les liens qui la rattachent au monde extérieur se détendent et se brisent, et elle retombe sur elle-même avec les ruines qu'elle a faites et qui l'oppressent. Ainsi, la poésie, dans ses évolutions, décrit une spirale, dont le point de départ est l'infini, et le terme, l'âme de l'homme isolée et réduite à elle-même. Quatre mots résument ce mouvement de la pensée: l'ode, l'épopée, le drame, l'élégie. Plus la croyance a été neuve, énergique et profonde, plus le ressort de l'âme a été vigoureux, plus son impulsion au dehors a été puissante. Son premier essor atteint Dieu; après avoir plané quelque temps dans ces hautes régions, elle se joue longtemps dans le cercle immense de l'histoire héroïque, et dans le cercle plus étroit des passions sociales, et finit par retomber sur elle-même après avoir perdu les ailes qui la soutenaient dans son vol.

C'est alors que, privée des aliments qui faisaient sa force et son énergie, elle se prend à elle-même et vit de sa propre substance. C'est là son supplice; aussi pousse-t-elle de douloureux gémissements; en vain se débat-elle pour remonter, pour s'abreuver aux sources de vie qui l'avaient rendue heureuse, puissante et féconde; elle n'a de prise que sur son trouble et ses douleurs; elle gémit ou blasphème; regrets ou imprécations, voilà toute sa vie. Ces considérations nous font toucher au doigt la vérité d'une maxime de Vauvenargues: « Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût. » Or l'âme, ce sont les principes et les affections. J'entends par principes les croyances qui vont au fond des intelligences, et qui s'y incorporent pour les diriger et les échauffer. Lorsque tous les principes d'affections extérieures manquent à un siècle, on peut dire que l'âme lui manque, comme on le dit d'un homme qui n'aime que soi. Or je le demande, à ce compte, avons-nous encore une âme?

En songeant ainsi à la nature de la poésie et à ses desti-

nées, étroitement liées à celle des peuples, l'esprit qui confronte le présent au passé se sent partagé entre des craintes de décadence et des espérances de rénovation. En effet, il y a, en faveur de l'une et de l'autre opinion, de graves symptômes. Si l'on considère, d'un côté, la chute des croyances, l'inconsistance des opinions, les accès de fièvre qui nous emportent, et les défaillances qui nous abattent, les intérêts matériels marchant tête levée et prenant insolemment le pas sur les intérêts moraux; si l'on prête l'oreille à ce mélange de voix plaintives ou courroucées, à ces gémissements et à ces cris de colère, si l'on considère le nombre des sycophantes et leurs succès, on est tenté de croire que l'on assiste aux préludes d'une agonie. D'autre part si, à côté de ces signes inquiétants, on remarque l'ardeur des esprits tournés vers l'avenir, les conquêtes de l'industrie et de la science qui changent la face du monde, les témérités mêmes de la pensée qui se forge des biens imaginaires et qui surfait ses espérances comme pour se préserver du désespoir; si l'on considère, dans la sphère de l'imagination, la puissance poétique qui a dégagé des souvenirs d'hier les éléments d'une épopée populaire; si, en outre, on recueille les analogies qui nous montrent, comme au seizième siècle, la vivacité des controverses religieuses et politiques, le goût de l'érudition, de nouvelles sources littéraires, parties cette fois du Nord et de l'Orient, troublant encore et précipitant le cours de la pensée, le dédain superbe des œuvres qui ont précédés et l'effort violent pour en effacer la trace; ces nouveautés qui honorent l'homme et ces ressemblances avec une époque agitée, mais féconde, qui préparait un grand siècle, écartent l'idée de la mort et font plutôt pressentir une renaissance, de sorte qu'il est permis de croire que cette crise laborieuse ne se prolonge pas en vain, et que les entrailles du monde s'agitent pour un nouvel enfantement.

Pour ma part, je suis bien éloigné, en présence du spectacle qui se déroule sous nos yeux, de me livrer au découragement qu'inspirent, à de nobles âmes, les rapports qu'on

peut signaler entre notre époque et les temps qui accomplirent la déchéance de la Grèce et de Rome. L'importance du rôle de la France dans le drame des destinées humaines, la nécessité de ses grandeurs, qui sont l'espoir du monde civilisé, nous défendent de croire qu'elle doive laisser là sa tâche inachevée, et, puisqu'elle ne peut la mener à bien qu'à la lumière des idées et par le ressort des croyances, sans nous laisser troubler ni de ses défaillances, ni de ses convulsions, osons croire qu'elle reprendra toute sa force par le sentiment des devoirs qui lui sont imposés, qu'elle marchera d'un pas assuré dans la voie que lui a tracée la Providence, qu'elle fera justice des systèmes dégradants qui ont divinisé le plaisir et la matière, qu'elle retrempera son âme à la source éternelle du vrai et du beau, et qu'elle retrouvera, pour son honneur et au profit de tous, la puissance d'accomplir de grandes choses et de produire de nouveaux chefs-d'œuvre.

1837.

FIN DE LA SECONDE SÉRIE.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Imprimerie de G. GRATIOT, rue Mazarine, 30.



